
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01998675 1

L. D. M. F.

HISTOIRE

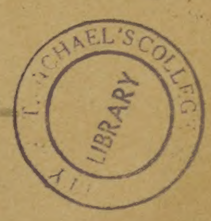
DE LA

PROVINCE ECCLESIASTIQUE D'OTTAWA

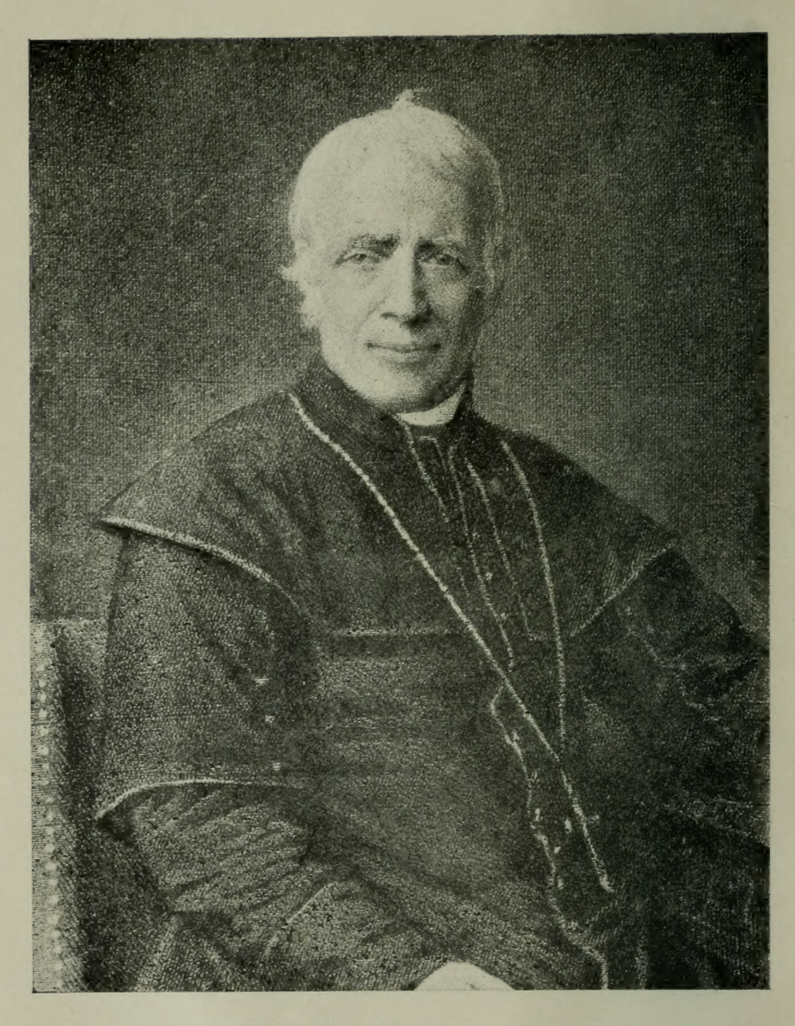
ET DE LA

COLONISATION DANS LA VALLÉE DE L'OTTAWA

Par le Rev. P. ALEXIS, De Barbezieux,
Capucin.



OTTAWA:
La Cie d'Imprimerie d'Ottawa, 5 Rue Mosgrove.
1897.



MONSEIGNEUR IGNACE BOURGET.
Evêque de Montréal.

AVEC L'APPROBATION DES SUPÉRIEURS DE L'ORDRE.

ENREGISTRÉ CONFORMÉMENT A L'ACTE DU PARLEMENT DU CANADA EN L'ANNÉE 1898 PAR LE PÈRE ALEXIS, CAPUCIN D'OTTAWA AU BUREAU DU MINISTRE DE L'AGRICULTURE.

IMPRIMATUR, OTTAWA, DIE 17 â JUNII 1897. † J.-THOMAS, ARCHPUS OTTAWIENSIS.

INTRODUCTION.

—o—

Le Travail que nous offrons au public est d'une importance si capitale pour le pays, et présente, en même temps, de si grandes difficultés de composition que nous éprouvons le besoin de solliciter l'indulgence du lecteur. Ce n'est point, en effet, par présomption que nous avons entrepris d'écrire ce livre, mais par devoir. Mgr. Duhamel, notre protecteur et le fondateur de notre maison, nous a prié de nous en charger, et son désir était un ordre pour nous.

Voici, d'ailleurs, en quels termes il fit connaître au Clergé sa décision, dans une circulaire du 6 novembre 1894 :

" Archevêché d'Ottawa,

Chers Coopérateurs,

" Comme je vous le disais durant notre dernière retraite pastorale, le temps me semble arrivé d'écrire l'histoire du diocèse d'Ottawa.

" Ceux qui ont entendu le sermon du R. P. Alexis, de l'Ordre des Capucins, du couvent de Hintonburg, près d'Ottawa, à l'occasion de la bénédiction de la nouvelle église de Saint-Paul d'Aylmer, sont tombés d'accord que ce Père, notre ami à tous, avait toutes les aptitudes et les qualités requises pour écrire cette histoire. Je ne doute pas que ceux qui ont lu ce sermon qui a été adressé à chacun de vous, ne partagent le même avis.

"Aussi, je me flatte que, tous, vous applaudirez au choix que j'ai fait du Rév. Père pour être l'historien du diocèse. Pour ma part, je lui suis bien reconnaissant, ainsi qu'à ses obligeants supérieurs, d'avoir accepté de si grand cœur cette tâche qui n'est pas sans difficultés."

Nous avouerons, néanmoins, que, si cette tâche nous a été imposée, nous l'avons acceptée avec joie ; elle entrait, sinon dans

nos aptitudes, du moins dans nos goûts, et nous aimons passionnément ce pays qui n'est pour nous qu'un prolongement de la patrie.

Voici, maintenant, quel but nous nous sommes proposé, et quel plan nous avons suivi. Cette histoire du diocèse d'Ottawa est moins une histoire ecclésiastique, dans le sens restreint du mot, que l'histoire de la civilisation et de la colonisation catholiques. Nous avons pensé que nous atteindrions mieux ainsi le public, et que nous donnerions au sentiment national et religieux plus d'aliment. l'histoire des conciles, de la discipline, etc., etc., etc., en un mot de tous les détails de l'organisation religieuse, conviendrait mieux à Québec, qui est resté, jusqu'à nos jours, le vrai centre du pays. Le même motif nous a poussé à laisser de côté les personnalités, dont nous n'avons parlé qu'incidemment. Notre livre pourrait justement porter le titre de : Commencements de la conquête catholique de la Vallée de l'Ottawa. Ce n'est donc point sans raison que nous avons longuement parlé des origines du pays et de la colonisation, avant d'arriver à l'histoire diocésaine proprement dite.

Cet ouvrage se compose de quatre livres : le premier raconte les origines, depuis le voyage de Champlain en 1603, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle ; le deuxième traite de la colonisation ; il commence à l'arrivée des Loyalistes américains, en 1784, et nous mène jusqu'à la création du diocèse de Bytown, en 1847 ; le troisième comprend l'histoire de l'épiscopat de Mgr. Guigues, 1848-1874 ; le quatrième et dernier contient la suite du récit jusqu'à nos jours : 31 décembre 1896.

Dans ces deux derniers livres, nous avons coupé notre narration par décades. Ce parti-pris de diviser une histoire en tranches égales a bien des inconvénients, nous le sentons plus que personne ; mais il avait pour nous l'immense avantage de concorder avec les recensements officiels décennaux, et de faire ressortir ainsi les accroissements de la population. Cette considération nous a déterminé à courir le risque de fatiguer le lecteur par l'ennui d'un récit trop interrompu. Rien n'empêche, d'ailleurs, de sauter quelques pages et de suivre, depuis l'origine jusqu'à la fin,

l'histoire d'une paroisse. Nous espérons même, que plusieurs paroisses ou groupes de paroisses auront l'idée d'extraire de cet ouvrage la partie qui les regarde et de la publier en brochures séparées, l'enrichissant de quelques anecdotes d'intérêt local.

Nous avons pris les chiffres officiels du recensement tels que nous les avons trouvés ; non pas que ce dernier, celui de 1891, soit exact pour ce qui regarde la population canadienne-française ; mais parce qu'il est impossible de faire autrement. D'ailleurs, en agissant ainsi, nous donnons la preuve de notre loyauté et de notre horreur de toute exagération.

Nous avons construit nos tableaux par le procédé suivant : Le recensement ne donne que trois chiffres, la population canadienne-française, la population catholique et la population totale ; de la population catholique nous avons soustrait les Canadiens, et il nous est resté la population irlandaise catholique ; de même, de la population totale nous avons soustrait les catholiques, et il nous est resté les protestants. Nous avons eu un peu plus de difficultés pour connaître le nombre des Allemands, des Polonais et des Sauvages catholiques.

Quant aux oomtés qui n'appartiennent qu'en partie à la Province d'Ottawa, nous avons pris la peine de faire une opération analogue pour chaque canton. Nous espérons bien qu'il ne s'est glissé dans notre difficile travail aucune erreur grave.

Disons un mot, maintenant, de nos documents.

Nous avons consulté quelques auteurs anciens, les Mémoires de Champlain, les Relations des Jésuites, etc., etc., etc., comme le lecteur verra dans nos notes. Mais il convient de faire ici mention de nos sources principales.

Tout d'abord, et en première ligne, nous nommerons M. Benjamin Sulte. Avec une grâce parfaite, il a mis à notre disposition, ses livres, ses articles, ses notes manuscrites et les trésors de son érudition ; il a éclairci, de vive voix, plusieurs de nos doutes.

Nous le citons peu, pour n'avoir pas à le citer toujours, mais nous lui sommes redevable de tout le fond de nos deux premiers livres qui ont pour titre : les Origines et la Colonisation, à l'exception des documents religieux que nous avons trouvés un peu partout. Qu'il veuille bien agréer cet hommage de notre amitié reconnaissante.*

Ensuite, nous sommes heureux de constater que les archives des diocèses de Québec, de Montréal, de Pembroke et d'Ottawa, ont été aimablement mises à notre disposition. Enfin, Messieurs les Curés de la Province ecclésiastique d'Ottawa, comprenant l'importance de ce travail, ont bien voulu nous faire un rapport et nous envoyer des notes sur leur paroisses respectives.

Nous ne nous sommes point contenté de cette foule de documents, nous avons visité nous-même la plus grande partie du diocèse, nous avons examiné les lieux, et interrogé de vive voix plusieurs anciens habitants.

Tout, dans nos notes, n'est point d'égale valeur ; lorsque nous faisons mention des infiniment petits, ou des écoles, retraites, confréries, etc., etc., etc., choses essentiellement variables, nous savons bien que nous ne sommes souvent ni exact ni complet, mais, à tout prendre, il n'y a point à s'inquiéter de telles erreurs, puisqu'elles sont, elles aussi, infiniment petites ; le lecteur n'attachera de l'importance qu'aux choses importantes.

Nous regrettons de ne point posséder les notes biographiques de tous les prêtres qui sont passés dans le diocèse ; nous n'avons rien épargné pour les trouver, et nous sommes heureux qu'on nous les fasse parvenir.

Des erreurs graves, en assez grand nombre, se seront glissées peut-être, dans ce premier travail ; il est difficile qu'il en soit autrement ; nous prions nos amis qui les découvriront de nous les faire connaître, et nous nous empresserons de les corriger, soit dans une nouvelle édition, soit dans quelques feuilles d'errata.

Nous avons fait des citations for nombreuses et parfois fort longues. Le lecteur, nous l'espérons, nous approuvera. Au lieu

---

*M. B. Sulte a bien voulu se charger de préparer l'Index de cet onvrage.

de copier en les démarquant, des pages ou des chapitres entiers, il nous a paru, à la fois plus délicat et plus prudent de les citer textuellement. Aussi bien, aurait-on mauvaise grâce de nous demander un travail personnel sur les chantiers, les voyageurs et les colons.

Voici en quels termes Mgr Duhamel, dans la circulaire citée plus haut, avait demandé ces renseignements.

" J'espère que vous êtes bien disposés à lui rendre sa tâche aussi facile que possible. C'est pourquoi je vous prie de vouloir m'envoyer, sur papier grand format, en bonne écriture, et le plus tôt qne vous le pourrez :—

1. Copie des Actes du premier baptême, mariage et sépulture du plus vieux registre de vos paroisses et missions.

2. Noms et prénoms, par ordre chronologique, des curés et vicaires, avec indication du jour de l'arrivée et du départ de chacun d'eux, si possible, ou au moins indication de la date du premier acte de baptême, ou mariage, ou sépulture, signé par eux, ou encore la date du dimanche où se lisent, dans le cahier *ad hoc*, leurs premières annonces.

3. Copie des Actes de bénédictions de chapelle, église, cloche, presbytère, de l'érection du chemin de la croix, de congrégations, de confréries, de croix sur la voie publique, etc., etc., etc.

4. Date et noms des prédicateurs de retraites, missions, etc., etc., etc.

5. Date de l'établissement de chacune des écoles catholiques de vos paroisses et missions.

6. Tout ce que vous pourrez, en outre, donner de faits, de dates, de traditions qui pourraient entrer dans une notice sur vos paroisses et missions."

Un reproche plus grave que pourrait nous faire, dans l'avenir, quelque archiviste, si nous ne nous hâtions de le prévenir, serait de n'avoir pas toujours cité textuellement nos vieux missionnaires. A ce reproche nous répondons que ces apôtres n'étaient pas des littérateurs, que plusieurs même étaient anglais, et qu'aucun d'eux n'écrivait pour la publicité. Nous avons donc cru bon, pour l'inté-

rêt du récit, et l'honneur de leur mémoire, de faire quelques corrections dans leur correspondance, quelques modifications de forme, et surtout des omissions de passages trop longs ou d'allusions inutiles. Nous avons, peut-être, poussé trop loin les scrupules dans le sens contraire, en insérant des lettres trop incorrectes et remplies de répétitions. Quoiqu'il en soit, nous n'avons jamais rien omis d'essentiel dans ces documents ni dénaturé leur portée.

Nous sentons le besoin d'expliquer dans quel sens sont employés, ici, les mots de paroisses et missions. Il n'y a, à proprement parler, qu'un tout petit nombre de paroisses dans la Province d'Ottawa, et elles appartiennent au Bas-Canada.

En voici la liste :—

Saint-Alphonse des Allumettes.

Sainte-Anne du Grand Calumet.

Saint-Alexandre de Clarendon.

Saint-Paul d'Aylmer.

Saint-François de Sales de la Pointe-Gatineau.

Saint-Etienne de Chelsea.

Sainte-Cécile de Masham.

L'Ange-Gardien d'Angers.

Saint-Grégoire de Buckingham.

Sainte-Angélique de Papineauville.

Notre-Dame du Bon-Secours de Montebello.

Saint-André Avellin.

Saint-Casimir de Ripon.

Saint-Félix de Valois de Chèneville.

Saint-Philippe d'Argenteuil.

Sainte-Agathe des Monts.

Toutefois, pour suivre le langage courant et pour être compris, nous avons donné le nom de paroisse à toute église possédant

un prêtre résidant, et celui de mission à toute chapelle desservie par un prêtre voisin, c'est-à-dire à toute annexe.

On remarquera, sans doute, que nous nous sommes étendu assez longuement sur certaines paroisses et que nous avons été trop court, peut-être, pour d'autres. La raison de ces différences provient de l'abondance ou de la pénurie de nos notes.

Malgré notre bonne volonté il nous est impossible d'inventer l'histoire, et nous renvoyons à d'autres la responsabilité d'une lacune que nous sommes le premier à constater.

Peut-être, quelques-uns, pour une raison ou pour une autre, éprouveront du chagrin au sujet de ce livre ; on y verra des allusions, des omissions, des intentions fâcheuses. Nous supplions nos chers confrères et nos lecteurs de repousser bien vite de tels sentiments. Ce serait mal nous connaître et mal nous payer de nos peines que de nous croire coupable d'aucun mauvais vouloir. Nous avons écrit sous l'œil de Dieu, avec l'intention de faire du bien, et nous répudions ici bien haut toute interprétation malveillante. Nous avons évité soigneusement de louer ou de blâmer les personnes, laissant ce soin à nos arrière-neveux, s'ils daignent jamais penser à nous. Nous avons même évité toute espèce de jugement. Excepté dans les manuels à l'usage des écoles, il convient de laisser au lecteur le soin de conclure lui-même, et ne pas lui imposer une opinion.

Nous dirons maintenant un mot sur la forme littéraire de cet ouvrage. On la trouvera sans doute bien inférieure. Nous sommes le premier, hélas, à convenir de ce défaut. Un livre de documents est toujours d'une rédaction difficile ; nous avouons, d'ailleurs, humblement, notre incompétence. Puis, le temps nous a manqué. Nous tremblons à la pensée de recommencer jamais une si gigantesque entreprise, menée, tant bien que mal, à bonne fin, en deux années, malgré des prédications continuelles, et sous la crainte, qu'a tout religieux, d'être appelé à d'autres fonctions ou en d'autres lieux, avant de l'avoir terminée. Puisse cette hâte, dont nous ne sommes point responsable, nous servir d'excuse.

Il nous reste, en terminant, à former le vœu de voir les autres diocèses du Canada suivre notre exemple, et publier leurs

annales. Quel magnifique présent ne serait-ce pas faire au Saint Père que de lui offrir l'histoire complète de la jeune et florissante église canadienne ! Ce serait un monument unique au monde, monument que tous les peuples nous envieraient. La France, pour en posséder un semblable, donnerait des trésors.

OTTAWA, 1er JANVIER 1897.



NOTIONS PRELIMINAIRES.

LA Province ecclésiastique d'Ottawa, dont nous entreprenons d'écrire l'histoire, se compose du diocèse d'Ottawa et du vicariat apostolique de Pontiac. Elle est bornée, à l'est, par la préfecture apostolique du Golfe Saint-Laurent et par les diocèses de Chicoutimi, de Québec, des Trois-Rivières, de Montréal et de Valleyfield ; au sud, par les diocèses d'Alexandria, de Kingston et de Peterborough ; à l'ouest, par le diocèse de Saint-Boniface. Elle s'étend sur les deux rives de l'Ottawa, c'est-à-dire dans les deux provinces politiques de Québec et d'Ontario. Le diocèse d'Ottawa, à l'est, comprend, dans la province de Québec, le territoire inclus dans les limites suivantes : premièrement, la ligne de division des comtés de Pontiac et d'Ottawa ; deuxièmement, un parallèle à partir de l'extrême nord du comté d'Ottawa dans le sens de l'est ; troisièmement, une ligne droite, tirée, par la division des cantons de Chatham et d'Argenteuil, vers le nord, jusqu'au point d'intersection avec le dit parallèle. Ce territoire renferme le comté d'Ottawa et une partie des comtés d'Argenteuil, de Terrebonne, de Montcalm, de Joliette, de Berthier, de Maskinongé et de St-Maurice.

Dans la province d'Ontario il comprend les comtés de Prescott, de Russell, de Carleton, et les cantons suivants du comtés de Lanark : Ramsay, Pakenham, Darling, Lavant.

Le vicariat apostolique de Pontiac, à l'ouest, comprend, dans l'Ontario, un territoire déterminé par une ligne qui suit la frontière sud des cantons suivants : North Canongo, Mattawatchan, Denbigh, Ashby, Mayo, Dungannon, Faraday, Harcourt, Dudley, Dysard et Minden ; puis se relève, par la frontière ouest des cantons Minden, Stanhope, Sherborne et Mac Clintock, dans une direction, à l'est du lac Nipissing, entre les lacs Tamagaming et Napoose, jusqu'à la ligne de partage des eaux ; englobant ainsi

tout le comté de Renfrew, et une partie des comtés de Frontenac, d'Addington, d'Hastings, d'Haliburton et du district du Nipissing. Arrivés à la ligne de partage des eaux, elle se confond avec elle, dans la direction de l'ouest, jusqu'au 91e degré de longitude, laissant le bassin des Grands Lacs au diocèse de Peterborough. A ce point la ligne se relève directement au nord, par le 91e méridien, jusqu'au cap Tatnam, sur la baie d'Hudson. Du cap Tatnam, elle s'infléchit à l'est, côtoyant la mer, franchit la baie James, et suit le lit de la rivière de la Grande Baleine, jusqu'au lac Apiokacumish, par le 72e degré de longitude. Là elle tourne droit au sud, selon ce même méridien, jusqu'à la hauteur des terres, c'est-à-dire, jusqu'à la province de Québec, et au comté de Chicoutimi. Elle suit ce comté, descend avec lui jusqu'au comté de Québec ; puis, par la frontière du comté de Québec, elle touche enfin à la prolongation du parallèle qui sert de limite nord au diocèse d'Ottawa, englobant ainsi tout le comté de Pontiac, le nord des comtés de Terrebonne, de Montcalm, de Joliette, de Berthier, de Maskinongé, de St-Maurice, de Champlain et de Portneuf, et d'immenses espaces inhabités.

Comme on le voit, la partie vraiment importante de la province ecclésiastique d'Ottawa comprend le bassin de la rivière de ce nom, le seul peuplé. Quant au versant de la baie d'Hudson, il restera longtemps, sinon toujours, fermé à la colonisation. Nous ne nous en occuperons donc point, et nous tournerons toute notre attention sur la vallée de l'Ottawa, qu'il convient de décrire sommairement au commencement de cette histoire.

L'Ottawa prend sa source au nord de la province de Québec, vers le 48e degré de latitude. D'ordinaire les bassins fluviaux sont divisés par une chaîne de montagnes ou du moins de collines, à double versant bien prononcé. Tel n'est point, ici, le cas, et l'immense plateau lacustre d'où sort l'Ottawa n'accuse aucun dénivellement sensible. Sur une surperficie de moins de cinquante milles, en longueur, de nombreux cours d'eau prennent naissance, et s'écoulent dans toutes les directions : au nord, dans la baie d'Hudson, par le lac Abbitibi ; à l'est, dans le lac Saint-Jean, par la Chamouchouan ; au sud-est, dans le Saint-Laurent, par le

Saint-Maurice ; au sud et à l'ouest, par la Lièvre, la Gatineau et plusieurs autres rivières importantes, dans l'Ottawa.

Cette dernière rivière mesure, à partir de sa principale source, le lac Eshawaham, huit cent milles, environ. C'est à peu près la longueur du Rhin, avec un débit trois fois plus considérable. On peut diviser le bassin de l'Ottawa en trois parties distinctes : le cours supérieur, trois cent soixante dix milles, depuis les sources jusqu'au lac Témiscamingué ; le cours moyen, trois cent milles, du Témiscamingue à nos chutes des Chaudières ; le cours inférieur, cent vingt milles, des Chaudières au Saint-Laurent.

L'Ottawa supérieur se dirige de l'est à l'ouest, à travers une région rocheuse, percée de lacs qu'il draine, et toute couverte de forêts. Les nombreuses cascades par lesquelles il descend le rendent absolument impropre à la navigation ; même on lui a donné le nom de rivière des Quinze, à cause des quinze principaux rapides qui obstruent son cours.

Quelques centaines de familles sauvages, à peine, errent dans ces forêts sans limite où le gibier abonde, partout où il n'a point été effarouché par le voisinage et le tumulte des chantiers.

Le lac Témiscamingue qui reçoit l'Ottawa supérieur, accuse un mode de formation qui lui est commun avec tous les lacs de la contrée. C'est une vallée longue et étroite, close à sa base par des endiguements naturels, au-dessus desquels le trop plein des eaux déborde. Ce lac qui mesure soixante-quinze milles jusqu'à la chute du Long Saut, sert de régulateur à la rivière dont le débit demeure ainsi relativement fort constant. C'est de là que partent les voyageurs qui descendent à la baie d'Hudson. Les terres, aux environs du Témiscamingue, en général fertiles, sont ouvertes depuis quelques années à la colonisation.

En sortant du lac Témiscamingue, l'Ottawa s'infléchit au sud-est et forme un arc de cercle assez prononcé. Il coule, déjà puissant, entre des montagnes incultes. On l'a comparé, assez justement, à un immense chapelet dont les grains seraient les lacs et dont la chaîne seraient les rapides. En effet, après quelques milles d'un cours tranquille où il s'étale en vaste nappe, l'Ottawa se rétrécit tout à coup, se précipite à travers les rochers dans une course

vertigineuse, bondit et tombe, en flots d'écume, dans un autre vaste bassin où il recouvre son calme et sa limpidité. On conçoit que ces brusques interruptions de cours soient plus favorables à l'industrie qu'à la navigation. Si elles fournissent des pouvoirs d'eau sans mesure, le parcours des bateaux à vapeur y est fatalement limité à des bassins peu étendus, au grand détriment du commerce. Un jour, sans doute, un système de canaux, à biefs profonds, reliant les divers bassins, rendra la rivière partout navigable et unira l'Atlantique aux Grands Lacs.

Jadis les sauvages qui remontaient le fleuve avaient coutume, au pied de chaque saut, de tirer à la rive leur légère embarcation. Ils la transportaient sur leurs épaules jusqu'à la tête du rapide où ils reprenaient le fil de l'eau. On appelait cela faire portage, et le nom en est demeuré à beaucoup de rapides.

Le premier affluent important du moyen Ottawa est la Keepawa. Elle lui apporte l'appoint des eaux d'une vaste région lacustre dont elle est le déversoir, et tombe dans le fleuve par une chute magnifique. Plus bas, sur la rive droite, débouche la Mattawan, jadis fréquentée par tous les voyageurs des Grands Lacs et "des pays d'en haut," destinée, peut-être, à redevenir la grande route maritime de l'ouest. A son embouchure, s'élève la florissante petite ville de Mattawa.

A partir de ce point le sol devient cultivable (du moins dans la province d'Ontario, car dans Québec la rive reste montagneuse jusqu'au canton de Sheen) et des fermes clairsemées apparaissent un peu partout. Au-dessous du rapide du rocher Capitaine et presqu'en face du village de Rockcliff, débouche la grosse rivière du Moine qui vient du nord. Quelques milles plus bas, l'Ottawa se précipite, par la chute des Joachims, dans un chenal profond, taillé à pic dans la montagne, et connu sous le nom de Rivière Creuse, puis il s'étale majestueusement en un magnifique bassin, le lac des Allumettes.

Il y reçoit, à droite, la puissante rivière Petewawee. Sur la même rive du fleuve s'élève, en amphithéâtre, la belle petite ville de Pembroke, siège épiscopal du vicariat de Pontiac, d'où l'on contemple avec ravissement, couchée au sein des eaux, la fertile et

fameuse île des Allumettes, couverte de fermes à demi cachées dans la verdure. Au fond du paysage et fermant l'horizon se dressent les noirs massifs des Laurentides qui serrent de près l'autre rive et le chenal de la Culbute.

Au bas de l'île commence un autre lac qui emprunte son nom à la rivière Coulonge venue du nord. Puis le fleuve enveloppe la grande île du Calumet entre deux bras, dont l'un, le chenal du Rocher Fendu, est parsemé d'îlots d'une incomparable beauté. Du Calumet, l'Ottawa, devenu furieux, s'élance par les longs et étroits rapides du Portage du Fort, dans le vaste et tranquille lac des Chats. Trois rivières venues de l'Ontario : la Bonnechère, la Madawaska et le Mississipi, l'y enrichissent de leur tribut ; puis le fleuve, se jetant à travers les croupes redoutables des Chats, vient s'élargir de nouveau, devant Quyon, en une nappe d'eau paisible, le lac des Chênes, auquel fait suite le délicieux bassin d'Alymer.

D'Alymer à Ottawa, pendant huit milles, la rivière toute en surface, court et bondit sur un lit de rochers jusqu'à ce qu'elle s'engloutisse avec un bruit de tonnerre dans la cataracte des Chaudières presque au pied du Parlement.

Depuis les Chaudières jusqu'au Saint-Laurent le cours de l'Ottawa est régulier et tranquille. Grâce aux petits canaux de Grenville, de Sainte-Anne et de Lachine, rien n'y fait plus obstacle à la navigation. Les touristes abondent sur les bateaux à vapeur qui descendent et remontent sans cesse son majestueux courant. Leurs regards émerveillés contemplent sans se lasser sa surface unie d'où émergent des îles boisées, qui se reflètent au loin et derrière lesquelles, on devine plutôt qu'on ne les voit, de vastes baies et des rivières. Des taillis couvrent souvent les bords et donnent l'illusion de la forêt, mais ce n'est qu'un rideau de verdure, et par dessus la tête des arbres l'œil aperçoit la croix étincelante des clochers. Les villages se pressent en effet sur ses bords et l'on peut en compter plus de quinze.

Bref, l'Ottawa, sans pouvoir être comparé au Saint-Laurent pour la grandeur et pour la majesté, l'emporte sur lui par son air

sauvage, par la variété de ses paysages et par le parfum de mystère qui s'échappe de ses rives ombragées.

L'Ottawa reçoit, dans la capitale même, deux affluents importants : le Rideau avec son fameux canal, et, en face, la Gatinea : le plus long et le plus impétueux de tous ses tributaires.

Plus bas, au-dessous de Buckingham, débouche la Lièvre avec ses incomparables cataractes ; plus bas encore, presque en face l'une de l'autre, se déchargent la Nation du nord et la Nation du sud. La rivière Rouge se jette dans la grande baie de l'Orignal, au-dessus des rapides du Long Saut témoins de tant de sanglants combats aux jours héroïques de notre histoire.

Dans le lac des Deux Montagnes s'écoule la rivière du Nord, le dernier cours d'eau considèrable ; puis l'Ottawa atteint et baigne la grande île de Montréal.

A ce point, il se subdive en quatre branches. Deux enveloppent l'île Perrot et vont mêler, dans le lac Saint-Louis, leurs eaux bourbeuses aux eaux limpides du Saint-Laurent ; deux autres, inclinant au nord, forment une ceinture aux îles de Montréal et de Jésus, et vont enfin se perdre ensemble dans l'immense lit du grand fleuve.

Le voyageur européen qui arrive de New-York à Ottawa, par le chemin de fer, éprouve, tout d'abord, une fâcheuse impression du paysage qui se déroule sous ses yeux. Partout des forêts à demi consumées, des campagnes presque en friche, parsemées de roches nues et de troncs d'arbres calcinés. Les maisons sont des cabanes et semblent témoigner d'une profonde misère. Qu'il ne se hâte point de porter un jugement. Le pays qu'il traverse était, naguère encore, une forêt vierge ; la colonisation a ses étapes ; elles sont ici fort rapides. Derrière ces bois, à quelques milles à peine, le sol est complètement défriché, les champs sont couverts de moissons, et des églises magnifiques témoignent du bien-être et du bonheur des habitants. C'est qu'en effet la vallée de l'Ottawa est une des régions les plus fertiles du Canada, et peut souvent rivaliser avec les fécondes plaines du Saint-Laurent.

Les parties les plus riches se trouvent, sans contredit, sur la rive droite de la rivière, dans la province d'Ontario. Les comtés

de Prescott, de Russell, et de Carleton sont presque entièrement favorables à la culture. Aussi la population s'y est-elle portée tout d'abord, et les terres y sont-elles toutes prises. Sans doute le nombre des habitants y pourra croître encore par les excédents de natalité et par la subdivision des terres, mais l'immigration proprement dite y a cessé, et le réseau des paroisses est complété, ou à peu près. Les bois qui restent se défrichent avec une rapidité qui n'est pas sans causer d'alarmes pour l'avenir.

En poussant plus à l'ouest, au-delà des comtés de Lanark et de Renfrew, dans le district de Nipissing, la nature du sol change et devient moins favorable. Aux plaines fertiles succèdent des montagnes boisées et parsemées de lacs. Le pin rouge disparaît dans le voisinage du lac Huron pour céder la place au pin blanc et aux diverses essences de bois dur. Le sol est rocheux et sablonneux, et généralement impropre à la culture. Ce serait une erreur, cependant, de croire que la colonisation soit partout impossible. D'assez vastes régions renferment des parties fertiles. Beaucoup de cantons, surtout à proximité du chemin de fer du Pacifique, ont été ouverts dans ces dernières années. Les colons y prospèrent, et plusieurs des stations du chemin de fer sont en passe de devenir des petites villes. Les mines de cuivre de Sudbury et des environs sont d'une grande richesse.

La rive nord de l'Ottawa est toute entière comprise dans la province de Québec. Si elle est actuellement inférieure en fertilité à la rive sud, son importance est néanmoins plus grande, à cause du vaste champ qui y reste ouvert à la colonisation.

Serrée de près par les Laurentides, la vallée de l'Ottawa, rive nord, ne consiste guère qu'en une étroite bande de terre riche et cultivée partout où elle s'élargit un peu. Les plaines de Saint-Philippe, de Grenville et de Montebello, celles de Templeton, de Hull et d'Eardley sont très fertiles.

Malheureusement, comme nous l'avons dit, à quelques pas de la rivière se dresse la chaîne des Laurentides. Ces montagnes qui courent, des Grands Lacs au Labrador, sur la rive gauche de l'Ottawa et du Saint-Laurent, constituent la plus admirable des

zones forestières. Plus de soixante essences diverses y trouvent un habitat favorable. Les arbres y semblent jaillir du roc même.

La largeur des Laurentides ne dépasse guère une cinquantaine de milles. C'est d'ailleurs une erreur de donner à ces montagnes le nom de chaîne, dans le sens absolu du mot. Nulle part on n'y voit de hautes cimes, encore moins une crête bien dessinée et formant charpente. Partout des amas confus de mamelons, de rochers et de pics sans élévation. Aussi n'y trouve-t-on point non plus de vallées. Les vallons, interrompus et fermés, se sont remplis d'eau. De là ces lacs si nombreux et si beaux qui constituent une des caractéristiques du pays.

Cette absence étonnante de toute crête explique comment la ligne de partage des eaux se trouve, non dans la montagne, mais plus au nord, dans une plaine ou un plateau surbaissé. Les rivières qui coulent vers le sud se sont frayé un passage au travers des Laurentides dans des lits profonds, et ont franchi les obstacles accumulés devant elles par des successions de rapides, de sauts et de chutes.

Ces montagnes sont riches en phosphate, en fer, en mica, en amiante et en d'autres métaux non encore exploités. On y trouve, çà et là, de bons lopins de terre. Mais leur principale richesse consiste encore dans les forêts ; richesse, hélas ! bien compromise par une exploitation effrénée, poursuivie depuis quatre-vingts ans. Peut-être qu'une partie de ces montagnes dévastées pourra être transformée en pâturages, grâce à la fraicheur du pays et à l'abondance des eaux.

De l'autre côté des Laurentides, fort avant dans le nord, s'étend une vaste région, plaine ondulée, couverte d'une terre légère et suffisamment féconde. On l'appelle le Nord ou le Grand Nord. C'est la terre promise de la colonisation. Encore inconnue il y a quelques années, elle fut comme découverte et révélée par un grand patriote, le curé Labelle de regrettée mémoire. Il est bien difficile aujourd'hui de se rendre un compte exact de la valeur de ces pays nouveaux, mais ce que l'on peut avancer en toute assurance, c'est qu'ils sont destinés, par la Providence, à

servir à la province de Québec et à la race canadienne-française, de réserve et de camp retranché. Le Nord est donc, a juste titre, l'espoir et l'orgueil de la province ecclésiastique d'Ottawa.

Tel est, au point de vue géographique, l'état du pays dont nous entreprenons d'écrire l'histoire. Ces notions sommaires étaient nécessaires, mais elles suffisent pour le moment. Nous les complèterons plus tard à mesure que la clarté du récit l'exigera.



LIVRE I.

LES ORIGINES.

LIVRE I. LES ORIGINES.

CHAPITRE I.

CHAMPLAIN ET L'OTTAWA, DE 1603 A 1629.

LA vallée de l'Ottawa, au commencement du dix-septième siècle, c'est-à-dire, à l'époque où Champlain jeta les fondements de la colonie, était presque déserte et toute couverte de forêts. Nous allons indiquer brièvement la situation et l'état des principales tribus sauvages dont nous aurons à parler dans la suite de ce récit.

Au sud du Saint-Laurent, depuis le lac Champlain jusqu'au lac Erié, s'étendait le groupe important des cinq nations iroquoises. Dans la province actuelle d'Ontario, plusieurs tribus étaient établies. C'étaient la nation Neutre, sur la rive nord de l'Erié ; la nation du Petun, au sud-est du lac Huron ; la nation des Hurons, autour de la baie Georgienne et du lac Simcoe toutes de langue huronne-iroquoise. La nation des Outaouais, dans le comté de Bruce, les îles de la baie Georgienne, et la grande île Manitoualin ; la nation des Nipissiriniens, sur les bords du lac Nipissing ; enfin les Algonquins dans la vallée de l'Ottawa étaient de langue algonquine.

Le nom générique d'Algonquins s'appliquait à un grand nombre de tribus dispersées sur la rive nord du Saint-Laurent, de l'Ottawa et des Grands Lacs. Trois d'entre elles habitaient notre vallée : la grande nation des Algonquins ou les sauvages de l'Ile, qui occupaient l'île des Allumettes et les environs, et qui levaient un tribut sur les navigateurs de la rivière ; la Petite Nation, établie sur les deux rivières de ce nom qui débouchent non loin de Papineauville ; la nation de l'Iroquet, en bas de l'Ottawa, dans les com-

tés de Soulanges, de Vaudreuil, de Stormont, de Glengarry et de Prescott.

Audelà des montagnes du nord et sur le versant de la baie d'Hudson vivaient d'autres peuplades dont il est inutile de parler, du moins pour le moment.

Les Algonquins de l'Ottawa ne comptaient, paraît-il, en tout que six mille âmes. C'était bien peu de monde pour un si vaste territoire, et l'on peut dire que le pays était désert. Ils étaient grands chasseurs, et dépendaient des Hurons pour une partie de leur subsistance, lorsque le gibier manquait. Courageux à la guerre, mais indisciplinés, ils devaient fatalement succomber devant un ennemi plus nombreux et plus rusé.

Les Hurons étaient un peuple agricole et sédentaire. Leur territoire, de peu d'étendue, était déboisé et relativement bien cultivé. Ils habitaient de grands villages, chassaient peu, et entretenaient avec les autres nations un commerce actif. En échange du tabac, du sirop d'érable, des os de poisson dont ils faisaient des armes et des outils, et des fourrures qu'on leur apportait du nord et de l'est, ils donnaient de la farine, du blé d'Inde, des melons, des citrouilles, de l'écorce de bouleau. Plus tard, lorsque l'arrivée des Français accrut en de grandes proportions le commerce, ils se firent les courtiers des autres peuples et s'enrichirent à leurs dépens. Ils étaient au nombre d'une trentaine de mille et se croyaient bien supérieurs à tous leurs voisins. " Les Hurons, dit le Récollet Sagard, sont, eux avec les autres peuples sédentaires, comme la noblesse du pays. Les nations algonquines composent la bourgeoisie ; les villageois et les pauvres sont représentés par les Montagnais, ceux-ci vers le Saguenay."

Ce qui perdit les Hurons fut leur incapacité à la guerre. Pleins de suffisance et d'une sotte confiance en leur supériorité, ils manquaient aux règles les plus élémentaires de la tactique, ne savaient ni se concerter, ni prévoir, ni profiter des plus dures leçons.

Les Iroquois, nombreux et puissants, l'emportaient sur tous les autres peuples par ce qu'on appelle le sens politique. Ils savaient garder le secret, combiner un plan et le poursuivre, pendant des années, avec une inaltérable persévérance. Nous allons les

voir, malgré le désavantage qu'ils eurent, dès l'origine de l'hostilité des Français, parvenir, à force de bravoure, de prudence et même, disons-le, de perfidie, à anéantir successivement leurs ennemis, à faire trembler les blancs, et à s'imposer pendant quelques années, comme arbitres entre deux grandes nations européennes. Ce ne fut qu'en 1700 que leur puissance s'écroula pour toujours.

L'Ottawa a porté divers noms. D'abord celui de la Grande Rivière, sous lequel il est encore connu ; puis celui de rivière des Prairies, d'un jeune marchand de Saint-Malo qui se perdit dans les îles de son embouchure. Le nom en est resté à la branche nord qui enveloppe l'île de Montréal. Champlain l'appelait ordinairement la rivière des Algonquins, à cause des sauvages qui peuplaient ses bords. Enfin, à partir de 1654, elle fut appelée rivière des Outaouais (en anglais Ottawa) ce qui signifie chemin des Outaouais, comme nous verrons.

C'est en 1603 que Champlain fait, pour la première fois, mention de notre rivière. A cette date, en effet, il rencontrait, parmi les sauvages descendus à la traite de Tadoussac, un chef algonquin, du nom de Tessouat, dont la tribu habitait bien loin à l'ouest, dans l'île des Allumettes. Quelques semaines plus tard, ayant remonté jusqu'à l'île de Montréal pour recueillir des renseignements sur les sources du Saint-Laurent, il fait une courte allusion à l'Ottawa : " Il y a, dit-il, une rivière qui mène au pays des Algonquins qui résident à environ soixante lieues du Saint-Laurent."

Cinq ans plus tard, en 1608, Champlain rencontra à Québec un jeune Algonquin fils du chef Iroquet qui commandait sur l'Ottawa inférieur. A la demande de ce chef, Champlain dut consentir, peu après, à prendre part à une expédition contre l'ennemi commun, les Iroquois. Cette expédition qui eut lieu l'année suivante, 1609, et qui se termina par une victoire, au lac Champlain, mit notre héros en contact avec les Hurons, alliés de l'Iroquet, qui étaient venus des plages lointaines de la baie Georgienne, à son aide, en descendant en canots le cours de l'Ottawa.

L'an 1610, Champlain, à la tête de ses sauvages alliés, défit de nouveau les Iroquois. Le commerce, cet été, fut très important avec les nations de l'intérieur et du haut de l'Ottawa. On en pro-

fita pour faire partir avec les sauvages quelques jeunes gens intelligents, chargés d'explorer le pays et d'apprendre les langues, pour servir ensuite d'interprètes. Le plus connu de ces jeunes gens est Etienne Brulé dont les prouesses devinrent fameuses. Cette année et la suivante, il en partit trois, au moins. Chaque printemps ils revenaient avec les Indiens pour la traite, et rendaient toute sorte de services, comme on peut le penser.

L'un d'eux, Nicolas du Vignau, s'illustra par ses mensonges. Il avait passé l'hiver à l'île des Allumettes, chez le chef Tessouat, et avait recueilli, on ne sait comment, quelques renseignements, assez exacts, du reste, sur la baie d'Hudson, encore inconnue des Français. Quoiqu'il en soit, à son retour en France, il se vanta d'avoir visité la mer boréale et d'y avoir même aperçu des navires anglais. Enflammé par ces récits et brûlant d'atteindre cet océan occidental qui devait, pensait-on, le conduire en Chine, Champlain repartit pour le Canada, avec son guide, de bonne heure, au printemps de 1613.

La traite terminée, notre héros s'embarqua avec Du Vignau et trois Français seulement, guidé par un sauvage, et commença ce premier voyage sur l'Ottawa dont il nous a laissé un si attachant récit. Lui et sa faible escorte, montés en deux canots d'écorce, quittèrent l'île de Sainte-Hélène le 27 mai, 1613. Le 31, ils avaient atteint le lac des deux Montagnes, appelé de ce nom à cause de deux pics, hauts de quatre à cinq cents pieds, qui le dominent au nord. Le grand portage du Long Saut, à la tête du lac, coûta beaucoup de fatigue à notre héros et à ses compagnons. Le 2 juin, parvenu sur le lac de l'Orignal, à une pointe couverte de chênes (la pointe aux Chênes) Champlain rencontra une tribu indienne, les Kinouchepirini, qui demeuraient au sud de l'île des Allumettes et qui lui fournirent un nouveau guide. Un peu plus haut, il découvrit la bouche d'une rivière qui baigne le territoire des Algonquins de la Petite Nation. Plus loin, il atteignit une autre rivière forte et rapide, la Gatineau, par où, parfois, les sauvages remontaient jusqu'aux sources du Saint-Maurice pour descendre de là dans le grand fleuve. En face de la Gatineau, il admira les merveilleuses chutes du Rideau si puissantes alors que la contrée n'était pas déboisée, que les Sauvages aimaient à se pro-

mener sous la voûte écumante que l'eau formait en tombant. Il n'avait plus qu'un détour à faire pour se trouver devant la cataracte des Chaudières. C'était un portage célèbre, et les sauvages qui passaient par là ne manquaient pas d'offrir un sacrifice à la divinité du lieu. C'était aussi un passage dangereux, plein de terreurs et d'embuscades, où se cachait souvent l'ennemi prêt à fondre sur l'imprudent voyageur qui s'aventurait sur le fleuve sans une escorte respectable. Mais écoutons le récit de Champlain lui-même : " Nous passâmes un saut qui est large de demi lieue et descend de six à sept brasses de haut. Il y a quantité de petites îles qui ne sont que rochers âpres et difficiles, couverts de méchants petits bois. L'eau tombe à un endroit de telle impétuosité sur un rocher, qu'il s'y est cavé, par succession de temps, un large et profond bassin ; si bien que l'eau courant là dedans circulairement, et au milieu y faisant de gros bouillons, a fait que les sauvages l'appellent "Asticou," qui veut dire chaudière. Cette chute d'eau mène un tel bruit dans ce bassin que l'on l'entend de plus de deux lieues."

Laissons maintenant Champlain nous décrire ce que c'est que faire le portage. "Nous eûmes beaucoup de peine à monter contre un grand courant, à force de rames pour parvenir au pied du dit saut, où les Sauvages prirent les canots, et nos Français et moi nos armes, vivres et autres commodités, pour passer par l'âpreté des rochers, environ un quart de lieue que contient le saut ; et aussitôt nous fallut embarquer, puis de rechef mettre pied à terre pour passer par des taillis environ trois cents pas ; et après, se mettre à l'eau pour faire passer nos canots par-dessus les rochers aigus avec autant de peine que l'on saurait imaginer.* "

C'est ainsi que nos voyageurs arrivèrent, dans l'après-midi, au lac des Chênes, long de cinq lieues, sur deux de large. Le lendemain ils atteignirent la chute des Chats, et se virent contraints d'abandonner leurs vivres devenus trop lourds. Ils découvrirent la bouche d'une rivière habitée par la tribu des Mataouesca, desquels elle tire son nom. Arrivés aux rapides du Portage du Fort, le 6 juin, ils se sentirent à bout de forces. Epuisés, sans autres

* Champlain. *Voyages*, année 1613.

vivres que le peu de poisson qu'ils pouvaient prendre, ils eurent beaucoup de peine à franchir ce passage difficile.

Là, on quitta la rivière pour prendre un raccourci, par le lac du Rat Musqué, sur les bords duquel il trouvèrent un campement de sauvages et quelques champs cultivés en blé d'Inde. Les voyageurs furent bien accueillis, et dans le conseil qui fut alors tenu, Champlain offrit aux sauvages la protection du roi de France et son alliance dans leurs luttes contre les Iroquois. Cette offre fit éclater chez eux des transports de joie. Nibachis, chef de ces Indiens, voulut conduire lui-même son nouvel allié à l'île des Allumettes qui n'était pas loin.

La grande îles des Allumettes, château fort des Algonquins, est comme la clef de l'Ottawa, dont le cours rapide la protège contre les surprises de l'ennemi. Le chef Tessouat, le même que Champlain avait connu jadis à Tadoussac, reçut son noble visiteur avec de grandes marques de distinction. Mais lorsque celui-ci manifesta le désir de pousser plus loin son voyage, il lui suscita mille obstacles. Il commença d'abord par convaincre Du Vignau de mensonge, et lui fit avouer qu'il n'avait jamais dépassé les limites de l'île ; puis il dépeignit les Nipissiriniens, ses voisins, comme de grands empoisonneurs ; enfin, comme Champlain insistait toujours, il se refusa positivement à lui fournir des canots. La vraie cause de cette résistance était la crainte qu'éprouvait Tessouat, qui prélevait une taxe sur les canots passant devant son île pour la traite, de voir les Français porter plus haut cette traite et le priver ainsi d'un gros revenu.

Champlain dût donc, bien malgré lui, se résigner à partir. Mais, en redescendant, il ne fit pas portage au lac du Rat Musqué, il suivit, au contraire, le lit de la rivière, et côtoya l'île du Calumet. Parti des Allumettes, le 10 du mois de juin, il était de retour, le 17, à l'île de Montréal. A son retour, en passant par le saut de la Chaudière, le grand voyageur fut témoin d'une cérémonie qu'il décrit dans les termes suivants :

"Après avoir porté leur canots en bas du Saut, les sauvages s'assemblent en un lieu, où un d'entre eux, avec un plat de bois, va faire la quête, et chacun d'eux met dans ce plat un morceau de

petun (tabac) ; la quête faite, le plat est mis au milieu de la troupe, et tous dansent à l'entour, en chantant à leur mode ; puis un des capitaines fait une harangue, remontrant que dès longtemps ils ont accoutumé de faire telle offrande, et que par ce moyen ils sont garantis de leurs ennemis, qu'autrement il leur arriverait du malheur ; ainsi que leur persuade le diable, et vivent en cette superstition, comme en plusieurs autres, comme nous avons dit en d'autres lieux. Cela fait, le harangueur prend le plat et va jeter le petun au milieu de la chaudière, et font un grand cri tous ensemble. Ces pauvres gens sont si superstitieux qu'ils ne croiraient pas faire bon voyage, s'ils n'avaient fait cette cérémonie en ce lieu, d'autant que leurs ennemis les attendent à ce passage, n'osant pas aller plus avant à cause des mauvais chemins, et les surprennent là : ce qu'il ont quelque fois fait."

Ce premier voyage de Champlain fut suivi d'un autre, plus important encore, en 1615. Il avait promis aux sauvages de se mettre à leur tête dans une grande expédition contre les Iroquois. Cette année là, il amena avec lui de France quatre Récollets, les premiers missionnaires du Canada : les Pères Denis Jamay, Jean d'Olbeau, Joseph le Caron, et le Frère Pacifique du Plessis. Le père Joseph le Caron fut désigné pour accompagner Champlain. La traite une fois finie, comme celui-ci, empêché par des affaires, retardait un peu son départ, le Père Joseph, brûlant d'un saint enthousiasme, prit les devants et suivit les sauvages qui ne voulaient plus attendre. Une douzaine de Français l'accompagnèrent. C'étaient des commis et des traitants d'une moralité fort douteuse, qui firent auprès des Indiens la plus déplorable impression et qui paralysèrent longtemps l'action des missionnaires. Champlain partit à son tour, le 9 juillet 1615, escorté de dix sauvages et de deux Français.

Cette fois, le voyage s'effectua sans encombre jusqu'à la rivière Mattawa. L'expédition remonta la Mattawa et arriva au lac Nipissing où elle fut bien accueillie par les Nipissiriniens qu'on avait faits si redoutables. Du lac Nipissing elle descendit, par la rivière des Français, jusqu'à la mer Douce ou lac Huron. Sur les bords du lac elle trouva des sauvages venus là pour la cueillette

des bluets. Ils portaient les cheveux relevés sur la tête, ce qui leur fit donner le nom de Cheveux Relevés ; on les connait mieux sous le nom d'Outaouacs qui signifie "hommes des bois"—*Ondatahouat*—par opposition aux peuplades huronnes qui vivaient dans la plaine. Champlain, côtoya alors la mer Douce dans la direction du sud-est, jusqu'à ce qu'il eût atteint le pays des Hurons et rencontré le Père Joseph qui le reçut avec des transports de joie.

Ce missionnaire avait déjà célébré un première messe dans le village d'Otouacha. La seconde, celle dont nous parle Champlain, fut dite à Carhagouha, le 12 aout, 1615. Une croix fut érigée et une hutte fut bâtie en dehors du village. Telle fut la première chapelle de la province d'Ontario. Remplacée en 1623, elle fut reconstruite de nouveau par les Jésuites en 1635.*

On sait le reste. Une grande expédition contre les Iroquois échoua par la faute des sauvages, et Champlain fut blessé. Il dut passer l'hiver chez les Hurons et profita de ce repos forcé pour aller visiter, avec le Père Joseph, la nation du Petun. Ce ne fut que l'année suivante qu'il put reprendre avec ses compagnons le chemin de l'Ottawa, 20 mai 1616.

Cette première mission fit connaître le pays. Le fruit en fut un précieux mémoire envoyé à la cour, dans lequel Champlain et les religieux donnaient de sages informations sur les indigènes "dont il fallait faire des hommes avant de songer à en faire des chrétiens, et desquels il fallait éloigner soigneusement les chrétiens dont la conduite scandaleuse pourrait leur faire prendre notre sainte religion en mépris."

A partir de ce temps le commerce entre les sauvages et les Français, déjà établi depuis plusieurs années, devint plus régulier et plus actif. Des Indiens de toutes les nations, mais surtout des Hurons, descendaient, à la fonte des glaces, aux postes français et troquaient leurs riches fourrures contre une foule d'objets dont ils avaient besoin ; et leurs besoins allaient croissant à mesure qu'ils trouvaient moyen de les satisfaire. Les Français, de leur côté, les suivaient au retour, apprenaient leur langue et parta-

---

*Faillon : *Histoire de la colonie française.*

geaient leur vie sauvage. Telle est l'origine de ces coureurs de bois, dont l'existence aventureuse exerça plus tard une si puissante fascination sur l'esprit de la jeunesse, qu'elle quittait en masse les habitations, et que l'on fut obligé de faire des ordonnances draconniennes pour la retenir dans ses foyers.

Parmi les premiers voyageurs, nous avons cité Etienne Brûlé. Un autre interprète, Jean Nicolet (1618 à 1642) l'emporta bientôt sur lui par la grandeur de son caractère. Il joua un rôle immense dans le Haut-Canada, et il fit aimer la France par les sauvages sur lesquels il exerçait un véritable prestige. Il devint comme un grand chef, et contrebalança, mainte fois, les influences de nos ennemis.

Avant l'arrivée des Français, le commerce se faisait prudemment sur les rives de l'Ottawa. C'était aux bouches des rivières du Moine, Coulonge, Gatineau et du Lièvre que les Têtes de Boule et les sauvages du nord allaient rencontrer les Hurons. L'arrivée des européens déplaça les marchés ; mais la crainte des Iroquois hantait toujours les tribus qui ne s'aventuraient qu'en tremblant sur le Saint-Laurent. Aussi voyons-nous le commerce remonter progressivement le grand fleuve. De Tadoussac il se porte à Québec ; de Québec aux Trois-Rivières et au lac Saint-Pierre ; du lac Saint-Pierre au lac Saint-Louis et à Montréal. Si le marché des Trois-Rivières s'est longtemps soutenu il faut l'attribuer au Saint-Maurice, dont le cours servit souvent de route détournée, où l'on pouvait trafiquer hors des atteintes des Iroquois. (1)

Quant au Saint-Laurent lui-même, infesté d'ennemis, sillonné de violents rapides, avec ses lacs aussi agités que la mer, il ne fut jamais considéré comme une route praticable pour les fragiles canots d'écorce.

Nous trouvons dans les voyages de Champlain, à la date de 1623, la curieuse note suivante : " Le 2 juillet, arriva un canot où était Etienne Brûlé, truchement, avec Desmarests, qui repartit aussitôt chercher les sauvages.... Le 23 du dit mois nous fûmes

(1) Sulte : *Le pays des Grands Lacs au XVIIe Siècle.*

devant la rivière des Iroquois (le Richelieu) où nous trouvâmes Deschênes qui dit avoir la nouvelle qu'il devait arriver quelques trois cent Hurons, où Etienne Brûlé les avait rencontrés au saut de la Chaudière, soixante-quinze lieues de la dite rivière des Iroquois. . .

"Le 27 du dit mois, arrivèrent des sauvages qui firent une assemblée entre eux, où ils formèrent quelques plaintes des uns et des autres, touchant les passages qui n'étaient pas libres aux Hurons, que les Algonquins les traitaient mal, leur faisant contribuer de leurs marchandises ; et ne se contentant pas de cela, les dérobaient, qui leur donnait encore un grand sujet de mécontentement. On les accorda sur toutes ces plaintes. Ils firent des présents de quelques castors qui leur furent payés plus qu'ils ne valaient."

Quoique le nom de Tessouat ne soit point écrit, il est à croire que le chef de l'Ile était l'exacteur dont les Hurons avaient à se plaindre.

Mais si les hardis traitants se lançaient ainsi, à la suite de sauvages, sur les eaux de l'Ottawa, les missionnaires ne restaient point en arrière. Nous voyons, en 1622, le P. Guillaume Poulin capturé, au lac Saint-Louis, par les Iroquois. Déjà il était attaché au bûcher et endurait les premières atteintes des flammes lorsqu'il fut délié et échangé contre des sauvages prisonniers. A peine guéri de ses blessures, l'intrépide missionnaire partit, avec quatre canots marchands, et monta jusqu'au pays des Nipissiriniens. Attaqués par les Iroquois pendant le voyage, plusieurs de ses compagnons furent blessés, et reçurent, avant de mourir, le baptême, de ses mains. On lui fit partout sur son passage un favorable accueil.

L'année suivante les PP. Joseph le Caron et Nicolas Viel accompagnés du F. Gabriel Sagard, qui publia, depuis, la relation de ses voyages, montèrent au pays des Hurons. Le P. Viel demeura deux ans chez les sauvages. Au printemps, il descendit avec eux à la traite. Déjà ils avaient atteint la rivière des Prairies, lorsque, en passant près d'un rapide, ses perfides conducteurs le précipitèrent, lui et un jeune Huron qu'il avait converti, dans le courant où ils périrent : juin 1625. Le rapide porte encore aujourd'hui le nom de Saut au Récollet.

Les Récollets, se sentant trop faibles et trop pauvres pour continuer seuls ces missions, appelèrent à leur aide les Jésuites, et les reçurent, malgré l'opposition de la compagnie des marchands, avec une sainte charité. Les premiers Jésuites qui abordèrent au Canada furent les P.P. Charles Lalemant, Jean de Brébeuf, Ennemond Masse et les frères François Charton et Gilbert Buret : 19 juin 1625. D'autres les suivirent bientôt. Ils résidèrent, pendant deux ans et demi, au couvent des Récollets, jusqu'à ce qu'ils se fussent construit une demeure.

Les temps étaient mauvais ; pendant que les Iroquois nous faisaient la guerre, nos perfides alliés assassinaient plusieurs des nôtres et tentaient même de massacrer toute la colonie. Les missionnaires ne perdirent point courage. En 1626, deux Jésuites les P.P. de Brébeuf et de la Noue, et un Récollet, le P. de la Roche d'Aillon, montèrent au pays des Hurons. Le P. de la Roche poussa même plus loin, et s'avança, le 18 octobre, jusqu'à la nation Neutre à laquelle il offrit l'alliance de la France. Mais les Hurons jaloux firent à ces sauvages un portrait si affreux des Français et des missionnaires que le Père courut risque d'être assassiné à coups de hache, et qu'effectivement le bruit de sa mort se répandit. Les Français alarmés vinrent le chercher l'année suivante. Le P. de la Noue rentra, à son tour. Quant au P. de Brébeuf, il ne redescendit à Québec que le 17 juin 1629, après avoir appris parfaitement la langue des Hurons.

Tels furent les premiers essais des missions. L'invasion des Anglais et la prise de Québec, 20 juillet 1629, par David Kertk coupèrent court à toutes ces entreprises.

CHAPITRE II.

LA VALLÉE DE L'OTTAWA, DE 1632 A 1651.

LORSQUE, en juillet 1632, les Français reprirent possession de Québec, les Jésuites seuls y rentrèrent avec eux. Les Récollets, malgré leurs vives instances, en furent exclus. On donna pour raison de cette exclusion leur pauvreté. Le Père Joseph le Caron d'illustre mémoire, en mourut, dit-on, de chagrin.

Quoiqu'il en soit, ils avaient de dignes successeurs. Les quatre premiers missionnaires de la nouvelle colonie furent les PP. Le Jeune et De la Noue, arrivés en 1632, et les PP. de Brébeuf et Masse, qui débarquèrent un an plus tard avec Champlain. Une ère nouvelle, ère de gloire, commençait pour les missions. Les conseils de Champlain et des missionnaires avaient été enfin écoutés à la cour ; on n'admit plus dans la colonie que d'excellents catholiques, et les querelles, les scandales des premiers temps cessèrent.

Le commerce commença à renaître. Cependant Champlain qui avait à cœur la consolidation de la colonie et la conversion des infidèles, s'efforçait, pour ce double motif, de rapprocher les sauvages des Français, et fondait le poste des Trois-Rivières : 1634. C'est dans ces patriotiques travaux qu'il termina sa carrière : 25 décembre 1635. Son successeur, M. de Montmagny, arriva à Québec le 6 juin 1636, et suivit la même politique. La famine qui sévit pendant l'hiver de 1634, attira près des établissements français une foule d'indigènes qui s'établirent à demeure dans la

colonie et se convertirent au christianisme. Mais ce ministère, tout fructueux qu'il fût, ne suffisait point au zèle des Jésuites. Ils formèrent, d'abord, le projet d'aller se fixer à l'embouchure de la rivière des Prairies ; puis, après avoir mûrement réfléchi, ils en vinrent à la conviction que les Hurons, peuple sédentaire et relativement civilisé, étaient, de tous les sauvages, les plus accessibles aux idées et à la morale du christianisme. Ils résolurent donc de s'établir parmi eux pour de là, rayonner comme d'un centre, chez les nations voisines et dans la direction de l'ouest.

Dès le printemps de 1633, une flottille de cent cinquante canots, montés par sept ou huits cents Hurons; était descendue pour la traite à Québec ; mais ils n'emmenèrent aucun missionnaire avec eux. L'année suivante, aux premiers jours de juillet, les Hurons arrivèrent aux Trois-Rivières au même moment que M. de Laviolette, envoyé par Champlain, y allait bâtir un fort. Les Jésuites s'y trouvèrent également, prêts à partir. Après trois jours de pour parlers et bien des hésitations, les Hurons consentirent à prendre avec eux les PP. de Brébeuf, Daniel et Davost, et six Français : Simon Baron, François Petitpré, Robert Lecoq, Dominique Scot, Jean Nicolet et un inconnu. Parmi ces missionnaires, le P. de Brébeuf, comme on sait, avait jadis passé trois ans chez les sauvages et connaissait parfaitement leur langue et leurs coutumes.

Il ne semble pas qu'aucun missionnaire se soit établi à demeure chez les Algonquins. Toutefois ils les visitaient dans leurs voyages et les convertirent presque tous, soit dans leurs pays soit sous les murs des forts français. Les PP. Garnier et Chastellain qui montèrent aux Hurons en 1636, s'arrêtèrent parmi eux. C'est des bords de la Petite-Nation que le P. Chastellain écrivait sur des feuilles d'écorce, faute de papier, les curieuses lignes suivantes : "Ces porteurs vous diront comment s'appelle le lieu où ils nous ont rencontrés. Nous allons tous courants dans nos gondoles d'écorce, nous volons à ce paradis tant désiré avec un surcroît de courage que Dieu nous a donné."

L'Ottawa devait être alors un lieu de délices, s'il faut en croire l'enthousiaste description qu'en faisait, la même année, 1636,

Duplessis-Bochard : " Les terres y sont meilleures, écrivait-il, les arbres mieux nourri, les prairies en abondance, la beauté du pays est ravissante, la pêche monstrueuse en quantité, en qualité, et en grandeur de poisson. Voilà bien des richesses rassemblées en un endroit ; mais les maringouin sont les petits dragons qui gardent ces belles pommes d'or qu'on n'aura pas sans peine, non plus que les autres présents de la terre." Pour dire la vérité, les voyages des missionnaires au milieu des sauvages étaient toute autre chose que des voyages de plaisir. L'extrait suivant des Relations des Jésuites en fournit la preuve :

" Nous sommes demeurés trente jours par les chemins, écrit le Père de Brébeuf en 1634, en continuel travail, excepté un jour de repos... Il y a des portages d'une, de deux et de trois lieues... Nous avons porté trente-cinq fois et traîné (à la cordelle) pour le moins cinquante...souvent il faut jeûner, si l'on vient à perdre les caches qu'on a faites en descendant... Le manger ordinaire n'est qu'un peu de blé d'Inde, cassé assez grossièrement entre deux pierres, et quelque fois tout entier, dans de l'eau pure. Quelque fois on a du poisson, mais c'est hasard... Il faut coucher sur la terre nue ou sur quelque dure roche, faute de trouver dix ou douze pieds de terre en carré, pour placer une chétive cabane. Il faut incessamment sentir la puanteur des sauvages recrus (harassés), marcher dans les eaux, dans les fanges, dans l'obscurité et l'embarras des forêts, où les piqures d'une multitude infinie de moustiques et cousins vous importunent fort... Il nous a fallu constamment ramer, ni plus ni moins que les sauvages ... Il nous fallait porter nos paquets et portages, ce qui nous était aussi dur que nouveau. A chaque portage, il me fallait faire au moins quatre voyages... Le Père Davost, entre autres, a été très mal mené ; on lui a dérobé beaucoup de son petit équipage ; on l'a contraint de jeter quasi tous nos livres... On l'abandonna à l'île des Allumettes, parmi les Algonquins où il a eu de quoi souffrir à bonne enseigne. Quand il arriva aux Hurons, il était si défait et si abattu que de longtemps il ne put se remettre. Pierre, l'un de nos hommes, fut traité de même. Le petit Martin fut abandonné deux mois chez les Nipissiriniens. Baron fut volé par les siens, la même journée qu'il arriva en ces contrées.. Bref, tous

les Français y ont souffert. Et quiconque montera ici haut se doit résoudre à tout cela, et à quelque chose de plus, même à la mort, dont on voit à chaque instant l'image devant les yeux. . .

" Si quelqu'un trouve ces narrés un peu longs, je le prie d'avoir égard, que de gagner quelques pauvres sauvages à Dieu et à l'Eglise, c'est tout notre trafic en ce monde, toute la manne que nous cueillons en ces déserts ; que nous ne chassons qu'à cela dans ces grands bois, et que nous ne faisons autre pêche sur ces larges fleuves."

Il n'entre point dans notre plan de faire l'histoire des missions chez les Hurons. Ce serait un merveilleux récit mais qui nous éloignerait trop de notre sujet. Nous n'en parlerons qu'autant qu'elles se rattachent à l'histoire de la vallée de l'Ottawa. En 1638, les Jésuites avaient déjà, sur les bords de la baie Georgienne, deux résidences et dix missionnaires, sans compter les domestiques et les frères coadjuteurs.

En 1639, le Père Lalemant comptait, chez les Hurons et chez les Nipissiriniens, quarante blancs ; il en trouvait cinquante en 1641. Enfin, en 1649, à l'époque de l'anéantissement de la nation Huronne, une soixantaine d'Européens, tant prêtres que frères ou serviteurs laïques, habitaient le pays de ces barbares. Nous donnons, d'ailleurs, la liste des Pères qui ont visité ces missions, depuis 1634 jusqu'en 1649 :—*

Les Pères	de Brébeuf, Davost et Daniel,	montés en	1634
"	Pierre Pijard et Lemercier	"	1635
"	Jogues, Chastellain et Garnier	"	1636
"	Ragueneau	"	1637
"	Jérome Lalemant, François Dupéron, Simon le Moine et Joseph Dupéron	"	1638
"	Poncet et Chaumonot	"	1639
"	Claude Pijard et Raymbaud	"	1640
"	René Ménard	"	1641
"	Chabanel, L. Garreau, Druilletes et Dablon	"	1644
"	Bressani	"	1646
"	Gabriel Lalemant, Bonin et Greslon	"	1648

*Mgr. Tanguay : *Repert. gen. du clergé canadien.* Benj. Sulte : *Le pays des Grands Lacs au XVIIe Siècle.*

Il nous est impossible de dresser la liste des voyageurs et des traitants qui sillonnèrent, à cette époque, les eaux de l'Ottawa ; mais l'on peut dire que cette rivière était fort fréquentée tout l'été et que les navigateurs français et sauvages s'y succédaient sans interruption.

Malheureusement la guerre qui ne tarda pas à se rallumer avec les Iroquois arrêta l'essor du commerce et réduisit la colonie à la dernière extrémité. Nous allons faire de ces événements un résumé aussi succinct qu'il nous sera possible.

Quoique la première reprise des hostilités datât de 1634, néanmoins la guerre ne prit un caractère sérieux et implacable qu'en 1637.

Les Iroquois se trouvant trop resserrés sur la rive droite du Saint-Laurent, résolurent de conquérir l'Ontario sur leurs ennemis et de le convertir en un territoire de chasse à leur usage. Dès lors ils conçurent le plan d'exterminer successivement tous les peuples qui habitaient cette vaste contrée. Nous verrons quelle habileté et quelle esprit de suite ils mirent dans l'accomplissement de cette entreprise.

Incapables, faute de vivres et de routes, d'entretenir des armées permanentes, les Iroquois faisaient une guerre de maraudage et de razzias. Ils lançaient sur le territoire ennemi des partis peu nombreux qui s'efforçaient d'approcher des villages sans donner l'éveil. Alors ils tombaient sur les campements endormis, dressaient des embûches aux guerriers sans défiance, ou attendaient près d'un portage une flotlle de Hurons chargée de pelleteries. Si la fortune leur était favorable, ils ne restaient point dans le pays, mais ils se hâtaient de retourner dans leurs cantons avec le butin et les prisonniers qu'ils avaient faits et qu'on destinait au supplice.

Après une campagne, et quelqu'en fut le succès, ces fins diplomates qui connaissaient la faiblesse numérique des Français, ne manquaient pas de leur envoyer des orateurs chargés de propositions pacifiques. Les Français, incapables de soutenir la guerre, feignaient de croire à la paix qu'on leur offrait, tandis que nos alliés plus naïfs se laissaient duper et croyaient effectivement à

leurs belles paroles ; ils rentraient dans leurs territoires, épuisés et amoindris, pour devenir, l'année suivante, une proie facile à leurs astucieux adversaires.

L'année 1636 avait été mauvaise pour les Hurons dont le pays avait été parcouru en tous sens par les bandes ennemies. L'année 1637 fut plus malheureuse encore. Elle fut signalée par un fait d'armes sur l'Ottawa. Une flotte de Hurons y fut défaite. Les Iroquois, vainqueurs, arrachèrent une croix, plantés l'année précédente, par le commis général du Plessis, et sur le bras de cette croix, fixé bien en évidence à un arbre, ils peignirent grossièrement trente têtes de Hurons. Une de ces têtes était peinte en noir parce que le guerrier qu'elle représentait était mort en combattant ; quant aux autres leur couleur de feu indiquait le genre de supplice qu'on réservait aux Hurons prisonniers.

On comprend qu'après cela la rivière fût peu sûre. Dès 1638, une bonne partie des Algonquins de l'Iroquet, sur le bas Ottawa, était dispersée ; la Petite Nation avait fui vers l'est ; le groupe des Allumettes, le plus important des trois, se sentant serré de près, envoyait déjà des détachements chercher un refuge aux Trois-Rivières.

C'étaient de rudes guerriers que les sauvages ; et nos Français luttaient contre eux dans des conditions extrêmement défavorables : Le P. Vimont nous montre en quelques mots les difficultés de l'entreprise : " Les Français, dit-il, ne peuvent prétendre à tuer beaucoup de sauvages, d'autant qu'ils courent comme des cerfs, sautent comme des daims et connaissent mieux les êtres de ces grandes et épouvantables forêts, que les bêtes sauvages qui y font leur demeure. Si ces barbares s'acharnent à nos Français, jamais ils ne les laisseront dormir en paix. Un Iroquois se tiendra deux ou trois jours sans manger derrière une souche, à cinquante pas de votre maison, pour massacrer le premier qui tombera dans ses embûches. S'il est découvert, les bois lui servent d'asile, où un Français ne trouvera que de l'embarras. Le moyen de respirer dans ces presses."*

Cependant cette même année 1638 fut plus favorable aux Hurons qui remportèrent sur leurs adversaires un avantage signalé.

* Relations des Jésuites.

Réunis avec des Algonquins au nombre de trois cents, ils tombèrent sur une bande d'Iroquois, avec tant de bonheur, que dix-sept de ces derniers restèrent sur le carreau, quatre-vingts furent pris, et quatre ou cinq, à peine, s'échappèrent. Les prisonniers périrent dans d'affreux supplices. Ce succès leur procurera un moment de répit.

L'année 1639 fut signalée par un fâcheux accident. A leur retour de la traite à Québec, les Hurons s'arrêtèrent en chemin dans les cabanes des Algonquins, et y prirent la petite vérole qu'ils apportèrent avec eux dans leur pays. Beaucoup moururent de cette maladie, et leurs sorciers en profitèrent pour accuser les missionnaires d'avoir jeté un sort sur leur nation.

Sur la fin de l'automne de 1640, les Iroquois reprirent l'offensive. Ils détruisirent, au-dessus de l'île de Montréal, la flotte de nos alliés qui descendait des Grands Lacs, pour la traite, et s'emparèrent d'un riche butin. Parmi les prisonniers étaient deux voyageurs Français.

Ces Français furent épargnés par les Iroquois qui conçurent l'idée de tirer d'eux un grand parti. L'année suivante, en effet, 5 juin 1642, cinq cents Iroquois, dans l'attitude de pacifiques ambassadeurs, descendirent aux Trois-Rivières, et remirent au gouverneur leurs captifs, comme gage d'une paix solide et durable. Leur but secret était d'obtenir quelques arquebuses, car ils commençaient déjà à en acheter aux Hollandais, et ils s'en servaient aussi bien que nous. Ils comptaient aussi que cette paix, qu'ils feignaient de faire avec nous, nous aliènerait les Hurons et les Algonquins qui en seraient exclus. Il leur serait facile ensuite d'exterminer, les uns après les autres, leurs adversaires divisés.

Mais M. de Montmagny, que les rapports de certains prisonniers évadés avaient mis en éveil, se garda bien de tomber dans le piège qui lui était tendu. Il reçut les sauvages avec honneur, leur fit de riches cadeaux, mais il ne leur donna point d'arquebuses. Quant à la paix, personne plus que lui, dit-il, ne la désirait. Mais pour qu'elle fut durable il fallait qu'elle fut générale et qu'elle s'étendit à toutes les nations. Les Iroquois se voyant devinés, rompirent les pourparlers, et les hostilités recommençèrent.*

* Faillon : *Histoire de la colonie française.*

L'année 1642 fut une des plus malheureuses pour nos alliés. Il est fait mention, à cette date, d'un événement extraordinaire qui mérite d'être rapporté. Une Algonquine avait été capturée par les Iroquois qui rôtirent et dévorèrent ses enfants sous ses yeux. "Arrivée au grand saut de la Chaudière cette malheureuse désespérée s'y précipita. Mais le courant, la ramena sur la rive et les Iroquois l'assommèrent, vu qu'elle était épuisée."†

A la même époque un capitaine Huron, Eustache Ahatsistari, qui s'était illustré dans maints combats depuis 1637, était descendu pour la traite aux Trois-Rivières. A son retour, il chargea les douze canots qui composaient sa flotille, de provisions et de munitions pour les missionnaires. Les Pères Jogues et Raymbauld l'accompagnaient. Surpris, au lac Saint-Pierre, par les Iroquois, il fut fait prisonnier avec le Père Jogues et vingt-huit des siens, et périt dans d'affreux tourments. Le Père Jogues lui-même fut cruellement torturé.

Une autre troupe de Hurons qui descendait l'Ottawa pour la traite, subit le même sort.

La destinée qui attendait l'infortuné peuple pesait déjà manifestement sur lui. Une lettre écrite par le Père Jérôme Lalemant, du fond de la baie Georgienne, à cette époque, nous fait un vivant tableau de ses malheurs.

"Tous les fléaux de Dieu, dit-il, se sont fait sentir les uns après les autres. La terreur de la guerre a suivi après les maladies mortelles. Des troupes que nos Hurons avaient mises sur pied pour aller battre l'ennemi dans ses terres, les unes ont été dissipées par la mauvaise intelligence qui se trouve parmi eux, les autres ont été mises en fuite ; un bon nombre y sont presque demeurées toutes entières dans les embûches qu'on leur avait dressées. En un mot quasi toutes leurs entreprises leur ont été funestes. Diverses bandes d'Iroquois s'étant coulées dans le pays à la faveur des bois et de la nuit, y ont, partout et quasi en toutes les saisons de l'année, fait des massacres d'autant plus redoutables que pas un ne s'en voit exempt ; les femmes mêmes et les enfants à la mamelle n'étant plus en assurance à la vue des palissades de leurs bourgs.

†Relations, année 1642.

" De plus, lorsque nos Hurons descendent aux Trois-Rivières ou à Kébec, pour y porter leurs castors, ils y craignent bien moins les dangers de l'eau et du feu que les Iroquois, car ceux-ci leur dressent de nouvelles embûches, et s'ils les prennent vifs, ils exercent sur eux toute la cruauté de leurs supplices. Les Iroquois ont maintenant l'usage des armes à feu qu'ils achètent des Flamands (d'Albany.) "*

C'est dans des conjonctures si douloureuses, alors que la poignée d'hommes qui formait la petite colonie de Québec, après de nombreux et vains appels à la mère-patrie, se sentait à bout de forces et prête à succomber, que la Providence lui envoya un secours inespéré dans la fondation de Montréal, 17 mai 1642. Montréal devint aussitôt l'avant-poste inexpugnable de la civilisation. Les palissades de la place n'étaient point encore achevées qu'une foule de nos alliés venait se réfugier sous leur ombre.

Parmi ces réfugiés on remarqua, au printemps de 1643, un sauvage, neveu du Borgne de l'Ile, chef des grands Algonquins des Allumettes. C'était un jeune homme plein de belles qualités. Il étudia la religion avec ardeur et fut bientôt admis au baptême avec sa femme. Ravi de joie, le jeune Joseph, c'était son nouveau nom, voulut informer son oncle de son bonheur. Paul Tessouat ou le Borgne de l'Ile, comme l'appelaient les Français, était le plus fameux orateur de son temps parmi les Algonquins. Il avait permis à ses enfants de recevoir le baptême ; mais, quant à lui, l'orgueil l'empêchait de se laisser instruire et de se soumettre au joug de la foi. Il avait même, l'année précédente, parlé avec mépris de ceux qui se convertissaient à la prière.

Quel ne fut donc pas l'étonnement universel lorsque, le 1er mars 1643, on vit arriver le Borgne à Montréal. Le vieux chef tint au gouverneur, M. de Maisonneuve, ce discours : " L'unique sujet qui m'amène, c'est la prière ; c'est ici que je désire prier, être instruit et baptisé. Que si vous ne l'agréez pas, j'irai aux Hurons, où les Robes noires m'enseigneront, comme je l'espère."

La demande du sauvage fut accueillie avec joie, comme on peut bien le supposer. Il fut instruit, baptisé et marié avec sa

---

* Relations, 1642.

vieille compagne. Cette même année, soixante-dix à quatre-vingts sauvages suivirent leur chef et reçurent le baptême à son exemple.†

Toutefois le Borgne, comme Clovis, fut loin d'être un chrétien parfait. Il eut d'abord des accès de ferveur extraordinaire ; puis, l'orgueil du barbare l'emportant, il redevint cruel. Heureusement les calamités qui accablèrent sa vieillesse le firent revenir à de meilleurs sentiments.

L'année 1643 fut marquée par un changement notable dans la stratégie des Iroquois. Jusqu'alors ils s'approchaient de nos forts en troupes nombreuses, et, cela, pendant l'été seulement, quand les rivières étaient libres ; mais, à partir de cette époque, ils changèrent de plan de campagne et se divisèrent par petites troupes de vingt, trente, quarante, cent hommes, au plus, et se répandirent sur tous les passages du fleuve Saint-Laurent. " Quand une bande s'en va, l'autre lui succède, écrivait le P. Vimont ; ce ne sont que petites troupes bien armées qui partent, les unes après les autres, du pays des Iroquois, pour occuper toute la Grande Rivière (Ottawa) et y dresser partout des embuscades, dont ils sortent à l'improviste, se jetant indifféremment sur les Montagnais, les Algonquins, les Hurons et les Français. On nous a écrit de France que le dessein des Hollandais est de faire tellement harceler les Français par les Iroquois, à qui ils fournissent des armes, qu'ils les contraignent à quitter le pays et même d'abandonner la conversion des sauvages."††

Au mois de juin 1643, soixante Hurons qui descendaient l'Ottawa, pour la traite, rencontrèrent une troupe d'Iroquois à l'embouchure de la rivière, près de Lachine, mais, au lieu de se défendre, ces traîtres, poussés sans doute par la peur, se joignirent à leurs adversaires et, leur apprenant la fondation de Montréal, leur donnèrent le conseil de venir l'attaquer. Ce conseil fut suivi effectivement par les ennemis qui, s'approchant du fort, tuèrent, par surprise, trois Français, et en firent trois autres prisonniers. Mais les Hurons furent bien punis de leur perfidie, car les Iroquois s'approchant d'eux, quand ils dormaient, les taillèrent en pièces et pillèrent leurs pelleteries. C'est ainsi que les lettres des PP.

† Faillon : *Histoire de la colonie française.*

†† Relations.

Jésuites des missions, et la relation de cette année, qu'ils portaient à Québec, se perdirent.*

L'année 1644 fut marquée par des difficultés plus grandes encore. Les Iroquois voulant, à tout prix, isoler les Français de leurs alliés, formèrent dix bandes qui se partagèrent tout le pays, Les deux premières occupaient le portage de nos Chaudières ; la troisième était postée en embuscade au Long Saut ; la quatrième se tenait au-dessus de Montréal ; la cinquième occupait l'île même de Montréal ; la sixième interceptait le passage de la branche nord de l'Ottawa, ou rivière des Prairies ; les septième, huitième et neuvième se tenaient sur le Richelieu, le lac Saint-Pierre et aux environs des Trois-Rivières ; la dixième enfin, colonne volante et plus considérable, se réservait pour l'invasion du pays des Hurons.

La bande qui gardait la .ivière des Prairies surprit une troupe d'Algonquins qui furent tous emmenés prisonniers et, la plupart, brûlés vifs. En remontant le fleuve, deux flottes de nos sauvages, parmi lesquels étaient beaucoup de chrétiens, trouvèrent la mort ou la captivité, les uns au-dessous de Montréal, les autres à soixante lieues en haut de l'Ottawa, "car le péril continuait cent lieues de chemin, n'y ayant pas un seul moment ni un seul lieu où l'on pût être en assurance d'un ennemi caché dans les joncs qui bordaient la rivière, ou dans l'épaisseur des forêts." Le 27 avril, 1644, le Père Bressani fut pris, non loin des Trois-Rivières, avec trois canots de Hurons et cruellement torturé ; mais, comme autrefois le Père Jogues, il parvint à s'échapper chez les Hollandais.

Pendant ce temps, le pays des Hurons était mis à feu et à sang. Le Père Jérôme Lalemant écrivait, au mois de mars de cette même année : "La désolation est extrême dans ce pays. Chaque jour de pauvres femmes sont assommées dans leurs champs ; les bourgs sont dans des alarmes continuelles ; et toutes les troupes huronnes qui s'étaient levées en bon ordre pour aller donner la chasse à l'ennemi sur leurs frontières, ont été défaites et mises en déroute. On a emmené des captifs par centaines. Enfin, aux fléaux de la guerre se joignit celui de la famine universelle, parmi ces nations, à plus de cent lieues à la ronde. Le plus

*Faillon : *Histoire de la colonie française.*

grand obstable que nous ayons est que les Iroquois, ennemis de ces peuples, ayant le dessus par le moyen des armes à feu, qu'ils reçoivent de quelques européens, nous sommes maintenant comme investis et assiégés de tous côtés, sans pouvoir soulager la misère d'une infinité de sauvages qui vivent encore dans l'ignorance du vrai Dieu, ni recevoir même des secours de la France, qu'avec des peines incroyables."†

Le gouverneur, M. de Montmagny, voyant notre ruine imminente n'épargnait rien pour obtenir une paix tant soit peu honorable. Ayant appris que les Hurons, en descendant la rivière, avaient fait deux Iroquois prisonniers, il leus ler demanda, dans le dessein de les remettre en liberté, et de faire tomber, par ce généreux procédé, l'inimitié de nos ennemis. Mais les Hurons s'y refusèrent obstinément, et, comme il insistait, un de leurs capitaines lui tint ce fier langage : "Ne te fâche pas. Ce n'est pas par désobéissance que nous agissons ainsi, mais par crainte de perdre l'honneur et la vie. Si on nous voyait retourner dans notre pays avec des présents, on nous prendrait pour des marchands avares et non pour des guerriers. On dit que la rivière est pleine d'ennemis, et si nous en rencontrons de plus forts que nous, nos prisonniers iroquois témoigneront que nous ne leur avons fait aucun mal et nous sauveront ainsi la vie." Ces Hurons retournèrent donc dans leur pays et conduisirent avec eux leurs deux prisonniers.

On comprend qu'en de telles circonstances la traite fut interrompue et le commerce se trouva paralysé. Depuis trois ans les riches fourrures, qui en étaient le seul objet, ne se vendant plus, les magasins des Français restaient fermés. Or la colonie ne vivait, précisément, que de la traite, et la famine se fit sentir. Cette même année 1644, une compagnie de Hurons étant descendue à nos postes, M. de Montmagny se décida à la faire escorter par vingt-deux soldats bien armés qui montèrent avec eux dans leur pays et y passèrent tout l'hiver. Pendant cet hiver-là, les Hurons furent tranquilles, et les Iroquois, aussi prudents que cruels, se gardèrent bien de venir les attaquer. L'année suivante, septembre 1645, les soldats français redescendirent à Québec et ramenèrent avec

---

†Relations, année 1644.

eux une soixantaine de Hurons, avec des pelleteries pour trente à quarante mille livres. Une paix quelconque s'imposait à tout prix.

Cette bienheureuse paix se conclut enfin, 15 juillet 1645. Elle comprenait non seulement les Français et les Iroquois, mais tous nos alliés sauvages. En apprenant la bonne nouvelle, quatre cents Indiens, qui se trouvaient sous les murs des Trois-Rivières, se livrèrent aux démonstrations de la joie la plus vive. Le fort de Montréal fut alors visité par une foule d'Iroquois, de Hurons et d'Algonquins, et il se fit un grand nombre de conversions.

Malheureusement, la paix fut de courte durée. Les Agniers seuls, l'avaient signée ; les quatre autres nations iroquoises n'y voulurent point souscrire, et ils eurent bientôt ébranlé les Agniers eux-mêmes. Au bout d'un an tout fut rompu. Lorsque nos sauvages apprirent que les Onneyouts et les Onnontagués envahissaient la vallée de l'Ottawa pour se rabattre, de là, sur Montréal, ils entrèrent en épouvante, et les gens de l'Iroquet abandonnèrent, pour toujours, leurs campements du bas Ottawa et vinrent émigrer, définitivement, sous le canon des Trois-Rivières.

Au mois d'août 1646, le Borgne remontait à son île, avec une troupe des siens, lorsqu'il fut assailli par une bande d'Iroquois qui le guettaient, dans une embuscade, au-dessus du Long Saut. Il se sauva, laissant, sur le carreau, un homme tué et deux femmes prisonnières. Or les Iroquois de l'embuscade étaient des guerriers Onneyouts, au nombre de dix-sept. Tout fiers de leurs succès, ceux-ci s'apprêtaient à retourner dans leur pays, lorsqu'ils firent la rencontre malheureuse d'une trentaine de Hurons qui descendaient la rivière. Surprises également à l'improviste, les deux troupes lâchèrent pied au même instant, et s'enfuirent dans la forêt. Seuls, cinq Hurons plus courageux restèrent fermes, et méritèrent la gloire de la journée. Quand ils eurent coupé les liens des deux captives, ainsi miraculeusement délivrées, et qu'ils eurent appris le petit nombre de leurs adversaires, les Hurons rougirent de leur lâcheté, et coururent après eux. Mais les Iroquois avaient pris le large et l'on ne parvint à en capturer qu'un seul.

Les Français, voyant que les Agniers étaient ébranlés et prêts à rompre la paix qu'ils avaient signée, pour suivre les quatre autres

nations iroquoises, députèrent vers eux le P. Jogues, avec mission de leur rappeler leurs serments. C'était le même Jésuite qu'ils avaient jadis torturé. Dieu le jugeait mûr, cette fois, pour le martyre. A peine arrivés chez les Agniers, le saint missionnaire et les Français qui l'accompagnaient furent battus, dépouillés par les sauvages, et massacrés le lendemain, 8 octobre 1646.

Les hostilités recommençaient plus terribles. Les Algonquins ignoraient la reprise des armes et vaquaient paisiblement à la chasse et à divers travaux. Les Iroquois fondirent soudain sur eux, 5 mars 1647, égorgèrent ou brûlèrent les guerriers, et emmenèrent les femmes en captivité.

Il convient de raconter, ici, un exploit de nos alliés les Algonquins. Le 27 mai de la même année, un canot, conduit par trois sauvages de la Petite-Nation, était descendu à Montréal. Ayant appris, là, l'ouverture des hostilités, ils supplièrent M. d'Ailleboust, gouverneur par intérim, de leur donner des armes, pour pouvoir se défendre en regagnant leurs foyers. On y consentit, et leur voyage se fit sans encombre. Cependant, l'un d'entre eux s'était embarqué avec sa femme, pour aller porter à sa nation, la nouvelle du désastre de leurs frères des Trois-Rivières. Or, il aperçoit de loin, sur son chemin, un canot monté par sept Iroquois. Quoique seul contre tant d'adversaires, notre guerrier ne se déconcerte pas, et, avec une audace téméraire, marche droit à eux. Mais, à peine a-t-il donné quelques coup d'aviron, qu'il découvre soudain, au fond de la rivière, une flotille de cinq ou six grands canots. Cette fois c'en est trop pour un seul homme, si ce sont des ennemis. Que faire ? Il gagne la rive, et s'engage, sous bois, dans la direction des étrangers. A peine à portée de la voix, il tire un coup d'arquebuse, en signal d'alarme. Des cris de guerre lui répondent, selon l'usage ; il reconnaît les Iroquois. Sans plus tarder, notre Algonquin s'élance, au pas de course, vers son esquif, dans lequel il se jette, avec sa compagne et, profitant des sinuosités de la rive, il s'échappe, et va rejoindre les siens.

Il leur raconte ce qu'il a vu ; il leur dit ce qu'il veut faire. Aussitôt sept jeunes guerriers se lèvent, prennent leurs armes, et partent avec lui.

En remontant le fleuve, ils aperçoivent bientôt la fumée d'un campement qui tournoyait au-dessus des grands arbres. Les Algonquins attérissent, et, se glissant, comme des serpents, dans le taillis, ils ont vite découvert leurs ennemis qui prenaient leurs repas du soir. Les Iroquois avaient dressé cinq cabanes de branchages. Confiants dans leur nombre, insouciants, comme tous les sauvages, ils ne se gardaient pas ; d'ailleurs chacune de leurs cabanes contenait plus de huit guerriers. Bientôt, fatigués par une longue journée ils s'endormirent d'un lourd sommeil.

Lorsque la nuit fut avancée et que rien ne remua plus dans le campement, les Algonquins se levèrent, la hache en main, comme des fantômes ; puis, à un signal donné, ils se précipitèrent dans les cabanes, en poussant des cris affreux. Il n'y eut point de résistance. En un clin d'œil dix Iroquois tombaient égorgés ; les autres, blessés en grand nombre, ou saisis de panique, s'enfuirent dans la forêt. Les vainqueurs s'emparèrent du butin, et délivrèrent dix prisonniers.*

Les Hurons sachant la rivière interceptée, ne descendirent point, en 1647, à la traite. Les seuls sauvages que l'on vit aux Trois-Rivières y vinrent par le Saint-Maurice. C'étaient quelques Iroquets et des Attikamègues. "Les Attikamègues, disent les Relations, peuple du haut Saint-Maurice, ont commerce avec les Hurons et avec les Français. Leur rendez-vous, se fait, certains moments de l'année, en un lieu dont ils sont convenus, et, là, les Hurons leur apportent du blé et de la farine de leur pays, des rets et d'autres petites marchandises, qu'ils échangent contre les peaux de cerfs, d'élans, de castors et d'autres animaux....

"Ils se sont trouvés, cette année, aux Trois-Rivières au nombre de plus de trente canots. Nous leur avons donné des lettres, pour les faire porter, par cinquante Hurons qui se trouvaient dans cette assemblée, à nos Pères qui sont en leur pays ; et nos Pères de ces contrées-là en avaient aussi données à leurs Hurons pour nous les faire rendre par les Attikamègues. Ces bonnes gens ont été fidèles ; ils ont donné nos lettres aux Hurons et nous ont rendu celles qui venaient de nos Pères, qui sont en ce pays-là. Les Iro-

---

* Faillon : *Histoire de la colonie française.*

quois nous contraignent de chercher ces voies merveilleusement écartées. " *

L'année 1648, cependant, les Hurons se voyant privés de haches, de couteaux et des autres objets nécessaires qu'ils achetaient aux Français, se décidèrent à tenter, coûte que coûte, une expédition. Ils partirent, au nombre de deux cents cinquante, dont cent-vingt chrétiens. Après avoir fait deux cents lieues sans avoir aperçu d'Iroquois, ils furent enfin attaqués, près du fort des Trois-Rivières. Mais, grâce à Dieu, ils luttèrent vaillamment et taillèrent en pièces l'ennemi. Après qu'ils eurent fait la traite, ils se remirent en canots et ramenèrent avec eux, dans leur pays, cinq Jésuites, un frère coadjuteur et une trentaine de Français, qui ne craignirent pas de les accompagner, malgré l'état des affaires.

Sur ces entrefaites, M. de Montmagny, arrivé au terme de son administration, quitta la colonie, et laissa le gouvernement à M. d'Ailleboust. Lorsque le nouveau gouverneur prit possession de sa charge, 20 août 1648, il trouva les choses dans un état presque désespéré : point d'argent, point de troupes, quelques centaines de colons ; et nos alliés, les Hurons, à la veille de succomber sous l'effort de leurs ennemis.

Les travaux des Jésuites, parmi ces idolâtres, n'avaient point été infructueux. Sept églises florissantes existaient alors ; six chez les Hurons, autour de la mission mère de Sainte-Marie, une chez les Algonquins. En 1646, quinze Pères y étaient employés, sans pouvoir suffire aux travaux croissants d'évangélisation. Mais le temps de la ruine totale approchait. M. d'Ailleboust, qui voyait venir la catastrophe, fit tout ce qu'il put pour la prévenir. Il envoya même aux Hurons un détachement de soixante soldats bien armés. Tout fut en vain.

Les Iroquois, voyant les Hurons sur leurs gardes, commencèrent par endormir leur vigilance et entamèrent des pourparlers de paix. Pendant ce temps ils massaient des troupes sur leurs frontières.

Or, le 4 juillet, 1648, une armée de ces barbares fit irruption, à l'improviste, sur la mission Saint-Joseph, forte de quatre cents

*Relations, année 1646.

guerriers. Surpris, les Hurons combattent en désordre et fuient de toutes parts. Le Père Ant. Daniel, leur missionnaire, seul conserve son sang-froid ; il exhorte ses fidèles à bien mourir, baptise par aspersion la foule des catéchumènes qui lui demandent, en grâce, cette suprême faveur, puis il tombe, à son tour, percé de flèches, au milieu des Iroquois qui traînent son cadavre dans les flammes. Sept cents Hurons périrent dans ce massacre, ou furent réduits en esclavage.

Cette année 1649, au premier de mars, le Père Ragueneau écrivait : "Nous sommes ici dix-huit Pères. Nous avons avec nous quatre coadjuteurs, vingt-trois domestiques qui ne nous quittent jamais, et sept autres dont le temps de service n'est pas déterminé, Ces derniers seuls reçoivent des gages. De plus, nous avons quatre enfants et huit soldats. Le naturel belliqueux et féroce des sauvages qui nous environnent nous a obligés à réunir un si nombreux personnel. Nous avons onze missions : huit chez les Hurons, trois chez les Algonquins. L'année dernière nous avons donné l'hospitalité à six mille hommes."

Bientôt après, mille guerriers iroquois, tous armés d'arquebuses, envahissaient, à la pointe du jour, la mission Saint-Ignace dont ils s'emparaient, presque sans coup férir, puisqu'ils ne perdirent que dix des leurs. Tous les habitants périrent ou furent pris.

Quelques fuyards parvinrent cependant jusqu'à la mission voisine de Saint-Louis où ils portèrent la sinistre nouvelle ; mais l'ennemi les suivait de près, et la résistance était impossible.

Tout ce qu'on pouvait faire, était de gagner assez de temps pour permettre aux femmes et aux enfants de se dérober, par la fuite, à la rage des Iroquois. Quatre-vingts guerriers se dévouèrent et firent face à l'armée triomphante qui approchait. Deux fois ils repoussèrent leurs adversaires, mais, à la troisième fois, ils furent comme emportés par le flot grossissant, et succombèrent, en combattant, au milieu du village devenu la proie des flammes. Les PP. de Brébeuf et Lalemant, qui, prodiguaient aux mourants les offices de leur saint ministère, furent saisis par les Iroquois et consommèrent leur martyre dans d'affreux supplices.

Quand une nation est vouée à sa perte, tout se conjure contre elle, et elle tombe elle-même en proie à un esprit de vertige. Les Hurons n'étaient encore qu'entamés, il leur restait plus de trente mille âmes, et quinze bourgs fortifiés, pour se défendre. Mais ils perdirent confiance en leurs propres ressources, et, ne se croyant en sûreté nulle part, ils prirent le parti de brûler leurs villages et de se réfugier dans les forêts. Les Iroquois les y traquèrent et la faim les y poursuivit. Les Jésuites brûlèrent, à leur tour, leur forte mission de Sainte-Marie, et vinrent se cacher dans une île de la baie Georgienne, avec trois cents familles, les débris de leur troupeau.

L'hiver fut terrible ; beaucoup moururent de faim, d'autres, en mars 1650, se risquèrent sur la glace fondante et furent engloutis dans les flots. Enfin, le 25 du même mois, une armée iroquoise tomba sur ces tristes débris et les dissipa ; puis, fouillant les forêts avec une rage infernale, elle atteignit les fuyards dispersés et les égorgea les uns après les autres.

La masse des survivants se dispersa de toutes parts. Les uns se jetèrent dans la nation Neutre, croyant y être en sûreté ; d'autres fuirent en Virginie ; quelques-uns vers la nation du Feu ; d'autres vers celle du Chat. Un bourg entier se rendit à discrétion aux Iroquois qui l'épargnèrent, et lui laissèrent son autonomie. Un plus grand nombre s'était réfugié au milieu de la nation du Petun. Mais les vainqueurs les y poursuivirent, prirent, le 7 décembre 1649, leur village de Saint-Jean, et massacrèrent les malheureux Hurons, avec le Père Garnier, leur missionnaire. A la même époque le Père Noël Chabanel qui fuyait, mourut, assassiné, paraît-il, par un Huron apostat. Ainsi périt cette nation célèbre.

Dès le printemps de 1649, les Iroquois, non contents d'envahir l'Ontario, étaient montés jusqu'au haut Saint-Maurice où ils commettaient des massacres continuels.

L'automne de la même année, les Nipissiriniens, les Algonquins et les Attikamègues, chassés par la terreur, demandèrent un asile aux Trois-Rivières et à Québec. C'était une désolation universelle.

Le 13 mars 1650, le Père Ragueneau écrivait de nouveau : " Nous sommes encore ici treize Pères, avec quatre frères coadju-

teurs, trente-trois domestiques, six soldats et quatre enfants : en tout soixante personnes.

Continuons cette lamentable histoire des Hurons dont il nous faut maintenant raconter l'épilogue.

Un bourg, celui de Saint-Joseph, restait encore debout. Les malheureux sauvages, ayant perdu toute espérance, se tournèrent vers les missionnaires et les supplièrent de les sauver en les emmenant avec eux aux Français. Comment résister à une telle demande ? Le Père Ragueneau, supérieur des missions, se mit donc à la tête de ces tristes débris.

Trois ou quatre cents personnes le suivaient. Après cinquante jours d'une marche pénible, par la rivière Française, le Nipissing, la Mattawan et l'Ottawa, cette troupe infortunée arriva à Québec, 26 juillet 1650, où on lui assigna pour résidence l'île d'Orléans.

Hélas ! Leurs malheurs ne finirent point encore, et l'on sait comment les Iroquois vinrent les poursuivre dans ce dernier refuge. Les descendants des Hurons chrétiens habitent aujourd'hui le village de la Jeune-Lorette, non loin de Québec.

Enfin, cinq cents Hurons s'enfuirent d'un autre côté, vers l'ouest, et fondèrent sur les bords du lac Supérieur une nation qui ne fut pas sans gloire.

Quand un peuple est malheureux, tout le monde l'abandonne. Le Borgne de l'Ile en donna la preuve dans ces déplorables circonstances. Il est à croire que la piété du vieux néophyte s'était considérablement refroidie. Voici l'incident du voyage des Hurons auxquels nous voulons faire allusion :

" Les Hurons ayant abandonné leur pays, dit l'explorateur Nicolas Perrot pour se rendre à Québec, avaient pour missionnaire le Père Lalemant, (c'était le Père Ragueneau).

"Entre la rivière Creuse et les Calumets, il y a une grande île appelée communément l'île du Borgne, autrement dite l'île des Allumettes. Elle est nommée île du Borgne, parce que le chef du village Algonquin qui y était établi, était borgne. Il commandait quatre cents guerriers qu'on regardait comme la terreur, de toutes les nations, même de l'Iroquois. Ce chef tirait un certain péage

de tous ceux qui descendaient dans la colonie française, pour passer avec sa permission, sans laquelle il ne souffrait pas qu'on allât plus loin. Il fallait donc se soumettre à la lui demander en descendant ; et pour aller le trouver on était obligé de prendre par le grand chenal, qui est vers le sud de l'île. Le petit chenal, bien plus court, est au nord.

"Quand les Hurons se virent en haut de l'île, ils voulurent passer, suivant la coutume, par le village, pour rendre au chef leur devoir et lui demander la permission de passer. Le Père Lalemant leur fit entendre que le Français, étant le maître de la terre, n'était point obligé à cela et leur persuada de suivre le petit chenal.

"Le Borgne en fut bientôt averti, qui envoya ses guerriers pour les faire venir tous au village ; et, après leur avoir demandé la raison pourquoi ils avaient eu dessein de passer sans sa permission, ils s'excusèrent en disant que c'était le Père Lalemant, qui les en avait empêchés, et qui leur avait fait croire que le Français était le maître des nations. Le Borgne fit prendre le Père Lalemant, et le suspendre à un arbre par les aisselles, en lui disant que le Français n'est pas maître de son pays ; qu'il en est lui seul reconnu pour chef, et qu'on y est sous sa puissance.

"L'année suivante, 1651, il descendit dans la colonie, se faisant embarquer et débarquer par ses gens, et ne faisait jamais un pas sans être escorté par ses gardes. Cela n'empêcha pas qu'on le fit prendre et enfermer dans un cachot. Les sauvages de sa suite voulurent faire quelque mouvement pour l'en retirer. On se mit d'abord sur la défensive, et on leur fit dire d'agir. Tout le parti enfin qu'ils eurent à prendre fut celui de se soumettre et de s'humilier, avec des offres de présents, pour obtenir l'élargissement de leur chef, qu'on fit sortir quelques jours après."*

Les Algonquins ingrats reçurent la récompense qu'ils méritaient. Les Iroquois vainqueurs des Hurons ne les craignaient guère. Ils eurent tôt fait de balayer toute la vallée de l'Ottawa et de transformer l'Ontario en un désert où la chasse pullula d'une façon prodigieuse. Ils firent même des pointes jusqu'à la hauteur des terres, mais sans occuper le pays.

---

*Benj. Sulte.

Lorsque, au dix-huitième siècle, la paix fut définitivement rétablie, quelques centaines d'Algonquins quittèrent leurs postes de refuge auprès des Trois-Rivières et de Québec, et rentrèrent dans la vallée de l'Ottawa.

L'année 1650 fut une année d'angoisses pour Montréal qui s'attendait sans cesse à voir les Iroquois vainqueurs apparaître devant ses faibles murailles. Heureusement ceux-ci l'employèrent à anéantir la nation Neutre et à étendre leurs conquêtes vers l'ouest.

A cette époque le gouvernement de M. d'Ailleboust, témoin impuissant de ces désastres, prit fin, le 17 janvier 1651. Il se retira à Montréal.

On eut dû lui donner pour successeur un grand général, accompagné de nombreux soldats. Ce fut M. de Lauzon qu'on envoya.

Le Père Bressani avait vainement essayé, juin 1650, de remonter l'Ottawa avec une trentaine de Français ; la route de l'ouest était définitivement occupée. Les PP. Pijard, Greslon, Bressani et Frère Dupont, n'ayant plus de ministère à exercer auprès des sauvages, durent s'embarquer pour la France.

La colonie ne comptait que sept cents habitants.

NOTE SUR LES ALGONQUINS DE LA PETITE-NATION.

Nous reproduisons ici, à titre de légende, les détails suivants qui nous ont été fournis par M. l'abbé Richer, curé de Masson.

" C'était un fait bien connu des sauvages, il y a une trentaine d'années, que la Petite-Nation avait été massacrée par les Iroquois sur les bords du petit Nominingue, à un demi mille, environ, de l'embouchure du ruisseau Sawgee. La côte, qui est sablonneuse et assez élevée à cet endroit, s'avance dans le lac, en pointe recourbée vers l'ouest.

Voici, en peu de mots, comment les choses se seraient passées.

Un printemps, les chasseurs de la Petite-Nation, avec leurs femmes et leurs enfants, revenaient d'une de leurs excursions accoutumées sur les sources de la Rouge et du Saint-Maurice. En tout vingt canots. La chasse avait été abondante ; pas le moindre accident à déplorer ; et le retour s'opérait dans les meilleures conditions. On supputait à l'avance les bonnes et jolies choses, que les traiteurs français devaient échanger contre les magnifiques peaux de castors, de loutres et de visons, etc, et on se promettait de faire grasse et joyeuse "tabagie", sur les bords du Grand Lac. C'était là le "home" préféré de ces grands enfants de la nature.

Tous fendaient donc gaiement, de leurs avirons, les eaux du petit Nominingue, et déjà le portage qui mène au lac des Iles, était en vue, lorsque une dizaine de grands canots, se détachant de la rive sud, s'avancèrent à leur rencontre et comme pour leur barrer le passage. Aux coups de fusils tirés de loin, surtout aux cris poussés par ceux qui les montaient, on reconnut bientôt les Iroquois. Sans se déconcerter, nos chasseurs virèrent de bord, et se dirigèrent vers la pointe nord-ouest, pour y mettre en sureté leurs femmes et leurs enfants, en attendant l'issue du combat, bien décidés qu'ils étaient de faire face aux maraudeurs qui venaient de les attaquer. Mais, hélas ! le piège avait été habilement tendu, c'est à la mort qu'ils couraient ainsi tous ensemble. A peine avaient-ils mis le pied sur le rivage, qu'une centaine de guerriers iroquois, sortant d'une espèce de retranchements faits de troncs d'arbres entrecroisés et recouverts de gazon, tombent sur eux le tomahawk à la main. C'en était fait de la Petite-Nation. Deux ou trois seulement purent échapper à travers bois.

Des pointes de flèches et des débris d'armes de diverses sortes auraient été trouvés sur le théâtre de cette fatale rencontre.

Quant eut lieu ce combat ? Probablement de 1651 à 1653 ; car après cette époque on n'entend plus parler de la Petite-Nation, tandis qu'en 1649, elle était encore intacte.

La Petite-Nation était-elle chrétienne ? Il semble que non. Aucune mission n'y fut établie. Cependant un grand nombre de ses membres avaient dû embrasser le christianisme à Montréal, aux Trois-Rivières ou à Québec.

CHAPITRE III.

LA VALLÉE DE L'OTTAWA DE 1651 À 1684.

LES OUTAOUAIS.



De Lauzon prenait le gouvernement de la colonie à une époque critique de notre histoire. Les Iroquois, n'ayant plus devant eux que les Français, battaient la campagne, et les tenaient comme assiégés dans leurs forts. Ceux-ci ne sortaient que bien armés ; ils n'osaient plus labourer la terre, où, s'ils ouvraient quelques rares sillons, c'était, chaque fois, au péril de la vie.

Heureusement, en 1653, une paix ou plutôt, une trêve fut conclue avec quelques-unes des nations iroquoises. L'année suivante, le retour d'Europe de M. de Maisonneuve, qui amenait avec lui une centaine de personnes, releva encore les courages. Il était temps : " Le magasin de Québec, dit le Père Lemercier, n'a pas acheté un seul castor depuis un an. Aux Trois-Rivières, le produit du peu qu'on en a reçu a été employé pour fortifier la place, où l'on attendait l'ennemi. Dans le magasin de Québec ce n'est que pauvreté. "

Québec, dès cette époque, était réduit au rôle d'entrepôt des marchandises de France. Quant à la traite, elle se faisait surtout aux Trois-Rivières, et un peu à Montréal qui grandissait. On comprend, sans peine, que le commerce n'avait pu survivre à tant de guerres. De 1640 à 1648, la rivière Ottawa avait été gardée par les Iroquois, qui campaient au lac des Chênes, et qui montaient, parfois, jusqu'aux Allumettes. La Gatineau était fermée également. Le commerce qui se fit à cette époque, si

tant est qu'il y en eut, dut prendre la route de la rivière du Moine, ou de quelque autre, plus à l'ouest. Les sauvages atteignaient ainsi les sources du Saint-Maurice d'où ils descendaient aux Trois-Rivières. On vit, à la traite de 1646, aux Trois-Rivières, quatre-vingts canots de Hurons. Comment étaient-ils venus ? Assurément par ce chemin, car le journal des Jésuites l'indique assez clairement . " Ondiouharea quitta la grande bande et voulut aller par le grand lac ; il fut attaqué par l'ennemi. Ils étaient deux canots. Deux hommes se sauvèrent. " Donc la grande bande prenait, pour s'en retourner, non pas le grand lac Saint-Pierre, mais la rivière Saint-Maurice.*

Tel était l'état de la colonie lorsque la paix de 1653 lui procura un peu de repos. Au milieu de ces calamités, néanmoins, nos voyageurs et nos coureurs des bois n'étaient point restés inactifs. Ils étaient arrivés, de proche en proche, jusqu'aux Grands Lacs, et avaient noué des relations avec les sauvages de l'ouest. C'est à partir de cette époque que les Outaouais apparurent sur la scène de l'histoire.

Les Outaouais, appelés aussi Cheveux-Relevés, étaient Algonquins. Champlain les avait rencontrés à l'embouchure de la rivière Française, occupés à la cueillette des bluets ; mais leur résidence habituelle était le comté actuel de Bruce, les îles de la baie Georgienne et la grande île Manitoualin.

La ruine des Hurons provoqua l'émigration des Outaouais qui s'enfuirent vers l'ouest. Accompagnés de quelques Hurons et des débris de la nation du Petun, ils traversèrent le lac Michigan et vinrent se fixer sur les bords de la baie Verte. Ils se répandirent insensiblement autour des lacs, et bientôt leur nom fut attribué, par les Français, à toutes les tribus algonquines des Grands Lacs. Ils faisaient la chasse, achetaient et vendaient des fourrures sur une étendue de quatre à cinq cents lieues. D'abord timides, ils s'aguerrirent, devinrent puissants, et se rendirent redoutables, même aux Iroquois.

Ces sauvages, voyant leur commerce réduit à néant, envoyèrent, du fond de la baie Verte, vers l'est, deux des leurs pour

---

* Journal des Jésuites, 1646.

avoir des nouvelles des Français. Ces deux ambassadeurs remontèrent donc la rivière Française et le lac Nipissing, et descendirent la Mattawan jusqu'à son embouchure. Puis, au lieu de descendre l'Ottawa, ils prirent, en amont, jusqu'au lac Temiscamingue et aux sources, d'où ils gagnèrent aisément les sources du Saint-Maurice qui ne sont pas très éloignées. Par le Saint-Maurice ils descendirent ensuite aux Trois-Rivières, et des Trois-Rivières à Québec, où ils arrivèrent sans encombre, à la grande admiration de la colonie. Ils suivirent la même route à leur retour, 1653.

Les nouvelles qu'ils apportaient aux leurs n'étaient pas bonnes. Les Français, serrés de près par les Iroquois, étaient incapables de forcer les passes de l'Ottawa et de se frayer un chemin vers l'ouest.

Que faire ? Les Outaouais souffraient cruellement de la ruine du commerce. Leurs arquebuses usées, ou rongées par la rouille, ne partaient plus ; leurs couteaux, leurs haches étaient ébréchés et détrempés. Ils se décidèrent à tenter un grand coup, et à descendre, eux-mêmes, à la colonie.

Un beau matin du printemps de 1654, Montréal vit tout-à-coup apparaître, sur la rive, une flotte de quatre à cinq cents Outaouais, chargés de riches fourrures. C'était la première fois qu'ils venaient à nous. Ils avaient suivi la rivière sans avoir été inquiétés par les Iroquois. Presque à la même époque, une autre flottille des gens du Petun, qui vivaient avec eux, descendit à son tour. Ceux-ci avaient rencontré, sur leur chemin, des Iroquois, mais ils les avaient défaits, et ils amenaient treize prisonniers, qu'ils donnèrent généreusement aux Français, comme de précieux otages. Ces sauvages poursuivirent leur route jusqu'aux Trois-Rivières où ils firent la traite.

Ils conduisirent dans leur pays, à leur retour, deux jeunes Français dont nous allons reparler.

Sur la fin d'août, en 1656, en effet, une flotte de deux cent cinquante Outaouais, portant une riche cargaison de fourrures, descendit de nouveau aux Trois-Rivières. Nos deux jeunes Français s'y trouvaient. Ils rapportèrent que la chasse était abondante, dans l'ouest, et la traite très profitable, ce qui enflamma les

désirs d'une foule d'aventuriers. Le commerce recommença, dès lors, et prit, chaque année, de plus grandes proportions. L'Ottawa, déserté par ses premiers habitants, devint le chemin des Outaouais, lesquels, sans se fixer dans la vallée, s'arrogèrent une espèce de droit de propriété sur son cours. De là son nom. Comme nous l'avons dit, ce ne fut qu'au siècle suivant que quelques unes des anciennes familles algonquines revinrent s'y établir en permanence.

Ces voyages, toutefois, n'étaient pas sans danger. Nous en avons la preuve dans le sort fâcheux qui échut à nos deux cent cinquante Outaouais de 1656. Après une traite fort avantageuse, ils remontaient dans leur pays, ramenant avec eux les P. P. Druillètes et Garreau, lorsqu'ils tombèrent dans une embuscade et furent défaits par les Iroquois, entre les Trois-Rivières et Montréal. Le P. Garreau fut mortellement blessé, dans la bataille.

Les Iroquois, sans rompre ouvertement la paix, insultaient la colonie, venaient prendre, sous les yeux mêmes du gouverneur, les Hurons réfugiés à l'île d'Orléans, et taillaient en pièces, comme nous venons de le voir, nos alliés les Outaouais.

M. de Lauzon, témoin impuissant de ces désastres, perdit courage et demanda son rappel, 1656. Il fut remplacé par M. Voyer d'Argenson, 1658. Un peu auparavant, 1657, les premiers Sulpiciens étaient arrivés à Montréal. L'année suivante, Mgr. de Montmorency-Laval, évêque de Pétrée, *in partibus* et premier vicaire apostolique de la Nouvelle-France, débarquait à Québec, 1659.

Ce fut en 1657 que la paix entre les Iroquois et les Français fut rompue définitivement. Or on avait imprudemment envoyé chez les Iroquois, en gage d'alliance, une colonie de cinquante Français qui y occupaient un petit fort en palissades. Ayant appris secrètement l'ouverture des hostilités, et craignant avec raison d'être égorgés par les perfides sauvages, nos soldats invitèrent les Iroquois, qui les guettaient, à un grand banquet. Les sauvages burent plus que de raison, selon leur habitude ; puis, cédant aux influences de la bonne chère et des boissons, ils tom-

bèrent dans un profond sommeil. Cependant les Français, profitant des premières ombres de la nuit, décampèrent. Leur fuite, à travers des centaines de milles de territoire ennemi, sans autre perte que trois hommes, noyés dans les rapides du Saint-Laurent, fut considérée dans la colonie comme une faveur signalée et presque miraculeuse de la divine Providence.

Pendant l'été de 1658, on vit arriver aux Trois-Rivières six canots de traite d'une nation inconnue, les Mississagués, gens du saut Sainte-Marie. Ils avaient mis cinq mois à faire leur voyage par les lacs, la baie Georgienne, la rivière des Français, le Nipissing, la Mattawan, l'Ottawa, le pays des Temiscamingues et des Attikamègues ; et ils avaient descendu le Saint-Maurice en compagnie de ces derniers. Il fut aussitôt question, parmi les Français, d'envoyer quelqu'un aux Outaouais établis au-delà du saut Sainte-Marie. Les exploreurs Chouard et Radisson, s'embarquèrent donc, l'automne de cette année, 1658, en compagnie des sauvages qui retournaient dans ces contrées. Ils passèrent l'hiver près du lac Pepin, sur le Mississipi, au milieu d'une nation Sioux, appelée les Bœufs, pour leurs chasse au *buffalo*.

L'été de 1660, Chouard et Radisson rentrèrent à la colonie sans avoir trop souffert d'un voyage si périlleux. Au commencement de septembre, le supérieur des Jésuites, revenant des Trois-Rivières, à Québec, écrivit à leur sujet les lignes suivantes : Je trouvai deux Français qui ne faisaient que d'arriver de ces pays supérieurs avec trois cents Algonquins. Ils ont hiverné sur le lac Supérieur, et ont été assez heureux pour baptiser deux cents petits enfants."*

Ce même été, 1660, après le retour de nos deux voyageurs, huit autres Français se mirent en route pour l'ouest. Avec eux partirent le Père René Ménard et son serviteur, Jean Guérin, lesquels périrent de misère l'année suivante.

L'année 1660 fut signalée par un fait d'armes héroïque, digne d'être comparé au combat des Thermopyles. Il fait trop d'honneur à nos annales pour que nous en omettions le récit.†

---

*Benj. Sulte : *Le pays des Grands Lacs.*

†Nous résumons le récit de l'auteur de l'*Histoire de la colonie française.*

Les Français apprirent, de bonne heure, au printemps, que les Iroquois venaient de former une véritable armée de huit cents hommes, avec laquelle ils se proposaient de balayer la colonie toute entière. Cette nouvelle jeta partout la consternation, car les troupes manquaient totalement pour repousser une aussi formidable invasion.

Dans cette extrémité, un jeune officier, Dollard des Ormeaux, major du fort de Montréal, conçut, au mois d'avril 1660, le dessein de donner sa vie pour le salut du peuple, et de marcher bravement à l'ennemi qui s'approchait. Il communiqua ce projet à seize compagnons aussi braves que lui, et tous ensemble vinrent demander au gouverneur congé pour quitter leur poste et tenter l'entreprise. M. de Maisonneuve les accueillit comme des martyrs et agréa leur sacrifice. Nos guerriers se préparèrent dévotement à la mort. Ils firent leur testament et s'approchèrent des sacrements. Puis, ils s'engagèrent sous serment à ne point accepter de quartier. Après un premier engagement, aux portes mêmes de Montréal, dans lequel ils perdirent trois des leurs, qui furent aussitôt remplacés, ils repartirent et remontèrent l'Ottawa. Le premier de mai, ils arrivèrent au pied du Long Saut, à l'endroit, pense-t-on, où se trouve aujourd'hui l'embarcadère de Carillon. Un petit fortin en pieux y avait été élevé, l'année précédente, par les Algonquins. C'est dans ce retranchement branlant et vermoulu que Dollard s'installa et attendit l'ennemi qui ne devait point tarder à descendre le portage.

Malheureusement, arriva, sur ces entrefaites, une troupe de quarante guerriers Hurons et de quatre Algonquins, qui les supplièrent de leur laisser partager leurs dangers et leur gloire. Dollard n'osa repousser leur demande, et dut recevoir, dans son étroit réduit, ces alliés incommodes.

Bientôt nos éclaireurs annonçèrent l'approche de l'ennemi. Une embuscade fut tendue, dans laquelle donnèrent deux canots d'Iroquois, envoyés en avant-garde. Une décharge générale de mousqueterie les abattits presque tous, sauf quelques fuyards qui regagnèrent le gros de leur armée.

Quelques instants plus tard les Iroquois, au nombre de trois

cents, apparurent et se cabanèrent en face de la redoute des Français.

En voyant la bicoque derrière laquelle ceux-ci s'abritaient, les sauvages se crûrent sûrs de l'emporter sans peine, et se lancèrent à l'assaut, avec des cris affreux. Ce fut une lutte mémorable. Vainement les assiégeants se ruaient à l'attaque ; ils tombaient sous le feu des Français avant d'avoir pu approcher. Enfin épuisés et découragés, ils se retirèrent à distance, à l'abri du bois, et envoyèrent des messages chercher des renforts. Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'on en vint de nouveau aux mains. Cependant les assiégés, étroitement surveillés, mouraient de soif dans leur fort. Il leur fallait aller chercher de l'eau à la rivière, à plus de deux cents pas, sous le feu de l'ennemi embusqué dans la forêt. Les Hurons perdirent alors courage, et, se fiant aux promesses de quartier que leur faisaient les Iroquois, ils sautèrent, les uns après les autres, par dessus la palissade, et se constituèrent prisonniers. Seuls, leur capitaine Anontaha, et les quatre Algonquins, restèrent fidèles aux Français jusqu'à la mort.

Le cinquième jour du siège, le renfort arriva. C'était un corps de cinq cents hommes, qui marchait contre les Trois-Rivières, quand on était venu le chercher. Aux cris de joie des ennemis, les assiégés comprirent qu'ils n'avaient plus qu'à mourir. Cette pensée raffermit leur courage. Le feu reprit. Pendant trois jours, les Iroquois, se relevant d'heure en heure, montèrent successivement à l'assaut, mais sans succès.

Après chaque attaque repoussée, les Français tombaient à genoux pour recommander leur âme à Dieu. Ils ne se relevaient que pour frapper encore.

Surpris d'une résistance si extraordinaire, les Iroquois ne pouvaient s'imaginer n'avoir à faire qu'à une poignée d'hommes, comme le disaient les Hurons. Ils furent même sur le point de lever le siège. Mais auparavant, ils interrogèrent leurs prisonniers, séparément, et voyant que leurs réponses concordaient ensemble, ils furent bien obligés de se convaincre qu'ils n'avaient que vingt-deux hommes, en tout, devant eux. Alors, transportés de colère, ils jurèrent qu'ils en viendraient à bout, dussent-ils mourir tous à la tâche.

Quelques-uns de leurs guerriers se dévouèrent, et attachant sur leur poitrine trois pièces de bois, en guise de bouclier, ils s'élançèrent dans la direction du fort. Derrière eux comme derrière un rideau vivant, courait la masse des assiégeants.

Vainement la fusillade des assiégés en abattit un grand nombre sur la route, le flot envahisseur atteignit bientôt la palissade et l'enveloppa. Les Iroquois s'attachaient aux pieux du fort, les ébranlaient ou bondissaient par-dessus. Les Français, hache en main, repoussaient les assaillants. A ce moment, Dollard, chargeant un mousqueton jusqu'à la gueule, alluma la mèche et le lança, en guise de grenade, parmi la foule des ennemis. Malheureusement une branche qu'il rencontra renvoya dans le fort l'engin, qui éclata aussitôt et blessa plusieurs Français. A ce spectacle les sauvages poussèrent des cris de joie, brisèrent les pieux et pénétrèrent de toutes parts dans le retranchement. Les assiégés, sabre ou hache au poing, luttèrent, sans se rendre, jusqu'à la mort. On rapporte que le dernier survivant acheva ceux qui respiraient encore. Quoiqu'il en soit, les Iroquois vainqueurs, ne trouvèrent que des morts, sauf trois qui expirèrent quelques instants après, et un quatrième couvert de blessures, qui mourut dans d'affreux tourments, endurés avec la constance d'un martyr, le 17 mai 1660. La lutte avait duré dix jours.

Exaspérés, les Iroquois tournèrent leur fureur contre les lâches Hurons qu'ils distribuèrent dans leurs bourgs et dont ils firent d'horribles festins. Quelques-uns pourtant s'échappèrent, et portèrent à Montréal la nouvelle de ce glorieux combat. Les pertes des ennemis furent énormes ; le tiers de leurs effectifs, paraît-il, soit deux cent soixante-six guerriers, resta sur le terrain.

Affaiblis et épouvantés, les Iroquois renonçèrent à leur campagne et rentrèrent dans leurs cantons. Plus heureux que Léonidas et ses Grecs d'héroïque mémoire, Dollard et ses compagnons avaient, par leur mort, sauvé la colonie.

En apprenant la retraite précipitée des ennemis, les Français respirèrent, et l'on chanta un *Te Deum* à Québec. Pour comble de bonheur, arrivait, sur ces entrefaites, le 19 juin, à Montréal, et aux Trois-Rivières, une flottille de soixante canots, montés par

trois cents Outaouais, qui vendirent pour deux cent mille francs de fourrures. Cette traite abondante ranima les affaires.

Ces Outaouais avaient montré du courage. Ils étaient partis au nombre de cent canots, du lac Supérieur ; mais quarante eurent peur et reculèrent, non pas certes sans raison. Ils ignoraient le combat du Long Saut et la retraite des Iroquois, et ils craignaient de tomber dans quelque embuscade, ce qui fut certainement arrivé, sans l'héroïsme de nos dix-sept Français. Mais le découragement des Iroquois dura peu. Toute l'année 1661 et les suivantes furent occupées en hostilités continuelles. De plus, la discorde se mit dans le camp des Français. Le gouverneur, M. d'Argenson, était remplacé en août 1661, par M. d'Avaugour. Celui-ci céda la place à M. de Mésy, 1663, qui lui-même ne resta que deux ans.

L'année 1664 fut marquée par un singulier accident sur notre rivière ; et cette fois, par exception, les Iroquois y jouèrent le rôle de dupes. Fatigués de la guerre ou en velléités de repos, ces sauvages envoyèrent aux Français trente ambassadeurs avec force présents et deux Français captifs, pour traiter d'une paix définitive. Une troupe d'Algonquins, ayant eu vent de cette démarche, vint les attendre sur leur chemin, au-dessous du Long Saut. Aussitôt que les Iroquois approchèrent, nos guerriers firent sur eux une décharge de mousqueterie qui en abattit plusieurs. Les autres poussèrent alors de grandes clameurs, protestant qu'ils étaient des ambassadeurs. Mais les Algonquins feignirent de ne les point croire et les taillèrent en pièces, en s'emparant d'un grand butin. Ils frappaient, dit la Relation, comme sourds et aveugles, et les deux Français prisonniers eussent grand peine à s'échapper. Cette malheureuse affaire ralluma les hostilités.

La population de la colonie, en 1664, s'élevait à deux mille cinq cents âmes, dont huit cents pour la ville de Québec. C'était peu de monde après une occupation de trente années, et l'on ne saurait trop admirer l'abnégation de ces colons, qui s'obstinaient à demeurer dans un pays, où ils n'avaient, humainement parlant, aucune chance de succès. La Providence entretenait leur courage.

L'année suivante, 1665, fut témoin de la disgrâce imméritée du gouverneur de Montréal, M. de Maisonneuve, qui, après vingt-

trois ans d'une sage administration, fut renvoyé à Paris, où il mourut, dix ans plus tard, dans l'exercice de toutes les vertus chrétiennes.

Enfin, en 1665, le roi se décida à frapper un grand coup en Canada. Deux hommes d'un talent supérieur : le gouverneur, marquis de Tracy, et l'intendant Talon, prirent en main les rênes de l'administration. Ils ne venaient pas seuls. Le régiment de Carignan, qui les suivait, effraya les Iroquois. La colonie vit enfin des jours prospères et put s'acheminer en paix vers ses glorieuses destinées.

M. de Tracy fut mieux inspiré dans les opérations militaires. Chacun connaît les deux campagnes mémorables du régiment de Carignan, qui occupèrent l'hiver et l'été de 1666. On dévasta les cantons Iroquois ; on fit, en pleine forêt, des marches de sept cents milles ; bref on réduisit, par la terreur, les Iroquois, qui demandèrent la paix.

Cette paix fut générale et dura dix-huit ans, 1666-1684. Pendant ces dix-huit ans de prospérité le Canada guérit ses blessures et prit un essor que rien ne devait plus arrêter.

L'année 1665, fut signalée, sur l'Ottawa, par une équipée des Outaouais qui fait plus d'honneur à leur prudence qu'à leur intrépidité.

Ils descendaient, dit Nicolas Perrot, en grand nombre pour la traite, accompagnés de plusieurs Français et portant une grande quantité de pelleteries, quand ils rencontrèrent, dans l'île du Calumet, une mauvaise fortification de pieux qu'on pouvait arracher aisément à la main. Derrière ce retranchement se trouvait un petit parti d'Iroquois qui, d'agresseurs qu'ils voulaient être, durent prendre le fâcheux rôle d'assiégés. Les Outaouais les cernèrent et restèrent devant ce fort pendant quelques jours. Mais ils ne se sentirent point d'humeur à risquer leur vie. Ayant obtenu des Iroquois la promesse qu'ils ne seraient pas poursuivis, ils décampèrent et continuèrent leur route vers Montréal. Ils allaient si vite et la peur les talonnait tellement qu'ils semèrent le chemin de nombreux paquets de fourrures. Les Français qui les accompagnaient en firent autant. C'est du moins ce que certains

écrivains affirment, tandis que d'autres, au contraire, prétendrent qu'ils ne perdirent rien de leurs bagages.

Quoiqu'il en soit, les Iroquois ayant cessé les hostilités sur l'Ottawa, à la fin de cette même année, les Outaouais s'enhardirent et devinrent de grands navigateurs. En 1667, le Père Allouez, qui, le premier, fait mention du "Saut aux Chats, disait d'eux : "Les Outaouais prétendent que la rivière leur appartient et qu'aucun n'y peut naviguer sans leur consentement. C'est pourquoi, toutes les nations, quoique diverses, portent le nom générique d'Ottaouacs, sous les auspices desquels ils font voyage."

Après la paix, les Iroquois demandèrent aux Français la permission de s'établir dans l'île de Montréal, mais ils ne cultivèrent point. D'autres demeuraient à Quinté, au-dessus de Kingston. Tout l'Ontario leur servait de terres de chasse. Depuis la fuite des Algonquins, la vallée de l'Ottawa s'était remplie de castors, loutres, orignaux, chevreuils. Le grand voyageur et commerçant Perrot assure que, l'été et l'automne, ils apportaient à Montréal des fourrures en telle quantité, qu'en France le prix en tomba de moitié. *

L'année 1667, M. de Tracy, victorieux, rentrait en France, laissant le gouvernement à M. de Courcelles.

L'année 1669, les Récollets revenaient enfin au Canada, par ordre de Louis XIV, et à la grande joie du peuple et du clergé.

Quoique la paix régnât, de fait, avec les Iroquois, depuis 1666, elle ne fut signée définitivement, avec toutes les tribus, qu'en 1669. A peine signée, elle courut grand risque de se rompre, par le fait d'une querelle entre Algonquins et Iroquois. Depuis la paix, les Iroquois ne craignaient pas, étant en chasse, de venir hiverner sous les murs de Montréal. Des meurtres en résultèrent. En 1670, une troupe d'Iroquois, s'étant approchée d'un village des Outaouais, profita de l'absence des guerriers, pour le piller et pour emmener une centaine de femmes et d'enfants en captivité. Les Outaouais et les tribus voisines, outrés de colère, firent, à leur tour, irruption chez les Iroquois, et tirèrent, de l'attentat, une terrible vengeance. Une guerre générale faillit éclater

* Benj. Sulte.

à cette occasion. Heureusement M. de Courcelles, réussit à les calmer et à se faire choisir pour arbitre du différend. Les Outaouais étant donc descendus, pour la traite, au nombre de plusieurs centaines, à Montréal, les Iroquois s'y trouvèrent également. Le gouverneur obligea les deux partis à se rendre mutuellement leurs prisonniers, et rétablit ainsi la paix. Comme les Iroquois montraient de l'insolence, M. de Courcelles résolut de les effrayer. Il fit faire des bateaux plats qu'il chargea de soldats. Puis, remontant les rapides du Saint-Laurent, jusque-là réputés infranchissables, il fit une visite militaire dans le lac Ontario, en plein territoire de la confédération iroquoise. Cette démonstration, toute pacifique qu'elle fut, impressionna profondément ces peuples qui ne parlèrent plus de rompre la paix : juin 1671.

M. de Courcelles fut remplacé en 1672 par M. de Frontenac.

Pour donner une idée du prestige des Iroquois et de la terreur qu'ils inspiraient à leurs adversaires, à cette époque, il convient de citer, tout au long, le trait suivant qui se rattache, d'ailleurs, à l'histoire de notre rivière. C'est l'explorateur Nicolas Perrot qui en parle, juin 1670 :

" Plus de neuf cents Outaouais descendirent à Montréal en canots. Nous étions cinq Français dans cette troupe. Quand nous eûmes descendu les Calumets, nous rencontrâmes, un peu au-dessous des Chats, M. de la Salle, qui était à la chasse avec cinq ou six Français et dix ou douze Iroquois. Cette grosse flotte d'Outaouais paraissait déjà ébranlée en les voyant et voulait relâcher absolument, sur le rapport des Français qui leur disaient qu'il y avait encore plusieurs autres bandes d'Iroquois qui chassaient plus bas. Je ne pus m'empêcher alors de leur reprocher leur lâcheté ; et, les ayant rassurés, ils continuèrent la route... On nous fit remarquer un camp de sept Iroquois, auxquels étaient joints cinq ou six soldats. La plus grande partie des Outaouais était déjà passée. Les Iroquois ne bougèrent point de leurs feux, et il n'y eut que les Français qui parurent et qui nous appelèrent, mais aucun des canots ne voulut arrêter ; ils s'efforcèrent, au

contraire, de ramer plus vigoureusement. J'obligeai cependant celui où j'étais de mettre à terre. Les soldats me firent boire et manger avec eux ; mes matelots me pressaient toujours de m'embarquer, car la journée que nous fîmes fut grande. Le soleil s'allait coucher quand le gros descendait de file le long du Saut. Mon canot était le premier, de trente que nous étions, dont les autres étaient débarqués et les autres au large. Il y en avait même dans les rapides qui ne pouvaient monter ni forcer le courant des eaux, qu'il nous fallut attendre. A deux lieues plus bas, il se fit des décharges réitérées de coups de fusils, dont nous vîmes la fumée s'élever en l'air.

"Cette alarme obligea tous les Outaouais à se ranger en flotte, et ceux qui étaient débarqués furent contraints de se rembarquer, malgré tout ce que je pus faire pour les empêcher et gagnèrent le gros. Ils prirent la résolution de tout abandonner et de s'enfuir. Je fis mon possible pour les détourner. Ceux qui étaient dans mon canot avaient déjà les bras morts, je les fus trouver tous et leur proposai de me donner un canot, pour prendre le devant et aller dans l'endroit où étaient faites les décharges. J'excitai les Français à m'y accompagner, qui n'étaient pas moins saisis de crainte que les sauvages. Je tâchai, enfin, de les faire revenir de leur terreur qui les avait pris, en les assurant que les Iroquois, pour preuve de leur sincérité, avaient des Français avec eux. Je gagnai la tête du gros de la flotte, et fis si bien en sorte, qu'ils consentirent à me suivre. Et, comme mon canot était proche de terre, sur le soir, les Iroquois firent une décharge pour nous saluer. Le gros des Outaouais ayant reconnu que ce n'était que pour nous faire honneur que l'on tirait, reprirent leurs esprits et mirent à terre, sans débarquer leurs pelleteries. Cette bande était composée de douze Iroquois, qui avaient deux soldats de Montréal avec eux que je connaissais. Les Outaouais tremblaient encore et étaient dans la résolution de marcher toute la nuit, jusqu'à ce qu'il fussent rendus aux premières maisons françaises, ne se croyant pas en sûreté parmi ces douze Iroquois, qui les auraient sans doute caressés et régalés, s'ils avaient eu quelques viandes de chasse à leur donner. Quand les Outaouais virent les Iroquois endormis, ils s'embarquèrent tous vers la mi-nuit. Mon

canot demeura seul. Cependant mes matelots ne cessaient pas de m'appeler pour m'embarquer. Je dormais d'un si profond sommeil avec ces deux Français, que je ne les entendais pas. Un de mes canotiers se hâta de venir me réveiller, mais si doucement que vous eussiez dit qu'il allait surprendre une sentinelle. Il me dit, tout bas à l'oreille, qu'il était temps d'embarquer, et que toute la flotte était déjà bien loin ; je me levai sur le champ pour m'en aller avec lui, et à la pointe du jour elle nous parut à perte de vue. Ils ramaient tous vigoureusement et ne nous attendirent qu'à la Grande-Anse, dans le lac Saint-Louis. Nous en partîmes, pour aller à Montréal, sur les deux heures après-midi où les Outaouais commencèrent à respirer et à se trouver en parfaite assurance, quand nous y fûmes rendus."*

" La terreur des Iroquois provenait de ce que cette race avait fait des courses meurtrières dans le pays des Outaouais. Néanmoins, en 1670, les armes françaises avaient mis un frein à la fureur de ces barbares. Plusieurs de leurs chefs témoignaient aux Français les apparences de l'amitié, et cela explique que la Salle et d'autres coureurs de bois aient été vus en compagnie de petites bandes d'Iroquois sur l'Ottawa, lors du passage de Nicolas Perrot. On peut remarquer aussi que le lieu où Perrot entreprit de passer la nuit à terre devait se trouver dans le voisinage de la ville actuelle de Hull. " †

Ajoutons, pour être vrai, que les Outaouais s'habituèrent, peu à peu, au métier des armes, et que dans les guerres de la fin du siècle ils rendirent aux Français d'importants services en combattant vaillamment à leurs côtés.

Il n'entre point dans notre plan de faire l'histoire des progrès de la colonie sous l'administration de MM. de Tracy, de Courcelles et de Frontenac, avec le concours de l'intendant Talon et du grand ministre Colbert.

Nous dirons seulement que les Jésuites commencèrent à évangéliser les Iroquois, que M. de Courcelles prit officiellement possession des Grands Lacs pour le roi de France, et qu'une épidémie

---

*Nicolas Perrot : *Mémoire.*

† Benj. Sulte : *Passim.*

de petite vérole, ayant fait périr un nombre immense de sauvages, au nord du Saint-Laurent, la traite de Tadoussac, jadis si fameuse, fut presque abandonnée.

Il est temps maintenant de faire un retour sur les travaux de nos missionnaires et de nos explorateurs.

Nous avons vu qu'après la ruine de leurs missions chez les Hurons, les Jésuites, sans se laisser abattre, s'efforçèrent de s'ouvrir un chemin dans la direction de l'ouest et sur tout le pourtour des Grands Lacs.

En août 1661, le Père Ménard quittait les Trois-Rivières pour le lac Supérieur, sur les bords duquel il mourait de misère, l'année suivante.

En 1664, nous trouvons déjà le Père Hugues Pinet, au pays des Illinois. En 1665, une troupe d'Outaouais, descendus aux Trois-Rivières, pour la traite, ramène avec elle le Père Claude Allouez. En 1667, le Père Louis Nicolas accompagne le Père Allouez chez ces mêmes sauvages. En 1669, quatre Jésuites : les Péres Allouez, Nicolas, Marquette et Claude Dablon, accompagnés du Frère Louis de Boësme, se trouvent ensemble chez les Outaouais. En 1669, les Pères Claude Dablon, Marquette et André fondent la mission du Saut Sainte-Marie.

Enfin, en 1670, deux Sulpiciens MM. Dollier et Galinée montent à leur tour au Saut Sainte Marie, où ils reçoivent l'hospitalité des Jésuites. Ils y trouvent plus de vingt voyageurs réunis.

Le voyage de ces deux Sulpiciens ne nous appartient que par le retour. Partis avec Cavelier de la Salle, ils firent la première exploration des Grands Lacs ; ils érigèrent sur les bords du lac Erié une croix aux armes de France, et prirent solennellement possession du pays, au nom du roi.

Ils redescendirent à Montréal par la route commune, c'est-à-dire par l'Ottawa, en compagnie d'une grande troupe de sauvages qui venaient à la traite.

Quelques jours auparavant, Nicolas Perrot faisait, avec une autre troupe, plus nombreuse encore, le voyage dont nous avons raconté, plus haut, un curieux incident : juin 1670.

En apprenant la prise de possession du lac Erié, l'intendant Talon saisit aussitôt la grande portée historique et diplomatique d'un tel acte, et donna des ordres pour qu'il fut répété dans tout l'ouest. Par ses soins, l'année suivante, M. de Saint-Lusson partit, accompagné de Nicolas Perrot, pour le Saut Sainte Marie et le lac Supérieur. Nicolas Perrot, dont l'influence était immense, convoqua en assemblée tous les Algonquins de l'ouest, appelés vulgairement les Outaouais. Les délégués de quatorze nations répondirent à son appel. Le Père Allouez leur fit un discours ; et tous acceptèrent, avec de grandes acclamations, l'alliance des Français et le protectorat du Grand Roi. Tel fut l'origine de nos droits sur ces vastes contrées, 4 juin 1671.

L'année suivante, Talon envoya prendre possession de la baie d'Hudson ; mais, comme le voyage des explorateurs s'opéra par le Saguenay, nous nous abstenons de le raconter.

Nous ne raconterons point, non plus, les voyages des interprêtes Jean Nicolet et Nicolas Perrot, qui par leur autorité sur les tribus de l'ouest, chacun dans leur temps, furent notre sauvegarde ; les glorieuses explorations de la Salle, de Joliet et du Père Marquette, qui se disputaient la découverte du Mississipi, 1672 à 1673. Tous les Français se sentaient invinciblement entraînés vers l'ouest ; la colonie se dépeuplait et perdait la fleur de sa jeunesse ; les coureurs des bois pullulaient. Le mal devint si grand qu'en juin 1673, il fallut faire une ordonnance portant peine de mort contre quiconque s'absenterait au bois plus de vingt-quatre heures, sans permission expresse du gouverneur.

Comme on le voit, l'Ottawa, à cette époque, devait être, pendant tout l'été, couvert d'un nombre prodigieux de sauvages et de voyageurs. C'était l'unique route qui fut praticable.

Mais, on l'a dit, les jours heureux n'ont pas d'histoire. Hâtons-nous donc d'arriver à une époque plus mouvementée, c'est-à-dire à la rupture de la paix, en 1684.

CHAPITRE IV.

LA VALLÉE DE L'OTTAWA DE 1684 A 1700.

LES DERNIÈRES GUERRES AVEC LES SAUVAGES.

LORSQUE, en 1682, M. de Frontenac fut relevé de son gouvernement, il quitta la colonie, le cœur rempli de noirs pressentiments. Les Anglais, successeurs des Hollandais en Amérique, sollicitaient fortement les Indiens contre nous. Les Iroquois devenaient insolents, nos alliés eux-mêmes étaient ébranlés.

La guerre reprit en 1684. Elle dura quatorze années. Mais, grâce à Dieu, la Durantaye, Duluth et Perrot qui commandaient sur les Grands Lacs, surent déjouer les menées de nos ennemis, et nous conserver l'amitié des sauvages de l'ouest, dont la défection nous eût été fatale.

Les deux successeurs de M. de Frontenac, MM. de la Barre et Denonville, iucapables ou malheureux, ne réussirent à rien. Les forces considérables dont ils disposaient furent gaspillées, leurs expéditions échouèrent. Les Iroquois se vengèrent d'eux par les terribles représailles qu'on appelle le massacre de Lachine, 1689. Déjà la colonie se croyait à deux doigts de sa perte, quand le retour de M. de Frontenac lui rendit l'espoir. Elle comptait alors onze mille habitants.

La seconde administration de M. de Frontenac s'employa en de continuels et glorieux combats contre les Anglais et les Iroquois. Successivement envahis et repoussés, les colons de la Nouvelle-Angleterre se trouvèrent trop heureux de souscrire à la paix de Ryswick, 1697. Les Iroquois, plus tenaces, ne déposèrent les armes qu'en 1700.

Sans nous attarder à ces grands événements, nous allons raconter ceux qui se rattachent à l'histoire de la vallée de l'Ottawa.

L'année 1685 est pauvre en détails intéressants. Il n'y est fait qu'une fois mention de notre vallée. Au printemps de 1685, vingt Français, sous les ordres de Nicolas Perrot, qui venait d'être nommé commandant des pays de l'ouest, remontaient l'Ottawa, lorsque, à cinquante lieues de Montréal, soit à dix lieues de la capitale du Dominion, ils rencontrèrent des Outaouais qui leur apprirent que les Outagamis ou Renards avaient détruit les Sauteux.*

L'année 1686, au contraire, fut signalée par une merveilleuse expédition militaire. La compagnie anglaise de la baie d'Hudson, créée pour faire le commerce des fourrures dans les régions boréales, s'était emparée, contre tout droit, des comptoirs français, établis, dans ces parages, et pour le même but, par la compagnie du Nord dont le siège était à Québec.

La cour de France réclama, mais en vain. Le roi d'Angleterre, dont le trône chancelait, n'était plus capable, malgré sa bonne volonté, de se faire obéir de ses sujets indociles.

Dans ces circonstances, la compagnie du Nord pensa que le plus court était de se rendre justice elle-même. Elle demanda donc au gouvernement quelques soldats et un officier pour les commander.

Dans sa séance du 29 octobre 1685, le Conseil Souverain de Québec examina la question, et déclara que, "vu l'arrêt du Conseil du roi du 20 mai, qui accorde à la compagnie du Nord la rivière de Bourdon et les terres le long icelle pour faire l'établissement d'une traite de pelleteries et construire des forts, habitations et magasins nécessaires pour le commerce, permettant aussi d'établir des postes sur le lac des Abbitibis et un sur le lac Nemiscou, à condition d'apporter à Québec les pelleteries de la traite, il est décidé que l'arrêt en question aura force de loi." L'ordre du gouverneur, pour organiser l'expédition, est daté du 12 février 1686. Laissons maintenant la parole à M. Gédéon

*La Potherie, II, 166.

Catalogne, ingénieur des troupes, qui fut témoin et acteur dans l'affaire.

" Les négociants de Québec et Montréal proposèrent de faire un armement pour enlever les trois forts que les Anglais occupaient à la baie d'Hudson. La chose conclue, on fit l'armement, l'hiver de 1686, composé de trente soldats et soixante dix Canadiens, commandés par M. de Troyes, capitaine des troupes ; Duchesnay et Catalogne, pour commander les soldats ; les sieurs de Ste Hélène, d'Iberville, Maricourt et le sieur Lanoue, pour commander les Canadiens. Le Jésuite Père Sylvie, les accompagnait en qualité d'aumônier, le cortège se rendit en traîne sur les glaces, au bout du Long Saut, au commencement d'avril ; et le premier jour de mai, nous arrivâmes à Mattawan, où les deux rivières se séparent, la plus petite vers les Outaouais, et la plus grande au lac de Témiscamingue. De ce lac, nous prîmes à droite, montant une petite rivière où les portages sont fréquents ; et, de petite baie en petite baie, nous gagnâmes la hauteur des terres où se trouve un petit lac qui décharge dans le lac des Abbitibis, à l'entrée duquel nous fîmes un fort de pieux et y laissâmes trois Canadiens. Et ensuite nous traversâmes le lac qui se décharge par une rivière extrêmement rapide à la baie d'Hudson, où nous arrivâmes le 18 juin 1686, avec tous les préparatifs pour prendre le fort."

On sait le reste, rien ne résista à nos héros ; les forts furent pris, et, le 10 août, le chevalier de Troyes repartait pour Montréal. Comme les vivres manquaient, l'expédition se divisa en plusieurs partis qui vécurent de leur chasse. Les derniers arrivés rentrèrent en novembre à Montréal, couverts de gloire. *

Les années 1687 et 1688, ne furent témoins d'aucun événement qui soit digne de mention. Hâtons-nous d'arriver à une époque plus mémorable. Les faits que nous allons raconter ont été relatés diversement par plusieurs annalistes, mais les divergences ne portent que sur quelques détails, et les points essentiels sont constants. Nous suivrons la version adoptée par Benj. Sulte dont nous ne ferons que copier, résumer ou traduire les récits.

---

* Benj. Sulte. *Passim.*

Après le massacre de Lachine, 5 août 1689, les Iroquois restèrent pendant quelque temps les maîtres de la campagne. Leurs bandes battaient l'estrade sur les deux rives du Saint-Laurent, depuis Vaudreuil jusqu'à Sorel, pillant les fermes isolées, et égorgeant les voyageurs. A la même époque on reçut la nouvelle de la déclaration de la guerre avec l'Angleterre. Tout semblait perdu sans remède. Heureusement, l'arrivée, dans les premiers jours d'octobre, de M. de Frontenac, gouverneur de la colonie, et de M. de Callières, gouverneur de Montréal, changea la face des affaires.

Le 16 octobre 1689, M. de Callières, apprenant que des traitants audacieux avaient entrepris de descendre à Montréal, donna l'ordre au capitaine Duluth de se porter à leur rencontre, avec une trentaine de voyageurs, pour leur servir d'escorte et les défendre. Duluth conçut l'idée d'un stratagème digne de ces guerres de sauvages. Il prit trois canots, portant chacun dix de ses hommes. Huit d'entre eux se tenaient couchés au fond des canots, évitant d'être aperçus, tandis que les deux autres manœuvraient péniblement de l'aviron. On eut dit des marchands revenus de la traite avec une lourde cargaison.

Déjà ils avaient gagné la tête du lac des Deux-Montagnes, quand, à un détour du fleuve, quatre canots, montés par vingt-huit Iroquois, apparurent subitement devant eux.

Duluth et son compagnon, d'Ailleboust de Mantet, mettent aussitôt leurs trois canots en file, pour présenter moins de front ; et, feignant l'épouvante, rament à la côte, comme pour se jeter dans le bois. En voyant ce mouvement les Iroquois font force de rames pour leur couper la retraite et les rejeter en plein courant. Ils y réussirent aisément, comme on pense. En se voyant ainsi coupé, Duluth fait des gestes désespérés, comme un homme qui se sent perdu, et pousse le cri de : Sauve qui peut ! Ses canots font alors volte face, et prennent le large, dans la direction du soleil. Les Iroquois croient déjà les tenir ; ils s'arrêtent et leur envoient une volée de toute leur mousqueterie.

Mais le soleil qu'ils ont en face les empêche de viser juste ; aucun Français n'est atteint. Ceux-ci, cependant, s'agenouillent

à la hauteur de leurs canots, et visent tranquillement leurs adversaires. Au signal de Duluth, tous font feu à la fois, avec tant d'effet, que dix-huit Iroquois sont frappés. Trois canots coulent à fond ; le quatrième, plus éloigné, prend la fuite. On fit deux prisonniers qui furent ramenés à Montréal et livrés aux flammes, en justes représailles du massacre de Lachine.

Cette exécution eut l'effet qu'on en attendait. Les Iroquois effrayés, cessèrent, dès lors, de brûler leurs captifs.

L'année suivante, mai 1690, le capitaine Laporte de Louvigny, nommé au commandement du fort de Michillimackinac, partit pour rallier son poste. Il était accompagné de Nicolas Perrot et d'une troupe de cent cinquante voyageurs canadiens, et de six sauvages Nipissiriniens. Un détachement d'une quarantaine de soldats, sous les ordres de deux officiers : d'Hosta et de la Gemmeraye, leur servait d'escorte.

La flotille était chargée de précieuses marchandises et de riches présents, destinés aux nations de l'ouest, dont l'amitié pour nous se refroidissait et que Perrot avait commission de regagner à notre alliance. Nicolas Perrot commandait la flotille.

On partit de Montréal le 22 mai, et l'on atteignit, le 2 juin suivant, les chutes et les rapides des Chats. Treize canots Iroquois, chargés de guerriers, y attendaient les voyageurs et leur barrèrent la route. Le combat fut d'abord indécis. Perrot, préoccupé de ses marchandises, avait peur de s'engager à fond. Mais d'Hosta insista tellement, qu'il obtint qu'on lui donnât la moitié des hommes, l'autre moitié restant à la garde des marchandises. De Louvigny et de la Gemmeraye se lancèrent alors à toute vitesse, sur le gros des Iroquois qui ne purent soutenir le choc et furent mis en pleine déroute. Les ennemis eurent une trentaine d'hommes tués et cinq ou six prisonniers. Quant aux Français, ils perdirent cinq des leurs, appartenant, en grande partie, au canot de la Gemmeraye, qui avait été très éprouvé dans la première attaque, où il formait l'avant-garde.

Ce succès fut si décisif que l'on renvoya à Montréal l'escorte militaire, et que le reste du voyage s'effectua sans contre-temps. L'arrivée de Perrot à Michillimackinac fut considérée comme pro-

videntielle. Les sauvages, comblés de présents et de politesses, furent complètement gagnés ; l'alliance fut renouvelée et affermie. L'apparition devant Québec, peu après, d'une flotte de cent dix canots, montés par trois cents hommes, et portant pour cent mille écus de pelleteries, en fut, à la fois, la preuve et la récompense.

Les Iroquois n'en restaient pas moins les maîtres de l'Ontario. Ils étaient toujours aux aguets sur les bords de l'Ottawa. L'hiver, ils chassaient dans les vastes solitudes ontariennes ; et quand arrivait la belle saison, ils sortaient des bois pour venir rôder autour des établissements français.

Ils avaient précisément tendu une embuscade à la flotte descendue de Michillimackinac, et ils l'auraient peut-être défaite, s'ils n'avaient reçu la nouvelle d'une expédition que les gens de Montréal préparaient contre leurs cantons ; ce qui les obligea à une retraite précipitée.

Ils revinrent en nombre l'automne de 1691 ; plusieurs bandes iroquoises partirent de Quinte, de Prescott et de Cornwall, sur les bords du lac Ontario, et remontèrent dans la vallée de l'Ottawa. Elles prirent leurs quartiers d'hiver au lac de l'Orignal, à la chute des Chaudières et à celle des Chats, où elles se livrèrent à la chasse, se promettant de venir tomber, l'été suivant, sur les Français occupés à leurs moissons.

Un parti de coureurs des bois de Montréal, qui chassait près de Soulanges et de Rigaud, en février 1692, apprit qu'une centaine d'Iroquois occupaient les Chaudières. Quelques semaines plus tard, les Français surent que la Chaudière-Noire et toute sa bande, était à la tête du Long Saut.

Ces sauvages durent, néanmoins, renoncer momentanément à leurs projets. Ayant appris que les Français et leurs alliés faisaient des excursions et des massacres autour de leurs propres villages, ils évacuèrent de nouveau précipitamment notre vallée.

Leur départ fut très heureux pour la colonie. Un grand convoi de Michillimackinac, était justement attendu à Montréal, aussitôt l'ouverture de la navigation. M. de Frontenac chargea, sur ces entrefaites, M. de Callières, d'envoyer dans l'ouest une quarantaine de voyageurs. Ces voyageurs furent escortés par trois

canots, commandés par le brave Zacharie Robutel de la Noue et le sieur de Saint-Michel, et arrivèrent aux Chats, sans encombre. Là on se sépara et Saint-Michel redescendit à Montréal.

Sur son chemin, Saint-Michel, qui observait le pays, découvrit des traces d'Iroquois, et rentra en toute hâte. A peine arrivé à Montréal, le gouverneur, inquiet, lui donna quarante hommes avec l'ordre de fouiller la rivière et de voir si les passages étaient libres. Il repartit donc et remonta jusqu'à l'île des Calumets, non loin du village actuel de Bryson. Il n'aperçut rien et crut s'être trompé, quoique deux de ses gens prétendissent que l'ennemi n'était pas loin.

En rentrant à Montréal, Saint-Michel y trouva M. de Frontenac en personne, récemment arrivé de Québec, et il fit son rapport. M. de Frontenac qui avait des dépêches de la dernière importance pour M. de Louvigny, commandant de Michillimackinac, sur le Michigan, en fit faire deux copies dont il donna l'original à Saint-Michel, et le double au lieutenant Legardeur de Tilly de Saint-Pierre, avec ordre de faire toutes les diligences possibles pour les porter à leur adresse.

Saint-Michel s'embarqua donc de nouveau : mais arrivé au portage des Chats, il découvrit l'ennemi en forces considérables, et dut se hâter de rebrousser chemin.

De Tilly fut plus heureux. Il suivit l'Ottawa jusqu'à la Lièvre, remonta cette rivière, et, regagnant, par ce chemin détourné, l'Ottawa supérieur et le lac Temiscamingue, il atteignit les Grands Lacs et rejoignit M. de Louvigny.

Ce chemin de la Lièvre ne semblait guère praticable. Il venait d'être révélé, peut-être, par une troupe de soixante sauvages Têtes de Boule, qui venaient justement d'arriver des hauteurs du Temiscamingue et du Saint-Maurice, en suivant ce cours d'eau. Ils atteignirent Montréal, trois jours après ; la traite finie, ils demandèrent au gouverneur de vouloir bien leur fournir une escorte pour leur retour jusqu'à l'embouchure de la Lièvre. On fit un arrangement avec eux. L'intrépide Saint-Michel se chargea de les conduire, et eux s'engagèrent à guider une troupe de nos

voyageurs, qui allaient porter des marchandises aux Grands Lacs, jusqu'aux sources de l'Ottawa, hors des atteintes des Iroquois.

On donna à Saint-Michel trente hommes et trois officiers, le lieutenant Hertel de Lafrenière, et les enseignes la Gemmeraye et Hertel de Rouville. L'expédition était dangereuse. En entrant dans le lac des Deux-Montagnes, Saint-Michel eut soin de remontrer aux Têtes de Boule la grande nécessité où l'on était de monter la garde et de faire des reconnaissances, pour se prémunir contre les surprises. Mais les Têtes de Boule avaient leur plan ; ils ne s'étaient jamais battus, et ils étaient bien résolus à détaler aux premiers coups.

Ils firent comme ils l'avaient pensé. On partageait au Long Saut ; l'expédition était séparée en deux bandes chargées de lourds paquets, lorsque le chef la Chaudière-Noire, à la tête de soixante Iroquois, se jeta inopinément sur les Français. Les Têtes de Boule lâchèrent pied et disparurent en un clin d'œil. Ce fut un désastre. Huit Français périrent, onze hommes furent terrassés et garrotés. Saint-Michel et les deux Hertel avaient sauté dans un canot, mais la violence du choc le fit chavirer et ils furent pris dans l'eau. La Gemmeraye put se cacher derrière un arbre et échapper. Le sergent Labussère et Fleury de la Gorgendière se jetèrent à la rivière, s'accrochèrent à un canot rompu, sautèrent avec lui les rapides, et parvinrent sains et saufs à Montréal.

Le redoutable chef la Chaudière-Noire était la terreur des sauvages et des Français eux-mêmes, qui faisaient des prières publiques pour être délivrés d'un tel fléau. Le plus illustre de tous les guerriers des cinq Cantons, il comptait à son actif, dix années de combats glorieux. Il avait contribué, plus qu'aucun, à la défaite des Virginiens et des Illinois. Il se vantait de "faire trembler la terre". Infatigable, hiver comme été, ce batteur d'estrade tenait la campagne, enlevant les chevelures et pillant les voyageurs. Sous ses ordres, pendant sept ans, les Iroquois guerroyèrent depuis l'Ottawa jusqu'au district des Trois-Rivières. Il périt enfin de la main d'un tout jeune homme, comme tant de héros de son espèce.

Après cette victoire, ci-dessus racontée la Chaudière-Noire, laissant, au lac des Deux-Montagnes, son camp sous la garde de

quelques-uns de ses guerriers, partit, et vint surprendre, à Lachesnaye, paroisse au-dessous de Montréal, quatorze Français et trois Algonquins qui travaillaient à la récolte des foins, 15 juillet.

Plusieurs des captifs de l'Iroquois ne tardèrent pas cependant à rentrer à Montréal. Les deux Hertel furent échangés ; Saint-Michel s'échappa ; un autre officier, nommé Villedonné, apprenant qu'on allait le brûler vif, fit un suprême effort, et s'enfuit au même temps, mi-juillet.

En arrivant à Montréal, cet officier apprit aux Français que la Chaudière-Noire se disposait à lever son camp et à remonter l'Ottawa ; mais qu'il travaillait auparavant à se faire une cache, à Grenville, au-dessus du Long-Saut, pour y mettre toutes ses fourrures en sureté.

Les Français exaspérés ne voulurent pas laisser échapper l'occasion de tirer de leur ennemi une éclatante vengeance. Trois officiers MM. de Vaudreuil, Crisasy et Mantet, à la tête de quatre cents Français et de cent-vingt sauvages, s'embarquèrent en toute hâte, remontèrent le Long-Saut sans être aperçus, et s'approchèrent tout près du camp, où se trouvaient soixante femmes et enfants. Les Iroquois, au nombre de deux cents guerriers, quoique surpris, ne perdirent point courage ; ils se rallièrent et firent vaillamment face à l'ennemi, reculant pas à pas, jusqu'à ce que leurs familles eussent eu le temps de se mettre en sûreté. Alors seulement ils s'enfuirent et disparurent dans les bois.

Nous perdîmes dix sauvages, sept soldats et quatre officiers. Nous tuâmes quarante Iroquois, délivrâmes douze Français et fîmes prisonniers quatre femmes et quatre enfants. Parmi les prisonnières se trouvait la propre femme de la Chaudière-Noire. Elle périt, l'année suivante, en tentant de s'évader.

Le lendemain, nous fîmes des recherches et nous découvrîmes la cache où se trouvaient les fourrures, qui furent pillées.

Telle fut la célèbre bataille de la Pointe-aux-Chênes. Les Iroquois vaincus s'enfuirent vers le nord, laissant la rivière ouverte à la navigation. Le 13 août suivant, une flotte de deux cent cinquante Outaouais et de cent cinquante Français y descendit

sans être inquiétée. Elle arrivait du Wisconsin, et portait une immense quantité de fourrures.

Lorsque la traite fut achevée, c'est-à-dire, à la fin de l'été, elle reprit tranquillement sa route, sans rencontrer un Iroquois.

L'année 1693 fut moins féconde en événements. Au printemps, M. de Frontenac envoya le sieur d'Argenteuil, père de Mantet, à Michillimackinac, avec ordre pour M. de Louvigny de faire partir par le prochain convoi de traite, tous les Français qu'il aurait de disponibles dans l'ouest. On en avait besoin à Montréal. M. d'Argenteuil reçut cette commission avec joie, mais il eut bien de la peine à se former une troupe de dix-huit compagnons. Personne ne voulait se risquer à sa suite. On fut obligé de réchauffer l'enthousiasme des voyageurs par de grandes promesses et par l'appât d'une haute paye. M. de la Valtrie reçut l'ordre de l'escorter, avec vingt Français et quelques Iroquois chrétiens, jusqu'à ce qu'il fut hors de danger.

Tout alla bien à la montée. D'Argenteuil poursuivit son voyage sans accident. Mais l'escorte n'eut pas le même bonheur au retour. Elle redescendit l'Ottawa, et avait atteint déjà, la tête de l'île de Montréal, lorsque, près d'un rapide, les Iroquois, qui s'y étaient embusqués firent sur elle une décharge si soudaine et si bien dirigée que plusieurs canots furent percés de part en part. La Valtrie périt avec trois Français, et un Iroquois chrétien fut fait prisonnier. Ce sauvage fut délivré plus tard par notre allié Babouchi, qui fit une pointe sur Cataracoui, en plein pays Iroquois, et enleva sept chevelures de ces barbares.

Cette année, M. de Frontenac établit mieux ce même poste de Cataracoui, aujourd'hui Kingston, le fortifia et y mit une bonne garnison. Les Iroquois, menacés dans leur propre territoire, furent obligés de se résigner à la défensive et de renoncer à leurs excursions lointaines. L'Ottawa devint libre enfin, et la navigation n'y fut plus inquiétée. Les effets ne tardèrent point à s'en faire sentir. Le comte de Frontenac, dans une lettre du 25 octobre 1693, rapporte qu'il était descendu à Montréal, pendant l'été, deux cents canots d'Outaouais, portant des pelleteries pour huit cent mille francs, somme énorme pour l'époque.

Ici finit l'histoire des guerres dans la vallée de l'Ottawa. Désormais les Iroquois n'y apparaîtront plus en armes ; ces solitudes ne seront plus troublées que par les coups de feu des chercheurs de fourrures et les chants joyeux des voyageurs. Pour donner une idée générale des opérations militaires, sous l'administration glorieuse de M. de Frontenac, nous avons dressé le tableau suivant, quoiqu'il s'éloigne un peu de notre sujet.

Année 1689.—Trois expéditions, pendant l'hiver, contre les Anglais. Nicolas Perrot renouvelle l'alliance avec les Outaouais et ramène à Montréal cent dix canots de fourrures.

" 1690.—L'armée de l'Anglais Winthrop, qui envahissait la colonie se débande. La flotte de Phipps est repoussée devant Québec.

" 1691.—Mille Iroquois, postés à l'embouchure de l'Ottawa, menacent le territoire français. Schuyler, qui l'envahit par le Richelieu, est repoussé avec perte.

" " Bataille contre les Iroquois, à l'île Bouchard et aux rapides des Chats. Invasion du canton des Agniers.

" 1692.—Irruptions iroquoises, à l'époque des semailles. Ils sont défaits à Boucheville et sur les lacs Champlain, Saint-François et des Deux-Montagnes.

" 1696.—Invasion des cantons iroquois par les Français débarqués à Oswego. Les Cantons des Onnontagués et des Onneyouths sont complètement ravagés.

" 1697.—Paix de Ryswick, avec l'Angleterre.

" 1698.—Mort de M. de Frontenac. Il est dignement remplacé par M. de Callières.

" 1700.—Les Iroquois épuisés demandent la paix.

" 1701.—Elle est signée à Montréal. Tous les peuples sauvages y souscrivent. Treize cents guerriers indiens de toutes les nations, réunis, enterrent définitivement la hache de guerre.

Le lecteur qui suit le récit de tant d'atrocités et de massacres, se demande, sans doute, quel genre de vie menaient les Canadiens, ou plutôt comment ils pouvaient vivre au milieu de ces dangers et de ces continuels appels aux armes. Pour dire la vérité, ils ne s'en trouvaient point trop mal. Tous soldats ou fils de soldats, la guerre était leur élément, les femmes elles-mêmes savaient faire le coup de feu. La vie d'aventure trempe les âmes et les accoutume aux hasards. La fin du dix-septième siècle et le commencement du dix-huitième furent la grande époque historique pour les coureurs des bois.

En 1688, J. B. Louis Franquelin, hydrographe du roi, dressa une carte de l'exploration scientifique de l'Ottawa jusqu'au lac Témiscamingue, où il indiqua la mine d'argent dont MM. Wright et Cie sont aujourd'hui propriétaires. Il a laissé une carte précieuse de l'Amérique du Nord.

Des lois très sévères protégeaient la traite qui était monopolisée et qui appartenait à des compagnies. Il était défendu de bâtir des établissements au-dessus de l'île de Montréal. Il n'était permis d'élever aucun fort ou aucun poste dans les terres de chasse des sauvages. Néanmoins, beaucoup de Français s'évadaient au bois soit pour chasser soit pour faire le commerce de contrebande. La colonie perdit ainsi des milliers de ses meilleurs de ses enfants. On fit tout pour arrêter cette émigration d'un nouveau genre.

En 1681, le 29 avril, un certain J. B. Godefroy était arrêté pour être monté jusqu'au rapide des Chats. Il subit son procès, le 2 mai suivant, par devant le Conseil Souverain de la colonie.

Nous trouvons dans la correspondance des gouverneurs, série II, vol. VII, p. 116, à la date du 5 novembre 1697, une curieuse ordonnance à ce sujet ; la voici :

M. de Callières s'exprime clairement :

" Il est ordonné au sieur Le Verrier, capitaine du détachement de la marine, de partir incessamment de cette ville (Montréal) avec le détachement qui lui sera remis par le sieur Langloiserie, major de cette dite ville, pour aller, au pied du Long-Saut de la

Grande-Rivière, se porter du côté du nord, dans le lieu qu'il jugera le plus propre pour en garder les deux bords afin d'empêcher qu'aucun Français n'y puisse monter, soit dans des canots à eux appartenant, ou parmi les Sauvages ; usant de toutes sortes d'adresses et de force pour les prendre et me les amener dans cette ville en toute sûreté, avec les marchandises, boissons et effets qui pourront leur appartenir, à la réserve de ceux qui seront avoués du sieur de Tonty, qu'il laissera passer, suivant la permission qu'il lui en a été accordée par M. le comte de Frontenac. Il se saisira pareillement de tous ceux qu'il pourra rencontrer dans la Grande-Rivière, tant en allant qu'en revenant, nonobstant tous congés qu'ils pourraient montrer, et qu'en cas qu'il trouvât des caches à marchandises dans les bois ou ailleurs, le long de sa route, depuis Lachine en remontant, de les enlever pour les apporter en cette ville à son retour, en faisant un mémoire de de tout ce qui pourra se trouver.

"Il sera à propos que, dans le lieu qu'il aura trouvé propre pour se poster, il y fasse un petit fort de pieux, à la manière des Sauvages, ou, du moins, un abatis pour sa sûreté contre les ennemis, dans lequel il fera faire une si bonne garde qu'il ne puisse être surpris ; et, afin qu'aucun canot français ne puisse se dérober à sa vue pendant la nuit, il détachera tous les soirs un canot qu'il enverra du côté du sud, sans faire du bruit, et un autre du côté de la rivière du Nord, afin de se saisir de ceux qui voudraient tenter d'y passer."

CHAPITRE V.

LA VALLÉE DE L'OTTAWA AU XVIIIe SIÈCLE.

LE lecteur se demandera, peut-être, pourquoi les voyageurs prenaient la route de l'Ottawa, de préférence à celle des Grands Lacs, dans leurs expéditions vers l'ouest. Il y a pour cela plusieurs raisons : la première, parce que le lac Ontario resta longtemps en possession des Iroquois ; la seconde, parcequela route de l'Ottawa est, de beaucoup, la plus directe, et la plus courte ; la troissièm, enfin, parceque il n'était guère possible d'affronter, dans de frèles canots d'écorce, les puissants rapides du Saint-Laurent et les vagues de ces lacs immenses, aussi agités que l'Océan.

Nous ne savons, dans tout le dix-septième siècle, que MM. de la Salle et Dollier, et, plus tard, la flotte de M. de Courcelles qui se soient aventurés dans ces parages.

Au dix-huitième siècle, les Grands Lacs furent plus fréquentés, mais l'Ottawa n'en demeura pas moins le chemin favori des voyageurs. Nous avons peu de choses à dire sur le compte de notre vallée, à cette époque. Autant le dix-septième siècle était riche en documents, autant le dix-huitième en est dépourvu. A peine trouvons-nous, çà et là, quelques notes éparses dans les récits des contemporains.

Commençons, tout d'abord, par donner la liste des missionnaires de l'ouest, dont il nous a été possible de retrouver les noms :

Le Père Nicolas Potier, jésuite. Chez les Outaouais, en 1684.

Le Père Jacques Gravier, jésuite. Chez les Outaouais, en 1688. Chez les Illinois, en 1700. Tué par les sauvages, en 1710.

Le Père Charles Avenau, jésuite. Chez les Miamis, en 1708.

Le Père Gabriel Marest, jésuite. A la baie d'Hudson, puis aux Illinois, 1700 à 1712.

Le Père Charles Breslay, sulpicien. Chez les Algonquins et les Nipissiriniens de l'île aux Tourtes. Il y bâtit une église et un presbytère, et il y établit un prêtre déservant, M. Elie Duperet, en 1723.

Le Père Nicolas Constantin de Lhalle, récollet. Aumônier du fort Pontchartrain, au Détroit. Fut tué par les Outaouais en guerre avec les Miamis, en 1706.

Le Père Laurent Vatin, récollet. Massacré, en 1713, par les sauvages Renards et Sioux.

Le Père Jean Chardon, jésuite. Chez les Outaouais, en 1721.

Le Père Dominique de la Marche, récollet. Successeur du Père de Lhalle au Détroit. Retourna en France en 1733.

Le Père J.-B. Saint-Pé, jésuite. Missionnaire aux Illinois de 1724 à 1734.

Les Pères de Kérében, de Beaubois, et Guimonneau, jésuites. Sur le Mississipi, en 1721.

Les Pères Doutreleau, du Poisson, Sonel et Sénal, jésuites. Aux Illinois et dans l'Arkansas, de 1729 à 1730.

Le Père Bonaventure Léonard, récollet. Succèda au Père de la Marche au Détroit, mort en 1741.

Le Père François Picquet, sulpicien. Arrivé en 1734. Fut longtemps missionnaire. Retourné en France par la Louisiane, en 1760.

Le Père Luc de Jaunay, jésuite. Aux Illinois et au Détroit, en 1738 à 1754.

Le Père Aunoux, récollet. Massacré par les Sioux, près du lac des Bois, en 1739.

Le Père Pierre Potier, jésuite. Arrivé en 1742. Missionnaire aux Illinois.

Le Père Nicolas Laurent. Envoyé par le Séminaire de Québec aux missions de Sainte-Anne et de la Sainte-Famille, de Casquias, Mississipi, 1750. Mort en 1758.

Le Père François Forget du Verger, arrivé en Canada en 1749. Envoyé par le séminaire de Québec à la même mission en 1754. Envoyé de nouveau pour succéder au Père Laurent en 1759 En fut le dernier missionnaire.

A partir de la conquête du Canada par les Anglais, les Jésuites et les Récollets, ne pouvant se recruter, disparurent. Les missions subirent le même sort. La mission de Détroit subsista néanmoins. Elle donna même un évêque à Québec, l'illustre Mgr J. F. Hubert. Le choix de Mgr d'Esglis, qui le prit pour son coadjuteur, l'enleva à ses chers sauvages, en 1784.

Citons encore quelques noms :

Pierre Gibault, missionnaire et vicaire général aux Illinois, de 1768 à 1775. Parti pour visiter un poste de Hurons sur le Mississipi, en 1777.

François-Xavier Dufaux, missionnaire et vicaire général au Détroit, jusqu'à sa mort en 1796. Inhumé à Sandwich Ontario.

François Ciquart, sulpicien au Détroit, en 1799.

J.-B. Marchand, sulpicien, à Sandwich, de 1796 à 1825.

Edmond Burke, missionnaire et vicaire général du Haut-Canada, à partir de 1795. Sacré vicaire apostolique de la Nouvelle-Ecosse, à Québec, en 1818, mort en 1820.

Ledru, dominicain. Missionnaire à Michillimackinac, en 1794.

L. J. Louis Desjardins, émigré français en 1793. Missionnaire au Niagara, la même année. Retourné en France en 1802, vicaire général de Paris, où il mourut en 1833.

Félix Gatien, vicaire au Détroit. *

Cette liste est incomplète et nous la donnons comme telle, nous y ajouterons plus tard d'autres noms. D'ailleurs il nous a été impossible de savoir combien de ces missionnaires ont pris le chemin de l'Ottawa. Il est certain qu'un grand nombre, surtout

---

* Extrait du répertoire général du clergé canadien de Mgr Tanguay.

dans les dernières années, dut passer par les Grands Lacs, qui étaient alors fréquentés par des bateaux et des navires. Quoiqu'il en soit, nos lecteurs, espérons-nous, seront heureux de trouver ici des noms glorieux dans notre histoire ecclésiastique.

Arrivons à l'histoire de notre rivière.

De 1700 à 1755, l'Ottawa fut la voie favorite d'un très grand commerce qui s'étendait jusqu'à la vallée du Mississipi et au pied des Montagnes-Rocheuses. La guerre de la conquête, et, un peu plus tard, la guerre de l'indépendance américaine, ruinèrent, pour un temps, la traite, jusqu'à ce qu'elle se relevât plus puissante et mieux organisée.

La fondation du Détroit date du commencement du siècle. Antoine de la Mothe Cadillac, étant parti de Lachine, le 5 mai 1701, remonta l'Ottawa et la Mattawan, prit le lac Nipissing et la Rivière française ; puis, descendant par le lac Huron et la rivière Sainte-Claire, il arriva à un lieu qu'on appelait Détroit, le 24 juillet 1701. C'est sur la rive américaine qu'il fonda le poste célèbre, origine de la grande ville actuelle. La Mothe Cadillac amenait avec lui cinquante chasseurs et artisans, et cinquante soldats, sous les ordres du capitaine Alphonse Tonty et des lieutenants Dugué, Chacornacle et Marzac de Lobstrom. Deux prêtres les accompagnaient, un jésuite, le Père Le Vaillant, aumônier des troupes et un récollet, le Père de Lhalle, curé des colons.

Ce poste du Détroit prit immédiatement de l'importance. Il Il devint l'entrepôt de tout le commerce qui suivait la route des Grands Lacs ; tandis que Michillimackinac, plus à l'ouest, resta l'entrepôt du commerce qui préférait l'ancien chemin de l'Ottawa. *

A la date de 1706, il est parlé d'un autre voyage officiel. " M. d'Aigremont, raconte M. de Catalogne, eut ordre de la cour de faire la visite et la revue de tous les postes des pays d'en haut, 1706. En montant, il passa par Cataracoui (Kingston) et les lacs ; et, de Michillimackinac, descendit par la grande rivière (l'Ottawa), et fut fort gracieusé de toutes les Nations, et bien régalé de poisson blanc, qui est, selon lui, un mets des plus délicieux. " †

* Benj. Sulte. *Les Tonty.*
† Catalogne. 71. 2.

A la suite d'une discussion qui s'éleva au sujet des limites des possessions françaises et anglaises, sur le versant de la baie d'Hudson, Louis XV ordonna au gouverneur de Québec de continuer de regarder comme lui appartenant le poste du Temiscamingue avec le territoire arrosé par les eaux qui se dirigent vers le fleuve Saint-Laurent, 1725. C'était fixer la hauteur des terres pour nos frontières. ‡

Pour la dernière fois, en 1728, l'Ottawa fut témoin d'une grande expédition militaire. Monsieur de Beauharnois, s'étant résolu à détruire les restes de la tribu des Outagamis qui infestaient nos postes avancés du Michigan, chargea M. Ligneris de cette entreprise. Cet officier partit de Montréal, au commencement du mois de juin, à la tête de quatre cent cinquante Canadiens, et remonta l'Ottawa jusqu'au lac Nipissing. Sept à huit cents sauvages auxiliaires vinrent là se joindre à lui, et ils descendirent, tous ensemble, la rivière Française, jusqu'au lac Huron. Les Grands Lacs furent traversés sans encombre, et le 13 ou 14 août, deux mois et neuf jours après son départ, le corps expéditionnaire campa dans un espèce de marécage, à l'extrémité sud du lac Michigan, qu'on appelait Chicago, et sur lequel s'élève aujourd'hui la reine de l'Ouest.

Ce fut, disons-nous, la dernière expédition militaire par l'Ottawa, car déjà l'on pensait à construire une flotte sur les Grands Lacs. L'année suivante, 30 avril 1729, M. Sillery écrit au ministre : " M. le général Beauharnois, m'ayant fait entendre qu'il était nécessaire de faire construire à Montréal, cinquante bateaux, en forme de canots, pour contenir sept hommes, deux mois de vivres, avec une réserve du port de six cents livres, je les ai ordonnés et je compte qu'il y en a plus de la moitié de faits. Il pense qu'à l'avenir on doit naviguer par les lacs et quitter l'ancienne route de la rivière des Outaouacs, à laquelle on ne peut aller qu'avec des canots d'écorce, qui coûtent beaucoup et se trouvent hors de service après le voyage, et avec lesquels partie des choses naufragent dans les rapides." ||

---

‡ Rapport sur les limites française, 1880, p. 130.
|| Corresp. gouv. fran. 3e série XI, p. 22-23.

Le 15 octobre de l'année suivante 1730, M. de Beauharnois et l'intendant Hocquart écrivaient au ministre : " Le fort Temiscamingue a été remis par le sieur de la Gorgendière, qui prétend avoir fait des dépenses considérables, pendant son année de jouissance, en présents qu'il fit faire aux sauvages des différentes nations des environs de son poste, pour les attirer, et aussi dans les avances qu'il leur a faites, suivant l'usage ordinaire des traiteurs. Comme une année, ou même deux années d'exploitation ne donnent aucune chance de profit, on demande qu'il soit exempt du paiemeet de deux cents livres de marchandises qu'il a achetées des magasins du Roi. " **

L'année suivante, 1731, le grand explorateur le Vérandrye passait par l'Ottawa, en route pour les prairies du Nord-Ouest. On a prétendu qu'il a suivi le bord de la rivière, à cheval. Cet exploit semble incroyable, puisque la forêt vierge couvrait alors le pays. En 1733, l'arpenteur Normandin explore la hauteur des terres et en fait la carte que l'on suit encore aujourd'hui. En 1734, l'intendant Hocquart informé, par des voyageurs, de la découverte d'une mine de plomb au lac des Chats, y envoie l'arpenteur Boisclerc avec des instructions dont voici le résumé : " M. Boisclerc partira le 12 ou 15 du mois prochain, en canot d'écorce, avec le nombre d'hommes nécessaires pour aller au lieu de la mine. Comme la veine s'étend sous l'eau, paraît-il, il examinera les lieux d'alentour pour voir s'il ne trouvera pas de veines plus propices. Il amènera avec lui le sieur Guillet qui part pour le Témiscamingue, et qui a quelque connaissance de la situation de la dite mine. Le sieur Boisclerc dressera un procès-verbal de tout ce qui peut intéresser, par rapport à la dite mine. Il marquera également le nombre et la longueur des portages, depuis Montréal, à ce point. Il emmènera avec lui le sieur de Fonblanche qui a connaissance de cette mine et d'une autre dans le voisinage, qui peut être du cuivre. Il fera des épreuves sur le lieu même de la qualité du plomb : il rapportera avec lui à Montréal au moins trente à cinquante livres de mine. Ce sont deux sauvages Nipissings qui ont révélé l'existence de cette mine. Il serait bon que le sieur de Boisclerc les eût avec lui. L'importance de cette découverte se

** Lindsay : Rapport, (anglais,) sur les Limites, p. 198.

fait assez sentir et nous sommes persuadé que le sieur de Boisclerc ne négligera rien pour l'exécution de la présente instruction ; nous le lui recommandons. Fait à Montréal le 22 juillet 1734, par Hocquart."

Quelques années plus tard, 1739, débarquèrent à Québec les sieurs Forster, père et fils, mineurs allemands aux gages du roi de France. Ils parcoururent tout le Canada, du lac Supérieur à la baie Saint-Paul, à la recherche des mines de cuivre, et autres. L'intendant Hocquart qui avait sollicité leurs services, leur procura toutes les facilités désirables pour exécuter des explorations fructueuses. Les mines de cuivre du lac Supérieur étaient connues depuis longtemps. Les MM. Forster en découvrirent d'autres au lac Nipissing, où ils indiquèrent cinq ou six filons avantageux. A la roche Capitaine, sur l'Ottawa, et aux Chaudières, ils en signalèrent de nouvelles.

En 1752, le poste des Deux-Montagnes avait pour commandant le chevalier de Benoist. *

A la même époque, le navigateur Bougainville écrivait, de cette seigneurie des Sulpiciens : " Il peut y avoir ici deux cent cinquante sauvages, Nipissings, Algonquins et Iroquois. Il n'y a ni commandant français, ni garnison. Le commerce est affermé par les prêtres pour neuf ans. Il en sort, année commune, cent cinquante paquets " de fourrures ". †

Y avait-il, oui ou non un commandant français aux Deux Montagnes ? Les deux témoignages se contredisent, et nous restons dans le doute. La chose, du reste, ne vaut pas la peine qu'on l'éclaircisse. Quant aux sauvages d'Oka, ils sont les seuls dont les statistiques de l'époque fassent mention, dans la vallée de l'Ottawa. Sans doute, ils passaient une partie de leur temps à chasser dans les forêts, et ils revenaient, ensuite, au village, à la belle saison, pour vendre les fourrures qu'ils rapportaient.

Le même Bougainville, écrivait en date de 1759 : " De Montréal à Michillimackinac, il y a trois cents lieues, passant par

---

* Daniel, gr. fa. 80.

† Bougainville : *Notice Historique sur les Sauvages.*

la Grande-Rivière. Il y monte, chaque année, quatre-vingts canots d'écorce, de six à sept cents hommes. *

En 1788-1789, il est fait mention d'arpentage en cours d'exécution sur la Grande-Rivière.

En 1793, le géomètre Peachy arpente les terres depuis Carillon jusqu'à Repentigny, sur l'Ottawa. †

Tels sont les principaux documents historiques que nous avons recueillis sur notre rivière, au dix-septième siècle. Notons maintenant les premiers essais de colonisation qui s'y firent.

Les premières concessions de seigneuries, sur la rivière Ottawa, datent de 1674. Le 27 novembre 1674, la compagnie des Indes occidentales donnait et accordait à M. Prévôt, major à Québec, une concession de la continuation de terre non concédée, au lieu de la Pointe à l'Orignal, au-dessus de Montréal, de l'étendue de deux lieues de front, sur deux lieues de profondeur, avec droit de pêche, chasse et traite avec les sauvages, et propriété des lacs et rivières, mines et minières qui s'y trouvent ; pour, par lui, ses hoirs et ayant cause, jouir, à perpétuité, de la dite concession, propriété et seigneurie, sans justice ; à la charge, par lui et ses successeurs, de la foi et hommage qu'ils seront tenus de rendre, à chaque mutation de possesseur, au château Saint-Louis à Québec, avec un écu d'or qui sera payé en rendant le dit hommage, dont il sera expédié acte, et encore à la charge et condition que le sieur Prévôt fera incessamment faire le défrichement des terres de la dite concession. ‡

La concession de la seigneurie de la Petite-Nation à Mgr. de Laval, porte la même date 1674 : "Concession d'une pièce de terre de cinq lieues de face, sur cinq de profondeur, sur la grande rivière Saint-Laurent, à environ quarante-cinq lieues de Montréal, à partir de la chute des Chaudières, appelée communément

---

* Bougainville, p. 44.

† Rapp. commissaires des terres, 1856, p. 234-5.

‡ Titres de la seigneurie de la Pointe à l'Orignal, Ont. Ces titres précieux dont nous n'avons point trouvé d'extraits dans le Recueil des titres seigneuriaux, ont été gracieusement mis à notre disposition par M. Higginson, registrateur du comté de Prescott.

Petite-Nation, en descendant la rivière qui sert de route aux Indiens Outaouais". Les erreurs grossières dont fourmille ce document, aussi bien que les signatures qui y sont apposées, indiquent bien qu'il fut rédigé en France, loin des lieux. L'évêque était tenu de faire un défrichement dans les quatre années, à moins qu'il n'en fut empêché par la guerre ou autre cause légitime, comme il arriva en effet.

Cette seigneurie passa en possession du séminaire de Québec, et fut vendue, plus tard, à la famille Papineau.

A la date du 7 juin 1680, l'intendant Duchesneau fit, à Charles-Joseph d'Ailleboust des Musseaux, une promesse par écrit ; et en 1682, 15 juin, le comte de Frontenac signa le titre régulier de concession de la seigneurie d'Argenteuil, à laquelle appartenait l'île de Carion, "Carillon".

En 1722, Madame d'Argenteuil fit une déclaration expliquant que si elle n'avait pas envoyé de colons sur sa seigneurie, c'était en vertu de la défense qui était faite d'établir des colons sur l'Ottawa, au-dessus de Montréal. "Les deux seigneuries sus nommées étaient dans le même cas". En conséquence elle demandait la confirmation de sa concession ; ce qui lui fut accordé.

La fille de cette dame épousa l'illustre navigateur Lapérouse.

En 1717, concession fut faite aux prêtres de Saint-Sulpice de la seigneurie des Deux-Montagnes. On pense qu'elle fut immédiatement mise en culture. Ce serait donc la première terre défrichée sur l'Ottawa.

En date du 23 octobre 1702, concession fut accordée à messire Philippe de Rigault, chevalier de Vaudreuil, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, capitaine des vaisseaux du roi, gouverneur de Montréal et de ses dépendances, de la seigneurie de Vaudreuil.

En 1732, concession "à Pierre Rigaud, écuyer, seigneur de Cavaigniol, major des compagnies des troupes du détachement de la marine en ce pays, et à Pierre-François Rigaud, capitaine d'une des dites compagnies, d'un terrain situé le long de la Grande-Rivière, en tirant sur le Long-Saut, mesurant trois lieues de front

sur trois lieues de profondeur, sous le nom de Rigaud, joignant la seigneurie de feu M. le marquis de Vaudreuil, leur père. *

Telles sont les concessions de terre faites sur la rivière Ottawa, sous la domination française.

Avant d'aller plus loin, il convient de chercher l'origine de deux noms fort anciens : ceux de la pointe Mondion et de la rivière Gatineau. Nous tirons ce que nous allons dire, comme tout le reste d'ailleurs, des notes de M. Benjamin Sulte.

La pointe Mondion est une pointe de terre, sur l'Ottawa, qui se trouve dans le canton actuel d'Onslow, un peu au-dessus de la chute des Chats. Elle est connue sous ce nom depuis cent ans et plus. Quelle est l'origine de ce nom ? Nous le voyons mentionné trois fois dans nos annales. En 1694, un lieutenant de marine réformé, maintenu dans les rôles des officiers servant au Canada ; en 1699, un M. de Mondion, officier de mérite, recommandé pour de l'avancement, par le gouverneur général ; enfin, un troisième de Mondion, enseigne des troupes, enterré à Québec en 1702 à l'âge de 38 ans.

Quant à la Gatineau, elle a évidemment pris son nom d'un des membres de la famille Gatineau, aujourd'hui éteinte.

Nicolas Gatineau dit Duplessis arriva au pays en 1649. Il fut greffier des Cent-Associés, aussi notaire et greffier de la Cour, aux Trois-Rivières et à Montréal. Après deux ans de résidence aux Trois-Rivières, il passa, en 1651, de l'autre côté du Saint-Maurice et s'établit au Cap de la Magdeleine, dans un village d'Algonquins. Il épousa la sœur de Pierre Boucher, seigneur de Boucherville. La Magdeleine était un grand marché des sauvages qui, par peur des Iroquois, descendaient aux Trois-Rivières par le Saint-Maurice et la Gatineau. Gatineau lui-même était un fameux traitant. La dernière fois que nous trouvons son nom dans les registres porte la date 1681. On n'a point son acte de décès. Peut-être se noya-t-il en voyage dans la Gatineau, qui prit son nom.

Il laissa trois fils : Nicolas qui s'illustra contre les Anglais ; Jean, seigneur de Gatineau près de Machiche, traitant au

* Titres seigneuriaux.

Détroit, mort en 1750, aux Trois-Rivières ; Louis, seigneur de Sainte-Marie, comté de Champlain, mort au même lieu. Ce dernier seul laissa un fils, lequel ne se maria point. Cette famille est donc éteinte. †

De toutes ces concessions on peut dire que, pendant la durée du dix-huitième siècle, les seigneuries des Deux-Montagnes et de Vaudreuil commençèrent seules à être colonisées.

La guerre contre les Anglais et la conquête arrêtèrent l'expansion des Canadiens vers l'ouest.

Avec cet instinct des races cherchant leur salut, instinct qui touche au génie, les Canadiens comprirent qu'ils devaient se tenir groupés et concentrés dans leurs vieilles paroisses du Saint-Laurent, à l'ombre de leurs clochers et sous la conduite de leurs prêtres. Ils firent pendant longtemps semblant d'y dormir. Mais la population dont la densité s'accroissait régulièrement, ne tarda pas à couvrir la grande vallée et à s'en faire un fort inexpugnable.

Elle s'étendait d'abord de proche en proche, comme une tache d'huile. Ce ne fut qu'au siècle suivant, que, se trouvant trop à l'étroit, elle déborda comme un torrent et créa au loin des paroisses, à la grande surprise des étrangers.

La colonisation de la rivière Ottawa, dans notre province ecclésiastique, commença aux derniers jours du dix-huitième siècle. Mais comme elle ne se rattache à rien de ce que nous avons vu jusqu'ici, nous en ferons l'objet d'une étude distincte et du livre second de notre histoire.

Toutefois, nous ne pouvons terminer ce travail sur nos origines sans dire un mot des fameuses compagnies anglaises de traite qui accaparèrent si longtemps le commerce des fourrures dans nos régions.

---

† Nous donnons ailleurs l'histoire de l'origine du fort Coulonge.

CHAPITRE VI.

LES COMPAGNIES DE TRAITE ET LES VOYAGEURS CANADIENS.

COMME on le sait, le commerce des fourrures, fut, pendant tout le dix-septième et le dix-huitième siècle, l'unique ressource du Canada. On resta même longtemps sans cultiver la terre, tant on considérait l'agriculture comme de peu d'importance. Tandis que le gouvernement français et le clergé nourrissaient, en fondant la colonie, la pensée de convertir les sauvages au christianisme et de créer en Amérique une France nouvelle, les diverses compagnies qui se succédèrent dans l'administration du pays, n'eurent, toutes, que la traite pour objet.

L'Angleterre, de son côté, ne voyait pas, sans jalousie, la vente des pelleteries, monopolisée par la France. N'ayant pu prendre pied sur les rives du Saint-Laurent, elle jeta ses regards plus au nord, sur les solitudes de la baie d'Hudson. *

Dès l'année 1670, le roi d'Angleterre concéda à une compagnie, dite de la baie d'Hudson, la propriété du territoire compris dans le bassin de cette mer, avec le privilège exclusif d'y faire la traite. Il ne se doutait guère de l'importance de cette concession qu'il fit à titre gracieux, et qui embrassait des régions plus grandes qu'un royaume.

On sait que la question de la souveraineté de la baie d'Hudson fut cause de longues disputes et de sanglantes démêlés entre les Anglais et les Français, parmi lesquels s'illustra d'Iberville. Toutefois le gouvernement français finit par reconnaître les droits

---

* Ce qui suit est un résumé du livre d'Arthur Buies, l'*Outaouais supérieur.*

de l'Angleterre, et ne revendiqua plus pour lui, à partir de 1725, que le bassin du Saint-Laurent.

Pendant que la compagnie de la baie d'Hudson s'enrichissait d'année en année, les Français ne demeuraient point inactifs. Leurs coureurs des bois, gagnant de proche en proche, arrivaient sur les rives du Mississipi, et, à travers les prairies du Nord-Ouest, jusqu'au pied des Montagnes-Rocheuses ; faisaient alliance avec les sauvages, et rapportaient, chaque printemps, à Montréal ou aux Trois-Rivières d'énormes quantités de pelleteries.

Les guerres de la conquête, et peu après, celles de l'indépendance américaine, absorbèrent l'attention des Français et les détournèrent du commerce, qui fut ruiné. D'ailleurs, les sauvages voyaient avec méfiance la domination des Anglais qu'ils avaient accoutumé de considérer comme des ennemis et les alliés des Iroquois.

Toutefois, dans l'année 1783-84, il se forma à Montréal une nouvelle compagnie de traite, composée, presque exclusivement, de négociants écossais, qui prit le nom de compagnie du Nord-Ouest et qui commença immédiatement de grandes et fructueuses opérations.

Elle ne tarda pas à devenir une rivale redoutable pour la compagnie de la baie d'Hudson. Les employés des deux compagnies eurent des rencontres dans les solitudes de l'ouest et se livrèrent des batailles où le sang coula abondamment.

Enfin, de guerre lasse, on en vint à un arrangement. En 1821 les deux compagnies se fondirent en une seule qui conserva le nom de Compagnie de la baie d'Hudson. Cette dernière subsiste encore aujourd'hui, mais non plus comme puissance territoriale, car, à l'époque de la Confédération canadienne, ses droits sur le Nord-Ouest ont été rachetés. (1870).

La Compagnie du Nord-Ouest employait cinquante commis, soixante et onze interprêtes, onze cent-vingt navigateurs et trente-cinq guides. Ces hommes prenaient leur engagement, à Montréal, pour cinq mois ; du premier mai à la fin de septembre. Le salaire d'un guide était de huit cents à mille livres, et un habit. Celui

d'un patrons de barque, de quatre à six cents livres. Celui des rameurs, de deux cent cinquante à trois cent cinquante livres. Les guides interprètes recevaient jusqu'à trois mille livres. Ils étaient tous nourris, aux frais de la Compagnie, et avaient le droit de faire la traite à leur propre compte, ce qui leur permettait de doubler leurs gages.

A ces employés il convient d'ajouter sept ou huit cents sauvages, hommes, femmes et enfants, attachés au service des hommes et de la Compagnie, qui les nourrissait.

A la fonte des neiges la flotte de traite se réunissait à Lachine, port de départ de l'expédition. Le chargement de chaque canot était : dix hommes, avec leur bagage, soixante cinq balles de marchandise de quatre-ving-dix livres, chacune ; six cents livres de biscuits, deux cents livres de sel et trois boisseaux de fèves.

Avant d'entrer dans le lac des Deux-Montagnes, commencement de la navigation, on s'arrêtait dévotement à la chapelle de Sainte-Anne du Bout de l'Ile, patronne des voyageurs, on lui demandait sa protection dans le voyage, et on chantait un cantique en son honneur.

La route était longue et pénible ; partout des portages sur l'Ottawa, la Mattawan et le lac Nipissing. Une fois descendus aux Grands Lacs on longeait prudemment les côtes, et l'on arrivait enfin, après trois mois de navigation, au Grand Portage, à l'extrémité ouest du lac Supérieur, terminus du voyage, et entrepôt de toutes les régions de l'ouest.

On trouvait là des troupes de voyageurs et de sauvages venus avec des paquets de fourrures, et qui s'en retournaient chargés de marchandises et de vivres qu'ils devaient distribuer dans tous les forts du pays. Il n'était pas rare de rencontrer, à la fois, mille à douze cents hommes au Grand Portage. On buvait beaucoup, on se battait mainte fois, mais jamais on ne manquait à la discipline et à l'obéissance envers les bourgeois de la Compagnie.

Les compagnies se sont rendues coupables, paraît-il, d'un crime odieux envers leurs hommes. Au lieu de réprimer leurs

excès et d'exercer une exacte police, elles favorisaient plutôt, de sang-froid, la débauche et l'orgie. Les liqueurs fortes, dont elles avaient le monopole, coulaient à flots, sans que les voyageurs eussent d'argent à débourser. Seulement on tenait un compte exact de leurs dettes, et lorsqu'ils arrivaient à Montréal, au lieu de toucher leur salaire, ils apprenaient avec stupeur qu'ils étaient redevables à la Compagnie. Ainsi on ne se contentait pas de la traite des fourrures, on faisait encore la traite des hommes, en réduisant à une espèce d'esclavage, d'honnêtes et dévoués serviteurs.

Le but des Compagnies était, non-seulement d'augmenter leurs bénéfices, mais aussi de s'assurer les longs services des vieux voyageurs dont l'expérience et l'habileté étaient nécessaires pour la formation des novices.

La compagnie du Nord Ouest possédait, sur l'Ottawa, plusieurs postes : les forts Mondion, du Portage, Coulonge et William, et probablement Mattawan, où se réunissaient, chaque été, les sauvages de la vallée.

Aujourd'hui, la compagnie de la baie d'Hudson, possède, dans notre province ecclésiastique le grand poste central de Mattawan et une douzaine de postes inférieurs, dépendants de celui de Temiscamingue, sans compter les forts d'Abbitibi, de Moose, d'York, d'Albany, etc., sur la baie d'Hudson.

Les sauvages y apportent leurs pelleteries, et y reçoivent en échange les produits européens dont ils ont besoin pour toute l'année.

Ces forts se composent, d'ordinaire, d'un magasin construit en épaisse maçonnerie et entouré d'une haute palissade de quinze pieds, dans lequel, en cas d'alerte, les commis pouvaient se réfugier, et de quelques maisons d'habitation. Autour de ces constructions s'étend, généralement, un vaste jardin, bien cultivé, qui procure aux habitants du poste quelques légumes et quelques fruits.

La plupart des voyageurs de la compagnie du Nord-Ouest étaient des Canadiens. On les estimait supérieurs à tous les autres peuples pour leurs qualités de force, d'endurance, de sou-

plesse, pour leur obéissance et leur perpétuelle bonne humeur, enfin pour leur facilité à s'adapter aux mœurs des sauvages auprès desquels ils étaient toujours bienvenus.

Plusieurs de ces Canadiens-Français, ainsi que les Ecossais de la Compagnie de la baie d'Hudson, épousèrent des sauvagesses et donnèrent naissance à ces fameux Métis du Nord-Ouest, si connus dans notre histoire contemporaine. Ils habitaient les bords de la Rivière-Rouge ; et, c'est pour eux, qu'en 1818, l'abbé Provencher alla fonder, avec ses compagnons, cette mission dont il devint, deux ans après, le premier évêque, et qui fut l'origine de notre province actuelle du Manitoba. Tous ces détails nous sont fournis par le journal de Sir Alexandre Mackenzie, illustre voyageur et l'un des chefs de la compagnie du Nord-Ouest.

Nous allons les compléter par des extraits d'un article du *Scottish Magazine* de 1841, traduit par M. H. J. Tessier :

" Les " voyageurs " canadiens sont peut-être les hommes les plus intrépides, les plus infatigables, et, en même temps les plus joyeux que l'on puisse rencontrer. Leur tâche est de conduire les grands canots d'écorce de la puissante compagnie qui fait le commerce de fourrures au Nord-Ouest, qu'ils remontent chargés de couvertures de laine, d'eau-de-vie, de poudre etc., etc., et qu'ils ramènent pleins de ballots de fourrures du poids de 90 livres, pour qu'un homme puisse les transporter dans les portages.

On fait portage aux rapides et aux chutes, ou pour passer d'une rivière à l'autre, ou pour éviter les longs détours. Alors on décharge le canot ; les uns portent les avirons, les armes, les vivres, d'autres les ballots de marchandises, d'autres enfin portent le canot lui-même sur leurs épaules, la quille en l'air. Arrivés à l'eau tranquille, on remet le canot à l'eau, on le charge, et on reprend les avirons. La chasse et la pêche fournissent au voyageur sa nourriture ; si l'une et l'autre lui manquent à la fois il entame sa réserve de viande séchée qu'on appelle du pemmican. Les délices du voyageur sont le thé, et, de temps en temps, un coup de rhum. C'est le soir qu'on prépare le thé, lorsque le temps vient de camper. Les uns dressent la tente, les autres

recueillent le bois sec, et font du feu, d'autres, enfin, rapportent le gibier qu'ils ont tué ou le poisson qu'ils ont pris, et le font griller à la flamme ardente. Le thé chante dans la théière ; c'est le temps du gros rire et des bons mots. On charme la longueur du chemin par des chansons dont le rythme cadencé donne aux coups de rame la mesure.

Après ses longs et pénibles voyages, le Canadien vient se reposer au village, et raconter longuement ses exploits. Cette vie vagabonde, qui gâterait tout autre homme, n'a pour ainsi dire, aucun effet sur lui. Il reste ce qu'il était, bon sujet et bon chrétien, ou, tout au moins, il se convertit aussitôt qu'il s'est marié et établi.

Le canot d'écorce du sauvage est admirablement adapté à la navigation sur des cours d'eau remplis de rapides et souvent peu profonds. Il cale à peine quelques pouces. Ce sont de minces bandes d'écorce de bouleau étendues sur une charpente en bois légère et flexible, gommées sur toutes les coutures, de façon à le rendre imperméable. Le fond est rond et sans cale. C'est un tour de force de s'y tenir en équilibre et de l'empêcher de rouler. On s'y tient à genoux et l'on frappe l'eau, non pas à la surface comme avec des rames, mais en plongeant du haut en bas, comme avec des pagaies. Le timonier et le guide, aux deux extrémités du canot, conduisent à l'aviron qui remplace le gouvernail.

Rien n'est merveilleux comme de voir avec quelle habileté ils évitent les obstacles qu'ils rencontrent à chaque instant, les troncs flottants, les rochers, les remous etc., etc. Mais il faut les voir dans les rapides filant comme l'éclair, au milieu de l'écume des récifs. Alors règne un lugubre silence, les rameurs s'arrêtent ; l'homme de l'avant veille à tout ; le timonier a les yeux attachés sur celui-ci pour obéir au moindre signal et donner le coup d'aviron qui doit faire tourner à point. Le danger passé, un cri perçant, à la manière des sauvages, s'élève et fait bondir le cœur des voyageurs. Alors le meilleur chanteur de la bande entonne sa chanson :

A LA CLAIRE FONTAINE.

(*Chanson des Voyageurs.*)

A la claire fontaine
M'en allant promener,
J'ai trouvé l'eau si belle
Que je me suis baigné ;
Refrain.
Il y a longtemps que je t'aime
Jamais je ne t'oublierai.

2

J'ai trouvé l'eau si belle
Que je m'y suis baigné ;
Sous les feuilles d'un chêne
Je me suis fait sécher.
Il y a longtemps etc..

3

Sous les feuilles d'un chêne
Je me suis fait sécher ;
Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait.
Il y a etc..

4

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait ;
Chante rossignol, chante
Toi qui as le cœur gai.
Il y a etc..

5

Chante rossignol, chante
Toi qui as le cœur gai ;
Tu as le cœur gai ;
Tu as le cœur à rire
Moi je l'ai à pleurer.
Il y a etc..

6

Tu as le cœur à rire
Moi je l'ai à pleurer ;
J'ai perdu ma maîtresse, *
Comment m'en consoler ?
Il y a etc..

7

J'ai perdu ma maîtresse
Comment m'en consoler ?
Pour une blanche rose
Que je lui refusai.
Il y a etc..

8

Pour une blanche rose
Que je lui refusai ;
Je voudrais que la rose
Fut encore au rosier.
Il y a etc..

9

Je voudrais que la rose
Fut encore au rosier ;
Et que le rosier même
Fut à la mer jeté.
Il y a etc..

AUTRE CHANSON.

Nous avons sauté le Long-Saut,
L'avons sauté tout d'un morceau.
Quand un chrétien se détermine
A voyager dans les pays d'en haut,
Il faut qu'il quitte sa famille
Pour aller se faire manger par les brulots.

---

* Ce mot, dans les chansons canadiennes, n'est jamais pris dans un sens déshonnête.

Qu'il nous soit permis de citer ici une page charmante de M. l'abbé Proulx.

" Nous avions pris sept heures pour monter le Long-Saut. Nous le descendîmes, je crois, en une demi-heure. "

" Notre bateau se lance au milieu des bouillons et est emporté avec la rapidité de la flèche ; il fournit une course effrénée. Les mains saisissent fortement la planche du siège, le regard se fixe sur l'abîme, les lèvres sont muettes et le cœur palpite d'émotion. Chaque fois que le bateau, comme pour s'effondrer, descend dans une cave, les Sauvages poussent du fond de leur poitrine un cri de joie sourd, le frisson vous passe par tout le corps. Vous diriez que l'embarcation emportée à l'épouvante, va se briser sur un rocher ; déjà elle n'en est plus qu'à quelques pieds, mais soudain l'homme d'avant et le timonier l'ont virée bout pour bout, et elle continue sa route, sautant, bondissant, longeant un autre abîme, montant et descendant sur le dos des vagues qui l'emportent comme des chevaux au galop. "

" Nos guides sont devenus d'autres hommes ; ils ont perdu leur attitude lente et un peu non chalante ; l'œil dominateur, la tête haute, la chevelure au vent, l'air inspiré, ils sont debout à leur poste. Leur commandement est bref, leurs mouvements sont vifs et saccadés ; ils se penchent sur la rame, se baissent et se relèvent, et sautent d'un bord à l'autre du bateau. Puis, quand le pas périlleux est passé, quand l'abîme est franchi, il faut voir comme ils se redressent dans leur fierté, une main sur la rame, le poing sur la hanche, triomphants ; ils sont sublimes. Une fois dans ma vie j'aurais désiré être guide de grand canot, ç'aurait été pour sauter le Long-Saut. " *

Tel était le voyageur canadien. Il a disparu avec la traite, ou plutôt il s'est transformé ; il est devenu bûcheron, homme de chantier. Nous le reverrons sous cette nouvelle forme.

M. Benjamin Sulte nous fait réellement connaître le rôle et le caractère de ce type étrange et unique au monde, et qu'il est bon de buriner avant qu'il ne s'efface.

---

* Voyage à l'Abbitibi, ou visite pastorale de Mgr Duhamel dans le haut de l'Ottawa, par J.-B. Proulx, prêtre.

" Qui dit voyageur, dit nomade. Le jeune homme quitte sa famille dans une paroisse du Bas-Canada, s'enfonce dans la forêt, reparaît un instant chaque année, amasse ou n'amasse pas d'argent pour s'établir ; mais il finit par retourner se marier et vivre dans le voisinage du clocher natal. Tel est notre voyageur. Rien en lui ne ressemble au type de l'aventurier. S'il s'absente, s'il court le monde, s'il endure follement misères et fatigue, il n'en reste pas moins attaché à la patrie, la patrie dans le sens du mot ancien : le village, la paroisse où résident ses affections d'enfance. Nous avons tous ou nous avons tous eu des voyageurs dans nos familles. La race canadienne vagabonde étrangement, dit-on, et semble éparpiller ses forces au lieu de les concentrer. Erreur. Tout ce mouvement part et revient au sol primitif. Et alors même qu'un voyageur se lance dans les expéditions les plus lointaines, on le voit conserver sa marque distinctive. Il ne revient pas toujours à la " maison ", celui-là ; les glaces de la baie d'Hudson le connaissent, les plaines de l'ouest sont ses domaines, la région pastorale des nouveaux Etats américains l'a vu arriver le premier. Mais qu'importe ? Il est toujours ce qu'il était ; bon sang ne peut mentir. Ces voyageurs, perdus pour nous, croit-on, parce qu'ils ne sont point revenus, fondent des colonies, de grandes villes même, et, en tout cas, ils ont porté jusqu'aux confins du monde habité, ce sentiment français, cette langue impérissable, cette gaieté de tous les instants, cette vigueur de muscles, cette connaissance et ce mépris du danger que la civilisation s'étonne d'apercevoir à son avant-garde. Le voyageur, c'est l'élément le plus manifeste de notre destinée en Amérique. Encore une fois il n'a rien de l'aventurier ; il ne marche pas comme ce dernier, pour faire le tour de la terre, en enfant perdu, et laisser ses os quelque part, sans avoir rien accompli de durable ; non ! il essaie ses ailes, parcourt ses " territoires ", donne de l'air à ses poumons, mange une ration suffisante de vache enragée " ce qui améliore toujours l'homme bien intentionné ; " puis se fixe, tantôt près de la terre paternelle, c'est le plus grand nombre, tantôt sur un site plus lointain qui l'a séduit et auquel il ne demande pas une vie de paresse, soyez-en certains. Tous les voyageurs établis sont actifs.

Ils ont connu la vie, et ils savent comment s'y prendre quand il s'agit de se faire respecter. *

Voici le fameux chant des voyageurs de Thomas Moore, où il est parlé de l'Ottawa, rivière dont le poëte n'a vu, d'ailleurs, que l'embouchoure en 1813.

WRITTEN ON THE RIVER ST. LAWRENCE.

Faintly as tolls the turning chimes
Our voices keep tunes and our oars keep time.
Soon as the woods on shore look dim
We'll sing at St. Ann's our parting hymn.

Row, brothers, row, the stream runs fast,
The Rapids are near, and the day light's past !

Why should we get our sail unfurl !
There is not a breath the blue wave to curl !
But when the wind blows off the shore,
Oh ! sweetly we'll rest on our weary oar.

Blow, breezes, blow, the stream runs fast,
The Rapids are near and the daylight's past !

Utawas' tide, this trembling moon
Shall see us float over thy surge soon,
Saint of this green Isle ! hear our prayers,
Oh ! grant us cool heavens and favouring airs.

Blow, breeze, blow, the stream runs fast,
The Rapids are near, and the daylight's past !

Nous ne terminerons pas ce chapitre sans offrir à nos lecteurs un régal littéraire qui les délassera des aridités de l'histoire. C'est la légende de Cadieux, due à la plume du docteur Taché dont les lettres pleurent encore la perte. †

* Benj. Sulte. *Œuvres diverses.*

† *Forestiers et Voyageurs*, par le docteur Taché.

" En remontant la grande rivière des Outaouais, on ne manque pas de s'arrêter au " Petit-Rocher de la haute montagne " qui est au milieu du portage de cette chute, en bas de l'île du " Grand-Calumet " : c'est là qu'est la fosse de Cadieux, dont tout le monde a entendu parler.

Chaque fois que les canots de la compagnie passent au Petit-Rocher, un vieux voyageur raconte aux jeunes gens l'histoire de Cadieux ; les anciens voyageurs qui l'ont déjà entendu raconter aiment à l'entendre quand ils ne la redisent pas eux-mêmes. Cette fois-là, ce fut le vieux Morache, un ancien guide, qui nous déroula le récit des aventures de Cadieux.

Cadieux était un voyageur interprète marié à une Algonquine ; il passait d'ordinaire l'hiver à la chasse, et, l'été, il traitait avec les sauvages, pour le compte des marchands. C'était au temps des dernières expéditions des Iroquois : Cadieux avait passé la saison de chasse au portage des Sept-Chutes où il était cabané avec quelques autres familles : on était alors au mois de mai, et Cadieux attendait des sauvages de l'Ile et des " Courte-Oreille (Outaouais), qui devaient descendre en même temps que lui jusqu'à Montréal avec des pelleteries.

La plus grande tranquillité régnait dans les cabanes du Petit Rocher, lorsqu'un beau jour un jeune sauvage, qui était allé rôder autour des rapides et en bas du portage, arriva tout essoufflé au milieu des familles dispersées autour des cabanes, en criant : Nattaoué ! Nattaoué ! les Iroquois ! les Iroquois !

En effet un parti de guerre iroquois était, en ce moment, à environ une lieue en bas du portage des Sept-Chutes : ils savaient que c'était le temps où les canots descendaient la Grande-Rivière venant des pays de chasse, et ils voulaient " faire coup ".

Il n'y avait qu'un seul moyen d'échapper, c'était de tenter de sauter les rapides, chose à peu près inouïe ; car, comme le disait le vieux Morache, " ils ne sont pas drus les canots qui sautent les Sept-Chutes."

Mais ce n'était pas tout cependant, il fallait encore que quelqu'un restât sur place pour opérer une diversion, attirer les Iro-

quois dans le bois et les empêcher ainsi, une fois engagés dans le portage, de porter leur attention sur les rapides et de connaître ce qui était arrivé. Pour qui sait ce que c'était que les Iroquois dans ce temps là, il sera facile de comprendre que sans un pareil stratagème, l'examen des traces toute fraîches laissées par les feuilles les eut fait de suite partagé en deux bandes dont l'une eut remonté et l'autre descendu la rivière, à la poursuite des fugitifs.

Cadieux comme le plus capable et le plus entendu de tous, se chargea de la périlleuse mais généreuse mission, prenant avec lui un jeune Algonquin dans le courage et la fidélité duquel il avait une grande confiance. Leur but atteint, Cadieux et son compagnon se proposaient de prendre le chemin le plus sûr pour rejoindre leurs gens, qui devaient envoyer à leur rencontre en cas d'un trop long retard.

On leva les cabanes : une fois les préparatifs faits, Cadieux et son jeune compagnon, armés de leurs fusils, haches et couteaux, munis de quelques provisions, partirent pour aller au-devant des Iroquois. Il était convenu que les canots laisseraient le couvert de la rive pour se lancer dans les rapides, dès qu'on aurait entendu le rapport d'un ou de plusieurs coups de fusils dans la direction du portage.

Une heure ne s'était pas écoulée qu'un coup de fusil retentit, suivi bientôt d'un autre, puis de plusieurs. Pendant cette lutte, au bruit des détonations, les canots engagés dans les terribles courants, bondissaient au milieu des bouillons et de l'écume, plongeaient et se relevaient sur la crête des vagues qui les emportaient dans leur course. Les habiles canotiers, hommes et femmes, aux deux bouts de chaque canot, régularisaient leurs mouvements, évitaient les pointes acérées des rochers, et tenaient avec leurs avirons ces frêles canots d'écorce dans les "filets d'eau propices," indiqués par l'état de la surface des ondes et la forme du courant.

On s'était recommandé en partant à la bonne Sainte-Anne, et on priait de cœur tout le temps.—"Je n'ai rien vu dans les Sept-Chutes, disait ensuite la femme de Cadieux, qui était une pieuse

femme, je n'ai rien vu qu'une "grande dame blanche" qui voltigeait devant les canots et nous montrait la route !"

Les canots furent sauvés, et rendus en peu de jours hors d'atteinte des ennemis au lac des Deux-Montagnes. Mais que faisait Cadieux et son sauvage pendant tout ce temps, et que devinrent-ils ? Voici ce qui s'était passé, comme on l'a su plus tard de quelques Iroquois et des gens envoyés au-devant du brave interprète.

Cadieux avait d'abord laissé les Iroquois s'engager dans le portage. Après avoir choisi l'endroit le plus favorable pour les tenir hors de la vue de la rivière, il s'était placé en embuscade à petite portée du sentier, bien caché dans d'épaisses broussailles : il avait de même embusqué son sauvage à quelques arpents plus haut pour faire croire à la présence de plusieurs partis, une fois l'affaire engagée.

Cadieux laissa passer les éclaireurs Iroquois, qui furetaient de l'œil les bords du sentier, et les premiers guerriers porteurs des canots, jusqu'à ce que les ennemis ayant atteint l'endroit occupé par le jeune Algonquin, il entendit le coup de celui-ci et le cri d'un ennemi atteint.

Les Iroquois ainsi subitement attaqués, bondirent de surprise et firent halte à l'instant ; mais avant même que les porteurs ne se fussent délivrés de leurs charges, un second coup de fusil, tiré par Cadieux au milieu du convoi, abattit un second guerrier. Il est probable que Cadieux avait donné rendez-vous à son sauvage dans une savane peu éloignée du portage ; car c'est vers cet endroit que tous les deux se dirigèrent, en faisant avec succès le coup de feu à l'abri des taillis.

Les avantages avec lesquels les deux braves faisaient la guerre à leurs nombreux ennemis, n'empêchèrent pas cependant le jeune Algonquiu de tomber sous leurs coups. Il ne rejoignit pas Cadieux au lieu du rendez-vous, mais il vendit chèrement sa vie.

Pendant trois jours les Iroquois battirent la forêt pour retrouver les traces des familles, ne s'imaginant pas même qu'elles eussent entrepris la descente des rapides ; pendant trois jours

aussi ils traquèrent le brave voyageur dans le bois. Trois jours et trois nuits qui furent sans sommeil et sans repos pour le brave Cadieux ! Au bout de ce temps les envahisseurs, désespérant de rejoindre les familles et de se rendre maîtres de leur imprenable adversaire, convaincus du reste qu'ils étaient frustrés du fruit de leur expédition remirent leurs canots à l'eau pour redescendre la Grande-Rivière.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis le départ des familles du Petit-Rocher ; on avait eu connaissance du retour des Iroquois, et Cadieux n'était pas encore arrivé : trois hommes partirent donc pour aller à la rencontre de l'interprète et de son compagnon. Ces trois voyageurs remontèrent l'Outaouais jusqu'au Portage-du-Fort sans trouver de traces de quoi que ce fût ; là ils commencèrent à observer les marques du passages des Iroquois, et plus haut des signes qu'ils reconnurent comme indiquant que leur ami avait séjourné dans le voisinage.

Quand, arrivés au portage des Sept-Chutes, ils trouvèrent un petit abri construit de branches qui paraissait avoir été abandonné, ils résolurent de pousser un peu plus loin dans leurs recherches, pensant que Cadieux et son camarade avaient peut-être été obligés de remonter la rivière, pour prendre refuge chez les sauvages de l'Ile.

Deux jours plus tard, c'était le treizième depuis la séparation de Cadieux et des familles, ils revinrent sur leurs pas après avoir consulté les sauvages qu'ils rencontrèrent, certains que leurs deux amis devaient être rendus au lac des Deux-Montagnes ou morts.

En repassant de nouveau près du Petit-Rocher, ils aperçurent de loin, sur le bord du sentier du portage, à côté de la petite loge qu'ils avaient crue abandonnée quelques jours auparavant, une croix de bois dont ils s'approchèrent avec un respect mêlé d'un étonnement étrange.

La croix était plantée à la tête d'une fosse à peine creusée dans le sol, et dans cette fosse gisait le corps encore frais de Cadieux, à demi enseveli dans des branches vertes. Les mains du mort étaient jointes sur sa poitrine, sur laquelle reposait un large feuillet d'écorce de bouleau couvert d'écriture.

Les voyageurs prirent cette écorce qui devait leur révéler le mystère de la mort de leur ami, et leur en expliquer les circonstances extraordinaires ; celui d'entre eux qui savait lire lut les écritures confiés à ce papier des bois et les relut plusieurs fois, en face du cadavre à peine refroidi du brave Cadieux.

De tout ce qu'ils voyaient et de ce qui était écrit sur cette écorce, les voyageurs conclurent que le pauvre Cadieux, le cerveau épuisé par la fatigue, les veilles, l'inquiétude et les privations, avait fini, comme c'est presque toujours le cas dans ces circonstances, par errer à l'aventure jusqu'à ce qu'il fut revenu à l'endroit même d'où il était parti ; qu'une fois là, il avait vécu "sans dessein," suivant l'expression du vieux Morache, pendant quelques jours, se nourrissant de fruits et d'un peu de chasse, sans faire de feu dans sa petite loge de crainte des Iroquois, allant s'affaiblissant de jour en jour ; il les avait reconnus après examen, mais que l'émotion de la joie avait produit en lui un choc tel qu'il était resté sans parole sans mouvement ; qu'après leur départ, enfin, ayant perdu tout espoir, se sentant près de mourir et retrouvant un peu de force dans ces moments solennels, il avait, après avoir écrits ces derniers adieux au monde des vivants, fait les préparatifs de sa sépulture, mis la croix sur sa tombe, s'était placé dans sa fosse et avait amoncelé de son mieux, sur lui, ces branches dont son corps était recouvert, pour attendre ainsi, dans sa prière, la mort qu'il comprenait ne devoir point retarder à venir.

Cadieux était voyageur, poète et guerrier ; ce qu'il avait écrit, sur l'écorce dont il est parlé, était son " chant de mort." Avant de se coucher dans cette froide tombe du portage des Sept-Chutes, l'imagination de celui qui avait tant vécu avec la nature s'était exaltée, et comme il avait l'habitude de composer des chansons de voyageurs, il avait écrit sur ce feuillet de bois son dernier chant. . .

Voici cette "Complainte de Cadieux," écrite par lui-même sur de l'écorce, au Petit-Rocher des Sept-Chutes, avant de se placer dans la fosse creusée de ses mains :—

Petit-Rocher de la Haute-Montagne,
Je viens ici finir cette campagne !
Ah ! doux échos, entendez mes soupirs,
En languissants, je vais bientôt mourir !

Petits oiseaux, vos douces harmonies,
Quant vous chantez, me rattachent à la vie :
Ah ! si j'avais des ailes commes vous,
Je s'rais heureux avant qu'il fut deux jours !

Seul dans ces bois, que j'ai eu de soucis,
Pensant toujours à mes si chers amis ;
Je demandais : hélas ! sont-ils noyés ?
Les Iroquois les auraient-ils tués ?

Un de ces jours que m'étant éloigné,
En revenant je vis une fumée ;
Je me suis dit : ah ! Grand Dieu ! qu'est ceci ?
Les Iroquois m'ont-ils pris mon logis ?

Je me suis mis un peu à l'ambassade,
Afin de voir si c'était embuscade ;
Alors je vis trois visages français.
M'ont mis le cœur d'une trop grande joie !

Mes genoux plient, ma faible voix s'arrête,
Je tombe. . . .hélas ! à partir ils s'apprêtent :
Je reste seul. . . .pas un qui me console,
Quand la mort vient par un si grand désole !

Un loup hurlant vient près de ma cabane,
Voir si mon feu n'avait plus de boucane !
Je lui ai dit : Retire-toi d'ici ;
Car par ma foi, je perc'rai ton habit !

Un noir corbeau volant à l'aventure,
Vient se percher tout près de ma toiture ;
Je lui ai dit ; mangeur de chair humaine,
Va-t-en chercher autre viande que mienne.

Va-t-en là-bas dans ces bois et marais,
Tu trouveras plusieurs corps iroquois ;
Tu trouveras des chairs aussi des os ;
Va-t-en plus loin, laisse-moi en repos !

Rossignolet, va dire à ma maîtresse,
A mes enfants, qu'un adieu je leur laisse,
Que j'ai gardé mon amour et ma foi,
Et désormais faut renoncer à moi !

C'est donc ici que l' monde m'abandonne,
Mais j'ai recours en vous Sauveur des hommes !
Très-Sainte Vierge, ah! m'abandonnez pas,
Permettez-moi d' mourir entre vós bras !

Les Canadiens pleurèrent en lisant sur l'écorce le chant de mort du brave Cadieux. Ils consolidèrent la croix de bois, remplirent la fosse qui contenait les restes de cet homme fort, élevèrent un tertre sur cette tombe solitaire, et prièrent pour le repos de l'âme de leur ami.

L'écorce sur laquelle était écrite la complainte de Cadieux fut apportée au poste du Lac ; les voyageurs adaptèrent un air approprié à ce chant si caractéristique de la rude vie de chasseur et de guerrier des bois, si étonnant par les idées et si digne de remarque à cause des circonstances de sa composition.

On prit la coutume d'entretenir une copie de cette complainte, aussi écrite sur de l'écorce, attachée à un arbre voisin de la tombe de Cadieux au portage des Sept-Chutes. La chose se faisait encore de mon temps et c'est dans cet endroit même que j'ai appris l'histoire de Cadieux, dont les voyageurs sont si fiers. La vieille croix de bois a disparu. Un patriote, M. Joseph Bourque, entrepreneur à Hull, qui bâtit, en 1893, le magnifique Hôtel-de-Ville de Bryson, en face de l'île du Calumet, a voulu élever à ses frais un monument en marbre blanc à la mémoire de Cadieux.

LIVRE II.

LA COLONISATION[1].

LIVRE 11. LA COLONISATION.

CHAPITRE. I.

LES LOYALISTES.

CE serait une erreur de croire que tous les colons américains, à l'époque de la guerre de l'indépen dance, fussent hostiles à l'Angleterre et partisans du nouveau régime. Un grand nombre, au contraire, prit parti pour la mère-patrie et combattit vaillamment à côté des soldats britanniques. On les appela les loyalistes. A l'issue de la guerre, beaucoup, faisant de nécessité vertu, se rallièrent à la république et demeurèrent dans le pays ; mais beaucoup, persécutés à cause de leurs convictions, ou poussant jusqu'au bout la fidélité à l'Angleterre, passèrent au Canada, pour y vivre à l'ombre du drapeau de leurs aïeux.

Pendant l'année 1783, et les années suivantes, vingt mille loyalistes, environ, s'établirent donc dans les provinces maritimes, c'est-à-dire en Nouvelle-Ecosse, au Nouveau-Brunswick, et dans l'île du Prince-Edouard.

D'autres remontèrent l'Hudson et le lac Champlain et vinrent coloniser cette partie de la province de Québec, limitrophe aux Etats-Unis, qu'on appelle les cantons de l'est.

D'autres résolurent de s'établir dans l'Ontario.

Un officier anglais, le capitaine Grass, qui avait été jadis prisonnier des Français et interné au fort Frontenac (Kingston), avait remarqué la fertilité du pays. Vingt ans plus tard il s'en souvint, et il pensa à y conduire des émigrés. Une expédition de

loyalistes suivit donc, sous sa direction, la route du lac Champlain et de la rivière Richelieu jusqu'à la ville de Sorel, sur les bords du Saint-Laurent. On passa l'hiver dans cette ville, puis, au printemps, de bonne heure, on remonta le grand fleuve. Les émigrés s'arrêtèrent en un lieu appelé Indian Point, non loin de Kingston, et ils y prirent des terres, 1784. Tel fut le premier établissement dans l'Ontario.

Un peu plus tard, d'autres loyalistes de l'Etat de New-York, prirent une route plus à l'ouest, et vinrent, par Oswego et le Niagara, s'établir à Toronto et à Niagara.

Le gouvernement anglais se conduisit noblement envers ces sujets fidèles. Il leur concéda gratuitement des lots de terre, à leur choix ; il fit plus, il leur distribua, pendant plusieurs années, des rations militaires, et, même, il leur paya des indemnités pécuniaires pour les pertes qu'ils avaient subies à son service. Ces indemnités s'élevèrent à la somme énorme de quinze millions de piastres. Encouragés par cet accueil les émigrés affluèrent, et, en peu d'années, on en compta plus de dix mille.

A peine en possession de leurs terres, ces nouveaux venus dout le patriotisme s'était aigri dans l'adversité, demandèrent à être séparés de la province française de Québec. Le gouverneur général, Guy Carleton, mieux connu sous le nom de lord Dorchester, fit voter, en 1791, la loi qui créait la province du Haut-Canada. Le colonel Simcoe en fut le premier lieutenant gouverneur, 1792. A lui échut la tâche glorieuse mais difficile d'organiser le nouveau pays. On sait avec quel succès il s'acquitta de sa mission,

L'année même de son entrée en charge, il lançait une proclamation aux loyalistes américains, offrant des terres gratuites à quiconque en ferait la demande. Douze mille répondirent à son appel en peu de mois ; beaucoup d'autres suivirent ensuite l'exemple des premiers ; si bien qu'en 1796, terme de l'administration de Simcoe, le Haut-Canada comptait déjà une population de trente mille âmes.

En 1795, Kingston était un joli petit village, très commerçant, 'une centaine de maisons, sans compter les casernes de l'armée.

A la même époque, Niagara comptait soixante-dix familles. Telles sont les origines de la grande province d'Ontario.*

Pendant que les bords du lac Ontario s'ouvraient ainsi à la colonisation, les deux rives de l'Ottawa continuaient à rester désertes, connues seulement des trappeurs et des voyageurs, qui les parcouraient sans y fixer leur demeure. La compagnie du Nord-Ouest, qui n'avait en vue que le commerce des fourrures, s'efforçait de faire le silence sur la fertilité de notre vallée, où la chasse abondait encore.

La civilisation finit, néanmoins, par l'emporter. Les comtés actuels de Soulanges et de Vaudreuil, se défrichaient. Les seigneurs Lemoyne de Longueuil et Allain Chartier de Lotbinière habitaient sur leurs terres. On les avait arpentées de bonne heure comme le document suivant en fait foi.

" L'an 1789, le neuvième jour de mars, nous soussigné, député arpenteur juré, résidant à Montréal, certifions qu'à la requête de l'Honorable Joseph Dominique Emmanuel Lemoyne de Longueuil, seigneur de Soulanges, Nouvelle-Longueuil, Pointe à l'Orignal et autres lieux, et de M. Michel-Eustache-Gaspard-Allain Chartier de Lotbinière, seigneur de Lotbinière, Vaudreuil et autres lieux....avons tiré des lignes de démarcation....entre ces seigneuries. Signé Gagner, notaire, expert arpenteur.†

A l'époque de la division des deux provinces, les lignes de démarcation entre le Haut et le Bas Canada furent mal tracées. De là surgirent des difficultés sans nombre entre les seigneurs de Soulanges et de Vaudreuil, et les nouveaux colons de Prescott et de Glengarry qui envahissaient sans cesse les terres du Bas-Canada.

Le 24 mai 1796, le chevalier de Longueuil vendait, pour la somme de mille guinées, à Nathaniel Hazard Tredwell, sa seigneurie de l'Orignal, englobée désormais dans le Haut-Canada. L'année suivante, 19 janvier 1797, M. de Lotbinière entrait en discussion, fort amicale, d'ailleurs, avec M. William Fortune, de la

---

*From a short history of the Canadian people, by George Bryce.

†Documents de famille mis gracieusement à notre disposition par M, Léry Macdonald, de Montréal.

Pointe-Fortune, au sujet des limites de leurs propriétés respectives.

Sur la rive nord de l'Ottawa, la seigneurie des Deux-Montagnes était ouverte depuis longtemps à la colonisation. Celle d'Argenteuil commerçait également à se peupler.

En 1788, le canton de Grenville fut arpenté sur le front du fleuve, et une réserve d'un mille carré y fut faite. à la tête des rapides, pour la construction d'un village.

Comme nous l'avons dit ailleurs, en 1793, le géomètre Peachy tira les lignes depuis Carillon jusqu'à Repentigny.

Nul doute que la proclamation du général Alured Clarke, 1792, n'ait attiré quelques colons dans les cantons d'Argenteuil, de Chatham et de Grenville.

Le premier habitant de LaChute, canton d'Argenteuil, fut un Américain du Vermont, qui portait le nom de Clarke. Il s'établit avec sa femme et ses cinq enfants au milieu de la forêt vierge, 1796, et il y demeura seul pendant deux ans. Vers 1798, cinq ou six familles américaines vinrent partager sa solitude. Un M. Lane acheta des terres sur lesquelles il établit bon nombre de colons ; lesquels prospérèrent si rapidement qu'en 1801, une maison d'école y fut ouverte et reçut près de quarante enfants.

La même année 1801, le Rév. Thaddeus Osgoode, de Boston fit son apparition dans ces parages, et fonda une école du dimanche pour l'éducation religieuse de la jeunesse.

En 1803, la population s'élevait à trente familles, comprenant à peu près cent quarante personnes. En 1804, on bâtit un moulin. En 1807, la colonie était si prospère qu'elle avait fait un chemin jusqu'au bourg de Saint-Eustache, et que les gens s'y rendaient en voiture. En 1810, un premier colon écossais, le colonel Barron, s'établit à LaChute.

A partir de cette époque, le bois dont on se servait pour faire la potasse, ayant commencé à faire défaut, les Américains s'éloignèrent graduellement, et furent remplacés par des Ecossais qui s'emparèrent de tout le canton. Le canton de Chatham fut ouvert en 1799. William Fortune, déjà établi de l'autre côté de la

rivière, à la pointe qui porte son nom, obtint, cette année-là, dans ce canton, ainsi que P. L. Panet, une concession de deux mille deux cents acres de terres. Ils distribuèrent, dès lors, un grand nombre de lots entre des colons écossais.

La même année, le capitaine Robertson reçut, du gouvernement, deux mille acres de terres, sur les deux rives de la Lièvre, dans le canton de Buckingham.

D'autres colons, les Ward, Dunning, Élias Hawley, reçurent également des concessions sur la même rivière.

Tous ces colons étaient militaires. Fortune, Robertson, etc, étaient d'anciens officiers réformés. L'émigration proprement dite, n'avait point encore commencé ; mais le gouvernement ombrageux d'alors, cherchait à couper la route à l'extension de la race française, qui poussait toujours vers l'ouest.

En 1804, l'honorable Joseph Papineau acheta, du Séminaire de Québec, la seigneurie de la Petite-Nation. Il s'y établit en 1810, après avoir quitté la vie politique, et commença à y attirer des colons de sa race. Il était jusque-là le seul Français et le seul catholique ; car les Irlandais n'apparurent sur notre rivière qu'en 1812 à l'ouverture des chantiers. Les Irlandais s'établirent tout d'abord au fort Coulonge, où les Canadiens ne tardèrent point à les suivre.

Mais il est temps de parler du plus illustre des pionniers de la vallée de l'Ottawa.

Un riche Anglais, établi depuis plusieurs années dans le Massachussets, Philémon Wright, conçut le projet de fonder une colonie dans notre vallée. Une route conduisait alors de Montréal au Long-Saut. Là, commençait la forêt vierge, sans autre chemin que la rivière, et sans autres moyens de transport que les canots.

Après plusieurs explorations successives qui lui firent connaître le pays, Philémon fixa son choix, et obtint du gouvernement le 22 mars 1801, une patente d'octroi de terres, comprenant le quart d'un canton, à prendre à la tête de la navigation ; à quatre-vingts milles de tout lieu habité.

C'étaient nos Chaudières que l'on désignait ainsi. Philémon Wright mesura donc une longue bande de terre sur les bords de l'Ottawa, depuis le lac d'Aylmer jusqu'à la bouche de la Gatineau, et lui donna, en souvenir de sa lointaine patrie, le nom de Hull qu'elle porte encore aujourd'hui.

Doué d'une indomptable énergie, il se mit incontinent à l'œuvre. Il avait sous ses ordres une trentaine d'ouvriers, venus comme lui de "l'Amérique" selon le terme populaire. Les défrichements commencèrent, malgré l'opposition de quelques indiens des environs qui s'alarmaient à juste titre de l'arrivée des blancs.

Philémon Wright eut facilement raison des objections des sauvages ; il en fut quitte, dit la légende, en se laissant proclamer roi. "Toutes les squaws l'embrassèrent ; on enterra solennellement la hache des combats. Pendant une semaine on fit festin ; et les sauvages, épuisant tous les raffinements de leur science culinaire, forcèrent leurs hôtes à manger avec eux des rôtis de chiens et de rats musqués, des fritures de civettes et de serpents."

Les travaux continuèrent en paix. L'année suivante, 1801, M. Wright délimita le canton de Hull et concéda quelques lots de terre. Bientôt, des moulins, des scieries, des tanneries, des forges s'élevèrent, on ouvrit des routes, on construisit des ponts. Soixante-quinze ouvriers travaillaient sous les ordres de cet homme extraordinaire.

En 1806, il lança dans la rivière son premier radeau de bois de charpente. En 1808, un incendie dévora tous les établissements élevés avec tant de peine, et M. Wright se trouva presque ruiné. Mais il ne perdit point courage et reprit ses opérations en sous-œuvre avec une indomptable énergie.

En 1812, il employait deux cents hommes. L'année suivante, ses affaires prirent une grande extension et sa fortune s'affermit définitivement. Tous ces détails ont été fournis par Philémon Wright lui-même, dans un rapport à la Chambre du Bas-Canada, 1820. En 1820, le canton de Hull comptait mille soixante habitants, presque tous Américains.

Ce grand homme mourut en 1839, eutouré de l'estime et du respect de ses concitoyens. Son œuvre périt, du moins en partie,

avec lui, car si le canton de Hull lui doit sa fondation, il n'en est point ainsi de la ville. Les Américains qu'il avait amenés, disparurent presque tous, les uns après les autres, et la ville de Hull, de création toute récente, est une cité presque exclusivement canadienne-française.

On dit que Philémon Wright, contemplant, de sa demeure, les hauts escarpements de la "Place des Rideaux," qui se développaient en face de lui, en comprit, dès lors, l'importance stratégique et politique, et prédit qu'elle deviendrait un jour la capitale du Canada. La preuve que Wright a ainsi parlé se trouve à la page 192 du tome II de *Six Months in America*, par Godfrey T. Vigne, édition de Londres, 1832.

Sa grande gloire, toutefois, est d'avoir été l'initiateur du commerce de bois, et l'inventeur de ce qu'on appelle les chantiers. Pendant le dix-huitième siècle, le commerce des bois n'exista, pour ainsi dire, point. Les premiers colons, ne cherchant qu'à défricher la terre, dévastèrent et brûlèrent, sans profit, les forêts de la vallée du Saint-Laurent. Le bois qu'on exportait, en petite quantité, descendait des montagnes du Maine par la rivière Richelieu.

Au commencement du dix-neuvième siècle, l'état des affaires changea. Les Anglais, empêchés par le blocus continental de se procurer les bois de la Norwège et de la mer Baltique, tournèrent les yeux vers le Canada, et en firent des demandes, tous les jours, plus considérables.

Philémon Wright comprit alors l'avenir de ce nouveau commerce et son importance pour le Canada.

Sans se laisser décourager par les esprits chagrins qui lui objectaient que jamais il ne pourrait surmonter l'obstacle des rapides du Long-Saut, il commença l'exploitation des immenses forêts de pins dont il disposait. En 1806, le premier train de bois sortait de la Gatineau, franchissait heureusement les rapides, et arrivait à bon port à Québec. L'épreuve fut décisive. En 1823, plus de trois cents cargaisons furent conduites ainsi dans le port de Québec, qui devint le plus grand marché de bois de l'univers.

Mais n'anticipons pas sur un sujet qui mérite une étude spéciale.*

Le commerce du bois et l'exploitation des chantiers donna le branle à la colonisation. Sur toutes les rivières, des scieries s'établirent. Les bûcherons affluèrent par milliers ; d'abord, des Irlandais, ensuite des Canadiens. A côté des exploitations forestières, les bourgeois établissaient des fermes considérables, où l'on emmagasinait les vivres et les fourrages. Quand le chantier disparaissait, la ferme demeurait et devenait le noyau d'un village.

Cependant le comté d'Argenteuil, comme il était naturel, se colonisait le premier, dans cette partie du pays. En décembre 1806, le docteur Fraser et le colonel Patterson, avec quelques associés, reçurent des patentes des terres au canton de Chatham, et établirent bon nombre de fermiers.

En 1802, M. Bowel Minor et ses associés obtinrent des terres publiques dans le canton d'Onslow. La même année, les compagnie de traite cédèrent à l'honorable juge Richardson et à John Forsyth, l'ancien fort de la Pointe-Mondion. Pour être juste nous dirons que l'objet de ces acquisitions devait être plutôt la traite que la calonisation. Nous voyons, en effet, qu'en 1820, le canton d'Onslow ne comptait encore qu'un habitant, et que trente et un, seulement, en 1831.

Les premiers arpentages, dans le canton de Templeton, datent de 1805. Les plus anciennes concessions de terres y furent faites, en 1807, en faveur d'Alexander MacMillan et de quelques autres.

Dans le canton d'Eardley se furent Sandford Luckin et ses associés qui s'établirent les premiers, 1806. La famille MacLean vint bientôt après. Tout le "front" de la rivière Ottawa se trouva vite concédé, sinon défriché. En 1830, on y comptait cent cinquante habitants, et soixante, dans Templeton. Beaucoup de ces premiers habitants venaient du canton de Hull et des établissements de Philémon Wright.

En 1830, le canton de Chatham, poussé dans la voie du progrès par des hommes comme le colonel Robertson, William Mac-

---

*Philémon Wright ou Colonisation et Commerce de bois, par Joseph Tassé.

Dougal, le docteur Fraser, Lucklan, MacLean, John Robertson, Daniel Sutherland, etc., comptait soixante-treize habitants, parmi lesquels, quelques catholiques, à peine.

La bande sud-est du canton de Grenville fut arpentée en 1807. M. McMillan et ses associés obtinrent, en 1808, une concession de douze cent trente acres, dans cette région. En 1821, l'arpentage fut continué jusqu'au septième rang, et le plan du village fut tracé. En 1830, le village comptait huit maisons. C'était trop peu pour la masse des soldats et des ouvriers qui travaillaient au canal. Aussi logeaient-ils sous la tente. La population totale du canton étoit de dix-huit cent soixante-quinze habitants.

Les premières concessions du canton de Lochaber datent de 1807. Elles furent faites en faveur d'Archibald McMillan et d'autres, tous des émigrants écossais. On y comptait, en 1830, cent quarante habitants.

La seigneurie de la Petite-Nation commença à recevoir des colons, en 1810. Elle comptait, en 1830, cent quarante familles, dont quatre-vingts catholiques. C'était le grand centre de la catholicité. Le canton de Hull renfermait, en 1830, mille soixante-six habitants.

Nous trouvons, en 1824, dans le canton de Buckingham, un grand propriétaire, M. Bigelow, à la tête d'entreprises importantes. La population du canton s'élevait, en 1830, à deux cent soixante-six habitants.

Si nous jetons les yeux sur la carte dans la direction de l'ouest, nous voyons quatre autres cantons qui font aujourd'hui partie du comté de Pontiac : Bristol, Clarendon, Litchfield et Mansfield. De ces cantons, trois étaient inhabités, en 1830, et le quatrième, Bristol, comptait, en tout, trente-trois habitants.

Voici, d'ailleurs, le recensement de 1827, pour le comté d'Ottawa, uni alors avec celui de Pontiac : deux mille quatre cent quatre-vingt-huit habitants, trois églises, dont une seule catholique.

Le recensement de 1831, plus explicite, nous donne le nombre des catholiques et des protestants.

Protestants	3,304
Catholiques	2,069
Population totale	5,373

Après avoir étudié la rive nord de l'Ottawa, il est temps de reporter notre attention sur l'autre rive, qui appartient à la province d'Ontario, appelée alors Haut-Canada.

Si nous ouvrons les archives du Canada, vol. de 1892, texte français, pp. 299 et 319, nous trouvons les chiffres suivants, fort instructifs, des concessions faites par le gouvernement dans les deux années de 1801 et de 1802.

Comtés.	1801.		1802.	
	Concessions.	Acres.	Concessions.	Acres.
Glengarry	12	2,600	116	21,561
Dundas	73	20,769	59	15,829
Stormont	3	1,243	79	18,090
Prescott	20	9,400	56	25,540
Russell	34	8,440	43	12,913
	142	42,452	353	93,933

C'était, comme on voit, peu de chose ; surtout pour les comtés de Prescott et de Russell, qui, seuls nous intéressent, comme faisant partie de notre province ecclésiastique. Cent cinquante concessions de terre en deux ans.

En 1824, 17 novembre, la seigneurie de l'Orignal était vendue par Nathaniel Hazard Tredwell, et passait aux mains de Charles Platt Tredwell, son parent.

Pour quiconque a l'habitude de la statistique rien de plus suggestif que les chiffres que nous venons de donner.

Le gouvernement anglais poursuivait un double but : créer une aristocratie foncière et établir une digue infranchissable à l'expension française. S'il a été déçu dans le résultat final, qui dépend rarement des hommes, il est certain qu'à l'époque que

nous étudions, il dut croire à son complet succès. Partout de très gros fiefs sont constitués, sur les rives fertiles du fleuve, en faveur d'officiers loyaux à la couronne anglaise. Les colons eux-mêmes sont Ecossais. Presque point de catholiques, encore moins de Canadiens-français. Ceux qu'on y trouve, sont des bûcherons ou des voyageurs. Qu'on s'étonne maintenant de voir les grosses fortunes aux mains des Anglais, et qu'on attribue leurs richesses à une supériorité personnelle. La seule chose étonnante, et vraiement providentielle, c'est de voir le triomphe des catholiques et la décadence irrémédiable de l'élément protestant dans cette partie du Canada.

CHAPITRE II.

LES COLONS DE L'OTTAWA.

LA page suivante de M. Rameau de Saint-Père, va servir de prologue à ce chapitre.

" La paix suivit, en Amérique, celle qui fut conclue dans toute l'Europe, après la chûte de Napoléon (1815.) L'Angleterre, désireuse d'asseoir plus solidement sa domination dans l'Amérique du Nord et d'y préparer un contre-poids sérieux à la puissance si menaçante des Etats-Unis, reprit aussitôt ses projets d'immigration. Quelques riches Anglais, avec ce patriotisme intelligent qui distingue leur nation, consacrèrent leurs ressources et leurs efforts à seconder cette œuvre, et tout contribua bientôt à donner une vive impulsion à l'immigration anglaise au Canada. Beaucoup de distributions de terres furent faites aux officiers et aux soldats que la paix avait rendus libres ; plusieurs seigneurs écossais démembrèrent leurs clans, devenus très nombreux, et vinrent eux-mêmes, à la tête de leurs vassaux, présider à leur installation dans cette nouvelle patrie ; on commença, dès lors, à voir naître ce mouvement considérable d'émigration qui, chaque année, vient grossir les habitants du Haut-Canada ; même dans le Bas-Canada, beaucoup de colons vinrent se joindre aux Anglais et aux Américains déjà établis en ce pays ; et c'est à cette époque que se rapporte l'origine ou le développement de presque tous les groupes agricoles anglais dispersés, çà et là, dans quelques comtés du Bas-Canada.

" Les premiers colons de Perth, (comté de Lanark) furent des Ecossais sortis des régiments qui avaient combattu contre la France, en Espagne et en Belgique, durant les années 1809-1815. Perth est le nom d'une des villes les plus célèbres de l'Ecosse.

" Les Canadiens-français, pendant toute la fin du dix-huitième siècle et le commencement du dix-neuvième s'entassèrent dans les seigneuries des bords du fleuve. En 1831, ils commencèrent à déborder. De 1831 à 1840, quarante mille émigrèrent. Dans l'Ontario, les premiers envahissements se font par Vaudreuil et Soulanges, dans Glengarry, Prescott, Russell, Carleton, et par l'Ottawa.

" Dès 1844, des noyaux importants sont formés. La seigneurie de l'Orignal et les cantons environnants comptent quinze cents Canadiens.

"D'ailleurs, les voyageurs, draveurs, navigateurs de l'Ottawa sont presque tous Canadiens. Ils forment de petits établissements sur le bord du fleuve. A Bytown, ils occupent la basse-ville. Dans les quatre comtés, ils comptaient, en 1844, environ 3,400 âmes, dont 900 dans Glengarry."*

Il y a de l'emphase dans cette page, qui généralise un peu trop, surtout au sujet des seigneurs écossais, mais on n'y tronve pas moins un tableau vivant du mouvement de colonisation en Ontario, à l'époque qui nous occupe. L'histoire détaillée de ce mouvement va faire le sujet de ce chapitre.

Nous n'avons point à raconter ici la guerre de 1812, entre le Canada et les Etats-Unis, avec ses péripéties si glorieuses pour les Canadiens-français. Ce serait sortir de notre sujet.

Cette guerre alarma grandement l'Angleterre ; et, même après la signature de la paix, le gouvernement britannique continua de porter son attention sur le peu de solidité de sa position en Amérique. Les dangers de la proximité de Montréal et du Saint-Laurent de la frontière américaine, devinrent évidents à tous les yeux. Rien n'était plus aisé, pour les Américains, que d'intercepter les communications fluviales, les seules possibles alors, entre le Haut et le Bas-Canada.

Dans ces conjonctures, on prit deux résolutions : la première, d'arrêter le défrichement de la rive sud du Saint-Laurent, afin que la forêt vierge y demeurât comme un rideau infranchissable à une

---

* Rameau de Saint-Père : *La France aux Colonies.* II p. 140.

armée ennemie marchant sur Montréal ; la seconde, d'ouvrir, au nord, entre les deux provinces, par l'Ottawa, une route nouvelle, non plus de canots mais de navires, à l'abri d'un coup de main. Pour obtenir ce dernier objet, trois choses étaient nécessaires : premièrement, coloniser la vallée de l'Ottawa ; secondement obvier à l'obstacle des rapides qui embarrassait la rivière, par le creusement de petits canaux latéraux ; troisièmement, enfin, relier, par un canal, le lac Ontario à l'Ottawa. C'est à quoi le gouvernement anglais se résolut, en 1816.

Au duc de Wellington est dû le premier mouvement sérieux d'émigration en Canada. Les secours en bois et en blé que le Canada avait fournis à l'Angleterre, firent connaître les immenses ressources de ce pays si dédaigné, et comprendre l'avantage qu'il y aurait de détourner le courant d'émigration, vers une colonie britannique, au lieu de le voir se perdre aux Etats-Unis, sans profit pour la mère-patrie.

Devenu premier ministre, Wellington conçut un plan qui lui réussit mieux qu'au maréchal Bugeaud en Algérie. Ce fut de former des colonies militaires. Choisir des vieux soldats ayant du goût pour l'agriculture, leur donner des terres, les instruments agricoles indispensables, et des rations de vivres pour plusieurs années, telle fut sa politique. On a dit que beaucoup de ces soldats se découragèrent et vendirent leurs lots pour une bouteille de brandy, qu'il se fit un agio effréné sur ces concessions du gouvernement, et que presque toutes ces terres changèrent de main. Cela est vrai assurément, et nous confessons volontiers que la seule grande colonisation est la colonisation libre, entreprise par des fermiers de bonne volonté, comme celle qui commença dix ans plus tard. Mais cela n'empêche pas de proclamer le succès relatif du duc de Wellington. C'est à la colonisation militaire que les comtés de Lanark et Carleton doivent leur existence.

En même temps que les soldats, et à leur suite, arrivèrent des lairds écossais, pauvres gentilhommes campagnards qui s'y établirent avec un certain nombre d'hommes de leur clan. Le plus célèbre d'entre eux fut MacNab, qui se fixa à la chute des Chats, et forma le canton qui porte encore aujourd'hui son nom. La capitale de tout le pays fut Perth.

" En 1815, dit Benjamin Sulte, un appel fut fait en Angleterre, aux classes susceptibles d'émigrer dans les colonies. On promettait monts et merveilles. Les pauvres diables qui se laissèrent engluer par les prospectus eurent à s'en repentir. A leur arrivée ici, ils virent de suite, qu'on n'avait pris encore aucune mesure pour les établir. Un grand désappointement s'ensuivit. Déjà nous commencions à enseigner aux étrangers la voie qui mène aux Etats-Unis. Ni chemins, ni outils, ni nourriture pour les colons. On fut deux années à tâtonner, avant de leur donner des terres. Pendant ce temps la plupart des immigrants se mettaient à la ration que le commandant de troupes voulut bien leur accorder par un sentiment de pitié, les autres repartirent. Enfin on s'imagina avoir conçu un plan de colonisation sans pareil, et pour l'exécuter, vers 1817, près de mille soldats, vétérans des guerres d'Espagne et de France, reçurent des terres dans la région de Perth, aujourd'hui à quinze lieues en arrière d'Ottawa. Le plus grand nombre de ces guerriers attendirent qu'ils eussent le droit de vendre, ou que le gouvernement cessât de leur fournir des rations, puis ils décampèrent. On vit vendre des lots de terres pour une bouteille de rhum.

" De 1816 à 1825, un assez fort contingent d'Ecossais prit possession des terres aux environs d'Ottawa.

" Plusieurs officiers et soldats des Meurons, si je ne me trompe, soldats français et suisses, au service de l'Angleterre, reçurent des billets de location dans cette partie du pays. M. l'abbé de la Mothe, chapelain des Meurons, se fit donner des concessions près de Perth."

Mais entrons dans de plus grands détails sur des événements intéressants pour notre histoire.*

Après les grandes guerres de l'empire, la paix universelle, qui suivit, permit de licencier l'armée anglaise trop considérable pour les besoins actuels. A Québec, les deux régiments 99 et 100, furent fondus en un seul. On offrit à la foule des vétérans, soldats et officiers réformés, de leur concéder des terres dans le Haut-Canada.

---

*Ces détails sont tirés du *New Historical Atlas of Carleton Country*.

Ils acceptèrent, et le 28 juillet 1818, les nouveaux colons et leurs familles, sous la conduite du colonel Burke, s'embarquèrent par le haut de l'Ottawa. Au moment de partir, ils virent entrer dans le port de Québec, le navire qui portait le nouveau gouverneur du Canada, le duc de Richmond, dont ils devaient honorer la mémoire.

Arrivés au pied de nos Chaudières, les vétérans dressèrent leurs tentes dans la plaine qui porte encore aujourd'hui comme alors le nom de *flats*. C'est là que les femmes et les enfants passèrent toute la belle saison. Quant aux hommes, ils partirent pour visiter, partager et défricher les terres qu'on leur avait concédées. Il leur fallut se frayer un chemin, la hache à la main, à travers la forêt vierge, sur une longueur d'une vingtaine de milles. La nouvelle colonie fut appelée Richmond, en l'honneur du gouverneur, et le chemin qui y menait, le premier du pays, fut connu sous le nom de Richmond Road. Cinq ou six familles s'établirent, soit au débarcadère des Flats, soit sur le Richmond Road.

A la même époque, d'autres colons, également militaires, étaient déjà installés dans le canton de Perth. D'autres arrivèrent immédiatement après, et prirent possession des meilleurs lots du canton de March et de Torbolton, sur le bord de la rivière ; et de quelques terres de Nepean.

En 1820, le canton de Huntley fut ouvert à son tour. Le premier colon de Gloucester fut un Américain, du nom de Billings. Il y resta seul jusqu'en 1819. Fitzroy date de 1819-1823, North Gower de 1821, Osgoode, de 1826.

Le colonel Burke voulait faire une ville de Richmond. On traça de larges rues. Des terrains furent concédés aux trois églises officiellement reconnues par l'armée britannique ; l'anglicane, pour les Anglais ; la presbytérienne, pour les Ecossais ; la catholique, pour les Irlandais. Mais la fondation de Bytown fut la ruine de Richmond.

Richmond fut témoin, en 1819, d'un tragique événement. Dans l'été de cette année, le gouverneur-général, qui était allé visiter son gendre, sir Peregrine Maitland, lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, résolut d'inspecter, à son retour, le pays par où

devait passer le fameux canal que l'on projetait, dès lors, entre l'Ontario et l'Ottawa, et de se rendre compte, *de visu*, des avantages des divers projets soumis au gouvernement.

Il fit, à pied, péniblement, le voyage de Kingston à Richmond, où les officiers de la nouvelle colonie lui préparaient une grande réception. C'est dans ce village qui devait lui être si cher, que la mort l'attendait. Pendant la fête, le duc se sentit indisposé et le lendemain, comme il prenait le chemin des Chaudières pour, de là, descendre en bateau à Québec, il fut, tout-à-coup, saisi d'un accès d'hydrophobie si violent qu'il en mourut misérablement dans une cabane. On a dit qu'il avait été mordu, quelque temps auparavant, à Sorel, par un renard apprivoisé qu'il aimait à caresser.

Son corps fut transporté à Québec, et enterré, en grande pompe, dans la cathédrale anglicane le 4 septembre 1819.

Le canton de Nepean fut lent à progresser. En voici la raison. Beaucoup des meilleures terres, là et ailleurs, sur les bords de l'Ottawa, avaient été concédées, dès avant 1800, à des loyalistes qui n'y mirent jamais les pieds, mais qui les conservèrent dans la prévision d'un " boom " futur. Cette spéculation, sur une hausse éventuelle du prix des biens-fonds, paralysa, dans beaucoup d'endroits, la colonisation. Aussi, ne comptait-on, dans Nepean, que dix familles à peine, avant 1818.

A cette époque, un mauvais chemin avait été ouvert, depuis le Long-Saut jusqu'à Hull, et la première diligence du pays était conduite par un certain Moses Holt. De Hull, on montait en canot jusqu'au lac des Chats. Le voyage n'était guère confortable, car il fallait payer sa place et ramer, par dessus le marché. Les premiers marchands de bois étaient tous Américains. C'était à Hull que les colons de Nepean passaient pour les affaires, le service religieux, et même pour les enterrements. Cet état de choses dura jusqu'en 1826.

Voilà ce qui explique la fondation de Richmond. Les colons vétérans n'avaient pu s'établir dans le canton de Nepean, dont les terres étaient concédées, et avaient dû se frayer, à travers les bois, une route jusqu'au canton de Goulburn.

La plupart des cantons voisins eurent, pour premiers colons, les ouvriers du canal Rideau, licenciés à la fin de cette grande entreprise.

Un Irlandais, John Hinton, s'établit en 1820, à Richmond. Il devint reeve, puis warden du comté ; puis il s'établit à Hintonburg, faubourg, aujourd'hui, de la capitale.

Telles sont les origines du comté de Carleton.*

Le recensement de 1824 † nous donne les chiffres suivants pour la population totale de la province ecclésiastiqe d'Ottawa.

Comté de Prescott	2,377
Comté de Russell	183
Comté de Carleton	2,116
Comté de North Lanark	3,100
Comté d'Ottawa	‡2,488
Total	10,264

Parmi ces colons, combien y avait-il de catholiques ? Nous l'ignorons. Mais en nous basant sur la proportion des recensements futurs, qui ont tenu compte des divers cultes, nous pouvons établir les chiffres approximatifs suivants :

Prescott	1,200
Russell	60
Carleton	700
North Lanark	600
Ottawa	1,000
Total	3,560

Comme on voit, en 1824, le comté de Russell n'existait, pour ainsi dire, point encore ; le comté de Prescott était peuplé surtout

* Le comté de Carleton, comme ceux de Prescott et de Russell, a porté divers noms. Il a fait partie des comtés de Dundas et de Grenville. Pour éviter les confusions, nous avons eu soin de ne jamais nommer les localités que par les noms qu'elles portent aujourd'hui.

† Census of Upper Canada, 1824.

‡ Recensement du Bas-Canada, 1827. Le chiffre de la population du comté d'Ottawa est donc de l'année 1827, et non de 1824, comme celui des comtés d'Ontario.

d'Ecossais venus de Glengarry ; quant au comté de Lanark, sa population relativement assez dense, était composée de colons militaires et d'Ecossais, groupée autour de Perth. N'oublions pas, d'ailleurs, que quatre cantons, seulement, de ce dernier comté, appartienneut au diocèse d'Ottawa. Nous ne parlons pas d'Argenteuil où il n'y avait presque point de catholiques, parmi les deux mille et quelques cents habitants appartenant à notre diocèse.

CHAPITRE III.

LE CANAL RIDEAU ET BYTOWN.

NOUS avons étudié les origines de la colonisation de la vallée de l'Ottawa, il nous reste maintenant à faire l'histoire du canal Rideau et de la fondation de Bytown.

Pour rendre la rivière d'Ottawa navigable jusqu'au pied de nos Chaudières, il y avait deux séries de rapides à tourner, ceux de son embouchure et ceux du Long-Saut.

Dès 1816, on fit, à Sainte-Anne du Bout de l'Ile, un canal en bois qui dura un quart de siècle et qui rendit de bons services.

En 1819, on commença le nouveau canal de Sainte-Anne et celui, plus important, de Grenville. Ce dernier canal fut plusieurs fois modifié et agrandi, surtout depuis la construction de la digue de Carillon qui a beaucoup relevé le niveau de la rivière.

Grâces à ces divers travaux, le fleuve est devenu navigable, depuis Montréal jusqu'à Ottawa, et une flotte considérable de barques et de bateaux à vapeur y entretient un commerce actif que les lignes de chemins de fer n'ont pu parvenir à ruiner. Le vapeur *Union of Ottawa*, construit en 1819, fut le premier qui sillonna les eaux de notre rivière. Les récits du temps rapportent que sa marche était lourde et pénible, et bien différente de celle de nos steamers rapides aujourd'hui.

En 1816, on fit chantier sur la Place des Rideaux.

Laissons, maintenant, M. Benjamin Sulte nous raconter, dans son style pittoresque, l'histoire du canal Rideau et de la fondation de Bytown.

"Chacun sait, que de Kingston à Montréal par le Saint-Laurent, les difficultés de navigation sont extrêmes. L'Angleterre, qui, depuis la guerre de 1812, désirait avoir une ligne de communication moins rapprochée des Etats-Unis, fit faire des explorations à l'intérieur des terres. Une escouade d'ingénieurs, partie de Belleville, déboucha sur l'Ottawa à Pembroke ; deux autres, partant de Kingston, arrivèrent, l'une à Hawkesbury, et l'autre à la décharge du Rideau dans l'Ottawa, site actuel de la capitale. Le duc de Wellington, alors ministre à Londres, appelé à faire un choix sur les trois tracés, adopta ce dernier, qui offre l'avantage de relier le lac Ontario à la rivière Ottawa par une série de cours d'eau et de pelits lacs éloignés de la frontière, ce qui est un point important pour la route, plutôt militaire que commerciale, qu'avait en vue le gouvernement anglais. C'était en 1823.

"Un régiment d'ingénieurs royaux fut envoyé, d'Angleterre, sous les ordres d'un officier déjà familier avec le Canada, le colonel By, pour canaliser "la route des Rideaux." Le colonel By, du corps des ingénieurs royaux, bel homme, doué de talents remarquables, avait servi en Canada depuis 1800.... Passé en Angleterre en 1811...., il reçut la direction des travaux du canal projeté, en 1826.

"By remonta l'Ottawa jusqu'à la cascade des Rideaux, selon ses instructions, et il dut être ravi du spectacle qui s'offrit à ses yeux. Devant lui, le Rideau avec sa chute écumante ; à sa droite, au loin, la puissante cataracte des Chaudières, derrière lui, sur sa gauche, la Gatineau débouchant à fleur de sol. Il ne tarda pas à se convaincre, comme M. Wright, que l'avenir réservait à ce lieu de devenir le siège de la capitale des possessions britanniques de l'Amérique du nord. On dit que, voyant la carte, le duc de Wellington a exprimé la même pensée.

"En 1826, le site de la ville était encore dans son état de nature primitive. La forêt couvrait tout. Dans la haute-ville, on voyait un "chantier," cabane faite de billots posés pièce sur pièce, et reliés les uns aux autres, par les angles, au moyen d'entailles en queue d'aronde. Trois maisonnettes étaient placées sur la pointe Nepean, près du site du pont actuel qui traverse à Hull. Le bassin

du canal Rideau était une vaste mare que les castors entretenaient à l'aide d'une chaussée construite dans le ravin, vis-à-vis l'arrière de l'hôtel-de-ville. Le colonel By coupa la chaussée et mit en cet endroit la tête de ses écluses. La basse-ville, quoique très élevée au-dessus de la rivière, n'était qu'un marécage où les cèdres se partageaient uniquement le terrain.

" Il s'agissait donc de canaliser la rivière Rideau. Le premier pas était d'entrer dans la dite rivière, ce qui n'est pas facile, car elle tombe d'une quarantaine de pieds de hauteur, par dessus un roc coupé vif. De cette chute à celle des Chaudières, distance de deux milles, en ligne droite, la falaise présente une suite de pointes ou promontoires, dont trois sont surtout remarquables. C'est entre les deux plus grands de ces caps que le colonel trouva passage, dans le lit d'une décharge de marais dont les méandres de la rivière Rideau se rapprochaient, non loin de là. La coupe de terrain ainsi faite naturellement, il y plaça huit écluses, pour racheter la hauteur de la chute du Rideau et atteindre la rivière de ce nom, à l'aide de laquelle on remonte jusqu'à Kingston.

" L'œuvre grandit avec célérité, entre les deux superbes plateaux dont l'un porte aujourd'hui le parlement et les ministères, et l'autre est converti en parc public, à la grande joie des citoyens d'Ottawa.

" Dès le commencement de l'année 1827, dit un témoin oculaire, on entendit, dans cette solitude, les coups des pics dans le roc, les détonations des mines, les cris des charretiers, le bruit de la cognée sur les troncs des arbres, les martellements sur les charpentes des maisons en voie de construction, enfin, tout le vacarme, le mouvement, les allures de l'homme qui se taille un royaume à même l'héritage laissé par Adam.

" Un personnage dont la réputation est devenue universelle par ses voyages et sa mortau pôle nord, sir John Franklin, posa la première pierre des écluses du canal.

Sir John arriva le 15 août 1827, à la tombée de la nuit, au quartier général du 71ème régiment, en garnison à cette place. Le colonel By songea immédiatement à prier ce visiteur distingué de présider à la pose de la pierre. Dès le lendemain, 16 août,

à quatre heures de relevée, la cérémonie eut lieu, comme nous l'apprend une lettre, écrite ce jour-là et publiée dans la *Montreal Gazette* du temps.

" Dans l'automne de 1827, le gouverneur, lord Dalhousie, le colonel By et le colonel Dunford visitèrent la Chaudière, et de ce moment, la construction du pont suspendu fut décidée.

" Les deux premiers ponts qu'on y installa dègringolèrent dans le courant. Le troisième, plus fort, mieux bâti, plus élégant, unissait les deux villes de Hull et d'Ottawa, c'est-à-dire, aussi les deux provinces. Celui d'a présent est le quatrième.

" Deux ou trois ans après le débarquement de By, il y avait, le long de la tranchée, dans laquelle se construisaient les écluses, de cent-quarante à cent-cinquante maisons. Le commerce de bois créé par Wright, se développait ; les ouvriers du canal avaient attiré des trafiquants ; deux ou trois hommes d'entreprise avaient déjà des lots de terre en valeur ; enfin un noyau de population se formait sous les auspices les plus riants.

" Les premières maisons de Bytown, (tel était le nom de la ville naissante) furent construites dans la rue Rideau, entre la situation de la rue Dalhousie et le canal. A moitié chemin, sur ce parcours, c'est-à-dire, à l'endroit où le déversoir du canal coupe la rue Rideau, se trouvait le groupe principal des magasins. D'autres magasins, ainsi que les bureaux des contracteurs du canal, avoisinaient les bords de ce dernier et formaient une ligne de la petite rue Sussex au site du Russell House.

" La ligne des maisons traversait le canal. Il fallait livrer passage à la population. Le pont des Sapeurs fut bâti par les sapeurs royaux. On compte aujourd'hui vingt-deux ponts à Ottawa.

" Le canal fut terminé en 1832. Vers le même temps, le plan des rues actuelles, larges et droites, reçut son exécution. Le nombre des maisons presque toutes en bois ne dépassait pas cent cinquante, en 1832.

" A l'endroit où est la fontaine publique, extrémité ouest de la rue Georges, était le marché de la basse-ville, dont l'étage supérieur servait de chapelle.

" De l'autre côté du canal, la rue Wellington était la seule habitée, de toute la haute-ville ; c'est-à-dire qu'elle comptait quelques maisons.

" Les trois casernes de la garnison étaient établies sur les hauteurs du Parlement.

" Enfin, il ne faut point oublier Corktown, le nid des tapageurs. Ce bourg dont il ne reste aucun vestige était composé de deux rangées de huttes misérables, blanchies à la chaux et placées, le long du tracé du canal, entre le pont Maria et la tête de la Deep Cut. Les manœuvres du canal l'occupaient. La taverne de la mère McGinty en était le plus bel ornement. Le whisky de patates, la jamaïque falsifiée et la bière douteuse abreuvaient ses résidents.

" En ce temps, les procès se jugeaient à Perth, et les habitants rude trajet étaient obligés de se rendre à ce village. C'était un dur voyage qu'on ne pouvait guère faire qu'à pied, par des chemins affreux, à travers les bois, au risque de périr sous la dent des loups qui abondaient alors, ou sous les coups de certains fanatiques qui ne se faisaient point de scrupule d'assommer un catholique. Les plaideurs qui allaient à Perth, gagnaient ou perdaient doublement leur procès, à cause des misères de la route."*

Ainsi fut exécuté ce grand travail du canal Rideau, qui, quoique conçu pour des raisons stratégiques plutôt que commerciales, contribua si fort au développement du pays, en attirant sur la rivière Ottawa des milliers d'ouvriers destinés à devenir plus tard autant de colons. Aujourd'hui la concurrence des voies ferrées a considérablement diminué son importance,

En 1830, la rive gauche de l'Ottawa comptait dans ses diverses agglomérations de Hull, de la Petite-Nation, de Grenville et de Chatham, une population de cinq mille cinq cents personnes, divisées, par ordre décroissant, en Irlandais, Américains, Ecossais, Anglais et Canadiens ; ces derniers en très petit nombre.

De grandes scieries établies au village naissant de Hawkesbury, commençaient à fonctionner ; la Pointe-Fortune devenait un petit bourg ; le canton de Grenville comptait deux mille habi-

*Benj. Sulte : *Articles sur Ottawa.*

tants ; les cantons de Lochaber, de Buckingham et de Templeton voyaient affluer les colons.

Le dernier des cantons arpentés sur la rive nord était Clarendon. Tous les cantons faisaient face à la rivière. Ils avaient en général douze milles de profondeur. Derrière eux s'étendait la forêt sans limite, explorée et connue des seuls trappeurs et des hommes de chantiers.

Tous ces détails nous ont été transmis par l'illustre arpenteur et ingénieur Bouchette, dont les explorations et la grande carte de la rivière Ottawa ne sauraient être trop appréciées.

Nous venons de dire qu'en 1830 les Irlandais dominaient déjà dans la vallée. Il est temps de parler de la grande émigration qui s'accentuait, en effet, à cette époque. *

L'émigration irlandaise, commença en 1819. De cette date à 1825, 68,534 Irlandais entrèrent en Canada. La plupart s'établirent dans les villes de Québec et de Montréal. Pendant les sept années qui suivirent, l'émigration prit des proportions d'un véritable exode ; le Canada fut envahi. Dans le seul été de 1831, cinquante mille émigrants, la plupart Irlandais, débarquèrent à Québec. Beaucoup d'entre eux, les catholiques surtout, prirent des terres dans les comtés de Mégantic, de Lotbinière, à Portneuf et à Sainte-Colombe, en Bas-Canada ; d'autres montèrent aux cantons de l'Ottawa et dans le Haut-Canada.

L'émigration continua sans se ralentir, au contraire, jusqu'à la grande famine, en 1848. Depuis, elle a constamment décru, jusqu'à cesser presque complètement de nos jours.

Plusieurs comtés du Haut-Canada furent peuplés, presque exclusivement, d'Irlandais, entr'autres celui de Carleton, sauf les cantons de Fitzroy et de Torbolton qui sont écossais, et celui de March qui est anglais.

De l'autre côté de la rivière, les Irlandais s'établirent aussi, à partir de 1831, dans les cantons suivants : Grenville, Lochaber, Buckingham, Templeton, Hull, Eardley, Onslow, Bristol, Clarendon, Litchfield, Mansfield et Sheen.

---

* *The Irishman in Canada*, by Nich. Flood Davin.

Malheureusement, tous les Irlandais n'étaient point catholiques ; la majorité était protestante. De là ces haines entre catholiques et orangistes qui se sont si souvent manifestées et qui ne sont point encore éteintes aujourd'hui.

Les Canadiens-français, les premiers habitants du pays, furent les derniers à entrer dans le mouvement d'émigration qui entraîne invinciblement les peuples vers l'ouest.

Le tableau suivant fera comprendre comment la province du Haut-Canada, où se dirigeaient les nouveaux colons qui détestaient les Français pour cause de religion, de race et de langue, put, en même temps, atteindre et dépasser la population de la vieille province de Québec. L'émigration européenne, en ce pays, provient exclusivement des îles britannniques et de l'Allemagne.

Année.	Haut Canada.	Bas Canada.
1806..................	70,718	250,000
1811..................	77,000	335,000
1825..................	157,923	479,288
1831..................	236,702	553,134
1851..................	952,000	890,261
1891..................	2,114,321	1,488,535

Comme on voit, l'immigration a fait faire, aux chiffres de la population d'Ontario, des bonds prodigieux. Quant à la province de Québec, son accroissement, merveilleux d'ailleurs, est dû, en grande partie, à l'excèdent de la natalité. Il serait bien plus considérable, encore, s'il n'avait été entravé par l'émigration aux Etats-Unis et dans l'Ontario même.

Terminons ce chapitre par la description curieuse que nous ont laissée de l'Ottawa, en 1831, deux voyageurs. *

" De Montréal, je me rendis à Lachine où je montai à bord d'un bateau à vapeur, et quelques heures plus tard, nous étions rendu à Sainte-Anne, le long des rapides, endroit difficile que l'on franchit au moyen d'un canal fort court. Vers Sainte-Anne, les eaux de l'Ottawa sont limpides mais de couleur foncée, et elle contrastent avec la verdure des îles si toutefois l'on peut appeler verdure, les feuillages aux teintes variées qui caractérisent les

* Voyage de Godfrey T. Vigne en Canada, 1831. Traduit de l'anglais par Benj. Sulte.

forêts canadiennes, durant la saison d'automne. Toutes les nuances du vert s'y déploient, depuis le vert sombre du sapin, jusqu'au vert argenté du saule et du tremble, tandis que l'œil charmé s'arrête sur le jaune brillant du noyer et le fini admirable que donnent à ce tableau de la nature les larges plaques cramoisies de l'érable. Je n'ai rien vu de pareil à la surprenante beauté de ces forêts. On peut le comparer pour leur éclat à des plate-bandes de tulipes gigantesques.

" Nous avons vu, en passant par le lac des Deux-Montagnes, une chapelle bâtie sur un calvaire, mise en communication avec la bourgade sauvage située sur la grève du lac, par une série de stations religieuses qui bordent le chemin montant au calvaire. (C'est du chemin de croix monumental d'Oka que le voyageur protestant veut parler). L'apparition soudaine de cette chapelle au milieu de la forêt est d'un effet et d'un pittoresque bien réussi.

" A Carillon, nous quittâmes le bateau pour nous rendre à pied jusqu'à Grenville. Les bords, des deux côtés, sont défrichés et beaucoup plus cultivés que je ne me l'étais imaginé. Les travaux du canal occupent plusieurs centaines d'émigrants qui habitent principalement des maisons de gros bois, posé pièce sur pièce, construites au milieu de la route. Il y a aussi plusieurs résidences plus confortables.

" Dans le voisinage de Grenville on trouve de riches mines de plombagine.

" A partir de ce point, les cultures cessent, et la rivière ressemble à la partie la plus sauvage de l'Ohio, au-dessus de Louisville, sauf que les arbres qui ornent les rives et les îles de l'Ottawa sont moins élevées que ceux de l'Ohio.

" Au-dessus de Bytown, l'Ottawa ou Grande-Rivière a encore un cours d'environ cinq cents milles. Par le moyen de ses tributaires on pénètre, au nord, jusqu'à la baie d'Hudson, au sud, vers le lac Huron. Comme le saut Sainte-Marie est de huit cents milles plus près de Montréal que de New-York, il est très probable d'une bonne partie des produits du pays des Grands Lacs et même des territoires éloignés du Michigan passeront un jour par l'Ottawa."

Complétons cette description par une autre de la même époque due à l'arpenteur Bouchette : résumé par Benj. Sulte.

" Un peu au-dessus de Bytown est l'endroit appelé Britannia, le beau domaine du capitaine Le Breton en 1830. Il est très bien situé au bas du lac Chaudière (d'Aylmer) et près de la tête des rapides des Chênes dont la large surface et les eaux agitées glissent doucement entre des rives pittoresques, en partie habitées, et d'une luxuriante verdure, qui ajoute à l'intérêt et à la beauté du lieu. Les moulins qu'on y a érigés, (aux Chênes) outre l'avantage d'occuper un site excellent, sont d'une grande utilité pour les colons du voisinage."

Remontant les bords du lac d'Aylmer, ce qui frappe l'attention, écrit Bouchette, ce sont les colonies qui se se développent sur la ligne des cantons de March et de Thorbolton. Elles sont composées de familles respectables possédant en général assez de moyens pour tirer avantage de tout ce qui se présente dans un pays nouveau.

" Au pied de la cascade des Chats se trouve l'établissement de l'agent des terres de la couronne, M. John Sheriff, agréablement situé dans un lieu romantique, presque vis-à-vis la pointe Mondion.

" Sur cette pointe Mondion, et, tout en ruines, s'élève l'ancien fort de la compagnie du Nord-Ouest. Le sol des environs est trop pauvre pour inviter M. Thomas, l'agent de la compagnie de la baie d'Hudson, qui y réside, à le mettre en culture. Il y tient un magasin des articles les plus fréquemment demandés par les sauvages et les traiteurs de ces régions.

" Les chutes des Chats, au nombre d'une quinzaine, régulièrement divisées par des îlots couverts de bois, ont tout au plus vingt pieds d'élévation."

Ces cascades, sont parfois désignées par les Anglais sous le nom de Shaws, mais c'est une corruption du français, puisque ces lieux doivent leur appellation aux chats sauvages, autrefois très nombreux dans les environs.

Bouchette continue :

" La forêt impénétrable s'étend vers le nord-ouest, le long des rapides des Chats et d'une partie du lac de ce nom, jusqu'à ce que l'on revoie des habitations dans le canton de MacNab.

"Tout en haut, sur les bords abrupts et fiers du grand lac des Chats, le chef écossais MacNab a placé sa résidence romantique, Kinell Lodge, qu'il est parvenu, par une indomptable persévérance, à rendre très confortable.

" Archibald MacNab peut être considéré comme le chef et le fondateur de ce canton. Presque tous les colons appartiennent à son clan. Il les avait fait venir des Highlands d'Ecosse avec beaucoup de peine et d'argent en 1823, dans l'espoir d'améliorer leur condition et de leur procurer le bien-être. Après des commencements difficiles, ce groupe de population commence à progresser, et nul doute que dans quelques années il ne devienne prospère."

Le chef MacNab ne voulait pas qu'on l'appelât Monsieur MacNab, mais MacNab tout court. On ne dit point, Monsieur le Roi. Son territoire était un canton entier qui portait son nom. Il menait à Québec des radeaux de bois de charpente, et, par la même occasion, remontait avec des familles qu'il faisait venir d'Ecosse. Toujours enveloppé dans son plaid et le kilt au vent, il se faisait accompagner, dans ses voyages, par un joueur de cornemuse et par un ou deux poëtes du cru écossais, qui l'égayaient de leurs chansons et de leurs récits.

C'est chez lui que Bouchette reçut l'hospitalité.

" Le soleil, dit-il, venait d'abandonner à la lune l'empire des cieux lorsque nous quittâmes le noble chef écossais pour descendre les formidables rapides des Chats. Comme nous glissions au pied des falaises escarpées nous pouvions apercevoir, sur la fière éminence, le gai tartan et la coiffure nationale du noble gallois, tandis que les notes aigues du pibrock remplissaient les airs de leurs cadences sauvages. Les sons s'éteignaient à mesure que nous approchions des rapides. Un instant encore nous le saluons, tête nue, et en brandissant les drapeaux qui ornaient notre embarcation, puis nous entrons dans le tourbillon des eaux."

Vers la partie supérieure du lac des Chats, à l'embouchure de la rivière Bonnechère, était située la ferme d'un nommé Andrews.

De l'autre côté du lac, dans le canton Clarendon, quelques colons s'étaient établis, non pas sur la rive, mais dans l'intérieur des terres. Sur le "front" du canton Bristol on distinguait deux ou trois misérables cabanes. En face de la Madawasca, sur la rive du Bas-Canada, un pauvre squatter bois-brûlé avait sa demeure.

Sur le lac du Rat-Musqué, un certain John Parsons avait déjà un établissement prospère. En face du fort Coulonge, de la compagnie de la baie d'Hudson, s'élevait un autre établissement, aussi prospère. Enfin, à l'extrémité inférieure de l'île du Grand-Calumet, dans le canton Litchfield, un nommé Bisset, avait dressé son chantier, son "log house". C'était le rendez-vous des traiteurs, des voyageurs et des marchands de bois.

Au-delà, s'étendait la forêt solitaire.

CHAPITRE IV.

LES MISSIONS SUR L'OTTAWA AU XIX SIÈCLE.

NOUS avons suivi avec intérêt les premiers pas de la colonisation dans la vallée de l'Ottawa ; il est temps d'étudier les origines de l'organisation religieuse dans ce pays.

"Les missions, dit M. l'abbé Ferland dans ses "Observations sur un ouvrage...." n'ont jamais été oubliées ni délaissées par les évêques du Canada ; plusieurs d'entre eux ont pu même se glorifier du titre d'évêques-missionnaires.

"Avant la conquête, les Jésuites avaient étendu leurs courses apostoliques dans une grande partie de l'Amérique du Nord ; le séminaire de Québec était chargé de missions aux Illinois, sur le Mississipi et dans l'Acadie, missions auxquelles il continua de pourvoir jusque vers l'année 1789. Mgr Hubert, avant d'être évêque, avait été missionnaire aux Illinois et au Détroit, d'où il avait rapporté les fièvres tremblantes. Les évêques de Québec pourvoyaient, autant qu'ils le pouvaient, aux besoins spirituels des catholiques de Terre-Neuve, du Cap-Breton et de l'île du Prince-Edouard."

Cependant, les évêques de Québec comprenaient, mieux que personne, qu'à mesure que la population augmentait, le besoin de diviser leur immense diocèse se faisait de plus en plus sentir. Mais le gouvernement d'alors, jaloux et ombrageux, opposait des obstacles insurmontables à cette division. Une lettre de Mgr. Cleary, archevêque de Kingston, éclaire d'un jour lumineux cette question délicate. Nous la traduisons ici, en l'abrégeant.*

---

* Letter of Archbishop Cleary to the *Catholic Register*, Toronto, datée de Picton, octobre, 7, 1894.

"Dès le 24 octobre 1789, Mgr. J. F. Hubert, évêque de Québec, ouvrit des négociations avec le Saint-Siège au sujet du démembrement de son diocèse, qui s'étendait sur une longueur de plus de 4,500 milles, et qu'il n'avait pas achevé de parcourir encore, après dix années de visite pastorale. La grande difficulté que rencontrait ce projet de démembrement se trouvait dans les mauvaises dispositions du gouvernement britannique. Le dernier quart du dix-huitième siècle fut en effet une sombre époque dans l'histoire de l'Angleterre. Toutes les lois les plus odieuses, édictées contre les catholiques dans les temps passés, restaient en vigueur. L'existence du vieux cardinal Henri, duc d'York, dernier rejeton mâle de la maison royale des Stuarts, servait de prétexte à légitimer toutes les mesures d'oppression contre les catholiques, qu'on représentait comme ses partisans déterminés.

"Au Canada, en dépit des stipulations du traité de Paris qui garantissait aux catholiques le libre exercice de leur religion, "le catholicisme, écrivait Mgr. Hubert au Saint-Siège, était à peine toléré, quoique ce fut, ajoutait-il, la religion des dix-neuf-vingtièmes de la population." Il était donc inutile de penser à la formation de nouveaux diocèses et à l'institution de nouveaux évêques dans le mode ordinaire ; inutile également de penser à la création de vicariats apostoliques. Le plan que caressait l'évêque de Québec était la nomination de quatre coadjuteurs, investis du caractère épiscopal, avec résidence : l'un en Nouvelle-Ecosse, l'autre à Montréal, le troisième quelque part dans le Haut-Canada, et le quatrième, enfin, dans les régions lointaines du Nord-Ouest. Ce plan qui devait rencontrer moins d'obstacles de la part des autorités civiles, ne fut point agréé ni trouvé praticable par les autorités ecclésiastiques.

"Cependant, Mgr. Hubert mourut avant la fin du dix-huitième siècle, et ses successeurs, Mgr. Denaut et Mgr. Plessis, continuèrent ces négociations.

"Ce fut sous l'administration de ce dernier prélat, si zélé et si instruit, que les dispositions du gouvernement anglais à l'égard des catholiques prirent une tournure plus favorable. La mort du cardinal Henri, arrivée en 1807, laissait la maison de Hanovre sans compétiteur. La ferme et loyale attititude des Canadiens-

français dans la guerre de 1812 contre les Etats-Unis, faisait en Angleterre la meilleure impression et déruisait bien des préjugés contre notre sainte religion. L'action patriotique et vigoureuse du Rév. Alexander MacDonell, alors curé de Saint-Raphaël, dans Glengarry et plus tard premier évêque de Kingston, qui leva parmi les gens deux régiments écossais, lesquels firent bonne figure dans maintes rencontres sur la frontière d'Ontario, touchèrent profondément les cœurs des bommes d'état du *Foreign Office* et du gouvernement général à Québec. Une pension lui fut accordée à perpétuité, et à ses successeurs sur le siège de Kingston.

" Un autre élément de réconciliation entre les catholiques et le gouvernement protestant d'Angleterre fut la conduite loyale et héroïque des soldats irlandais pendant les longues guerres de l'Empire. Ils versérent, sans compter, leur sang sur tous les champs de bataille pour l'Angleterre, prouvant ainsi plus éloquemment que par des paroles leur fidélité.

" Mais ce qui contribua plus que tout le reste à changer le cœur de l'Angleterre fut l'attitude du Pape Pie VII à propos du blocus continental. Pendant que tout l'Europe tremblait devant le despotisme de Napoléon, lui seul résista au nom de la justice, et ne voulut point rompre ses relations avec l'Angleterre. On sait ce qui lui en coûta : son enlèvement de Rome et cinq ans de dure captivité.

" La noblesse de sa cause et celle encore plus admirable de son attitude ravit le cœur de l'Angleterre, qui s'habitua, dès lors, à voir dans la papauté la colonne la plus forte de l'ordre social.

" Ces circonstances providentielles fournirent une excellente occasion à Mgr Plessis pour mener à bonne fin l'exécution du plan de la division de son diocèse. Ainsi donc, après trente ans de négociations infrectueuses, aidé puissamment par le secrétaire d'Etat aux colonies, le noble lord Bathurst, il parvint, avec l'autorisation du gouvernement britannique, à obtenir la création de deux vicariats apostoliques dans les provinces maritimes, et la nomination du Rév. Alexander MacDonell en qualité de vicaire général dans le Haut-Canada, avec le caractère épiscopal, pour

donner plus d'étendue à ses pouvoirs. La bulle du Pape Pie VII constituant le Rév. Alexander MacDonell, évêque de Rhaesina (i. p. i.) vicaire général de Mgr. Plessis pour le Haut-Canada, est datée du 19 janvier 1819.

" Ainsi le Haut-Canada appartenait encore au diocèse de Québec ; et le seul changement effectué dans l'état de Mgr MacDonell, vicaire général depuis tant d'années, était sa consécration épiscopale.

" Enfin, le 27 janvier 1826, le Haut-Canada, par bulle du Pape Léon XII, fut érigé en diocèse, avec Kingston pour siège et Mgr MacDonell pour évêque.

" Presque immédiatement après, Mgr MacDonell demanda le Rév. Thomas Weld pour coadjuteur, et, le 6 août de la même année, ce dernier fut sacré évêque d'Amyclée (i. p. i.) *cum futura successione*. Mais Mgr Weld ne vint point au Canada ; il fut créé cardinal par Pie VIII, 25 mai 1830 ; le premier après le cardinal Polus, scellant ainsi l'amitié entre l'Angleterre qui venait d'émanciper les catholiques, 23 avril 1829, et le Saint-Siège apostolique." Ainsi s'exprime Mgr Cleary. Nous n'avons plus que quelques mots à ajouter, comme épilogue, à cette lettre.

L'année 1818, deux missionnaires, suivant les traces de M. Tabeau parti en 1816, remontaient, en canot d'écorce, le cours de l'Ottawa ; c'étaient MM. Provencher et Dumoulin que Mgr Plessis envoyait, à plus de six cents lieues de Québec, sur la Rivière-Rouge, fonder une mission pour Canadiens et les Métis perdus dans les immenses plaines du Manitoba et du Nord-Ouest. M. Provencher partait avec le titre de vicaire général ; mais le 1er février 1820, il fut nommé, à Rome, évêque de Juliopolis, suffragant et auxiliaire de l'évêque de Québec, et vicaire apostolique du Nord-Ouest.

Enfin, pour compléter le plan de Mgr. Plessis, M. Jean-Jacques Lartigues était nommé par le pape Pie VII, le 1er février 1620, évêque de Telmesse en Lycie, et suffragant et auxiliaire de l'évêque de Québec pour le district de Montréal. Désormais la partie de notre province ecclésiastique actuelle d'Ottawa sise dans l'Ontario, était placée sous la juridiction de Mgr. MacDonell, et la

partie située dans la province de Québec, passait sous la houlette de Mgr. Lartigue.

Nous allons étudier, tout d'abord, les origines religieuses de notre province, dans l'Ontario.

Depuis la conquête, de nombreux missionnaires s'étaient succédé sans interruption dans le Haut-Canada. D'abord trois récollets, le Père Potier, le Père Didace et le Père Simple Boquet, puis quatres prêtres séculiers, M. Hubert, devenu ensuite évêque de Québec, M. Payet, M. Fréchette et M. Dufaux.

Du Détroit et de l'Assomption de Sandwich, où ces missionnaires avaient leurs principales résidences, ils faisaient des courses apostoliques, d'un côté vers la Rivière-aux-Raisins, et dans les postes environnants, de l'autre jusqu'à Michillimakinac.*

Comme on sait, Sandwich et le Détroit sont situés des deux côtés de la rivière, en face l'un de l'autre.

Au Détroit, le Père le Simple, fut remplacé, en 1783, par M. Payet ; et celui-ci, en 1786, par M. Fréchette. En 1796, après la division du diocèse de Québec, la mission du Détroit passa au diocèse de Baltimore, et un Sulpicien français, M. Levadoux, grand vicaire de Baltimore, succèda à M. Fréchette.

A Sandwich, M. Hubert, arrivé en 1781, ayant été nommé coadjuteur de Québec, fut remplacé, en 1785, par le sulpicien M. Dufaux, lequel mourut à son poste en 1796, et eut pour successeur un autre sulpicien, M. Marchand, de 1797 à 1825.

Dès 1793, un émigré, l'abbé Philippe Desjardins qui mourut vicaire général de Paris, avait fondé la mission du Niagara.

En 1800, un sulpicien, M. Gaiffe, avait déjà fait trois visites à Kingston.

Enfin, M. Burke, plus tard premier vicaire apostolique de la Nouvelle-Ecosse, avait fait des missions, d'abord à la Rivière-aux-Raisins, 1794, ensuite à Niagara, 1798, puis à York, (Toronto,) 1800, et à Kingston, 1801.

Au-dessous de Kingston deux prêtres écossais exerçaient le saint ministère. C'étaient le Père Rodrigue MacDonell, curé de

---

*Mémoire sur les missions de la Nouvelle-Ecosse, par un comité de prêtres de Québec. Darveau, éditeur 1895, p. 113, et suiv.

Saint-Régis, et le Père Alexander MacDonell, missionnaire de Stormont et de Glengarry.

Le Père Rodrigue était arrivé d'Ecosse en 1785, et, depuis ce temps-là, évangélisait Saint-Régis et les environs avec une activité infatigable. Le Père Alexander, son cousin, arrivé l'année suivante, 1786, avait suivi, dans l'émigration, une troupe de ses concitoyens et principalement de ses anciens paroissiens. Cet homme, aussi recommandable par sa naissance et par ses talents que par ses vertus, fut le véritable fondateur de la colonie écossaise de l'est de l'Ontario. Sous sa conduite, les deux missions Saint-André et Saint-Raphaël prirent un grand essor et devinrent les plus florissantes paroisses du Haut-Canada.

Les évêques de Québec n'avaient pas pu, naturellement, visiter en personne leur diocèse qui s'étendait sur tout le Dominion du Canada et sur une partie du territoire américain. Ils avaient, néanmoins, tenu à connaître, autant que possible, les régions nouvellement ouvertes à la colonisation. C'est ainsi que, dès l'été de 1801, Mgr Denaut s'était rendu à Kingston et jusqu'au Détroit. En 1802, il était allé faire la visite pastorale dans les deux paroisses de Saint-Raphaël et de Saint-André, dont nous venons de parler, et il s'était convaincu, de plus en plus, de la nécessité qu'il y avait de donner un évêque à l'Ontario.

Mais comme il n'entre point dans notre plan de faire ici l'histoire du diocèse de Kingston, nous nous tiendrons strictement dans les limites de notre sujet.

Le premier prêtre dont il soit fait mention dans les annales de cette partie du diocèse d'Ottawa, et encore, exerça-t-il, plutôt son ministère sur nos frontières, fut un Français : M. Pierre Jacques de la Mothe ; ordonné en France, le 27 février 1790 ; arrivé le 6 juin 1813, à Québec, aumônier du régiment de Watteville, missionnaire en 1816, sur la rivière Rideau ; puis à Perth, 1817 ; rentré à Kingston, 1821-1824 ; curé de Sainte-Scholastique en 1825 ; retiré en 1831 ; décédé au même lieu le 22 octobre 1847, à l'âge de 84 ans.*

---

*. Répertoire général du clergé canadien de Mgr Tanguay.

Nous avons trouvé les lettres de pouvoirs de ce prêtre, signées à Québec par Mgr. Plessis Elles datent du 13 juin 1813. Aumônier du régiment franco-suisse des Meurons, après la fin de la guerre américaine et le licenciement des troupes, il se trouva sans emploi. En 1816, il fit un assez long séjour chez M. Périnault, missionnaire de Kingston. C'est de là qu'il partit pour Perth, au commencement de 1817. C'était un établissement nouveau, et les rares catholiques qu'on y trouvait étaient perdues au milieu des protestants.

M. de la Mothe demeura à Perth, non en permanence, mais d'une façon assez régulière pendant trois ans : de 1817 à 1820. D'un caractère impressionnable, et presque totalement ignorant de l'anglais, il semblait peu fait pour réussir dans une tâche aussi difficile que celle de fonder une mission.

Dans une lettre à Mgr. Plessis, 2 février 1817, M. de la Mothe raconte son long et pénible voyage " sous les ombres de la forêt vierge."†

En approchant, dit-il, de Perth, des Ecossais accourent et incontinent lui demandent de leur prêcher un sermon. C'était trop pour ses forces ; il balbutie quelques phrases d'un anglais des plus incorrects. Ses ouailles ne se déconcertent point pour si peu, et le missionnaire les entend s'écrier : " What a happiness, we have got a priest ! " : Quel bonheur, nous avons un prêtre ! Il baptise plusieurs petits enfants.

A huit milles des cabanes de ces catholiques, s'élève la ville naissante ou plutôt le village de Perth : soixante maisons, quatre auberges. Des Canadiens ne tardent pas à apprendre son arrivée ; ils accourent et lui offrent leurs hommages. Ils estiment que le nombre des catholiques, dans un rayon de dix milles, s'élève à trois cents ; mais c'est une exagération évidente. La population totale des quatre cantons, autour de Perth, s'élève déjà à deux mille habitants ; et ce nombre se grossira dès cette année, de deux ou trois régiments licenciés. Parmi ces derniers, le 104e—presque tout canadien.

---

† Archives de l'archevêché de Québec. Correspondance de l'évêché de Kingston.

A mesure que M. de la Mothe connaît mieux son troupeau, le découragement s'empare de lui. Les catholiques l'abandonnent, sans doute à cause de son peu de facilité à parler l'anglais. Il se demande s'ils sont encore des catholiques. On les voit fréquenter les meetings des protestants, les auberges, et s'abandonner à tous les vices.

Mgr. Plessis, en apprenant ces tristes nouvelles, se résolut à frapper un coup, et envoya aux fidèles de Perth un mandement sévère dans lequel il les rappelait à leurs devoirs.

La parole de l'évêque fit un grand effet chez ces gens dont la foi n'était qu'endormie ; il y eut un mouvement de retour vers le bien, et le missionnaire put donner au prélat des nouvelles plus consolantes.

Mgr. Plessis écrivit alors à ces enfants perdus de la forêt la lettre suivante, qui fait le plus grand honneur à sa paternelle sollicitude.

Lettre pastorale de Mgr. l'évêque de Québec aux habitants des rivières Rideau et Cananoquoui dans le Haut-Canada, Québec, 16 décembre 1817.*

"Joseph-Octave Plessis par la miséricorde....etc., etc.,.... évêque de Québec, à nos chers enfants les fidèles catholiques établis à Perth et dans les environs des rivières Rideau et Cananoquoui,....Salut......

"Vous étiez dispersés nos très chers enfants, comme des brebis qui n'ont point de pasteurs, et faute de bien connaître celui que nous vous avions envoyé, vous refusiez de vous ranger sous sa houlette ; vous courriez sans savoir où vous alliez, faisant société tantôt avec une secte, tantôt avec une autre, toujours exposés à vous égarer en suivant des guides que le ciel ne vous a point donnés et qui ne pouvaient vous conduire que dans le précipice. Cependant, nous étions prosternés devant Dieu, le suppliant d'éclairer vos esprits, de toucher vos cœurs, de ne pas vous laisser perdre de vue, qu'ayant le bonheur d'être catholiques, c'est-à-dire membres de la vraie Eglise, de la seule que Notre-Seigneur Jésus-

---

* Registre de l'évêché de Québec. H.

Christ ait établie sur la terre, vous deviez sans hésiter en pratiquer les lois et en remplir les devoirs, assurés que Dieu, fidèle à ses promesses, vous récompenserait, dans l'autre vie, de tout ce que vous auriez fait, dans celle-ci, pour son amour.

" Ce n'est pas en vain que nous avons formé ces vœux et ces désirs. Vous avez enfin montré de la docilité, et prêté l'oreille à la voix du zélé pasteur chargé du salut de vos âmes. Il nous a dernièrement rempli de consolation en nous apprenant que vous vous étiez réunis et que vous proposiez de commencer prochainement une chapelle, pour y entendre la parole de Dieu et remplir les devoirs de la religion. Charmé de vous voir décidés à l'entreprise d'une œuvre aussi intéressante, nous nous proposons d'y contribuer de quelque chose, afin de vous donner tout l'encouragement qui peut dépendre de nous. Mais souvenez-vous nos très chers frères, que ce n'est pas assez d'avoir commencé, et qu'il faut persévérer dans le bien ; que celui qui met la main à la charrue et regarde derrière lui n'est point propre au royaume de Dieu. Nous continuerons donc de supplier le ciel qu'il vous donne de la persévérance, qu'il vous fasse aimer, de plus en plus, la religion sainte que vous professez ; qu'il vous convainque de l'obligation où vous êtes d'honorer cette religion par des mœurs pures, et de vous distinguer par la sainteté de votre vie, aussi bien que par la pureté de votre foi, des sectaires qui vous environnent.—Sera notre présente lettre pastorale lue et publiée par M. l'abbé de la Mothe dans une de vos assemblées de dimanche ou de fête."

Au reçu du mandement épiscopal la joie, dit M. de la Mothe, 8 février 1817, fut universelle. Les souscriptions pour bâtir une chapelle à Perth, augmentèrent. Toutefois, il fallait avouer que les ressources étaient minimes. Une misère affreuse régnait dans le pays, et le gouvernement se voyait obligé de prolonger de six mois ses distributions de rations aux colons.

Toutes les lettres subséquentes du missionnaire sont du même ton. Enfin, découragé et abreuvé d'amertume, il annonce, en 1820, son départ définitif de Perth. La chapelle n'était pas encore construite.

Ajoutons un mot sur Perth. Le Père Sweeny succède à M. de la Mothe. Grâce aux efforts de M. Benjamin de l'Isle, la souscription pour la chapelle se grossit. L'église est commencée et avançe rapidement, 1820. En juillet 1821, le Père Sweeny écrit que le nombre de catholiques s'accroît considérablement. En avril 1823, le Père John MacDonald, missionnaire à Perth, se plaint que l'église ne soit pas encore achevée.

Enfin, par une lettre du 20 mars 1825, le même Père MacDonald, a la joie de constater que la mission misérable de Perth est maintenant devenue une paroisse bien établie où rien ne manque.

Le lecteur nous excusera de nous être étendu sur l'histoire d'une mission qui n'appartient pas même à notre province. Elle est sur la frontière, et le missionnaire avait juridiction sur la colonie de Richmond. Il convient d'ailleurs de connaître contre quelles difficultés les pionniers de notre église naissante avaient à lutter.

Mgr. Alexander MacDonell, dit le Répertoire, naquit en Ecosse, le 17 juillet 1762, et fut ordonné dans ce pays, le 16 février 1787. A peine arrivé en Canada, en 1803, il fut employé aux missions de Saint-Raphaël où il succéda à son illustre homonyme et parent. L'évêque de Québec lui envoya, en 1807, des lettres de vicaire général, pour le Haut-Canada. Nous savons le reste, et comment, en 1819, il fut nommé évêque auxiliaire de Québec, pour l'Ontario.

Nous trouvons, dans la correspondance de ce missionnaire, avec l'évêque de Québec, quelques documents de haut intérêt.* Dans une lettre datée de 1819, il écrit en parlant du Père Salmon, qu'il le croit peu propre à l'administration d'une paroisse considérable, comme celle de Kingston, mais qu'il le juge suffisant pour Perth et pour New-Richmond.

Dans une autre lettre, du 4 novembre 1819, il évalue à six ou sept cents les catholiques de Perth, et à cinq cents, ceux de Richmond.

---

* Archives de l'archevêché de Québec. Correspondance de l'évêché de Kingston.

Ces derniers demandent un prêtre, et il propose de leur envoyer le Père Salmon.

Les lettres suivantes, à l'évêque de Québec, sont si précieuses que nous en donnons un résumé détaillé.

" Rivière Ottawa, 18 septembre 1820. Voici une vingtaine de jours que je suis en cours de visite sur cette rivière. Il y a quelque temps déjà que nombre de protestants bienveillants et de catholiques d'Hawkesbury, de la seigneurie de Longueuil (l'Orignal), et d'autres lieux des bords de l'Ottawa, me sollicitaient de visiter leur pays, promettant de contribuer à l'érection d'une chapelle, en un lieu convenable. Ma mauvaise santé a longtemps retardé mon voyage.

Enfin je suis parti, et j'ai le plaisir d'annoncer à Votre Seigneurie que les difficultés que je redoutais se sont évanouies. De notables protestants, MM. Georges Hamilton et Grant sont entrés dans mes vues. Grâce à eux, j'ai obtenu, d'un protestant, un terrain magnifique, au prix de cent cinquante louis. Une souscription est ouverte. MM. Hamilton et Grant ont donné chacun cent vingt piastres. Il y a un canadien, propriétaire, du nom de Saint-Julien, et plusieurs autres canadiens qui semblent enchantés de la perspective d'avoir une église à leur portée, et qui feront tout en leur pouvoir pour l'achever.

J'ai donc nommé, le dit Saint-Julien et un M. McDonald, de la colonie écossaise de la seigneurie, agents et syndics de l'église future.

De là j'ai poursuivi ma route, en canot sur l'Ottawa, jusqu'à Hull. De Hull nous avons poussé jusqu'à la colonie de Richmond, portant alternativement sur notre dos, mon serviteur et moi, le porte-manteau qui renfermait nos ornements et les vases sacrés.

Je célébrai et je prêchai, dimanch dernier, à Richmond. Le major Burke, surintendant, me fit mille politesses. * A la suite d'une correspondance avec moi, il avait ouvert, depuis quelque

---

* Le colonel Burke était catholique, son fils, James Henri Burke, fonda en 1854 ce journal catholique : *The Ottawa Tribune*, et contribua beaucoup à la colonisation de notre vallée. Il mourut prématurément en 1858.

temps déjà, une souscription pour l'entretien d'un prêtre dans la colonie ; souscription au bas de laquelle s'étaient inscrits la plupart des officiers en demi solde.

Comme les catholiques eux-mêmes, sont, pour la plupart, des soldats licenciés, nouvellement établis, et trop pauvres pour pouvoir faire beaucoup, j'ai nommé trois d'entre eux, les plus respectables, syndics, avec charge de recueillir ce que les gens pourront fournir pour le support du P. Sweeny ou de tout autre prêtre qui les visitera de temps en temps, jusqu'à ce qu'ils soient capables d'en faire vivre un à demeure.

J'ai donc écrit au P. Sweeny, l'informant de ce que j'avais fait, et lui demandant de visiter aussi souvent que possible cette mission naissante.

Dans sa dernière visite à Richmond le gouverneur-général a promis d'y envoyer un ministre protestant et de pourvoir à ses besoins.

Nos catholiques croient avoir les mêmes titres que les protestants à la solicitude de Son Excellence, ayant conscience qu'ils n'ont jamais été inférieurs à eux au service du roi, dans l'accomplissement de leurs devoirs, à l'heure du danger ou au jour du combat ; ils vont donc faire à Son Excellence une pétition en ce sens, et j'ai confiance que Votre Grandeur les appuiera.

Il y a beaucoup de colons irlandais et canadiens dans les cantons de Hull, de March et de Nepean, sans compter les familles disséminées sur les deux rives de l'Ottawa, depuis la seigneurie de Longueil (l'Orignal), jusqu'aux Chaudières. S'il y avait deux prêtres, l'un à l'Orignal et l'autre à Richmond, ils se partageraient cet espace et visiteraient tous ces colons. Toute cette vaste contrée si belle et si fertile, est maintenant ouverte à la colonisation. Le torrent de l'émigration semble vouloir se diriger de ce côté, à flots pressés. Il est temps de prendre des mesures pour s'assurer des missionnaires et des emplacements pour les églises. Si nous ne le faisons pas, les ennemis de notre sainte religion s'empareront de tout, et une fois qu'ils auront pris pied et qu'ils seront devenus les maîtres, ils feront tout pour nous fermer la porte, en sorte que les

pauvres colons catholiques, abandonnés de leur mère l'Eglise, l'oublieront et mourront dans le péché.

Je suis, Monseigneur....Alexander MacDonell.

SAINT-RAPHAEL, 3 OCTOBRE 1820,

MONSEIGNEUR,—J'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Grandeur, des bords de l'Ottawa, l'informant que j'ai jeté les fondements de deux nouvelles missions dans cette partie du pays. Ces pauvres gens connaissent bien le zèle de Votre Grandeur pour la cause de la religion et ce que vous avez fait pour d'autres régions plus lointaines encore que la leur. Ceci leur fait entretenir l'espoir que vous ne leur refuserez point l'aide dont ils ont tant besoin. Je puis bien leur consacrer mes efforts personnels, dormir pour eux dans les bois, porter moi-même, avec mon domestique, ma valise depuis Hull jusqu'à Richmond,faute de moyens de transport, mais ces travaux seront inutiles si Votre Grandeur ne me prête sa puissance coopération et n'emploie pas les moyens que la Providence a mis en ses mains pour faire son œuvre. J'ai mentionné à Votre Grandeur les dons généreux que nous ont ont fait certains protestants ; ils stimuleront, je l'espère, le zèle des catholiques.

J'ai reçu votre lettre et tous les papiers (relatlfs à sa promotion à l'épiscopat). Je ne saurais jamais assez remercier Votre Grandeur de la bonté qu'elle m'a toujours témoignée, depuis que je suis sous sa juridiction.

Quant aux bulles du Pape je suis perplexe, et j'ai peur de les accepter dans l'état de pauvreté où je me trouve. Je crains de déshonorer l'Eglise, le gouvernement anglais ne m'accordant toujours point les fonds promis, et le gouvernement provincial me désappointant sans cesse." (Signé) Alexander MacDonell.

Saint-Raphaël 2 novembre 1820. Dans une lettre toute pleine de sentiments élevés et de la plus touchante gratitude, il annonce son acceptation de l'épiscopat et son départ pour Québec.

Saint-Raphaël 6 mai 1821. Le nouvel évêque de Rhæsina annonce le retour du Père Sweeny qui apporte avec lui le recensement des catholiques de Perth, Richmond, Lanark, etc., etc. Ils

sont 1,198 âmes. Les colons encore pauvres, ont donné un peu de grain, mais pas d'argent ; le Père est en haillons ; il lui faut vingt louis pour s'habiller. Les gens sont à déblayer le terrain que l'évêque a obtenu du gouvernement pour la mission, ils vont élever une chapelle en troncs équarris, mais il faudrait leur faire l'aumône de tous les objets nécessaires au culte.

L'évêque a reçu maintenant des concessions de terrains, pour le service du culte et du prêtre, dans les trois colonies militaires de Perth, de Lanark et de Richmond ; la population augmente rapidement mais elle est misérable. Avec un peu d'argent, on aurait là, dans quelques années, trois missions florissantes.

Saint-Raphaël 16 juillet 1822. Mgr MacDonell envoie le Père Haran à Richmond où l'on demande un prêtre à grands cris. Il va envoyer sous peu le Père O'Mara à Perth. Ce M. Haran fut le premier missionnaire de Bytown.

Saint-Raphaël avril 1823. M. Haran crie famine dans sa mission de Richmond.

York (Toronto) 16 décembre 1826. Lettre désolée de Mgr MacDonell. Il vient de visiter la vallée de l'Ottawa. Ce pauvre pays est abandonné. Que peut-il faire seul ? Il se tue depuis deux ou trois ans, à courir les bois. Partout on lui demande, à genoux, d'envoyer des prêtres. Les gens meurent sans sacrements. Faut-il laisser périr ainsi des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ ?

Ainsi termine la correspondance de l'évêque apôtre.*

Population Catholique du Haut-Canada en 1819.

Saint-Raphaël	4,300
Saint-André	2,150
Mathilda, Prescott, Brockville	1,200
Perth et Rideau settlements	365
New-Richmond	400
Hamilton et Curran	450

*Tous les documents que nous avons cités sont extraits des archives de l'archevêché de Québec.—Correspondance de Kingston.

Hawkesbury et vallée de l'Ottawa..........	1,500
Kingston, Guananoqui, baie de Quinté.....	2,000
York et lac Simcoe.......................	300
Niagara, Queenstown, Fort Erié, Tête du lac Ontario..........................	250
Sandwich et d'autres points de l'ouest......	2,000
	14,915

Soit pour le diocèse d'Ottawa, Perth, Richmond et vallée de l'Ottawa 2,260 Catholiques. Nous avions donc raison lorsque, au chapitre précédent, nous donnions comme probable le chiffre de 2,560 catholiques pour la partie ontarienne du diocèse, en 1824.



CHAPITRE V.

LES MISSIONS SUR L'OTTAWA AU XIXe SIÈCLE.—(*Suite.*)

MONTEBELLO ET BYTOWN.—I. MONTEBELLO.

LA plus ancienne paroisse du diocèse d'Ottawa est sans contredit Montebello. Les archives de la mission de Notre-Dame de Bonsecours, dans la seigneurie de la Petite-Nation, comme on l'appelait, remontent à 1815.

Nous avons vu que cette seigneurie était devenue, en 1804, la propriété de la famille Papineau. Sous les auspices de M. Jos. Papineau (père du célèbre orateur, et lui-même membre de la Chambre) qui s'y retira en 1810, il se forma, près du manoir seigneurial, un groupes de quelques familles canadiennes, qui furent probablement les premières établies dans la vallée de l'Ottawa.

De temps en temps, un prêtre de la maison des sulpiciens d'Oka venait y donner la mission. A cette occasion, sans doute, les catholiques des environs, et de bien loin dans la vallée, affluaient à Bonsecours pour entendre les instructions et s'approcher des sacrements.

Il convient de citer en entier les trois premiers actes faits dans la province d'Ottawa, et conservés religieusement dans les registres de cette vénérable église du Bonsecours.

" Le 17 septembre, 1815, par moi, prêtre soussigné, missionnaire des Iroquois du Lac et des autres catholiques habitant sur la

rivière des Outaouais, a été baptisé : Benjamin, ondoyé à la maison, né depuis quatre mois et demi, du mariage légitime de Joseph Saint-Denis dit Birabin, et de Marie Kadier, les père et mère, du Chenail écarté, sur la dite rivière des Outaouais. Le parrain a été Antoine Laplante dit Champagne, et la marraine, Marie Edouard, qui tous les deux, ainsi que le père et la mère présents, ne savent pas signer."

Signé : J. Roupe, *Ptre-misre.*

" Le 25 septembre 1815, je, prêtre soussigné, missionnaire des Iroquois du Lac et des autres catholiques habitant sur la rivière des Outaouais, ai béni la fosse où, en présence de Joseph Arcan et de François Termosse, avait été inhumé Michel Carpentier, décédé du 26 avril dernier, âgé de 81 ans, en présence d'Etienne Denys et de Toussaint Victor Papineau qui, seul de tous les témoins susdits, a signé avec nous."

T. V. Papineau,
J. Roupe, *Ptre-miss.*

" L'an 1816, après la publication d'un seul ban de mariage, ayant dispensé les parties des deux autres, entre J. B. Bousquet, fils majeur de Cristophe Bousquet et de Françoise Lafleur, ses père et mère, de la paroisse de Varennes, d'une part ; et Marie Cown, veuve de J. Collerette dit Bourguignon, domiciliée en cette mission, d'autre part ; ne s'étant trouvé aucun empêchement au dit mariage, j'ai, prêtre soussigné, missionnaire, reçu le mutuel consentement des parties et leur ai donné la bénédiction nuptiale, selon la forme prescrite par notre mère la Sainte Église catholique et romaine, et en présence de Etienne Matthieu, Louis Renaud dit Dumoulin, J. B. " Tétro " dit Ducharme et François Tessier, qui tous, ainsi que les époux, ont déclaré ne savoir signer."

J. Roupe, *Ptre-miss.*

Ces actes que nous venons de transcrire donnent lieu à deux observations : la première, c'est qu'il y avait déjà à cette époque quelques Canadiens au Chenail " Hawkesbury," et la seconde, que le missionnaire montait rarement alors à la Petite-Nation, puisqu'il

bénit la fosse d'un homme décédé depuis cinq mois. On remarquera aussi le titre que prenait M. Roupe : missionnaire des Iroquois du Lac, et des autres catholiques habitant sur la rivière des Outaouais. Il était heureux pour lui que le nombre de ses paroissiens ne fut point proportionné à l'étendue de la paroisse.

En novembre 1818, M. Denis Benjamin Papineau, fit don d'un terrain, de deux arpents sur six, destiné à la construction d'une église, d'une école et d'un presbytère, et à l'usage d'un curé.

Trois ans après, 3 septembre 1821, avait lieu la bénédiction de la première chapelle de la mission de Bonsecours, en présence d'un public d'élite, accouru à cette cérémonie sur l'invitation de la famille Papineau.

Voici l'acte de cette bénédiction :

"L'an 1821, le troisième jour de septembre, a été bénite l'église de la mission de Notre-Dame de Bonsecours, sous le titre et l'invocation de la Bienheureuse Vierge Marie Notre-Dame de Bonsecours, et dont la fête annuelle sera la fête de la Nativité de la Trés-Sainte-Vierge. La bénédiction a été faite par messire J. B. Dumouchelle, prêtre curé de Sainte-Geneviève, assisté de messire Joseph Maurice Félix, prêtre curé de Saint-Benoit du Grand Brûlé, et de messire Paul Archambault, curé de Vaudreuil, de messire Bernard Benjamin Decoigne, prêtre, et de M. François-Xavier Leduc, diacre, de M. Toussaint Victor Papineau, sous-diacre et de M. François-Xavier Baillargé, clerc tonsuré, en présense de l'honorable Louis Joseph Papineau, Orateur de la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada et seigneur du lieu, de demoiselle Julie Bruneau, son épouse, de Rosalie Chevrier Papineau, de Sieur J. Dessaules, écuyer, seignenr de Saint-Hyacinthe et représentant du comté de Richelieu, du docteur René Joseph Kimbert, de maître J. Joseph Girouard et Joseph Papineau, père, notaires publics, et d'un grand concours des tenanciers du fief et seigneurie de la Petite-Nation ; et aussi, en même temps, a été bénite une cloche du poids d'environ cent quatre-vingt livres, par le même et en présence des mêmes assistants et témoins susdits, laquelle a été nommée J. M. Amable

Rosalie par le susdit J. Dessaules, écuyer, et dame Marie Amable Fortier, épouse de sieur Denys Viger, écuyer avocat et représentant du comté de Kent ; en foi de quoi, ont les dits sieurs signé avec nous J. B. Roupe, prêtre missionnaire, desservant la dite mission.

H. J Félix, *Prêtre.*
B. B. Decoigne, *Prêtre.*
T. V. Papineau, *Sous-diacre..*
L. J. Papineau.
J. B. Dumouchelle.
P. A. Archambault, *Prêtre.*
F. X. Baillargé, *Clerc.*
J. Dessaulles.
M. A. Fortier, Viger.
J. J. Girouard.
J. Bruneau Papineau.
R. Ch. Papineau.
R. J. Kimbert, *Chirurgien.*
Joseph Papineau.

J. Roupe, *Prêtre-missionnaire.*

Voici ce que nous dit le Répertoire du Clergé sur le premier missionnaire de Bonsecours : J. B. Roupe, né à Montréal, le 9 janvier 1782, fils de Samuel Roupe et de Marie Josephte Clocher, ordonné prêtre le 27 janvier 1805, agrégé à la Compagnie de Saint-Sulpice, le 21 juillet 1813 ; mort à Montréal le 4 septembre 1854, à l'âge de 72 ans et 7 mois.

En 1827, M. Roupe reçut de Mgr Lartigue, administrateur du district de Montréal, la mission de visiter tous les catholiques du Haut-Ottawa et de donner l'instruction religieuse à toutes les familles qu'il découvrirait. Ce fut pendant ce grand voyage qu'il planta des croix à Buckingham, à Aylmer et à l'île des Allumettes, marquant les emplacements des nouvelles chapelles. Il s'arrêta aussi sur la place des Rideaux.

A son retour, il fit un rapport détaillé de son voyage, auquel ses contemporains font allusion, mais que, malheureusement, nous

n'avons pu retrouver. Le ministère de M. Roupe à Bonsecours prit fin l'année suivante. Nous voyons, en effet, en date du 12 octobre 1828, au bas d'un acte de baptême, la signature d'un nouveau missionnaire ; M. H. Paisley.

" Hugh Paisley, né en Ecosse, le 16 avril 1795 ; ordonné le 3 octobre 1824 ; chapelain de Saint-Roch de Québec ; vicaire à Québec 1825 ; curé de la Petite-Nation 1828 ; fait le premier baptême enregistré à Bytown, 21 mai 1829 ; missionnaire de Drummondville, 1831 ; curé de Sainte-Catherine, 1832 ; appelé auprès des émigrés de la Grosse-Ile, il mourut victime du devoir et de charité, le 14 août 1847, à l'âge de cinquante-deux ans. Inhumé dans l'église de l'hôpital général de Québec. *

M. Paisley fut le premier missionnaire résidant à Bonsecours. Il faisait des missions dans toute la vallée de l'Ottawa, et laissa une grande renommée de sainteté. Nous aurons l'occasion de reparler de lui. C'est sous son administration qu'eut lieu l'érection canonique de la mission de Bonsecours : 26 septembre 1831. L'érection civile fut retardée jusqu'au 30 mars 1883.

Le troisième missionnaire de Bonsecours fut M. Michael Power. Il signa au bas d'un acte de sépulture, le 23 octobre 1831. Mgr. Michael Power, né le 7 octobre 1804 à Halifax, fut ordonné à Montréal, le 7 août 1827, par Mgr Dubois. Après auoir été missionnaire à Drummondville, il fut nommé, en 1831, curé de la Petite-Nation, en 1833 curé de Sainte-Martine, en 1839 curé de de Laprairie. Le 8 mai 1842, il fut consacré premier évêque de Toronto. Il mourut le premier octobre 1847, victime de son zèle pour les malades attaqués du typhus."*

Il ne convient pas de faire ici l'éloge de ce grand prélat : sa mémoire est restée en vénération dans tout le Haut-Canada ; mais nous dirons que sa correspondance, lorsqu'il était encore humble curé de Bonsecours, annonçait déjà les dons supérieurs d'esprit et de cœur dont il a donné tant de preuves dans la suite.

Au départ de M. Power et pendant deux ans, d'octobre 1833 à octobre 1835, Bonsecours fut desservi par M. Moore, qui visitait en même temps l'Orignal. Jacques Moore, né en Irlande,

---

* Répert. Génér. du Clergé can.

1799, ordonné le 20 septembre 1828 ; chaplain de l'église Saint-Jacques de Montréal ; curé de Saint-Anicet, 1832 ; curé de la Petite-Nation, 1833 ; entré chez les Jésuites aux Etats-Unis, 1839.*

Le cinquième curé de Bonsecours fut M. Brunet, qui signa le 11 octobre 1835, un acte de baptême.

" Pascal Brunet, né à Sainte-Geneviève, le 10 janvier 1808 ; ordonné à Montréal, le 26 août 1832 ; vicaire à Saint-Eustache ; à Longueuil, 1834 ; curé de la Petite-Nation, 1835 ; curé de Sainte-Rose, 1838, où il décède le 9 avril 1864."*

C'est à M. Brunet qu'est due, paraît-il, la première chapelle d'Aylmer. Il eut avec lui deux vicaires ou assistants, missionnaires ambulants de la vallée de l'Ottawa, comme on les appelait. Le premier, M. William Dolan, ne fit que passer. Né en Irlande en 1810, il fut ordonné à Montréal, en 1835, vint aussitôt à la Petite-Nation, puis partit pour les Etats-Unis.

Le second, au contraire, mérite d'ête appelé le pionnier des missionnaires et des curés de l'Ottawa, puisqu'il passa sa vie dans notre vallée. Il s'appelle le Rév. M. Brady.

" John Brady, né en Irlande, au diocèse d'Ardagh, le 12 juin 1798 ; ordonné par Mgr. Bourget, le 30 juillet 1837 ; missionnaire des cantons du nord de Montréal avec B. Bourassa ; missionnaire de Buckingham, 1840, où il mourut en 1889."*

Nous aurons maintes fois l'occasion de reparler de ce vénérable prêtre.

Le sixième curé de la Petite-Nation fut le Rév. J. B. Bourassa qui signa son premier acte le 18 septembre 1838.

" J. B. Bourassa, né à Montréal le 14 février 1809 ; ordonné le 15 janvier 1837 ; missionnaire des cantons de l'Ottawa ; vicaire à Chambly, 1830 ; curé, à partir de 1840, des paroisses de Châteauguay, de Sainte-Philomène, de Saint-Hermas et de Saint-Martin ; décédé le 14 mars 1851."*

Le septième missionnaire ne résida point à Bonsecours ; ce fut le Rév. D. Charland, de Saint-André d'Argenteuil. Son premier acte est daté du 29 décembre 1839.

---

* Répert. Génr. du Clergé Can.

" Louis David Charland, né à Saint-Luc le 14 septembre 1809 ; ordonné le 6 septembre 1835 ; vicaire à Sainte-Marie de Monnoir ; curé de Saint-André d'Argenteuil, 1839 ; curé de Saint-Clément de Beauharnois, 1847." *

Le huitième curé de Bonsecours fut le Rév. J. Sterkendries qui signa pour la première fois le 20 octobre 1841. Il demeura à Bonsecours jusqu'en 1851, à laquelle époque il passa à Saint-André-Avellin.

" Joseph Sterkendries, né en Belgique le 24 octobre 1804 ; ordonné le 27 août 1837 ; vicaire à Montréal et à Saint-Jacques l'Achigan ; curé de Bonsecours, 184. . ; curé de Saint-André-Avellin, 1851 ; assistant à Plantagenet, 1855 ; décédé à l'hôpital d'Ottawa, 1867, et inhumé dans la cathédrale."†

Arrêtons-nous, pour le moment à cette date.

II.—Bytown.

Après la paroisse de Montebello vient celle de Bytown (Ottawa) dont nous allons maintenant raconter l'histoire.

Nous avons vu que la fondation de Bytown date de l'ouverture des travaux du canal Rideau, c'est-à-dire de 1827. Dès cette époque, un prêtre, M. Haran, qui desservait Richmond et les lieux environnants, fit à Bytown des visites régulières.

L'année suivante, 7 septembre 1828, fut tenue la première assemblée publique des catholiques dans la future capitale du Canada.†

Etaient présents : Mgr. Alexander MacDonell, évêque de Kingston, et le Rév. P. Haran, missionnaire de Bytown.

Un comité chargé de la construction d'une église à Bytown, fut formé, et les membres suivants furent élus à l'unanimité des voix : Rév. M. Haran, prêtre missionnaire de Bytown, Charles

---

* Id.

† Archives de l'archevêché d'Ottawa. Les premiers registres de la paroisse de Bytown n'existent plus. Heureusement, nous possédons une copie des actes d'assemblée, de vente de bancs qui fournit toutes les garanties d'authenticité.

Rainville, Chs. Friel, Wm. Northgraves, Dan. O'Connor, Maurice Dupuis, McBurke, J. B. Saint-Louis, John Joyce, William Tormay, John Pennyfather, Thomas Hickey, John McInnis, Sam. Kipp.

L'assemblée adopta ensuite, également à l'unanimité, les résolutions suivantes . 1°.—Charles Rainville est nommé trésorier et John Pennyfather secrétaire du dit comité.

2°.—Les syndics de l'église de Bytown seront : le Rév. P. Haran, M. Burke, Dan. O'Connor, J. B. Saint-Louis, John Pennyfather.

3°.—Il sera ouvert une liste de souscriptions pour obtenir les signatures des personnes désireuses de contribuer à la construction d'une église dans cette ville naissante. Seront chargés de recueillir les souscriptions : MM. Dan. O'Connor dans la haute-ville ; Northgraves et Dupuis dans le nord de la basse-ville, depuis la rue Rideau jusqu'à l'Ottawa ; Joyce et Kipp dans le sud de la basse-ville, de la rue Rideau au canal.

Huit jours plus tard, le 13 septembre 1828, le comité de l'église tint sa première réunion. Une somme annuelle de cent-vingt louis,* payable par trimestres ou par mensualités, fut votée pour l'entretien du prêtre. Un tarif fut établi, de consentement mutuel entre le prêtre et le comité, sauf confirmation de l'évêque. Il fut également réglé que quiconque aurait besoin du missionnaire, à une distance de plus de trois milles de Bytown, serait tenu de lui fournir une monture et de solder tous ses frais ; car, dit le comité, quiconque refuse de payer le prêtre n'est pas digne de ses services.

Le compte-rendu de la réunion du 6 octobre 1828, est fort intéressant. On y lit les résolutions suivantes : 1° MM. Kipp et Saint-Louis sont chargés de veiller à la construction d'un four à chaux pour servir à la bâtisse de l'église. 2° L'entreprise du creusement des fondations de l'église est donnée à John McDonald au prix de 5½ pences la verge. 3° Les fondations de l'église monteront à trois pieds au-dessus du sol, et les murs s'élèveront à vingt pieds au-dessus des fondements. 4° Ce comité approuve le choix fait par le colonel By d'un emplacement, dans la haute-ville,

propre à la construction de l'église catholique. Enfin dans sa réunion du 13 octobre 1828, le comité accepte les offres de William Fechan pour la construction des fondations de la première église de Bytown.

Comme on le voit, tout semblait marcher parfaitement, et l'église était sur le point d'être construite. Pourtant elle ne le fut jamais, nous ne savons trop pourquoi ; sans doute faute d'argent ou d'entente entre les intéressés, comme cela arrive si souvent.

Le Rév. M. Haran que Mgr. MacDonell avait envoyé à Richmond en 1822, semble s'être établi à Bytown en 1827. En tout cas, c'est certainement à cette époque que la première messe y fut célébrée. Pendant les deux ans qu'il demeura à Bytown il offrit le saint sacrifice dans une maison de la haute-ville.

La paroisse acheta aussi un lot dans la haute-ville pour y bâtir l'église ; mais ce lot n'ayant point été *properly secured*, c'est-à-dire, sans doute, payé, fut perdu et tomba aux mains de l'hon. Thos. McKay, l'entrepreneur du canal. C'est ainsi que la haute-ville perdit l'avantage de posséder l'église.

M. Haran quitta Bytown en 1829, et l'on ignore ce qu'il devint. Il n'a point laissé de registres. Le premier baptême enregistré fut fait par le Rév. M. Paisley, 21 mai 1829. M. Paisley ne fut point, proprement, missionnaire à Bytown ; il était de résidence à la Petite-Nation, et il ne vint ici qu'en passant. La tradition rapporte que le premier enfant baptisé à Bytown fut une fille de Dan. O'Connor, 1827. Elle vit encore aujourd'hui et s'appelle Mme Friel.

Le successeur de M. Haran fut le Rév. Angus MacDonell ; du mois de juin 1829 à la mi-juillet 1831. Il était neveu de Mgr. MacDonell. Né à Glengarry en 1791, il fut ordonné à Saint-André, le 27 octobre 1822, devint plus tard, curé de Saint-Raphaël et vicaire général de Kingston où il mourut, en 1875.

A lui revient l'honneur d'avoir bâti la premièree église d'Ottawa. Il choisit dans la basse-ville un emplacement qui lui parut favorable et qui l'était en effet, comme on peut s'en convaincre. Mais il ne suffisait pas de choisir un terrain, il fallait encore s'en rendre maître. Or toute cette partie de la ville

appartenait au gouvernement. M. MacDonell s'adressa donc au colonel By, administrateur des biens de l'ordonnance militaire, et le pria de lui céder trois lots pour l'église catholique, aux meilleures conditions possibles, en tenant compte de la pauvreté des catholiques. Celui-ci acquiesça gracieusement à sa demande et lui octroya les lots demandés, pour une somme nominale, comme le montre le contrat suivant :

Le louis colonial ou livre de Halifax valait quatre piastres.

CONTRAT ENTRE LE GOUVERNEMENT ET L'ÉGLISE DE BYTOWN.

Bytown, 1er Mai 1831.

Par ordre de Son Excellence le comte de Dalhousie, Commandeur des Forces, &c., &c.

Le T.-Rév. Alexander MacDonell, Evêque de Rheasina, le Rév. Angus MacDonell, Messieurs Ch. Rainville, William Tormay, Maurice Dupuis, Dan. O'Connor et John McInnis, leurs héritiers et ayant droit, recevront et détiendront, en syndicat, pour l'usage de l'Église Romaine Catholique de Bytown, la pièce de terrain située dans la ville de Bytown, district de Bathurst, province du Haut-Canada, contenant, sur mesure, 190 pieds carrés et marquée comme suit dans le plan :

" Lot No. 1, côté nord de la rue Saint-Patrice ; lot lettre L, sur le front de la rue Sussex ; et lot No. 1, côté sud de la rue de l'Église " :

Aussi longtemps qu'eux, leurs héritiers ou ayant droit, paieront la somme de deux shellings et six deniers annuellement, au 1er mai, au lieutenant-colonel John By, R. E., ou aux personnes autorisées à cet effet.

JOHN BY, *Lieut.-Col.*, *Royal Engineers.*
C. Rideau-Canal.

Signé, scellé et délivré en présence d'Angus McGillivray, agent.

Nous soussignés, nous engageons, nous, nos héritiers et ayant droit, à remplir les conditions sus-mentionnées. Angus MacDonell,

M. Ap. J. McInnis, William Tormay, Ch. Rainville, Maurice Dupuis, Dan. O'Connor. – Témoin, Angus McGillivray.

Non contents de ce premier achat, les syndics, par acte de 4 juin 1832, achetèrent à Joseph Nicholas, pour la somme de trente piastres au comptant, en faveur de l'église, le lot No. 4 de la rue Saint-Patrice.

Ces lots sont encore aujourd'hui, en partie du moins, possédés par la corporation épiscopale d'Ottawa. La basilique et l'archevêché ont été construits sur le front de la rue Sussex, entre les rues de l'Église et Saint-Patrice. La première église de Bytown était bâtie précisément sur le site de notre basilique actuelle.

Le Rév. Angus MacDonell commença donc les travaux d'une jolie église eu bois, fort convenable pour le temps, mais il n'en jouit point, malheureusement, car il quitta Bytown avant qu'elle fut achevée. Il disait la messe à l'étage supérieur d'un misérable petit marché situé rue York, en face de la demeure de Thomas Corcoran.

Ce fut le Rév. M. Lalor, successeur de M. MacDonell, qui ouvrit l'église, dans le courant de l'année 1832. La joie fut grande à Bytown, au jour de l'inauguration de la première chapelle catholique.

Cette mission comprenait, à cette époque, un immense territoire ; tout le comté de Carleton et quelques cantons des comtés voisins que le prêtre visitait régulièrement dans le cours de chaque année.

Avec l'ouverture de l'église, commencèrent les élections annuelles de marguilliers et la vente des bancs, au profit de la fabrique.

Dans le courant de l'année 1832, le choléra morbus, qui parcourait le monde, fit de grands ravages à Bytown où il emporta soixante personnes. Cette calamité donna au zèle de M. Lalor l'occasion de s'exercer, comme en témoigne la résolution suivante votée dans une assemblée générale des catholiques, en date du 8 août 1832 :

" Résolu : Le Rév. M. Lalor mérite nos plus sincères remerciements pour la piété et le dévouement avec lesquels il s'est acquitté de sa charge de pasteur, depuis que nous avons eu le bonheur de le posséder parmi nous, particulièrement pour son zèle infatigables et ses visites multipliées chez les malades, les mourants et les morts, depuis l'apparition du choléra morbus dans ce village."

Le 19 du même mois, le comité de l'église votait la résolution suivante : Résolu que, malgré les refus réitérés de M. Lalor de recevoir les diverses sommes d'argent recueillies pour son " support ", cette congrégation fera une nouvelle démarche auprès de lui pour le prier d'accepter trente louis, prix d'un cheval, que le comité lui offre en témoignage d'estime et de gratitude."

Ce bon prêtre, dont il nous a été impossible de savoir l'histoire, quitta Bytown le 2 novembre 1832, et fut remplacé par le Rév. J. Cullen.

A l'arrivée de ce dernier, la paroisse fit une souscription pour lui assurer un support convenable. La liste canadienne n'a pas été conservée ; celle des irlandais, que nous possédons, porte soixante-quinze noms et s'élève à la somme de trente-sept louis seize schellings et six deniers, soit environ $151. On dut parfaire le traitement du pasteur avec les revenus de l'église.

La vente des bancs, en 1833, monta à £63.13.6. Vingt-quatre de ces bancs se vendirent au-dessus d'un louis. Le revenu total de l'église s'éleva à £182.7.5½, et les dépenses furent de £169.2.8. Parmi ces dépenses, nous remarquons la note suivante : pour la construction d'un cloceer £70.14.3.

Une cloche de 506 livres fut placée dans le clocher. Un sonneur du nom de Guénette fut engagé, au salaire de $25.

Les quêtes de Noël et de Pâques, donnèrent £26.8.2.

Le Rév. J. Cullen, dont nous ignorons également l'histoire, ne demeura à Bytown que deux ans. Il fut remplacé, le 16 novembre 1834, par le Rév. M. O'Meara.

" John O'Meara, né en Irlande le 21 avril 1793, ordonné le

15 septembre 1822 ; missionnaire à Saint-André, puis à Bytown, part pour l'Irlande, où il décède quelques années après.*

Ce missionnaire ne resta que huit mois à Bytown. Il partit le 15 juillet 1835, et eut pour successeur le T. R. J. McDonald, vicaire général de Kingston, aidé du Rév. W. Cannon, assistant. Ces deux prêtres ne s'installèrent que le 5 septembre.

Le Rév. John McDonald fut ordonné le 6 décembre 1825 ; il passa sa vie dans les missions du Haut-Canada, et mourut à Alexandria, le 9 mai 1845, à l'âge de 54 ans.

Il y eut un autre McDonald (Angus ou Aeneas) peut-être frère du précédent, et qui, après de longues missions dans les mêmes lieux, se retira chez son frère à Cornwall. C est probablement du premier qu'il s'agit ici.*

Le Rév. W. Cannon était fils d'un notaire de Québec. Sa famille y existe encore. Il mourut, nous a-t-on dit, vers 1846, curé de Cornwall.

Le 20 août 1836, le T. R. J. McDonald laissa Bytown aux soins de son vicaire qui en devint le curé. Cette année, comme la population croissait, on fit une galerie dans l'église. Pierre Desloges, charpentier, fut chargé de cet ouvrage. A la même époque, Honoré Danis, le sonneur, fut élevé au rang de bedeau, avec un salaire de vingt louis.

Sous l'active direction de M. Cannon, la paroisse prit, dès lors, un grand essor. Un terrain sur la Côte de Sable, dû à la libéralité de M. Besserer, fut destiné à remplacer ou à agrandir l'ancien cimetière, et entouré d'une belle clôture en cèdre. Il y eut même des difficultés entre la fabrique et M. Besserer à ce sujet. La vente des banc monta à £230.2.9.

Le traitement annuel du missionnaire fut porté à £150, soit $600, ce qui était très raisonnable pour l'époque et ce qui est rarement dépassé de nos jours. La mémoire de M. Cannon est encore vivante à Ottawa, comme celle d'un homme d'une grande force morale. Irlandais par son père, Canadien par sa mère, parlant également l'anglais et le français, on le représente volon-

---

*Répert. Génér. du Clergé canadien.

tiers à cheval, en culotte blanche, une houssine à la main, suivi d'un serviteur, accourant au bruit d'une émeute, fendant la foule des spectateurs et séparant les combattants. Il avait fort à faire avec ses turbulents paroissiens, car on était alors au fort des querelles suscitées par les chêneurs (*shiners.*) Il est le premier prêtre qui osa porter la soutane dans cette partie du pays.

De l'année 1838, date l'érection de la confrérie du Scapulaire. Le diplôme en fut délivré, le 4 octobre 1838, par Mgr. Gaulin, coadjuteur de Kingston.*

Déjà l'église, bâtie cependant en 1832 était trop petite et menaçait ruine. En 1839, on dut l'étayer avec cinq poteaux ou piliers de bois. D'ailleurs on méditait depuis quelque temps de grands desseins et l'on se préparait à bâtir un monument de pierre qui pût passer à la postérité.

Mais arrêtons-nous. Les détails que nous possédons sur la paroisse de Bytown fourniront ample matière à un autre chapitre.

La province ecclésiastique d'Ottawa avait grandi de 1824 à 1831. Nous comptions en 1824, 10,264 habitants, dont 4,000 catholiques environ.

Le recensement de 1831 nous donne les chiffres suivants : †

Prescott	3,603
Russell	669
Carleton	7,507
North Lanark	5,040
Ottawa comté	5,573
	22,392

* Mgr Rémi Gaulin, né à Québec le 30 juin 1787, fut ordonné prêtre le 13 octobre 1811. Il fut pendant quatre années missionnaire à Saint-Raphaël de Kingston. Il exerçait le ministère dans le diocèse de Montréal lorsque, en mai 1843, il fut nommé évêque de Tabarka et coadjuteur de Kingston. A la mort de Mgr. MacDonell, en Ecosse, 14 juin 1840, il lui succéda sur le siège de Kingston. Mais, étant bientôt après tombé malade, il dut demander lui-même un coadjuteur, 1843. Ce coadjuteur, Mgr. Phelan, évêque de Carrha, administra le diocèse de Kingston à sa place. Mgr. Gaulin, retiré à l'Assomption, ne mourut pourtant que le 8 mai 1857. (Rép. Gén. du Clergé Can.)

† Pour trouver le chiffre de North Lanark nous prenons une partie de l'ancien comté de Lanark.

Le recensement du comté d'Ottawa seul nous donne les chiffres des catholiques. Si nous appliquons le même calcul de proportions, fait déjà pour le recensement de 1824, nous obtiendrons les chiffres suivants pour les habitants catholiques :

	Catholiques.	Protestants
Prescott	1,903	1,700
Russell	223	446
Carleton	2,307	5,200
North Lanark	1,000	4,040
Ottawa	2,069	3,604
	7,502	14,890

Comme nous l'avons dit, ces chiffres ne sont qu'approximatifs; nous ne pouvons donc fonder sur eux aucun calcul ni en tirer aucune conséquence.



CHAPITRE VI.

LE COMMERCE DU BOIS.—LA COLONISATION.—LES CHÊNEURS.

AVANT de poursuivre notre travail sur les missions, il est temps de faire un retour en arrière et d'étudier l'industrie qui fut la cause première de la colonisation de l'Ottawa, nous voulons dire l'industrie des bois et les chantiers.

Philémon Wright fut le premier des marchands de de bois ou des bourgeois des chantiers, mais son exemple ne tarda point à être suivi par une foule d'autres. En peu d'années les bords de l'Ottawa et de tous ses affluents furent livrés aux spéculateurs ; des scieries s'élevèrent le long des chutes, et la forêt se remplit de bûcherons. On les comptait par milliers, et tout l'été, la rivière était remplie de radeaux flottants ou cages qui descendaient à Québec. Il fallait diviser ces cages à chaque rapide pour leur permettre de le sauter, et c'était un travail lent et difficile. De là l'origine d'un certain nombre de villages sur la rivière. On les reconnaît à leur antiquité, et aussi, avouons-le, à leur peu de sainteté, car les voyageurs d'alors n'avaient ni les vertus ni l'urbanité qu'on leur connaît aujourd'hui.

Si la retenue leur manquait, la générosité ne leur a jamais, du moins, fait défaut. Et certes, ce n'était pas qu'on manquât d'y avoir recours. Chaque saison, les missionnaires montaient sur les cages, quêtaient pour leurs pauvres missions et pour leurs chapelles, et recueillaient des aumônes abondantes. Aux voyageurs sont dues les premières églises de beaucoup de paroisses de l'Ottawa. Les voyageurs eux-mêmes sont devenus les premiers colons canadiens du pays.

Ces notions préliminaires posées, nous allons emprunter à la géographie universelle d'Elisée Reclus, son excellente description de l'industrie forestière au Canada.

" La plus grande partie de la région forestière appartient encore au gouvernement et se divise en lots affermés succesivement aux spéculateurs : chaque année les agents forestiers mettent en adjudication un certain nombres de " limites," c'est-à-dire de " lots délimités " en carrés géométriques par dizaines ou centaines de milles anglais. Les marchands de bois qui achètent ces parties de forêts pour en abattre les arbres et les débiter en billots, s'engagent à empêcher toute destruction inutile ; après avoir fait choix des fûts qu'ils peuvent abattre et transporter, ils doivent respecter les arbres dont ils n'ont pas besoin et rendre le fonds à l'Etat sans l'avoir détérioré ; mais de pareilles obligations sont purement fictives, et le déboisement se fait à outrance, sans souci de l'avenir. Le " bois franc," c'est-à-dire que l'on peut ouvrer, est celui que l'on détruit avec le plus d'acharnement : des forêts entières ne contiennent plus que du " bois mou," n'ayant d'autre emploi que pour les foyers. Chaque nouveau chemin, chaque glissoire établie sur le cours d'un torrent permet de pousser plus avant l'œuvre d'extermination. Le gemmage des arbres résineux pour la production du goudron, du brai, de la térébenthine ne se pratique guère au Canada.

" Engagés à l'automne, les bûcherons qu'emploient les acheteurs de " limites," remontent les rivières afin d'arriver sur les " hauts " à temps pour établir leurs " campes " et se mettre à la besogne dès que la neige couvre le sol. Toute la saison d'hiver est utilisée par l'abattage des arbres que l'on traîne sur les chemins glissants jusqu'au bord des torrents dont le flot les emportera. Dès que la glace est fondue sur les cours d'eau, les troncs entassés sur le bord sont précipités dans le courant et les " draveurs " ou gens qui font la " drave " les suivent, ici en bateau, ailleurs à pied, armés de gaffes, de grappins ou de haches pour dégager les fûts arrêtés dans les baies latérales ou sur les rochers. Souvent un obstacle placé en travers de la rivière retient le convoi : il se forme une embâcle ou " jam ", et les travailleurs ont à s'élancer

sur la masse flottante, à dégager la bille qui sert de "clef" à l'énorme "embarras" des troncs entremêlés et à leur faire reprendre la marche vers l'aval. Parfois les arbres retenus par quelques fissures de roc forment barrage dans les rapides mêmes, et c'est alors en pleine cascade, au milieu des flots tourbillonnants, où la rivière "tombe en foudre", qu'il faut dégager la voie. Mais dans toutes les rivières où les cataractes sont trop puissantes pour qu'on s'y hasarde, les draveurs construisent, à côté du courant, de solides échafaudages pour les coulisses ou glissoires, dans lesquelles les billots seront lancés. A chaque lieu d'étape où l'on doit arrêter les bois, on élève en travers du courant des barrages fixes ou mobiles, des "booms", derrière lesquels le "train" d'arbres s'amasse en un plancher mouvant. Enfin, sur le fleuve, les hommes qui suivent ou précèdent le convoi de flottaison ont à joindre les billots en cages ou "cageux", c'est-à-dire en radeaux disposés en longs quadrilatères, ou plus souvent en polygones irréguliers, composés d'un grand nombre de radeaux secondaires. Les bûcherons se laissent alors entraîner en dérive, si ce n'est aux endroits périlleux où il faut échapper aux remous, se garer des rapides ; parfois ils démembrent l'îlot de bois qui les emporte pour le reconstruire en aval et voyager encore jusqu'à l'usine qui débitera leur bois en poutres et en planches, ou jusqu'au port, près du navire de chargement, presque toujours anglais ou norvégien.

"A de pareils métiers si divers et si pénibles les draveurs ont fort à craindre les maladies causées par l'humidité et les viandes gâtées, surtout une espèce de scorbut qu'ils appellent "jambe noire" *black leg* ; mais ceux qui échappent aux maladies et aux dangers deviennent presque tous des hommes remarquables par la force, l'adresse, la sûreté des mouvements et la présence d'esprit.

"Nombre d'entre eux trouvent leur joie à braver la mort. On les voit traverser les courants rapides en sautant de bille en bille ; ils descendent même des cascades, cramponnés à un morceau de bois ; ils passent, en nageant, sous les radeaux et les booms. Cependant les accidents ne seraient pas nombreux si, les jours de fête et les lendemains de paye, les draveurs ne se laissaient

entraîner à boire outre mesure. D'ordinaire, ils sont joyeux sans excès ; ils aiment à chanter en ramant, et c'est pour eux quelquefois par eux, qu'ont été composées les belles chansons canadiennes les plus aimées :

I

Voici l'hiver arrivé.
Les rivières sont gelées.
C'est le temps d'aller au bois
Manger du lard et des pois !
Dans les chantiers nous hivernerons !
Dans les chantiers nous hivernerons !

Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant ma boule, roulant,
En roulant ma boule.

2

Nous avons sauté le Long-Saut,
L'avons sauté tout d'un morceau !
Ah ! que l'hiver est longue !
Dans les chantiers nous hivernerons !
Dans les chantiers nous hivernerons !
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant ma boule, roulant,
En roulant ma boule.

3

Quand ça vient sur le printemps,
Chacun craint le mauvais temps ;
On est fatigué du pain.
Pour du lard on en a point.
Dans les chantiers, ah ! n'hivernons plus !
Dans les chantiers, ah ! n'hivernons plus !

Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant ma boule, roulant,
En roulant ma boule."

" Aux bûcherons succèdent les agriculteurs : les premiers éclaircissent la forêt, les seconds la détruisent. Dans le voisinage immédiat des villes ou des lieux d'embarquement, ils abattent les arbres à la hache, mais à distance des marchés, ils livrent aux flammes la part de bois où ils sèment leurs grains et planteront leurs vergers. C'est pitié de voir les grands arbres flamber, répandant une âcre fumée que le vent porte au loin et qui obscurcit l'atmosphère. Le feu court d'abord gaiement dans les broussailles, puis s'attaque aux troncs qui brûlent isolément, par bouffées intermittentes, suivant les aliments plus ou moins combustibles qu'il trouve, écorces ou branches sèches. Pendant des journées, des semaines, les fûts se consument, rongés peu à peu ; le vent avive la braise qui de nouveau se couvre de cendre. A la fin les arbres s'éteignent ; on n'en voit plus que des souches inégales, souvent surmontées de squelettes carbonisés, aux formes les plus bizarres. Des années s'écoulent avant que les restes de la forêt aient complètemeut disparu : la charrue passe entre les racines. Parfois aussi, le défrichement, trop coûteux, est interrompu, la broussaille reprend possession du sol, et les troncs noircis disparaissent sous les lianes.

" Les incendies sont interdits pendant le mois de juillet et le mois d'août de peur que le feu ne se propage au delà des terrains concédés ; mais, en dépit des précautions, il arrive fréquemment, pendant les chaleurs caniculaires, que les flammes gagnent de proche en proche, et que de grands embrasements dévorent les forêts de territoires entiers : des ruisseaux, des rivières n'arrêtent pas les flammes ; le vent transporte les brandons par-dessus les lacs. Dans toutes les parties du Canada on rencontre de ces " brûlés " dont l'humus même est consumé et dont les bois se reconstituent lentement, dressant leurs pousses verdoyantes entre les mâts grisâtres laissés par les flammes." ‡

Empruntons maintenant à un autre écrivain de mérite la description d'un chantier.*

" Le site du " camp " † occupe un plateau, pas assez élevé pour être trop exposé, mais assez pour n'être pas incommodé par

‡ Elisée Reclus : *Géographie Universelle*, tome de l'Amérique Boréale.
* T. Taché : *Forestiers et voyageurs.* Le camp d'un chantier.
† Le "p" se prononce ici.

l'eau dans les dégels : dans le voisinage immédiat coulent les eaux saines et abondantes d'une rivière ou d'un ruisseau.

"L'emplacement nécessaire a été soigneusement "débarrassé:" sur le sol de cette petite trouée faite au milieu de la forêt s'élèvent les édifices de l'établissement. C'est d'abord le "camp" proprement dit, maison, case ou cabane, destiné au logement du personnel, puis une écurie pour les chevaux, et enfin des "abris" faits recevoir et protéger des objets de consommation, des ustensiles, etc., etc.

"Autour de ces constructions sont épars des barils vides, des tas de bois, auxquels s'ajoutent, quand les hommes sont entrés le soir et les jours de dimanches et fêtes, des traîneaux renversés sur le côté, des raquettes et autres instruments, plantés dans la neige ou disposés près de la porte du camp et de l'écurie.

"Les édifices d'un chantier sont construits de troncs d'arbres non équarris ; ces morceaux de bois ronds sont ajustés aux angles au moyen d'entailles, pratiquées aux faces supérieure et inférieure des deux extrémités de chaque pièce : d'où vient à cette espèce de construction le nom de "charpentes à têtes." Les interstices entre les pièces sont calfeutrées avec de la mousse ou de l'écorce de cèdre. Le toit est formé de planches fendues et dressées à la hache, lesquelles, dans le vocabulaire de nos forestiers, portent le nom "d'éclats." Les planchers du haut et de bas sont faits de petites pièces grossièrement équarries.

"L'intérieur du logement des hommes de chantiers se compose d'ordinaire d'une seule pièce. Tout autour de cette pièce règne une rangée de lits ou "couchettes," dont les ais sont fixés aux lambris. Le plancher des couchettes est formé de petits barrotins recouverts d'une couche plus ou moins épaisse et plus ou moins bien arrangée de branches de sapins, selon le "sybaritisme" de l'occupant : un oreiller, dont ni la matière ni la forme ne sont prescrites par le réglement, et des couvertures de laine complètent la literie des "hommes de chantiers."

"Un poèle, dont les tuyaux traversent le toit, occupe d'ordinaire le centre du logis, entouré le soir de "mitasses," de chaussettes, de mitaines qu'on fait chauffer pour le lendemain. Dans

les chantiers de l'Ottawa, le poèle est remplacé par un âtre de sable encaissé, qu'on élève au centre du logis : la fumée s'échappe par une ouverture carrée ménagée dans le toit. Une table à tréteaux, quelques sièges rustiques, des ustensiles de cuisine et de table, quelques outils, une meule et des pierres à aiguiser, un miroir, quelques montres, un ou deux fusils et le modeste nécessaire de toilette de chacun complètent tout l'ameublement du "camp."

" J'ai parlé des sièges : il en est une espèce particulière aux chantiers laquelle prête aux formes les plus variées et les plus pittoresques : je connais certains ébénistes forestiers qui possèdent un talent remarquable dens ce genre de travail. Ces sièges sont confectionnés sans tour, et sans avoir recours au système coûteux et peu sûr des mortaises, clous, chevilles, vis et colle forte. Les branches d'un sapin en forment les pieds quelquefois les bras et le dossier ; partie du tronc de l'arbre, façonnée selon le goût et la patience de l'ouvrier, en constitue le siège. La chronique rapporte que le premier siège, "style chantier", qui fut produit, avait quatre pieds ; il fait ainsi fait que quelqu'un, entrant le soir dans le camp, le prit tout bonnement pour la chienne du contre-maître : de là vient qu'on nomme ce siège une chienne, et qu'il est, par conséquent, fort comme il faut de dire dans les chantiers, à celui qui se trouve de service à l'arrivée d'un étranger : "présente donc une chienne à monsieur", ou à l'étranger lui-même : " Monsieur, veuillez vous asseoir sur cette chienne."

" Disons un mot, maintenant, du personnel des chantiers et de l'organisation sociale et hiérarchique dans cette société des bois. Naturellement, le chiffre de la population varie selon l'importance de l'exploitation et la richesse de la portion de forêt soumise à cette exploitation ; mais si la population d'un chantier, quel que fut son chiffre, défilait devant vous dans l'ordre des préséances, voici le rang relatif que chacune de ces diverses classes occuperaient : 1. le contre-maître ; 2. les bûcheurs ; 3. les charretiers ; 4. les claireurs ; 5. le couque.

" Le contre-maître et le couque sont des fonctionnaires uniques dans leurs attributions ; les autres sont des travailleurs dont le

nombre proportionnel varie selon les circonstances de temps et de lieux.

"Le contre-maître est le dépositaire absolu, par la volonté du bourgeois propriétaire, de l'autorité sociale de la communauté : il pose et résout les questions, donne des ordres, tranche et agit selon son bon plaisir, et ne doit compte de son administration qu'à celui qui l'a envoyé.

"Le couque, bien que venant en dernier lieu dans l'ordre hiérarchique, sert véritablement, sans préjudice à ses fonctions de cuisinier, de ministre de l'intérieur au contre-maître.

"Les "bûcheurs" abattent les arbres propres à l'exploitation et séparent du reste les parties qui ne conviennent pas comme bois de commerce. Dans les chantiers où l'on manufacture du "bois carré", les "bûcheurs" se partagent en trois catégories ; ceux qui abattent les arbres, ceux qui les dégrossissent qu'on appelle piqueurs, et ceux qui finissent l'équarrissage, lesquels reçoivent le nom de "doleurs" ou "grand'haches."

"Les charretiers chargent les pièces de bois sur leurs traîneaux, de forme particulière, et les conduisent à la "jetée," sur le bord de la rivière flottable la plus voisine. La jetée est ainsi appelée parce que les pièces de bois amassées dans cet endroit, sont précipitées toutes ensemble dans la rivière au printemps, quand la fonte des glaces et de la neige permet de commencer la "descente" vers le moulin à scie, ou le lieu de départ pour le port d'embarquement.

"Les "claireurs" débarrassent les endroits de "hâlage" des arbres et branches qui font obstacle ; ils établissent les chemins, les foulent avec les pieds, les arrangent avec la pelle et les entretiennent ainsi tout l'hiver dans le plus parfait ordre.

"Les devoirs et les attributions de ces divers états, les droits et les prérogatives qui en découlent sont réglés et définis par les us et coutumes des chantiers, sans constitution écrite et toujours sous le bon plaisir législatif, administratif et judiciaire du contre-maître."

Les forêts canadiennes appartiennent aux gouvernements provinciaux dont elles forment le principal revenu. On les divise

par limites de quinze ou vingt lieues et on vend les coupes à l'encan.

En 1871, le gouvernement de Québec avait ainsi concédé, dans le nord de l'Ottawa, six cent onze limites qui couvraient un rayon de 15,794 milles carrés. Outre le prix d'achat de la limite, l'acquéreur paie encore une redevance pour chaque pied de bois carré qu'il coupe et pour chaque billot qu'il abat.

L'exploitation de la forêt se fait ainsi sur une immense étendue et une prodigieuse activité règne chaque hiver dans les bois. A la fin du chaque automne pas moins de 25,000 hommes se dirigent dans les profondeurs des forêts pour n'en sortir qu'au printemps.*

Ils sont divisés par chantiers de quarante à soixante hommes environ. Le bois diminue, on le comprend, avec une grande rapidité, et il faut que les bûcherons s'enfoncent maintenant à une centaine de milles dans les terres. La grande dépense des bourgeois de chantiers est le transport des vivres à ces distances. Aussi font-ils défricher de grandes fermes qui leur servent d'entrepôt. Puis, lorsque le bois a été coupé et que les chantiers se sont éloignés vers le nord, ils vendent ces fermes désormais inutiles pour eux, mais qui deviennent souvent le centre d'un florissant village agricole.

Les grands arbres sont rares aujourd'hui, et le commerce du bois carré n'existe pour ainsi dire plus. Les scieries elles-mêmes diminuent de nombre, tout en augmentant de puissance. Le commerce du bois est encore énorme au Canada. L'exportation, en 1895, s'en est élevée à $23,374.00, dont $9,100,000 pour la seule province de Québec. Le centre de cet immense commerce est la province ecclésiastique d'Ottawa. Les principales scieries sont établies sur les bords de la rivière, depuis Mattawan jusqu'à Hawkesbury, à Pembroke, à Arnprior, à Aylmer, à Chelsea, à Buckingham, à Rockland et surtout à Ottawa qui est le grand marché de l'univers.‡

---

* Joseph Tassé : *la vallée de l'Outaouais.*

‡ Voici les noms de quelques compagnies bien connues : MM. Conroy et Cie aux Chênes, près d'Aylmer ; Bronson et Weston ; John R. Booth ; Buell et Hurdman ; Gilmour et Cie ; Edwards et Cie à Ottawa ; Gilmour et Cie à Chelsea ; MacLaren et Cie, Ross et Cie à Buckingham ; Edwards et Cie à Rockland ; Robinson et Cie à Hawkesbury.

Les chantiers sont une fortune pour l'habitant canadien. Pendant les longs mois d'hiver il monte dans le bois où il gagne, outre sa nourriture, de quinze à trente piastres par mois. Malheureusement, il y perd souvent le goût de l'agriculture et il y prend l'habitude de négliger sa terre.

Trop souvent aussi les jeunes gens, perdus au milieu d'une foule d'étrangers de toutes races et de toutes religions, s'abandonnent au vice. L'été au lieu de rentrer au foyer, ils demeurent dans les hôtels des villes, gaspillant des centaines de piastres en de continuelles orgies. Ils n'osent plus, ensuite, paraître au village, et passent ainsi de longues années, dans une vie de désordres et de péchés.

Mais les abus dont nous sommes aujourd'hui les témoins attristés ne peuvent se comparer en rien aux excès qui étaient familiers aux voyageurs d'autrefois. Bytown, depuis sa fondation jusqu'en 1848, eut la renommée d'être un enfer. Centre des travaux du canal Rideau, rendez-vous de tous les voyageurs des chantiers, il n'était pas rare d'y voir des étrangers réunis par centaines et par milliers. En ce temps-là, les haines de race et de religion étaient vivaces, le whisky et le rhum coulaient à flots ; la justice, encore mal constituée, n'existait, pour ainsi dire, pas : autant de motifs de désordres.

Les Irlandais, aigris par les persécutions séculaires qui les avaient forcés d'émigrer en Amérique, se faisaient remarquer entre tous. Ils s'étaient coalisés contre les orangistes, leurs mortels ennemis, et ils opposaient à leur haine fanatique, leur colère et la force de leur bras. Le sang coula plusieurs fois à l'occasion de la Saint-Patrice ou du 12 juillet, fête du roi Guillaume d'Orange ou plutôt célébration de la bataille de la Boyne, en 1690. Aujourd'hui encore les orangistes n'ont point désarmé, et quoique désabitués des luttes sanglantes de la rue, leur haine contre la religion catholique se manifeste à l'occasion des luttes électorales et des intrigues de la politique.

Malheureusement, les organisations ouvrières, formées à l'origine dans des buts légitimes, pour obtenir justice et liberté, ne tardent pas, si l'Eglise n'y met pas ordre, à dégénérer, et à

devenir, entre les mains de quelques meneurs, des instruments d'oppression.

Une société se forma pour monopoliser le travail des chantiers. On appelait ses membres les Chêneurs (*Shiners*) parce que eux seuls devaient régner et briller. Malheur à qui osait se faire embaucher dans les chantiers sans appartenir à la société.

Tous les chêneurs étaient des émigrants, des "Uripiens", (Européens) comme les appelaient les Canadiens ; et ils donnaient aux Canadiens-français le nom insultant de Kenocks, ce qui ne signifie rien, mais l'intention fait tout.

La concurrence des Canadiens devenait chaque jour plus redoutable à mesure qu'ils affluaient à Bytown. On se résolut de les dégoûter du pays, et les batailles devinrent quotidiennes. Les Canadiens, peuple patient et docile, recevaient généralement les coups et osaient à peine les rendre. Ils étaient devenus des souffre-douleur et des parias.

Les chêneurs se faisaient un jeu de déménager une maison en pleine nuit, d'assommer un passant paisible, de gâter l'eau d'un puits, de mettre le feu aux étables, de déshabiller les enfants dans la rue pour les voir courir sur la neige, d'enfoncer les vitres à coups de canne. Un jour ils sortirent du corbillard un cercueil et l'abandonnèrent au milieu de la rue, après avoir dispersé le convoi.

C'étaient là les menus plaisirs de cette horde.

Bytown, au milieu de ses forêts, était l'épouvantail du Canada. "Il n'y a pas de Dieu à Bytown," disait le proverbe. Le fait est qu'on n'y pensait guère à Dieu. Revenir de Bytown, signifiait revenir de la caverne du lion. Quand une famille restait sans nouvelles d'un enfant parti pour les chantiers, on le pleurait comme mort et l'on se disait tout bas: il aura été tué à Bytown.

Les anciens racontent que souvent, la nuit, on entendait là-bas au pont des Chaudières des voix désespérées et des cris lamentables. C'étaient des voyageurs attardés que les chêneurs jetaient dans l'âbîme, ou des chêneurs qui, rencontrant plus forts qu'eux, allaient rejoindre, à leur tour, leurs victimes au fond de la rivière.

Les Canadiens s'émurent enfin, et leur réveil fut terrible.

Ces désordes se prolongèrent jusqu'en 1849, à l'époque de la fameuse bataille des pierres. Cette émeute, où il y eut des tués et des blessés, et qu'étouffèrent difficilement les compagnies de milice appelées aux armes, remplit les chêneurs d'une crainte salutaire et mit fin à cette odieuse institution.

Le caractère sérieux de notre histoire ne nous permet pas de raconter ici les exploits légendaires de certains voyageurs, bien capables d'exciter la verve des romanciers. Les noms de Jos. Montferrand et de ses compagnons : Senécal, Brûlé, McDonald, Taillefer, Joseph Clermont, Joseph Colas et Louis Montferrand ne sont point près d'être oubliés des catholiques. Les orangistes ne les oublient point non plus. Chacun de ces hommes avait plusieurs morts sur la conscience ; nous n'osons pas dire des meurtres, car presque toujours la justice était de leur côté.

Dans ces journées où la bête humaine, reprenant le dessus, s'abandonnait à ses instincts sanguinaires, une seule autorité parvenait encore à se faire écouter ; l'autorité du prêtre catholique, tant était enracinée la foi de ces rudes aventuriers, Le P. Cannon se rendit fameux dans le pays. Maintes fois il calma les esprits, maintes fois il se jeta au plus fort de la lutte et, à grands coups de houssine, sépara les combattants.

Terminons ce chapitre par deux traits qui intéressent le lecteur.

Un jour, un missionnaire catholique remontait l'Ottawa en canot d'écorce. Au moment d'aborder à Hull voilà qu'une nuée d'orangistes apercevant sa soutane, sortent de la Pigeonnière et accourent sur la rive en hurlant pour lui faire une chaude réception. Le Père effrayé donne ordre à ses conducteurs dont l'un était Jos. Montferrand, de rebrousser chemin et d'aller attérir à Bytown. L'hercule s'y refuse. Non pas, mon Père, dit-il. Nous allons débarquer ici. N'ayez crainte, je vous ferai de la place, et, s'il le faut, je balaye tout le village. On aborde au milieu d'un charivari sans nom. Montferrand, qui ramait tête basse, saute à terre avant d'être reconnu, trébuche et tombe presque aux pieds du chef de la bande. A l'instant même, notre orangiste, empoi-

gné par les deux jambes tournoyait dans l'espace et s'en allait plonger, tête baissée, au fond de l'eau. Les autres, effrayés, détalèrent.

La seconde anecdote est plus sérieuse et fait honneur à la religion.

Les chêneurs ne règnaient pas seulement à Bytown, leur organisation s'étendaient sur la Gatineau.

Un certain écossais protestant, du nom de Stewart, acheta un lot sur le haut de cette rivière et vint s'installer, tout seul, au milieu des bois, avec sa femme et ses trois petits enfants. C'était hardi pour ce temps, et ses amis le blâmèrent ; mais l'obstiné montagnard, entêté comme ceux de sa race, tint bon et commença à défricher ses terres.

Tout lui réussit à souhait, et il riait des vaines terreurs de ses amis. Après six ans de misères et d'un dur labeur, sa terre, mise en bon état, commençait à le payer de ses peines. Déjà l'aisance lui souriait, quand un incident faillit tout compromettre.

Un jour il descendit à Hull. C'était en temps d'élection, et la lutte était vive entre orangistes et chêneurs. C'était l'usage, comme on sait, que l'habitant qui descend à la ville, boive un peu plus que de raison. Notre homme se garda bien de manquer à l'usage, d'autant plus qu'il buvait aux frais des candidats. Une fois qu'il fut un peu chaud, sa langue se délia, il se souvint que lui aussi était orangiste, et il tint des propos peu séants à l'adresse des catholiques. L'oreille délicate de ceux-ci en fut offensée, et ils lui jurèrent que, sous peu, il aurait de leurs nouvelles.

Rentré chez lui, notre homme raconta en riant à sa femme ce qui était arrivé, mais la pauvre femme, prenant avec raison la chose au sérieux, entra en épouvante et ne fit plus que trembler.

Sur ces entrefaites, trois jours après, un prêtre écossais, le P. Paisley, que nous connaissons déjà descendant la rivière dans une de ses tournées, avec un compagnon, vint frapper à la porte de Stewart et demanda l'hospitalité.

Les trois petits enfants de la maison n'avaient point encore reçu le baptême ; et nos écossais, quoique presbytériens, heureux de la visite du prêtre catholique, le prièrent de le baptiser. Le P.

Paisley accéda à leur demande ; puis, sur leurs instances, comme la nuit approchait, il accepta de coucher sous leur toit.

Vers une heure du matin, des coups violents, frappés à la porte, réveillent les hôtes endormis. Qui est là ? crie Stewart. Sortez, lui répond-on ; on a besoin de vous. C'étaient les chêneurs.

Tout le monde dans la maison se lève à la hâte. Stewart, son fusil à la main se tenait devant la porte qui cédait sous les coups ; la femme et ses enfants, à genoux dans un coin, tendaient au ciel des mains suppliantes ; encore un instant et le sang allait couler.

Soudain, au moment même où la porte tombait sous la poussée du dehors, un homme en surplis, un crucifix à la main, se précipite entre l'écossais et les étrangers masqués qui entraient. C'était le P. Paisley.

A sa vue, les meurtriers reculent un instant ; mais bientôt reprenant courage, ils demandent à grands cris qu'on leur livre leur ennemi.

—Vous ne le toucherez point que vous ne m'ayez tué auparavant, dit le prêtre. Au nom de celui dont vous voyez l'image, je vous ordonne de quitter cette maison.

—Père, nous voulons prendre Stewart, c'est un orangiste, crient-ils.

—C'est un chrétien et un honnête homme, répond le prêtre, ce que vous n'êtes pas, vous qui venez, la nuit, l'arracher à sa famille et verser son sang. Vous rappelez-vous avoir été baptisés dans la vieille Irlande, au signe de la croix ? Eh bien, moi, hier, j'ai baptisé les trois enfants de cet homme au même signe de la croix. Il m'a donné à manger, il est mon hôte, Je le répète, vous me tuerez avant de toucher un seul de ses cheveux.

A ces paroles les envahisseurs, se retirant un peu, tinrent tout bas conseil ; puis, leur chef, s'avançant vers le prêtre, lui dit : " Père, nous croyons que vous dites la vérité, soyez en repos, nous ne ferons pas de mal à cet homme.'

Ils disparurent, et depuis ce temps, l'écossais ne fut plus jamais inquiété.

C'est que le respect du prêtre est inné au cœur de l'irlandais catholique, et ce respect, dans bien des circonstances, a arrêté sa main déjà levée pour frapper." *

---

* Nous devons tous ces détails sur les chêneurs à M. Benj. Sulte.



CHAPITRE. VII.

LES MISSIONS DE L'OTTAWA.

PROVINCE D'ONTARIO.—1839-1844.*

A l'époque où nous sommes arrivés, l'illustre et saint évêque de Kingston, Mgr. Alexander MacDonell, parvenu au terme de sa carrière, s'était retiré en Ecosse dans sa patrie, pour s'y préparer à la mort. Mgr. Rémi Gaulin administrait donc depuis longtemps le diocèse de Kingston, en qualité de coadjuteur, lorsque, le 14 janvier 1841, par le décès de son prédécesseur, il en devint le titulaire. Une lettre de Mgr. Phelan à Mgr. Bourget, en date du 31 octobre 1842, alors qu'il était pressenti sur sa dominatiou à la coadjutorerie de Kingston, nous révèle les terreurs qui lui inspirait l'état déplorable du diocèse. Dépourvu également de ressources et de sujets, ce diocèse justifiait en effet les lamentations de Mgr. MacDonell ; il dépendait entièrement, pour notre vallée, du moins, de l'évêque de Montréal qui en fut la pıovidence visible.

Pour comble de malheur, Mgr. Gaulin ne tarda pas à éprouver les atteintes d'un mal qui le mit, pendant de longues années, dans l'incapacité d'exercer aucun ministère fructueux, et qui rendit nécessaire la nomination d'un administrateur ecclésiastique.

---

*Nous avons puisé tous les documents de ce chapitre aux archives des archevêchés de Montréal et Ottawa.

Nous avons interrompu l'histoire de la paroisse de Bytown en l'année 1839, lorsque le Père Cannon se préparait à élever une monumentale église de pierre. Pour mettre à exécution son projet, il conçut une idée extraordinaire et fonda l'association devenue fameuse sous le nom des Quatre-Mille. Il s'agissait tout simplement de recueillir quatre mille souscriptions d'une piastre, somme jugée suffisante pour commencer les travaux. On distribua à profusion un papier dont voici le résumé fidèle.

ASSOCIATION DES QUATRE-MILLE.

formée et inaugurée à Bytown, le 17 mars 1839, jour de la Saint-Patrice, comprenant des personnes de toutes races et de toutes religions unies dans le but de construire une église catholique romaine, en pierre, assez convenable pour servir de digne monument de l'heureuse harmonie qui règne entre tous nos concitoyens. Quelle meilleure occasion donnée à la jeunesse, aux pauvres aussi bien qu'aux favoris de la fortune, et à nos frères protestants, de contribuer à une bonne œuvre? La cotisation de chaque sociétaire est d'une piastre. Pour cette somme modique il verra son nom inscrit au registre de la société et transmis à la postérité. Une messe sera célébrée mensuellement, à perpétuité, à l'intention des associés. Suivent les noms des membres du comité. Approuvé, Kingston 1er mars 1839. Rémi Gaulin.

L'idée eut quelque succès, et, si les associés n'atteignirent jamais le chiffre de quatre mille auquel on aspirait, ils dépassèrent du moins celui de deux mille. La postérité désireuse de connaître les noms des sociétaires en trouvera la longue liste aux archives de l'archevêché d'Ottawa. Le comité, satisfait, résolut donc de pousser sans plus tarder l'entreprise.

Le plan primitif de cette église fut copié de celui de Saint-Patrick de Québec; style "rustique" à l'extérieur, avec deux tours carrées. L'intérieur devait être d'ordre ionien et comportait des galeries. Le presbytère et la sacristie devaient être adossés à l'église. Les dimensions prévues étaient: 90 pieds de longueur sur 70 de largeur et 40 de hauteur. Les soumissions des entrepreneurs devaient être envoyées au comité avant le 16 décembre 1839.

L'année suivante, permission de commencer les constructions fut demandée à Mgr. Gaulin qui la donna dans les termes sui vants : " Nous avons lu la susdite pétition et nous accordons la demande, exhortant en même temps les pétitionnaires à bâtir leur église en toute paix et harmonie." Montréal, 20 août 1840. Rémi Gaulin.

Ce fut l'entrepreneur Antoine Robillard qui obtint, le 11 janvier 1841, le contrat pour la maçonnerie de l'église et des bâtiments attenants.

Le 1er mars de la même année (1841) eut lieu l'érection d'un chemin de croix dans la vieille chapelle.

Cet automne, un voyageur illustre, Mgr. de Forbin-Janson, évêque exilé de Nancy, qui faisait retentir alors le Bas-Canada du bruit de sa parole apostolique, remonta l'Ottawa et visita successivement l'Orignal et Bytown ; il administra le sacrement de confirmation dans cette dernière ville et bénit la première pierre de l'église en construction, comme en témoigne l'acte suivant :

" Le 21 octobre 1841, fut bénite et posée solennellement au pied du mur, côté de l'Évangile, la pierre angulaire de la nouvelle église catholique romaine présentement en construction, autour de la vieille église actuelle, dans la basse-ville de Bytown, rue Sussex. En foi de quoi nous avons mis notre signature et notre sceau. Charles de Forbin-Janson, évêque de Nancy et de Toul."

Comme on le voit, on avait prétendu envelopper la vieille église dans les murs de la nouvelle, mais bientôt elle gêna tellement les maçons qu'on dut l'enlever. Ce fut John Perkins qui se chargea de l'opération et qui la transporta de l'autre côté de la rue Sussex, en face, pour la somme de cent louis. 9 mai 1842.

Quelques jours plus tard, 4 juin 1842, M. Cannon quittait Bytown emportant les regrets universels. Nous le perdons désormais de vue. Tout ce que nous savons de lui c'est que, après un court séjour à l'Orignal, il devint curé de Cornwall où il serait mort en 1848. Lorsqu'il quitta sa paroisse, les murs de l'église s'élevaient déjà à vingt pieds au-dessus du sol.

Le départ de M. Cannon semble avoir plongé Bytown dans l'anarchie. Du 4 juin au 21 août, cette ville fut desservie alternativement par les missionnaires du voisinage, les révérends Térence Smith, de Richmond, Désautels d'Aylmer, Brady de Buckingham et Lefaivre de l'Orignal.

Le 21 août, deux prêtres arrivèrent dans la petite ville : MM. Neyron et Colgan. M. Neyron, prêtre français, récemment débarqué, fut dix ans curé de l'Industrie, et retourna dans son pays en 1852. M. Colgan, prêtre irlandais, fut envoyé à Saint-André d'Argenteuil où il mourut cinq ans plus tard, du typhus, à la fleur de l'âge.

A peine installés à Bytown, ces deux prêtres comprirent que eur situation était intenable et demandèrent leur rappel. Dans une lettre du 12 septembre à Mgr. de Montréal, M. Neyron l'informe que la ville était divisée en deux factions. La vente des bancs avait donné occasion à des scènes scandaleuses, en pleine église, devant le saint Sacrement exposé. La présence d'un prêtre qui parlât également bien l'anglais et le français s'imposait à Bytown. Quant à lui, ignorant l'anglais, malgré le précieux concours de M. Colgan, il ne se sentait point "égal à la tâche."

Il disait dans la même lettre qu'un Père Dominicain, de passage, le P. Wilson, avait prêché trois sermons à Bytown et deux à Aylmer avec le plus grand succès ; et il terminait en implorant les prières de l'évêque pour cette "Babylone."

Au reçu de cette lettre, Mgr. Bourget comprit la gravité de la situation et il jeta les yeux sur un homme éminent qu'il destinait à l'épiscopat. Dès cette époque, Mgr. Bourget envisageait comme prochaine la création d'un nouveau diocèse dans la vallée de l'Ottawa, et il crut préparer les voies à cette création en envoyant à Bytown celui dont il voulait se faire un coopérateur dans cette œuvre difficile. C'était le Rév. Patrick Phelan.

M. Phelan arriva donc à Bytown le 26 octobre 1842, avec le double prestige de son nom et du titre de vicaire général dont il était muni. Il reçut de M. Neyron, le 22 novembre suivant, l'administration de la paroisse. M. Colgan quitta Bytown, le 9

novembre, pour Saint-André d'Argenteuil, et M. Neyron partit, le 22 du même mois, pour l'Industrie.

Deux assistants temporaires lui furent adjoints ; M. Moreau, futur vicaire général de Montréal, du 3 décembre 1842 au 21 mai 1843 ; et M. Leclaire, futur curé de Stanbridge, du 26 décembre 1842 au 17 novembre 1843. Le successeur de ce dernier fut M. Byrne qui résida à Bytown, du 13 novembre 1843 au 28 avril 1844.

A peine installé, M. Phelan inaugura son ministère en ouvrant le jubilé accordé par le pape Grégoire XVI à l'univers catholique. La lettre qu'il écrivit à Mgr. Bourget, à ce sujet, est trop intéressante pour que nous ne la citions pas ici :—

" BYTOWN, 8 novembre 1842.

MONSEIGNEUR,—J'ai à vous annoncer que le jubilé se fait ici avec beaucoup de succès. Il n'y a rien de plus consolant pour moi que de voir de quelle manière tout le monde est disposé à m'écouter. Si je leur avais permis, ils auraient fait une adresse à Votre Grandeur pour vous remercier de la bonté que vous leur avez montrée en leur envoyant les secours spirituels dont ils jouissent actuellement ; mais, comme il s'agit de moi dans cette affaire, je leur ai défendu toute manifestation publique. Nous laisserons tout à la gloire de l'Auteur de tous les biens et de tous les dons. *Ad majorem dei gloriam* . . .

Je vous annonce pour votre consolation que j'ai déjà trois ou quatre protestants qui se préparent au baptême sous conditions ; et des pauvre catholiques qui m'apportent des enfants de dix ans à baptiser. Le bon père Martin travaille avec nous. Ses discours sont bien écoutés et ramènent beaucoup de pécheurs. Nous sommes sept prêtres à travailler et nous restons au confessional jusqu'à neuf et dix heures du soir. *Laudetur Jesus Christus.*

Je me propose d'aller en mission à Gloucester et à Osgoode, lundi prochain, pour faire gagner le jubilé à ses pauvres gens. J'y resterai jusqu'au vendredi. A mon retour j'irai, dimanche prochain, comme je l'ai promis à M. Desautels, visiter les gens d'Aylmer et les exhorter à faire vivre leurs prêtres. J'ai l'intention de faire

une visite à Buckingham, chez M. Brady, dans le même but, etc., etc., etc. Je suis, Monseigneur, etc., P. Phelan, prêtre."

Le 13 novembre M. Phelan écrivait une nouvelle lettre des plus consolantes. Il avait eu plus de douze cents communiants. Un changement merveilleux se manifestait dans les esprits ; tous les fidèles ne faisaient plus qu'un cœur et qu'une âme. Ils se proposaient de faire planter près de l'église, à la clôture du jubilé, une magnifique croix de 48 pieds de haûteur. Tout le monde lui témoignait le plus grand attachement, et il attribuait modestement cet amour au titre de vicaire général qu'il tenait de Mgr. Bourget.

Le 20 décembre, il écrivait une autre lettre annonçant qu'il était parti avec M. Moreau pour préparer la visite pastorale de Mgr. Gaulin et qu'il évangélisait les deux bords de la rivière. Pendant son absence, M. Brady se chargeait de la paroisse.

Cette visite pastorale de Mgr. Gaulin eut lieu dans les mois de janvier et de févier 1843. Accompagné de MM. Phelan et Moreau il monta jusqu'aux Allumettes et donna la confirmation aux catholiques épars dans les deux provinces, dispensant ainsi Mgr. Bourget d'un long et pénible voyage.

Le départ de M. Moreau, au mois de mai 1843, fut l'occasion d'une grande manifestation des Canadiens de Bytown qui envoyèrent à Mgr. de Montréal une adresse, en témoignage d'amour et de regrets, signée d'environ deux cents noms.

Cependant Bytown grandissait. Depuis 1840, elle avait le droit, en sa qualité de ville, d'envoyer un représentant au parlement. Dès cette époque, dit-on, le gouverneur-général, lord Sydenham, avait l'intention d'en faire la capitale des Canadas-Unis, sous le prétexte que Kingston, Toronto et Montréal étaient trop voisins de la frontière américaine. Les habitants de Bytown, pleins d'ambition, n'oublièrent point des projets si favorables au développement de leur ville, et n'épargnèrent rien pour qu'ils se réalisassent dans un prochain avenir.

En 1843, Bytown comptait déjà 2,362 catholiques dont 1,298 irlandais et 1,064 canadiens-français. Ce chiffre considérable, et qui promettait de s'accroître rapidement, inquiétait à juste titre M. Phelan et lui faisait trouver insuffisantes les proportions de la

nouvelle église que l'on bâtissait. Il pouvait tout, en ce moment ; les marguillers, suivant sa propre expression, lui laissaient toute liberté de faire ou de défaire. Il fit donc venir, de Montréal, le Père Martin, jésuite et architecte fameux, moins encore pour l'aider à prêcher le jubilé que pour lui faire faire des nouveaux plans modifiant les plans primitifs. Les murs de l'église n'étaient toujours qu'à vingt pieds, tout ayant été suspendu depuis le départ du Père Cannon. On résolut de raser le rond-point du fond et de prolonger l'église, sans rond-point ni abside, jusqu'à lui donner une longueur de 139 pieds. L'idée d'adosser le presbytère à l'église fut dès lors abandonnée.

Les changements importants qu'on méditait ne plurent point à tout le monde ; il y eut des récriminations ; mais le bon sens public et le prestige de M. Phelan l'emportèrent. Le comité de construction, dans sa réunion du 2 mai 1843, vota la résolution suivante : " Cette assemblée ne peut se séparer sans exprimer ses remerciements sincères au Très Rév. Père Phelan, vicaire général, pour son zèle et ses efforts infatigables à nous retirer de l'état déplorable de dégradation tant spirituelle que temporelle dans lequel nous étions tombés dans ces derniers temps, jusqu'au moment où, par l'intervention de la Providence, il a été placé à notre tête pour nous guider en pilote sûr dans la voie du paradis. (signé) Thos. Donnelly, secrétaire."

A la date du 16 juin 1843, le Rév. Angus MacDonell, ancien missionnaire de Bytown et alors curé de Sandwich, transféra, par acte notarié, à M. Phelan, tous les droits qu'il avait, comme membre de la corporation catholique de Bytown, sur les terrains de l'église. Ainsi mis en état d'agir, M. Phelan emprunta, le 3 juillet suivant, en son nom et au nom de ses collègues, la somme de $2,000 de MM. Jobin et Dunn, marchands de Montréal. Ce fut donc en septembre 1843 que, grâce à cet emprunt, on put recommencer les travaux de l'église. Le rond-point fut rasé, et, avant la fin de la saison les murs nouveaux étaient élevés à la hauteur des anciens, c'est-à-dire à vingt pieds. Mais les ressources pécuniaires étaient complètement épuisées.

Par acte du 24 septembre de la même année, Mgr. Phelan, alors évêque, avait érigé à Bytown l'archiconfrérie du Très-Saint

et Immaculé Cœur de Marie, en union avec l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, de Paris.

Nous venons de dire qu'il était alors évêque. En effet, sous la date du 20 février 1843, le pape Grégoire XVI avait signé la bulle le nommant évêque de Carrha, *in partibus*, et coadjuteur de Kingston. Il avait été sacré sous ce titre, le 20 août 1843, dans l'église paroissiale de Montréal, par Mgr. Bourget.

Né en Irlande, le 1er février 1795, Mgr. Phelan fut le premier prêtre ordonné à Montréal par Mgr. Lartigue, 24 septembre 1825. L'anné suivante, il devint membre du séminaire de Saint-Sulpice et fut nommé chapelain des irlandais de Montréal. Il ne tarda pas à devenir très puissant auprès de ses compatriotes, tant à cause de sa force herculéenne, que de son éloquence populaire et de la bonté ds son cœur. Il joua un rôle important dans les événements politiques de cette époque troublée.

M. Phelan, n'accepta qu'avec répugnance la coadjutorerie que la maladie de Mgr. Gaulin rendait nécessaire. Il eut en effet beaucoup à souffrir, durant sa longue administration, de l'état déplorable de santé de son vénéré collègue ; et lorsque après treize années de soucis et d'inquiétudes, il succéda effectivement à Mgr. Gaulin, 8 mai 1857, il était épuisé de fatigues et ne tarda pas plus qu'un mois à le suivre dans la tombe, 6 juin 1857.

Toutefois, autant par délicatesse envers Mgr. Gaulin qui pour sa chère paroisse de Bytown, Mgr. Phelan y resta encore plusieurs mois, jusqu'à ce qu'il se fût choisi de dignes successeurs. Et même, lorsqu'ils furent arrivés, il cohabita quelque temps avec eux.

Mais quels seraient ces successeurs ? On songea d'abord à M. Saint-Germain, curé de Saint-Laurent. Celui-ci fit des difficultés. Il aurait voulu qu'on lui permît de faire un an d'essai et qu'on lui gardât son ancienne paroisse pendant ce laps de temps. Il fallut donc chercher ailleurs. Mgr. Bourget, qui avait ses desseins, persuada alors à Mgr. Phelan d'appeler les Pères Oblats récemment arrivés au pays. Ce prélat n'accepta pas sans inquiétude, et mit, comme condition, que ces religieux auraient à Bytown un prêtre irlandais ou du moins parlant bien l'anglais. Il reçut à ce sujet des lettres désobligeantes de plusieurs de ses amis prévenus

contre les étrangers, et eut à lutter contre l'opposition d'une partie de la population. A cette même époque, décembre 1843, il manifesta le désir d'avoir à Bytown des sœurs grises qu'il chargerait, de la direction des écoles et d'un hôpital, aussitôt que l'achèvement de l'église rendrait possibles de nouvelles constructions.

La réception des Pères Oblats à Bytown fut peu chaude. Le Père Telmon supérieur, envoyé seul d'abord, parlait peu ou moins l'anglais. Il écrivait, en date du 7 janvier 1844, à Mgr. Bourget : "C'est à l'Orignal que j'ai rencontré Mgr. Phelan avec le Père McDonald, qui était, comme tous les irlandais, prévenu contre moi. Je l'ai amadoué de mon mieux. J'ai pris note de toutes les observations de Monseigneur. Les ressources, je crois, seront suffisantes, pour soutenir trois ou quatre religieux et pour bâtir, un jour, une maison à nous, dans le cas que, un évêque venant dans cette ville, nous fussions mis en demeure de renoncer à la paroisse." Cette dernière phrase est significative, elle révèle la pensée favorite de Mgr. Bourget. Mgr. Phelan écrivait, de son côté le 12 février. "Certains paroissiens m'ont demandé pour curé le Père MacDonell vicaire général. Je m'en suis tiré, grâce à Dieu. J'espère que le Pére Telmon apprendra vite l'anglais. Je lui laisse un bon jeune homme que j'ai ordonné hier."

A cette époque il habitait avec les Pères une maison, rue Sussex, entres les numéros 416 et 424. *

Arrêtons à cette date l'histoire de Bytown et jetons un coup d'œil sur les régions d'alentour.

Il n'y avait alors dans cette partie de l'Ontario que trois missionnaires qui visitaient les catholiques disséminés sur un immense territoire.

L'ORIGNAL.

La paroisse de l'Orignal a des origines fort obscures. Nous avons vu qu'en 1820 le Rév. Alexander MacDonell, plus tard évêque de Kingston, avait ouvert une liste de souscriptions pour y bâtir une chapelle. Quand fut-elle élevée ? Nous l'ignorons.

---

* Cette maison n'existe plus ; elle a été démolie l'année dernière ; à sa place s'élève une construction, en brique, qui ne porte point de numéro.

Sans doute les missionnaires de Bonsecours la visitaient de temps en temps ; le Rév. M. Moore y allait certainement, 1833-1835. Le premier acte de baptême qui ait été conservé, celui d'un enfant, James Hickey, fut signé, le 18 décembre 1835, par le Rév. W. Donald, alors vicaire à Bonsecours. Auparavant, en juillet, du 12 au 19, un sulplicien de Montréal, M. Victor Arraud, depuis procureur du séminaire, était passé par là.

Le premier prêtre résidant fut probablement le Rev. J. H. McDonagh, 1er janvier 1836 à 27 mai 1838. Nous trouvons après son départ la mission vacante pendant quelques mois et visitée par le Rév. John MacDonald, du 20 au 29 juin 1838. Le 5 novembre de la même année, un nouveau missionnaire, le Rév. B. Lefaivre s'y installa à demeure : du 5 novembre 1838 à 9 novembre 1844.

L'année 1845, le Rév. W. Cannon, que nous avons vu à Bytown, y passe quelque mois : du 15 février au 15 août. Après lui c'est un M. Monaghan qui y séjourne, du 7 septembre 1845 au 12 avril 1846. Le Rév. John Farrell y réside du 3 mai 1846 au 4 octobre 1847, et est remplacé par le Rév. Alexander MacDonell, du 7 novembre 1847 au 25 février 1848.

Nous connaissons peu de chose de la plupart de ces missionnaires dont l'histoire appartient surtout au diocèse de Kingston. Un seul, l'illustre Mgr. Farrell fait exception.*

A la place de la première chapelle en bois une église de pierre fut construite aux environs de 1833, mais dans de si déplorables conditions qu'à peine terminée, elle semblait déjà menacer ruine.

Les changements incessants des missionnaires indiquent bien

---

* Mgr. Farrell naquit à Armagh, Irlande, le 2 juin 1820. A l'époque du choléra de 1832, ses pieux parents émigrèrent à Kingston.

L'enfant servait la messe à Mgr. MacDonell qui le remarqua à l'autel et à l'école. Il l'envoya au collège, et à 18 ans ans, au séminaire de Montréal.

Mgr. Farrell fut ordonné à l'Assomption par Mgr. Gaulin, en mai 1846, et fut nommé immédiatement curé à l'Orignal.

Après deux ans de durs labeurs, apprenant la division du diocèse, il revint à Kingston où il passa sept ans de professorat au collège de Régiopolis. Son talent le fit tellement distinguer qu'on l'envoya alors dans la principale paroisse du diocèse, Peterborough. Il fut consacré premier évêque d'Hamilton le 2 mai 1856, et s'y fit adorer.

Au concile du Vatican, en 1870, il était le plus grand et le plus imposant des évêques, à la procession solennelle d'ouverture. Il travaillait comme un simple prêtre.

l'état de malaise qui régnait à l'Orignal. Les prêtres se plaignaient de l'indifférence de la population qui ne fournissait pas à leur subsistance, et celle-ci se plaignaient également de ses pasteurs qui ne faisaient que passer et qui n'avaient pas le temps de la connaître et de lui rendre les services qu'elle était en droit d'attendre d'eux.

RICHMOND.

De l'autre côté de Bytown nous trouvons l'ancienne paroisse de Richmond. D'abord administrée de Perth, cette colonie militaire reçut la visite de Mgr. Alexander MacDonnell qui y prêcha, comme nous avons vu. Le premier missionnaire résidant à Richmond fut M. Haran ou Héron, comme on écrit quelquefois, qui s'y installa depuis 1822 ou 23 jusqu'en 1827, à laquelle date il vint probablement se fixer dans la ville naissante de Bytown.

Dès lors, Richmond dépendit au spirituel, de Bytown. La première chapelle en bois y fut construite en 1825 ou tout au moins en 1826. Nous possédons, en date du 12 janvier 1833, sous l'administration de M. Cullen, une liste de souscription pour l'église, en faveur d'Antoine Fournier, entrepreneur, contenant 27 noms et s'élevant à $229. En 1836, le Rév. Térence Smith fut nommé missionnaire à Richmond. Il tint les premiers registres paroissiaux. Le premier baptême qui y soit inscrit est celui d'un enfant : John Morris, né le 30 mars et baptisé le 1er décembre 1836.

Le 1er mai 1842. fut établi à Richmond une branche de la société d'abstinence totale qui fit le plus grand bien. Elle comptait, dès sa fondation, 478 membres et semble être devenue une société de bienfaisance plutôt que d'abstinence proprement dite.

Le 28 décembre de la même année, eut lieu la bénédiction solennelle d'une cloche de 400 livres en présence de M. Phelan V.G., du Rév. Térence Smith, du Rév. J. H. McDonough, curé de Perth, du Rév. James Clarke, curé de Prescott, des RR. Leclaire de Bytown, Désautels d'Aylmer et d'un grand concours de peuple.

En 1845 le bon M. Smith, épuisé par ses missions, reçut avis des docteurs de faire un voyage de santé dans son pays. Il pria donc Mgr. Bourget, par l'entremise de Mgr. Phelan, de vouloir bien lui prêter le Rév. Peter O'Connell, son intime ami, pour le remplacer pendant tout le temps que durerait son absence. Cette absence se prolongea deux longues années, du 6 juin 1846 à 1848. A son retour d'Irlande, il rejoignit son poste, et M. O'Connell fut nommé curé de Smith's Fall. Enfin, en 1851, les deux amis permutèrent, et M. O'Connell devint définitivement curé de Richmond.

Cependant les catholiques commençaient à s'établir un peu partout dans les comtés actuels de Carleton, Lanark et Renfrew. La première chapelle en bois de Farrelton date de 1833, elle servit aux nombreux fermiers qui avaient travaillé jadis au canal Rideau.

Celle d'Osgoode doit être au moins aussi ancienne puisqu'elle était, paraît-il, visitée par le Rév. Lalor.

HUNTLEY.

Les premiers émigrants catholiques de Huntley, au nombre de 30 ou 40 familles, datent de 1820. En 1823 leur nombre s'accrut et ils furent dès lors visités par le Rév. McNamara. Desservis ensuite par les prêtres de Bytown, ils furent mis, en 1837, sous la juridiction du Rév. Térence Smith, de Richmond, qui ouvrit les premiers registres paroissiaux. En cette même année 1837 fut bâtie, en troncs d'arbres, la première chapelle, 30 pieds sur 20 ; en 1845 on l'allongea de 15 pieds ; mais on n'y mit jamais de bancs. En 1842, 146 personnes furent enrôlées dans la société d'abstinence totale qui lutta, avec les plus heureux résultats, contre le vice de l'ivrognerie alors si répandu.

Le Rév. O'Connell, pendant l'absence de M. Smith, desservit Huntley. On trouve aussi à cette époque, 1847-48, quelques actes signés du Rév. McNulty.

En janvier 1851, le Rév. Vaughan fut nommé curé de Huntley ; mais il résida, jusqu'en 1853, à Shipman's Village (Almonte) et il ne vint à Huntley que lorsque on lui eut construit un presbytère.

ALMONTE.

A côté de Huntley se trouve la paroisse actuelle d'Almonte qui comprend les cantons de Ramsay, de Darling et de Lavant. Les premiers colons de ce pays furent des écossais de Paisley et de Glasgow qui émigrèrent en 1820. Trois ans plus tard, des irlandais catholiques, au nombre 500, s'établirent, à leur tour dans le pays. Le Rév. McDonald de Perth, allait faire mission chez eux. Le premier baptême, celui de Mary McDermott, en date du 24 juillet 1824, et se trouve inscrit dans les registres de Perth.

Après le Rév. Père McDonald, son successeur, le Rév. McDonough, continua à visiter ces cantons. Il y construisit, en 1842, une modeste chapelle en bois, de 60 pieds sur 40, qui devint la proie des flammes en 1868.

Le comté de Renfrew se colonisait, à son tour. Un missionnaire irlandais, le Rév. McNulty, arrivé en 1842 au Canada, bâtit vers 1843, une chapelle à Mount Saint-Patrick. Il obtint du gouvernement les 100 arpents de terre sur lesquels furent bâtis le presbytère et l'église. De là il visitait un immense territoire. En 1852 il passa dans le diocèse de Toronto.

Plus loin vers l'ouest, un autre établissement se fondait. En 1825, un violent incendie ayant détruit la petite ville de Miramichi, Nouveau-Brunswick, et les forêts environnantes, une partie de la population émigra sur les bords de l'Ottawa, en face de l'île des Allumettes. Un grand marchand de bois, Peter Wilk, qui s'établit, en 1828, dans cet endroit, donna le branle à la colonisation. En 1841, l'écossais Moffat bâtit un moulin à farine et à carde ; Sam. et James McKey y construisirent les premières scieries.

Telle fut l'origine de Pembroke dont nous reparlerons. L'histoire religieuse de cette paroisse ne s'ouvre qu'en 1842. Le missionnaire des Allumettes commença à y visiter les catholiques. On n'en comptait d'ailleurs, en 1846, que vingt familles seulement.

Nous donnerons en terminant ce chapitre, la population de la vallée de l'Ottawa, d'après le recensement de 1840.

Comtés.	Population.
Prescott	6,104
Russell	2,863
Carleton	10,128
North Lanark	5,800
Ottawa	7,369
Total	32,264

Ce recensement, pas plus que les précédents, ne tient compte des religions. Nous ferons donc, comme pour les autres, un calcul de proportions basé sur les chiffres du recensement de 1851 qui le premier a indiqué les différents cultes. Voici les chiffres que nous obtenons :

Comtés.	Catholiques.	Protestants.
Prescott	3,104	3,000
Russell	987	1,880
Carleton	3,000	7,128
North Lanark	1,000	4,800
Ottawa	4,090	3,369
Totaux	12,087	20,177

On voit, avec quelle lenteur, procéda la colonisation catholique. Et lorsqu'on sait que c'est surtout à cette époque que les colons catholiques commencèrent à affluer, on est obligé de convenir qu'ils n'atteignaient guère alors un chiffre supérieur à dix mille dans toute la vallée de l'Ottawa. *

*Nous ne nous rappelons plus où nous avons trouvé le recensement du comté d'Ottawa pour l'année 1840. Nous avons sous les yeux : Recensement du Canada, 1870-71, Vol. IV, page 146, donnant les chiffres suivants pour l'année 1844 :

COMTÉ D'OTTAWA EN 1844.

Catholiques	6,662
Protestants	5,854
Population totale	12,516

CHAPITRE VIII.

LES MISSIONS DE L'OTTAWA.

PROVINCE DE QUÉBEC.—1836-1841.*

NOUS avons vu que, depuis 1820, la ville de Montréal, quoique non érigée en diocèse, possédait déjà un évêque, sous le titre d'auxiliaire de Québec pour le district de Montréal. Ce ne fut que le 13 mai 1836 qu'un évêché y fut créé et que Mgr. Lartigue en devint définitivement le titulaire. Ce prélat dont la vie avait été semée d'épreuves et qui pressentait sa fin prochaine, se hâta d'obtenir du pape Grégoire XVI la nomination de Mgr. Bourget, son ami et son confident, à la coadjutorerie de Montréal, 12 mars 1837 ; puis, rassuré désormais sur l'avenir de ses œuvres, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur le 19 avril 1840.†

Il pouvait en effet, mourir en paix, car il laissait à Montréal un grand homme. Né à Lévis le 30 octobre 1799, deviné de bonne heure par le génie pénétrant de Mgr. Plessis, Mgr. Ignace Bourget fut désigné par lui à Mgr. Lartigue comme l'homme le plus capable de l'aider dans la tâche ardue de la formation d'un

---

* Tous les documents de ce chapitre ont été puisés aux archives de l'archevêché de Montréal.

† Mgr. Jean-Jacques Lartigue, né à Montréal le 20 juin 1777, fut nommé par le pape Pie VII, le 1er février 1820, évêque de Telmesse, en Lycie, suffragant et auxiliaire de Québec pour le district de Montréal. (Rép. Gén. du Clergé.)

diocèse. Ordonné prêtre le 30 novembre 1822, toute sa vie s'écoula auprès de celui qui l'avait choisi pour secrétaire et dont il fut l'âme et le conseil. Devenu à son tour évêque de Montréal, il se montra puissant en paroles et en œuvres et joua dans les affaires ecclésiastiques du pays un rôle prépondérant. Le diocèse d'Ottawa, en particulier, lui doit l'existence. Mgr. Bourget se démit, comme on sait, de son siège, le 11 mai 1876 et termina, le 8 juin 1885, dans la solitude du Saut-au-Récollet, la plus sainte et la plus féconde des carrières.

La vallée de l'Ottawa attira de bonne heure l'objet des sollicitudes de Mgr. Lartigue et de son successeur. Leur attention s'y porta sur deux objets bien différents : la conversion des quelques milliers de sauvages infidèles qui en peuplaient les solitudes à l'ouest, et la préservation des colons qui affluaient tous les jours en plus grand nombre sur ses bords. C'est à l'étude de cette double évangélisation, d'une importance bien inégale, que nous allons consacrer ce chapitre.

I.

LES SAUVAGES DE L'OTTAWA SUPÉRIEUR.

La vallée de l'Ottawa ne fut jamais densément peuplée, et après la ruine des tribus algonquines par les iroquois, en 1650, elle resta longtemps déserte, du moins dans sa partie inférieure. Au commencement du dix-huitième siècle, les sulpiciens établirent à Oka, dans leur seigneurie du lac des Deux-Montagnes, un village sauvage où les débris des anciennes tribus trouvèrent un refuge et un abri.

Ces sauvages d'Oka, pendant tout le cours du dix-huitième siècle, et au commencement du dix-neuvième, se considérèrent comme les propriétaires des territoires de chasse de l'Ottawa et des îles même de cette grande rivière. Ils parcouraient ces immenses contrées en tout sens et revenaient à Oka chargés de riches fourrures qu'ils vendaient aux traitants. Ils étaient tous chrétiens depuis de longues années.

Dans le haut de l'Ottawa, au contraire, les Algonquins du Grand-Calumet, des Allumettes, des forts Coulonge et William, du Nipissing, du Témiscamingue et de tous les pays du nord, depuis les sources du Saint-Maurice jusqu'à la baie d'Hudson, étaient demeurés païens et sauvages. Nous n'avons pas l'intention de faire ici leur histoire et de sortir des bornes que nous avons tracées à cet ouvrage ; mais nous faisons des vœux pour que quelqu'un des missionnaires Oblats qui ont charge de ces indiens, s'emploie à un si utile travail.

Depuis 1818, les missionnaires de la Rivière-Rouge, en remontant ou en descendant l'Ottawa, eurent l'occasion, maintes fois, de s'arrêter, soit à Mattawan, soit aux différents postes de la baie d'Hudson, et d'exercer leur saint ministère auprès des commis, des voyageurs et des bûcherons catholiques qu'ils y trouvaient. Ils exposaient ensuite à l'évêque de Montréal l'extrême urgence qu'il y avait d'envoyer là des missionnaires.

En 1835, Mgr. Provencher, évêque de Juliopolis, descendant à Montréal dans un voyage *ad limina*, profita de l'occasion pour étudier ces pays abandonnés. Le résultat de son étude fut un exposé lumineux de l'état des peuplades sauvages, de leurs besoins spirituels, ainsi que de ceux des quelques canadiens et irlandais disséminés dans ces régions. Dès lors, une mission annuelle sur l'Ottawa fut résolue. C'était le temps propice ; la société de la Propagation de la Foi s'établissait à Québec, 1836 ; elle n'allait pas tarder de s'établir à Montréal, 18 avril 1838. Le Père Brunet, missionnaire de la Petite-Nation et le Père Cannon, alors vicaire de Bytown reçurent l'ordre de visiter le pays et les cantons nouvellement établis sur les bords de la rivière jusqu'au fort Coulonge. Partis au commencement de 1836, ils furent accueillis avec enthousiasme par les catholiques qu'ils rencontrèrent un peu partout. A la Passe, surtout, ils furent fort surpris de trouver un nombre relativement considérable de familles auxquelles ils administrèrent les sacrements.

Une mission plus importante se préparait. Un sulpicien de grand mérite, M. de Bellefeuille, qu'un long séjour au milieu des sauvages d'Oka avait mis en état d'apprendre l'algonquin, fut

chargé de pousser jusqu'au grand lac Témiscamingue. On lui adjoignit paur compagnon, un jeune prêtre de l'évêché, M. Dupuis, qui nous a laissé une curieuse relation de leur voyage. *

Partis de Montréal le 20 juin 1836, nos deux voyageurs arrivèrent au Témiscamingue le 13 juillet suivant, et furent parfaitement accueillis par les commis du poste de la compagnie de la compagnie de la baie d'Hudson. M. de Bellefeuille commença dès lors, son office de missionnaire de l'évangile, tandis que M. Dupuis ignorant l'algonquin, s'occupa à faire construire une petite chapelle en bois, de 32 pieds sur 22. Cette première mission fut très fructueuse. Les sauvages accoururent au nombre de plusieurs centaines, écoutèrent avec docilité la parole de la vérité. M. de Bellefeuille et son compagnon firent 142 baptêmes, dont 19 d'adultes, 4 mariages, et administrèrent la communion à 28 fidèles, tant irlandais que canadiens, se réservant de donner 'année suivante, une instruction plus solide à leurs néophytes, avant de les laisser s'approcher d'un si auguste sacrement.

A leur retour, les deux missionnaires s'arrêtèrent à tous les postes de la rivière, notamment au fort Coulonge et dans l'île du Calumet, et évangélisèrent avec beaucoup de consolations les sauvages et les blancs qui accouraient sur leur passage. Ils rentrèrent à Montréal, le 16 août 1836, épuisés de fatigue mais pleins de joie.

Nous donnons ici, pour le plus grand profit du lecteur, des extraits du rapport de M. Dupuis sur ce premier voyage au lac Témiscamingue. Ils fournissent quelques détails intéressants sur l'état de notre rivière à cette époque :

" Le 20 juin 1836, M. Dupuis prend le steamboat à Lachine, passe par le petit canal de Ste-Anne, arrive à Oka, où M. de Bellefeuille monte à bord. A Carillon, canal de vingt arpents ;

---

* J. B. Dupuis naquit à Contrecœur le 15 septembre 1804. Ordonné prêtre à Montréal en 1832, il fut nommé vicaire à cette même époque. En 1836 il devint professeur de théologie à l'évêché ; en 1841 il fut chargé de la rédaction des *Mélanges Religieux* ; en 1846 on lui confia la direction du collège de l'Assomption. Il mourut, en 1879, curé de l'importante paroisse de Chambly. (Répertoire Général du Clergé.)

nouveau steamboat plus petit ; deux petits canaux, à la chute à Blondeau et à Greeces Point. Canal de Grenville ou au Long-Saut, long de deux ou trois lieues, remonté en barge. Jolis petits villages de Grenville et d'Hawkesbury. La Nouvelle-Longueil, ou pointe à l'Orignal, est un joli village avec deux églises, l'une catholique l'autre protestante. Les rives de l'Ottawa, près de la Gatineau, sont bien établies, surtout par des fermiers protestants. Bytown est déchiré par de grandes querelles entre canadiens et irlandais, au détriment de la religion.

" Au village des Chaudières, on monte en diligence et l'on gagne Aylmer-Place ou Turnpyke, sur le lac des Chaudières ou des Chênes. Les protestants sont nombreux ; les catholiques, fort délaissés, parlent de bâtir une chapelle. M. Syms, un protestant, leur offre un emplacement.

" D'Aylmer, on monte en steamboat jusqu'aux chutes des Chats. M. de Bellefeuille dit la messe à Fitzroy : nombreuse assistance. Fort Mondion. On remonte les rapides et l'on arrive au lac des Chats. Le canot d'écorce est désormais l'unique véhicule, mais on parle de mettre un steamboat sur le lac. Il y a quelques catholiques à l'embouchure des rivières Mississipi, Madawaska et Bonne-Chère. On atteint le Portage-du-Fort et l'île du Grand-Calumet. Des colons méthodistes s'établissent sur la rive nord, en face de l'île. Au-dessus du Calumet les colons sont catholiques. Sur les deux rives de la Passe-au-Fort-Coulonge, environ deux cent cinquante catholiques. A notre arrivée au fort Coulonge, une trentaine de sauvages, fabricants de canots, accourent des îles voisines pour nous saluer.

" L'île des Allumettes commence à être habitée. C'est la limite extrême de la colonisation. Au fort William, une cinquantaine de sauvages viennent à nous, et écoutent notre prédicatian. Passage du canal profond appelé la Rivière Creuse ; à peine cinq ou six cabanes sur les bords. De la Rivière Creuse au Témiscamingue, trois petits chantiers et deux pauvres forts de la compagnie : l'un à la bouche de la rivière du Moine, l'autre à celle de la Mattawan.

" On dit la messe à Mattawan devant une assistance d'une quarantaine de voyageurs."

" Au retour, les missionnaires logent à Miramichi (Pembroke) chez un M. McNeil. Vingt catholiques à Miramichi, soixante dans l'île des Allumettes. Ils font une mission à la Passe.

" Deux ans plus tard, 2 septembre 1838, M. de Bellefeuille, dans une mission au fort William, érigea une croix de bois, en présence d'une centaine de sauvages convertis."

Encouragé par ce premier succès, M. de Bellefeuille fit, en 1837, une nouvelle mission, cette fois, sans compagnon, par motif d'économie.

Après avoir visité le Témiscamingue, il poussa, le 4 juillet, jusqu'au lac Abbitibi, où il parvint, le 14 du même mois. Il baptisa 32 enfants et 2 adultes, pendant les neuf jours qu'il demeura dans ce poste, et il entendit la confession de plusieurs voyageurs canadiens, au service de la compagnie, qui n'avaient pas vu de prêtres depuis plusieurs années.

Les fruits de cette seconde mission furent extrêmement cansolants. Le missionnaire fit 90 baptêmes d'enfants, et 100 de sauvages adultes, 41 mariages, et 34 premières communions.

L'année suivante, 1838, le pieux sulpicien fit un troisième voyage dans ces lointaines régions, avec un plein succès. Mais les grandes fatigues qu'il avait éprouvées l'épuisèrent. Il mourut à Montréal, victime de son zèle apostolique, peu après son retour ; octobre 1838. *

M. de Bellefeuille eut des successeurs. Mgr. Bourget envoya à Oka un jeune diacre de talent, M. Moreau, avec ordre d'apprendre la langue des sauvages, février 1839. Ce jeune ecclésiastique avait pour professeur un sulpicien, M. Flavien Durocher, qui s'était voué aux missions sauvages, et qui, pour satisfaire sa vocation, devait en 1843, entrer dans la congrégation des Oblats.§

---

* Louis-Charles de Bellefeuille naquit à Montréal, le 12 janvier 1795 ; il fut ordonné prêtre, le 5 juin 1819 ; entra à Saint-Maurice le 31 janvier 1821, et mourut à Montréal, le 25 octobre 1838, à l'âge de 43 ans.

§ Hypolite Moreau, né à Saint-Luc, le 8 mars 1815 ; ordonné à Montréal, le 16 mars 1839 ; missionnaire sur l'Ottawa jusqu'en 1845 : curé des Cèdres,

Le Père Durocher comprit bien vite qu'une mission de l'importance de celle qu'on entreprenait, ne pouvait réussir qu'entre les mains d'un ordre religieux et, dès le 28 février 1839, il s'en ouvrit à Mgr. Bourget, lui suggérant même de s'adresser aux PP. jésuites. Mgr. Bourget camprit la sagesse de ce conseil. S'adressa-t-il aux jésuites ? Nous l'ignorons ; le voyage du Père Duranquet au lac Abbitibi en 1843, semblerait le faire croire. Quoiqu'il en soit, il finit par remettre la desserte des sauvages entre les mains des Oblats qui l'ont conservée jusqu'à nos jours, pour le plus grand bien de l'Eglise et de ces peuples.

Déjà le prélat s'était adressé à la campagnie de la baie d'Hudson, à Londres, pour lui demander la permission d'établir des missionnaires catholiques dans ses territoires domaniaux. Les directeurs de cette puissante compagnie qui avaient résolu, dès lors, de réserver aux missionnaires anglicans les rives mêmes de la baie d'Hudson, comme nous le verrons dans la suite, accueillirent à moitié cette demande.

Ils se prétendirent heureux de pouvoir contribuer à la propagation du saint évangile : mais, sous prétexte qu'une résidence de missionnaires aux lacs Témiscamingue ou Abbitibi, manquerait du nécessaire, ils conseillèrent d'installer, plutôt, un missionnaire à demeure, au fort William, non loin de l'île des Allumettes. 17 février 1839. Mgr. Bourget dût donc se contenter, pour le moment, d'envoyer, chaque été, ses missionnaires dans ces postes éloignés.

M. Moreau, à peine ordonné prêtre, reçut. avec un compagnon, M. Poiré, le titre de missionnaire des forts Coulonge, William, Témiscamingue, Abbitibi et du Grand-Lac. Ils furent munis d'amples instructions : " L'objet de la mission à laquelle je vous nomme, par mes lettres du 26 avril dernier, écrivait l'évêque

---

puis de Saint-Eustache ; en 1853, chanoine, doyen du chapitre et vicaire-général de Montréal ; décédé le 30 juillet 1880.

Flavien Durocher, né à Chambly en 1800 ; ordonné en 1823, entra en 1827 au séminaire de Montréal ; missionnaire, en 1829, à Oka ; entré chez les PP. Oblats en 1843 . missionnaire, l'année suivante, au lac Abbitibi ; puis chez les montagnais de Betsiamis ; supérieur des Oblats, à Saint-Sauveur de Québec, en 1854, où il mourut en 1879. (Répertoire Général du Clergé.)

de Montréal, en date du 13 mai 1839, est de visiter les postes où M. de Bellefeuille a, ces trois dernières années, heureusement planté la foi, et où se trouve une chrétienté naissante qui semble devoir porter beaucoup de fruits."

Les deux jeunes missionnaires partirent donc pour le Témiscamingue et pour le haut de l'Ottawa ; par leur zèle et leur succès, ils se montrèrent en tout, dignes de leur saint prédécesseur.

Conformément à la volonté de la compagnie de la baie d'Hudson, on choisit une résidence permanente pour les missionnaires, aux environs du fort William, dans l'île des Allumettes. Dans une lettre du 1er décembre 1839, le Père Durocher écrivait d'Oka à Mgr. Bourget les lignes suivantes : " Pour ce qui est de l'île des Allumettes, les voyageurs affirment que le chenail le plus considérable est celui de la rive sud. C'est là que se trouvent les plns riches établissements et les plus nombreux colons. Vis-à-vis, sur la rive du Haut-Canada on aperçoit d'autres établissements, qui semblent considérables (Pembroke). Pendant longtemps une seule église suffira pour les sauvages et pour les colons. Votre Grandeur a compris l'importance qu'il y a d'établir dans cette île une mission permanente. Ce sera la clef de missions sauvages. De là les voyages seront moins dispendieux et plus rapides. C'est l'opinion unanime des sauvages du fort William, et de M. Moreau."

Telle est l'origine de la mission des Allumettes. Cette même année le Rév. M. Brady, au nom des syndics et de soixante-six familles catholiques de l'île, demandait à Mgr. l'évêque de Montréal la permission d'y construire une église, laquelle, d'ailleurs tarda longtemps à s'élever.

Les RR. MM. Poiré et Moreau et leurs compagnons continuèrent pendant plusieurs années leurs missions, 1839 à 1844, époque à laquelle ils furent définitivement remplacés par les PP. Oblats. *

* M. Poiré vit encore. Né à Saint-Joseph de Lévis, le 4 août 1810 ; ordonné en 1833, à la Rivière-Rouge, Manitoba, où il fut missionnaire, il fut nommé en 1839 à la cure de sa paroisse natale. Chaque été, pendant cinq ans, il allait faire mission chez les sauvages de l'Ottawa. Curé, pendant de longues années, de Sainte-Anne de la Pocatière, supérieur honoraire du collège de ce nom, dont il fut la providence, vicaire-général honoraire de Saint-Boniface, il a été revêtu, en 1887, du titre de camérier d'honneur de Léon XIII. (Répertoire Générale du Clergé.)

Nous reparlerons de leurs travaux ; arrêtons-nous ici, pour le moment, et continuons l'histoire plus importante des missions parmi les colons de l'Ottawa.

II.

LES MISSIONS PARMI LES COLONS DE L'OTTAWA, DE 1836 A 1841.

Comme nous avons vu, Montebello, appelé alors Notre-Dame de Bonsecours de la seigneurie de la Petite Nation, fut pendant de longues années la résidence du missionnaire de la vallée de l'Ottawa. Il rayonnait de là un peu partout, et sa vie était une série ininterrompue de longs et pénibles voyages. Après M. Roupe qui, le premier, en 1828, visita les catholiques de la vallée, M. Paisley s'illustra dans ce saint ministère. Nous retrouvons ses traces un peu partout, à Buckingham, à Bytown, sur les bords de la Gatineau. En avril 1829, Mgr. MacDonnell, évêque de Kingston, écrivait à l'évêque de Québec de vouloir bien permettte au Père Paisley de dire une messe en Haut-Canada une fois sur trois dimanche, "every third sunday." Après lui, nous voyons M. Moore visiter et desservir l'Orignal.

En 1836, Mgr. Lartigue voulut faire de l'œuvre des missions de l'Ottawa et des cantons du nord, qui commençaient à se peupler, une véritable institution. Il donna aux jeunes prêtres qu'il envoya là pour y passer le temps de leur vicariat, le titre de missionnaires ambulants de la vallée de l'Ottawa, et leur écrivit des instructions sur leur manière de vivre et de se conduire, si belles et si apostoliques que nous regrettons de ne pouvoir, faute d'espace, les reproduire ici. Leur seul défaut serait, peut-être, d'être trop précises et trop minutieuses, comme si des missionnaires pouvaient observer un règlement avec la même fidélité que feraient des séminaristes. Ils devaient aller deux ensemble, et faire autant que possible, leurs exercices en commun. Ils avaient leur résidence permanente à Bonsecours où ils venaient se reposer de leurs fatigues.

Quels furent les premiers prêtres qui méritèrent, à proprement parler, ce nom de missionnaires ambulants de la vallée de l'Ottawa ?

On l'a donné, paraît-il, à M. Brunet, 1835-1838. MM. Dolan, Brady et Bourassa le portèrent à meilleur titre, car c'est à eux que revient la gloire de l'évangélisation systématique de notre vallée.

Leurs ressources étaient précaires ; elles dépendaient, en partie des aumônes de la Propagation de la Foi. En effet, par mandement du 18 avril 1838, Mgr. Lartigue avait établi à Montréal cette admirable association, en union avec celle de Lyon.

" Malgré des difficultés nombreuses, disait le saint prélat, et particulièrement malgré le manque de dotation pour notre évêché, nous avons envoyé depuis le commencement de notre épiscopat, plusieurs missionnaires dans les parties de ce diocèse où les catholiques éloignés ne pouvaient, faute de moyens, pourvoir aux besoins de prêtres résidents, à l'érection d'églises et aux autres nécessités du culte. Depuis deux ans, surtout, nous avons surtout adressé aux sauvages infidèles du lac Témiscamingue et à d'autres tributs isolées et barbares, des prêtres courageux et zélés lesquels ont converti à la vraie foi plusieurs de ces infortunés...." Et il terminait par un chaleureux appel à la générosité des fidèles.

Mais avant d'étudier les travaux de nos premiers missionnaires, il convient, pour plus de clarté, de faire en quelques lignes, l'historique des premières paroisses de la partie nord de la vallée de l'Ottawa, c'est-à-dire de Grenville, de Buckingham et d'Aylmer, comme nous l'avons déjà fait pour Montebello, L'Orignal et Richmond. C'est l'unique moyen de guider le lecteur à travers des notions qui risqueraient, autrement, de devenir trop confuses.

GRENVILLE.

Le village le plus ancien de la vallée, après Montebello, est certainement Grenville qui date, à proprement parler, de l'ouverture de son canal. Grenville fut longtemps, comme le Calumet, un lieu de désordres, à cause des voyageurs qui y disloquaient les cages et les radeaux, afin de leur faire franchir les rapides du Long-Saut et qui s'y abandonnaient à toutes sortes d'excès. Cette localité, toutefois, n'était point complètement abandonnée ; elle

était desservie, ainsi que Chatham (Saint-Philippe) sa voisine, tantôt par le prêtre de Montebello, tantôt par celui de Saint-André d'Argenteuil.

Les archives de Grenville ne datent que de 1839 et s'ouvrent par des actes signés de la main du Rév. J.-B. Bourassa, de Montebello. Il trouva une chapelle dans le plus misérable état, et il parvint à faire bâtir une petite maison où se retira désormais le missionnaire et dans laquelle il plaça un bedeau comme gardien, 1839. On relève dans ces archives les signatures d'un grand nombre de missionnaires : MM. Dolan, de Montebello, Charland, de Saint-André d'Argenteuil, Girouard, de Saint-Simon de Bagot, qui y prêcha la mission en 1840, à l'époque de la visite pastorale de Mgr. Bourget, Lefaivre, de L'Orignal, Toussaint-Victor Papineau, prêtre de l'évêché de Montréal, Sterkendries, Brady, Morisset, curé de Saint-Jean Dorchester, et Colgan, 1842. M. Colgan qui, à son départ de Bytown, 1843, fut nommé curé de Saint-André d'Argenteuil, desservit Grenville jusqu'au 2 mai 1845.

Le Rév. M. Théoret, mort en 1876, curé de Sainte-Julie, visita Grenville, cette même année 1845. Le Rév. Edouard Richard, mort en 1871, curé du Château-Richer, visita ce village en 1846 ; le Rév. Gédéon Huberdeau, mort à la Longue-Pointe, en 1887, fut nommé, en 1846, immédiatement après son ordination, vicaire à Saint-André d'Argenteuil et desservant de Grenville, 1847.

Après lui, la division du diocèse étant faite, Saint-André n'eut plus rien à voir avec Grenville, et la desserte de ce village passa aux curés de l'Orignal qui furent successivement M. McDonnell et le Père Médard Bourassa, Oblat, comme nous verrons.

BUCKINGHAM.

Quoique les terres du canton de Buckingham eussent été en partie concédées dès le commencement du siècle, la vraie colonisation ne commença qu'à la fin des travaux du canal Rideau. La première chapelle catholique date de 1835, ou, au moins, de 1836. Le premier acte de baptême, celui de Marie Esther Girard,

y fut signé, le 17 janvier 1836, par M. Brunet, missionnaire de la Petite-Nation ; le 24 du même mois, un autre acte était signé de M. Dolan, compagnon de M. Brunet. Toutefois, le véritable fondateur de la paroisse de Saint-Grégoire de Nazianze de Buckingham est bien le saint et vénérable M. John Brady, qui, après s'être illustré pendant deux années, par ses missions apostoliques dans la vallée de l'Ottawa, s'établit à demeure dans ce village, 1840, qu'il ne devait plus quitter, désormais, jusqu'à sa mort.

AYLMER.

L'histoire d'Aylmer remonte également au premier quart de ce siècle, à l'ouverture du commerce des bois, et à la clôture des travaux du canal Rideau, 1832. Beaucoup d'anciens ouvriers du canal et de Philémon Wright prirent des terres et colonisèrent les cantons fertiles de Hull et d'Eardley. Cette époque éloignée fut, relativement, la période de la grande prospérité d'Aylmer, de Turnpyke comme on l'appelait, (c'est la barrière de péage.)

Il n'y avait point alors de chemins de fer, les voyageurs, arrivés à Bytown, prenaient la diligence d'Aylmer, d'où ils s'embarquaient en steamboat pour les Chats. Aylmer était donc un village important en 1836, et les missionnaires qui les visitèrent résolurent d'y bâtir, non pas une chapelle en bois, comme ils faisaient d'ordinaire, mais une véritable église de pierre, ce qui eut lieu, un peu plus tard. On a prétendu néanmoins, que le Père Brunet avait, dès lors, fait construire une modeste chapelle en bois. Nous n'en avons point trouvé de traces.

Le premier curé résidant à Aylmer fut M. Désautels, 1840 à 1848. Il y établit, en 1841, l'archiconfrérie du scapulaire, et bénit le cimetière catholique ; l'année suivante, 1842, il bénit solennellement une cloche ; mais n'anticipons pas. Il est temps de faire le récit des travaux de nos premiers missionnaires.

Ces travaux datent de 1838. Nous avons trouvé dans les archives de l'archevêché de Montréal, les lettres et les rapports de M. Brady et de M. Bourassa à Mgr. Bourget, coadjuteur de Montréal. Ces rapports, nous les résumons ou nous les repro-

duisons textuellement. Ils jettent la lumière la plus vive sur les origines de notre pays.

Laissons tout d'abord la parole à celui qui la mérite le mieux, au Rév. M. Brady.

BONSECOURS, SEIGNEURIE DE LA PETITE-NATION, 9 mars 1838.

" MONSEIGNEUR,—Hier, à huit heures du soir, je suis arrivé de ma mission dans les cantons de Templeton, de Hull et d'Eardley. En montant, je suis, selon vos instructions, allé visiter M. Cannon qui dessert tout le pays, aux environs de Bytown. De là, je suis monté à Aylmer où j'ai réussi à persuader aux gens de bâtir une chapelle, comme il appert dans une pétition qui a été adressée à Monseigneur de Montréal. J'ai ensuite pénétré dans les terres jusqu'à un petite village, sur le bord de la rivière Gatineau, nommé Chelsea, à trois lieues environ de Bytown. Je suis demeuré là trois jours, bien occupé, et j'y serais resté plus longtemps, si je n'avais annoncé à Templeton une assemblée à laquelle il fallait que je fusse présent. La petite instruction que j'ai faite à Chelsea, le dimanche, à la messe, n'a point été stérile. Trois protestants se sont présentés à moi, le jour suivant, le premier pour faire son abjuration, le second, pour faire ce qu'il me plairait, le troisième, pour se confesser et se faire instruire ; jamais confession ne m'a tant édifié que la sienne. Il y a là une centaine de familles, irlandaises pour la plupart, qui ne parle guère que leur langue. Aussi étaient-ils transportés de joie de rencontrer un prêtre capable de les confesser. Nous avons fait des arrangements pour la construction, à Chelsea, d'une chapelle en bois ; et une pétition, à cet effet, va être adressée prochainement à Monseigneur.

On pourrait aussi construire une autre belle église aux Chaudières, vis-à-vis de Bytown. (Hull). Le seigneur du lieu (Wright) offre un emplacement, et de plus, cent louis pour sa part, et cent autres louis de la part de ses ouvriers, $800. Il ne demande que la permission de bâtir la chapelle. Je n'ai point voulu donner de réponse avant de consulter Votre Grandeur, pour la bonne raison

que les ouvriers de ce monsieur qui formeraient la nouvelle mission, demeurent à peu de distance de Bytown.

De là, je me suis rendu à mon assemblée de Templeton où j'ai trouvé les gens bien disposés à bâtir une chapelle. Il y a dans un petit coin de ce canton (la Pointe-Gatineau) une douzaine environ de familles canadiennes avec un irlandais, le plus riche et le plus respectable habitant de ce canton. Or, dans cet endroit, un beau terrain a été déjà donné pour la construction d'une église et d'une école. Ce terrain serait assurément le plus convenable de toutes les façons pour y élever la chapelle. Malheureusement la majorité des colons sont dispersés par tout le canton et surtout à l'autre bout, et ceux-ci désirent qu'au lieu de bâtir à la Pointe, on accepte un terrain offert par un M. Homier, à deux milles environ, en deça, disant que la distance serait mieux divisée et qu'ils auraient encore de cinq à huit milles à faire pour venir à l'église. Mais les canadiens se sont entêtés et n'ont pas voulu se démettre de leurs prétentions. Quant à mon irlandais et à M. Homier, ils prétendent rester neutres dans le litige et ne se prononcer d'aucun côté. Lorsque j'ai vu qu'on ne pouvait s'accorder j'ai jeté au feu l'acte et une partie de la liste des souscriptions, qu'ils avaient dressés.... J'attends maintenant vos instructions. Les gens qui nous ont empêché de procéder sont de pauvres gens, et les autres pourraient parfaitement se passer d'eux et bâtir seuls.

Je vous demande maintenant, Monseigneur, la permission de visiter, de temps en temps, ces pays reculés et presque abandonnés. Nos catholiques y sont tourmentés par des baptistes et d'autres ministres de la même espèce qui font des ravages parmi eux. Je leur ai promis qu'ils auraient un prêtre dès que leurs chapelles seraient bâties, et je pense qu'on y ferait beaucoup de bien. Je pense aussi qu'ils seraient capables de faire vivre un prêtre, pourvu qu'il ne fut pas difficile à contenter. Quant à M. Cannon, il ne peut pas s'occuper beaucoup de ces gens-là.

Ayez la bonté de &c.

JOHN BRADY."

Conformément à ce qui avait été arrangé avec M. Brady, une pétition fut en effet adressée d'Aylmer à Mgr. de Montréal, demandant autorisation de bâtir une chapelle. Le Rév. M. Phelan, plus tard curé de Bytown et évêque de Kingston, fut envoyée sur les lieux pour informer. La pétition était signée par quatre syndics d'église : James Smith, Peter Aylen, Agapit Lespérance et Joseph Belle. Elle porte la date du 5 mars 1838.

M. Phelan arriva sur les lieux au commencement de juillet de la même année et visita successivement Aylmer, Chelsea et Templeton. Il fixa officiellement la place des chapelles à bâtir. Nous citons en entier ces actes à cause de leur ancienneté.

" Le 5 juillet 1838, à une assemblée de la congrégation catholique d'Eardley et d'Aylmer, dans le canton de Hull, diocèse de Montréal, convoquée selon l'usage par une notice donnée par messire Brady, desservant de la dite congrégation, je, prêtre soussigné, en vertu d'une commission spéciale de Mgr. J. J. Lartigue, évêque de Montréal, en date du 6 mai dernier, ayant pris toutes les informations nécessaires sur le lieu destiné pour une église et sur les sentiments des habitants à ce sujet, ai marqué la place, du consentement unanime de l'assemblée, sur un terrain de deux arpents de superficie, situé dans le village d'Aylmer, sur le bord du lac Chaudière, donné par Charles Syms, écuyer, en don gratuit à messire Brady et aux syndics déjà dûment élus pour acquérir et posséder au nom de la dite congrégation d'Aylmer et d'Eardley huit arpents de terrain, en vertu du statut provincial de la onzième année du règne du roi George quatre, chap. 58, et accepté par eux par acte légal devant notaire public. La dite église doit avoir 46 pieds de long sur 36 de large et 18 de hauteur environ, en maçonne. Derrière l'autel, on devra bâtir un presbytère de 30 pieds carrés, à deux étages, dont une partie du bas servira de sacristie. Cet édifice sera bâti par souscriptions volontaires.

P. Phelan, *Prêtre.*

Montréal, le 5 octobre 1838.

" Le 7 juillet 1838, à une assemblée de la congrégation catholique de Chelsea, canton de Hull....(le reste *ut supra*). Je, P. Phelan ai marqué la place de l'église dans un terrain de

deux arpents en superficie, dans le village de Chelsea, donné en don gratuit par M. Bringham à Messire Brady, desservant de la dite congrégation, à John Carrigan, Richard Daily et Daniel Mullin, syndics dûment élus....(le reste *ut supra*). Cette église aura 40 pieds de long sur 28 de large et 15 pieds de haut, environ, toute en bois, ainsi que la sacristie. Il faut ajouter ici que M. Bringham m'a promis à moi, que, outre les deux arpents ci-dessus, Il donnera un autre arpent de terre, pour en faire un cimetière, à l'nsage de la dite congrégation.

P. PHELAN, *Prêtre.*

MONTRÉAL, le 6 octobre 1838.

Le 10 juillet 1838, à une assemblée de la congrégation catholique de Templeton, en l'absence du dit Messire Brady, moi présent, présidant en vertu d'une commission spéciale ai nommé syndics pour acquérir et posséder, au profit et nom de la dite congrégation de Templeton, 8 arpents de terre, en vertu ......MM. John Brady, prêtre desservant la susdite congrégation, J. McGoey, Homier, Cullin et Laurent, dont les successeurs ès dites qualités seront toujours le prêtre desservant et quatre des habitants du lieu, qui seront nommés par la majorité des syndics eux-mêmes, à mesure qu'il y aura vacance dans la place de l'un d'entre eux, sans qu'il soit besoin, pour leur élection, d'une nouvelle assemblée de la congrégation ; et cela jusqu'à ce que la dite congrégation étant civilement reconnue comme paroisse légale ; les huit arpents de terre sus mentionné, tombent sous l'administration du curé et des marguillers de la dite paroise.

P. PHELAN, *Prêtre.*

FAIT à Templeton, chez M. Homier, le jour et l'an que dessus.

" Ce même jour, après avoir pris connaissance de l'endroit le plus avantageux et surtout le plus central, en vertu d'une commission spéciale, j'ai désigné un terrain sur la pointe de la rivière Gatineau qui m'a été dit avoir été promis par M. Wright, propriétaire du dit terrain, à la congrégation catholique de Templeton ; en même temps, j'ai député M. Laurent pour aller

demander à M. Wright qu'il donne par écrit une assurance qu'il accordera le dit terrain pour l'usage de la dite congrégation afin d'y bâtir une église aussitôt que possible.

P. PHELAN, *Prêtre.*

DONNÉ à Montréal, le 6 octobre 1838.

Quelques jours plus tard, M. Brady envoyait à l'évêque de Montréal un rapport remarquable sur les divers cantons de l'Ottawa supérieur ; le voici à peu près textuellement :

" PETITE-NATION, 4 novembre 1838.

" MONSEIGNEUR,—Selon votre demande je vous envoie le compte-rendu de mes missions le long de la rivière Ottawa, pendant l'année 1838. Dans les trois premiers mois de l'année, comme j'gnorais l'état d'extrême détresse spirituelle dans lequel se trouvaient les fidèles au-dessus du canton de Buckingham, j'ai consacré tous mes soins, de concert avec M. Brunet, à la desserte des missions de Buckingham, de la Petite-Nation et de Grenville, ce qui était une tâche suffisante, puisque chacune de ces missions est bien capable d'occuper exclusivement un missionnaire.

" Au commencement, je trouvais bien pénible de monter, une fois par mois, à Buckingham, à dix ou douze lieues de ma résidence, par des chemins à travers bois, complètement négligés. Cependant, je vis ces pauvres gens si bien disposés à profiter des moyens de salut qu'on leur offrait, que bientôt les difficultés, qui d'abord m'avaient semblé insurmontables, commencèrent à me paraître moins grandes, surtout quand je me fus rendu compte de la fidélité des fidèles à se rassembler dans leur petite église et à s'avertir mutuellement de mon arrivée, quand j'eus vu des pauvres femmes apporter dans leurs bras leurs petits enfants pour les faire baptiser, à des distances aussi grandes que celles que je franchissais moi-même. En effet, la plupart des habitants, à Buckingham, sont établis de cinq à douze milles de l'église. Enfin, le respect et l'attachement qu'ils me témoignent a tellement touché mon cœur, que je me suis attaché à eux tout de bon, et que je m'estimerais heureux aujourd'hui de leur pouvoir consacrer le reste de

mes jours. L'église de Buckingham était déjà construite et plâtré avant mon arrivée ; mais par l'effet de la dureté des temps, dans ces dernières années, ils n'avaient point été capables de pousser les derniers travaux. Je suis parvenu, depuis le départ de M. Brunet, à faire poser les châssis aux fenêtres et à faire construire un autel, lequel n'est point encore garni, à l'heure qu'il est. J'ai eu la consolation d'une conversion.

" La mission de Grenville, moins éloignée que celle de Buckingham, est aussi moins laborieuse. Les catholiques de ces cantons sont très dispersés, et plusieurs d'entre eux ne peuvent venir que très rarement à l'église ; quelques-uns, même, une fois, à peine, chaque année. Ces derniers ont été travaillés par des ministres méthodistes, qui leur ont distribué des tracts et des pamphlets. Ayant appris ces mauvaises nouvelles, je fis, au commencement du printemps dernier, un tour parmi ces gens et je leur prêchai de mon mieux une mission. Mais, quoique j'eusse eu soin d'emporter ma chapelle avec moi, je ne pus trouver nul part une maison assez décente pour y célèbrer la messe. J'ai cherché partout les mauvais livres et je me suis emparé de tous ceux que j'ai pu rencontrer. J'en ai conservé quelques-uns à notre résidence, Ensuite, je leur parlai de construire une petite chapelle où je viendrais faire mission, deux ou trois fois chaque année, ce que je jugeais nécessaire, à cause de l'impression fâcheuse que ces mauvais livres avaient faite dans l'esprit de quelques-uns. Cet été, j'ai fait une nouvelle tournée dans ces montagnes et j'ai trouvé tout dans l'ordre. Ils sont moins sollicités, parait-il, depuis ma visite, quoique les partisans du prédicant eussent juré de me brûler vif si jamais je revenais dans l'Augmentation.*

" Dans les cantons de Templeton, il y a à peu près une centaine de familles catholiques, dont la moitié environ, demeure le long de la Grande-Rivière et de la Gatineau, et les autres sont dispersées dans les bois du canton. Dans le canton de Hull on compte environ le même nombre de catholiques, mais bien plus de protestants de toutes confessions, lesquels possèdent chacun leur

* Augmentation de Grenville, au-dessus de la Pointe-au-Chêne, et canton de Harrington.

église et leur ministre. Quoique Votre Grandeur pût aisément se persuader que ces catholiques sont bien desservis de Bytown, ils affirment qu'il n'en est point ainsi et ils font tous leurs efforts pour se préparer à avoir un prêtre résident. J'ai fait chez eux quatre ou cinq visites dans le cours de cette année et j'ai baptisé bon nombre d'enfants âgés, pour la plupart, de trois à neuf mois. Nous avons eu sept conversions .....

" Le 3 octobre, je suis parti pour la mission du Fort Coulonge et je n'en suis revenu que le 10 novembre. Plusieurs fois dans cette mission il m'est arrivé d'être retenu à confesser jusqu'à dix heures du soir. Chaque fois que nous allons par là nous nous imaginons en avoir fini avec tous les désordres qui régnent, et néanmoins, plus nous y retournons et plus nous pénétrons dans ces cantons reculés, plus nous découvrons de nouvelles misères. Un nommé Joseph Parry avec sa femme sont venus me trouver au Grand Calumet, et m'apporter leur enfant à baptiser. Les ayant interrogés j'ai découvert que la mère, elle-même, n'était point baptisée. Elle a six enfants, tous sans baptême. Il m'a fallu réhabiliter tout cela. Ils ne sont pas les seuls qui vivent dans cet état ; on m'a nommé une autre famille que je n'ai pu visiter à cause de l'état des chemins à cette saison.

" J'ai fait mission dans tous les postes ordinaires des missionnaires ; j'ai trouvé tout le monde, à part une seule exception, bien disposé à profiter de ma visite ; il y a eu vingt-quatre baptêmes, quatre mariages, deux abjurations, une sépulture et une cinquantaine de communions.

" Quoique Votre Grandeur soit suffisamment convaincue de l'importance de ces missions et de la grande nécessité qu'il y a de les faire fréquemment, néanmoins comme elle n'a point encore parcouru ce pays et que, par conséquent, il y a des détails importants qu'elle peut ignorer, je ferai des remarques qui prouvent, encore d'avantage, combien il est urgent d'envoyer souvent des missionnaires là-haut. La première de ces remarques c'est que les deux rives de la Grande-Rivière, sur toute leur étendue, sont déjà occupées, soit par des catholiques, soit par des protestants de toutes sectes. Ces derniers, surtout les méthodistes et les

baptistes, qui sont les plus fanatiques, ont des ministres et des temples. Ils sont en relation quotidienne avec nos catholiques ; et comme ceux-ci n'ont ni prêtres ni églises et ne veulent pas aller prier avec eux, ils leur font honte et leur reprochent d'être des athées. Aussi arrive-t-il que parfois, malheureusement, quelques-uns des nôtres prêtent l'oreille à leurs insinuations et se joignent à eux ; c'est pourquoi nous rencontrons, dans ce pays, des individus qui devraient être des catholiques et qui, hélas ! ne le sont plus.

" La seconde remarque est celle-ci. Comme Votre Grandeur ne le sait que trop, la plupart des canadiens établis là haut sont des gens qui, tout jeunes, ont quitté leurs paroisses pour monter dans les bois, où ils ont vécu, non comme un saint Paul l'Hermite ou un saint Antoine, mais comme des hommes de chantiers ! ! ! Ils ont perdu, par conséquent, sinon tout, du moins presque tout sentiment de religion. Telles sont ces brebis égarées, et leur nombre s'accroît de jour en jour. D'ores et déjà, il y a là de quoi occuper en permanence deux ou trois missionnaires.

" Autrefois une ou deux missions par an suffisaient. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi, car des jeunes gens grandissent là haut qui ne savent rien. Ils se marient ensuite et sont incapables d'instruire leurs enfants. Tous, jeunes et vieux, vivent dans la dernière ignorance ; il est donc urgent de les instruire ; et pour cela il faut les visiter souvent, ou, du moins, demeurer avec eux plus longtemps qu'on a coutume de le faire.

" Ils sont exposés aux fatales communications avec ces méthodistes et ces baptistes qui ne négligent aucune occasion de faire des prosélytes. Ces hérétiques ont leurs écoles, leurs temples et leurs ministres ; nous, nous n'avons rien de tout cela. Il n'y a pas dans tout le vaste territoire que nous desservons, une seule école catholique, sauf à Buckingham où nous en avons une. J'ai fait tous mes efforts pour en établir d'autres, les moyens m'ont fait défaut.

" Tel est, Monseigneur, l'état pitoyable de cette portion de votre diocèse. Les enfants de la maison, les premiers nés de la foi y sont, je ne dirai pas négligés, car je sais combien Votre

Grandeur compâtit aux douleurs de ses pauvres missionnaires, je ne dirai pas non plus oubliés, car je sais que Votre Grandeur fait tout ce qu'elle peut pour leur distribuer le pain de vie ; mais plût à Dieu que les chrétiens du Canada fissent ici pour leurs proches, leurs voisins, leurs amis, leurs frères, ce que les autres peuples font pour des barbares ; plût à Dieu que ceux qui nagent là-bas dans l'abondance fournissent, de leur superflu, de quoi envoyer ici quelques écoles, où nous puissions instruire les enfants et les mettre ainsi en garde contre les dangers de toutes sortes qui les entourent, au grand risque de leur foi et de leur salut éternel.

" Je n'ai point parlé des missions du canton de Hull, c'est-à-dire d'Aylmer et de Chelsea. Les fidèles y sont tous préoccupés de la pensée d'avoir un prêtre résidant, qu'ils ne songent pas à autre chose qu'à avancer leurs petites chapelles. A Chelsea, on les prendrait pour une ruche d'abeilles. Tout le monde se réunit chaque jour, chacun apportant sa part, mettant pierre sur pierre, comme s'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme.

" A Aylmer, l'église étant en maçonne, il a fallu suspendre l'ouvrage de la bâtisse aux premières gelées. Mais les travaux n'en avancent pas moins. On fait chantier dans la forêt, et on aura, dès le printemps, le bois tout prêt, pour achever au plus vite. Votre Grandeur recevra bientôt une pétition des habitants de ces cantons la suppliant de tout leur cœur, de toute leur âme et de toutes leurs forces de leur donner un prêtre. Voila, Monseigneur, comment vont les choses, le long de l'Ottawa.

JOHN BRADY, *Prêtre.*

Un point de cette lettre si remarquable est particulièrement à noter, la pénurie des écoles. Elles faisaieut complètement défaut. Déjà le 9 août de cette même année, M. Brady avait écrit à Mgr. de Montréal, la lettre suivante :

PETITE-NATION, 9 août 1838.

" MONSEIGNEUR,—En réponse à la circulaire de Votre Grandeur, relativement aux écoles, je suis obligé de vous dire que, dans la paroisse de la Petite-Nation, il n'y a pas d'école catholique pour le moment. Nous avons bien trois maisons d'école dans la

paroisse, mais depuis que le gouvernement a retiré les secours qu'il avait coutume de fournir, elles sont vides. Les habitants ont bien fait, à différentes fois, des efforts pour les rouvrir, mais il leur a été impossible de payer les maîtres et ils ont dû les abandonner."

Le rapport de l'année 1839 fut écrit par M. Bourassa, compagnon de M. Brady. Le voici :

PETITE-NATION, mars 1839.

"MONSEIGNEUR,—Comme je vous l'avais marqué, je suis parti pour les missions, le 6 janvier, après vêpres. Ce soir-là je me rends chez M. D. B. Papineau (à Plaisance) où je fais trois ou quatre baptêmes. Le 7, par un très mauvais temps, j'arrive à Buckingham chez un M. Burke. On a pour moi tous les soins possibles ; j'en avais grand besoin, car j'étais tout trempé de la pluie. Je ne fais rien dans cette misson, (il ignorait l'anglais) vu que ce sont presque tous des Irlandais, les Canadiens étant occupés aux chantiers. Je dis la messe le matin dans une chapelle assez grande et bien propre, et j'y célèbre de mon mieux un mariage irlandais. Le village est assez considérable, bâti dans une jolie situation, des deux côtés de la rivière aux Lièvres qui forme, en cet endroit, une belle chute. Après ma messe, je me rends à Templeton, chez M. McGoey, où se retire M. Brady, qui était parti de la Petite-Nation le 22 décembre pour ces missions-ci. Je suis témoin de tout le fruit que le zèle de ce monsieur a produit en cette place, ainsi que dans toutes les autres où il avait été, et de la haute estime qu'il s'est attirée, à juste titre, de la part des Français et des Irlandais. Je le trouve dans l'exercice de son ministère et je lui aide un peu en faisant le catéchisme aux petits enfants. A Templeton, les gens ont préparé une maison bien décente pour l'office divin. Le jour de l'Epiphanie M. Brady leur a chanté une grand'messe où il a reçu l'abjuration de Mme McGoey. Tout s'est fait avec beaucoup de solennité : *Veni Creator*, *Te Deum*, et si bien que je n'ai jamais vu de monde si satisfait. Le lendemain, 9, nous avons beaucoup de confessions qui retardent notre départ jusqu'à l'après-midi. On ne saurait croire l'empressement

de ces braves gens à nous rendre toutes sortes de civilités et d'honneurs. Plusieurs des principaux nous accompagnent jusqu'à Aylmer et ne nous laissent qu'à la nuit, nous priant de les faire avertir lorsque nous descendrons, afin qu'ils puissent venir au devant de nous. Nous ne faisons pas de mission à Aylmer, notre plan étant de commencer par le point le plus éloigné, afin que tout le monde soit prévenu. Nous partons le 10, après nos messes, et nous nous rendons aux Chats le soir, à environ trente milles d'Aylmer, dans le Haut-Canada. Il y a là un bon village desservi par M. Térence Smith, de Richmond. Nous logeons chez M. MacDonnell qui est rempli de politesse. Nous n'avons rien à faire dans ce lieu, M. Smith le desservant régulièrement. Nous quittons ce village le 11, et nous allons loger chez un autre MacDonnell, vieillard fort respectable, au Portage-du-Fort, sur le Bas-Canada. Enfin, le 12, nous arrivons à la Passe. Les habitants de la Passe se trouvent presque tous sur le Haut-Canada. Nous trouvons chez M. F. Leclère, Bas-Canada, un bon logement. Les missionnaires vous ont déjà fait connaître la Passe ; c'est le plus triste lieu qu'on puisse voir. Les gens y sont des plus négligents pour leur salut et pour ce qui regarde le culte. Leur chapelle fait peine à voir ; elle est pire qu'une grange. Nous envoyons annoncer notre arrivée. A l'ordinaire on ne se presse point. Cependant nous avons quelques confessions et nous chantons une grand'messe, la première qui se soit jamais chantée dans ces parages. Nous faisons aux fidèles les plus durs reproches. Nous leur montrons toutes les peines et les fatigues qu'ont endurées pour eux les missionnaires qui sont déjà venus les visiter et le peu de fruit qu'ils en ont retiré ; leur indifférence, leur endurcissement. Ils paraissent sensibles à ce que nous leur disons. Nous restons dans cette place jusqu'au mardi, 14. Assez de confessions et de communions. La famille Leclère est trés nombreuse et bien exacte à ses devoirs. Nous quittons la Passe le mardi, pour monter jusqu'aux Allumettes, avertissant que nous serons de retour le mardi suivant et que nous chanterons une grand'messe à une intention particulière et pour leur plus grand bien. Nous nous rendons aux Allumettes le soir, et nous allons loger dans l'île, où se trouve la majorité des habitants, chez un irlandais du

nom de Reynard. Je ne vis jamais un homme plus heureux ; il saute de joie. Il nous donne sa maison et tout ce qu'il y a dedans. M. Brady a beaucoup d'occupation parce que, de ce côté de l'île, ce sont presque tous des irlandais. Pour moi, voyant que je n'ai presque rien à faire ici, je vais de l'autre côté avertir les canadiens qui y demeurent en grand nombre. Le dimanche, 19, beaucoup de confessions, grand concours, grand'messe, instructions en anglais et en français. Après la messe, assemblée pour délibérer sur la construction d'une chapelle. Grand empressement. Il est décidé qu'elle sera bâtie dans l'île, où se trouve le plus grand nombre d'habitants. On commence une souscription. Vingt-huit personnes s'inscrivent, à elles seules pour cent trente-quatre louis. Comme il se fait tard, les autres promettent de donner leur souscription aux syndics. Point de vêpres. Après l'assemblée, je vais bénir une croix de l'autre côté de l'île, premier signe de religion en ces lieux. Un bon nombre de personnes assistent à la fête. Je fais une instruction sur le signe sacré de notre rédemption, et l'assistance se montre très recueillie. Le soir, au même lieu, j'entends beaucoup de confessions. Je ne puis rejoindre qu'à onze heures M. Brady, bien content de ma journée. Le lendemain, 20, comme c'est le jour de notre départ, encore un grand concours, beaucoup de travail, si bien que nous ne pouvons partir qu'à deux heures après-midi. De là, nous traversons chez un nommé Poupore, homme riche, canadien marié à une protestante. Le même soir nous arrivons à la Passe.

Le lendemain, du monde et des confessions en foule, avant et après la messe, si bien que nous ne pouvons partir que le soir. Nous quittons cette mission en la recommandant au bon Dieu qui venait de ramener quelques-unes de nos pauvres brebis. Nous répétons avec reconnaissance ces belles paroles de l'apôtre : *Ego plantavi, Apolle rigavit, Deus autem incrementum dedit.*

" Nous arrivons à la nuit, au Grand-Calumet. Nous logeons chez Brizard, asile ordinaire des missionnaires. Les gens de cette île se rendent avec empressement à la mission. Nous y restons jusqu'au samedi, 27 ; nous faisons la prière tous les jours avec instructions ; instructions aussi à la messe, comme les autres missions. Les irlandais, chose surprenante, montrent moins de

zèle que les canadiens. Le dimanche grand messe, pain bénit présenté par les jeunes gens, beaucoup de monde malgré le mauvais temps. M. Brady reçoit, ainsi qu'à la Passe, une abjuration. Après vêpres, nous allons visiter quelques personnes infirmes et trop éloignées pour avoir pu venir, Il y en a cinq à baptiser, de l'autre côté de l'île, que le mauvais temps nous a empêché d'aller voir. Le lendemain, encore beaucoup de confessions qui retardent notre départ jusqu'à l'après-midi. Dans ces missions, comme partout ailleurs, on trouve du bon et du mauvais; beaucoup de respect, de docilité, une grande attention à la parole de Dieu et aux offices divins, Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le rebut de nos paroisses qui monte ici y paraît tout autre. Presque tous y vivent largement. Les vices dominants sont l'ivrognerie, (on ne le croirait pas) l'impudicité, les parties de plaisirs, les inimitiés, surtout aux Allumettes entre les deux nations, les fraudes, tous fruits de l'ignorance. J'ai rencontré de pauvres jeunes gens qui arrivés à l'âge de vingt-cinq ans, n'ont encore fait leur première communion. Il est fâcheux qu'il n'y ait point de magistrat dans ces contrées ; il s'y commet les plus grandes injustices ; la seule loi est la loi du plus fort. Qu'un prêtre résidant dans ces missions y ferait du bien, quelle autorité il aurait sur les esprits pour les ramener à la vertu ! M. Brady, voyant leurs bonnes dispositions, me dit souvent avec son zèle ordinaire qu'il resterait bien avec eux. Les fidèles du Grand-Calumet, eux aussi, se disposent à bâtir une chapelle.

Nous laissons cette dernière place le 28, et nous passons à Clarendon. En montant, nous avions traversé Litchfield ; nous devions y faire mission ainsi que sur la rivière Bonne-Chère, en face, dans le Haut-Canada, mais nous trouvâmes les chemins cassés. Il y a peu de monde à Litchfield ; un peu plus dans Clarendon, mais en grande partie des méthodistes. Le soir nous logeons chez un nommé McDoll de cette secte, vieillard respectable qui retire chez lui le ministre du lieu, lequel passait pour un grand sire. M. Brady a une discussion avec lui, et fait voir aisément à la famille les niaiseries et l'ignorance du pauvre étourdi, si bien que, le lendemain, le maître de la maison, en présence de son ministre, nous demande des livres pour s'instruire. Il nous con-

gédie en nous faisant mille politesses et mille invitations, et nous laissons notre pauvre ministre occupé à se gratter les ongles dans un angle de la fenêtre.

Le soir, nous allons coucher chez un M. McDonell, à Sand-Point, Haut-Canada, dans l'espoir d'y donner la mission ; mais le mauvais temps a tout gâté, en sorte que, depuis le Calumet, jusqu'à Aylmer, nous n'avons pu rien faire, les habitations étant éloignées les unes des autres, et point de chemin pour y aller. Il peut y avoir de trente à quarante familles catholiques dans toute cette distance sur le Bas-Canada. En Haut-Canada elles sont bien plus nombreuses et sont desservies en grande partie par le bon Père Terrence Smith. Enfin, le 30, nous quittons Sand-Point, à 18 lieues d'Aylmer, et nous arrivons le même jour dans ce dernier village, à onze heures du soir, bien contents de nous retrouver au port sans accident. Comme j'espérais que Votre Grandeur aurait pitié des pauvres gens d'Aylmer, de Chelsea, de Templeton et de Buckingham, et leur donnerait sous peu un prêtre, je ne m'y suis point arrêté, pour commencer des confessions. J'y ai laissé M. Brady, et, le 31, je me suis rendu à la Petite-Nation, mais j'espère que M. Brady vous donnera des détails sur ces dernières missions. Il y a bien encore quelques familles entre Buckingham et la Petite-Nation, mais je n'en connais pas le nombre. *Deo gratias.*"

Ce rapport serait incomplet, s'il n'était suivi de la lettre suivante :

NOTRE-DAME DE BONSECOURS DE LA PETITE-NATION, 23 mars 1839.

MONSEIGNEUR,—"La mission que j'ai faite chez M. Papineau sera, je l'espère, assez utile, aux pauvres gens de ce côté là. (Plaisance, North Nation Mills et Papineauville.) J'ai été obligé d'y rester une journée de plus que le temps fixé, à cause du grand nombre des confessions. J'ai été bien surpris de rencontrer tant de monde dans ce petit coin.

J'arrive de Grenville ; je n'ai pas encore fait de mission où l'on se soit porté avec tant d'empressement. Presque tous les canadiens sont venus à confesse. Ces pauvres gens font pitié. Je

n'ai pas encore vu verser tant de larmes à la confession et aux instructions que j'ai pu leur faire. J'étais accablé de confessions, depuis le matin jusqu'à 8 à 10 heures du soir. Je ne sais pas d'où est sorti tout le monde que j'ai confessé. Il en est venu un bon nombre de Chatham (Saint-Philippe.) Cette dernière place peut aller avec Grenville, et je crois qu'elle ne lui cède en rien. J'ai fait faire la première communion à dix grands enfants. Il y en a dans Chatham de dix-neuf à vingt ans qui ne l'ont pas encore faite. Ils doivent se présenter à la prochaine mission. A l'égard donc de Chatham je vous prierais de m'accorder la permission de leur faire faire leurs Pâques, si vous voulez qu'ils les fasseut une fois dans leur vie ; j'entends ceux qui se trouve dans ce bout-ci du canton.

Je suis des plus mortifiés, Monseigneur, de ne savoir pas l'anglais. J'ai toujours craint de vous parler de cela de peur que vous ne pensiez que ce ne fût dans le désir de changer ma destination. Mais, à présent que vous connaissez mes intentions, vous me permettrez de vous communiquer les remarques que j'ai pu faire et qui pourraient servir pour l'avenir....

Il y a beaucoup d'animosité entre les canadiens et les irlandais, et cette animosité subsistera tant qu'ils ne seront pas desservis par deux missionnaires de nation différente. C'est un fait que vous connaissez mieux que moi, que tous les prêtres irlandais ont une préférence marquée pour les irlandais, et vous pouvez croire de quel œil nos canadiens regardent cette préférence. Aussi, lorsque le missionnaire canadient vient, nos bons canadiens font leurs plaintes à leurs Père ; et *vice versa*. Et ces bons Pères qui ont encore quelque chose de la fragilité humaine, ne savent trop que dire ; ils se laissent attendrir sur le sort de leurs enfants. De là quelques préventions, même entre les missionnaires. L'un désaprouve, ce que l'autre a fait. Et comme conclusion, l'un des deux partis restera en arrière quand il s'agira d'œuvres publiques. . . Ce sont de petites misères, d'où, par malheur, surgissent de grands inconvénients. . . . .

Quant aux catholiques qui habitent les montagnes, j'ai été en visiter quelques-uns, mais j'ai eu peu de chose à faire avec eux,

parce que ce sont des irlandais. J'ai fait commencer l'ouvrage de la chapelle et jespère qu'il avancera maintenant. Je suis assez bien logé. J'ai commencé à acheter un petit ménage, mais les moyens me manquent. J'ai trouvé des gens pour rester dans notre maison et la garder. Pour les ornements de la chapelle, on s'en sert parce qu'il n'y en a pas d'autres. Il n'y a qu'un calice.

P. BOURASSA."

Un peu plus tard, M. Bourassa envoie la statistique suivante :

" GRENVILLE, 7 juillet 1839.

" MONSEIGNEUR,—Il est très difficile de connaître tout le monde ici, a cause des distances et du manque de chemins : voici les chiffres que j'ai recueillis par informations ; ils ne sont qu'approximatifs :

		Communiants.	Non communiants.
Familles canadiennes...	74	204	182
Familles irlandaises	34	108	74
Totaux........	108	312	356

Dans la Petite-Nation, il y a, je crois, dix familles irlandaises, environ trente communiants et autant de non communiants. Je n'ai pas encore pu connaître le nombre des habitants de Lochaber et du Gore ; j'ai prié le docteur Leman, qui connaît très bien ces localités de m'en envoyer la liste, au plus tôt. Quant aux autres cantons, je ne sais rien d'eux. Je suis bien content de la Petite-Nation ; pour Grenville, la jeunesse y est généralement licencieuse."

On voit avec quel soin les évêques de Montréal s'informaient de l'état des parties même les plus reculés de leur diocèse, et l'on admire en même temps le dévouement et la sagacité de ces jeunes missionnaires qu'ils envoyaient faire leur stage ou vicariat dans ces régions. De quoi y vivaient-ils ? D'un maigre casuel et de ce que les fidèles, généreux sans doute, mais pauvres encore, comme tous les colons qui commencent, pouvaient leur donner. Parfois ils poussent des cris de détresse. Dans une lettre du 20 juillet 1839, M. Bourassa constatait qu'il n'avait pas un sou de provisions

et qu'il ne vivait, depuis quelque temps, que du poisson qu'il pouvait prendre. Quand nous comparons notre vie facile avec celle de ces vétérans du ministère, nous nous sentons bien petits, et nous devenons forcément modestes.

Dès cette année, Mgr. Bourget avait formé l'intention de faire une visite pastorale dans la vallée de l'Ottawa, afin de connaître, *de visu*, le besoin de ces missions naissantes qui lui tenaient tant à cœur. Cette visite qu'avaient sollicitée indirectement les missionnaires et qui comblait leurs vœux, les inquiéta néanmoins. Ils ne se sentaient pas prêts à recevoir l'évêque. Dans une lettre du 20 mai 1839, M. Brady manifeste nettement sa pensée ; il le prie d'attendre encore une année pour lui donner le temps de faire ses derniers préparatifs. A Buckingham, l'église est propre, il faudra descendre chez M. Burke ou chez des protestants, qui d'ailleurs, seront flattés de recevoir l'évêque. A Chelsea, il n'y a pas une seule maison convenable, mais en revanche l'église sera prête à la fin du mois. A Templeton on lève actuellement l'église qui sera décente ; il n'y a maintenant qu'une toute petite chapelle. A Aylmer les travaux sont arrêtés, il est à craindre que l'on ne soit obligé de plaider avec l'entrepreneur. Dans ces deux dernières localités, on trouve plus de dix maisons où l'évêque peut se retirer.

De son côté, M. Bourassa qui s'apprêtait à partir pour le vicariat de Chambly, veillait à la construction d'un grand canot d'écorce du prix de quarante piastres, commandé à un sauvage, et qui devait servir au voyage de monseigneur et plus tard, à celui des missionnaires du lac Témiscamingue.

Le voyage fut donc remis à l'année suivante. En attendant, le 30 novembre de cette même année 1839, le Rév. M. Brady, au nom des syndics Joseph Poupore, John Reynard et Alexander MacDonnell, interprètes des soixante-six familles qui formaient la congrégation de l'île des Allumettes et des environs, demanda à monseigneur la permission de bâtir l'église des Allumettes au lieu appelé Paquet's Rapids, qui est le bout inférieur de l'île, pétition qui lui fut accordée.

Au commencement de 1840, M. Brady vint s'installer en face de Bytown. Sa présence, loin de calmer les désirs des missions

d'alentour, qui se disputaient la présence du missionnaire, ne fit qu'aviver les rivalités et exciter les jalousies. Elles en vinrent jusqu'à se plaindre à monseigneur Bourget, et M. Brady dut se justifier :

HULL, 8 avril 1840.

" Il n'y a, écrivit-il, ni à Chelsea, ni à Buckingham, ni à Templeton, une maison où je puisse me retirer. Les gens de Chelsea, voyant que j'étais à Templeton, ont pris le parti de pousser leur église et de laisser le presbytère de côté. Ceux de Buckingham sont occupés à construire des bancs et à préparer une cloche pour la réception de Votre Grandeur cet été. Ils ont cependant le bois tiré sur la place, pour le presbytère, mais ils sont pauvres. Je me suis donc installé aux Chaudières, et là je me trouve au centre de mes missions. Tout le monde est satisfait de ce changement. Les gens de Templeton eux-mêmes ne peuvent rien dire, puisque je serais resté chez eux, s'ils m'eussent donné une maison, voire une cabane. J'espère que mon départ les forcera à pousser les travaux, quoique les canadiens de la Gatineau soient bien pauvres.

" C'est ici, aux Chaudières, que devrait être construite l'église des deux cantons de Hull et de Templeton, si l'on pouvait y faire consentir tout le monde ; mais ça été impossible dans le temps."

Après cette justification, M. Brady ajoute : " Le propriétaire du terrain de l'église des Allumettes est incapable de nous donner aucun titre de propriété, n'en ayant pas lui-même. Il a promis de 4 à 8 arpents de terre. La chapelle, dont les dimensions sont de 30 pieds sur 40 et de 14 pieds de haut, est bien bâtie.

" Quant à l'église et au presbytère d'Aylmer, ils ont déjà coûté deux cents louis et ils ne sont qu'à douze pieds au-dessus du sol ; il faudrait encore cinq cents louis pour pouvoir dire la messe dans l'église. Le presbytère est trop petit ; il n'est fait que pour servir de sacristie.

"La chapelle de Chelsea n'a presque rien coûté, ayant été bâtie par les habitants eux-mêmes, sauf trente-cinq louis payés à des

ouvriers et douze pour des planches et des bardeaux. Sur cette somme, dix louis ont été fournies par la Propagation de la Foi. Tout ce que les habitants pouvaient faire étaient de trouver le reste. On a donné hier le contrat du sanctuaire pour dix louis, et l'on se demande où les trouver.

"L'église de Templeton est couverte. Elle a coûté cent quatre-vingt louis. Je ne vois pas que les gens soient capables de faire davantage.

"Depuis que je travaille dans ces missions, les gens d'Aylmer m'ont donné dix-huit louis ; ceux de Chelsea quinze ; ceux de Templeton cinq ; ceux de Buckingham quinze ; soit cinquante-trois louis en tout. Je paye ici une rente annuelle de quinze louis."

Enfin, par une lettre du 25 juin 1840, à M. Truteau secrétaire de l'évêché, M. Brady avait la satisfaction de pouvoir fixer une date définitive pour la réception de monseigneur. Nous citons cette lettre à cause du curieux itinéraire qu'elle contient :

"Votre lettre du 20 courant vient de m'arriver, et en réponse, j'ai l'honneur de vous informer qu'au premier septembre prochain j'espère avoir mes quatre chapelles, ainsi que les enfants, prêts pour la réception de Sa Grandeur. Mais si monseigneur veut étendre les bienfaits de sa visite au-dessus d'Aylmer, il fera bien d'envoyer des prêtres au Grand-Calumet, à la Passe et aux Allumettes pour tout préparer. . . .

"Voici l'itinéraire que devra suivre Sa Grandeur : De la Petite-Nation à Buckingham en steamboat ; une fois débarqué à Buckingham, il y a cinq milles à faire en charette pour gagner le village. De Buckingham à Templeton (la Gatineau) six lieues en steamboat, ou, si le temps le permet, en canot. L'église est sur le bord de la rivière. De Templeton on va en calèche tant à Chelsea qu'à Aylmer. D'Alymer on monte en steamboat jusqu'aux Chats ; et là il y a sept milles par terre que les missionnaires font généralement à pied pour atteindre le lac des Chats, où l'on embarque de nouveau dans un steamboat qui va jusqu'au Portage-du-Fort. A partir de ce point, il n'y a plus d'autres moyens de voyager qu'en canot. Mais, je suis persuadé que les gens du Grand-Calumet se feraient un devoir et un plaisir d'aller

chercher Sa Grandeur, et que ceux des Allumettes feraient de même.

"Je pense que la meilleure manière de voyager, serait de partir en canot d'en bas, en apportant toutes les choses nécessaires. Autrement nous serons obligés d'exercer le ministère dans les auberges."

Cette grande visite pastorale fut préparée de longue main. Monseigneur Bourget, comme jadis Notre-Seigneur, en Judée, envoya devant lui des apôtres qui lui ouvrirent les voies. C'étaient MM. Prince et Désautels, Amyot et Truteau, Girouard et Charland. *

Munis des pouvoirs les plus étendus, ces prêtres partirent au mois d'août et évangélisèrent successivement toutes les missions dont nous avons parlé, à partir de Grenville ; ils remontèrent même à vingt lieues sur la Gatineau, jusqu'au lac Sainte-Marie où ils trouvèrent une dizaine de familles perdues au fonds des bois. Voici la part qui échut à chacun de ces zélés missionnaires. MM. Girouard et Charland prêchèrent à Grenville et à la Petite-Nation ; MM. Prince et Désautels à Buckingham, sur la Gatineau, à Chelsea et à Aylmer ; enfin MM. Amyot et Truteau au Portage,

---

* Mgr. Jean-Charles Prince venait d'être nommé chanoine de Montréal. Né à Saint-Grégoire, diocèse des Trois-Rivières le 13 février 1804, il fut ordonné le 26 septembre 1826, et demeura attaché à l'église Saint-Jacques de Montréal, c'est-à-dire à l'évêché. En 1831 il devint directeur du collège de Saint-Hyacinthe. Rentré à l'archevêché en 1840, il fut préconisé en 1844, évêque de Martyropolis et coadjuteur de Montréal. Le 8 juin 1852 il fut nommé premier évêque de Saint-Hyacinthe. C'est là qu'il mourut, le 5 mai 1860.

Joseph Désautels naquit à Chambly, le 20 octobre 1814, fut ordonné à Montréal en 1838, fut missionnaire à Aylmer de 1840 à 1848 ; fut nommé camérier secret de SS. Pie IX, en 1862, curé de Varennes en 1868, et mourut le 4 août 1881.

Noel-Laurent Amyot, né à Québec en 1795, ordonné en 1828, était alors curé de Saint-Cyprien. Il mourut à Vienne, Autriche, 1845, au retour d'un pélérinage en Terre-Sainte.

Alexis-Frédéric Truteau, né à Montréal en 1808, ordonné en 1830, passa toute sa vie à l'évêché ; secrétaire en 1831, vicaire-général en 1840, décédé à Montréal en 1872.

Henri-Liboire Girouard, né en 1798 ; était en 1840 curé de Sainte-Marie de Monnoir. Il mourut en 1871, curé de Saint-Simon de Bagot. (Rép. gén. du clergé canadien.)

Nous n'avons pas à revenir sur M. Charland dont nous avons parlé plus haut.

au Calumet, à la Passe et aux Allumettes. Cos derniers missionnaires profitèrent de leur passage au Grand-Calumet pour nommer les syndics de l'église qu'on se proposait de bâtir. Ce furent : Louis Brizard, Thomas Bastien et François Cahill, 22 septembre 1840.

Encouragés par ce premier succès, à peine arrivés au Portage-du-Fort, ils firent élire dans le même but pour marguillers : Coll McDonnell, Joseph Paquet et Thomas McVeigh, (28 septembre 1840) tant était grand l'enthousiasme universel.

Monseigneur Bourget partit à son tour. Il commença sa visite par l'île des Allumettes et la continua en descendant, confirmant les fidèles, bénissant les chapelles, marquant les emplacements des nouvelles églises, et faisant tous les offices de son sacré ministère. Cette visite depuis si longtemps annoncée, si solennellement préparée, eut un grand retentissement dans le pays, et fit un bien qu'on ne peut guère comprendre à distance. D'elle date l'organisation religieuse de la vallée de l'Ottawa. Des paroisses furent érigées, des curés furent établis. Ces actes sont d'une telle importance dans notre histoire que nous nous croyons obligés de les consigner ici.

"Erection canonique des missions de Saint-Paul d'Aylmer, de Sainte-Etienne de Chelsea, de Saint-François-de-Sales de la Gatineau, de Saint-Grégoire de Nazianze de Buckingham.

"L'an 1840, le deux octobre, nous soussigné, évêque de Montréal, assisté de M. Brady missionnaire du lieu, de M. Morisset curé de Saint-Jean Dorchester, de M. P. D. Ricard, curé de Saint-Joachim de la Pointe-Claire, de M. Girouard, curé de Sainte-Marie Monnoir, de MM. Prince et Désautels, missionnaires envoyés pour préparer les voies à la mission épiscopale, et de M. Truteau notre secrétaire, avons béni solennellement, en présence de beaucoup de fidèles assemblés pour cette cérémonie, l'église construite dans ce village, dont le titulaire sera saint Paul apôtre, comme il a été réglé ci-devant par notre illustre prédécesseur."

"Donné à Aylmer ou Turn Pyke, les jours et an que dessus ; et ont les dits assistants, ci-dessus mentionnés, signé avec nous."

(Signé) Ign. év. de Montréal.

Le même jour, Mgr. Bourget érigeait un chemin de croix, en présence de la même assistance.

Le lendemain, 3 octobre 1840, il délimitait la mission de Saint-Paul d'Aylmer, qui comprenait, dès lors, les cantons d'Onslow, d'Eardley et partie de Hull jusqu'à la montagne, exclusivement ; "en exceptant ceux qui habitent le village des Chaudières, au sud-est du chemin Bringham, y comprise la terre d'André Leamy, lesquels appartiendront à la mission de Saint-François-de-Sales, sur la rivière Gatineau," Il ordonnait qu'on achevât l'église et la sacristie et que l'on construisit un presbytère ; que l'on arpentât, enregistrât, clôturât le terrain donné.

Le lendemain, 4 octobre 1840, il bénissait l'église de Saint-Etienne de Chelsea, en présence des mêmes témoins, et y érigeait également un chemin de croix.

Le même jour, il décrétait que la mission de Chelsea comprendrait la partie du canton de Hull, dite de la Montagne, que l'on ferait à l'église une addition qui servirait de sacristie et de logement pour le prêtre ; que l'on ferait arpenter et enregistrer la terre donnée à l'église, et que les habitants s'engageraient à fournir au missionnaire vingt-cinq louis, chaque année.

Le 6 octobre 1840, Mgr. Bourget bénit, en présence des mêmes témoins, l'église de Saint-François-de-Sales de la Gatineau. Le même jour il érigea un chemin de croix, et le lendemain, 7 octobre, il bénit une cloche.

Le 8 octobre, il écrivit l'ordonnance suivante, que nous transcrivons pour donner une idée des ordonnances que ce grand évêque faisait dans ses missions nouvelles :

" IGNACE BOURGET, *Evêque de Montréal.*

" Nous avons ordonné que le canton de Templeton, avec le village des Chaudières, jusqu'au chemin de Bringham, y compris la terre d'André Leamy qui est au-delà du chemin, forme la nouvelle mission de Saint-François-de-Sales, sur la rivière de la Gatineau, dont la fête se célèbre le 29 janvier ; qu'il soit élu en assemblée de fabrique, chaque année, dans le mois de décembre, un marguillier pour remplacea celui qui sortira de charge ; que chaque marguillier rende ses comptes dans le cours de l'année qui suivra immédiatement celle de sa gestion ; qu'il soit acheté un livre pour y enregis-

trer tous les comptes et actes de délibérations de fabrique ; que l'on fasse mesurer, au plus tôt, par un arpenteur juré, le terrain de l'église, et que le procès-verbal du dit arpenteur juré soit, sans délai, insinué au greffe, avec le contrat de donation, aussitôt qu'on l'aura obtenu de M. Wright, afin que le terrain de l'église soit, par là, légalement amorti ; que tout le dit terrain soit clos dans le cours de cet automne ; qu'un cimetière soit clos et ensuite béni, au lieu par nous désigné, par la croix que nous avons fait planter et que nous avons bénite aujourd'hui ; qu'il soit enclos, à l'un des angles du dit cimetière, un lopin de terre assez suffisant pour y inhumer les enfants morts sans baptême ; que l'église acquière au plus tôt tout ce qui lui est nécessaire et prescrit par le rituel pour l'administration du Baptême, du Saint-Viatique et de l'Extrême-Onction ; qu'il soit fait un banc-d'œuvre, avec une armoire fermant à clef, pour y conserver les fonds baptismaux en été, laquelle sera transportée en hiver, dans la sacristie, quand elle aura été bâtie : que la custode soit garnie de soie ; qu'il soit acheté un ciboire, un ornement noir, un encensoir, une croix de procession, une aube avec un cordon, six amicts, six purificatoires, un corporal, trois nappes d'autel, douze lavabos, un parement d'autel dont un côté sera noir, et l'autre pour les quatre cauleurs de l'église ; qu'il soit fait dans la future sacristie, un confessionnal et une armoire pour y conserver les ornements et linge de l'église ; que le tarif uniforme soit suivi par le missionnaire et la fabrique pour la perception de leurs droits casuels ; que tous les habitants de la dite mission se cotisent pour assurer à leur missionnaire un honoraire de cinquante louis, au cours actuel ; que l'an enregistre, dant le livre des délibérations de fabrique, les actes de bénédiction de l'église et de la cloche de cette mission, celui de l'érection du chemin de la croix, ainsi que la présente ordonnance, et qu'il soit dressé un acte authentique de l'adjudication de chaque banc de l'église.

Donné à Saint-François-de-Sales, sur la rivière Gatineau, dans le cours de nos visites, le 8 octobre 1840.

Ignace, *Evêque de Montréal.*

Par Monseigneur,

A. F. Truteau, *Secr.*"

Le 9 octobre, Mgr. Bourget arrivait à Buckingham. Voici l'acte d'érection de cette mission :

" IGNACE BOURGET, *Evêque de Montréal.*

" Nous avons érigé et érigeons, par les présentes, une nouvelle mission qui sera formée des cantons de Buckingham et de Lochaber et aussi de tout le territoire qui est sur et dans les profondeurs de la rivière aux Lièvres, d'un côté jusqu'aux habitations qui doivent appartenir à la mission de Sainte-Cécile, sur la rivière à la Pêche, et de l'autre côté jusqu'à la seigneurie de la Petite-Nation, permettant aux habitants qui sont au delà des missions d'Aylmer, de Chelsea, de la Gatineau, de la rivière à la Pêche, de Buckingham, de la Petite-Nation et de Grenville de remplir leurs devoirs religieux dans celles des dites missions où ils pourront plus commodément être desservis. La dite mission sera sous le titre de Saint-Grégoire-de-Nazianze. Nous avons ordonné que le presbytère, déjà commencé, soit achevé au plus tôt ; qu'il soit élu, en assemblée de fabrique, des marguillers. . .

" DONNÉ à Buckingham, en cours de visite.

IGNACE BOURGET, *Evêque de Montréal.*

Ce ne furent pas les seules missions érigées canoniquement dans cette visite pastorale ; les missions de Saint-Alphonse des Allumettes, de Sainte-Anne, et de Saint-Alexandre du Calumet et de Sainte-Cécile de Masham, le furent également à cette époque.

Un peu plus tard, en 1843, 30 août, à l'instigation de M. Désautels, qui voyait la colonisation s'étendre rapidement sur les deux rives de la Gatineau, trois nouvelles missions furent érigées dans le bassin de cette rivière : Saint-Joseph, aujourd'hui Farrelton, pour le canton de Wakefield ; le lac Sainte-Marie et la Visitation, qui comprenait tout le territoire supérieur.

Tels furent les fruits de cette visite pastorale. Aussi, à son retour à Montréal, Mgr. Bourget pouvait-il, par une lettre pastorale en date du 25 novembre 1840, se féliciter, à bon droit, de son voyage dans l'Ottawa supérieur :—" Pendant plus d'un mois, dit-il, nous avons parcouru tout le territoire qui s'étend le long de

la Grande-Rivière, depuis Grenville jusqu'à l'île des Allumettes, comprenant une étendue de près de quatre-vingts lieues. Nous n'avons. cessé de recueillir les fruits de grâce et de salut qu'il plaisait à Dieu de répandre sur nos travaux et sur ceux de nos zélés collaborateurs. Dans le cours de cette visite nous avons planté la croix du Sauveur en huit endroits où ce signe du salut n'avait pas encore été publiquement arboré et vénéré ; nous avons béni solennellement quatre chapelles, institué le chemin de croix dans sept églises, érigé huit nouvelles missions et désigné la place de trois nouvelles chapelles qui seront bâties sous peu, à en juger par le zèle des catholiques de ces lieux. La confirmation a été administrée à près de neuf cents personnes, et plus de dix-sept cent cinquante ont participé au banquet eucharistique."

Pour couronner son œuvre il restait à multiplier les ouvriers évangéliques dans ces contrées et à leur procurer plus de stabilité et plus de ressources matérielles ; c'est ce que s'empressa de faire Mgr. de Montréal.

Le Rév. M. Colgan, curé d'Argenteuil, fut chargé de la desserte de Grenville, 1842 ; le Rév. Joseph Sterkendries fut nommé curé de la Petite-Nation, 20 octobre 1841 ; M. Brady s'établit définitivement à Buckingham, et eut sous sa surveillance les vastes territoires de de cette mission, 1840 ; M. Désautels s'installa à Aylmer d'où il desservait Chelsea et la Gatineau. On lui assigna un traitement de cent-cinquante louis : soixante-quinze pour Aylmer, cinquante pour la Gatineau, et vingt-cinq pour Chelsea.

Enfin, au Rév. M. Moreau échut la desserte de la partie occidentale de la vallée, depuis les Chênaux (Portage-du-Fort) jusqu'aux Allumettes.

Note.—A propos de ces érections canoniques, il nous reste quelques doutes, au moins pour les paroisses de Chelsea et de Masham et les autres de la Gatineau. On jugea, en effet, nécessaire de les ériger de nouveau. Saint-Etienne de Chelsea fut érigé canoniquement par décret du 29 décembre 1859, et civilement par proclamation du 29 août 1861.

Sainte-Cécile de Masham le fut le 24 décembre 1868, et le 8 août 1871 respectivement. Il faut donc croire que les divisions des missions de la Gatineau furent simplement officieuses et n'ont jamais été confirmées.

CHAPITRE IX.

LA VALLÉE DE L'OTTAWA.—1840-1848.

LES OBLATS SUR L'OTTAWA.*

AVANT de raconter l'établissement des RR. PP. Oblats dans ce diocèse d'Ottawa, il convient de dire quelques mots sur l'origine et sur l'arrivée en Canada de cette illustre congrégation.†

La congrégation des missionnaires Oblats de Marie-Immaculée fut fondée en 1816, par l'abbé de Mazenod, devenu plus tard évêque de Marseille. Les règles et constitutions furent approuvées par le pape Léon XII le 17 février 1826 ; et dès lors, la nouvelle société prit un rapide essor qui ne s'est jamais ralenti jusqu'à nos jours.

Au printemps de 1841, Mgr. Ignace Bourget qui se rendait à Rome, fit visite en passant à Marseille, à Mgr. de Mazenod. Ces grands prélats se comprirent en se voyant et s'aimèrent d'une tendresse que rien n'altéra jamais. L'évêque de Montréal fit alors connaissance des Pères Oblats et ne tarda point à les estimer comme ils le méritaient. Il demanda donc à leur saint fondateur quelques-uns de ses enfants pour son lointain diocèse.

Mgr. de Mazenod, surpris, hésita. Quels étaient les desseins de la Providence sur sa congrégation ? Ses religieux n'étaient encore qu'en petit nombre, quarante à peine, dispersés dans sept maisons. Ne serait-ce point une faute de les envoyer ainsi au

---

* Archives des archevêchés d'Ottawa et de Montréal.

† Archives des RR. PP. Oblats.

bout du monde? D'ailleurs, étaient-ils appelés à la vocation des missions étrangères ? Dans ces perplexités, le fondateur pria et consulta. Une circulaire fut envoyée à tous les Oblats avec cette double question : 1° Fallait-il accepter la mission du Canada ? 2° Quels étaient ceux qui voudraient y consacrer leur vie ? Chaque religieux devait répondre privément. Les réponses furent unanimes, ou plutôt il n'y en eut qu'une, celle du Prophète : "Me voici, envoyez-moi."

La proposition de Mgr. Bourget fut donc agréée, et six religieux furent choisis pour la nouvelle fondation. C'étaient le P. Honorat, supérieur, les PP. Telmon, Baudrand et Lagier, missionnaires, et deux frères convers : les FF. Basile et Louis. Ce dernier vit encore et termine dans les exercices de la piété, à Hull, sa longue carrière.

Nos religieux quittèrent Marseille le 27 septembre 1841, et arrivèrent le 2 decembre de la même année, à Montréal, où Mgr. Bourget les accueillit avec une tendresse toute paternelle. Il leur présenta même un novice dans la personne de M. Damase Dandurand, jeune prêtre de l'évêché, ordonné depuis depuis deux mois à peine. Celui-ci, voyant dans la parole de son évêque la manifestation de la volonté divine, entra incontinent chez les Oblats, et fit sa profession le 24 décembre de l'année suivante.*

Le 7 décembre 1841, Mgr. de Montréal installa ses nouveaux missionnaires dans la paroisse de Saint-Hilaire de Rouville. Mais ce n'était qu'un pied à terre ; l'année suivante, un bienfaiteur, M. Olivier Berthelot, leur ayant donné une maison à Longueil, ils y fixèrent définitivement leur résidence.

Nous n'avons point l'intention de raconter ici les travaux des Oblats en Canada ; chacun sait combien leur œuvre de prédilection y fut et y est encore féconde. Les exigences de notre sujet nous obligent de nous restreindre. Nous dirons seulement qu'à la fin de 1844, ces religieux possédaient déjà des résidences et des missions sur plusieurs points du pays. Leur nombre s'était con-

---

* Damase Dandurand, né à Laprairie le 23 mars 1819, ordonné à Montréal le 12 septembre 1841, entré chez les Oblats, à Ottawa, y reste pendant 30 années ; actuellement à Saint-Charles, Manitoba.

sidérablement accru, tant de religieux arrivés de France que de novices canadiens et leur nouveau supérieur, le Père Guigues, conquèrait rapidement, par son rare mérite, l'estime du clergé et de l'épiscopat.

Monseigneur Bourget poursuivit dans la vallée de l'Ottawa, sa politique toute apostolique. Il voulait tout à la fois, convertir les sauvages, raffermir la foi des milliers de voyageurs abandonnés dans les chantiers, créer et organiser des paroisses, en suivant, pas à pas, les progrès rapides de la colonisation : en un mot, jeter les fondements d'un nouveau diocèse dans cette région naguère désolée et aujourd'hui pleine de mouvement et d'avenir.

Pour réussir dans une telle entreprise il lui fallait deux choses, des ouvriers évangéliques, et un centre d'action capable de leur procurer quelques ressources. Les ouvriers ne pouvaient guère être que des religieux. Les religieux, ou plutôt les ordres religieux, ont un esprit de suite et disposent de moyens qu'on ne peut demander au clergé séculier. Seuls ils peuvent pourvoir à des missions dangereuses, en y préparant de nombreux sujets et en les obligeant d'apprendre des langues sauvages qui, pour d'autres que des missionnaires de vocation, deviendraient promptement inutiles ; seuls ils peuvent combler rapidement les vides que font la mort et la maladie ; seuls aussi, disons-le, ils ont le droit d'escompter l'avenir et de consacrer des sommes d'argent considérables, le plus souvent empruntées, à des œuvres qui pendant de longues années sembleront stériles et aléatoires. Comme l'abeille de Virgile, le religieux bâtit et rebâtit, sans se lasser, sa ruche, jusqu'à ce qu'un jour, un souffle de révolution la renverse ou la donne à d'autres... *Sic vos, non vobis ædificatis apes.*

Quant au centre de l'évangélisation dans la vallée de l'Ottawa, il n'y en avait qu'un de possible, pour de longues années encore : c'était Bytown qui grandissait tous les jours, et dont l'importance devenait manifeste aux moins clairvoyants.

Monseigneur Bourget jeta donc les yeux sur les Oblats, et obtint de Mgr. Phelan de leur offrir le poste important de Bytown qui, dans sa pensée, devait être choisie sous peu pour la résidence d'un évêque, 24 octobre 1843.

Les Oblats, après mûre délibération, acceptèrent à la fois les trois charges qu'on leur confiait : la desserte de Bytown, les missions des chantiers et les missions sauvages du haut de l'Ottawa.

L'histoire succinte de la paroisse de Bytown, des chantiers, des missions sauvages et des paroisses en fondation dans notre vallée, jusqu'à la création du diocèse de Bytown, en 1847, tel sera le sujet de ce chapitre, le dernier du second livre de notre ouvrage.

I.

LES OBLATS A BYTOWN.

Le 25 janvier 1844, le Père Telmon, supérieur de la nouvelle fondation, arriva à Bytown où il demeura, pendant quelques semaines, en cohabitation avec Mgr. Phelan, lequel voulait, par ce procédé amical, lui faciliter les premiers jours d'installaiion et prévenir les effets du mauvais vouloir de la population irlandaise. Le Père Telmon parlait mal l'anglais, et les irlandais avaient conçu, à tort, des alarmes sur le sort qui les attendait. On leur laissait pourtant deux prêtres de leur langue : M. Byrne, du 13 novembre 1843, aux 28 avril 1844, et M. McEvoy, jeune homme récemment ordonné à Bytown même. Le Père McEvoy ne quitta la ville que le 12 mai 1844, huit jours après l'arrivée du Père Damase Dandurand. Celui-ci parlait couramment l'anglais et devait prendre la charge de la congrégation irlandaise jusqu'à l'arrivée d'un religieux de cette nationalité.

La mission de Bytown, à l'arrivée du Père Telmon, comprenait les localités voisines d'Osgoode, de Gloucester et de March. Pour le service d'Osgoode et de Gloucester, il n'y avait alors qu'une chétive et petite chapelle en bois, bâtie en 1830, à 16 milles de la ville. Ces missions étaient pourtant déjà fort peuplées, puisqu'on y comptait plus de mille communiants. Quant à March, elle avait trois cents communiants, et sa chapelle, bâtie également en 1830, mais inachevée, était des plus pauvres et des plus misérables.

Le 14 juin de l'année 1844, Mgr. Phelan érigea solennellement dans la vieille église de Bytown, la confrérie du Sacré-Cœur de Jésus. Le 2 septembre de la même année, l'ordonnance, c'est-à-dire l'administration militaire fit don à l'évêque de Kingston, pour la corporation catholique de Bytown, de quatre lots (huit arpents) de terrains situés sur la Côte-de-Sable, près de la rivière Rideau, à la condition que ces lots seraient employés à l'établissement d'un cimetière, et que les soldats catholiques, qui viendraient à décéder dans la ville, y seraient enterrés sans frais.

L'année suivante, M. Besserer donnait, par acte authentique, à l'évêque de Kingston, un magnifique et vaste terrain, également sur la Côte-de-Sable, comme emplacement d'un futur collège. Cet emplacement, selon le vœu du donateur, est aujourd'hui occupé par l'Université d'Ottawa.

Nous avons dit que l'arrivée des PP. Oblats à Bytown n'avait point réuni les sympathies unanimes de la population. Le mécontentement de certains paroissiens, attisé en secret par des meneurs éclata le 4 août 1844, à l'occasion de la vente des bancs, par une manifestation scandaleuse. Un des marguilliers en charge s'oublia au point d'insulter le Père Telmon en pleine église. Nous ne voulons point écrire ici son nom et flétrir un homme qui, depuis, a pleuré sa faute. Les rivalités de race sont toujours aveugles et peuvent néanmois comporter un certain degré de bonne foi.

Justement indigné d'une telle conduite, Mgr. Phelan se transporta à Bytown et, par deux ordonnances, en date du 10 octobre 1844, il cassa, à la fois, le corps des syndics et le comité de construction de l'église, se réservant, à lui-même et au missionnaire de la ville, la faculté de leur choisir des successeurs. Le résultat de ces lamentables difficultés fut un arrêt complet des travaux de l'église pendant toute cette malheureuse année.

Un état de malaise général, tant spirituel que matériel, envahit alors la paroisse. Les fidèles étaient divisés en deux camps ; d'un autre côté la vieille chapelle, devenue trop étroite pour la population toujours croissante, tremblait au moindre vent et menaçait, chaque dimanche, d'écraser sous ses ruines la foule

accourue aux offices. L'argent manquait, et la plus profonde indifférence avait remplacé l'enthousiasme des premiers jours.

Daus ces tristes conjonctures, Mgr. Phelan fit un dernier effort. Il se rendit, au printemps de 1845, à Bytown, et accompagné des PP. Oblats et de quelques notables de la paroisse, il vint tendre la main de porte en porte et solliciter la charité des catholiques pour la maison de Dieu. On ne fut point sourd à la voix du premier pasteur. Cinq cents louis furent recueillis. Les protestants eux-mêmes voulurent contribuer à la bonne œuvre et offrirent la somme de quatre-vingts louis. De leur côté les missionnaires allaient faire la quête auprès des voyageurs, sur les radeaux qui descendaient la rivière et demandaient aux bourgeois des chantiers l'aumône du bois nécessaire pour la charpente et l'intérieur du monument. On répondait à leur appel au delà de toutes leurs espérances.

Le 24 mai 1845, les travaux reprirent avec ardeur ; et, le 25 juillet de la même année, fête de saint Jacques, patron de la paroisse, les murailles arrivaient à la hauteur de quarante pieds, fixée par le plan, prêtes à recevoir la charpente. Pour comble de bonheur, on apprit alors que le supérieur-général des Oblats consentait généreusement à faire, à la congrégation une avance de mille louis pour l'achèvement de l'édifice. A cette nouvelle, l'enthousiasme se réveilla à Bytown ; une nouvelle liste de souscriptions de cent quarante louis fut ajoutée aux anciennes ; la vente des bancs de la vieille chapelle, qui survint fut un triomphe : on se les enleva littéralement ; 414 louis entrèrent en caisse de ce chef, et les quêtes des dimanches qui suivirent, produisirent, en peu de temps, l'énorme somme de cent autres louis.

C'est sous le feu de cet enthousiasme que le Père Telmon prit la résolution de modifier, encore une fois, le plan primitif. La crise était passée, on approuva tout, le style romain devint style gothique, style pointu, selon l'expression du temps. Les fenêtres furent démolies et refaites, comme en témoignent encore aujourd'hui les murs de la basilique. On n'osa point, toutefois, toucher au frontispice qui est demeuré, jusqu'à nos jours, inachevé avec ses pauvres ornements toscans.

Le contrat pour la charpente de l'église fut donné à M. Rolland Carter qui termina, en décembre de cette même année 1845, tout l'ouvrage de la toiture. Les travaux se prolongèrent, à l'intérieur encore quelque mois et enfin, le 15 août 1846, ce temple magnifique fut solennellement bénit et dédié à l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie. Cependant, rien n'était fini au dedans ; de nombreuses années et de grandes dépenses étaient encore nécessaires avant que l'église Notre-Dame pût devenir une véritable cathédrale.

Par une singulière coïncidence, à peine la nouvelle église de Bytown était-elle livrée au culte, que l'ancienne chapelle devenait la proie des flammes et périssait toute entière, à l'exception des autels et des bancs qu'on put sauver.

Le 16 septembre 1845, les Pères Oblats, fidèles à la promesse qu'ils avaient faite à Mgr. Phelan, envoyèrent à Bytown un jeune religieux irlandais récemment ordonné, le P. Molloy. Son arrivée fut une grande joie pour la portion irlandaise de la congrégation qui se réconcilia dès lors avec ses missionnaires. Quant au Père Dandurand, sa santé chancelante l'obligea de se retirer pour un temps à Montréal. Il ne tarda pas à rentrer à Bytown. Lui et le Père Molloy devaient y passer les plus belles années de leur existence.*

Avant de poursuivre notre récit il convient de raconter tout d'abord un événement d'une importance capitale pour la paroisse de Bytown ; nous voulons parler de l'établissement des Sœurs-Grises dans notre diocèse.

Mgr. Phelan qui, depuis son arrivée à Bytown, nourrissait le projet d'amener dans cette ville des religieuses pour les mettre à la tête d'un hôpital et des écoles, s'en ouvrit, par une lettre du 7 novembre 1844, à la Très Révérende Mère McMullen, supérieure générale des Sœurs-Grises de Montréal. L'offre fut acceptée et tous les détails de l'installation furent abandonnés aux soins du

---

* Michel Molloy, né en Irlande, le premier novembre 1804, missionnaire à Bytown en 1845. Il demeura quarante-cinq ans dans cette ville. Ce ne fut qu'en 1890 qu'on l'envoya à Saint-Sauveur de Québec, se préparer, dans le repos, au grand passage. Il y mourut, en effet, le 18 avril 1891, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. (Rép. gén. du Clergé.)

Père Telmon. Le Père Telmon alla donc chercher à Montréal les sœurs qu'on avait désignées pour la mission nouvelle. C'étaient : sœur Elisabeth Bruyère, supérieure, les sœurs Thibaudeau, Charlebois et Rodriguez, et de plus deux jeunes postulantes qui voulurent bien les accompagner. Le P. Telmon et ses compagnes quittèrent Montréal en traîneau le 19 février 1845. A minuit, ils arrivèrent à Montebello, où l'honorable Papineau leur offrit la plus cordiale hospitalité. Le lendemain, on acheva le reste du voyage. En arrivant à trois milles de la ville, non loin de la Gatineau, nos religieuses rencontrèrent, à la porte de M. Homier, un immense cortège de quatre-vingts voitures qui les attendait. C'était une délégation de l'élite de la ville, omprenant plusieurs protestants, même un ministre anglican, qui venait à leur rencontre et leur préparait une entrée triomphale. Les sœurs descendirent à l'église et au presbytère que les pères leur abandonnèrent jusqu'à ce qu'elles fussent définitivement installées, rue Saint-Patrice, dans un petit local en bois, là où se trouve situé actuellement l'humble couvent du Précieux-Sang.

Bytown avait, en effet, le plus grand besoin de ces saintes femmes. Encombrée d'émigrants, de voyageurs et d'étrangers de toute sorte, il lui fallait un hôpital pour les malades, et plus encore, des écoles dont l'action moralisatrice put contrebalancer les influences délétères d'un milieu corrompu. La jeunesse y était tout-à-fait abandonnée, et ne connaissait ni loi ni frein d'aucune sorte. On ne comptait alors à Bytown qu'une petite école pour les irlandais. Quant aux canadiens, ils étaient complètement délaissés.

Dès le 3 mars 1845, les Sœurs-Grises, ayant acquis deux maisonnettes contigües à la leur, ouvrirent une école où les enfants affluèrent. Le 10 du même mois eut lieu la bénédiction de leur petit couvent. Le 18 avril, Mgr. Phelan érigeait, par mandement en couvent canonique, la nouvelle fondation. Enfin, le 10 mai de la même année, une maison proche du couvent fut acquise et organisée, tant bien que mal, en hôpital.

Telle fut la modeste origine de la congrégation des Sœurs-Grises-de-la-Croix d'Ottawa.

Pendant l'année 1846, la résidence des Oblats de Bytown fut habitée par trois Pères : le P. Telmon, supérieur, qui en raison de l'état précaire de sa santé, s'occupait exclusivement du couvent des écoles et de l'hôpital ; le P. Baudrand, qui avait la desserte des canadiens-français, et le P. Molloy, qui était chargé de la congrégation irlandaise. Le P. Eusèbe Durocher qui, avec le P. Médard Bourassa, faisait la visite des chantiers, se retirait également à Bytown.*

L'année 1847 fut érigé dans la nouvelle église le chemin de la croix. L'acte d'érection est perdu, mais nous avons retrouvé, dans les archives du diocèse, la lettre de Mgr. Phelan donnant au P. Telmon les pouvoirs nécessaires pour procéder à cette érection ; elle est datée de Kingston, 23 mars 1847.

Cette année est restée tristement mémorable dans les annales de notre cité sous le nom de l'année du typhus.

On sait quelles furent les causes de cette terrible épidémie. Les pauvres émigrants irlandais qui fuyaient la famine et la mort dans leur pays, contractèrent les germes du mal, à fond de cale des navires, où ils étaient entassés par milliers. A peine débarqués au Canada, le typhus éclata avec fureur et fit d'innombrables victimes. Le clergé catholique se distingua par son dévouement héroïque, au chevet de ses ouailles infortunées, tant à Québec, qu'à Montréal, à Kingston et à Toronto. Beaucoup de prêtres et de religieuses furent atteints de la maladie, et payèrent de leur vie leur charité.

Bytown fut témoin des mêmes scènes d'épouvante et de deuil.*

Nous extrayons les détails qui suivent d'une lettre de Mgr. Guigues à un journal anglais dont le nom nous échappe :

Deux cents émigrants y moururent ; plus de mille furent atteints. Le gouvernement, à la vue de l'immense désastre, fit construire, à la hâte, des baraquements qui servirent d'hôpitaux, et que l'on confia aux religieuses, moyennant une rétribution alimentaire de quinze schellings par semaine.

* A. Médard Bourassa, né à Lacadie le 18 juin 1818, ordonné à Lacadie e 7 mai 1844, missionnaires des chantiers, curé de Montebello, retiré ensuite là Longueuil.

Le typhus fit son apparition dans les premiers jours de juin. Les premiers malades entrèrent chez les sœurs, le 5 du même mois. Du 11 juin à la fin d'août, la rentrée quotidienne des patients flotta entre dix à dix-neuf.

Les infortunés émigrants qu'on amenaient à l'hôpital étaient dans un tel état de malpropreté et tellement rongés de vermine, que personne n'osait s'approcher d'eux, à quelque prix que ce fût, et que les sœurs se voyaient obligées de rendre, elles-mêmes, aux hommes aussi bien qu'aux femmes, les soins de propreté les plus répugnants.

Après les durs travaux de la journée, il leur fallait encore passer la nuit auprès des malades, car les quelques personnes charitables qui, d'abord, les avaient remplacées, sitôt qu'elles virent la première religieuse atteinte du mal, furent prises de panique, et ne reparurent plus.

Cet abandon, loin de les décourager, redoubla leur ardeur. Toutes rivalisèrent d'héroïsme, depuis les anciennes, jusqu'aux jeunes novices de seize à dix-sept ans. Le 2 juillet une première fut prise du typhus ; quinze jours après cinq étaient dangereusement malades. Dès lors, il fallut abandonner les écoles ; bientôt, l'épidémie grandissant sans cesse, douze durent garder le lit, laissant à leur sept dernières compagnes le soin de poursuivre, jusqu'à la fin, la tâche sous laquelle elles avaient succombé.

Ces pauvres femmes montrèrent alors ce que peut la vérité chrétienne. On les vit panser les plaies des hommes, ensevelir les morts, les mettre en bière, et même charger les cercueils sur les voitures qui les transportaient au cimetière, tandis que les conducteurs, frappés d'une crainte superstitieuse, osaient à peine en approcher. Pendant le fort de la contagion, de juin en novembre, l'hôpital ne compta jamais moins de cinquante à quatre-vingt malades à la fois. Ce ne fut qu'au mois d'octobre que les sœurs de la charité purent obtenir, enfin, le concours d'une femme et d'un gardien.

Les prêtres ne se montrèrent point inférieurs aux religieuses. Les PP. Molloy et Baudrand, frappés dans le mois de juillet,

furent condamnés par les docteurs.* A cette nouvelle, le Père Dandurand accourut de Montréal, 27 juillet. Pendant un mois il suffit à tous les besoins, mais à la fin, épuisé de fatigue, il succomba à son tour.†

Mgr. l'évêque de Montréal se hâta alors d'ordonner deux jeunes Oblats, les PP. Ryan et Fitzhenry qui accompagnèrent à Bytown le père Lagier, et restèrent intrépidement sur la brèche jusqu'à la fin de l'épidémie. Par un bonheur providentiel, aucune de ces nobles victimes ne périt, ce qui semble vraiment prodigieux lorsqu'on sait avec quelle fureur sévissait l'affreuse épidémie.

Comme on le pense bien, ce n'était guère le temps de poursuivre les travaux de l'église. La seule chose à noter à cette époque, fut un changement de presbytère. Le 7 août 1847, le P. Telmon prit à bail pour trois ans, de M. Thomas Donnelly, une maison de pierre, rue Sussex, No. 365, pour laquelle il paya la somme de soixante-dix louis. Il eut pour auxiliaire, dans cette dernière année, les PP. Dandurand, Molloy et Ryan.

Le premier août 1848, le supériorat du P. Telmon prit fin. L'avant-veille, en effet, 30 juillet, un évêque, Mgr. Guigues, était

---

* J. H. Baudrand, oblat, français, né en 1810, ordonné en 1837, arrivé en Canada en 1841, mort à Galverton, Texas, en 1853.

† Nous ne pouvons résister au désir de raconter ici un touchant épisode de cette épidémie, que nous tenons de la bouche de celui qui en fut le héros.

"Les malades, nous dit le père Dandurand, mouraient littéralement dans les rues. Un jour, je dus m'asseoir sur une pierre, au coin du pont des Sapeurs, pour entendre la confession d'une pauvre irlandaise qui agonisait. Elle avait deux petits enfants, dont l'un à la mamelle. Pendant que je m'inclinais pour entendre la confession de la mourante, je sentis derrière moi, deux petits bras glacés qui s'enlaçaient à mon cou. Laissez-moi, ma fille, dis-je alors, laissez-moi confesser votre mère ! et je détachai doucement les bras qui m'étreignaient. C'était le poids de la mort que j'avais senti ; la pau vre petite créature roula sans vie à mes côtés.

"Avant d'expirer, la mère eut la force de me dire :—Père, voici dans cette valise, toute ma petite fortune, je vous la confie pour mon enfant. Soyez sans crainte, lui répondis-je, j'en aurai soin. La pauvre femme, ayant reçu l'absolution de ses péchés, rendit le dernier soupir.

"Je pris donc dans mes bras l'enfant qui restait, avec son héritage, et je descendis le pont des Sapeurs. Au bout du pont, je rencontrai une dame catholique ; je l'arrêtai :—Madame, lui dis-je, voici une petite orpheline que je vous donne, emportez-la. La bonne dame prit l'enfant, l'adopta et l'éleva avec soin, et cette enfant est devenue depuis une bonne mère de famille. Elle vit encore aujourd'hui."

consacré dans l'église paroissiale de Bytown, qui prit, dès lors, le titre de cathédrale de l'Immaculée-Conception.

A l'occasion de cette grande solennité, on se mit en frais pour couvrir la nudité de l'intérieur de l'édifice. L'énorme charpente fut cachée sous une voûte de feuillage et de drapeaux ; les murailles furent tendues de linceuls blancs, et les colonnes brutes disparurent sous des torsades de flanelle rouge.

Comme nous l'avons dit, l'église de Bytown n'était que bénite ; elle devait être consacrée plus tard, après d'autres travaux, par le nonce apostolique, Mgr. Bedini.

Le P. Dandurand succéda au P. Telmon le premier août 1848, en qualité de curé de la cathédrale.*

II.

LES MISSIONS DES CHANTIERS.

Monseigneur Bourget, dont la sollicitude pastorale s'étendait à tous les besoins de son diocèse, voyait avec douleur qu'une foule de voyageurs et de bûcherons restaient, pendant des années, au fond des forêts, dénués de tout secours religisux. Dès la fin de de 1841, il écrivait à M. Désautels pour le prier d'aller passer quelques semaines, chaque hiver, dans les chantiers de l'Ottawa, et d'y visiter les catholiques. M. Désautels lui répondit, par une lettre du 10 janvier, que cela était impossible. Les chantiers occuperaient, dit-il, non pas un prêtre pendant quelques semaines, mais deux missionnaires pendant l'hiver tout entier, et encore faudrait-il que l'un de ces missionnaires fut anglais.

Le 14 février de la même année, M. Truteau, secrétaire de Mgr. Bourget, lui fit savoir que, puisqu'il lui était impossible de visiter cette année, les chantiers, il eut soin, tout au moins, lors-

* Le P. Telmon naquit en 1807, à Barcelonnette, France. Ordonné en 1830, il fut l'un des pionniers de sa congrégration au Canada. Son talent supérieur le désigna pour la fondation de Bytown. Après l'installation de Mgr. Guigues, il partit pour les Etats-Unis où il visita successivement les maisons de sa congrégation à Pittsburg et au Texas. Rentré en Europe en 1850, il fut attaché, en 1863, à la maison de Viviers. Son nom est resté en vénération parmi nous.

que le printemps viendrait, d'aller voir les draveurs qui descendaient en radeaux la rivière et de leur prodiguer les soins de son ministère.

Toutefois, Mgr. Bourget comprit la justesse des observations de M. Désautels, et là encore, comme pour les missions sauvages, il s'adressa au provincial des Oblats.

A partir de 1845, nous voyons deux de ces religieux employés à ce fructueux ministère. Le chef de ces premiers missionnaires était le P. Durocher. Il eut en 1845, pour compagnon dans sa première visite, le P. Brunet.†

L'année suivante (1846) son assistant fut le P. Médard Bourassa dont nous aurons souvent l'occasion de parler et qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, M. J. B. Bourassa. Le P. Fitzhenry ‡ l'accompagna en 1847.

On le voit, si Mgr. Bourget fut l'initiateur des misssions des chantiers, celui à qui revient la gloire de leur organisation fut, sans contredit, Mgr. Guigues. Il convient donc d'attendre au livre suivant pour étudier avec plus de développement cette œuvre qui fut, pour notre diocèse, d'une importance capitale.

III.

MISSIONS SAUVAGES.

Novs avons raconté dans un chapitre précédant, l'histoire des missions chez les sauvages de l'Ottawa, jusqu'à la date de 1840. Ces missions ne duraient, chaque été, que quelques semaines. M. Moreau en était spécialement chargé. Entre temps, il visitait les catholiques disséminés dans la vallée de l'Ottawa, et rendait à Mgr. Phelan, alors curé de Bytown, d'éminents services, comme nous avons vu.

† Augustin-Alexandre Brunet, oblat, né à Royan, France, en 1816 ; ordonné à Longueil en 1844 ; missionnaire sur l'Ottawa, au Saguenay, à Bourbonnais, Illinois, contre l'apostat Chiniquy ; mourut à l'église Saint-Pierre de Montréal, le 17 juin 1866. Il fut un des meilleurs missionnaires de la congrégation des oblats.

‡ Thomas Fitzhenry, oblat ; ordonné à Montréal le 29 août 1847 ; vicaire à Saint-Hyacinthe, 1856 ; curé de Saint-Paul de Toronto.

Quant à M. Poiré, il était curé de Saint-Joseph de Lévis, et ne remontait, que pour peu de jours, notre rivière. On avait recours à lui à cause de sa connaissance des langues sauvages qu'il avait apprises au Nord-Ouest.

Nos deux voyageurs partirent donc ensemble pour leur premier voyage au Témiscamingue, le 22 mai 1839 ; et ils rentrèrent à Montréal, le 10 septembre suivant, après des travaux couronnés de succès.

L'année suivante (juillet 1840,) M. J.-B. Bourassa fut adjoint à nos deux missionnaires, et il monta avec eux jusqu'au Grand-Lac.

En 1841, M. Moreau eut pour compagnon un prêtre de Québec, M. Payment, lequel était chargé d'une mission importante. En effet, après que nos missionnaires eurent remonté ensemble jusqu'au lac Témiscamingue, ils se séparèrent ; et tandis que M. Moreau redescendait l'Ottawa, M. Payment, accompagné d'un jeune sous-diacre, M. Olscamps, poursuivit sa route par le nord-est, explora successivement les sources de l'Ottawa, de la Lièvre, de la Gatineau et du Saint-Maurice, visitant les sauvages qu'il rencontra, et alla par ce dernier cours d'eau, débarquer aux Trois-Rivières.

L'année 1842, les sauvages furent visités par MM. Moreau, Poiré et Olscamps.

En 1843, M. Moreau emmena avec lui, dans le haut de la rivière, le Père Duranquet, un des jésuites récemment arrivés au pays. Quel était l'objet de son voyage ? Nous l'ignorons. Ce qui est certain c'est que Mgr. Bourget comprenait mieux que jamais l'urgence qu'il y avait de confier ces missions à quelque congrégation religieuse. Il s'adressa alors aux Oblats, qui acceptèrent, comme on sait,la triple charge des sauvages, des chantiers et de Bytown.

L'année suivante (1844,) fut la dernière année des missions de M. Moreau. Ce vaillant missionnaire allait être, (1845,) nommé curé des Cèdres. Il partit accompagné de M. Morrisson, futur curé de Saint-Cyprien, et sans doute du Père Laverlochère, (4 mai 29 août,) lequel venait, au nom de sa congrégation, visiter, pour la

première fois, ces missions qu'on lui confiait et dans lesquelles il allait user sa vie.

Le 12 mai 1845, le Père Laverlochère partit avec le Père Garin* pour le Témiscamingue et l'Abbitibi. C'est de cette époque que datent ces grands et fructueux voyages qui ont rendu son nom si célèbre, dans les annales des missions catholiques contemporaines. En 1846, le Père Laverlochère, accompagné, cette fois, du Père Clément, construisit une chapelle au lac Abbitibi ; il rentra à Montréal, le 25 août, après deux longs mois d'absence.

En 1847, l'intrépide missionnaire, laissant au Témiscamingue le Père Clément son compagnon, s'aventura, pour la première fois, jusqu'à la baie d'Hudson et visita les deux forts de Moose et d'Albany où les commis de la compagnie lui firent un bon accueil. Il revint triomphant, mais écrasé sous le poids des fatigues.

La création du diocèse de Bytown allait donner à ces missions, comme à tout le reste, une organisation définitive.

IV.

PAROISSES ET MISSIONS DE LA VALLÉE DE L'OTTAWA.—1840-1848.

Nos renseignements sur cette partie de notre histoire, sont extrêmement confus ; les documents nombreux que nous possédons sont souvent contradictoires et peu dignes de foi. On ne saurait croire avec quelle facilité varient les récits des témoins oculaires, et se forment les légendes, dans un pays et dans un temps où les hommes étaient plus soucieux d'agir que d'écrire. Les premiers missionnaires n'avaient point de registres, ou les tenaient peu régulièrement. Toujours en course, plein de zèle pour le salut des âmes, ils manquaient un peu d'exactitude administrative. Nous ne leur en ferons point un reproche, et nous passerons rapidement sur cette période de huit années.

---

* A.-Marie Garin, Oblat, né le 7 mai 1822 à Côte-Saint-André, Isère, France ; arrivé en Canada le 10 août 1844 ; ordonné à Longueuil le 27 avril 1845 ; missionnaire du Saguenay et de la baie d Hudson : mort supérieur de la maison de Lowell, le 16 février 1895.

En Ontario, de 1840 à 1848, il faut noter tout d'abord, les progrès accomplis dans les missions du Rév. M. McNulty. Pendant les années 1843, 1844 et 1845, ce missionnaire, voyant l'immigration irlandaise affluer dans le comté actuel de Renfrew, se mit à visiter les familles disséminées sur cet immense territoire, et construisit, en troncs équarris, les premières chapelles de Mount Saint-Patrick, de Renfrew, de Douglas, d'Osceola et d'Eganville. La chapelle de Sand-Point date de la même époque.

Osceola, alors Snake River, avait été visitée pour la première fois, en 1842, par Mgr. Phelan qui marqua lui-même l'emplacement de la chapelle que, tôt après, le P. McNulty éleva. Ce prêtre eut vraiment pendant neuf ans, de 1843 à 1852, une tâche prodigieuse à accomplir et tout-à-fait au-dessus des forces d'un seul homme.

La mission de l'Orignal prenait aussi rapidement de l'importance. Les canadiens des comtés voisins, de Soulanges et de Vaudreuil, envahissaient le bord de la rivière, depuis la Pointe-Fortune, en passant par les moulins des Hamilton, jusqu'à la baie de l'Orignal. Les catholiques commençaient même à s'enfoncer dans l'intérieur des terres et formaient d'importants noyaux de population dans les cantons de Caledonia et de Plantagenet.

Le comté de Russell n'était encore que légèrement entamé. C'était par Cumberland que se faisait la trouée.

Dans la province de Québec, la mission de Grenville avançait lentement. Les catholiques de ce canton et de Chatham (Saint-Philippe) avaient à lutter contre une active colonisation protestante, et ne gagnaient que pas à pas du terrain.

A Montebello, les côtes de la seigneurie de la Petite-Nation commençaient à s'ouvrir, et les colons montaient dans cette partie qui devait former, bientôt, la paroisse de Saint-André-Avellin.

A Buckingham, M. Brady ne donne qu'une fois de ses nouvelles. Il écrit à l'évêque de Montréal* mars 1842, "qu'il y a dans sa mission six cents communiants, occupés, l'hiver aux chantiers, l'été aux moulins et aux coupes de bois de MM. Bigelow et

---

* Archives de l'archevêché de Montréal.

Bigelow et Bowman, soit à Buckingham, soit au Bassin. Il fait, deux fois l'an, la mission à Lochaber (Thurso) chez un M. Galipeau, et à quinze lieues environ sur le haut de la rivière aux Lièvres (Notre-Dame de la Garde). Chacune de ces localités comptaient une dizaine de familles.

L'èglise de Buckingham était située près de l'ancien cimetière, de l'autre côté de la voie ferrée. M. Brady habitait un peu plus bas, dans une maison achetée à ses fraïs, mais trop éloignée du village.

Le curé d'Aylmer était M. Désautels. Il eut pendant quelque temps un compagnon, M. Boisvert, mort curé de Roxton, en 1854, qui ne fit que passer (1841.) Il desservait régulièrement les églises d'Aylmer, de Chelsea, de la Gatineau, et visitait les fidèles disséminés dans la vallée de la Gatineau et dans celle de l'Ottawa jusqu'aux Chenaux, où commençait la mission de M. Moreau.

En décembre 1841 il écrivait à Montréal* que la chapelle du Portage-du-Fort n'était point encore commencée. Quelques semaines après, le 10 janvier 1842, il ajoutait : "J'apprends que l'on compte de trente-cinq à quarante familles catholiques dans les cantons réunis de Bristol et d'Onslow. J'espère que bientôt une chapelle s'y construira. J'ai fait crépir l'église d'Aylmer ; je vais y faire placer des bancs. Je pense entrer, la semaine prochaine, dans mon presbytère. L'addition commandée par Votre Grandeur à la chapelle de Hull (la Gatineau ou Chelsea?) avance lentement." Quand il est présent le bon ordre y règne. Malheureusement, pendant son absence, on y voit se renouveler les exploits de Bytown. Le canton de Masham commençait à se peupler à cette époque. Le premier colon de Sainte-Cécile de la Pêche fut un jeune homme, Ovide Bélanger, qui s'y établit avec sa mère et sa sœur. D'autres le suivirent. Pendant quatre ans, de 1841 à 1845, M. Désautels donna, de temps en temps, la mission dans la maison de ce M. Bélanger, qui devint son factotum et son remplaçant. Il reçut même le consentement de mariage de Magloire Morrissette et de Zoé Racine, mariage que M. Désautels bénit plus tard.

---

* Archives de l'archevêché de Montréal.

En 1845, les catholiques de Masham, aidés des MM. Hamilton qui faisaient chantier dans ces parages, bâtirent en bois, une chapelle, 30 pieds sur 24, non loin de la maison d'Ovide Bélanger. Un cimetière y fut adjoint.

De 1847 à 1853, M. Ginguet, curé de la Gatineau, devint le missionnaire de Masham.

Entre les villages d'Aylmer et de la Pointe-Gatineau, avait toujours existé, depuis Philemon Wright, un petit bourg industrieux, connu alors sous le nom des Chaudières. Il était situé, en face de Bytown, sur l'emplacement des grandes manufactures de pulpe actuelles de la E. B. Eddy Company. Un des fils de Philemon Wright, Ruggles Wright, y avait construit un moulin à scie, où travaillaient un nombre considérable d'ouvriers catholiques. Dès 1838, il avait manifesté à M. Brady le désir de construire, en ce lieu, une chapelle, pour l'usage de ses hommes ; et même, pendant quelque temps, le missionnaire y avait fixé sa résidence. Ce ne fut, toutefois, que le 16 septembre 1846, que M. Ruggles Wright concéda deux lots de terre, au coin des rues actuelles Wright et Victoria, pour la construction d'une chapelle. La forêt s'étendait jusqu'au bord de la rivière. C'est sur cette plage désolée que le Père Durocher fit bâtir l'humble maison, dont une partie servait de demeure à la famille d'un batelier, et l'autre prit le titre ambitieux de "Chapelle des Chantiers". Pauvre chapelle en vérité, mais qui, desservie par des hommes comme les PP. Durocher, Brunet et Bourassa, devint un centre béni pour la jeunesse abandonnée des forêts.

La ville de Hull n'existait point encore ; sa fondation est toute récente. De Hull, le Père Durocher desservit un instant la Gatineau, 1846.

Dès les premiers jours de 1847, la paroisse de Saint-François de Sales de la Pointe-Gatineau eut un curé résident, le Rév. M. Gaspard Ginguet, qui signa son premier acte le 10 février 1847.

Un an plus tôt, le 14 décembre 1845, un missionnaire irlandais, le Rév. M. Hughes, avait pris possession de la paroisse de Saint-Etienne de Chelsea. Nous aurons amplement l'occasion de reparler de ces vénérables missionnaires. Cette date du 14 décem-

bre 1845, n'est point celle de l'installation de M. Hughes, mais du premier acte qu'il signa.

Remontons maintenant, le cours de notre rivière, jusqu'aux missions du Calumet et des Allumettes. Le missionnaire de ces régions était M. Moreau. Sa résidence avait été fixée à Saint-Ligouri des Allumettes, mais nous doutons fort qu'il s'y soit jamais établi. En effet, le 11 novembre 1841, il écrivait à Mgr. de Montréal une lettre désolée. "Tout est à l'abandon aux Allumettes. Il y a bien une maison pour le prêtre, mais elle est inhabitable, sans portes ni fenêtres. L'église se trouve dans le même déplorable état." L'année suivante, il demeurait à Bytown jusqu'au printemps de 1843. D'un autre côté, le syndic Poupore écrivait, le 23 janvier 1845, pour se justifier de sa négligence :—"On nous a amusés en nous promettant sans cesse un prêtre résidant. Or M. Moreau, que tout le monde désire posséder, ne fait chez nous, que de courtes missions. C'est pourquoi nous nous sommes découragés ; rien n'a été achevé, les souscriptions ne rentrent point et les bâtiments tombent en ruines."

Ce grand missionnaire visitait, l'été, les sauvages, et devait voyager, le reste du temps, un peu partout. Il faisait la mission régulièrement, chaque mois, au Calumet ; autant peut-être aux Allumettes. La chapelle du Calumet fut bâtie, en 1845, par M. Moreau. C'était un édifice en bois de 70 pieds sur 35, inachevé. L'église n'avait que 50 pieds de longueur ; le reste servait de presbytère et de sacristie. En 1844 M. Moreau eut un assistant temporaire, M. Jeannotte, depuis, curé de Sainte-Mélanie, qui vit encore. M. Lynch arriva à la même époque, leur succéda à tous et desservit deux ans le Calumet, quoiqu'il résidât aux Allumettes. Au bout de ce temps, c'est-à-dire en 1846, Mgr. Bourget nomma M. Groux, curé du Calumet.* Ce prêtre n'y résida qu'un an. Il vécut dans la sacristie, fit lambrisser l'intérieur de l'église, y plaça des bancs et mit tout dans le meilleur état. Après lui, M. de Saint-Aubin, 1847 à 1849, desservit le Calumet,† d'où il visitait la

---

* Antoine Fleury Groux, né à Saint-Laurent de Montréal en 1820 ; ordonné en 1844, curé en 1846, du Calumet, mort en 1868, curé de Saint-Jérôme.

† Joseph-Sidoine Saint-Aubin, né à Saint-Laurent de Montréal en 1813 ; ordonné en 1844 ; mort en 1866, curé de la Pointe-Claire.

Passe, le Portage-du-Fort et Bristol. Son successeur, M. Bouvier, fut nommé par Mgr, Guigues.

En 1845, 14 février, la petite chapelle des Allumettes comptait dix-huit bancs.

D'autre part, M. Colgan écrivait, le 20 avril 1842, qu'il avait visité les irlandais du haut de la rivière avec le plus grand fruit. Il a trouvé aux Chenaux, M. MacDonell dans les meilleures dispositions. Outre les huit arpents déjà promis pour l'église, il en offre vingt autres et sa maison, à la disposition gratuite du missionnaire. De plus, sur le désir manifesté par son père au lit de mort, il se dispose à bâtir la chapelle à ses frais.

Citons, pour terminer, une lettre du Père Telmon à Mgr. de Montréal. Elle est datée du 25 mars 1845. En voici le résumé : "Je viens de faire quelques missions dans le haut de la vallée. J'ai laissé à Aylmer le Père Brunet trop fatigué, et j'ai pris avec moi M. Désautels. Il est fort respecté dans son diocèse ; on l'appelle mylord. Nous sommes allés aux Chats dans le Haut-Canada et nous y avons trouvé toutes choses dans le plus lamentable état. Ce côté de la riviére est absolument négligé. Les canadiens y sont en retard dans leurs devoirs religieux d'au moins deux ans. Nos retraites produisent des fruits merveilleux ; nous faisons faire la première communion à une foule de jeunes gens de vingt ans."

De son côté, le P. Durocher venait de donner une mission splendide à la Pointe-Gatineau.

Telle était la situation de la vallée de l'Ottawa, lorsqu'il plut à la Providence de la tirer de sa misère par la fondation d'un nouveau diocèse.

LIVRE III.

EPISCOPAT DE MONSEIGNEUR GUIGUES.



MONSEIGNEUR JOSEPH GUIGUES, O.M.I.

PREMIER EVÊQUE D'OTTAWA.

LIVRE III. EPISCOPAT DE MONSEIGNEUR GUIGUES

CHAPITRE I.

DIOCÈSE DE BYTOWN.

RIEN de plus mystérieux que les migrations des peuples et la naissance des nations. Les mouvements ment des masses humaines ressemblent au flux des vagues sur la grève, au débordement d'un fleuve trop gonflé ou, pour parler plus modestement, à ces migrations périodiques d'oiseaux qu'aucune force humaine ne peut contenir ou diriger. C'est la même marche instinctive et irréfléchie, la même irrésistible puissance. Ce serait donc folie pour des hommes de se vanter d'en être les auteurs. Souvent même ces courants humains se produisent à l'encontre de leurs désirs et malgré leur opposition manifeste. Qui eut dit que les *dissenters* anglais qui s'enfuyaient de leur pays pour chercher la liberté sur les rivages de l'Amérique, devaient être les fondateurs d'un grand peuple ! Qui eut dit que les soixante mille Français, abandonnés sur les bords du Saint-Laurent, aux mains d'un vainqueur qui avait juré de les absorber ou de les détruire, parviendraient à déjouer ses plus sages plans, à grandir, à envahir les pays voisins et à se constituer en corps de nation ? Qui eut dit, enfin, que l'action combinée des pouvoirs civils et religieux du Dominion, pour arrêter l'émigration canadienne aux Etats-Unis échouerait si complètement dans ses efforts patriotiques ? Personne assurément, car tous ces évènements sortent du cours ordinaire des choses. Et pourtant, tout instinctifs qu'ils soient, ces

mouvements obéissent à une raison supérieure, qu'on decouvre facilement lorsqu'ils se sont accomplis et qu'on ne peut s'empêcher d'admirer.

Cette raison supérieure est la loi providentielle et la volonté suprême de Dieu. Elle mène l'homme où il ne veut pas aller, et se joue dans le monde, en faisant fi de nos projets : *ludens in orbe terrarum.* Les Américains l'appellent la destinée manifeste.

L'histoire de la vallée de l'Ottawa, au point où nous sommes arrivés, va nous en fournir un nouvel exemple. Nous allons voir que malgré les plus habiles mesures prises par un gouvernement pour préparer l'avenir, cette terrs, qui était réservée aux Loyalistes et qui leur avait été distribuée avec une prodigalité réfléchie, était destinée, par un étrange retour des choses, à retomber aux mains des Français, ses premiers découvreurs. Cette œuvre n'a point eu d'homme pour auteurs. Dieu seul pouvait l'accomplir, parce que seul il est tout-puissant.

Pourtant, si Dieu seul est capable de ces grandes choses, il y a une grandeur dont certains hommes sont susceptibles ; c'est de se faire ses dociles instruments. Parmi ces instruments glorieux de la Providence, nous citerons Mgr. Bourget et Mgr. Guigues ; le premier moins pour son action personnelle que pour avoir su choisir le second.

Mgr. Bourget, comme naguère Mgr. MacDonnell, suivait avec une attention passionnée ce qui se passait dans la vallée de l'Ottawa. La colonisation y faisait des progrès étonnants ; il prévoyait que ces progrès allaient devenir plus rapides encore, en vertu de la loi de vitesse acquise, comme c'est toujours le cas dans les mouvements populaires. Il voyait déjà la forêt vierge abattue et remplacée par des champs couverts de moissons, Bytown devenue une grande ville, la civilisation gagnant l'ouest et rendant nécessaires de nouvelles circonscriptions administratives et religieuses. Ce que nous affirmons ici n'est point un rêve ni une supposition gratuite ; nous en avons la preuve dans un rapport officiel au Saint-Siège.

Dans ces circonstances, il parut sage à l'évêque de Montréal et à ses vénérables collègues dans l'épiscopat, de co-opérer à

l'œuvre de Dieu en obtenant la création d'un nouveau diocèse, et la nomination d'un évêque qui fut digne de présider à son organisation.

Muni des pleins pouvoire des évêques de Kingston, de Toronto et du vicaire apostolique de la Rivière-Rouge, Mgr. Bourget s'embarqua pour l'Europe, en 1846. L'objet de son voyage fut tenu secret, parce qu'on redoutait de l'opposition de la part du candidat choisi, dont on connaissait la profonde humilité. C'était le P. Guigues, Provincial des Oblats du Canada. Mgr. Bourget alla donc tout d'abord à Marseille, où il obtint de Mgr. Mazenod, supérieur général de la congrégation des Oblats, les permissions nécessaires ; puis il se présenta au Souverain Pontife, sa supplique et celle de ses collégues, le 30 décembre 1846. Cette supplique était accompagnée d'un exposé de motifs lumineux. Nous regrettons que la cadre limité de cette ouvrage ne nous permettre pas de le reproduire ici. Il y était dit, en substance, que non seulement le bien des âmes exigeait le démembrement des anciens diocèses, mais qu'un jour viendrait, où le nouveau diocèse à forme, devrait lui-même être divisé. Quant au choix du siège épiscopal, celui de Bytown s'imposait, placée qu'était cette ville au centre d'un pays où la divine Providence s'est plu à prodiguer les beautés et les richesses de la nature, ce qui lui assurait le plus brillant avenir. Il était temps, d'ailleurs, de prendre pied sur un terrain que les sectes hérétiques envahissaient, avant qu'elles y devinssent trop puissantes. Enfin, le choix d'un religieux pour évêque s'imposait également, car il garantissait à ces régions, encore dénuées de toutes ressources, des avantages, surtout en personnel, que ne procurerait point, à un égal degré, un prélat séculier.

Le Saint Père fit droit, sur tous les point, à la demande de l'épiscopat canadien. Par bref du 25 juin 1847, Pie IX érigea le nouveau diocèse de Bytown ; par bref du 9 juillet suivant, le P. Guigues en fut nommé le premier titulaire. Mgr. Guigues se retira, pendant près d'une année, dans la petite paroisse de Saint-Colomban pour s'y perfectionner dans l'anglais, langue qui allait lui devenir indispensable. Il l'apprit parfaitement ; toutefois il eut, toujours, à cause de son âge, de la difficulté à le parler, et il ne

put jamais acquérir un bon accent. Pendant cette longue retraite, Mgr. Guigues pria beaucoup, et mûrit ses pensées. Ce fut là sans doute qu'il prépara le plan de son admirable épiscopat. Il écrivit aussi au clergé du Bas-Canada, une lettre d'adieux, expression de sentiments tout apostoliques. Il voulut être sacré à Bytown, dans cette cathédrale à moitié finie qu'il aimait déjà de tout son cœur. L'auguste cérémonie eut lieu le 30 juillet 1848. Le prélat consécrateur fut Mgr. Gaulin de Kingston. Il était assisté de messeigneurs Bourget et Phelan. Le Rev. Bernard O'Reilly, aujourd'hui encore vivant et vicaire général de New-York, et Mignault, curé de Chambly, firent les sermons de circonstances. La ville et la vallée étaient sous le coup d'une impression profonde ; tout le monde comprenait la portée de ce grand acte ; et à partir de ce jour, Bytown eut foi, plus que jamais, en ses glorieuses destinées. *

Voici la bulle d'érection du diocèse de Bytown. Nous la reproduisons ici, parce qu'elle en fixe les dates.

PIE IX PAPE.

Pour perpétuelle mémoire.

Afin de pouvoir plus aisément au salut des âmes, et de procurer le bien de la religions, Nous érigeons des sièges épiscopaux sur la surface de la terre. C'est pourquoi, l'archevêque de Québec et les évêques ses suffragants nous ayant demandé d'établir un siége épiscopal dans la ville de Bytown, comme de notre côté, nous avons appris que cela conduirait à un grand accroissement de la foi catholique, de l'avis de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Eglise Romaine préposés aux affaires de la propagande, nous avons jugé à propos d'accéder aux demandes de ces évêques.

SEGIMUS GAULIN, DEI ET SANCTÆ SEDIS GRATIA EPISCOPUS REGIOPOLITANENSIS. . . .

Omnibus præsentes inspecturis notam facimus quod Nos, in Dominicâ septimâ post Pentecosten, ac die trigesimâ mensis Julii, anne millesimo octingentesimo quadragesimo octava, in Exclesiâ

* Acte de consécration épiscopale de Mgr. Guigues.

Cathedrali Immaculatæ Virginis Mariæ, Bytopoli in Canada, missam Pontificaliter celebrantes, Nobis ad hoc assistentibus Illmis ac Revmis duobus episcopis, D.D. Ignatio Bourget, episcopo Marianopolitensi, ac Patritio Phelan, episcopo Carrhanensi, Illustrissimo ac Reverendissimo Eugenio Brunoni Guigues Bytopolitanensi, munus consecrationis Episcopalis, vigore litterarum Apostolicarum, datarum Romæ, apud Sanctam Mariam Majorem, sub annulo piscatoris, die nonâ mensis julii anni millesimi octingentesimi quadragesimi septimi, ac Pontificatûs S. S. D. N. Pie IX anne secundo, ritu consueto, et ab Electo professione fidei ac juramento præstitis, impendimus, eumque plaudente Clero ac Populo, in episcorum Bytopolitanum consecravimus.

Datum Bytopoli, die et anno quibus supra, sub signe sigillaque Nostris ac Secretarii Nostri ad hoc electi subscriptione, Testibus autem multis præsentibus subsignatis.

IGNATIUS EPISCOPUS MARIANIPOLITANENSIS.

PATRITIUS, EPISCOPUS CARRHESIS.

P. M. Mignault, A. Neyron, Baudrant, J. Vinet, J. Perrault, A. Duransaux, L. Villeneuve, J. Désautels, Ginguet, J. Lynch, J. Hughes, Charland, M. Molloy, Saint-Aubin, Dandurand, L. Barbarin, Plamandon, H. Clément, P. McGoey, J. Ryan, J. Hogan, Nap. Mignault, L. J. Moreau.

Remigius, Episcopus Regiopolitanensis.

De mandato Illmi. ac Revmi. Episc. Regiopolit.

L. L. MOREAU, PTER. SECR. AD HOC.

Pour ces raisons de notre propre mouvement, de notre science certaine après mûre délibération et dans la plénitude de notre autorité apostolique, nous érigeons un nouveau siège épiscopal dans la dite ville de Bytown, et nous le soumettons à l'archevêque de Québec.

Or nous voulons que le nouveau diocèse comprenne :

1°.—La partie occidentale du diocèse de Montréal qui s'étend depuis le canton dit de Chatham inclusivement, jusqu'à la hauteur des terres ;

2°.—Une portion de terre d'une largeur de dix milles environ, sur la rive méridionale de la rivière Ottawa, dans le diocèse de Kingston, depuis le canton dit d'Hawkesbury jusqu'à la rivière Maskinongé ;

3°.—Le territoire qui s'étend à partir de l'embouchure de la dite rivière jusqu'à la Severn, et de là jusqu'à la chaîne des Montagnes où se trouvent les lacs dits Turtle Lakes, lequel territoire appartient aux diocèses de Kingston et de Toronto et se trouve dans le bassin de l'Ottawa ;

4.—La partie du district du nord-ouest, entre les diocèses de Québec, Montréal, Toronto et la baie d'Hudson jusqu'au promontoire appelé cap Henriette-Marie, sur la côte occidentale de la dite baie.

Nous accordons aux évêques qui seront promus par nous et par le siège apostolique à ce nouveau diocèse, tous et chacun des droits, facultés et prérogatives propres aux évêques.... suivent les formules d'usage.

Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, sous l'anneau du Pêcheur, le 25 juin de l'an MDCCCXLVII, le deuxième de notre pontificat.

A. Card. LAMBRUSCHINI.

Ces limites furent modifiées peu de temps après (avril 1850) à la demande des évêques de Kingston et de Bytown.

Nous produisons également cette pétition accordée et sanctionnée par le Saint-Siège, à cause de l'importance des changements :

" Les évêques de Kingston et de Bytown demandent à Sa Sainteté de changer les limites du diocèse de Kingston en faveur du diocèse de Bytown. Le motif de cette supplique est que les localités ci-dessous indiquées sont, à cause de l'obstacle des montagnes, très difficiles à administrer de Kingston et très faciles, au contraire, à visiter de Bytown.

" Ils demandent donc humblement que : 1°.—Tout le district appelé district d'Ottawa ;* 2°.—Tous les cantons d'Osgoode, de

* Les comtés actuels de Prescott et de Russell.

Goulbourne, de Huntley, de Ramsay, de Packenham, de Darling, de Lavant, et toutes les terres qui, depuis cette dernière localité, s'étendent en ligne droite jusqu'à la rivière Severn, et renferment toute la partie septentrionale du diocèse de Kingston, soient attribuées au diocèse de Bytown."

L'homme qu'avaient élu les évêques du Canada était, en tout, digne de leur choix.

Monseigneur Joseph-Eugène-Bruno Guigues naquit en France, à Gap, chef-lieu du département des Hautes-Alpes, le 1805. Il était l'aîné de trois enfants. Son père, M. Bruno Guigues, servait dans la grande-armée en qualité de capitaine de cavalerie. L'enfant fut élevé pieusement et lorsqu'il eut grandi, sa famille le plaça, pour ses études classiques, au petit séminaire de Forcalquier. C'est là qu'il sentit naître en lui, la vocation sacerdotale. Ayant fait la connaissance de quelques missionnaires de la compagnie des Oblats-de-Marie-Immaculée, récemment fondée, il demanda a être admis dans cette congrégation. Il eut pour compagnon de noviciat, le cardinal Guibert, archevêque de Paris, dont il resta, jusqu'à la fin, l'ami de cœur. Le 28 octobre 1824, le jeune Guigues fit sa profession religieuse, à Aix, en Provence ; et le 26 mai 1828, il fut ordonné prêtre, dans la même ville, par Mgr. Fortuné de Mazenod, évêque de Marseille, oncle et prédécesseur du saint fondateur des oblats.

Dès lors, le P. Guigues commença une vie laborieuse de missionnaire à travers les diocèses d'Aix, de Marseille, de Tréguier, de Gap, de Grenoble et de Valence, qui dura pendant seize ans, avec de grands fruits de conversion. Nommé, tout jeune encore, supérieur de la maison de de Notre-Dame de l'Osier, dans des circonstances difficilles, il sut, par son tact et la dignité de son caractère, se concilier l'estime et l'affection du clergé de Grenoble, qui nourrissait, tout d'abord, des préventions contre sa congrégation. *

---

* Archives des Pères Oblats. Archives de l'archevêché d'Ottawa. *Mgr. Guigues —Sa vie, ses œuvres,* brochure sans nom d'auteur, publiée à l'occasion de la mort de cet évêque. Cette petite brochure a été souvent consultée par nous avec beaucoup de profit.

Cependant la fondation du Canada, qui prenait, chaque jour, une importance plus considérable, réclamait à sa tête un homme d'une sagesse et d'une habilité peu communes. Le P. Guigues, éprouvé avant l'âge par un long supériorat de dix années, semblait tout désigné par la Providence, au choix de ses supérieurs. Ils s'adressèrent en effet à l'obéissant religieux et lui commandèrent de renoncer pour toujours à une carrière qu'il aimait et à une patrie à l'évangélisation de la quelle il s'était voué. Le P. Guigues obéit sans murmure et, le 18 août 1844, il arrivait au Canada, avec les titres de supérieur de Longueil, de provincial ou visiteur extraordinaire, et muni de presque tous les pouvoirs du supérieur général lui-même.

Monseigneur Bourget et ses collègues ne tardèrent point à estimer le P. Guigues à sa juste valeur et à découvrir en lui toutes les qualités qu'ils cherchaient pour l'homme appelé à fonder un diocèse dans un pays où tous les éléments semblaient faire défaut. L'événement se chargea de leur donner raison. L'histoire ecclésiastique du Canada ne manquera point non plus de les reconnaître en ce prélat.

Monseigneur Eugène-Bruno Guigues, quoique suffisamment instruit, n'était ni un savant ni un brillant orateur. C'était un homme d'œuvres, avec un extérieur modeste. Enclin à la douceur, il ne faisait jamais de repoches, il gagnait le cœur de ces prêtres par ses procédés paternels. Néanmoins sa ténacité était extrême. Volontiers il eut emprunté la devise de son illustre ami l'archevêque de Paris : *Suaviter et fortiter.* Esprit fin et delié, il était plein de ressources, et les gens de mauvaise foi trouvaient en lui un adversaire difficile à tromper. Ceux qui le connaissaient admiraient la clarté de ses vues, sa pénétration, sa prévoyance. Si sa parole n'était pas brillante, elle était noble et grave. Dans sa vieilliese il imposait plus que du respect : de la vénération. On lui a reproché ce qu'on appelait de la parcimonie, mais c'est grâce à cette parcimonie, qu'avec presque rien, il est parvenu à accomplir une œuvre gigantesque. En réalité, il n'était pauvre et parcimonieux que pour lui-même. Il n'a point épargné ses peines. Les chemins manquaient alors, et pour faire ses visites dans son immense diocèse, il devait choisir forcément la rude saison de

l'hiver. Il ne se traitait pas mieux que le dernier des siens. On le voyait, de grand matin, disant son chapelet en marchant, à la porte de l'église, avant d'entendre les confessions ; le soir, il rentrait au presbytère après tous les autres ; il se faisait oublier ; on l'aimait. Bref c'était vraiment un homme de Dieu, et les vieux prêtres qui l'ont connu n'en parlent encore aujourd'hui que les larmes aux yeux. Sa bonté d'ailleurs, n'a jamais dégénéré en faiblesse, le zèle de la maison de Dieu fit éclater en lui parfois de saintes colères, colères rares sans doute, mais où se révélait l'âme ardente du fils du soldat et de l'enfant passionné de la Provence. Au physique, figure fine et distinguée plutôt que belle, que le bronze a heureusement perpétuée parmi nous.

Tel était le grand évêque dont nous allons raconter les travaux.



CHAPITRE II

ÉTAT DU DIOCÈSE DE BYTOWN EN 1848.

L'ADMINISTRATION de Mgr. Guigues commença sous les plus fâcheux auspices. Il se trouvait en face d'immenses besoins, et dénué de tout secours humain.*

Ces besoins étaient d'abord la création de paroisses nouvelles que l'accroissement de la population rendait urgente ; l'organisation régulière des missions des sauvages et des chantiers ; la fondation d'un séminaire, d'un collège et d'un hôpital et la construction d'une maison qui servit à la fois de presbytère et d'évêché.

Or, d'un côté, les maigres subsides qu'accordait aux missions la Propagation de la Foi, taris momentanément par la révolution française de 1848, firent défaut et, de l'autre, il se vit abandonné par un grand nombre de ses prêtres.

Ceux-ci avaient bien consenti à desservir les pauvres missions de l'Ottawa pendant quelques années, mais c'était avec l'assurance qu'un jour leur sort s'améliorerait, et qu'ils seraient promus à quelques postes avantageux de leur diocèse. Lorsqu'on leur demanda de renoncer à cet espoir, leur cœur défaillit et ils refusèrent de faire ce sacrifice. Ne leur en faisons point un crime, ils étaient dans leur droit, et l'héroïsme n'est point obligatoire. MM. Saint-Aubin et Désautels, McNulty, Térence Smith et MacDonell

---

* Nous puiserons désormais nos documents aux sources les plus abondantes. Mgr. Guigues a créé les archives du diocèse, comme tout le reste d'ailleurs. Ses registres sont nombreux. Chaque année il rédigeait un compte-rendu minutieux de sa visite pastorale. Sa correspondance est intéressante quoique difficile à déchiffrer. C'est aussi à partir de cette époque que commencent la plupart des rapports et des notes de messieurs les curés du diocèse.

se retirèrent successivement dans leurs diocèses respectifs ; et de tous les prêtres séculiers que Mgr. Guigues trouva en entrant dans son diocèse, six seulement : les RR. Peter O'Connell, dans l'Ontario, Sterkendries, Brady, Ginguet, Hughes et Lynch, dans la province de Québec, lui restèrent fidèles jusqu'à la fin.* Ce sont les vétérans du sacerdoce et les patriarches du clergé d'Ottawa. Qu'il nous soit permis de les saluer ici avec une respectueuse tendresse. Ils ont tous précédé ou suivi dans la tombe leur père et leur chef vénéré, sauf un, M. O'Connell, qui porte fièrement encore, dans sa retraite de Montréal, le poids de ses quatre-vingt-treize ans.

Nous connaissons déjà le Rév. M. Brady. M. Sterkendries était un belge établi dans le diocèse depuis 1841. Nature bizarre et timide, ce prêtre ne fut point heureux ; sa piété le consola dans ses nombreux déboires. Il mourut à l'hôpital d'Ottawa en 1857.

M. O'Connell était né en Irlande, à Larah, comté de Cavan, février 1803. Ordonné le 27 février 1836, à Montréal, il fut introduit dans le diocèse pour remplacer, en 1846, son ami, le Rév. Térence Smith qui s'absentait. Nommé curé de Smith's Falls, il permuta plus tard avec ce dernier, et lui succéda définitivement, 1850, dans la cure de Richmond, où sa vie s'écoula toute entière jusqu'à sa retraite, en 1890. C'était un prêtre de la vieille école. Il n'avait point tous nos défauts et il voyait avec inquiétude ce qu'il appelait nos nouveautés.

Le Rév. James Christopher Lynch naquit en Irlande le 16 février 1820. Arrivé au Canada le 24 septembre 1843, il était envoyé, l'année suivante à l'île des Allumettes. Il y passa toute sa carrière et mourut le 16 mai 1885. La figure de M. Lynch est restée populaire dans le haut du diocèse, et son souvenir n'est pas prêt de disparaître sur les deux bords de la rivière.

Nous savons peu de chose des origines de M. Hughes. Né en 1820 en Irlande, arrivé au Canada en novembre 1843, il fut d'abord vicaire à Sorel. Sa vie s'écoula, à partir de 1847, dans les deux

* Nous nommons ici M. O'Conell, quoiqu'il soit entré en 1851 dans le diocèse, parce qu'il y avait déja travaillé, de 1846 à 1848. Pour être juste, il faudrait aussi nommer les RR. Vaughan, Bouvier, etc., mais ils n'ont commencé leur ministère qu'après l'installation de Mgr. Guigues.

postes de Chelsea et d'Aylmer. Il mourut en 1859, laissant une réputation de droiture et d'austérité.

Le Rév. Joseph-Gaspard-Suzanne Ginguet naquit à Vergaville, diocèse de Nancy, en 1795. Arrivé prêtre au Canada le 4 juin, 1833, il fut successivement curé de Sainte-Mélanie et de Saint-Jude. En 1847, il fut nommé missionnaire de la Pointe-Gatineau où il demeura jusqu'en 1865. A cette époque il fut envoyé à la Passe. Enfin, accablés par l'âge, il vint se retirer dans son cher village de la Gatineau, 1877, où il mourut le 2 juillet 1880. M. Ginguet fut un parfait exemplaire de régularité religieuse, et ses vicaires l'accusaient parfois, en riant, de mener dans son presbytère la vie cénobitique.

Monseigneur Guigues ressentit vivement cet abandon de ses collaborateurs, et il s'en plaignit avec amertume à l'évêque de Montréal. Mais loin d'en être découragé, il n'en fut que plus ardent à sa tâche ; il ouvrit son séminaire et reçut des jeunes clercs. D'ailleurs, ses frères, les Oblats ne l'abandonnèrent point dans cette période douloureuse de son administration ; ils suppléèrent au nombre qui manquait en redoublant de dévouement.

Au moment de commencer l'histoire du diocèse de Bytown, si nourrie d'évènements et par conséquent si confuse, nous nous sommes demandé quel plan nous devrions suivre pour y mettre de la clarté. Il nous a paru bon de la diviser en périodes décennaires conformément aux recensements officiels qui sont la base solide de tout notre travail. Nous ouvrirons chacune de ces périodes par l'exposé succint des actes épiscopaux d'ordre général ; puis nous parlerons des œuvres diverses qui méritent une étude spéciale ; enfin nous ferons l'histoire des paroisses et des comtés.

Mais tout d'abord il convient d'établir brièvement l'état du diocèse en 1848, à l'époque de sa fondation. Nous nous servirons pour cela du recensement de 1851, et d'un mémoire écrit par Mgr. Guigues lui-même, au moment de sa prise de possession. Le lecteur intelligent saura réduire les chiffres du recensement, en réfléchissant à l'importance qu'avait alors une période de trois années.* Il n'oubliera pas non plus que, s'il ne voit pas dans ce

* Mgr. Guigues dans son mémoire évalue à trente-deux milles le nombre des catholiques.

recensement les noms de tous les comtés actuels de la province ecclésiastique d'Ottawa, c'est qu'ils ont été subdivisés depuis, par suite de l'accroissement de la population et en vue des fins électorales.

RECENSEMENT OFFICIEL DE 1851.

Comtés.	Canadiens.	Irlandais et autres.	Total catholique.	Protestants.	Population totale.
Prescott	3,438	1,989	5,437	5,060	10,487
Russell	688	298	986	1,884	2,870
Carleton	898	7,327	8,225	15,412	23,637
Bytown (ville de)	2,056	2,742	4,798	2,962	7,760
N. Lauark	378	1,509	1,887	8,676	10,563
Renfrew	804	2,703	3,507	5,908	9,415
Ottawa	6,984	7,122	14,106	8,797	22,903
	15,246	23,690	38,936	48,699	87,635

Nous n'avons pas trouvé les chiffres de la population de la partie du comté d'Argenteuil actuel, appartenant au diocèse. Ce comté n'existait point alors. Etait-il confondu avec celui d'Ottawa ? Nous l'ignorons. S'il en était séparé, il faudrait ajouter les quelques quinze cents catholiques de la mission de Grenville. D'autre part, les chiffres que nous donnons pour N. Lanark sont exagérés, le diocèse ne comprenant pas tout le comté.

Les chiffres de ce recensement, le premier qui s'occupe des divers cultes, sont fort suggestifs, et méritent d'être étudiés.

Nous voyons d'abord deux comtés : Carleton et Lanark, en grande partie peuplés et établis. Ces comtés fondés en 1820, par des colonies militaires, appartiennent aux colons de langue anglaise. Les catholiques y sont des irlandais. Les canadiens n'y prendront point pied, car les bonnes terres, toutes occupées et bâties, étaient devenues trop chères pour des commençants. Ici la cause de la colonisation catholique est donc définitivement perdue ; à ce point de vue, nous n'aurons plus à nous en occuper.

On peut dire la même chose du comté de Renfrew, quoique à un moindre degré. Beaucoup de terres restaient à prendre, sans doute, mais ce sont des terres de qualité inférieure. La colonisation catholique devra pousser plus loin, dans le district du Nipissing et dans le diocèse de Peterborough.

Quant aux autres comtés, quoique les catholiques fussent en retard, la lutte y était encore possible. C'est cette lutte et la victoire définitive que nous aurons à raconter.

La ville de Bytown se trouve dans des circonstances toutes particulières. Nous verrons les proportions des diverses population se maintenir sans changements extraordinaires. L'affluence dans la capitale, d'un énorme personnel administratif, aux trois quarts protestant, empêchera la majorité catholique d'y obtenir la prépondérance absolue, qu'elle aurait vite acquise, par le cours naturel des choses.

Qu'on nous permette maintenant de citer quelques extraits du mémoire de Mgr. Guigues, malgré certaines redites qu'on y pourra rencontrer :

" Des difficultés immenses se présentaient au nouvel élu : 1° Celle de la langue anglaise à laquelle il était presque entièrement étranger, tandis que la majorité de ces diocésains étaient anglais ; 2° La pauvreté du diocèse auquel on n'avait accordé que les parties à peu près les plus abandonnées des autres diocèses ; sans lui donner en compensation, aucune des parties les plus fortunées qui auraient pu soutenir la pauvreté des premières ; 3° le mécontement des prêtres du nouveau diocèse qui ne pouvaient, qu'avec une grande peine, se voir obligés de demeurer dans des missions qui ne leur fournissaient pas même le suffisant pour subvenir aux nécessités de la vie, et qui les premiers jours, vinrent me faire connaître leur détermination bien arrêtée de m'abandonner ; 4° la disparition subite des secours accordés par la propagation de la foi qui seul pouvait aider à soutenir ces œuvres. En sorte que l'évêque se trouvait en face des œuvres des chantiers, des sauvages, des missions nouvelles en formation, d'une église grevée de dettes, des œuvres de toutes sortes indispensables en un nouveau diocèse, sans autres fonds que ceux de la divine Provi-

vence. Heureusement il pouvait compter sur celle-ci, car elle ne manque jamais à ceux qui réclament son assistance.

" Le nombre des prêtres séculiers est réduit à huit. Ce nombre doit être nécessairement augmenté, et de nouvelles limites, données au diocèse, car plusieurs parties restées au diocèse de Kingston ne peuvent que difficilement être desservies par lui.

BYTOWN.

" La ville de Bytown forme deux villes bien distinctes. Celle qui est appelée la haute-ville est presque entièrement protestante. La basse-ville, au contraire, renferme le plus grand nombre de catholiques. Aussi est-ce dans cette dernière ville que les secours religieux sont le plus abondants. On regarde l'année présente comme l'une des plus malheureuses qui ait pesé sur Bytown. Ce sort, il est vrai, lui est commun avec tout les autres villes du Canada, mais il a pesé d'une manière particulière pour Bytown à cause du commerce du bois qui est entièrement tombé, laissant un grand nombre de familles dans l'indigence. On croit que près de deux milles catholiques sont partis dans les dernières années pour gagner les Etats-Unis où ils trouveront les mêmes misères sans y rencontrer les mêmes secours religieux. Les deux tiers de la ville, en y comprenant les canadiens et les irlandais, sont catholiques. Malheusement leur conduite a souvent avili la pureté de leur foi. Pendant plusieurs années, il est vrai, Bytown a été privée de secours religieux nécessaires ; les prêtres y ont été reuouvelés trop souvent. Cette ville a été formée en grande partie de personnes pauvres, endettées et souvent venues de leurs paroisses qu'elles avaient affligées par leurs scandales. De là les désordres affreux dont elle était témoin, et qui la distinguaient des autres villes. Ce ne fut qu'après plusieurs années que les évêques songèrent enfin à la pourvoir de prêtres qui, par leur vertu et par leur zèle, puissent arrêter le débordement et préparer la voie aux Oblats, lequels y furent appelés en 1843. Deux pères y résidèrent pendant deux ans, puis quatre y furent placés ; deux pour la congrégation irlandaise et deux pour la congrégation canadienne, Les pères voient, chaque année leurs travaux

recompensés par la conversion d'une quarantaine de protestants ; comme aussi, on peut l'ajouter sans crainte, on voit cette ville malgré les désordres qui l'affligent encore, entièrement changée.

" Les Sœurs-Grises ont été appelées à Bytown par le Rév. P. Telmon qui avait admirablement bien compris combien la charité de ces bonnes sœurs produirait de fruits. Leur nombre s'est accru considérablement depuis leur arrivée ; et à peine, cependant, suffisent-elles aux besoins de la ville. Elles ont ouvert deux écoles à Bytown, l'une dans la haute-ville qui est fréquentée par une vingtaine d'enfants, l'autre dans la basse-ville fréquentée par 140 enfants, parmi lesquels beaucoup de pauvres incapables de payer. Un beau et vaste terrain leur a été donné par l'Ordonnance. C'est là qu'elles bâtiront un hôpital ainsi qu'un pensionnat, choses absolument nécessaires à la ville et au diocèse. Les sœurs s'occupent également du soin des malades et de la visite des pauvres.

" Une grande et belle égilise a été commencée par M. Cannon, augmentée et agrandie par Mgr. Phelan, et bien avancée par les soins du Rév. P. Telmon. Un mauvais plan avait d'abord été accepté, bien des irrégularités avaient été commises, beaucoup de faux frais. Grâce à l'activité du père Telmon, elle sera, une fois, terminée, parmi les plus belles du Canada. Beaucoup de choses restent encore à faire ; les deux tours ne s'élèvent qu'à la hauteur de la toiture, la voûte n'est point commencée et aucun ornement intérieur n'est encore fait. Les dettes qui s'élèvent en ce moment à 2600 louis, font craindre que l'achèvement complet n'en soit encore éloigné. Plusieurs écoles catholiques concourent avec celles des sœurs à l'éducation des enfants. Les protestants, eux aussi, ont plusieurs écoles.

" Les catholiques en général sont moins riches que les protestants, moins soucieux de leurs droits. Ils ne comptent que deux membres dans la corporation municipale et deux dans le comité des écoles, tandis qu'ils devraient avoir la majorité.

" Je termine en mentionnant les œuvres de zèle qui grâce aux soins des PP. Oblats, sont établies dans la ville. Deux associations de dames de la charité travaillant pour les pauvres. Deux

congréganistes de l'Immaculée—Conception de quarante membres chaque. Une société de tempérauce."

Arrêtons-nous. La suite du mémoire du saint évêque sera mieux placée dans l'étude que nous ferons des paroisses de chaque comté. Nous avons, d'ailleurs, jeté un coup d'œil sur ces missions dans le dernier chapitre du deuxième livre.

ÉGLISES DU DIOCÈSE EN 1848.

Trois églises en pierre : à Bytown, à Aylmer et à l'Orignal ; cinq en bois : à la Gatineau, à Chelsea, à Buckingham, à Bonsecours et à Richmond ; enfin, 25 chapelles, ou plutôt cabanes, en troncs équarris.

Le seul véritable presbytère était celui d'Aylmer. Les autres étaient, ou des maisons de location, comme à Bytown, ou des chambres adossées à l'église, comme à la Gatineau, à Bonsecours à Buckingham, à L'Orignal et à l'île des Allumettes.



CHAPITRE III.

ADMINISTRATION DE MGR. GUIGUES.

1848.—1861.

LA vie de Mgr. Guigues fut si active et si remplie qu'il faudrait des pages nombreuses pour la raconter en détail. Nous n'entreprendrons point ce travail qui nous distrairait de notre objet : l'histoire religieuse du pays ; et nous nous contenterons, dans ce chapitre, de relater les principaux actes de son administration, pendant la période de 1848 à 1861. Le lecteur, cependant, n'oubliera point, lorsqu'il verra se dérouler sous ses yeux le tableau des œvres merveilleuses accomplies dans le diocèse, que Mgr. Guigues en fut l'âme et l'inspirateur.

Dès le 25 octobre 1847, c'est-à-dire près d'une année avant son sacre, Mgr. Guigues écrivait, du fond de sa retraite, une lettre admirable aux directeurs de la propagation de la foi, leur exposant l'état du nouveau diocèse de Bytown et l'absolue nécessité dans laquelle il se trouvait de leurs secours.

La crise par laquelle passait la France, au moment où le conseil central reçut sa lettre, ne lui permit pas de donner suite immédiatement à sa demande. Toutefois, la révolution de 1848 terminée, des subsides réguliers furent envoyés au saint évêque, jusqu'à sa mort. Ces subsides se continuent encore aujourd'hui, pour les missions sauvages du vicariat apostolique de Pontiac. Il convient de rendre ici ce solennel hommage à cette admirable

association de la propagation de la foi, dont les bienfaits se répandent avec une inépuisable abondance sur tous les points de l'univers.

Monseigneur Guigues avait longtemps médité, dans sa retraite de Saint-Colomban. Aussi, le voyons-nous, à peine sacré, devenir tout action. Son mandement de prise de possession, en donnant pour patrons au nouveau diocèse, saint Joseph et saint Patrice, fit comprendre aux irlandais et aux canadiens, que, désormais, les querelles avaient pris fin, et que sous la houlette de leur pasteur, il n'y aurait plus qu'en seul troupeau. L'Immaculée Conception devint le titulaire de l'église cathédrale, et saint Jacques le Majeur, en souvenir de la vieille église de Bytown, fut conservé comme son second titulaire.

Un collège et un couvent furent fondés, dès le mois d'octobre 1848. L'hôpital, jusqu'alors insuffisant, fut transféré dans un logement nouveau et mis en état de recevoir tous les malades qui se présenteraient. Un embryon d'orphélinat fut créé, à la même époque, pour les petits irlandais dont les parents avaient péri durant l'épidémie de 1847. Mgr. Guigues s'occupa également des écoles. Nous le voyons par une lettre du 27 mars 1849, porter plainte au surintendant de l'éducation du Haut-Canada, contre dont les canadiens de Bytown étaient victimes.

Il fit également commencer la construction de l'évêché, et continuer les travaux intérieurs de la cathédrale, travaux qui, pendant tout son épiscopat, furent confiés à l'habile direction du Père Dandurand. Mais les principales occupations de son coeur d'apôtre, furent, sans contredit, la colonisation du pays, la fondation d'un séminaire et l'organisation de son vaste diocèse.

Ces divers sujets que nous mentionnons ici rapidement, méritent d'être étudiés avec soin. Nous le ferons dans un chapitre subséquent.

Monseigneur Guigues, depuis sa promotion à l'épiscopat, n'avait point cessé d'être Provincial des Oblats. Il usa de ses pouvoirs en faveur de son diocèse. Les Oblats furent à cette époque, les instruments vivants de la Providence, dans la vallée de l'Ottawa. Nous les verrons partout : chez les sauvages, dans

les chantiers, à Bytown, à Gloucester, à Hull, sur la Gatineau, à Maniwaki et même à l'Orignal et à Grenville. Sans eux il eut été impossible à l'évêque de pourvoir aux besoins croissant des fidèles. Disons aussi que les prêtres séculiers ne tardèrent point à leur prêter main forte.

A peine installé à Bytown, Mgr. Guigues dut assister à la consécration des deux cathédrales de Toronto et de Kingston ; puis il se mit immédiatement à l'œuvre et commença la visite de son diocèse. Cette première visite, à travers d'immenses régions qu'on ne pouvait guère parcourir que l'hiver, en traîneau, fut des plus pénibles et des plus fructueuses. Elle prit la fin de l'année 1848 et une partie de 1849. Le résultat en fut un mémoire lumineux sur l'état du pays, mémoire où nous puiserons abondamment. Depuis ce temps, Mgr. Guigues ne cessa point, jusqu'à la fin de sa vie, de visiter chaque année le tiers de son diocèse.* Le journal de ses tournées pastorales, que nous possédons, nous fait suivre, pas à pas, les progrès de la colonisation.

Un des premiers actes politiques de l'évêque de Bytown fut son adhésion à la protestation de ses collègues contre l'insurrection de Montréal, et contre l'attentat commis sur la personne du gouverneur-général, lord Elgin, coupable de s'être montré juste envers les canadiens. En sanctionnant les mesures réparatrices votées par le parlement en faveur des victimes de 1837, lord Elgin s'était attiré l'animadversion du fanatisme sectaire, et, par là-même, il s'était acquis la sympathie de tout ce qu'il y avait de catholiques au pays. Les évêques voulurent lui témoigner solennellement, au nom de leurs ouailles, leur admiration et leur reconnaissance. Ces évènements du 25 avril 1849, eurent un profond retentissement dans toute la colonie ; ils aigrirent les esprits, et creusèrent encore davantage le fossé qui séparait les populations déjà trop divisés, par la race, la langue et la religion. On se battit à Bytown, et la milice dut repousser les émeutiers ; pendant plusieurs années les orangistes ne perdirent point une occasion de témoigner la haine qui les animait contre l'église.

* Il était généralement accompagné, dans ses tournées pastorales, du fidèle et dévoué M. Molloy qui faisait les sermons en anglais.

Le rétablissement de la hiérarchie en Angleterre, enflamma encore les passions mauvaises, passions que le fameux George Brown, du *Globe* de Toronto, ne cessa jamais, dans toute sa vie, d'attiser. Son journal existe encore ; il a conservé fidèlement jusqu'à nos jours, l'héritage d'hostilité à notre religion que lui légua son fondateur.

Un mois après son sacre, Monseigneur fonda (3 septembre 1849) une société de colonisation, dont il fut naturellement le président. Cette société avait pour but, non seulement d'attirer les colons dans le pays, mais surtout, ce qui est plus utile, de leur frayer les voies, en leur fournissant les renseignements sans lesquels ils échouent, le plus souvent, en obtenant du gouvernement l'ouverture des routes, et l'arpentage des terrains. Son attention se porta sur toutes les parties de son diocèse à la fois ; sur la Gatineau, où les colons implorent maintes fois son influence, pour faire hâter l'arpentage des cantons ; sur la Petite-Nation, dans les cantons de Ripon et d'Hartwell ; sur les comtés de Prescott et de Russell, où il fera prendre, par le curé de Rigaud, (mars 1851) copies des places de sept cantons ; sur le comté de Renfrew, où il s'informera avec soin des conditions d'établissements sur l'Ooeongo Road.

La colonisation fut une des grandes affaires de sa vie. Son action fut très effective quoique peu apparente, parce qu'il fuyait le bruit, qui est presque toujours stérile. * Nous le verrons intervenir dans le choix des agents des terres de Cumberland, de Russell, de Ripon, d'Hartwell et de la Gatineau ; envoyer en en avril 1856, à tous les agents du diocèse un questionnaire élaboré, auquel s'empresseront de répondre avec précision, les agents de l'Opeongo road, du Mount-Saint-Patrice, de Renfrew, du Calumet et des rives du Haut-Ottawa, de la Gatineau et de la Lièvre. †

---

* Il écrit le 9 août 1851, à l'évêque de Montréal de l'aider de tout son pouvoir dans cette œuvre, avant que les protestants ne prennent l'éveil et ne nous préviennent. " Si nous n'y prenons garde, il faudra nous résigner à voir de bonnes terres, que nous avons sous la main, occupées par des anglais, et les canadiens aller dans les Etats, servir de bêtes de somme aux américains."

L'histoire de chacune des paroisses de diocèse nous fera toucher du doigt la fécondité de son action.

Une œuvre que Mgr. Guigues mena également à bonne fin, mais non sans peine, fut l'établissement par le gouvernment d'une réserve de sauvages à Maniwaki. Nous reparlerons plus au long de cette mission célèbre.

Cependant il fallait, avant tout, organiser, dans le diocèse de Bytown, le culte public. En effet, chaque missionnaire, roi et maître dans son district, suivait des règles arbitraires et peu fondé en droit, comme on peut le comprendre. Par mandement du 8 décembre 1848, un tarif uniforme, un ordre du diocèse, des règlements furent établis, en attendant la promulgation des futurs statuts diocésains.

C'est dans ces travaux, que s'écoulèrent les deux annés 1848 et 1849. L'année suivante, Mgr. Guigues songea à faire son premier voyage en Europe. Plusieurs raisons l'y invitaient. Outre la visite *ad limina*, qui s'impose à tout nouvel évêque, il avait hâte de faire approver par Rome, un nouveau règlement de frontières, passé le 13 mars 1850, entre l'évêque de Kington et lui. Ce règlement dont nous avons parlé plus haut, à l'occasion de la création du diocèse, était de la plus grande importance, puisque, à la place d'une bande étroite de dix milles à peine, qu'on lui avait assignée tout d'abord, il obtenait des territoires considérables, en Haut-Canada. Il voulait, de plus, s'entretenir des nécessités de son diocèse avec les directeurs de la propagation de la foi, et surtout, se procurer en France, des collaborateurs.

Nous ne connaissons pas la date précise de son départ ; mais son mandement d'adieux est signé du premier juin 1850. Il laissait, par ce document, l'administration du diocèse entre les mains de trois prêtres de l'évêché qui devaient agir de concert : le

---

† Voici en résumé le questionnaire dont il s'agit :
1° Quels pays reste à coloniser ?
2° Y a-t-il des concessions de terres gratuites ?
3° Quelle est la nature du sol dans votre district ?
4° Quelles sont les voies du communication pour l'atteindre ?
5° Combien d'argent faut-il à une famille de cinq membres pour subsister, au moins une année ? – A cette dernière question les agents répondirent presque unanimemen : cinquante louis, 200 piastres.

P. Allard, le P. Dandurand et le P. Ryan. Le voyage de Mgr. Guigues fut court et fructueux ; il visita, avec de grandes consolations, le tombeau des saints apôtres, reçut pour lui et pour son diocèse, la bénédiction paternelle de Pie IX, que les troupes françaises venaient de réinstaller triomphant dans la ville éternelle ; obtint des subsides de la propagation de la foi, et ramena avec lui, de son propre diocèse, quelques jeunes séminaristes, prémices d'une abondante moisson d'apôtres. La convention avec l'évêque de Kingston fut également confirmée. Son mandement de retour est daté de Bytown, 3 novembre 1850, ce qui, vu la longueur des voyages d'alors, témoigne de la brieveté de son absence.

Le 15 août 1851, est une date mémorable dans l'histoire du Canada. Le premier concile provincial de Québec s'ouvrit solennellement dans l'église cathédrale de cette ville, et les évêques commencèrent à étudier ensemble toutes les questions disciplinaires et autres qui s'imposaient à leur sollicitude pastorale. Ce concile qui fut suivi de plusieurs autres, créa la discipline de l'église du Canada et exerça sur les mœurs la plus heureuse influence. Les statuts du diocèse de Bytown promulgués en 1853 en procédant directement.

Mgr. Guigues joua, dans ce concile, le rôle influent et direct qui convenait à son caractère.

Le mois suivant, il se choisit un premier vicaire-général, dans la personne du père Aubert, alors supérieuts des Oblats à Bytown.

L'année 1852 commença par la proclamation du grand jubilé de Pie IX, qui, ouvert le quatrième dimanche du carême, ne se clôtura que le 21 avril suivant. Il fut suivi, avec de merveilleux fruits de conversion, par un grand concours des peuples dans toute l'étendue du diocèse.

A cette même époque, Mgr. Guigues, voyant la population catholique de la haute-ville prendre chaque jour plus d'importance, acheta une église méthodiste, la bénit et la livra au culte, 31 mai, sous le titre de Saint-André.

A la même date, à peu près, l'évêque, qui avait reçu, dès 1849, du gouvernement, la promesse d'une subvention annuelle

pour son collège, adressa au parlement une pétition ayant pour but d'obtenir l'effet de cette promesse. Sa pétition, signée de tout le clergé du diocèse, fut prise en considération, et à partir de ce jour jusqu'en 1868, les subsides furent régulièrement versés.

L'année 1853 fut témoin des fêtes de la dédicace de la cathédrale de Bytown. Mgr. Guigues, profitant du passage au Canada, de l'internonce, Mgr. Bedini, le pria de présider à cette solennité, 4 septembre 1853. Ce fut également cette année que le diocèse, se trouvant dans un état d'organisation assez avancée, on put enfin y établir l'association de la propagation de la foi, en union avec la société-mère de Lyon et de Paris. Nous lisons dans le remarquable mandement que Mgr. Guigues écrivit à ce sujet, une page qui trouve ici sa place, à cause de certaines constatations qui y sont faites sur l'état de l'église des Etats-Unis à une date peu reculée, constatations que les ultra-américains affectent trop d'oublier ; la voici :*

" Œuvre admirable dans l'objet qu'elle se propose : soutenir les chrétiens privés de secours religieux, ramener les hérétiques, détruire l'idolatrie et, avec elle, tous les vices qui avilissent l'humanité, outragent Dieu : tel est son objet. En fut-il jamais de plus noble ? Pouvons-nous donc être surpris de voir les évêques de France, d'Espagne, d'Irlande, de toutes les parties de la chrétienté la proclamer l'œuvre des œuvres, l'œuvre de leur sollicitude, l'œuvre que les fidèles doivent embrasser avec le plus d'ardeur. Tous les évêques des Etats-Unis réunis en concile, transmettent la reconnaissance de leur église à la ville de Lyon, et promettent leurs prières et celles de tous leurs fidèles confiés à leurs soins. Pouvons-nous être surpris de voir encore tous les souverains pontifes, depuis Pie VII, de glorieuse mémoire, jusqu'au pontife admirable qui occupe le siège de Pierre actuellement, la bénir, la combler de grâces et l'établir à Rome même, pour la revêtir de l'immortalité de la ville éternelle. Cette universalité d'éloges partis de tous les points du globe n'en forme-t-elle pas le plus admirable concert ?

* Maudement, 8 décembre 1853.

" Œuvre admirable dans ses résultats. Reportez-vous, par la pensée, à sa naissance. Une tempête affreuse avait passé sur le monde et l'avait bouleversé de fond en comble. Le clergé, désuni par la persécution, n'offrait que l'image d'un corps délabré, et ne pouvait suffire aux besoins des peuples. La suppression des ordres religieux chez plusieurs nations catholiques avait fermé ces maisons où s'étaient formées les plus fortes milices de l'apostolat. Les vieux missionnaires, épuisés de fatigues, sentaient approcher leur fin sans voir ceux qui recueilliraient l'héritage de leurs fatigues. Et, à mesure que l'un d'eux mourait, les néophytes, qui avaient enterré leur père spirituel, attendaient en vain qu'un autre vint prendre sa place auprès de l'autel abandonné. Tout dépérissait : le peuple anglo-américain s'emparait de la plus grande partie de l'Amérique septentrionale, entraînait avec lui toutes les sectes de la réforme qui semblaient devoir dormir paisiblement sur cette terre. L'émigration d'Irlande, d'Allemagne, y conduisait il est vrai, chaque jour, un grand nombre de catholiques, mais l'erreur les attendait au port, ouvrait ses temples pour eux, ses asiles pour leurs enfants, tandis que les catholiques manquaient de prêtres, d'églises, d'écoles ; dispersés à de grandes distances des villes, le plus grand nombre d'entre eux vivaient sans culte et mouraient sans consolations. La deuxième génération cédait à l'entraînement général et suivait la foule au pied des chaires protestantes. Qui pourrait dire les douleurs de l'Eglise au souvenir de cette lamentable époque ? C'est alors que la propagation de la foi, que j'appellerai la fille la plus pure d'une mère dont le sein est toujours fécond, prit naissance à Lyon dans l'humble atelier où de pauvres ouvriers gagnaient, à la sueur de leur front, leur pain de chaque jour, et celui de leur vieux père et de leur vieille mère.

" Bientôt, comme le grain de sénevé, elle se développa, franchit les frontières de la France, gagna les royaumes étrangers, et l'aumône de la charité fertilisa, dans les contrées les plus éloignées, le champ du père de famille. Aussi tout se renouvelle, sous son heureuse influence. Les églises s'élevèrent de toute part ; les défections qui venaient, chaque année, affliger les catholiques, diminuent ou plutôt cessent ; la religion s'affermit dans la

possession de son héritage et s'avance au milieu des obstacles de tout genre que la haine et la jalousie lui suscitent, ralliant sans cesse ses enfants, réveillant ce qu'il y a d'esprits élevés, d'âmes généreuses parmi les ministres de toutes les sectes qui l'environnent ; les anciens ordres religieux reprennent leur place, et comptent un grand nombre de prêtres voués à la conversion des âmes ; de nouvelles milices religieuses s'élèvent et s'élancent avec toute l'ardeur de la jeunesse, dans les contrées les plus barbares ; des sièges épiscopaux sont créés sur tous les points du globe ; mais, il faut le dire hautement, il n'est presque pas, dans ces contrées, d'église, de chapelle, de séminaire, d'évêché qui se soit élevé sans son secours. Dieu lui a donné pour mission de multiplier les oeuvres et de créer les ouvriers." Le lecteur excusera la longueur de cette citation, en songeant à son importance.

Cependant Bytown devenait une grande cité. Raccordée par la ligne de Prescott au chemin de fer du Grand-Tronc, elle n'était plus isolée du reste du monde, (1853). Elle changeait même de nom (1854) et prenait le titre pompeux d'Ottawa. D'un autre côté, le pays tout entier était agité. Les orangistes, dans le diocèse, mettaient le feu aux chapelles de Fitzroy et d'Onslow. Il fallut tout l'esprit de mansuétude et le prestige de notre sain évêque sur ses diocésains, pour leur arracher, plus d'une fois, les armes des mains et empêcher la guerre civile.*

On était alors au plus fort de l'agitation politique au sujet des écoles séparées. Nous ne parlerons point ici de la polémique qui se poursuivait en Haut-Canada sur cette question vitale. Le héros de cette lutte fut Mgr. de Charbonnel, évêque de Toronto. Mgr. Guigues, quoique calme et discret, suivi jusqu'au bout son fougueux ami dans la campagne pour la cause de l'éducation catholique. Il réussit enfin à fonder, dans son diocèse, les écoles séparées qui, malgré les efforts de nombreux adversaires, se sont perpétúées, grâce à Dieu, jusqu'à nos jours. Cette même année, 1854, une congrégation de femmes se fondait à Ottawa. La maison des Soeurs-Grises qui avait prospéré au delà de toute espérance,

---

* Mgr. Guigues. Mandement aux catholiques de Pembroke et des Allumettes.

se voyait, par la volonté de la maison-mère de Montréal, séparée du tronc commun. Cette mesure qui atteignait également la branche de Québec, ne comportait aucun sentiment d'aigreur, elle s'était imposée par la force même des choses, et entrait dans les desseins de la Providence. Désormais nous verrons ces diverses congrégations diocésaines rajeunies et pleines d'ardeur, rivaliser dans la voie du progrès et des bonnes œuvres.

Le moment était venu où le diocèse pouvait vivre, désormais, de la vie régulière des églises organisées. Mgr. Guigues sentit le besoin de réunir autour de lui ses vaillants coopératenrs, afin de les retremper dans la piété et de ranimer leur ardeur à la flamme de son âme apostolique. Ils furent tous invités à venir, le 22 août 1854, passer une semaine à l'évêché dans les exercices de la retraite. Ce fut la première retraite pastorale, et l'inauguration dans le diocèse de cette salutaire institution.

À mesure que les œuvres augmentaient, les besoins d'argent augmentaient avec la même rapidité. C'était pour l'évêque un sujet de cruels soucis. Il se demandait avec terreur comment il soutiendrait plus longtemps son séminaire, et comment il pourrait subvenir aux nécessités de ceux de ses prêtres qui deviendraient impotents. Dés l'année précédente, le Saint-Siège était venu à son secours, en lui octroyant le droit de taxer ses curés. Après de longues hésitations il dut se rallier à cette mesure. Nous allons voir avec quelle délicatesse il communiqua cette décision à son clergé.*

" Lorsque nous vous envoyâmes, l'année dernière, nos constitutions diocésaines, nous vous fîmes connaître, en même temps, dans une lettre particulière, que l'art. 9 chap. 2 de ces constitutions, qui concerne le dixième que le Souverain Pontife a cru devoir mettre à la disposition des évêques du Canada, ne serait point obligatoire pour notre clergé la première année. Depuis cette époque, nous avons été souvent préoccupés de cette grave question, non point parce qu'elle nous regarde, car, grâce à Dieu, notre intérêt particulier nous touche peu, mais parce que nous étions vivement agités par la crainte ou de négliger de profiter de

* Lettre circulaire du 25 avril 1854.

cette occasion pour établir quelque bonne œuvre dont l'omission pèserait sur notre responsabilité, ou d'imposer à notre clergé un fardeau qu'il lui serait difficile de porter.

" Cette crainte qui nous préoccupait si vivemenr, a fait place au sentiment d'une douce confiance depuis le moment où, après bien des réflexions, nous nous sommes déterminés à appliquer ce dixième à deux œuvres qui sont indispensables pour chaque diocèse : 1° le soutien des prêtres âgés ou infirmes, et 2° l'éducation des jeunes gens qui se destinent à la prêtrise. Afin de diminuer le fardeau qui pèserait sur des prêtres dont les revenus sont si peu considérables, nous avons décidé d'en faire porter une partie sur chacune des églises du diocèse, conformément à ce qui sera prescrit ci-dessous.

" Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire d'insister beaucoup pour vous prouver les avantages ou plutôt la nécessité d'établir et d'organiser la double bonne œuvre mentionnée ci-dessus. Jusqu'à ce jour, il est vrai, notre clergé a été épargné, nous pouvons en remercier le Seigneur, mais pouvons-nous espérer de jouir longtemps encore de cette faveur ? Et n'est-il pas, dès lors, bien urgent de nous occuper du sort de ces prêtres qui épuisent leurs forces dans l'exercice du ministère ? Les missions pauvres qui leur sont confiées, ne permettent de faire que de bien faibles économies et nous n'avons, d'autre part, aucune ressource dans le diocèse pour venir à leur aide. En affectant donc pour cet objet toute la partie du dixième que chaque prêt.e sera obligé de payer, nous travaillerons pour les intérêts les plus pressants du clergé lui-même. Je sais que, momentanément, ce sera un sacrifice à faire, mais, du moins, il sera fait au temps de la force et de la santé. Il délivrera des préoccupations de l'avenir en assurant une existence pour les vieux jours. D'ailleurs, cet état de gêne où vous vous trouvez, et que vous acceptez avec une louable résignation, parce que, pénétrés d'un véritable esprit de foi, vous vous dites à vous-mêmes que pour soutenir et consoler une population nouvelle et encore pauvre, il est avantageux de lui être semblable ; cet état de gêne, dis-je, diminuera chaque jour, car vous pouvez remarquer vous-mêmes que quoique nous ayons déjà divisé

plusieurs missions, les anciennes n'en ont pas été pour cela appauvries, et que les signes de prospérité qui se manifestent sur l'Ottawa, permettent d'espérer sans présomption que le malaise diminuera chaque jour davantage pour le clergé comme pour le peuple.

"Quant au besoin de former de jeunes ecclésiastique pour le sanctuaire, il est encore moins permis de le mettre en doute. Son Eminence le cardinal Franzoni, dans une lettre qu'il a adressée au nom de Sa Sainteté, à tous les évêques missionnaires, leur indique cette œuvre, non seulement comme avantageuse. mais comme absolument nécessaire. Vous connaissez, de plus, l'obligation imposée par le concile de Trente à chaque évêque, (session) 23e) de travailler à cette grande œuvre, sur laquelle repose l'avenir d'un diocèse ; mais vous savez en même temps, que pour créer et soutenir cette œuvre, même sur le plan le plus modeste, il faut faire des dépenses plus considérables qu'on ne semble d'abord le supposer. Notre seule ressource a été, jusqu'à ce jour, celle de l'allocation qui nous a été faite par la Propagation de la Foi de Lyon. Cette ressource que les frais des missions sauvages et des chantiers affaiblissaient déjà considérablemeut, va diminuer par l'application que nous avons faite aux églises du diocèse de l'offrande des membres de la Propagation de la Foi, et surtout par la diminution que les directeurs de l'œuvre de Lyon se proposent, d'après ce qu'ils nous ont annoncé, de faire sur l'allocation pour le diocèse de Bytown. Il nous parait, dès lors, naturel que les églises, qui doivent recueillir le bénéfice d'avoir le prêtre qui les dessert, contribuent pour les formes, vu surtout que le concile de Trente ne veut pas que, même les églises dont les ressources sont employées pour l'évêque, le chapitre, etc., soient exemptes d'acquitter leur offrande pour cette bonne œuvre. Il est vrai que toutes les églises du diocèse ont des besoins, mais il est juste de remarquer que ces besoins s'affaiblissent tous les jours et que, d'ailleurs, une faible offrande aidera à accomplir la première et la plus importante de toutes les œuvres, celle de former des prêtres et ne diminuera que faiblement leurs ressources.

"Vous connaissez, du moins en partie, les embarras dans lesquelles nous nous sommes placés pour établir les œuvres que nous

aurons cru utiles pour le bien de la religion. Vous savez aussi combien nos revenus sont faibles, car je ne pense pas que proportion gardée, il y ait une seule église, dans le diocèse, aussi obérée de dettes que celle de Bytown, ni une seule missions dont les revenus soient aussi modiques que ceux de notre ville épiscopale. Nous serons heureux cependant de nous soumettre les premiers à cette loi du dixième et à imposer, pour cet objet, et la paroisse et l'église.

" J'ajoute encore une dernière réflexion, avant de vous proposer la mesure que nous vous présentons. Nous avons prié et réfléchi. Nous vous engageons à le faire de la même manière, et nous avons la confiance, qu'après l'avoir fait, vous demeurerez convaincus que cette loi du dixième, qui n'a pas été soumise à notre délibération et que nous aurions probablement rejetée, si elle l'avait été, est une de ces heureuses inspiration que Dieu donne au Souverain Pontife, pour les intérêts de son église et, en particulier, pour le diocèse de Bytown, où elle sera servi à établir deux œuvres indispensables à tout diocèse organisé.

" Il est donc réglé en conséquence : 1° que chaque prêtre de notre diocèse fournira chaque année, le ving-cinquième de son revenu pour l'aquittement de son dixième, et l'enverra à M. Hughes, curé d'Aylmer, qui l'encaissera, pour servir un jour aux prêtres âgés et infirmes ; 2° que toutes les églises du diocèse ouvertes au culte, et qui ont des revenus, fourniront pour le soutien des ecclésiastiques qui se destinent à la prêtrise : I. celles dont les revenus ne s'élèvent point à vingt louis, la somme de cinq piastres chaque année ; II. celle dont les revenus s'élèvent à moins de cinquante louis, dix piastres ; III. celles enfin dont les revenus excèdent cinquante louis, vingt piastres. Le trésorier de cette œuvre est M. Ginguet, curé de la Gatineau. Si ces diverses sommes excèdent la dépense faite chaque année pour le soutien des ecclésiastiques, le surplus sera versé dans la caisse des prêtres infirmes. Chaque ecclésiastique enverra, deux fois l'an, son offrande et celle des églises qui lui sont confiées, au trésorier de l'œuvre. Le premier envoi se fera le premier janvier, 1855.

" La commission chargée de l'emploi de ces diverses sommes se compose du Rév. P. Aubert, vicaire-général, du Rév. P. Dan-

durand, des RR. MM. Ginguet, J. Hughes, J. Lynch, J. Bouvier. Leurs délibérations seront soumises à l'approbation de l'évêque diocésain.

" Cette mesure aura force dans le diocèse pendant cinq ans.

Agréez, monsieur le curé,

l'assurance de mon bien sincère attachement,

Jos. EUGÈNE, Ev. de Bytown.

Telles sont les paroles qu'un évêque sait tirer de son coeur apostolique ; tels sont les sacrifices que des missionnaires sont capables d'acepter.

L'année suivante, Mgr. Guigues eut la joie de communiquer à son diocèse la grande nouvelle de la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception, le 8 décembre 1854. Les fidèles d'Ottawa prirent part à l'allégresse universelle, et dans la cathédrale, qui était consacrée à la sainte Vierge sous ce vocable, on célébra 24, 25 et 26 mai, un *triduum* solennel, auquel des foules immenses se firent un bonheur d'assister.

Si le cœur de l'évêque battait à l'unisson avec le cœur de l'Eglise, il n'était point indifférend aux triomphes de sa patrie terrestre. Les victoires des armées alliées de France et d'Angleterre, en Crimée, excitaient un grand enthousiasme au Canada, et par les soins de Mgr. Guigues un *Te Deum* solennel d'actions de grâces fut chanté dans sa cathédrale, le dimanche du saint rosaire, 1er octobre 1855, en présence de toutes les autorités du pays.

En 1856, l'évêque de Bytown fit un second voyage *ad limina apostolorum*. Le père Aubert, vicaire-général, fut nommé administrateur du diocèse pendant son absence, juin 1856. Ce fut pendant cette absence que Mgr. Guigues, voulant témoigner sa reconnaissance aux Pères Oblats et assurer égalemeet la prospérité de ses œuvres les plus chères, fit une convention avec Mgr. de Mazenod, 17 août 1856, par laquelle il donnait à perpétuité, à sa congrégation, la propriété du collège d'Ottawa, ainsi que celle d'une église qu'on allait fonder sur la Côte-de-Sable sous le vocable de saint Joseph, dont la desserte appartiendrait aux prêtres de ce collège.

Cependant, Bytown, devenu Ottawa, entrait en possession de ses glorieuses destinées de capitale du Canada, 1858.* Mgr. Guigues chargea Mgr. de Charbonnel, alors à Rome, de demander le changement du titre de son diocèse, ce qu'il obtint, le 14 juin 1860, par l'entremise de leur ami commun, Mgr. Bedini. Désormais le nom de Bytown disparaîtra de l'histoire politique et religieuse du pays.

Notre saint évêque fit un troisième voyage à Rome vers le 15 novembre 1861. Les administrateurs du diocèse, pendant son absence, furent le P. Dandurand, curé de la cathédrale, et le P. Tabaret, supérieur du collège. A son retour, mars 1862, ces deux religieux furent nommés vicaires-généraux.

Mais il est temps de nous arrêter ici et de reprendre l'histoire de chacune des œuvres qui ont signalé ces treize années.

---

* L'acte législatif qui confère à Bytown le nom de *City* ou ville incorporée est de 1854. En même temps, le nom fut changé en celui d'Ottawa. La reine choisit cette ville pour capitale des provinces unies du Haut et Bas-Canada, en 1858. Le prince de Galles posa la pierre angulaire du parlement en 1860. La législature y tint sa première session en 1866. Le 1er juillet 1867, avec la confédération, Ottawa devint la capitale du nouvel ordre de choses.



CHAPITRE IV.

LES CHANTIERS ET LES DEFRICHEMENTS.

AVANT d'entrer dans l'histoire contemporaine, il convient de jeter un coup d'œil rétrospectif sur un état de choses qui tend à disparaître, et de fixer, dans ce livre, des traits de mœurs qu'on a déjà oubliés.

La civilisation moderne, niveleuse impitoyable, promène par tous les pays son ennuyeuse uniformité, et efface ce je ne sais quoi de pittoresque et de piquant, qui était comme la marque et le cachet de chaque peuple, et qui ajoutait tant de charme aux voyages. Nous traiterons, pour la dernière fois, dans ce chapitre, des chantiers et des missionnaires ambulants, et nous donnerons des détails circonstanciés sur le défrichement d'une terre neuve. Quant aux missions sauvages, nous en parlerons ailleurs.

MISSIONS DES CHANTIERS.

Si Mgr. Bourget fut l'inspirateur des missions des chantiers, à Mgr. Guigues, provincial des Oblats et évêque de Bytown, revient sans contredit la gloire de les avoir organisés. Nous avons vu avec quel zèle le Père Durocher et ses compagnons s'y occupèrent jusqu'en 1848.

Que cette oeuvre fut nécessaire, l'extrait suivant d'une lettre du Père Désautels d'Aylmer, 3 mai 1842, le démontre : *

" C'est un spectacle affligeant, écrivait ce missionnaire, que celui qu'offrent les chantiers. On n'y voit que trop communément

* *Mgr. Guigues, sa vie, ses œuvres.* Ottawa 1874.

les crimes les plus honteux en honneur ; les blasphêmes les plus horribles y sont un amusement journalier. Ce n'est pas néanmoins que je veuille dire qu'il n'y a pas de braves gens dans les chantiers, non, il y en a ; même il se trouve des chantiers où l'on ne voit rien de tout cela, mais hélas ! qu'ils sont rares ! Encore si le nombre de ces gens de chantier n'était pas si grand ! .... mais d'après le calcul qui vient d'être fait, il y aurait à chaque saison, d'employés dans les chantiers de l'Ottawa et de ses tributaires, sans y comprendre les bourgeois, commis, et les chantiers de provisions, 5,000 hommes, sur lesquels il n'y aurait qu'environ 250 qui n'appartiennent pas à l'église catholique.

"Je crois qu'il y aurait moyen de faire beaucoup de bien parmi ces pauvres gens, car le peu que j'ai pu faire pour eux a réussi, Dieu soit loué, au-delà de tout ce que je pouvais espérer. Mais il faudrait des prêtres robustes qui visiteraient en hiver les chantiers et viendraient, au printemps, attendre les hommes aux Chaudières et à l'embouchure de la Gatineau. Je sais bien qu'il n'y a rien à faire dans les chantiers mêmes mais il y a presque toujours, près de là, des maisons ou des hangars où il serait facile de les réunir, et je ne pense pas maintenant, qu'aucun bourgeois se refuse, sur la demande d'un prêtre, à accorder un ou deux jours à ses hommes pour cette fin."

Que cette œuvre fut, à la fois, difficile et consolante, la charmante lettre suivante, du Père Durocher à Mgr. Bourget le démontre également.†

"BYTOWN, 19 février 1845.

"MONSEIGNEUR,—Enfin nous sommes de retour à Bytown, après quatre semaines, jour par jour, de voyages de missions sur les rivières Gatineau, au Désert, d'Aigle, Joseph. Nous sommes un peu fatigués. Cependant vu la saison déjà avancée nous repartons immédiatement pour la Grande-Rivière. Je pense bien que nous ne pourrons pas aller plus loin, car les chemins sont déjà défaits et annoncent le printemps. Il est juste cependant qu'avant de partir je donne à Votre Grandeur des nouvelles de nos jeunes

† Archives de Montréal.

gens, pour qui vous vous intéressez avec tant de sollicitude et avec tant de raison.

" Nous avons été servis, Monseigneur, selon nos désirs. Nous demandions des peines pour le corps, nous les avons trouvées sans les chercher beaucoup. Nous n'avons pas couché dehors, mais nous nous sommes trouvés jusqu'au milieu de la nuit dans l'eau, dans la neige, et, par un très grand froid, égarés dans le bois ou sur des lacs où nous perdions le chemin. Le Père Brunet s'est gelé les doigts. Nous avons appris à dormir sur la dure, à nous brûler d'un côté pendant que nous gelions de l'autre. Nous savons manger le lard sur le pouce, et prendre notre dîner sur la neige, n'ayant d'autre toit que les branches de sapin et la calotte des cieux. Nous parlons quasi toutes les langues. Le Père Brunet est chargé de parler l'anglais et moi l'algonquin, car il nous a fallu exercer notre ministère dans ces langues. Le Dieu fort et puissant qui nous a envoyés ne nous a pas abandonnés ; nous avons, au besoin, quasi fait des miracles.

" Nous avons demandé à Dieu avant de partir de rendre notre ministère fructueux. A mesure que nous approchions, nous commencions à hésiter ; ce qu'on nous disait des gaillards que nous allions visiter nous déconcertait. Dieu voulait nous apprendre à ne compter que sur lui.

" Nous avons commencé par le lac Sainte-Marie autour duquel nous avons trouvé quatre chantiers qui sont d'abord venus le dimanche à la chapelle, pas tous, il s'en faut, mais quelques-uns pour voir ce que c'était. Nous sommes ensuite allés les voir chez eux. C'est là que nous avons commencé à nous convaincre que si nous voulons faire du bien il faut voir chaque chantier dans sa cabane ; autrement il n'y a qu'un certain nombre d'individus de bonne volonté qui se rendent. Etant ainsi convaincus, nous avons pris notre parti. Nous arrivons le soir dans un chantier. Lorsque la journée est finie, les hommes viennent prendre leur repas et leur repos. Nous les voyons, nous parlons familièrement avec eux. Nous leur apprenons des cantiques. Rien de plus propre à ouvrir le cœur. Lorsqu'on les a un peu égayés, on leur parle de leurs fins dernières, du péché, de la confession ; on leur fait la prière, un examen de conscience ; on les confesse tous ;

personne n'échappe. Le lendemain, on leur dit la messe. Dans chaque chantier nous avons eu le bonheur d'en communier quelques-uns. Dans un chantier composé de quatorze, huit ont communié. Dans un autre, une dizaine. Après, on les reçoit de la tempérance, du scapulaire, de l'archiconfrérie. On se sépare à regret de ces bons enfants. Déjà nous sommes attachés à eux et eux à nous. Ils nous reconduisent en nous disant ; " Revenez donc nous voir." Il y avait un de ces chantiers que je visitais seul, car nous sommes quelque fois obligé de nous séparer, autrement nous serions encore dans la Gatineau ; on m'avait dit que c'était un chantier abominable. Il n'y en avait pas de pareil : pas de prière, les sacres, les sottises étaient leur pain de chaque jour et de chaque instant. Il y avait là un vieux voyageur qui tenait tous les autres. Depuis cinq ans M. Désautels le priait de se confesser sans rien gagner. On me disait : Vous n'y ferez rien. Arrivé tard dans ce chantier, je fis mine de n'y vouloir pas coucher ; cependant je leur faisais des histoires, déjà ils avaient du plaisir à m'entendre. Je vis qu'ils désiraient que j'y restasse. Je me fis prier un peu et je leur demandai une tasse de thé et un morceau de pain pour souper. C'était en carême. Je continuai à les faire rire un peu ; puis venant au sérieux je leur en poussai de bonnes, et à plomb, comme on dit. Je sentais qu'ils m'écoutaient avec plaisir, malgré le remords de leur conscience. Je leur parlai hardiment de conversion ; je leur fis voir comme ils étaienl insensés. Voilà les larmes qui arrivent et j'entend mon vieux voyageur pousser un soupir, se mettre la tête entre les mains et me dire tout haut : Ah ! s'il faut se convertir, se confesser, vous allez en avoir un vieux grattin. Regarde mes épaules, lui répondis-je, tu dois penser que j'en peux porter un bon. Il me regarde et me dit : Eh bien, vous l'aurez, mais tout de bon. Je me mis à confesser. Tous y passèrent, le vieux comme les autres. Et lorsque le vieux se fut confessé, il se prit à jeter un soupir de consolation en disant : Oh ! mon Dieu que je suis léger !

''Après cela je leur fis voir combien ils seraient heureux s'ils se conduisaient bien, s'ils récitaient ensemble la prière, le chapelet, s'ils chantaient des cantiques. Ils ne pouvaient se coucher, tant ils étaient avide de m'entendre. Déjà le jour allait paraître, et

personne ne songeait à dormir. Depuis, je les ai vus à la chapelle de la visitation. Leur chantier est un modèle de piété. Tous les soirs on fait la prière, on récite le chapelet, et l'on chante des cantiques, et c'est le vieux voyageur qui est à la tête de tout, car il lit bien et chante bien. C'est à peu près la même chose dans tous les chantiers ; c'est un plaisir de les entendre chanter des cantiques. Les arbres doivent être étonnés d'entendre que leurs mauvaises chansons sont si bien remplacés....

Votre bien respectueux,

E. DUROCHER, ptre. miss. re.

Ecoutons maintenant Mgr. Guigues écrivant lui-même, longtemps après (1860) aux directeurs de la propagation de la foi.*

" Permettez-moi de vous indiquer en peu de mots ce que nous faisons dans l'intérêt spirituel des chantiers. Deux prêtres s'occupent continuellement d'eux à poste fixe, et pendant l'hiver deux autres sont désignés pour leur porter au loin les secours de leur ministère. Comme la cité d'Ottawa est le rendez-vous habituel de ces jeunes gens, c'est aussi là que les deux missionnaires ont établi leur résidence. Ils vont les visiter sur leure cages quand ils descendent à Québec, les suivent dans les hôtelleries à leur retour, entendent leur confession, donnent pour eux trois ou quatre retraites générales, les font soigner à l'hôpital quand ils sont malades, les détournent des maisons dangereuses pour leurs économies et leur vertu, en un mot leur prodiguent les soins les plus affectueux ; aussi les appellent-on les pères des jeunes gens des chantiers.

" Lorsque l'hiver arrive, que la neige couvre les chemins, et la glace les rivières, un travail nouveau commence pour le missionnaire. Il s'achemine vers les forêts, vers ces solitudes éloignées qui ne doivent pas être plus inaccessibles à la religion qu'à l'industrie. Cette œuvre ne peut se réaliser qu'au milieu des souffrances. N'importe, un ouvrier évangélique doit savoir les surmonter. Il faudra plus d'une fois braver dans des voitures

*Mgr. Guigues. *Sa vie, ses œuvres.*

découvertes un froid de trente degrés Réaumur ; il faudra s'aventurer par des chemins peu pratiqués, vaguement connus, que la neige a couverts pendant les temps d'orage, et, malgré tous les efforts pour retrouver sa route, ne découvrir autre chose à l'horison, que la certitude de s'être égaré. Que faire alors ? la nuit approche, les chevaux sont épuisés de fatigue. Faudra-t-il donc désespérer ? Non, on allume un grand feu, on étend sa couverture sur la neige, et l'on dort aussi paisiblement que l'on peut. D'autre fois, une tache blanche qui va toujours s'agrandissant indiquent que l'on s'est gelé les doigts ou la figure. En France, vous iriez vous chauffer ou vous appeleriez le médecin ; on trouve ici un remède plus facile : on frotte énergiquement le membre gelé avec de la neige, et l'on est guéri.

" Il arrivera aussi qu'en voyageant sur la rivière, la glace se brise sous les pieds des chevaux et les voilà nageant sur un abîme. Comment se tirer de là ? Vite, on détache les harnais, on s'approche avec précaution de l'ouverture, on serre fortement le cou de l'animal qui, se sentant étouffé, fait un effort désespéré pour sortir du gouffre. Le conducteur, de son côté, imprime à propos une secousse habile : l'animal est retiré de l'eau et recommence sa course.

" Cet apostolat d'hiver dure à peu près trois mois. Pendant la nuit le prêtre évangélise, et pendant le jour il se rend d'un chantier à l'autre. Une centaine d'établissements sont visités pendant la saison rigoureuse, et un trajet d'environ cinq cents lieues est accompli dans des lieux où l'on ne rencontre aucune habitation. Chaque station du missionnaire est nécessairement courte, car ces jeunes gens sont très occupés. Le soir venu, il prêche, confesse jusqu'au milieu de la nuit, puis il se couche dans un lit qui n'est pas de plumes, il doit dormir sur des tronçons qui ne sont pas même équarris, sentir d'un côté le feu qui le brûle, et de l'autre, un vent glacial qui passe à travers les fentes du chantier ; mais comme le temps presse, et qu'il n'a que quelques heures à donner au sommeil, il fait mieux d'en profiter que de s'occuper du froid et de la chaleur. A quatre heures du matin la messe commence, ceux qui sont préparés communient ; le missionnaire

prêche encore, reçoit ses auditeurs dans les associations de tempérance et de l'archiconfrérie et, dès l'aube du jour, se met en marche pour un autre chantier, tandis que les ouvriers retournent à leur travail ordinaire.

" Trois mois s'écoulent ainsi dans l'exercice d'un ministère pénible mais consolant, et il est juste de remarquer que ces jeunes gens se trouvent dans une position préférable à celle de leurs compagnons qui vont aux Etats-Unis. S'ils s'abandonnent trop souvent à des désordres, du moins leur foi reste ferme et intacte. Ils suivent avec une piété touchante les retraites qui leur sont données, s'arment avec confiance du scapulaire, accueillent toujours le prêtre comme un ami, prennent sous son influence des résolutions généreuses et, quand ils tombent, savent se relever en pleurant sur leurs faiblesses. Ce sont aussi ses heureuses dispositions qui soutiennent le missionnaire contre tout découragement, au milieu des privations et d'un labeur où sa santé s'épuise. Il y a maintenant douze ans que ce rude ministère a été confié aux RR. PP. Oblats, qui le remplissent avec un dévouement à toute épreuve ; et l'on peut dire qu'à raison des résultats obtenus, cette oeuvre est, à nos yeux, la première du diocèse. On ne sera pas surpris de l'importance que nous y attachons, si l'on songe qu'il s'agit de préserver une très grande partie de la jeunesse canadienne des désordres, de la dissipation, des folles prodigalités, de l'oubli des sacrements, qui semblaient être autrefois le partage des engagés, devenus le scandale et le fléau de leurs paroisses, et qui préparaient, à un pays encore plein de foi, un avenir bien sombre. Aussi le clergé du Bas-Canada, qui repoussait autrefois ces jeunes gens comme des malheureux voués à une perte certaine, les reçoit avec empressement, les encourage, et rend le ministère du missionnaire aussi facile que fructueux."

L'oeuvre des chantiers avait son centre à Hull. " Il y a quelques années, seulement, remarquait en 1874, l'écrivain auquel nous devons une partie des extraits précités,* les bois de Chelsea venaient jusqu'auprès du lac et ne laissaient que quelques arpents de grève recouverts d'un sable mouvant et jetés sur le rocher

*_**Mgr. Guigues, sa vie, ses œuvres.**_

ouvert pour le passage de l'Ottawa. Mais au fond de la grève, à la place même où s'élève aujourd'hui la grande église de Hull, on voyait un pauvre édifice en planches badigeonnées de rouge, le seul dans ces parages. Un petit clocher le surmontait ; une galerie extérieure, faisant face à Bytown, divisait l'étage inférieur, où se retirait la famille d'un batelier, d'avec la partie supérieure qui était sans division, inachevée, n'ayant d'ornements qu'un petit autel en bois, et, pour décoration, que les quatorze tableaux du chemin de la croix. C'était la chapelle des chantiers.

" C'est là qu'aussitôt revenu du fond des forêts avec les derniers glaçons de l'hiver, avec les premiers radeaux du printemps, le missionnaire se hâtait d'aller célébrer les saints mystères, où il conviait, avant l'aurore et l'heure du travail, les jeunes gens de passage sur la rivière et retenus quelque temps dans leur voyage. C'est là qu'aimait à se transporter souvent le vénérable évêque pour lequel tous les jeunes gens des chantiers étaient les enfants de son diocèse pendant qu'ils y travaillaient. Dans cette pauvre église, pauvre comme les chantiers des bois, les jeunes gens des bords de la Gatineau, du Rideau, et des profondeurs de l'Ottawa venaient compléter des confessions, inachevées peut-être, pendant la courte visite du missionnaire, fortifier leurs bonnes résolutions, et se préparer aux écueils de la vie civilisée où ils allaient rentrer, ou bien se préparer à comparaître devant Dieu, s'ils devaient périr dans les sauts périlleux de la descente du bois."

Du haut de cette galerie extérieure ont parlé à une foule abondante de voyageurs réunis sur la grève les puissantes voix des Durocher, des Bourassa, des Brunet, des Reboul et de plusieurs autres dont les noms sont légendaires dans nos paroisses. C'est du haut de cette galerie qu'on entendit souvent la voix sympathique et vibrante de Mgr. Guigues, Il y paraissait avec les insignes de son autorité diocésaine, il était un père et un évêque, un missionnaire et un représentant du Souverain Pontife, un frère et le plus ardent adversaire de la boisson, des jurements, des folies de la jeunesse et des autres vices, auquels sont exposés les gens pour qui les lois divines et humaines n'ont pas été, principalement dans les forêts un grand sujet de méditations.

Nous ne pouvons pas citer tous les missionnaires des chantiers, ils furent légion, Nous aurons d'ailleurs l'occasion de parler d'eux dans le cours de ce livre. Le seul dont nous ferons ici une mention spéciale est le père Reboul qui, après vingt ans consumés dans ces travaux, mourut ènfin sur la brèche, à Mattawan, en 1877, et dont les restes bénis reposent dans l'église de Hull.*

Aujourd'hui l'ancienne organisation des missionnaires des chantiers s'est modifiée. Le pays tout entier, se trouvant divisé entre les différents districts paroissiaux, les curés visitent volontiers, l'hiver, les bûcherons qui font chantier dans les limites de leurs paroisses. Ces jeunes gens mènent le plus souvent, dans les bois, une vie exemplaire ; ils reçoivent avec joie leur pasteur qui leur apporte des nouvelles de leur famille, et contribuent avec la même générosité qu'autrefois, au soutien des prêtres et des missions pauvres.

Le grand danger pour nos voyageurs est le séjour dans les villes pendant les longs chômages de l'été. Beaucoup y perdent dans l'ivrognerie et la débauche, l'argent si péniblement gagné, et, ce qui est pire, la moralité. Ces hommes oisifs, réunis par centaines dans des hôtels spéciaux, succombent naturellement à une foule de suggestions malsaines. Il y a quelque chose à faire pour réprimer ce mal. Plaise à Dieu qu'une société de bienfaisance, ayant pour but de rapatrier les voyageurs à la fin de leur contrat, et de déposer à la caisse d'épargne les économies de leur hivernage, réussisse à se fonder, sous le haut patronage de nos évêques.

DÉFRICHEMENTS.

Après avoir parlé des chantiers, il convient de dire un mot du défrichement des forêts, qui les suit, pour ainsi dire, à la piste.

D'ailleurs, le lecteur européen, et peut-être maint lecteur canadien, nous sauront gré de leur apprendre ce que nous entendons par les mots de colon et de missionnaire. Ici colon est syno-

* Louis-Etienne-Delille Reboul, oblat, naquit le 4 novembre 1817 à Saint-Pons, Ardèche ; fut ordonné à Marseille le 27 juin 1852 ; arriva au Canada la 24 mai 1853, fut l'apôtre des chantiers.

nime de défricheur, et missionnaire veut dire curé ambulant d'un vaste territoire.

Le colon† qui s'établit, pour réussir, doit être pourvu de deux choses : de beaucoup de courage et d'un peu d'argent, car rien n'est plus dur et plus ingrat que les commencements de son entreprise. Il choisira une terre fertile et facile à défricher, sans marécages et sans montagnes, et si c'est possible, à proximité d'un chemin déjà ouvert. Les terres publiques sont divisées en lots de cent arpents et se vendent, d'ordinaire, de trente à soixante cents l'arpent, ce qui met le lot entier au prix de trente à soixante piastres. On appelle squatters ceux qui se placent sur des terres non arpentées ou qui, n'ayant pu retirer leurs titres de propriété, se contentent d'en payer, jusqu'à nouvel ordre, la rente.

A peine arrivé sur les lieux, le premier soin du colon est de se construire un abri. Cette maison, ce chantier, comme on l'appelle, se compose d'un seul appartement dont les murs, en troncs équarris, s'élèvent à dix ou douze pieds de hauteur. La toiture de bois, creusé en longues dalles, est percée d'un trou par où s'échappe la fumée du poêle qui chauffe l'intérieur. Une fenêtre donne le jour ; de l'argile et du torchis, renouvelés chaque année, ferment hermétiquement les troncs et les fissures du logis. C'est dans cette salle de quelques pieds carrés que le colon s'installe avec sa famille et ses richesses. Le long d'un côté de la muraille, règne une estrade, sur laquelle on étend des branches de sapin. C'est la couche commune. Une table, deux bancs, deux escabeaux, un coffre, voilà le reste du mobilier.

Le village le plus proche est souvent à trois ou quatre lieues ; et si les chemins manquent, ce qui est le cas ordinaire, dans la première année de son établissement, le défricheur devra aller chercher et porter sur ses épaules, ses instruments de travail, les sacs de farine, et toutes ses provisions. On en a vus trouver la mort, engloutis dans les fondrières de la fôret, ou surpris par une de ces "poudreries" si fréquentes en hiver.

---

† *Jean Rivard*, histoire d'un colon, par Gérin-Lajoie. C'est dans ce livre que nous avons puisé nos renseignements et les chiffres qui les accompagnent.

Une fois installé, le colon se hâte d'éclaircir les alentours de sa cabane. Dans l'espace de quelques jours les arbrisseaux sont rasés, les corps morts, arbres déracinés, troncs pourris, sont sciés en morceaux, mis en tas et brûlés. Les grands arbres restent seuls debout couvrant le sol de leur ombre. Ce sont : l'orme blanc, dont les branches forment parasol à soixante pieds de hauteur ; le frêne blanc, le hêtre, le tilleul ou bois blanc, haut parfois de quatre-vingts pieds ; le mérisier gigantesque, rival de l'acajou, le sapin pyramidal, le pin, roi de la forêt, dont la tête se balance jusqu'à cent cinquante pieds. Ces deux derniers arbres, recherchés par les marchands de bois, sont devenus rares aujourd'hui. Les érables, l'arbre national, forment d'épais bosquets qu'on conserve avec soin pour en faire des "érablières" ou sucreries.

Le bûcheron s'attaque alors à la forêt. Il frappe l'arbre, non point à ras le sol, mais à la portée de son bras, c'est-à-dire, à deux ou trois pieds de terre. En quelques instants, sous les coups de hache le tronc fléchit, il tombe avec un fracas épouvantable, écrasant dans sa chute le taillis environnant. Il est alors dépouillé de sa ramure, puis scié en billots d'une dizaine de pieds, et abandonné sur le sol jusqu'au printemps.

Le Canadien est le meilleur bûcheron que l'on connaisse. Deux hommes peuvent faire aisément, dans leur hiver, quinze arpents de terre neuve ; c'est ainsi qu'on appelle le défrichement. Quant aux souches et aux racines, on ne s'en inquiète point ; elles pouriront dans la terre, à moins qu'au bout de quelques années, on ne les en extraie, au moyen de puissants "arrache-souches."

Le colon passe l'hiver dans ces rudes travaux. Si ses enfants sont en âge, il les envoie aux chantiers, d'où ils reviendront, avec une centaine de piastres, au printemps.

Vers la fin du mois de mars, lorsque le soleil a pris de la force et que la neige s'est ramollie, c'est le temps où la sève monte au tronc des érables. Le colon part pour sa sucrerie. Il dresse à la hâte une cabane, établit un foyer, sur lequel il suspend un énorme chaudron. Les arbres entaillés d'un coup de hache, ou percés à la tarrière, coulent abondamment, et la sève, suivant la petite

20

goudrelle de bois fichée dans la plaie, tombe goutte à goutte dans une auge en bois ou dans un vaisseau en fer blanc. Cette eau limpide, au goût légèrement sucré, est versée dans la chaudière.

Après quelques heures d'ébullition sous un feu vif et régulier, la sève, dégagée de la vapeur d'eau qui s'échappe en nuage blanc, s'épaissit et forme de la melasse ou sirop d'érable. Souvent on la retire en cet état pour la livrer au commerce. D'autre fois on poursuit la cuisson jusqu'à ce que le sirop commence à granuler et devienne sucre. Il ne reste plus alors qu'à le verser dans des moules, d'où il sortira, sous la forme de tablettes dorées, prêt à être mis en vente sur les marchés. Une sucrerie de deux cents pieds d'érables peut donner, en saison favorable, deux cents livres de sucre.

Si l'abattage des arbres est un rude travail, le brûlage est plus dur encore. On se sert rarement de bœufs au Canada, où les chevaux abondent. Le bœuf est néanmoins indispensable à cette première étape de la colonisation. Là où le cheval, trop ardent, courrait risque de se blesser, au milieu des fondrières et des embarras, le bœuf plus tranquille, traîne en sécurité les énormes billots qu'on amoncelle et dont on fait des bûchers, large de douze pieds et hauts de huit, formant des brasiers dont les lueurs sinistres éclairent au loin l'obscurité des bois. On gardait jadis la cendre pour en faire de la potasse. La terre une fois défrichée et nettoyée, est prête à ensemencer. Au dégel, en fin de mai, ou au commencement de juin, on passe sur le sol obstrué de troncs et racines, non la charrue qui se briserait, mais une lourde herse triangulaire, aux dents énormes, qui déchire la croute raboteuse, et recouvre le grain qu'on jette au vent. La récolte est superbe dans ces terres vierges ; les blés et les avoines poussent drus et couvrent bientôt, comme d'un vert manteau les troncs calcinés et les roches.

On ne fait plus de potasse aujourd'hui. Cette industrie comme tant d'autres, a disparu. Mais pendant de longues années elle a été la principale ressource du colon. Il s'établissait près de l'eau, et faisait bouillir ses cendres. La première lessive évaporée prenait le nom de salin. On répétait les cuissons, jusqu'à ce que le salin fut devenu à son tour de la potasse. De quinze arpents

de défrichement on tirait parfois neuf cents minots de cendres, qui donnaient sept barils de potasse, lesquels, au prix de trente shellings le quintal, rapportaient de cent vingts à cent soixante piastres.

Rien de plus pur que cette vie d'isolement absolu. Le colon ne voit des êtres humains que lorsqu'il va au village, renouveler ses provisions. Pendant l'hiver il ne marche qu'en raquettes, sur un sol couvert de deux ou trois pieds de neige ; en automne et au printemps, c'est pis encore, il risque d'enfoncer dans les bas-fonds marécageux. Inutile de penser à des voitures dans ces fondrières : heureux est-il, quand il fabrique, avec quelques branches fourchues, une claie recourbée sur laquelle ses bœufs traîneront sa famille et ses vivres. C'est ainsi qu'il peut, à de rares intervalles, partant de bonne heure, assister au service divin.

La pêche et la chasse lui sont d'un grand secours pour rompre la monotonie de son ordinaire, A sa perpétuelle soupe aux pois, à ses crêpes, à ses omelettes et grillades de gros lard il ajoute quelques tourtres et quelques perdrix, ou, les jours de maigre, quelques poissons pris au lac voisin, tel que truites, anguilles, carpes, brochets, maskinongés, perches, barbottes et barbues.

En été, le colon doit lutter contre un microscopique mais terrible ennemi, le maringouin et ses congénères, le moustique, le brûlot et les mouches. Pendant quelques semaines, de mai et de juin, la vie devient intolérable dans les bois, jusqu'à ce que les grandes chaleurs, en desséchant le sol, aient chassé ce fléau dans les marais. Heureusement que la colonisation les fait disparaître.

Pendant que le père travaille aux champs les petits enfants vont aux fruitages ; ils cueillent en abondance bluets, fraises, framboises et groseilles sauvages, dont la mère fait des plats exquis, des confitures et des liqueurs.

La vache laitière, agitant sa sonnette, cherche dans le bois voisin, sa nourriture de feuilles et de bourgeons, tandis que, plus craintives, à cause du renard, les poules se tiennent près du logis.

Le colon intelligent varie ses cultures et ne met pas, comme on dit, tous ses œufs dans le même panier. Les récoltes sont toujours chanceuses et les gelées sont à craindre dans ces terres neuves et détrempées. C'est ainsi que dans un désert de quinze arpents, il en sèmera huit en blé et en avoine, quatre en orge et en sarrazin, trois en pois, en patates et en jardinages, tels que blé d'inde, rabiolles, choux, navets, raves, carottes, oignons, poireaux......

Il ensemencera les alentours de sa maison de graines de mil, pour préparer des prairies, ou tout au moins des pâturages ; il se hâtera de planter aussi quelques arbres fruitiers, des pruniers, des pommiers ; il n'oubliera pas, non plus, les fraisiers, les gadeliers, les framboisiers, pour qui ce pays est une terre de promission.

Si tout réussit au gré de ses désirs, sa récolte lui donnera les chiffres suivants :

Blé..............................	80	minots.
Avoine..............................	160	—
Orge..............................	40	—
Sarrasin..............................	50	—
Pois..............................	10	—
Patates..............................	200	—
Racines..............................	1000	—

Il pourra vivre abondamment dès lors, réserver sa semence, et vendre encore pour cent vingts piastres de produits.

Telle est la première année du colon. Il lui restera cependant bien d'autres travaux à faire. C'est le temps de lever une grange pour rentrer ses moissons et battre son grain pendant l'hiver. Un peu plus tard il bâtira sa maison. Il lui faudra aussi acheter de coûteux instruments agricoles, du bétail dont l'élevage est la vraie ressource de nos campagnes, et puis quand le chemin s'ouvrira, une carriole.

Le chemin en effet, ne tardera point à s'ouvrir. Le gouvernement, sur la demande du missionnaire et des notables, fera des allocations suffisantes. Bientôt les lots se prendront et les voisins

commenceront à affluer. Peu à peu la terre acquerra de la valeur ; on construira une chapelle , une école ; le colon paiera ses dettes et se transformera en habitant.

Malheureusement, il n'en est pas toujours ainsi. Le plus souvent, au contraire, le défricheur a du malheur ; il se décourage et il abandonne sa terre avant d'avoir réussi. D'autres viendront après lui qui prospéreront et s'enrichiront sur ses ruines. L'état de pionnier chez certains hommes est une vocation. On les voit aller toujours de l'avant, enfants perdus de la civilisation. On dirait que le succès et le bien-être les laissent indifférents. Après dix années d'un travail acharné, ils vendent pour quelques centaines de piastres leur terre à un fermier plus aisé, et tout heureux de leur marché, ils s'enfoncent de nouveau dans la forêt pour recommencer leur rude existence.

Telle est la vie du colon. Aucun européen n'y peut tenir. Il fera, s'il est sage, comme notre riche fermier, et au lieu de s'établir sur une terre neuve, il achètera à bon marché un lot déjà ouvert et bâti.

LES MISSIONNAIRES AMBULANTS.

Tel peuple tel missionnaire. On ne saurait trop admirer les vétérans du sacerdoce qui nous ont précédés dans le pays. Le missionnaire n'avait point, à vrai dire, de demeure permanente, tant il était souvent absent. Le manque de chemins rendait impossible l'usage des voitures ; heureux quand il pouvait trouver un cheval. Il parcourait, l'hiver, en raquette, l'été, à pied ou en canot d'écorce, d'énormes distances, accompagné d'un guide ou d'un serviteur. Dans sa valise il portait un calice et les ornements sacrés. Il descendait dans l'humble cabane du colon, partageait son lit et ses repas. La nouvelle de son arrivée dans un canton se répandait comme l'éclair et, de quatre ou cinq lieues à la ronde, les catholiques accouraient pour assister à la mission. Le Père baptisait alors les nouveaux nés, faisait le catéchisme aux enfants, allait voir les malades et bénissait la fosse des morts, Il s'informait des abus qui s'étaient glissés dans la communauté et les corrigeait en termes énergiques. Parfois, quand il s'agissait

d'ivrognerie, il ajoutait aux discours des gestes plus énergiques encore, et châtiait lui-même les coupables confus. Rien n'était oublié, pas même la quête, qui était abondante.

On se confessait toute la nuit, et le lendemain, sur une table, dans la chambre de la demeure, il offrait le saint sacrifice. La maison était toujours trop petite pour la foule des catholiques qui étaient accourus et qui attendaient à jeun, pour avoir la consolation de communier.

Lorsque la communauté devenait plus nombreuse et commençait à prospérer, on parlait de construire une chapelle. C'était un monument peu somptueux, une salle en troncs équarris, dans le le genre de nos écoles rurales d'aujourd'hui. Des catholiques généreux offraient quelques arpents de terre pour l'église et le presbytère futurs. Souvent, des riches protestants fermiers ou bourgeois de chantier, flairant une bonne affaire, donnaient libéralement un emplacement dans leur domaine, espérant bien qu'un jour, autour de l'église, un gros village se formerait.

Ainsi vivait le missionnaire, voyageant de district en district, et passant des mois entiers sans retourner à son logis. Il se reposait ensuite quelques semaines, et envoyait à son évêque un rapport circonstancié sur l'état spirituel et temporel de ses ouailles.

Cette vie si dure et si agitée, avec ses péripéties, ses luttes contre les orangistes, les réfutations triomphantes des prédicants, ne manquait point d'un certain attrait ; l'on a vu plus d'un vieux curé retiré dans les délices d'une belle paroisse du Bas-Canada, se rappeler avec regret les travaux de sa jeunesse,

CHAPITRE V.

BYTOWN-OTTAWA—1848-1861.

LA VILLE.—LES PAROISSES.—LE SÉMINAIRE.—LE COLLÈGE.—LES ÉCOLES.—LES SŒURS GRISES.—L'HÔPITAL.—L'INSTITUT CANADIEN

AVANT de raconter l'histoire de Bytown, de 1848 à 1861, il convient de décrire en quelques mots, la merveilleuse fortune de cette ville.*

Nous avons vu que le canal Rideau avait donné naissance à Bytown. Ce travail militaire, qui coûta quatre millions de dollars au gouvernement impérial, attira sur Bytown les regards du monde politique. En 1832, Philémon Wright déclara en pleine chambre législative, à Québec, que la future capitale du pays serait la Place des Rideaux, comme on appelait alors notre ville.

Animés par cet espoir, les habitants de Bytown se montrèrent dès 1837, partisans de l'union législative des deux Canadas, et proposèrent leur ville pour le chef-lieu de la colonie. L'union, une fois réalisée (1841) ils pétitionnèrent énergiquement afin que le siège du gouvernement, qui était alors à Kingston, fut transféré à Bytown. On dit que le gouverneur-général, lord Sydenham, les appuyait de tout son pouvoir. Malheureusement, sa mort tragique, qui survint peu après, fit évanouir leurs beaux rêves.

En 1849, la révolution de Montréal, qui priva, à tout jamais, cette ville de son titre de capitale, rendit l'espoir aux entreprenants citoyens de Bytown. Ils ne cessèrent, dès lors, de prier, de solliciter, d'écrire, d'envoyer des messagers en Angleterre, à Toronto,

* Benjamin Sulte : Papiers divers.

à Québec, partout, faisant valoir l'importance stratégique de leur ville, son éloignement des Etats-Unis et sa position centrale, entre les deux provinces. Toutefois, les grandes villes du Canada se riaient de cette étrange ambition d'une bourgade perdue au milieu des bois.

En 1853, Bytown fut unie, par le chemin de fer de Prescott, à la ligne du Grand-Tronc sur le Saint-Laurent, et mise ainsi en communication avec Montréal et Toronto. L'année suivante, Bytown, qui comptait déjà dix mille habitants, demanda et obtint sa charte de cité. Mais, comme tous les ingrats, elle rougit de porter plus longtemps le nom bizarre de son fondateur et, en souvenir du beau fleuve qui coulait à ses pieds, elle voulut prendre, désormais, le titre plus pompeux d'Ottawa.*

En 1858, son sort se décida. Depuis l'union des provinces, le Canada n'avait plus de capitale. A chaque session les chambres se transportaient alternativement à Kingston, Montréal, Québec et Toronto. Chacune des deux provinces se disputait l'avantage de posséder le gouvernement. Il n'était point d'intrigues auxquelles on n'eut recours. Enfin, de guerre lasse et ne pouvant en venir à un accord, le parlement résolut d'en référer à la reine et de s'en remettre à sa volonté. Les mêmes raisons qui avaient jadis déterminé le gouvernement impérial à choisir Bytown pour tête du canal Rideau, militèrent encore une fois en sa faveur, (31 décembre 1857) et Ottawa fut proclamée capitale du Canada à la grande déception des députés des deux provinces, qui protestèrent bruyamment.

Il fallut pourtant s'incliner devant la volonté souveraine. Le 2 décembre 1859, commença le creusement des fondations des bâtisses parlementaires et, le 1er septembre 1860, le prince de Galles vint en personne poser la première pierre de ce monument.

Les départements ou ministères ne furent achevés qu'à l'automne de 1866, mais dès l'année précédente, une partie des bureaux étaient installés. La première session parlementaire, dans le nouveau palais d'Ottawa commença en juin 1866. Des

---

* Dans l'Iona, le Kansas, le Minnesota, le Wisconsin, le Michigan l'Illinois et l'Ohio il y a sept villes et quatre comtés du nom d'Ottawa.

travaux supplémentaires furent poursuivis jusqu'en 1877, à laquelle époque ils furent officiellement déclarés terminés. Cet ensemble de construction coûte environ quatre millions de dollars, et dépasse en magnificence tout ce qu'on peut trouver en Amérique, sauf peut-être les capitoles de Washington et d'Albany.

Mgr. Guigues, se conformant au nouvel ordre de choses demanda et obtint du saint siège, le 4 juin 1860, le changement de titre de son diocèse, qui fut appelé désormais diocèse d'Ottawa.*

PAROISSES DE BYTOWN.—EGLISE CATHÉDRALE.

Nous avons raconté, en détail, l'histoire de l'église de Bytown, jusqu'en 1848. L'église avait été construite sur un terrain donné par l'ordonnance militaire, comme nous avons vu. Ce ne fut, qu'en 1854, que l'acte définitif de donation fut enregistré. De même, les mille louis prêtés, en 1845, par les Pères Oblats, furent remboursés, le 17 février 1856, par l'évêque.

Immédiatement après son installation à Bytown, Mgr. Guigues fit prêcher à la cathédrale une grande retraite, probablement par le Père Chevalier, qui prêcha beaucoup dans le diocèse, à cette époque. Le fruit principal de cette retraite fut la fondation de la société des dames de Sainte-Anne. Pendant l'hiver suivant un dernier appel fut fait à la population, pour l'achèvement des travaux intérieurs de l'église. Mgr. donna sa souscription, cinquante louis, qu'il venait de recevoir pour ses œuvres. La population catholique, quoique fort éprouvée par la crise financière qui sévissait alors, fit généreusement ce qu'elle pût. Les pauvres donnèrent de leur nécessaire, comme toujours ; car disons-le en pas-

* Cum R. P. D. Eugenius Bruno Guigues, Epus Bypollianus exponi ecerit S. Congni de Prop. Fide ad decorem et utilitatem suæ diæceseos pertinere ut sublato ab ea titulo Bypolitano à flumine Ottawa in posterum appellaretur ; E. C, a RR. PP. mandato, S. Congregationis in generalibus comitiis habitis, die 4 junii 1860, censuerunt supplicandum SS. mo ut petitioni prædicti antistitis benigne annuere dignaretur.

Quam quidem S. Concilii sententiam quum retulisset S. mo D. N. Pio IX in audientia ejusdem diei 4 junii R. P. D. Cajetanus Bedini Archip. Theb. Sec. SS. mus eam approbavit ac præsens pro petita tituli mutatione decretum jussit expediri.

Datum Romæ ex æd. S. C. de Prop. Fide, 12 junii 1860.

A. B. Barnabo, Præf.

sant, c'est sur les pauvres que l'Eglise compte au Canada, le bons pauvres de Jésus-Christ. On vit des ouvriers, pères de famille, se priver de leur repas pour apporter leur obole au Père Dandurand. Les travaux reprirent lentement mais sans arrêt, sous la direction de cet habile et excellent prêtre, qui fut pendant tout le temps qu'il passa à Bytown, le seul architecte de la cathédrale.

L'orgue fut commencé également en 1848 ; et fut l'œuvre du facteur Casavant, pere des célèbres fabricants actuels. Un ouvrier sculpteur de la ville, M. Flavien Rochon, travailla avec lui. Plus tard, M. Mitchell de Montréal, restaura et augmenta ce bel instrument.

Cependant la construction d'un évêché s'imposait, car la paroisse ne possédait pas même un presbytère. Il fut commencé le 1er mai 1849, et, un an plus tard, jour pour jour, le clergé paroissial s'y installa, avec l'évêque. Cet édifice qui n'avait rien de monumental, coûta £1,484, y compris l'ameublement. C'est l'archevêché actuel, sauf quelques modifications de peu d'importance. A la place de la sacristie était le séminaire, dont les cellules ont dû, depuis, être rasées pour satisfaire aux exigences des compagnies d'assurances, En revanche, on a prolongé de quelques pieds la bâtisse principale, à l'orient.

Le personnel paroissial se composait, en 1849, des PP. Allard, supérieur, Dandurand, curé d'office, Molloy et Ryan. D'autres prêtres logeaient avec eux à l'évêché ; les professeurs du collège et du séminaire, et probablement les PP. Clément, Déléage, Laverlochère, Bourassa et Brunet, missionnaires, lorsqu'ils rentraient de leurs voyages.*

---

* Le Père Jean François Allard, oblat, naquit en 1807, en France ; arriva en 1843 au Canada ; fût maître des novices et supérieur de la maison de Longueuil ; vint à Bytown, d'où il partit pour la mission de Natal, dont il était nommé le premler évêque. Il mourut à Rome, le 26 septembre 1889.

Hercules-Thomas Clément, oblat, né à Saint-Cuthbert, le 26 mai 1820, ordonné en 1845, missionnaire des sauvages jusqu'en 1853. Depuis cette date curé à Saint-Romuald, à Sainte-Rose et à Rawdon. Retiré, et tué accidentellement par un train de chemin de fer, le 18 janvier 1891.

Louis-François Déléage, oblat, né en France, diocèse du Puy, le 14 décembre 1821, arrivé au Canada en 1848, ordonné, peu après. Missionnaire à South-Gloucester, près Ottawa, envoyé en 1852 à Maniwaki, où il fut longtemps supérieur, Décédé le 1er août 1884, à Ottawa.

Comme nous l'avons dit, les prêtres de Bytown avaient la charge des missions voisines de Gloucester, d'Osgoode et de March dont nous reparlerons plus tard.

En 1851, le Père Allard partit pour la mission de Natal, Afrique, dont il était nommé le premier évêque. Il fut remplacé, à Bytown, par le Père Aubert, qui devint vicaire-général du diocèse.

Le Père Ryan quitta à son tour la cathédrale. Le Père Richard Moloney lui succéda (1854-55) et fut chargé de la partie irlandaise de la paroisse.†

En 1853, la cathédrale se trouvant dans un état d'avancement satisfaisant, Mgr. Guigues voulut profiter du voyage de Mgr. Bedini, nonce du pape en Amérique, pour l'inviter à consacrer solennellement cette église. La cérémonie s'accomplit avec une magnificence extraordinaire, comme en témoigne l'acte suivant :

PROCÈS VERBAL DE LA DÉDICACE DE LA CATHÉDRALE DE BYTOWN.

" L'an 1853, le quatre du mois de septembre, jour de dimanche, l'église-cathédrale de Bytown, sous le vocable de la Très-Sainte et Immaculée Vierge Marie, a été consacrée par Son Excellence Monseigneur Cajetan Bedini, archevêque de Thèbes, nonce de Notre Saint-Père Pie IX, heureusement régnant, auprès de l'empereur du Brésil, ambassadeur extraordinaire auprès du président des Etats-Unis d'Amérique. Le même prélat a également consacré le maître-autel dans la cérémonie de ce jour ; et dans le tombeau de l'autel ont été mis des ossements de saint Victor, martyr, et le corps tout entier de sainte Félicité, martyre, qui a été découvert à Rome, dans les catacombes le 22 janvier 1850. Dans l'acte authentique, il est constaté que le nom de Félicité est un nom propre. La cérémonie s'est faite avec beaucoup d'éclat et au milieu d'un peuple considérable et recueilli. Mgr. Eugène Guigues, évêque de Bytown et Mgr. Joseph Larocque, évêque de Cydonia et coadjuteur de Mgr. l'évêque de Montréal,

† Richard Moloney, oblat, né le 22 février 1822, à Cork ; ordonné le 1er avril 1850 ; arrivé au Canada le 11 août de la même année ; nommé à Ottawa en 1854.

étaient présents ainsi que plusieurs prêtres. La municipalité de la ville a assisté en corps à la dédicace ainsi qu'à la grand'messe."

Dans le courant de l'année 1858, on acheva les deux tours de l'église et on y plaça trois belles cloches. Ces tours sont d'une grande élévation et d'une parfaite élégance. Malheureusement les clochers qui les surmontent, étant en bois, devront, dans un avenir peu éloigné, être remplacés par une superstructure plus solide et plus coûteuse.

EGLISE SAINT-PATRICE.

La cathédrale ne pouvait plus suffire depuis longtemps à la population toujours croissante. Dès 1846, les catholiques de la haute-ville avait loué un appartement dans la maison d'un M. McCarthy,* où un prêtre de l'évêché allait chaque dimanche, leur dire la messe. En 1852, Mgr. Guigues acheta, pour la somme de douze cents piastres, une petite église méthodiste, rue Sparks, No 258, dans laquelle il fit des réparations, qu'il bénit et livra au culte le 31 mai 1852, sous le patronage de saint André.† Les prêtres de l'évêché continuèrent à desservir cette chapelle jusqu'en 1855, époque à laquelle elle fut érigée en paroisse séparée et confiée au P. Dawson.‡ Ce bon père agrandit l'église, acheta un orgue et des ornements, mais comme le digne homme se distinguait beaucoup plus par ses talents littéraires que par ses qualités d'administrateur, il ne tarda pas à s'embarrasser dans de telles difficultés financières qu'il fut obligé de renoncer à un fardeau trop lourd pour ses épaules. (11 août 1861). §

Les Oblats reprirent alors la desserte de cette paroisse.

---

* Rue Sparks, 401. Cette maison est aujourd'hui occupée par M. Landreville, voiturier.

† Cette petite église en pierre est aujourd'hui détruite. Elle était située dans un terrain vague, entre le bureau de Thackray et Cie et le magasin de M. Parker, teinturier, rue Sparks, 260.

‡ Æneas MacDonell Dawson, né en Ecosse le 13 juillet 18..., fit une partie de son éducation en France. Chapelain du couvent de Sainte-Marguerite d'Edinbourg en 1842. Arrivé au Canada en 1854. Curé de Saint-André d'Ottawa en 1855, d'Osgoode en 1870. Retiré en 1879. Mort à Ottawa en janvier 1895. Ecrivain distingué. (Rép. Gén. du clergé.)

§ Le premier acte que nous trouvons dans les registres de la paroisse Saint-Patrice est le baptême de Michael, fils de Michael Reddie et de May Wynne, signé Æneas Dawson, 16 décembre 1855.

ÉGLISE SAINT-JOSEPH.

L'église Saint-Joseph date de la translation du collège sur la Côte-de-Sable. Commencée à la fin de 1856, elle fut bénite et livrée au culte le jour de la fête de saint Joseph, 1858. C'était un édifice fort convenable pour le temps, situé, comme l'église actuelle, au coin des rues Wilbrod et Cumberland.

Le Père Alexandre Trudeau en fut le premier curé.* Le premier acte que nous trouvons dans les registres de cette paroisse, est le baptême d'une enfant, Marie-Louise Melvina Lafleur, 8 mars 1858.

Le Père Trudeau ne resta qu'une année à l'église Saint-Joseph. Dès le 23 juilliet 1859, nous voyons, dans les registres, la signature du Père William Corbett, son successeur. Ce dernier, lui aussi, ne fit que passer ; le premier acte du Père F. A. Coopman, troisième curé, est daté du 26 août 1860.

L'année suivante le Père Tabaret, supérieur du collège fit don d'un orgue à l'église Saint-Joseph.

LE SÉMINAIRE ET LE CLERGÉ DE BYTOWN. (1848-1861).

Un des grands chagrins de Mgr. Guigues, en prenant possession de son siège avait été le départ des anciens missionnaires et l'extrême pénurie de prêtres dans laquelle il se trouva. Il y suppléa autant que possible, en appelant autour de lui un certain nombre de religieux de sa congrégation, mais cette mesure temporaire ne l'empêcha point de faire tous ses efforts pour arriver à la formation d'un clergé séculier.

Une partie de l'évêché fut aménagée en séminaire. C'est la

---

* Alexandre-Jean-Ovide Trudeau, oblat, naquit le 16 février 1823, à Montréal. Ordonné à Marseille, le 18 décembre 1847, il fut envoyé à la mission de Buffalo, puis au collège d'Ottawa, 1856. Il habita successivent les résidences de Saint-Sauveur de Québec, 1859, de Saint-Pierre de Montréal, 1862, de Lowell. 1873. Il mourut le 16 novembre 1885.

Nous ne savons rien du Père Corbett, sinon qu'il mourut à Maniwaki, le 4 juillet 1864.

François Coopman, oblat, né le 26 mars 1826, en Belgique, ordonné à Ottawa. le 17 janvier 1852 ; missionnaire à Gloucester et à l'Orignal, 1853 ; à Burlington, 1855 ; à Québec, 1856 ; au Labrador, 1858 ; professeur au collège Saint-Joseph, 1860 ; à Buffalo, 1862 : à Liverpool, Angleterre, 1865.

(Répertoire Général du Clergé.)

sacristie actuelle. Cette sacristie avait alors trois étages, dont l'un, le supérieur, a été démolie depuis, pour satisfaire aux exigences des compagnies d'assurance qui le trouvait dangereux. Cet étage supérieur, divisé en cellules, servit de dortoir aux séminaristes. L'étage du milieu, sacristie d'aujourd'hui, comprenait les salles de classe. Enfin, l'étage inférieur était seul employé au service de la cathédrale. Les dimensions plus qu'exigües de cette construction indiquent bien les proportions modestes qu'avaient toutes les œuvres de l'époque et le petit nombre d'ecclésiastiques qu'elle reçut. Ces jeunes gens suivaient les leçons de quelques pères oblats de l'évêché et ils allaient, à leur tour, faire la classe au collège. Lorsqu'en 1856 le collège fut transféré rue Wilbrod, une aile du nouvel édifice fut réservée au séminaire, qui se trouva, ainsi définitivement organisé.

Mgr. Guigues se demanda où il pourrait bien trouver des vocations pour ses pauvres et pénibles missions. Il était inutile de les chercher au Canada, car les diocèses de Québec et de Montréal pouvaient alors à peine se suffire. Il se résolut donc à les demander à la France et à l'Irlande, jusqu'à ce que son collège fut en état de pourvoir aux nécessités locales. Dans tous les voyages qu'il fit en Europe, il eut toujours ce grand objet en vue, et il ne cessa point d'y travailler efficacement. La jeunesse cléricale de Gap, son diocèse d'origine se prit d'enthousiasme pour l'évêque de Bytown et l'aurait suivi en masse si l'évêque, Mgr. Depery, alarmé des proportions que prenait cet exode, n'y eut promptement mis obstacle. Quoiqu'il en soit, le diocèse d'Ottawa est redevable à la France d'une quarantaine de ses prêtres séculiers, sans compter un nombre plus considérable encore de religieux. L'Irlande lui en fournit également un chiffre important.

Mgr. Guigues trouva, pour seconder ses vues, un ami fidèle dans la personne du vénérable abbé Blanchard, supérieur du séminaire de Gap. Ce prêtre, envers qui nous ne saurions jamais être assez reconnaissants, organisa le recrutement des séminaristes. Il eut la bonne idée de les envoyer jeunes à Bytown pour leur permettre d'apprendre plus facilement l'anglais, pendant que leur mémoire avait encore de la souplesse. Il les expédiait par cara-

vanes au frais de la Propagation de la Foi. Le plus âgé ou le plus expérimenté servait de chef et portait la bourse. Le premiers arrivèrent le 18 octobre 1852 ; c'étaient MM. Alméras, Michel, David et Lauzier.

Voici la liste des prêtres réguliers et séculiers ordonnés par Mgr. Guigues, depuis 1848, jusqu'à 1861, inclusivement. Dans les décades subséquentes, cette liste prenant des proportions trop considérables, à cause des divers scolasticats établis à Ottawa, nous ne ferons plus mention que des prêtres attachés au diocèse.

29 octobre 1848 .....Le Père François-Régis Déleage, oblat, français, né à Sainte-Sigolène, diocèse du Puy, le 14 décembre 1821 ; missionnaire au Canada ; décédé à Ottawa le 1er août 1884.

1er avril 1849........Le Père André-Charles Arnaud, oblat, français, né à Visan, Vaucluse, le 2 février 1826 ; missionnaire au Canada ; résident à Betsiamis jusqu'en 1891.

6 mai 1849 ....Le Rév. Patrick McGoey, irlandais, né à Armagh, le 2 mars 1817, qui passa sa vie dans le diocèse.

22 septembre 1849... Le Rév. Joseph Bouvier, français, né à Thodure, Isère, le 14 mars 1824 ; amené au pays par les oblats. Il passa sa vie dans le diocèse.

24 décembre 2849 ....Le Père Napoléon Mignault, oblat, canadien, né à Chambly. Il partit en 1852, pour les Etats-Unis.

25 avril 1850..... ...Le Rév. François Perret, français, né le 16 juillet 1826, mort en 1851.

25 mai 1850..........Le Père William Corbett, oblat, irlandais, mort à Maniwaki en 1854.

21 octobre 1850......Le Père Henri Tabaret, oblat, français, né en 1828, dont nous reparlerons.

13 avril 1851.........Le Rév. Arthur Ouellet, canadien, né à la Rivière-Ouelle, le 30 septembre 1824, mort au Calumet, en 1891.

27 juillet 1851..... .. Le Père L. François Babel, oblat, né près de Genève, en Suisse, le 23 juin 1826, missionnaire des sauvages jusqu'à nos jours.

27 juillet 1851........Le Père McDonagh, oblat, irlandais, né en 1826, parti en 1863 pour les Etats-Unis, mort à Ottawa, en 1893.

18 janvier 1852. .....Le Père Coopman, oblat, belge, né le 26 mars 1826, dont nous reparlerons.

6 mars 1852 ....Le Rév. Bernard McFeely, irlandais, né en 1826 ; fut missionnaire à Fitzroy, et partit en 1864, pour la Californie.

10 juin 1852. ....Le Rév. Michael Byrne, irlandais, né à Baltinanama, le 24 décembre 1820 ; passa sa vie dans le diocèse.

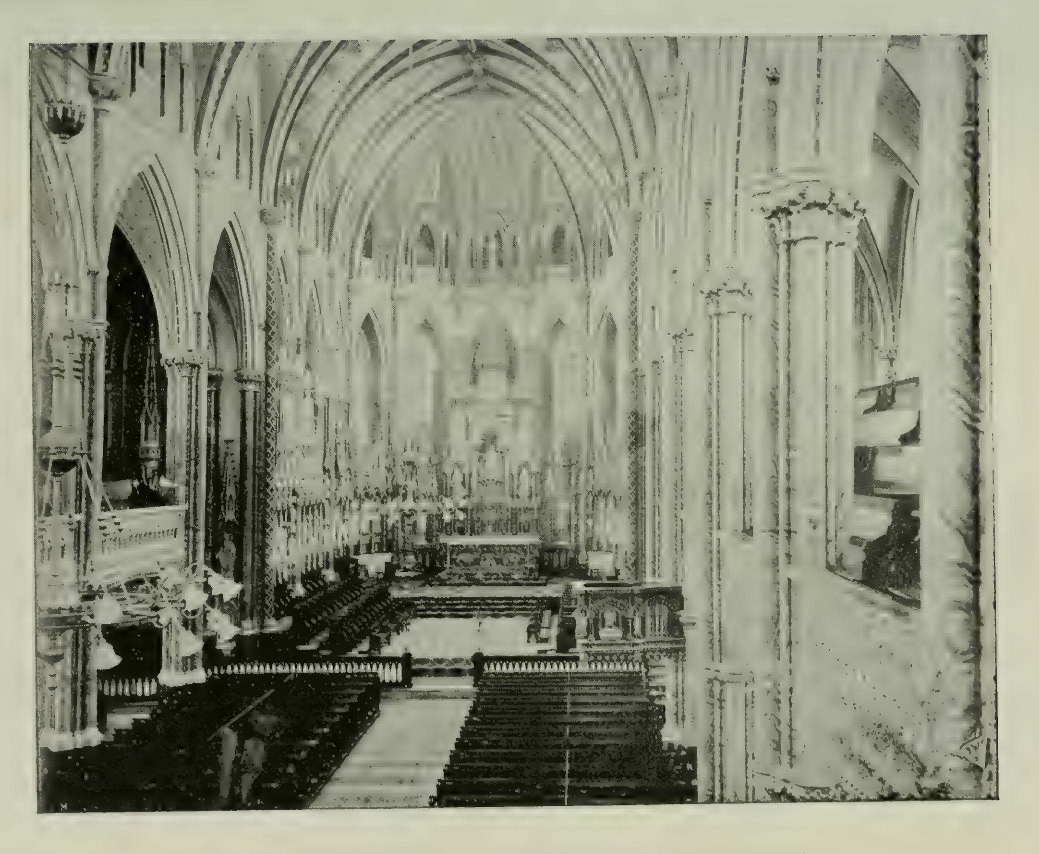
10 juin 1852..........Le Père François Andrieux, oblat, français, né en 1826, missionnaire à Maniwaki.

8 mai 1853..........Le Rév. Joseph Antoine Lauzier, français, né au diocèse de Gap, en 1828 ; mort à la Pointe-Gatineau, en 1862.

9 octobre 1853......Le Rév. Joseph David, français, né à Gap, quitta le diocèse en 1866.

8 juin 1854..........Le Rév. Arthur Mignault, canadien, frère de Napoléon Mignault, né à Chambly, partit pour les Etats-Unis, en 1859.

23 juin 1854..........Le Rév. John Collins, écossais, né à Edinbourgh le 14 mars 1824, passa sa vie dans le diocèse.



INTÉRIEUR DE LA BASILIQUE D'OTTAWA.

23 juin 1854..........Le Rév. François Michel, français, né au Puy Saint-Eusèbe, Hautes-Alpes, le 17 septembre 1828 ; est encore curé de Buckingham et plein de vie, chanoine de la cathédrale.

22 octobre 1854......Le Rév. Louis Alméras, français, né à Marseille en 1823 ; parti pour Cuba en 1867.

18 mars 1855 ....Le Rév. Michael Lynch, irlandais, parti pour les Etats-Unis en 1859.

18 mars 1855........Le Rév. Farrell Hand, irlandais, mort à Aylmer en 1858.

8 juillet 1855........Le Rév. John Gillie, irlandais, mort curé de Pembroke.

8 juillet 1855........Le Rév. Gustave Ebrard, français, né à Gap, mort à Wakefield en 1861.

Avant de poursuivre cette fastidieuse énumération, il convient de donner ici la liste officielle ou calendrier du clergé du diocèse à cette même date : 11 août 1855.

PÈRES OBLATS.

Au collège :—Les pères Tabaret, Soulerin et Mauroist. Il y avait en plus cinq séminaristes professeurs dont un, le père John Gillie, venait d'être récemment ordonné.

Missions sauvages :—Les pères Garin et Déléage.

Missions des chantiers :—Les pères Bourassa et Reboul.

Cathédrale d'Ottawa :—Les pères Dandurand, Molloy et Maloney.

PRÈTRES SÉCULIERS OU RELIGIEUX DANS LES PAROISSES.

PAROISSES.	CURÉS.	VICAIRES.
Saint-Eugène	RR. PP. Collins	
L'Orignal	O'Malley	Ebrard
Plantagenet	Alméras	Sterkendries.
Cumberland	Michel	
Gloucester	O'Boyle	Hand.
Richmond	O'Connell	
Huntley	Vaughan	
Fitzroy	McFeely	
Renfrew	Byrne	
Broomley	Strains	
Pembrooke	Mich. Lynch	
Les Allumettes	John Lynch	
Le Calumet	Ouellet	
Portage du Fort	Bouvier	
Aylmer	Mich. Lynch	
Chelsea	Hughes	
La Pêche	Lauzier	
Wakefield	McGoey	
Maniwaki	Déléage, Andrieux, Reboul, oblats	
La Gatineau	Ginguet	
Buckingham	Brady	
Bonsecours	Arth. Mignault	
Saint-André-Avellin	David	

Pères Oblats.... 11
Prêtres séculiers........................... 25

36

Continuons maintenant la liste de nos ordinations sacerdotales.

De 1855 à 1858, le séminaire semble s'être vidé. M. Alméras étant allé en France pour affaires de famille, fut chargé de ranimer le zèle des ecclésiastiques de Gap. Il s'acquitta heureusement de sa tâche.

18 avril 1858.........Le Rév. Antoine de Saunhac, français, de Toulouse, venu à Toronto avec Mgr. de Charbonnel, quitta le diocèse en 1867 ; curé de Cornwall.

18 avril 1858.........Le Père Joseph Lefebvre, oblat, canadien, né à Saint-Constant le 13 avril 1835, actuellement provincial des oblats.

21 juin 1858..........Le Rév. Paul Bertrand, français, de Gap ; retiré dans le diocèse.

17 juillet 1859........Le Rév. Casimir Guillaume, français, né à Vars, diocèse de Gap, le 4 mars 1830 ; passa sa vie dans le diocèse.

17 juillet 1859........Le Père James McGrath, oblat, anglais, né à l'île de Man, professeur au collège d'Ottawa, curé de l'église Saint-André ; résidant à Buffalo en 1867.

17 juin 1860..........Le Rév. Alph. M. Chaine, français, né à Rousset, diocése de Gap, le 9 février 1836 ; actuellement curé d'Arnprior.

17 juin 1860..........Le Rév. J-B. O'Brien, irlandais, né en 1830 ; mort à Ottawa le 9 mars 1869.

17 juin 1860..........Le Rév. Onésime Boucher, canadien, né à Lotbinière le 23 décembre 1833 ; parti aux Etats-Unis en 1887.

17 juin 1860..........Le Rév. Antoine Brunet, français, du diocèse de Gap, né le 14 juillet 1835 ; actuellement curé du Portage-du-Fort.

17 mars 1861........Le Rév. Pierre Mancip, français, né à Saint-Pierre d'Argenton, diocèse de Gap, le 22 juillet 1835, mort à l'Orignal le 15 avril 1875.

17 mars 1861........Le Pére A. René Lebret, français, né au diocèse de Saint-Brieuc le 30 novembre 1829 ; missionnaire au Canada et aux Etats-Unis.

23 juin 1861..........Le Rév. Camille Gay, français, né à Chantemerle, diocèse de Gap, le 15 décembre 1837 ; actuellement curé de Gracefield.

8 septembre 1861 . . . Le Père Evariste Richer, oblat, canadien, né à Saint-Benoit le 30 mai 1833 ; missionnaire au Canada.

A cette longue liste, il faut ajouter les noms de quelques prêtres ordonnés en dehors du diocèse. Tels sont les RR. PP. Pallier, Vaughan, Strain, O'Malley, O'Boyle, Jouvent, Madden, Pian.*

Dans son rapport du 5 octobre 1861, Mgr. Guigues pouvait donc constater avec un légitime orgueil, que de 16 prêtres réguliers et séculiers qu'il comptait en 1848, son clergé s'était élevé à celui de 47.

En voici une liste. Ce sont les signatures d'une lettre adressée à Pie IX en août 1862.

J. Guigues, Ev.	P. McGoey	O. Boucher
D. Dandurand, V.-G.	J. Bouvier	A. Chaine
J. Tabaret, V.-G.	F. McDonagh	P. Michel
L. Ginguet	L. Ouellet	C. Gay
P. O'Connell	B. McFeely	D. Casey
J. Brady	L. Jouvent	L. Frémont
E. Vaughan	J. J. Collins	R. de Saunhac
J. O'Boyle	J. David	J. O'Brien
J. Lynch	J. Gillie	A. Brunet
M. Bourassa	J. Bertrand	J. Mancip
J. Byrne	C. Guillaume	J. L. O'Connor

* Ant.-Alexandre Pallier, oblat, français, né à Pomwey, Meurthe, le 9 décembre 1827 ; ordonné à Aix le 21 septembre 1850 ; arrivé au pays le 27 avril 1851 ; missionnaire à Gloucester ; à Montréal (1857) ; chapelain de l'hôpital d'Ottawa (1862) ; supérieur de la mission de Plattsburg (1863) ; curé de l'église Saint-Joseph d'Ottawa (1868) ; chapelain du monastère du Refuge (1894).

Edward Vaughan, irlandais, né à Mayo le 8 juin 1813 ; ordonné le 11 septembre 1836 ; curé d'Almonte en septembre 1848 ; mort à la trappe de Tracadie en 1882.

Antoine O'Malley, irlandais, né à Balynrobe, le 17 avril 1816 ; ordonné le 18 mai 1847 ; arrivé au Canada le 24 juin de la même année ; curé de l'Orignal en 1854 ; retourné dans son pays en 1884.

Laurent Jouvent, français, né à Valserre, diocèse de Gap, le 17 mars 1829 ; ordonné le 19 juin 1851 ; arrivé au diocèse d'Ottawa le 11 décembre 1857 ; curé de Grenville, de Chatham, de Thurso, de Buckingham, de Pembrooke : en 1874, curé de Sainte-Anne d'Ottawa et vicaire-général. Rentré dans son pays en 1881.

Nous ne savons presque rien sur les PP. Strain, O'Boyle et Madden.

Toutes ces notices biographiques ont été tirées du répertoire général du Clergé.

OBLATS.

A. Pallier	J. McGrath	M. Molloy
J. Mourier	N. Mauroit	M. Rabel
L. Reboul	P. Laverlochère	J. Tortel
R. Cooke	R. Déléage	J. M. Pian
G. Guillard	A. Lebret	J. Lefebvre

NOTA.—M. J. L. O'Connor n'était pas ordonné prêtre à cette époque, il signa sans doute en qualité de secrétaire.

LE COLLÈGE.

Une des premières préoccupations de Mgr. Guigues, en arrivant à Bytown, fut l'instruction de la jeunesse, jusqu'alors trop négligé. Les religieuses tenaient bien déjà quelques classes pour les enfants des deux sexes, mais quoiqu'on fît pour améliorer les conditions de l'enseignement primaire, ce n'était point assez au gré du saint évêque. Il voulait prendre possession de l'avenir, en formant parmi la jeunesse catholique, une classe d'hommes instruits, capables d'entrer dans les carrières libérales et de diriger un jour l'opinion. Pour arriver à son but, la fondation d'un collège classique était nécessaire. Immédiatement après son installation, 10 août, il fit donc construire dans les jardins de l'évêché, une modeste maison en bois adossée au chevet de la cathédrale, avec façade sur la rue de l'Eglise ; ce fut le premier collège. Ouvert le 26 octobre 1848, il compta d'abord quatre-vingt-cinq élèves, dont une trentaine de pensionnaires. Les pensionnaires couchaient au collège, mais ils prenaient leurs repas en ville.

Les premiers directeurs du collège de Bytown furent :

Le Rév. P. Chevalier, O.M.I., supérieur.*

Le Père Dandurand, professeur de philosophie.

Le Frère Tisserant, novice oblat, professeur de belles lettres.

Le Frère Mignault, novice, professeur d'éléments latins.

M. McGoey, séminariste, professeur d'anglais.

* Le Père Chevalier, oblat, né en France, en 1823, arrivé au Canada en en 1845, ne fit que passer à Bytown. Dès 1852, il fut envoyé aux Etats-Unis, où il devint supérieur des missions de Buffalo et de Plattsburgh.

De plus, deux frères convers oblats, pour les éléments de français, et des classes d'adultes le soir.

Comme on le voit, parmi ces premiers professeurs se trouvaient de jeunes ecclésiastiques, religieux et séculiers, pratique qui a été constamment suivie, jusqu'à nos jours, du moins pour les jeunes religieux. La plupart des anciens curés du diocèse ont enseigné au collège, tout en faisant leur séminaire.

Le 20 mai 1849, le collège fut incorporé, par acte du parlement, sous le nom de collège de Bytown. Il obtint même du gouvernement la promesse d'une petite allocation, à la condition de présenter aux chambres un état annuel de sa situation administrative et financière. Toutefois cette allocation ne courut qu'à partir de 1852.

Le personnel professoral de 1849 se composait comme suit :

R. P. Allard, supérieur.

P. N. Mignault, directeur.

M. O'Boyle, professeur de belles-lettres.

MM. Collins et A. Mignault, professeurs.

Le F. Triole et un autre frère, professeurs de français.

En 1850, le père N. Mignault devint supérieur pour céder la place, l'année suivante, au père Gaudet. Parmi les professeurs de cette époque, citons les PP. Brunet et Corbett.

Cependant la maison de bois temporaire ne répondait plus aux besoins d'un établissement de cette importance. On acheta donc d'un catholique irlandais, M. McCann, un terrain en face, coin des rues Sussex et de l'Eglise, sur lequel on bâtit le vaste et bel édifice en pierre connu aujourd'hui sous le nom d'école La Salle. Le collège y fit transporté, l'automne de 1853.

Sur ces entrefaites, un jeune religieux du plus grand intérêt, le père Tabaret, fut chargé de son administration. Le père Tabaret a marqué, non seulement dans l'histoire du collège, mais même dans celle du diocèse, une trace trop profonde pour que nous laissions périr son souvenir.*

---

* Notice biographique du Rév. P. Tabaret. (Ottawa 1886). Nous n'avons fait que résumer ce travail en y ajoutant quelques notes prises ailleurs.

Né à Saint-Marcellin, Isère, le 10 avril 1828, d'une famille pauvre mais profondément chrétienne, le P. Joseph-Henri Tabaret fut envoyé au collège de Bourg-du-Péage où il fit toutes ses études. Pendant les vacances de 1845, il entra au noviciat des oblats, à Notre-Dame de l'Osier. Son noviciat terminé, il fut envoyé au scolasticat de Marseille. Pendant ses études théologiques, il fut atteint d'une maladie grave qui faillit dégénérer en consomption, si bien que les médecins le déclarèrent perdu sans retour, à moins qu'il ne quittât la France. En ce moment, Mgr. Guigues, qui passait à Marseille, dans son premier voyage *ad limina*, et qui suppliait les supérieurs de lui donner des sujets pour son diocèse et en particulier pour son collège, apparut à tous comme l'instrument de la Providence. On ordonna diacre le fr. Tabaret et on lui remit une obédience pour le Canada. C'était bien en effet la Providence qui appelait le jeune religieux dans ce pays, aussi guérit-il, et renonçant à jamais revoir la France, il se donna de tout cœur à sa patrie d'adoption.

Ordonné prêtre le 20 décembre 1850, le P. Tabaret fut envoyé à l'Orignal en qualité de vicaire du père Médard Bourassa. Il resta deux ans dans cette importante et difficile mission, et sut gagner tous les cœurs par son zèle et l'aménité de ses manières.

En automne de 1853, il fut appelé à la direction du collège qui devait être l'œuvre et la gloire de sa vie.

Il trouva le collège dans un état lamentable. Point d'autres professeurs que des séminaristes ; presque point d'élèves, quinze pensionnaires et quarante externes ; encore moins d'argent.

De septembre 1853 à août 1856, le supérieur n'a eu, pour faire marcher son collège que ce qu'il retirait des élèves. Cette modique somme suffisait à peine à payer les gages d'une domestique, à faire face aux dépenses d'éclairage et de chauffage et à garnir la bibliothèque de quelques livres.

De fait, sur les 130 élèves que le collège comptait en 1856, 40 y étaient élevés gratuitement, et les autres payaient peu de chose. En 1854, le Père Tabaret fut nommé membre du sénat de l'Université de Toronto, honneur qu'il partageait avec un seul autre

catholique, le Dr. Hayes de Toronto, et qu'il n'accepta que dans l'espoir, vain d'ailleurs, d'être utile au collège d'Ottawa.

En 1855, le personnel du collège fut renforcé de deux hommes de mérite ; les PP. Soulerin et Mauroist, et l'on songea à bâtir un édifice plus considérable.

M. Besserer avait fait don en 1846, à la corporation épiscopale de Kingston d'un magnifique terrain dans la Côte-de-Sable, destiné à l'établissement d'un collège. Mgr. Guigues crut l'heure venue d'accomplir la volonté du donateur. Par ses ordres un vaste édifice s'éleva sur la rue Wilbrod. Ce fut la première aile de l'université actuelle. Dès l'année suivante le collège s'y transporta. C'est à cette époque que, par une convention entre Mgr. Guigues et Mgr. de Mazenod, supérieur général de la congrégation des Oblats, l'administration et la propriété du collège et de l'église Saint-Joseph furent trasportées définitivement à cette congrégation.

Voici la liste des professeurs du collège en 1855 :

Rév. Père Tabaret, supérieur.

Rév. Père Soulerin, professeur de rhétorique.

Rév. Pére Mauroist, belles-lettres et mathématiques.

M. John Gillie, méthode.

MM. Meehan et Collins, anglais.

M. O'Brien, surveillant.

Les trois premiers étaient des prêtres oblats ; les autres étaient des séminaristes.

Le personnel enseignant se composait, en 1856, du Père Tabaret, supérieur, des PP. Trudeau, Soulerin et Burtin, et d'un certain nombre de séminaristes. Les élèves étaient au nombre de 68 dont 15 pensionnaires. Le séminaire qui, jusque là, n'avait eu d'autre local qu'un étage de l'évêché, fut alors transféré au collège, dont il a toujours, depuis, occupé une aile. Les PP. Trudeau et Burtin en furent les directeurs.

En 1858, le Père Tabaret envoyé en France, au chapitre de sa congrégation, ramena trois nouveaux professeurs avec lui ; les PP. Tortel, Dédebant et Pian ; deux irlandais, les PP. Francis

Cooke et James McGrath, lui furent également adjoints. Le Père Tortel devint alors directeur du séminaire. Une ère de prospérité commençait pour sa chère maison.*

En 1861, fut construite et terminée, l'aile qui fait face à la rue Cumberland. La même année, l'honorable R. W. Scott, représentant de la ville d'Ottawa, obtint un amendement à l'acte d'incorporation du collège, qui prit, dès lors, le nom de collège d'Ottawa.

Dans le rapport présenté aux Chambres, à cette occasion, il était dit que le séminaire avait fourni, jusque là, trente-six prêtres au diocèse ; que le nombre des élèves était, actuellemenr, de 135, dont 54 pensionnaires, et que celui des professeurs était de vingt. Voici leurs noms : les Pères plus haut cités ; MM. Lefebvre, Derbuel, Barrett, Collins, Ralph, Long, McCarthy, Favre, Kelen, Génin, Kenly, Dusserre, Boucher et Thomas Duhamel, ecclésiastiques.

En 1862, le collège eut l'honneur de voir le Père Tabaret, son supérieur, nommé administrateur du diocèse pendant l'absence de Mgr. Guigues, et l'année suivante, vicaire-général.

---

* Augustin Gaudet, oblat, français, né à Corbelin, Isère, le 7 mai 1821, ordonné à Marseille, le 27 septembre 1847 ; arrivé au Canada le 3 novembre de la même année, chapelain du Bon-Pasteur et des sœurs de la charité à Ottawa ; supérieur au Texas, en 1895.

Alexandre-Marie Soulerin, oblat, né à Grenoble, le 3 août 1825, ordonné le 23 septembre 1848, arrivé la même année : retourné en France en 1862.

Nicolas-Victor Burtin, oblat, né à Metz, France, le 13 décembre 1828 ; ordonné à Marseille le 18 décembre 1852, arrivé au Canada le 27 juin 1854 ; missionnaire de Caughnawaga, 1859.

Adolphe Tortel, oblat, français, né au diocèse de Valence, le 30 octobre 1826 ; ordonné à Marseille, le 8 juillet 1849 : arrivé au Canada, le 5 octobre 1858, professeur au collège, supérieur à Buffalo, 1868 ; à Saint-Sauveur, 1880 ; de résidence à Montréal, 1883.

Joseph Dédebant, oblat, français, né à Cassagnabère, le 9 juin 1831, ordonné à Marseille le 8 septembre 1848 ; arrivé au Canada le 1er octobre suivant ; successivement à Ottawa, à Québec et à Montréal où il décède, le 8 septembre 1884.

Jean-Marie Pian, oblat, français, né à Saint-Malo, le 22 juin 1832 ; ordonné à Marseille le 17 mars 1858, arrivé au Canada en octobre suivant, professeur au collège, puis missionnaire des sauvages dans le diocèse, jusqu'à nos jours.

H. A. Joseph Mauroist, oblat, français, né à Vieux-Condé, Nord, le 9 février 1828 ; ordonné à Marseille, le 5 octobre 1852 ; arrivé à Buffalo le 25 décembre suivant, successivement à Ottawa, 1855, à Québec, à Montréal, 1864, à Lachine, à Maniwaki, 1874

LES ÉCOLES SÉPARÉES.

La question des écoles séparées a pris, dans ces derniers temps une importance si capitale pour les catholiques, qu'il nous a semblé utile d'écrire ici brièvement leur histoire. Dans ce but nous nous sommes adressé à l'honorable sénateur R. W. Scott, qui fut jadis au parlement leur glorieux champion, et qui connaît parfaitement les vicissitudes par lesquelles elles ont passées. Voici la traduction du mémoire qu'il a bien voulu nous adresser.

" Avant l'union des deux Canadas, les protestants de Québec jouissaient, de par la libéralité des catholiques, du privilège d'avoir leurs écoles propres, auxquelles le gouvernement octroyait une subvention. C'était là une faveur administrative, plutôt qu'un droit consacré par une loi.

" Lors de la première session du nouveau parlement, sous l'acte d'Union, en 1841, une loi fut votée qui établissait un système scolaire uniforme pour les deux provinces, dirigé par un surintendant unique. Les sommes réalisées sur la vente des terres publiques affectées aux écoles, étaient distribuées, au *pro rata*, entre les écoles des cantons du Haut-Canada et des paroisses du Bas-Canada. Or, il arriva qu'un des effets de cette loi fut de réduire singulièrement les privilèges dont jouissaient les protestants du Bas-Canada, ce qui leur fit pousser les hauts cris. Afin de leur donner satisfaction, la loi fut donc amendée, de façon à pourvoir au soutien de leurs écoles en Bas-Canada ; mais alors, en vertu du principe de l'uniformité, la nouvelle loi des écoles séparées devint applicable aux deux provinces et aux catholiques aussi bien qu'aux protestants. Voilà comment, pour la première fois, l'existence légale des écoles séparées fut reconnue dans le Haut-Canada.

" Le gouverneur en conseil nommait, dans chaque comté, village ou ville, un bureau d'examinateurs composé d'un nombre égal de catholiques et protestants, lesquels avaient l'administration de leurs écoles respectives. En 1843, on vota, sur le fonds des écoles, un subside de cent vingt mille piastres au Bas-Canada et quatre-vingts mille pour le Haut-Canada. Malheureusement, peu après, une nouvelle loi fut votée, abolissant, pour cette dernière

province, un certain nombre de clauses de la loi fondamentale de 1841, au grand détriment des catholiques dans cette province. Il s'agissait de la fondation des écoles séparées ; elles ne pouvaient plus être établies que quand le maître d'école appartenait à un culte dissident.

"En 1846, nouvelle loi confirmant tous les droits de la minorité protestante du Bas-Canada et autorisant la création d'un surintendant et d'un bureau d'éducation spécial pour cette province. Chaque année apportait une augmentation des droits de la minorité protestante du Bas-Canada et une diminution proportionnelle de ceux de la minorité catholique du Haut-Canada.

"En 1846 le docteur Ryerson, ministre méthodiste, fut nommé surintendant de l'éducation pour le Haut-Canada, avec commission de visiter divers pays étrangers et de s'enquérir de leurs systêmes scolaires. Ce ministre rédigea un projet de loi, voté la même année, qui attribuait le contrôle de l'instruction publique à un bureau d'éducation, composé du surintendant et de six membres nommés par le gouverneur en conseil. Ce bureau avait le pouvoir d'approuver ou de condamner les livres de toutes les écoles.

"D'après la loi d'alors, il fallait la signature de douze catholiques francs-tenanciers ou propriétaires, au bas d'une demande de formation d'école séparée ; et les catholiques d'une section scolaire limitrophe, ne pouvaient point s'unir à leurs voisins pour soutenir leur école, quelle que fut la distance. La pétition devait être adressée au maire de la municipalité ou au président du comité des bureaux scolaires, lesquels étaient souvent d'ardents adversaires et réussissaient fréquemment à faire échouer la demande des catholiques. De plus, comme le surintendant lui-même était hostile aux écoles séparées, les catholiques éprouvaient les plus grandes difficultés à les fonder.

"Cette hostilité du docteur Ryerson, et ces difficultés qu'éprouvaient les catholiques dans l'administration de leurs écoles, donnaient naissance à une agitation, ayant pour but d'obtenir des modifications à la loi, qui la rendissent plus praticable. Les divers gouvernements qui se succédèrent, firent bien, de temps en

temps, la promesse de passer des amendements favorables à la minorité. Même, en 1855, une loi fut votée en ce sens, réduisant à cinq le nombre de signatures nécessaires pour obtenir l'ouverture d'une école, mais ces modifications satisfirent si peu les catholiques que Mgr. de Charbonnel, évêque de Toronto, donna sa démission de membre du bureau des écoles.

" L'agitation continua donc avec une intensité toujours croissante, et, en 1860, M. R. W. Scott présenta, à la chambre d'assemblée, un bill qui conférait à la minorité, les privilèges pour lesquels elle luttait depuis tant d'années.

" Le bill, vigoureusement combattu, n'obtint pas même, dans cette session, l'honneur d'une seconde lecture. L'année suivante, il fut présenté de nouveau, et quoique parvenu à la seconde lecture, l'opposition qu'on lui fit était si acharnée, qu'il fut retiré à la demande du gouvernement, lequel, toutefois, s'engagea, par la bouche du premier ministre l'honorable J. S. Macdonald, à le laisser présenter de bonne heure, dans la session prochaine.

" Enfin, l'année suivante, 1863, M. Scott eut le bonheur, sous les auspices du gouvernement libéral d'alors, de faire passer son projet de loi.

" Cette loi abrogeait l'obligation de la notification préalable, faite un an d'avance par les supporteurs d'écoles, à l'effet d'être reconnus par les autorités municipales ; elle autorisait l'appel au gouverneur-général des décisions du surintendant ; elle permettait à tous les catholiques, dans un rayon de trois milles, à quelque section scolaire qu'ils appartinssent, de s'unir pour soutenir une école séparée ; elle réduisait au même chiffre que celui des écoles publiques l'assistance moyenne de nos écoles pour avoir droit à l'octroi du gouvernement ; les termes d'office et les pouvoirs des commissaires des écoles séparées étaient assimilés à ceux des commissaires des écoles publiques ; enfin, à d'autres points de vue, la loi était simplifiée et son application rendue facile.

" La minorité catholique se tint pour satisfaite de ces concessions et aucun changement ne fut plus demandé à la loi jusqu'à la Confédération (1867). Alors l'acte constitutif de l'Amérique Bri-

tannique du Nord garantit, par le statut impérial, tous les droit s de la minorité tels qu'ils existaient à cette époque.

" L'appel au gouverneur-général en conseil, par lequel la minorité manitobaine cherche maintenant le redressement de ses griefs, a sans doute été suggérée aux catholiques par l'appel au gouverneur-général inscrit dans le Scott Act de 1863."

Telle est, lumineusemement exposée, l'histoire des écoles séparées de l'Ontario.*

Mgr. Guigues employa naturellement tous ses efforts pour faire reconnnaître les droits des catholiques. On sait que dès leur arrivée, les sœurs-grises avaient organisé une petite école. Le 27 mars 1849, l'évêque de Bytown écrivit au surintendant de l'éducation, une lettre dont voici la substance : "Nous avons à Bytown une population aux deux tiers catholique et pour un tiers canadienne-française. Or, des trois instituteurs de la ville, deux sont protestants et pas un ne parle français. Nous avons des écoles de sœurs et au collège un cours primaire. Je demande au gouvernement une allocation pour ces écoles."

Mgr. Guigues prit une part active à l'agitation en faveur des écoles séparées ; des assemblées furent tenues, sous sa présidence, à l'Institut Canadien, et des résolutions favorables y furent votées. Nous possédons même un mandement sur ce sujet palpitant, qui est conservé dans les archives de l'archevêché.

En 1853, l'évêque acheta de M. Dogherty, un lot de terre, rue Cumberland, entre les rues Clarence et Murray, sur lequel il bâtit une grande école en pierre pour les filles. En 1863, il acheta, de M. O'Hally, le lot No. 21, rue Murray, sur lequel il construisit en briques une grande école de garçons. L'année suivante, il éleva, sur le lot No. 6, nord de la rue Saint-Patrice, une maison en pierre pour les frères.

Enfin, sur les instances des commissaires, il leur loua la grande maison de pierre, coin des rues Church et Sussex, occupée jadis par le collège et puis par des soldats. C'est aujourd'hui l'école La Salle.

---

* Le lecteur comprendra, en lisant cette intéressante page d'histoire, que nous n'avons à faire aucune allusion à la question actuelle des écoles du Manitoba.

Nous ignorons la date précise de la fondation des écoles séparées à Bytown. Ce que nous savons c'est que leur origine fut des plus pénibles, tant par défaut de talent administratif de la part des commissaires encore novices, ayant à lutter contre une loi tortueuse, qu'à cause de la négligence de certains parents qui, pour ne s'être pas fait inscrire à temps, payaient leurs taxes aux écoles publiques. Le secrétaire de l'évêché, plus tard l'abbé O'Connor, fut la providence des écoles à cette époque. En qualité de secrétaire du bureau des commissaires, il vint à bout de toutes ces difficultés.

Dès 1846, le Père Dandurand avait demandé, à Montréal, des frères de la Doctrine Chrétienne. Malgré ses instances, réitérées presque chaque année, ce ne fut qu'en 1864 que la ville d'Ottawa eut le bonheur de posséder ces admirables instituteurs de la jeunesse.

Pour terminer ce paragraphe consacré aux écoles primaires, il convient d'insérer ici quelques lignes d'un mandement de Mgr. Guigues à son clergé, en date du 25 avril 1854. On verra avec quel zèle et quel désintéressement il s'employait au progrès de l'instruction, comme au bien public sous toutes ses formes.

" Nous voyons avec la plus grande peine que le nombre des instituteurs catholiques est bien insuffisant pour les besoins du diocèse ; et comme nous avons grandement à cœur de remplir un vide qui est aussi pénible pour vous que pour nous-même, nous vous offrons de faire donner gratuitement, au collège, un cours d'instruction propre à compléter les études et obtenir les qualifications nécessaires pour l'enseignement aux personnes que vous nous enverrez munies d'une lettre de recommandation. Il ne resterait à leur charge que de pouvoir payer leur pension en ville ; car vous savez que les élèves ne sont point nourris dans le collège. Peut-être bien qu'un jour le gouvernement, touché de nos efforts, comprendra qu'en nous accordant quelque part des sommes énormes dépensées, à Toronto, pour quelques élèves privilégiés, il travaillera efficacementt à l'intérêt de l'éducation, et nous serons alors heureux de faire plus encore que ce que nous nous proposons de faire aujourd'hui."

LES SŒURS-GRISES.

Nous avons laissé les sœurs-grises dans l'humble maison de la rue Saint-Patrice. Cette installation temporaire avait déjà duré trop longtemps. Le nombre des religieuses s'était accru, celui des élèves avait augmenté encore davantage, et la masure qui servait d'hôpital était absolument insuffisante.

Mgr. Guigues obtint de l'ordonnance militaire, pour les sœurs, la concession gratuite d'un grand terrain, rues Bolton et Sussex. C'est là qu'elles commencèrent, en 1849, la construction des vastes bâtiments connus sous le nom de Maison-Mère, où elles concentrèrent, pour le moment, toutes leurs œuvres : noviciat, écoles primaires, pensionnat et orphelinat. La maison-mère fut bénite par Monseigneur le 3 juin 1850.

Le pensionnat qui avait été ouvert en 1848, resta attaché à la maison-mère, jusqu'en 1865, à laquelle époque il fut transféré rue Rideau, et prit le nom de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Les classes primaires avaient été transférées en 1856, dans une vaste maison, rue Cumberland, achetée à cette intention par Mgr. Guigues, et connue sous le nom d'école Notre-Dame.

L'orphelinat fut placé, en 1865, dans une aile à part, construite à son intention, et prit le nom d'orphelinat Saint-Joseph.

Le 4 septembre 1854, les sœurs grises d'Ottawa se séparèrent de la maison-mère de Montréal, et formèrent une congrégation diocésaine, approuvée plus tard par Rome, sous le nom de sœurs-grises de la Croix.* Depuis cette époque elles n'ont cessé de prospérer, et elles se sont répandues en dehors du diocèse, au Canada et dans les Etats-Unis : Buffalo, 1857, Plattsburgh, 1860.

HÔPITAL.—ORPHELINAT.

Nous avons vu qu'à l'époque du typhus, le gouvernement avait construit des hôpitaux en bois qu'il avait confiés aux sœurs.†

* Ce ne fut que le 15 janvier 1889 que leurs règles et constitutions furent définitivement approuvées. L'autorisation de prendre le nom de sœurs-grises de la Croix leur fut donné le 9 mars 1885.

† Ces hôpitaux n'étaient, pour bien dire, que de pauvres sheds, abris.

Or, précisément sur le terrain qu'il venait de leur donner, se trouvait un de ces hôpitaux provisoires. Le gouvernement le céda donc aux religieuses pour le prix nominal de vingt-cinq louis. Mais il fallait de l'argent pour le restaurer et le mettre en état. Mgr. Guigues eut recours à la charité des voyageurs et des bourgeois des chantiers. Voici le mandement remarquable qu'il leur adressa, 24 août 1848 :

" JOSEPH-EUGÈNE GUIGUES,

" Par la miséricorde de Dieu et la Grâce du Saint-Siège Apostolique, Evêque de Bytown.

" A nos chers frères en Jésus-Christ, les bourgeois et les jeunes gens des chantiers salut et bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

" Le soin de vos âmes, chers jeunes gens, est un des premiers objets de notre sollicitude. Les dangers que vous courrez dans les bois et sur ce fleuve, qui, toutes les années, engloutit plusieurs d'entre vous dans ses eaux, les larmes de vos mères que nous avons vu couler si souvent, faut-il bien le dire aussi, les désordres qui sont la suite déplorable de l'état d'abandon auquel votre position vous expose, ont pénétré notre cœur d'une amère douleur. Voilà pourquoi, nous avons depuis plusieurs années envoyé à votre secours des missionnaires que vous avez accueillis avec tant de bonheur et, nous dirons aussi, dont le zèle a été couronné d'un succés si consolant.

" Maintenant que nous sommes rapprochés du centre de vos travaux, nous pourrons encore mieux vous aider et nous nous y prêterons avec un nouveau zèle et une nouvelle ardeur.

" Mais si le soin de vos âmes nous touche, celui de votre santé ne peut aussi nous être indifférent. Combien de fois des jeunes gens des chantiers sont arrivés à Bytown, les uns épuisés de forces, d'autres blessés, meurtris à la suite de leurs pénibles travaux ! Dans une si pénible situation ils se voyaient obligés de dépenser tout le fruit de leurs épargnes pour obtenir la santé.

" Nous croyons donc vous être agréable en vous proposant de faire une œuvre qui sera, en même temps, dans votre intérêt

particulier ; c'est de concourir avec nous et avec les maîtres de vos chantiers à bâtir un hôpital à Bytown. Vous en aurez la gloire comme aussi vous en recueillerez les avantages.

" Voici le projet ; vous l'accueillerez, j'en suis sûr, avec reconnaissance.

" Art. 1.—La contribution de chacun des jeunes gens qui voudront souscrire pour cette bonne œuvre est de deux piastres.

" Art. 2.—Ils laisseront cette somme chaque année sur leurs gages entre les mains des chefs de chantiers.

" Art. 3.—Cette souscription ne leur sera demandée que pendant trois ans.

" Art. 4.—Tous les jeunes gens qui auront fourni cette somme, pendant le temps qu'ils seront employés dans les chantiers seront reçus et soignés gratuitement dans l'hôpital de Bytown, s'ils viennent à tomber malades.

" Art. 5.—Les maîtres des chantiers qui auront reçu la souscription des jeunes gens signeront une obligation de verser entre les mains d'un trésorier nommé par nous, le montant de cette souscription le plus tôt qu'il leur sera possible et pour le plus tard dans le mois de juillet de chaque année.

" Art. 6.—Les jeunes gens qui auront contribué à bâtir l'hôpital auront le double avantage : 1° que leur nom sera inscrit dans les archives de l'hôpital ; 2° de participer à toutes les prières et bonnes œuvres de la communauté qui dirige cet établissement.

" Art. 7.—Le nom de tous les maîtres de chantiers sera gravé sur la pierre et placé dans un endroit apparent du nouvel établissement, ainsi qu'on le voit dans les principales villes d'Europe, pour rappeler le souvenir des grandes œuvres de ce genre.

" Art. 8.—Un appartement sera réservée dans l'hôtel-Dieu pour les chefs des chantiers qui voudraient s'y faire soigner dans leurs maladies, moyennant une modeste rétribution.

" Art. 9.—On désignera un jour pour la bénédiction de la première pierre de cet édifice, alors les jeunes gens pourront s'y trouver en plus grand nombre.

22

"Art. 10.—Chacun des maîtres de chantiers sera appelé pour poser une des premières pierres, au milieu du concours des fidèles que cette fête aura attiré.

"Courage donc, à vous, maîtres chantiers, à vous, jeunes gens ! Une grande œuvre vous est proposée, les résultats en sont très avantageux et l'offrande qui vous est demandée est modique. Quelle consolation pour vous toutes les fois que, venant à Byrown ou passant près de la ville, il vous sera donné de saluer cette maison. Vons pourrez dire alors avec bonheur : c'est mon œuvre, et votre conscience vous dira : tu as contribué à élever un édifice de charité et en ce moment des âmes pures et saintes te donnent communication à toutes leurs bonnes œuvres, leurs prières vont éloigner les dangers des rapides et des orages et te rendre à ta paroisse et à ta famille.

Fait à Bytown le 24 août 1848.

Jos. Eugène, év. de Bytown.

Par Monseigneur,

D. Dandurand, prêtre. O. M. I., secrét.

L'origine ou plutôt l'idée de l'orphelinat remonte à la même époque. En effet, le 8 septembre 1848, l'évêque de Bytown s'adressait dans les termes suivants, à la congrégation irlandaise :

"A Nos Chers Frères, les membres irlandais de Bytown.

"Salut et Bénédiction en Notre Seigneur Jésus-Christ.

"La religion, N. T. C. F. offre, comme une tendre mère, un soulagement à toutes les misères, et à toutes les douleurs. Elle prépare un asile au vieillard qui est près de la tombe, veille au chevet du malade et ouvre surtout son sein maternel à l'enfant orphelin.

"Vous vous rappelez, N. T. C. F., ce fléau terrible qui a sévi avec rigueur dans cette ville dans le courant de l'année dernière, et qui a laissé des traces si douloureuses de son passage. Que de larmes coulent encore au souvenir de ceux qui ont été portés à leur dernière demeure ! Que d'enfants orphelins demandent en vain les auteurs de leurs jours ! Leurs mères, en quittant l'Irlande,

étaient venues pour eux chercher ici un asile, car ce n'était point pour elles-mêmes. Depuis de longues années elles étaient habituées aux souffrances, elles auraient su les supporter encore, mais elles ne voyaient pour leurs enfants qu'un avenir de souffrances ; dès lors il ne leur fut plus permis d'hésiter. Elles dirent adieu à leurs familles, à leurs amis. Mais voilà que, par un jugement de Dieu dont il ne nous appartient pas de scruter la profondeur, la mort les a saisies, tout-à-coup sur cette terre où elles venaient demander l'hospitalité. Ces enfants délaissés demandent leurs mères qui ne leur répondent plus, leurs pères qui sont dans un monde meilleur, leurs frères qui souffrent comme eux. La religion seule entend leurs cris et leur montre dans vous, N. T. C. F., des âmes généreuses et dans ses enfants des frères en Jésus-Christ. C'est elle qui dans ce moment nous encourage à présenter à votre chariter un projet que, j'en suis assuré, vous accueillerez avec bonheur. La modicité de mes ressources ne me permet pas de le concevoir sur un plan bien élevé. Nous nous contenterons de jeter la semence et nous laisserons à la Providence de lui donner de l'accroissement. Dix de ces enfants orphelins seront reçus dans une salle d'asile et pourvus de tout ce qui leur sera nécessaire. Ce n'est pas vous, parents irlandais, que nous appelons à fonder cette œuvre, mais ce sont uniquement vos enfants. Nous voulons, par là, ouvrir leurs jeunes cœurs à l'amour de la charité. Nous voulons, par cette légère offrande que nous leur demanderons de déposer dans le sein de l'orphelin, toucher le cœur de Dieu et en faire descendre la bénédiction et sur eux et sur vous.

" Vous les encouragerez N. T. C. F. ces enfants ; car si ceux que vous avez portés restaient un jour orphelins, vous voudriez les voir soulagés. Vous nous seconderez, parce que leurs mères du haut du ciel vous béniront, que leurs prières vous sauveront, et que, par là, vous vous montrerez de véritables enfants de cette Irlande qui a tant de souffrances, mais dont la charité est si compatissante et généreuse. Voici ce projet :

1° Dix enfants orphelins seront reçus dans un lieu d'asile et placés sous la direction d'un des Pères irlandais et sous la garde d'une des sœurs-grises de Bytown.

2° Pour pourvoir à leurs besoins, une association est formée dès ce jour de tous les enfants irlandais de la ville qui n'ont pas atteint leur seizième année.

3° Chacun des enfants de l'association sera obligé de donner un sou par semaine. Ceux de ces enfants qui seront à la tête des dizaines recueilleront à la fin du mois cette modique somme et la remettront au prêtre ou à la sœur qui dirige cette œuvre.

4° Nous réunirons pour la première fois, les enfants de l'association, le dimanche 17 septembre, fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, après les vêpres. Nous les recevrons dans l'association et nous les conduirons en procession à la maison d'asile des orphelins.

5° Les dames de la charité, irlandaises et canadiennes, sont invitées à cette cérémonie.

" Tous les deux mois, nous réunirons les enfants de l'association, nous leur dirons la sainte messe, et nous nous appliquerons à graver dans leurs cœurs, pendant ce pieux exercice, qui sera fait en leur faveur, l'amour de la charité qui est béni de Dieu et des hommes.

" L'association est sous la protection de saint Joseph, époux de Marie.

" Sera la présente lettre pastorale lue, le 10 septembre, à la messe de paroisse dans notre église cathédrale.

" DONNÉ à Bytown, le huit septembre, mil huit cent quarante-huit.

Jos. EUGÈNE, Ev. de Québec.

Par Monseigneur,

D. DANDURAND, Prêtre, O.M.I., secrét.

Grâce aux généreuses contributions des voyageurs et des fidèles les sœurs purent aménager convenablement le nouvel hôpital et y recevoir tous les malades qui se présentèrent. En 1861, elles commencèrent la construction du magnifique édifice de l'hôpital-général actuel, lequel toutefois, ne fut bénit que le 19 mars 1866.

L'INSTITUT CANADIEN ET LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE.

Pour raconter l'histoire de la fondation de l'Institut Canadien d'Ottawa, il nous semble que nous ne pouvons rien faire de mieux que de passer la plume à M. Benjamin Sulte, l'une de ses plus fermes colonnes, et de citer en entier l'article suivant, intitulé : *Page d'histoire.*

" Autour de 1850, les esprits étaient préparés dans ce but. On entendait beaucoup parler du cercle littéraire des Trois-Rivières, 1844, de l'Institut de Québec, 1848, et de l'Institut Canadien de Montréal, alors dans tout son éclat. En 1850, M. W. P. Lett fondait un club dramatique (anglais) à Bytown. Le collège Saint-Joseph se construisait en 1851. Le goût de l'étude se répandait de plus en plus.

" W. F. Powell, citoyen remuant, incommode aussi, avait organisé un cabinet de lecture dans une maison qui formait le coin des rues Sparks et Elgin, là où se trouvent à présent les bureaux du Pacifique. La première année les charges d'officiers furent partagées entre anglais et français, mais en 1852, M. Powell demanda brutalement l'exclusion des français, il aurait été battu cependant, mais nos gens firent la séparation d'eux-mêmes. M. Jean-Baptiste Turgeon (qui vient de mourir au milieu de nous entouré du respect général) l'homme le plus énergique de cette époque, parmi nos compatriotes de Bytown, s'adressant à M. Powell, lui dit : Nous sommes en état de faire mieux qu'un simple cabinet de lecture : nous allons fonder un institut qui durera plus longtemps que vous et moi. Votre cercle n'a pas pour un an d'existence, s'il est privé de l'appui des canadiens.

" En effet, établi le jour de la saint Jean-Baptiste, (1852) l'Institut est encore florissant. Le cabinet de lecture de Powell n'a pas duré deux ans.

" M. Turgeon, premier président de l'Institut, devint maire de la ville en 1853.

" Si je ne me trompe, l'Institut a donné jusqu'à ce jour plus de six cents soirées publiques.

" Pour donner une existence légale à l'Institut, il fallait déposer sa constitution écrite au bureau d'enregistrement. Cette

constitution, rédigée en français, fut refusée par le chef du bureau. C'était en 1856. M. Cartier était ministre ; il exigea l'insertion du texte français et voilà comment cette pièce figure dans les registres de la ville et du comté de Carleton. Ce n'est pas vous ni moi qui pourrions faire insinuer un document français dans ces augustes archives ! L'horreur du français conserve ici toute son intensité.

" L'Institut est notre foyer national. On s'y donne rendez-vous à tout propos. C'est là que nous concertons nos agissements. Les salles en sont toujours occupées. Même aux plus mauvais jours nos gens lui sont restés fidèles. Incendié quatre ou cinq fois, l'Institut renaissait de ses cendres plus courageux et plus pimpant que jamais ; par exemple, ce n'était pas sans de lourds sacrifices. Plus d'un canadien d'Ottawa a dépensé deux ou trois cents piastres pour soutenir ou relever cette institution. On a vu les hommes de métier travailler gratuitement à réparer l'édifice, embellir les salles, etc.

" Mgr. Guigues, voyant les efforts de l'Institut dirigés vers un but louable et patriotique, lui permit de placer au collège deux ou trois enfants, à raison de huit piastres par tête par année. Dès l'année suivante, il étendit cette permission à six élèves ; et ce privilège, porté à neuf élèves en 1858, a été continué pendant plusieurs années. Les révérends pères oblats qui dirigent le collège ont su généreusement entrer dans les vues de notre évêque, offrant ainsi le spectacle unique d'une institution littéraire et d'un établissement d'éducation se coalisant pour procurer aux enfants pauvres les bienfaits de l'instruction.

" C'est, dit-on, depuis ce moment que l'Institut prit l'habitude d'aller en corps saluer Sa Grandeur le jour de sa fête et le jour de l'an.

" Mgr. Duhamel, suivant l'exemple de son vénérable prédécesseur, a bien voulu accorder son haut patronage à l'Institut Canadien."

***

" La première société canadienne-française de Bytown fut la Saint-Jean-Baptiste ; elle date de la même époque (1850-1851).

Un jour, on vit avec surprise parader dans les rues de la ville, un corps canadien, bannière au vent, musique en tête, dans ces mêmes quartiers où, quelques années auparavant, il était dangereux de prononcer une parole en français."

Teminons ce chapitre par le tableau comparatif suivant :

POPULATION DE LA VILLE D'OTTAWA EN 1851 ET EN 1861.

	Canadiens-français.	Irlandais catholiques.	Total catholiques.	Protestant.	Population totale.
1851....	2,056	2,742	4,798	2,962	7,760
1861....	3,644	4,623	8,267	6,402	14,669



CHAPITRE VI.

COMTÉ DE PRESCOTT, ONTARIO.

1848-1861.

Le comté de Prescott est divisé civilement en sept cantons, et ecclésiastiquement en treize paroisses, comme l'indique le tableau suivant.

Cantons.	Paroisses.
East Hawkesbury....	Sainte-Anne, Saint-Eugène, Saint-Joachim.
West Hawkesbury....	Hawkesbury, Vankleek Hill.
Caledonia	....
Seigneurie de l'Orignal	L'Orignal.
Alfred..............	Saint-Victor, Saint-Thomas de LeFaivre.
Nord Plantagenet....	Wendover, Saint-Paul de Plantagenet, Saint-Luc de Curran.
Sud Plantagenet.....	Saint-Bernard de Fournier, Saint-Isidore.

Ces paroisses qui comptent, aujourd'hui, parmi les plus florissantes du diocèse, remontent presque toutes à l'époque dont nous entreprenons l'histoire. C'est donc leur origine que nous allons raconter.

Mais auparavant il convient de mettre sous les yeux du lecteur, les divers recensements de ce comté, tels que nous les avons déjà donnés dans notre deuxième livre.

1824..................................	2,377
1831..................................	3,603
1840..................................	6,104
1851..................................	10,487

Ce dernier recensement, plus explicite que les précédents, tient compte, comme tous ceux qui suivront, des cultes et des

nationalités, ce qui lui donne, pour notre travail, une valeur inappréciable.

Le voici avec tous ses détails.

ANNÉE 1851.

Canadiens.	Irlandais Catholiques,	Total Catholiques.	Protestants.	Population totale.
3,438.	1,989.	5,427.	5,060.	10,487.

Comme on le voit, en 1851, les protestants formaient à peu près la moitié, les canadiens le tiers, et les irlandais le cinquième de la population de Prescott ; nous verrons avec quelle rapidité ces proportions se modifient au profit des catholiques.

Le comté de Prescott, voisin des comtés français de Vaudreuil et de Soulanges, dans le Bas-Canada, était, d'ailleurs, admirablement situé pour recevoir le trop plein de leur population. Ses terres fertiles, couvertes encore en grande partie, de forêts, invitaient les çolons à s'y porter. Les moulins d'Hamilton, à Hawkesbury et le commerce de la potasse, aidèrent beaucoup les premiers défricheurs.

Pour faciliter au lecteur l'intelligence de ce qui va suivre, nous diviserons les missions du comté de Prescott en deux groupes : le groupe de l'est avec l'Orignal pour centre et le groupe de l'ouest, autour de Plantagenet. Mais auparavant, examinons rapidement quel était l'état du pays en 1848 à l'époque de la première visite de Mgr. Guigues à l'Orignal.

Un seul prêtre, missionnaire pour tout le comté de Prescott, et même pour une partie du comté de Russell, résidait au village de l'Orignal, Les villages et les concessions établies se succédaient en étapes, de l'est à l'ouest, dans l'ordre suivant : *

1° Pointe-Fortune.—Ce village servait de frontière au diocèse. Les dépendances de la maison du juge McDonnell, dans le Bas-

* Nous avons puisé nos documents aux sources les plus abondantes : rapports des curés à l'evêque, à l'époque de sa prise de possession : rapports des visites pastorales ; correspondance entre l'évêque et son clergé, et parfois, pétitions des paroissiens ; enfin les notes de messieurs les curés du diocèse.

Canada appartenait au diocèse de Montréal, tandis que son habitation, située dans le Haut-Canada, se trouvait sous la juridiction de l'évêque de Bytown. De la Pointe-Fortune aux moulins de M. Hamilton, aujourd'hui Hawkesbury, on comptait une centaine de familles catholiques, répandues dans la campagne, à Saint-Eugène, et près du lieu appelé la Chute-à-Blondeau.

2° Hamilton ou Hawkesbury formait un village fort ancien, peuplé d'une centaine de familles catholiques, au service de M. Hamilton. Cet industriel, riche et généreux, était à la tête d'une des plus importantes scieries du Canada, qui donnait de l'ouvrage en été, à huit ou neuf cents ouvriers.

3° L'Orignal.—Ce village également fort ancien relativement, comptait une cinquantaine de familles catholiques, plus pauvres en général que les protestants. Le commerce du bois, après avoir fait sa fortune, était tombé, et semblait avoir entraîné l'Orignal dans sa décadence. Les terres des environs se vendaient trop cher pour encourager l'immigration. Toutefois la plaine dite de la Baie, à peu de distance du village, où se trouvaient d'excellentes terres, étaient déjà toute entière occupée par 35 familles catholiques.

4° Caledonia.—Petit village en grande partie protestant. On y trouvait 23 familles catholiques, établies sur des terres fertiles. Ce village n'a pas prospéré.

5° Saint-Charles.—Concession à trois lieues au sud de l'Orignal et à deux lieues et demie de Caledonia ; presque exclusivement catholique. Une centaine de familles.

6° Plantagenet.—Ce canton comptait également une centaine de familles catholiques, dont plusieurs possédaient de belles fermes. Il y avait à Plantagenet une chapelle et un presbytère. Les trois-cinquièmes de la population de la seigneurie de l'Orignal étaient catholiques, mais les protestants, en général, étaient plus fortunés. Le juge et tous les avocats du district étaient protestants. On ne comptait que trois écoles catholiques : une à Caledonia, une autre à Saint-Charles, une troisième à la Baie.

Ces notions préliminaires exposées, étudions maintenant en particulier chacune des paroisses ou missions, en commençant par l'Orignal.

L'ORIGNAL.

La paroisse de l'Orignal, avec toutes les missions que nous venons d'énumérer, comptait, en 1848, cinq cents familles et deux mille communiants. Elle se trouvaient à cette époque, dans un état spirituel fort misérable. Ce malaise doit être attribué à trois causes principales : l'indifférence des catholiques, les fréquents changements des missionnaires, qui n'avaient pas le temps de connaître leurs ouailles ni d'en être connus, enfin la grandeur démesurée du territoire à desservir.

On s'en rendra compte en sachant que dans une paroisse si importante, tous les curés s'étaient plaints les uns après les autres de ne pas trouver assez de ressources pour leur subsistance, et que plusieurs années plus tard, M. Farrell, devenu évêque d'Hamilton, s'informait en riant si les curés mouraient toujours de faim à L'Orignal.

La paroisse, érigée en 1846, possédait un presbytère convenable et une église en pierre, construite depuis quinze ans à peine, mais qui, malheureusement, menaçait déjà de s'effondrer. Les terrains de la fabrique avaient été donnés, en due forme, par le seigneur de l'Orignal. La vente des bancs a produit quarante louis.

La ruine de l'église rendait urgente une nouvelle construction. Mais cette question de bâtisse, toujours hérissée de difficultés, devenaient bien plus délicate par les divergences qu'elle soulevait dans les vues de la population. Tout le monde n'était pas d'accord sûr le site de la nouvelle église. Les catholiques de Caledonia et de Saint-Charles la voulaient dans leurs villages qu'ils prétendaient être plus au centre de la paroisse, tandis que les citoyens de l'Orignal, catholiques et protestants, le seigneur du lieu en tête, prétendaient bien garder le curé et offraient une grosse souscription.

Le curé, de son côté, ne faisaient que se plaindre. C'était le Rév. Alexander MacDonnell, futur missionnaire d'Alexandria. Homme excellent, mais d'une faible santé, il ne pouvait plus faire le service de Plantagenet, où il devait aller à pied, à travers

bois, toutes les trois semaines et où il n'avait reçu des canadiens, pendant l'espace de neuf mois, que la somme dérisoire de cinq louis. Il demandait donc d'en être débarrassé immédiatement. Il ne cachait pas, d'ailleurs, son intention formelle de rentrer, le plus tôt possible, dans le diocèse de Kingston.

De leur côté, les gens de Plantagenet ne cessaient de réclamer un prêtre résidant, " se faisant fort, disaient-ils, de le nourrir, pourvu qu'il fut un tant soit peu raisonnable." La suite de notre récit montrera que pour vivre chez eux, il fallait quelque chose de plus que la raison : une vertu à l'épreuve des plus longs jeûnes.

Dans ces conjonctures pressantes, Mgr. Guigues se trouvant à court de prêtres, envoya à Plantagenet M. McGoey, jeune irlandais récemment ordonné, et confia temporairement la paroisse de l'Orignal aux oblats. Ce fut le père Médard Bourassa qu'il chargea de cette mission.

Le père Bourassa vit encore aujourd'hui à Longueuil.* Successivement missionnaire des sauvages et des chantiers, puis curé de l'Orignal, il sortit de la congrégation pour des raisons de famille et passa la plus grande partie de sa carrière dans la paroisse de Montebello où son souvenir est encore bien vivant. C'était un prêtre intelligent, courageux et d'une grande activité.

A peine installé à l'Orignal, où il avait commencé, dès le 29 janvier 1848, à demeurer chez M. MacDonell, en qualité de missionnaire, le père Bourassa continua son ministère aidé de l'ancien curé, devenu son assistant. En effet, le bon M. MacDonell, déchargé d'une partie du travail et de la responsabilité, retarda son départ jusqu'au 21 mars 1851.

Après lui trois jeunes oblats : le P. Mignault (2 avril-6 septembre 1851 ; le P. Tabaret (30 mars 1851-30 août 1862) et le P. Coopman (1853) et un prêtre séculier, M. David (1854) le P. Bourassa, qui lui-même céda la place (27 novembre 1854) à M. O'Malley, prêtre séculier.

Le P. Bourassa n'était point homme à se plaindre d'un surcroît de travail. Libre de Plantagenet, il accepta la desserte de

* Décédé en 1897.

Grenville et celle de Montebello, comme nous verrons en leur lieu, et se mit résolument à l'œuvre de la construction de l'église.

Pendant trois ans, de 1849 à 1852, il y travailla avec une constance admirable, se faisant lui-même ouvrier maçon et menuisier, et trouvant, toujours à point, les ressources pécuniaires qui manquaient. Aussi Mgr. Guigues admira-t-il fort son dévouement, et proclama-t-il son église une des plus belles du Canada. Toutefois, quoique la messe y ait été dite en 1853, ce n'est que bien plus tard, sous l'administration de M. Bouvier, que les grands grands travaux de l'intérieur furent parachevés.

Par les soins du P. Bourassa, un nouveau cimetière fut acheté à M. Hamilton. L'ancien, dont les fosses se remplissaient d'eau, fut abandonné, et est devenu, depuis, le jardin du presbytère.

Ce bon religieux qui s'occupait avec tant de zèle du bien matériel de sa paroisse, ne négligeait pas, comme on peut le penser, le bien spirituel des âmes ; et lorsque en 1854, il dut quitter l'Orignal, il emporta d'universels regrets.

Son successeur, M. O'Malley (27 novembre 1854-22 septembre 1861) était un prêtre irlandais venu dernièrement du diocèse de Montréal. Il trouva une position plus facile. L'Orignal, en effet, avait perdu ses trois missions plus importantes : Montebello, Grenville et Saint-Eugène. La seule chose qu'on ait à noter pendant son administration fut la donation faiie par M. McDonagh, curé de Perth, ancien missionnaire de l'Orignal, d'une maison avec ses dépendances, à la caisse ecclésiastique d'Ottawa.

M. Ebrard fut pendant quelques mois de l'année 1855, vicaire à l'Orignal.

SAINT-EUGÈNE.

La première mention qui soit faite dans les archives du diocèse, des catholiques de Saint-Eugène, remonte au 31 juillet 1849. Un M. Moïse Barbery et dix-huit autres citoyens, ayant demandé, par lettre, a Mgr. Guigues la permission de s'adresser à M. Désautels, curé de Rigaud, pour l'accomplissement de leur devoir pascal, le bon évêque leur répondit que non seulement il le

leur permettait, mais qu'il les priait même de remercier, de sa part, ce prêtre de vouloir ainsi se charger d'eux.

A mesure que la population augmentait dans le canton d'East Hawkesbury, le besoin d'une chapelle d'abord, et puis d'un missionnaire, se fit sentir. Les catholiques de Saint-Eugène commencèrent donc à solliciter l'évêque dans ce sens. Deux généreux citoyens, MM. Mongenais de Rigaud et Saint-Denis offraient des emplacements pour l'église, le cimetière et le presbytère ; mais comme le dernier n'était qu'un simple *squatter*, c'est-à-dire qu'il ne possédait pas encore les titres de sa propriété, il priait monseigneur de s'intéresser en sa faveur auprès du gouvernement.

Mgr. Guigues fit deux visites pastorales, probablement en 1849 et en 1852, à Saint-Eugène, dans la maison du dit Saint-Denis ; ce fut même sur le terrain que celui-ci offrait qu'on planta la croix marque du site de la future église. Toutefois, après une mûre réflexion, on préféra, sans doute pour plus de sûreté, accepter les offres de M. Mongenais. Ce monsieur était alors membre du parlement. Il fit don, par acte du 5 février 1853, de cinq arpents de terre, à la corporation épiscopale, propriétaire de toute les églises, dans la province du Haut-Canada. Deux jours plus tard, 7 février, monseigneur addressait aux catholiques de Saint-Eugène, un mandement dans lequel il leur annonçait que leurs vœux allaient enfin être satisfaits. Le P. Bourassa, curé de l'Orignal, muni de ses pleins pouvoirs, allait venir les trouver pour les convoquer en assemblée, et fixer, d'abord avec eux, l'emplacement d'une chapelle, ou d'une maison qui servît, à la fois de chapelle et de presbytère ; pour tracer un cimetière et indiquer le nombre et la date des missions qu'il serait chargé de leur faire. "Maintenant, disait le prélat, en terminant sa lettre, que vos ardents désirs sont accomplis et que ma décision définitive vous est connue, il ne vous reste plus qu'à vous unir étroitement et à mettre sans plus de retard la main à l'œuvre."

En même temps qu'il envoyait son mandement aux catholiques de Saint-Eugène, l'évêque de Bytown écrivait au père Bourassa de se rendre au plus tôt dans ce village ; de remercier en son nom M. Mongenais, et de bien faire comprendre à M. Saint-Denis que,

quoique un autre terrain que le sien eut été choisi, il ne s'occupait pas moins activement de lui faire obtenir ses titres. " Je laisse, ajoutait-il, à votre discrétion de décider ce qu'il convient mieux de bâtir, une chapelle ou une maison. Tâchez du moins, si c'est possible, de faire construire un édifice en pierre ou en brique."

Le père Bourassa opta pour une maison. On commença donc une vaste construction (60 pieds sur 30) qui avança assez lentement. L'étage supérieur devait servir de presbytère et le rez-de-chaussée de chapelle. Plus tard, lorsqu'une église fut construite, la maison toute entière fut transformée en presbytère. Nous avons dit qu'elle avançait lentement. Dans les premiers jours de 1854, croyons-nous, une lettre collective fut envoyée à monseigneur par les habitants de Saint-Eugène. Ils demandèrent un prêtre résident. " Notre bâtisse n'avance point. Le père Bourassa qui dirige les travaux n'a pas fait d'apparition ici depuis trois mois. Ce n'est donc point étonnant que le haut du presbytère ne soit pas encore terminé. On nous offre de le mettre en état pour vingt louis. En attendant, nous trouvons à louer la moitié de la maison. Le cimetière, quoique clôturé, est encore un champ de jeux. Nous attendions Votre Grandeur en novembre dernier puis en janvier ; et voilà que nous sommes maintenant en février. Si vous ne pouvez pas nous envoyer un prêtre résidant, donnez-nous du moins, une mission tous les quinze jours, car avec une mission par mois, les bancs ne se vendent pas, et c'est précisément ce mois-ci qu'a lieu la vente des bancs."

Monseigneur Guigues leur répondit qu'il allait envoyer le père Bourassa pour informer. " Je voudrais bien, dit-il, vous envoyer un prêtre, mais j'ai peur que la charge ne soit encore trop lourde pour vos épaules."*

Enfin le 3 août 1855, un jeune prêtre écossais, M. Collins, fut nommé premier curé de Saint-Eugène. Les limites de la nouvelle paroisse furent celles du canton d'East Hawkesbury. La paroisse de Saint-Eugène a été dès l'origine ce qu'elle est aujourd'hui : florissante au spirituel aussi bien qu'au temporel.

---

* Archives.

Quoique M. Collins n'ait été nommé curé de Saint-Eugène qu'en août 1855 et que les premiers actes des registres portent la date de ce mois, s'il faut en croire les anciens habitants, il aurait commencé à faire mission dans la paroisse dès l'automne de 1854, ce qui est bien possible, parce que de Bytown où il était professeur, il lui était aisé, en prenant le bateau, de se rendre, une fois par mois, à Saint-Eugène.

D'après le témoignage de ces mêmes habitants, la chapelle aurait été bénite en décembre 1853, avant que l'étage supérieur ne fut terminé ; la vente des bancs de février 1854, à laquelle faisait allusion la lettre précitée aurait rapporté $106.65 pour 84 bancs ; le père Bourassa aurait cessé ses missions au mois d'octobre 1854 et aurait été remplacé par M. Collins à la Toussaint de la même année. Saint-Eugène comptait alors une centaine de familles.

Cette paroisse augmenta rapidement. En 1857, 12 juillet, Mgr. Guigues constatait qu'elle comptait déjà 330 familles, dont un tiers d'irlandaises, et que les protestants vendaient leurs terres aux catholiques. Il donnait ordre à M. Collins de bénir le cimetière aussitôt que la nouvelle clôture en planches que l'on y faisait serait terminée ; enfin il constatait également qu'un citoyen, M. Pierre Labrosse, faisait dans la paroisse et en dehors, une collecte pour l'achat d'une belle cloche de 800 livres.

L'évêque, voyant la prospérité croissante de la paroisse de Saint-Eugène, donna ordre de commencer, aussitôt que possible, une grande église de cent pieds de long. Une assemblée fut convoquée pour la nomination de sept syndics qui seraient chargés de faire les répartitions d'usage et de prélever les sommes nécessaires à l'entreprise.

Ce ne fut, toutefois, qu'en 1860 que les fondations de l'église furent creusées et que le contrat de la bâtisse fut donné. Les fondations étaient en pierre et le reste de la bâtsse devait être en brique.

M. Collins eut pour vicaire, pendant quelques mois de l'année 1860, le Rèv. Onésime Boucher.

SAINT-JOACHIM DE LA CHUTE-A-BLONDEAU.

Sur les bords de l'Ottawa, à cinq milles ouest de la Pointe-Fortune, s'élève dans la plus belle situation du monde, le petit village de la Chute-à-Blondeau. Les habitants de ce village, presque tous occupés à la drave* sur la rivière, étaient en majorité catholique. M. Collins y allait, de temps en temps, faire mission dans la maison d'un M. Félix Baudrillard. En 1857, les catholiques de Saint-Joachim demandèrent à Mgr. Guigues l'autorisation de bâtir une chapelle. Ils donnaient pour raison la distance de Saint-Eugène et leur nombre considérable (70 familles). Ils espéraient que la perspective d'un service religieux plus régulier attireraient promptement de nouveaux colons. L'évêque les autorisa dès lors à construire une maison de 40 pieds sur 24 qui servit de chapelle-presbytère, et à acquérir un terrain de huit arpents.

A cette même époque, les catholiques du Grand-Chantier, (Sainte-Anne de Prescott), au nombre de cinquante familles, firent une pétition analogue à monseigneur. L'évêque d'Ottawa suivit toujours avec intérêt les progrès de Saint-Joachim, qu'il semble avoir affectionné, à cause de la beauté de son site et de la piété des habitants. Le 21 juillet 1860, dans la première visite pastorale qu'il y fit, il constata qu'on bâtissait une grande maison en pierre, sur les plans de M. Collins, et que la paroisse possédait six arpents de terre, dons de M. Deslauriers et quelques autres catholiques. Ceux-ci demandèrent un prêtre résidant, mais Mgr. Guigues qui était la prudence et la bonté même, leur répondit, selon son habitude, que pour pouvoir suffire à une si lourde charge la population devait doubler de nombre. Toutefois, à partir de ce temps, M. Collins les déservit régulièrement.

Nous trouvons, à plusieurs reprises, dans les papiers de l'évêque d'Ottawa, un souvenir bienveillant pour la mission de Saint-Joachim, et des regrets de la voir si longtemps végéter.

---

* Au flottage des radeaux de bois.

NORD PLANTAGENET.—SAINT-LUC DE CURRAN ET SAINT-PAUL DE PLANTAGENET.

Nous possédons des détails intéressants sur les origines de la mission de Plantagenet. Un vieux colon centenaire, M. Etienne Châtelain, ancien soldat de 1812, établi depuis lors dans ce pays, raconte que les premiers missionnaires qui visitèrent l'Orignal, avaient coutume, également, de faire mission dans le canton de Plantagenet, et disaient la messe dans diverses maisons, à la convenance des rares habitants. Le premier service régulier date de 1839, et fut inauguré par le Rév. M. Lefaivre, qui faisait, tous les quinze jours, à pied, le voyage de l'Orignal, par les rudes sentiers de la forêt.

Voici la liste des missionnaires qui ont desservi Plantagenet, telle qu'on a pu la dresser en contrôlant les signatures des actes paroissiaux.*

Rév. Lefaivre......	du 4 janvier	1839 au	16 mars	1841.
W. Dolan.........	du 21 mars	1848 au	6 octobre	1842.
Charles Cassidy....	du 31 mai	1842 au	6 octobre	1844.
P. Lefaivre........	du 4 décembre	1842 au	6 juin	1844.
Pat McEvoy.......	du 7 juillet	1844 au	4 août	1844.
M. Monagham.....	du 21 janvier	1845 au	4 mai	1846.
John Farrell.......	du 5 mai	1846 au	26 septembre	1847.
Alex. MacDonell...	du 14 janvier	1848 au	6 mai	1849.

Nous retrouvons la plupart de ces noms à l'Orignal. Toutefois il paraît que M. Monagham a résidé pendant quelques mois à Plantagenet. M. Lefaivre est donc considéré, à bon droit, comme le fondateur de cette mission. C'est lui qui construisit la première chapelle et qui tint les premiers registres, 1839.

Cette chapelle érigée dans l'emplacement du cimetière actuel de Saint-Paul de Plantagenet, était d'une construction fort bizarre. On l'avait juchée sur des poteaux, à une douzaine de pieds de hauteur, dans l'intention de bâtir subséquemment un rez-de-

* C'est le système que nous avons généralement adopté dans cette histoire. Nous ne possédons pas les actes de nomination des missionnaires, qui ne furent point conservés Le premier acte signé par eux dans les registres paroissiaux, suffit pour fournir une date satisfaisante.

chaussée qui pût servir de pied-à-terre au missionnaire. Ce projet ne fut jamais mis à exécution, et quelques années plus tard, un charpentier, mandé exprès de Bytown, scia ces longues échasses et fit glisser, par un plan incliné, la chapelle jusqu'au sol.

Par les soins de M. Dolan un petit presbytère fut alors construit.

Le premier registre de la mission, précieusement conservé dans les archives de Saint-Luc de Curran, porte ce titre : "Registre des baptêmes, mariages et ségultures pour Plantagenet, Alfred et Cumberland ;" ce qui prouve que la juridiction des missionnaires de l'Orignal s'étendait sur les deux comtés de Prescott et Russell. Il s'ouvre par les actes de baptême de deux protestantes converties. Nous reproduisons le premier, traduit en français : " Le 4 janvier 1839, je, prêtre soussigné, ai baptisé Elisabeth Fitzpatrick, âgée de 72 ans, épouse de Joseph Baxter, fermier à Plantagenet. Parrain, David Bellair. Signé : P. Lefaivre, ptre." Le second acte est le baptême de Rose Fragan, âgée de 90 ans. Un autre acte important est celui de l'élection des premiers syndics de la mission, le voici : " A une assemblée, ce trois février 1839, ont été élus Georges Ryan, syndic en charge, Duncan McGregor et Wm. Baxter, syndics assistants. Signé, John Baxter, secrétaire,"

Le 5 février 1840, Mgr. Gaulin, évêque de Kingston fit la première visite pastorale à Plantagenet. Le 8 juillet 1842, les RR. PP. Lefaivre et Ch. Cassidy, procédèrent à l'érection d'un chemin de croix dans la chapelle de la mission.

Comme nous l'avons dit plus haut dans l'histoire de la paroisse de l'Orignal, Mgr. Guigues, cédant aux instances de M. McDonell et des habitants de Plantagenet, nomma le 10 juin 1849, à cette mission, un jeune irlandais récemment ordonné, le Rév. Patrick McGoey. Le séjour à Plantagenet du premier prêtre résidant fut loin d'être heureux ; et bientôt l'évêque de Bytown reçut lettres sur lettres, tant du missionnaire qui se plaignait de mourir de faim et qui demandait des subsides, que des paroissiens, qui l'accusaient de vivre en ermite, et de refuser le grain qu'on lui portait.

Cependant Mgr. Guigues éprouvait une grande inquiétude au sujet de l'emplacement de la chapelle. M. McMartin, propriétaire

du moulin de Saint-Paul de Plantagenet et du terrain sur lequel la chapelle était située, refusait toujours, malgré les pressantes sollicitations du curé et de l'évêque, d'en céder la propriété à la corporation épiscopale. Dans ces conditions, c'eut été folie de songer à y faire un établissement sérieux. D'ailleurs la colonisation s'étendait surtout au sud du canton. Monseigneur se décida donc à accepter une offre de cinq arpents qu'on lui faisait à quelques milles de là et donna ordre d'y transporter la chapelle.

Cette nouvelle, à laquelle ils étaient loin de s'attendre, exaspéra les gens du moulin, tant catholiques que protestants, qui craignaient pour l'avenir de leur village. Leur colère monta à un tel point qu'ils proférèrent des menaces de mort contre quiconque serait assez malicieux pour s'emparer de la chapelle. Mais les colons de Curran, conduits par le vieux soldat Etienne Châtelain, ne se laissèrent point intimider, et forts de l'autorisation épiscopale, ils se remirent bravement au moulin, démolirent la chapelle, la transportèrent chez eux et la reconstruisirent sur le site qu'occupe actuellement l'église. Les choses n'en restèrent pas là. Comme on voulait placer la chapelle sur des fondations solides, on acheta à cet effet quelques toises de pierre, destinées aux murs du soubassement. Mais quatre ou cinq de ces toises furent volées par les mécontents ; et les coupables, cités en justice eurent la criminelle audace de se parjurer et de nier leur délit (avril 1853). Tous ces déboires amenèrent le départ de M. McGoey, qui fut remplacé le 7 septembre 1863, par le Rév. M. O'Boyle. M. McGoey devint curé de Wakefield.

M. O'Boyle ne demeura que deux années dans cette mission divisée par des haines mortelles, et ne fit que terminer l'intérieur de son presbytère. M. Alméras, prêtre français nouvellement ordonné lui succéda (12 septembre 1855). Comme on l'avait chargé de la desserte de Lochaber (Thurso), sur l'autre côté de la rivière, Mgr. lui adjoignit un assistant. Ce fut d'abord M. Sterkendries, qui venait de quitter, abreuvé d'amertumes, sa paroisse de Saint-André-Avellin. Mais le pauvre homme ne tarda pas à tomber malade (12 avril 1856) et fut transporté à l'hôpital d'Ottawa où il mourut (février 1857). Après lui vint à Plantagenet

un nouveau vicaire, M. Deligny, qui ne fit que passer, et qui n'a pas laissé de traces dans le diocèse. Puis ce fut le tour de M. Hand, jeune prêtre irlandais (25 mai 1856-14 décembre 1857) que nous retrouverons curé d'Aylmer.

Cependant la colonisation faisait chaque année des progrès, et la vieille chapelle était devenue absolument insuffisante à contenir la foule des fidèles. Malgré les pressantes sollicitations de Mgr., les catholiques de Curran retardaient sans cesse de bâtir l'église en pierre qu'ils avaient promis de construire. Les gens du moulin crurent l'occasion favorable pour prendre leur revanche et pour obtenir la réintégration du prêtre et de l'église dans leur village. Profitant donc d'un voyage en France du curé, M. Alméras, 1857, et de l'inexpérience de son vicaire, M. Hand, ils se hatèrent de souscrire des billets pour un montant considérable, et M. MacMartin, généreux par intérêt, leur fit don de huit arpents de terre. Pour plus de précaution, ils vinrent emprunter au secrétaire du conseil, une somme d'argent assez ronde, qu'ils emportèrent avec eux.

Ainsi équipés, nos gens se présentèrent hardiment à Ottawa et demandèrent la permission de bâtir une belle église en pierre. Mgr. Guigues qui ne prenait les mesures de rigueur qu'à son corps défendant, voyant l'argent qu'ils avaient en main, la somme qu'ils avaient souscrite, et le terrain qu'ils possédaient, ne crut pas devoir se montrer inflexible et leur accorda l'autorisation désirée. Triomphants, les délégués rentrèrent à Plantagenet et commencèrent immédiatement les travaux. Ils pensaient bien que les gens de Curran, surpris et désarçonnés par cette attaque imprévue, perdraient courage et s'uniraient à eux, tôt ou tard. La bénédiction de la première pierre de la nouvelle église se fit solennellement, le 14 juillet 1857. Tout marcha d'abord comme par enchantement ; à la fin de l'automne, les murs se trouvèrent montés. Mais voilà que tout-à-coup les travaux furent interrompus. Les fonds étaient épuisés, l'argent du conseil était rentré dans sa caisse, les billets des pauvres ouvriers du moulin ne valaient rien ; et pour comble de malheur, les catholiques de Curran, fermiers à l'aise, ne se rendaient pas.

Ceux-ci en effet, avaient flairé un piège et s'étaient tenus obstinément à l'écart. Sans eux on ne pouvait rien faire. L'entreprise fut donc définitivement abandonnée, et les grandes murailles de l'église de Saint-Paul de Plantagenet et restèrent pendant vingt ans démantelées, éclatant témoignage de la défaite de ses habitants.

Alors Curran vainqueur commença à s'agiter, et demanda à son tour, l'autorisation de bâtir. Mais Mgr. Guigues devenu méfiant n'y consentit, 9 juillet 1860, qu'aux conditions suivantes : " 1° qu'on ajouterait trois arpents aux cinq que passédait la paroisse ; 2° que l'on construirait l'église en pierre, ou du moins en brique ; 3° qu'elle aurait cent vingt pieds de long, avec la sacristie, ou cent dix pieds, si la sacristie se faisait sur les côtés ; 4° que les fondations seraient terminées en 1860, et l'église livrée au culte en 1861 ; 5° que des syndics responsables des dépenses seraient élus en assemblée ; 6° que les catholiques du moulin ne seraient point mis à contribution pour cette église, monseigneur conservant l'espoir que tôt ou tard, ils pourraient l'achever là de leur propre." Les conditions furent acceptées ; les murs furent élevés en 1862 et l'église de Saint-Luc de Curran fut solennellement bénite le 19 janvier 1864, comme nous verrons.

M. Alméras n'était plus curé de Plantagenet depuis le 13 septembre 1859. Dégoûté d'une paroisse où tout était querelles et intrigues, où la foi s'en allait et où le prêtre n'avait même pas de quoi fournir à ses besoins, il avait demandé son changement et desservait la mission de Renfrew.*

Son successeur, M. Bertrand, récemment ordonné, plus habile en matières financières que ceux qui l'avaient précédé, trouva moyen de prospérer.

SAINT-BERNARD DE FOURNIER.—(CANTON DE SUD GLOUCESTER.)

L'origine de la paroisse de Saint-Bernard de Fournier remonte à l'année 1855, à laquelle époque Mgr. Guigues bénit l'emplacement de la future église. Pendant quatre ans, M. Alméras, de

---

* Il y avait déjà une année que M. Alméras n'habitait plus Curran ; il s'était établi à Cumberland d'où il visitait tout le pays. (12 septembre 1858—13 septembre 1859).

Plantagenet, y fit la mission, d'abord dans la maison d'un catholique irlandais, M. Paxton, ensuite chez un canadien, M. Bernard Lemieux. Ce dernier, fervent chrétien, donna à la corporation épiscopale une terre de huit arpents pour la paroisse, et construisit à ses frais, en 1859, une chapelle convenable qu'il fournit de tous les objets nécessaires au culte. L'évêque de Bytown lui en garda une vive reconnaissance. Il vint lui-même le 26 octobre 1859, accompagné des RR. Bertrand, Guillaume et Molloy, bénir le modeste sanctuaire et eut soin que la mission soldât tous les déboursés de M. Lemieux, qu'on récompensa en outre, délicatement en baptisant du nom de Bernard la nouvelle chapelle. Nous verrons dans la suite que M. Lemieux et M. Paxton, son ami, continuèrent jusqu'à la fin leurs traditions de dévouement.

Une année plus tard, (30 octobre 1860) M. Cholet, curé de Saint-Polycarpe, délégué de l'èvêque, et missionnaire de Plantagenet, bénirent solennellement un cloche et un chemin de croix achetés par les pauvres mais généreux colons de Saint-Bernard de Fournier.

Pour donner une idée de la colonisation à cette époque et de la sollicitude avec laquelle l'évêque d'Ottawa les suivait, il suffit de citer une note de sa main en date du 26 octobre 1859 : " Lorsque dit-il, je plantai, en juillet 1854, la croix pour marquer la place de la future église, il n'y avait là que vingt-neuf familles, presque toutes irlandaises. Aujourd'hui, ce nombre a doublé et la majorité est devenue canadienne." Puis il ajoute : " Le bon M. Lemieux s'est dépossédé de sa terre pour nous la donner. Il a construit une église de 64 pieds de long sur 36 de large et 17 de haut. Les catholiques tiendront à cœur de le récompenser et de lui donner une somme supérieure aux 105 louis qu'ils ont souscrits.

" Les colons sont au nombre de 120 familles catholiques ; ils sont encore pauvres, mais leurs terres sont excellentps et unies. Il y a peu de protestants. Le Rév. M. Bertrand fera la mission une fois par mois dans cette chapelle, et quelque fois dans l'année à la Scotch River. Espérons que ces avantages religieux favoriseront la colonisation dans ces parages."

SAINT-ISIDORE DE PRESCOTT.—(CANTON DE SUD-GLOUCESTER).

Le nom de la Scotch River était donné jadis à la paroisse actuelle de Saint-Isidore de Prescott. Comme nous venons de le voir, dès l'année 1859, les colons de ce territoire voulaient se bâtir une chapelle, et refusèrent de s'unir à ceux de Saint-Bernard de Fournier, qui construisirent la leur. Mgr. Guigues leur fit entendre que leur entreprise était prématurée.

Toutefois pour leur donner satisfaction et leur faciliter l'accomplissement du devoir pascal, le curé de Plantagenet reçut ordre d'y faire mission quelque fois dans année. La première messe y fut dite par M. Alméras, dans une maison particulière. Après lui M. Bertrand continua de célébrer, de temps en temps, la messe au même lieu.

SAINT-VICTOR D'ALFRED (CANTON D'ALFRED).

La mission de Saint-Victor, au canton d'Alfred, date de 1854. Pendant deux ans, le curé de l'Orignal la visite à de rares intervalles. En 1856, six arpents de terre furent donnés, pour l'église, à la corporation édiscopale, et une très modeste chadelle en bois fut érigée. M. Alméras, curé de Plantagenet, qui eut cette desserte, y fit mission tous les mois, agrandit et restaura la chapelle. Son successeur, M. Bertrand, continua de desservir cette mission.

L'avenir de Saint-Victor d'Alfred courut un grand danger, aux premiers jours même de son existence. En effet, les gens de Caledonia, en concurrence avec eux, demandèrent par lettre, du 5 mars 1855, à l'évêque de Bytown, l'autorisation de construire une chapelle. Ils donnaient pour argument qu'ils avaient reçu de M. Tredwell, seigneur de l'Orignal un beau terrain et cent piastres, pour commencer les travaux, et que quant à eux, ils se sentaient assez forts pour faire vivre un prêtre. Mgr. Guigues leur répondit que sa parole était déjà engagée aux gens d'Alfred, mais qu'il tiendrait bonne note de leur pétition, et que si ces derniers n'accomplissaient pas leurs engagements avant sa visite pastorale, au mois de juillet suivant, il ferait certainement droit à leur demande.

Nous terminons ce chapitre par un tableau comparatif des recensements de 1851 et de 1861, pour le comté de Prescott.

	Canadiens.	Irlandais catholiques.	Total catholiques.	Protestants.	Population totale.
1851....	3,438	1,989	5,427	5,060	10,487
1861....	6,558	3,063	9,621	5,878	15,499

Ces chiffres sont instructifs. Les catholiques, qui formaient en 1851, la moitié de la population, comptent en 1861 pour les deux tiers. Ils ont une tendance à doubler de nombre tous les dix ans ; tandis que les protestants restent stationnaires.



CHAPITRE VII.

COMTÉ DE RUSSELL.—1848-1861.

Le comté de Russell comprend actuellement six cantons et dix-huit paroisses ou missions, comme l'indique lé tableau suivant :

Cantons.	Paroisses ou missions.
Clarence	Le Brook. Clarence Creek. Rockland.
Cumberland	Sarsfield.
Gloucester	Saint-Joseph d'Orléans. Eastman's Spring. Cyrville. Lourdes. Billing's Bridge. Gloucester-Sud.
Cambridge	Saint-Albert. Casselman. Lemieux. South-Indian.
Russell	Embrum.
Osgoode	Dawson. Metcalf. Manotic.

Voici maintenant les divers recensements du comté jusqu'en 1851 :

Années.	Population.
1824	180
1831	669
1840	2,868
1851	2,870*

* La différence entre les deux recensements de 1840 et de 1851, 2 habitants, indique évidemment un changement dans les limites du comté. Le comté, division électorale, peut changer par intervalles. Russell n'a pas toujours compris les cantons de Gloucester et d'Osgoode. Le canton est une division territoriale fixe.

Nous verrons dans la suite de cette histoire, apparaître de nouveaux comtés : Argenteuil, Montcalm, Pontiac détaché du comté d'Ottawa. Actuellement même ce comté vient d'être aboli et remplacé par les deux nouveaux comtés de Wright et Labelle qui auront chacun un député aux nouvelles élections.

Toutefois, comme le diocèse d'Ottawa suit les limites des cantons, qui sont immuables, les chiffres de chaque recensement sont toujours exacts et faciles à contrôler

Voici enfin le recensement de 1851, détaillé :

Canadiens.	Irlandais catholiques.	Total catholiques.	Protestants.	Population totale.
688	298	986	1,884	2,870

Comme on le voit, en 1851 les protestants formaient les deux tiers, et les catholiques un tiers seulement de la population. Cette proportion a bien changé depuis.

Le comté de Russell peut se diviser en deux parties bien distinctes : l'une, appartenant jadis au comté de Carleton, peuplée d'anglais et d'irlandais, et comprenent les cantons d'Osgoode et de Gloucester ; l'autre plus récemment colonisée et en majorité canadienne, comprenant les quatre autres cantons. Nous commençons notre travail par ces derniers qui sont comme le prolongement du comté de Prescott,

ANCIENNE MISSION DE CUMBERLAND.

Le malheureux village de Cumberland qui ne possède pas même une chapelle aujourd'hui, fut jadis le centre religieux des catholiques du comté de Russell et l'une des plus anciennes missions du diocèse.

Dans ses notes sur sa première visite à Buckingham, (octobre 1848) Mgr. Guigues dit quelques mots sur ce canton qui était alors desservi par M. John Brady : " Une chapelle est en construction à Cumberland, mais les travaux sont suspendus, faute de fonds. J'ai encouragé les habitants à reprendre une nouvelle souscription pour achever l'église et pour soutenir le missionnaire ... Dieu veuille qu'ils réussissent !.. Cumberland compte en tout cinquante familles catholiques et cent cinquante familles protestantes. La terre est bonne et presque partout concédée. Une savane qui traverse le canton rend les communications difficiles.

" M. Brady avait l'habitude d'y faire mission, mais voyant que par négligence ils ne donnaient rien pour son support, il a discontinué. Je les ai engagés à fournir 25 louis, leur promettant de leur faire avoir la messe tous les mois."

Quelques années plus tard, un fervent chrétien, M. Foubert, chez qui descendaient toujours le missionnaire et l'évêque, offrit un terrain de quatre arpents dans le village de Cumberland, pour la construction d'un presbytère et d'une chapelle. Mgr. Guigues, toujours attentif à ce qui pouvait favoriser la colonisation catholique, envoya aussitôt M. Michel, jeune prêtre français, vicaire de Buckingham, en résidence à Cumberland, avec misssion d'organiser le pays, 15 août 1855. M. Michel après avoir reçu, pendant un an, l'hospitalité chez M. Foubert, parvint à construire un presbytère dans lequel il s'installa.*

La chapelle était située à trois milles, au sud du village, sur la terre d'un M. Robitaille, mais ce site ne satisfaisait ni les gens de Cumberland ni ceux de l'intérieur. Il y eut donc de grandes contestations, et l'évêque décida qu'on ferait des souscriptions, et que trois chapelles seraient construites, l'une à Clarence Creek, canton de Clarence, une autre à Bear Brook, une troisième enfin au village même de Cumberland. Les souscriptions de Cumberland s'élevèrent à £184 et celles de Bear Broak à £114.

La chapelle de Clarence fut construite la première, et bénite par M. Michel (mai 1858).

La charge de missionnaire à Cumberlrnd n'était point une sinécure. M. Michel continuait à administrer, comme pendant son vicariat de Buckingham, les missions de l'Ange-Gardien et de Thurso, de l'autre côté de l'Ottawa ; de plus, il desservait Saint-Joseph d'Orléans, les cantons de Cumberland, de Clarence, de Cambridge et même de Russell, puisqu'il visita plusieurs fois Embrun à une distance de 33 milles. Enfin, pendant l'été de l'année 1858, après le départ de M. Hand pour Aylmer, et sans doute, pendant l'absence de M. Alméras, il dut également desservir l'immense mission de Plantagenet,

C'est à cette époque qu'il construisit, dans le canton de Cambridge, une petite chapelle qu'il appela, de son nom, Saint-Michel, et qui a disparu depuis.

La population catholique de Clarence et de Cumberland, s'élevait, en 1857, à 120 familles, dont une moitié était canadienne

---

* Çette maison devint dans la suite une hôtellerie.

et l'autre irlandaise. Mais tandis que Clarence grandissait et prospérait, le village de Cumberland semblait destiné à une décadence irrémédiable. L'évêque de Bytown, malgré sa douceur, se vit obligé d'écrire, 20 septembre 1859, une lettre de reproches et de menaces : " Les catholiques de Cumberland, disait-il en substance, ont un prêtre résidant et la messe tous les quinze jours, et néanmoins ils n'ont donné, l'an dernier que 17 louis, et cette année, que 11. Voilà donc ce que nous avons décidé : 1° s'ils veulent un prêtre résidant, et la messe tous les quinze jours, qu'ils souscrivent 60 louis, avant juillet prochain ; 2° s'ils veulent la messe tous les mois seulement, qu'ils souscrivent 30 louis. S'ils souscrivent moins, ils n'auront plus la messe, sinon de temps en temps. Qu'ils réfléchissent." Ils réfléchirent sans doute, car le prêtre resta parmi eux.

A cette époque M. Michel n'était plus à Cumberland. Nommé curé d'Aylmer, 12 septembre 1858, il avait été remplacé par M. Alméras, de Curran, qui desservit pendant un an les deux cantons de Cumberland et de Gloucester. Le 13 septembre 1859, M. Alméras partit à son tour pour Renfrew ; il eut pour successeur et Cumberland, M. Ebrard qui arrivait de Saint-André-Avellin.

Deux ans plus tard, M. Ebrard fut envoyé à Wakefield, où il devait mourir, bientôt après ; et M. Onésime Boucher lui succéda à Cumberland, 14 mars 1861. Le Rév. M. Boucher arrivait de Saint-Eugène où il avait été vicaire. C'était un homme vigoureux et actif. Il commença par restaurer le presbytère de Cumberland, puis il bâtit dans le village une grande chapelle en bois de 75 pieds de long sur 36 de large, qui fut bénite par l'évêque, 15 octobre 1862, sous le titre de Saint-Antoine-de-Padoue.

Nous verrons plus tard comment, à la suite de l'incendie qui détruisit cet édifice, la mission de Cumberland fut définitivement abandonnée et remplacée par celle de Sarsfield.

CLARENCE CREEK.

Comme nous l'avons vu, la première chapelle de Sainte-Félicité de Clarence Creek date de la fin de mai 1858. Ses registres paroissiaux remontent néanmoins bien avant cette époque. Le

premier document que nous y trouvons est l'acte de mariage de John MacDonald et de Marguerite Brennan, daté du 3 septembre 1855, et signé de M. Michel. Le dernier acte de ce missionnaire fut le baptême d'Adèle Thivierge, de Clarence Creek, 30 août 1858.

Après le Rév. M. Michel, M. Alméras, de Plantagenet, de retour de France, administra la mission de Clarence pendant un an : 12 septembre 1858—13 septembre 1859. Son successeur fut M. Ebrard, de Cumberland, 2 octobre 1859—13 mars 1861.

M. Ebrard érigea, dans la chapelle de Clarence, 25 novembre 1860, le chemin de la croix, comme en fait foi un acte religieusement conservé dans les archives de la paroisse.

Au commencement du mois d'août, de cette même année, Mgr. Guigues avait fait sa première visite pastorale dans ce canton. C'est à la suite de cette visite que l'évêque d'Ottawa écrivit que la mission de Clarence prenait de l'accroissement et que sous peu d'années, elle serait capable de faire vivre un prêtre. " Les terres sont excellentes et peu chères : quatre à cinq piastres l'arpent ; les canadiens affluent, et cette paroisse aura l'avantage d'être d'une seule langue. Malheureusement le conseil municipal, qui est tout protestant, se montre injuste et fanatique. Ainsi, par exemple, si du Lac à Bear Brook il y avait un chemin direct, la chapelle de ce dernier village ne serait qu'à six milles des catholiques les plus éloignés. Il faut que cet abus cesse. J'ai engagé fortement les catholiques à ne voter que pour des leurs aux prochaines élections."

Ce conseil si patriotique de l'évêque fut écouté. A partir de cette époque. les protestants furent évincés des charges municipales, au grand avantage de la religion et des canadiens.

Citons encore cette observation, de la même année.

" Le terrain de l'église a été donné par deux bons catholiques : MM. Marion et Labonté, qui ont offert chacun quatre arpents. La chapelle, située sur une petite éminence, domine le pays. M. Ebrard fait la mission une fois par mois. L'année prochaine, il pourra la faire deux fois."

Il y avait en 1861, dans les deux cantons de Clarence et de Cumberland, 250 familles.

M. Boucher succéda à M. Ebrard le 14 mars 1861.

SAINT-JACQUES D'EMBRUN.—(CANTON DE RUSSELL)

Voici ce qu'en 1861, Mgr. Guigues écrivait du canton de Russell :

" Ce canton peut se diviser en quatre parties : les deux premières, qui touchent Osgoode et Gloucester, ont été prises par les protestants ; la troisième est couverte, malheureusement, par une grande savane ; enfin, dans la quatrième sont déjà établies une trentaine de familles canadiennes. On peut en placer encore une trentaine sur des lots de 200 arpents. Or, comme un de ces lots peut suffire à deux familles, et que les canadiens déjà établis en occupent chacun un, il est vrai de dire que l'on pourrait y envoyer encore cinquante nouvelles familles et faire une belle paroisse. Tout le monde est d'accord sur l'excellente qualité de la terre. Cet avantage, uni à plusieurs autres, y devra attirer l'émigration. La petite rivière du Castor, affluent de la Nation, traverse le canton. Un nouveau chemin, pour la malle de l'Orignal, longe la rivière et sera terminé en octobre. L'année prochaine, on ouvrira une voie directe vers Bytown qui la mettra à 17 milles de cette mission. Les cantons voisins d'Osgoode et de Gloucester sont bien établis. Il y a, depuis peu, une vingtaine de familles d'arrivées, qui s'occupent d'avoir une chapelle pour que le missionnaire puisse les visiter. Quatre moulins à scie et deux à farine sont déjà en activité, autant d'avantages précieux pour les colons. Il est donc à souhaiter que l'on s'empare d'une terre qui menace de nous échapper."

Le souhait de Mgr. Guigues fut une prophétie, et la paroisse de Saint-Jacques d'Embrun, qui comprend le canton de Russell, est peut-être aujourd'hui la plus considérable des missions rurales du diocèse.

Ce pays est relativement nouveau. En 1845, nous voyons deux familles s'y établir : celle de Théophile dit Siméon Ayotte,

émigrée de Stormont, Ontario, et celle de Joseph Gignac, venue de Montréal. Trois ans plus tard, quatre autres survinrent. Bref, en 1853, on comptait dix-neuf familles de colons canadiens dans le canton de Russell. Encore aujourd'hui, cette mission est exclusivement canadienne.

Ce fut dans l'automne de 1852 que la petite colonie reçut la visite du premier missionnaire, le Père Déléage, oblat, desservant de Gloucester-Sud. Après le Père Déléage vinrent successivement le P. Pallier et les PP. Coopman et Reboul. M. Michel, curé de Cumberland leur succéda en 1857.

Pendant quatre années, de 1852 à 1856, la mission se tint dans la maison de François Gagnon, non loin du village actuel. En 1856, les PP, Coopman et Reboul commencèrent la construction d'une petite chapelle sur un terrain choisi par Mgr. Guigues lui-même, près de la rivière et de la résidence actuelle des sœurs-grises. Ce vieux bâtiment existe encore.

Comme nous l'avons vu, l'évêque de Bytown avait visité ce pays en 1851. Après sa visite de 1856, il écrivit ces mots : " Cette localité semble être appelée à prendre de l'importance. Les canadiens préparent les voies à un curé résidant. Ils ont bâti une chapelle en bois."

Le premier acte paroissial dont on ait gardé la mémoire, date de 1852 ; c'est le mariage de Xavier Gagnon et de Julie Normand, célébré par le Père Coopman. Cependant le registre des actes ne fut ouvert que le 14 novembre 1858, par M. Bertrand.

Le Rév. M. Michel qui succéda aux oblats, en 1857, ne desservit point longtemps cette mission, distance de 33 milles de Cumberland. On lui attribue, à lui ou à son successeur, M. Bertrand, l'honneur d'avoir commencé la seconde église.

La premiére école catholique remonte à l'année 1858.

Après M. Michel, vint M. Bertrand, qui était alors, de concert avec le Père O'Boyle, missionnaire de Gloucester et d'Osgoode, 1858.

Nous trouvons, dans les notes pastorales de Mgr. Guigues, la remarque suivante, à la date de 1859 : " Arrivé à Russell en compagnie de M. Bertrand, qui dessert cette mission de Gloucester,

une fois par mois. Beancoup de confessions. Les fidèles voudraient un prêtre résidant ; mais ils devront auparavant bâtir un presbytère. Au moins 150 familles. Leur première chapelle n'est pas encore terminée, et déjà ils en ont commencé une autre beaucoup plus considérable. La petite servira de presbytère. Mais l'année est bien dure. Beaucoup de colons viennent de l'Achigan, voilà pourquoi j'ai appelé cette mission Saint-Jacques, du nom de leur paroisse d'origine."

En mai 1861, Mgr. Guigues constatait que l'église était couverte et que l'on pourrait y dire la messe dans le courant de l'été.

Après ou, plutôt, simultanément avec la signature de M. Bertrand, nous trouvons dans les registres les noms des RR. Ebrard, Alméras, O'Brien, et enfin de M. Boucher qui clôt la liste. Le premier prêtre résidant à Embrun fut M. Maurel (octobre 1864).

SAINT-JOSEPH D'ORLÉANS.—(GLOUCESTER-NORD).

L'origine de cette mission remonte à 1849. Voici en quels termes Mgr. Guigues la raconte dans ses notes.

" En descendant l'Ottawa, à une certaine distance de Bytown sur les cantons de Gloucester et de Cumberland, se trouvent établis un certain nombre de familles catholiques, à peu près dépourvues de secours religieux. Elles ne sont point, il est vrai, éloignées de Bytown, car, en ligne directe, elles ne comptent guère que neuf milles, mais il est impossible d'y aborder par le chemin de terre, en voiture ; et un voyage en canot, d'une douzaine de milles est dispendieux et difficile.

" Depuis longtemps, ils désiraient la visite de l'évêque, sans oser le manifester ; mais vers la fin de septembre 1849, M. Dupuis qui est un bon catholique et un des principaux habitants du lieu, est venu à Bytown m'exprimer le désir commun. Je me suis empressé de me rendre à leurs vœux. Le deux octobre, j'ai commencé, avec le père Brunet, une petite mission de deux jours. une cinquantaine de personnes ont communié et une quinzaine ont reçu le sacrement de confirmation. M. Dupuis, ainsi que les

habitants, désiraient ardemment avoir une chapelle, afin d'y recevoir plus souvent la visite du missionnaire, et je partageais bien sincèrement leur désir. Mais pour le réaliser, deux choses étaient nécessaires : leur bonne volonté, et, de plus, la possibilité de le faire. J'ai nommé trois syndics pour m'assurer de l'une et de l'autre. La réponse a été que tous demandaient une chapelle et espéraient pouvoir l'élever. Ils se sont offerts à me donner, chacun, quatre journées par mois, jusqu'à la pleine confection de l'onvrage.

" La chapelle doit être élevée sur un terrain de 8 acres que M. Dupuis a destiné pour cet objet, située à environ 4 ou 5 arpents de la rivière et à un demi mille du chemin du roi. M. Dupuis a promis de laisser sur la lisière de sa terre, un chemin convenable pour y arriver de tous les côtés. Je lui ai promis, de mon côté, que lorsque l'acte de donation sera fait à l'évêque de Bytown, il aurait droit à un banc de famille, pour lui et ses enfants, aussi longtemps que sa terre porterait son nom. Nous avons planté la croix le 3 octobre, après la messe de confirmation. Plusieurs personnes versaient des larmes d'attendrissement en entendant les cantiques de " Vive Jésus, vive sa croix," que tous répétaient d'une commune voix, en voyant cette croix placée sur une élévation qui domine l'Ottawa, où ils pourront venir prier en attendant la chapelle qu'ils veulent ériger."

Mgr. Guigues revint, une autre fois, faire chez M. Dupuis, les exercices de la visite pastorale. Mais la route appelée chemin de Montréal, ayant été ouverte peu après, les catholiques demandèrent, avec raison, que la chapelle fut placée sur le bord de la route. L'évêque, qui venait d'acquérir les lots 1 et 2 de la première concession de Gloucester, acquiesça à leur demande, donna huit arpents à la mission, et bâtit, de ses deniers, une maison pour le prêtre, à condition, toutefois, que ses dépenses lui seraient remboursées par la paroisse. Les catholiques bâtirent alors une petite chapelle en bois, fort convenable, et une desserte régulière confiée, non plus anx prêtres de l'évêché, mais M. Michel et à ses successeurs à Cumberland, y fut établie.

Dans le compte-rendu de la visite pastorale, (27 juillet 1857) nous trouvons la note suivante : " M. Michel se rend, de Cum-

berland à Saint-Joseph, une fois tous les quinze jours. Population : 90 familles, en majorité canadiennes. Cette mission grandit chaque année et pourra bientôt soutenir un prêtre. En comptant la mission de L'Ange-Gardien, de l'autre côté de la rivière, on aura près de deux cents familles. La chapelle, longue d'abord de trente pieds, a été doublée, et une sacristie y a été ajoutée."

A la fin de 1860, un jeune prêtre français, M. Chaine, fut nommé premier curé résidant de Saint-Joseph.

SOUTH GLOUCESTER ET CANTON D'OSGOODE.

Quoique les cantons de Gloucester et d'Osgoode soient rattachés actuellement au comté de Russell, ils appartiennent néanmoins, par leur histoire et par l'origine de leurs habitants, au comté de Carleton. C'est assez dire que ceux-ci sont tous de langue anglaise.

La colonisation y commença à l'époque du percement du canal Rideau. Les ouvriers du canal, catholiques et protestants, s'y établirent en grand nombre. Ils étaient desservis par les prêtres de Bytown. La première chapelle du pays, celle de Metcalf, date de 1840. La chapelle de Gloucester remonte à 1846. Le canton d'Osgoode ne fut réuni au diocèse de Bytown qu'en avril 1850, mais, dès l'origine, Mgr. Phelan en remit l'administration à Mgr. Guigues.

En effet, nous voyons ce dernier, par mandement du 25 mars 1849, fondre, jusqu'à nouvel ordre, en une seule les deux missions d'Osgoode et de Gloucester.

Nous allons étudier, tout d'abord, la paroisse de South Gloucester et la mission de Metcalf qui lui est attachée ; puis nous ferons l'histoire de la paroisse de Dawson et de la mission de Manotic.

VISITATION DE SOUTH GLOUCESTER.

En 1845, un M. Dogherty de South Gloucester donna un terrain de 4 arpents à la corporation épiscopale de Kingston, *for religious purposes*. Sur ce terrain fut élevé (1846) une petite cha-

pelle d'une extrême pauvreté, que le Père Ryan de Bytown allait visiter, de temps en temps. Lorsque, en 1848, Mgr. Guigues fit sa tournée dans ce pays, les catholiques lui manifestèrent leur désir d'avoir une desserte régulière et même un prêtre résidant. L'évêque promit d'accéder à leur demande s'ils voulaient restaurer leur chapelle et construire un modeste presbytère, ce qu'ils s'empressèrent d'exécuter. Pendant quelque temps, le Père Clément, oblat, y résida, mais ayant ensuite été appelé à la tête de la mission de Maniwaki, il fut remplacé par un jeune religieux récemment ordonné, le Père Déléage, à qui Mgr. voulait faire apprendre l'anglais (31 décembre 1848). Le Père Déléage dut donc aller résider à Gloucester, au milieu de ces missions qui comptaient alors selon son propre témoignage, de 1,500 à 2,000 âmes. Il y demeura un peu plus de quatre ans, jusqu'en 1853, non pas seul, mais assisté, assez irrégulièrement d'ailleurs, par quelques confrères de la ville.

Le Père Déléage, homme actif, résolut de mettre à exécution le plan jadis conçu par le Père Ryan, de construire un temple digne de cette mission prospère. Un comité, pour recueillir les fonds, avait été formé ; il en fut l'âme. Trouvant le terrain paroissial trop petit, il se fit donner quatre autres arpents de terre par MM. Patrick et John Donovan, Skiffington et McHenry ; puis, tout étant prêts, dès l'année 1849, il donna ordre d'inaugurer les travaux. L'œuvre réussit au gré de ses désirs, Mgr. Guigues eut la joie de bénir à Gloucester une magnifique église en pierre, de 166 pieds de longueur, telle qu'on n'en voyait point alors dans le diocèse.

Le 18 mars 1853, le Père Déléage partit, à son tour, pour Maniwaki, laissant comme successeur le Père Pallier. Le Père Pallier eut le Père Coopman d'abord pour vicaire (17 mars 1854), ensuite pour remplaçant (2 août 1854). Celui-ci resta chargé de Gloucester jusqu'au 20 septembre 1855, époque de son départ pour les Etats-Unis.

A la fin de l'année 1854, une belle cloche fut bénite par l'évêde Bytown.

Un ancien oblat irlandais, le Pére O'Boyle qui venait de Curran, fut nommé, en 1855, à Gloucester, où il resta jusqu'en

1861. Il eut deux vicaires, M. Hand (18 septembre 1855—mai 1856) et M. Deligny (25 mai—10 novembre 1856). M. Bertrand exerça également le ministère dans ces cantons (1858-1859) jusqu'à sa nomination à Curran.

En 1860, un jeune prêtre, M. J.-B. O'Brien, qui venait d'être ordonné, le 17 juin, fut envoyé comme missionnaire à Gloucester. L'année suivante, il était attaché définitivement à ce poste, en qualité de prêtre résidant. Il y resta jusqu'à sa mort (1869). Il s'empressa (1860) de faire terminer l'intérieur de l'église, et d'y faire placer un bel autel, lequel fut bénit solennellement au mois d'août 1861.

De la paroisse de Gloucester il desservait, tous les quinze jours, la mission de Metcalf. Quant à M. O'Boyle, il était devenu curé de Dawson.

SAINTE-CATHERINE DE METCALF.

Cette mission, appelée autrefois Osgoode, date de 1840. A cette époque, un M. Alexander McDonell fit don à la corporation épiscopale, d'un terrain de 4 arpents, sur lesquels on construisit une chapelle. Mais elle était mal située, loin du centre des catholiques. Aussi le Père Déléage persuada-t-il aisément aux fidèles d'acheter, dans le village même de Metcalf, un arpent de terre pour y bâtir une nouvelle église. En attendant il disait la messe dans la maison d'école. Malheureusement, ce *statu quo* dura plusieurs années, car, malgré les efforts des missionnaires, la négligence des syndics pour réunir l'argent nécessaire pour commencer les travaux, retarda longtemps l'entreprise. Ce ne fut qu'en 1858, qu'ils se mirent résolument à l'œuvre. Alors le Père O'Boyle, faillit, à son tour, faire échouer leurs projets. Il voulait qu'on revint à l'ancienne chapelle, et l'on dut recourir, en faveur de Metcalf, à l'intervention personnelle de Mgr. Guigues (5 février 1859). Enfin les travaux reprirent et l'église fut bénite solennellement, le 15 janvier 1860. Le Père Molloy fit le sermon de circonstance. L'église de Metcalf, longue de 60 pieds et large de 36, était simple, mais élégante et fort convenable pour cette petite

mission qui ne comptait, avec Montague, que 82 familles. L'année suivante, un clocher fut élevé.

Metcalf a toujours passé pour animé d'un bon esprit chrétien.

SAINT-JEAN L'ÉVANGELISTE DE DAWSON.

Cette paroisse, qui porta longtemps le nom de Prescott Road, fut fondée par les pères oblats. Le 2 août 1854, jour du départ du père Pallier, Mgr. Guigues vint en personne, choisir l'emplacement des deux chapelles de Dawson et de Manotic. On tarda, toutefois, plusieurs années, avant de commencer les travaux, et ce ne fut que le 10 juin 1868, que l'évêque bénit solennellement les deux églises. Elles sont en bois. Celle de Dawson a 60 pieds de long sur 30 de large, et se trouve placée au milieu d'une solitude. Quatre arpents de terre, dont trois étaient donnés par M. McEvoy et un par son oncle, y étaient atttachés. On comptait alors à Dawson 65 familles de fermiers à l'aise. Mgr. Guigues voyant la bonne volonté des habitants, leur promit de leur donner un prêtre résidant, s'ils voulaient construire un presbytère en pierre. Cette proposition ravit le cœur des catholiques, qui se mirent immédiatement à l'ouvrage et qui terminèrent, dans l'été de 1859, un beau presbytère de 36 pieds sur 26, auquel on a ajouté, depuis, une vaste cuisine en bois. L'évêque tint parole, et dès 1860, le père O'Boyle, qui travaillait depuis cinq ans dans le pays, fut nommé curé de Dawson. Le premier acte conservé dans les registres de la nouvelle paroisse est le baptême d'un enfant, Catherine Johnson (12 octobre 1860) signé Thomas O'Boyle.

SAINTE-BRIGITTE DE MANOTIC.

Cette petite mission, située sur le bord de la rivière Rideau, dont elle porta le nom, fut rattachée, dès l'origine, à Dawson, L'église, 40 pieds sur 30, fut bénite le même jour que celle de Dawson (10 juin 1858). Bâtie en bois, dans une localité ravissante, elle est malheureusement trop petite. Le pays est d'ailleurs occupé par les protestants. On n'y comptait en 1858 que 37 familles ; et Mgr. Guigues y ajouta un nombre à peu près égal de catholiques, du canton de North Gower de l'autre côté de l'eau, qui se trouvaient à dix milles de Richmond.

La paroisse de Dawson et la mission de Manotic furent longtemps renommées par leur grand esprit de foi.

Nous terminerons ce chapitre par la comparaison des deux recensements de 1851 et de 1861.

	Canadiens.	Irlandais Catholiques.	Total Catholiques.	Protestants.	Population totale.
1851....	688	298	986	1,884	2,870
1861 ...	2,889	629	3,518	3,306	6,824

Comme on le voit, les catholiques qui, en 1851, ne formaient que le tiers de la population du comté de Russell, avaient, en 1861, gagné beaucoup de terrain et dépassaient déjà les protestants.

Comme on le voit également, le nombre restreint des catholiques irlandais, indique que les cantons de Rochester et d'Osgoode ne faisaient point encore partie du comté de Russell.



CHAPITRE VIII.

COMTÉ DE CARLETON ET NORD DU COMTÉ DE LANARK.

1848--1861.

LE lecteur intelligent qui suit notre aride étude, avec la carte du diocèse sous les yeux, ne doit point perdre de vue que, à mesure que nous avançons vers l'ouest, nous quittons les pays mixtes, pour entrer dans des régions peuplées exclusivement de colons de langue anglaise, et principalement de protestants.* A partir des cantons de Gloucester et d'Osgoode, les canadiens-français disparaissent, pour ne se présenter qu'en petit nombre, dans le comté de Renfrew. Il est vrai que le district du Nipissing, à l'ouest de Renfrew, commence aujourd'hui à se coloniser par des hommes de cette race, mais la plupart de leurs établissements appartiennent au diocèse de Peterborough.

Comme le diocèse d'Ottawa ne possède que quatre cantons du comté de Lanark, dont deux presque inhabités, nous avons cru devoir les inclure dans ce chapitre.

Voici le tableau des cantons et des paroisses ou missions de ces districts.

---

* Le comté de Carleton est peuplé exclusivement d'irlandais, protestants ou catholiques, à l'exception des cantons de Fitzroy et de Torbolton, qui sont écossais, et du nord de March, qui est anglais.

Le comté de Lanark est surtout écossais. Aussi les colons ont-ils donné aux rivières et aux cantons de ce comté des noms écossais.



MAISON MÈRE DES SŒURS GRISES DE LA CROIX, OTTAWA.

FONDÉE LE 20 FÉVRIER. 1845.

COMTÉ DE CARLETON.

Cantons.	Paroisses ou Missions.
North Gower. .... Marlborough...............	Richmond.
Goulburn..................	St- Sylvestre de Goulburn.
Nepean....................	Fallowfield.
March.....................	March.
Huntley...................	West Huntley.
Fitzroy................... Torbolton	Fitzroy.

NORTH LANARK.

Ramsay....................	Almonte.
Darling................... Lavant....................	St-Declan de Darling.
Pakenham..................	Pakenham.

Soit pour Carleton, 8 cantons et 6 paroisses ou missions ; pour Lanark, 4 cantons et 3 paroisses ou missions.

RECENSEMENT JUSQU'EN 1851.

Années.	Carleton.	North Lanark.
1824.....................	2,116	3,100
1831.....................	7,507	5,040
1840.....................	10,128	5,800
1851.....................	23,637	10,563

RECENSEMENT DÉTAILLÉ DE 1851.

CARLETON.

Canadiens.	Irlandais catholiques.	Total catholiques.	Protestants.	Population. totale.
898	7,327	8,225	15,412	23,637

LANARK.

378	1,509	1,887	8,676	10,563

On le voit, les protestants formaient, en 1851, dans Carleton, les deux-tiers, et dans North Lanark, les trois-quarts de la population totale. Comme toutes les terres sont déjà prises et inaccessibles à la colonisation canadienne, nous verrons que ces proportions se maintiendront, au grand désavantage des catholiques. En effet, l'origine de ces comtés est fort ancienne ; elle date des colonies militaires de Perth et de Richmond, en 1818. Depuis longtemps les campagnes y sont parfaitement cultivées, et les fermes s'y vendent à un prix trop élevé pour que des colons y puissent prétendre.

Commençons notre étude par la paroisse de Richmond.

SAINT-PIERRE DE RICHMOND.

Cette vieille colonie militaire eut, comme nous l'avons déjà vu, au deuxième livre de cet ouvrage, le Rév. M. Haran, pour prêtre desservant (1822). A partir de 1827, les missionnaires de Bytown firent le service de Richmond, pendant une dizaine d'années. La chapelle date de 1825 ou de 1826. En 1836, le Rév. Terrence Smith, fut nommé curé résidant à Richmond, où il resta jusqu'après l'annexion du canton de Goulburn au diocèse de Bytown.* Alors il permuta avec le Rév. Peter O'Connell (1851) et passa au diocèse de Kingston. Voici de quelle façon se fit cet échange des deux prêtres.

" Je suis bien aise d'apprendre, écrivait de Perth, au commencement de 1850, Mgr. Phelan, à l'évêque de Bytown, par votre lettre du 14 courant, que vous acceptez la combinaison que je vous propose de faire permuter ensemble MM. Terrence Smith et O'Connell. M. Smith ira à Smith's Falls, et M. O'Connell à Richmond. M. O'Connell est un homme accoutumé aux canadiens et capable de parler français, et par conséquent il pourra leur rendre de grands services de ce côté-là. M. McDonagh a un grand désir de voir son neveu, M. Madden, à Richmond, mais il est déjà nommé pour une autre mission, au-dessus de Kingston,

* Le Rév. Terrence Smith naquit en Irlande, en 1806, ordonné prêtre à Montréal (novembre 1836) il vint aussitôt à Richmond. De Richmond, il passa à Smith's Falls (novembre 1851) où il mourut (6 décembre 1859).

à Trent, où j'ai trouvé un grand nombre de canadiens qui ont besoin d'un prêtre qui parle leur langue.

" Il est entendu qu'aussitôt l'approbation de Rome arrivée, pour la nouvelle division du diocèse, le canton de Huntley sera adjoint au canton de Ramsay qui en a tant besoin pour faire vivre un prêtre. Le curé de Richmond en sera donc privé.

" Mais comme M. Smith m'a dit que vous aviez offert le canton de March à la place de Huntley, à celui qui sera chargé de Richmond, j'espère que vous aurez la bonté de donner March à M. O'Connell, aussitôt qu'il sera chargé de Richmond, et par ce moyen, il y aura quelque encouragement pour le missionnaire."

Comme on le voit, la nomination de M. O'Connell à la cure de Richmond fut un des derniers actes de l'administration de Mgr. Phelan dans cette partie du diocèse. Mgr. Guigues ne donna point au curé de Richmond la mission de March, qui resta attachée à la cathédrale, mais il lui laissa celle beaucoup plus importante de Nepean, aujourd'hui paroisse de Fallowfield.

Richmond, comme tous les peuples heureux, n'a pas d'histoire. Plusieurs lots de village : 13 arpents, donnés généreusement le 4 mars 1837, par M. Wm. Copuland, et 13 autres, donnés le 14 août 1848, par le gouvernement, étaient attachés à cette église et contribuaient au soutien du prêtre. La chapelle construite sur un des lots de M. Copuland, était vieille et tout-à-fait indigne de la paroisse.

Le bon M. O'Connell aimait, à la mode d'autrefois, à dire la messe dans les maisons privées et à faire mission chez une dizaine de familles. Il ne comprenait point l'utilité des somptueux édifices. L'évêque de son côté, soupirait et disait que son vénérable ami était un viel arbre impossible à redresser.

Heureusement la Providence y pourvut en permettant que la vieille chapelle délabrée devint la proie des flammes. Il fallut donc songer à reconstruire ; on se hâta et bientôt (1858) une église en pierre, longue de 60 pieds et large de 36, avec une vaste sacristie, fut élevée et bénite. Elle avait coûté 550 louis. Malheureusement, M. O'Connell, dont le goût artistique n'était pas très sûr, la

fit couvrir toute entière d'un horrible badigeon bleu, dont l'effet est déplorable.

Il y a peu de catholiques dans le village de Richmond, mais d'excellents chemins permettent aux fermiers de Goulburn, de North Gower et de Marlborough, de venir de loin aux offices.

MISSION DE SAINT-SYLVESTRE DE GOULBURN.

Dans ce même canton de Goulburn, à dix milles de Richmond une chapelle en bois, fort petite, 40 pieds sur 30, a été construite pour l'usage des catholiques du voisinage et du canton de Marlborough. Cette chapelle est située sur un sable mouvant, semblable aux dunes de l'océan. M. O'Connell n'y allait qu'un jour par semaine, mais les habitants du lieu n'hésitaient pas à se rendre en voiture à Richmond pour les offices du dimanche.

Les catholiques de ce canton ont toujours été renommés pour la simplicité de leurs mœurs et pour la fermeté de leur foi.

SAINT-PATRICK DE FALLOWFIELD.

La belle paroisse de Fallowfield était autrefois connue sous le nom de mission de Nepean, et était desservie par le curé de Richmond. Ce n'est qu'en 1884 qu'on lui donna un prêtre résidant. Elle suivit donc, dès l'origine, la fortune de Richmond, et nous n'avons point à répéter ici la liste de ses missionnaires. Les premiers actes conservés dans les registres de Fallowfield datent de de M. O'Connell, en 1851 ; mais la chapelle fut construite dès 1833.

Cette pauvre chapelle menaçait ruine depuis longtemps, et personne ne s'occupait d'en construire une nouvelle. Vainement, dans chacune de ses visites, l'évêque priait et se fâchait ; les gens récalcitrants faisaient la sourde oreille, et l'église ne commençait jamais. Il fut obligé d'avoir recours à la menace de l'interdit, comme nous verrons.

Nous trouvons dans les notes de visite pastorale, pour l'année 1859, les observations suivantes sur Fallowfield :

" Février 1829. Entrée solennelle à Nepean. Tout le peuple réuni ; 126 familles catholiques. La majorité protestante règne au conseil municipal. Les catholiques sont divisés. Je les ai exhorté à s'unir et à bien voter. Sur 8 écoles, il y en a 4 de catholiques. L'église est vieille, petite et tout-à-fait inconvenante. Jusqu'ici la désunion et le manque de générosité ont fait obstacle à toute construction. Maintenant les gens semblent décidés à mieux faire. Déjà ils ont charroyé sur le terrain 70 cordes de pierre et quantité de sable. Cette population est très bonne, très simple, exacte à la communion de Noël et de Pâques, mais je crains pour eux la proximité d'Ottawa qui leur donne l'occasion de s'abandonner à la boisson."

SAINT-ISIDORE DE MARCH.

Nous ne pouvons faire mieux faire que de reproduire ici la note de Mgr. Guigues : " J'ai fait, vers la fin de septembre 1848, la visite de la petite mission dont les Pères oblats étaient chargés à March. Les grandes occupations des Pères oblats à Bytown, les avaient empêchés de donner à cette portion de la paroisse tous les soins nécessaires, aussi l'ai-je trouvée dans un véritable état d'abandon. Les enfants étaient peu préparés pour la première communion et pour la confirmation, malgré les soins du Père Ryan qui m'avait précédè de quelques jours. Le peuple s'est montré plein de zéle pour profiter des grâces de la visite. Une centaine de personnes ont eu le bonheur d'y communier et 58 ont été confirmées. J'ai fait renouveler aux habitants leur souscription pour le clergé. Je leur ai promis de leur envoyer un prêtre tous les deux mois, pour y dire la sainte messe et, de plus, deux ou trois fois l'an, pour y faire une petite mission. J'ai laissé ce peuple dans les meilleures dispositions. Il est digne des soins qu'on peut lui prodiguer. March compte en ce moment de 50 à 60 familles catholiques. Il y a 23 ans qu'on n'en comptait que trois ou quatre. A peu près toutes les bonnes terres sont prises en ce moment. Celles qui restent sont presque toutes mauvaises.

" La chapelle de March est éloignée de celle de Nepean de 9 milles, et de trois, des premières maisons de ce canton. Elle a 38

pieds sur 23. Les murs sont en troncs de cèdre : celui du fonds du sanctuaire est en planches. Le plancher du bas est en bon état ; il n'y a ni voûte, ni plafond. Il existe trois fenêtres de chaque côté. L'autel est en bois. Il n'y a qu'un ornement rouge et blanc, neuf et en bon état, 5 amicts, une nappe, 4 chandeliers en bois, un crucifix, 3 cartons d'autel, un coffre en bois, un chemin de croix, un poële neuf et en bon état. Cette chapelle fut construite en 1836.

"J'ai fait passer, à celui qui avait donné le terrain pour la chapelle, l'acte de donation sous seing privé. Il est ainsi conçu : L'an 1848, et le 24 du mois de septembre, je, John Lehay propriétaire dans le canton de March, désirant, selon mes forces pourvoir aux besoins du culte catholique, donne purement et simplement à Mgr. Eugène Guigues, premier évêque de Bytown, deux acres de terre pour l'entretien de l'église et du prêtre catholique, qui sera nommé par Sa Grandeur et ses successeurs, pour desservir cette mission ou paroisse de March. Ces deux acres de terre sont situés sur le lot nº 14 et touchent, d'un côté, au grand chemin qui conduit à Bytown et, des trois autres aux propriétés du donateur."

Il n'y a rien à ajouter à ces observations, si ce n'est que, depuis cette époque jusqu'en 1861, les PP. Olats et principalement le Père Molloy, desservirent avec un grand zèle la mission de March. Quoique assez éloigné de la ville, ce canton en était très à la portée, à cause des voyages quotidiens des habitants qui y vont faire leur marché.

SAINT-MICHEL DE HUNTLEY.

Nous connaissons les origines de cette paroisse (Livre III, chapitre VI). Les registres de cette mission remontent à 1837. Ils s'ouvent par le baptême de l'enfant Honora Dewyer, 26 novembre 1837, signé du Rév. Térence Smith, mis. apost.

En décembre 1850, le canton de Huntley fut définitivement séparé de la mission de Richmond, et uni à celui de Ramsay qui, depuis deux ans déjà, possédait un missionnaire, le Rév. Ed.

Vaughan. La nouvelle mission comprit, dès lors, les cantons de Huntley, de Ramsay, de Darling, de Lavant, de Pakenham et de Fitzroy. Cependant les catholiques de Huntley supportaient avec impatience que le prêtre résidât à Almonte, dans une petite maison qu'il s'était achetée, et, malgré le désir manifesté par l'évêque de les voir reconstruire d'abord leur chapelle dont l'état était fort misérable, ils s'empressèrent de bâtir un bon presbytère en pierre et de l'offrir à M. Vaughan, qui vint s'y installer en 1853.

Mais il était grand temps pour eux de songer à une nouvelle église.

Le 29 août 1845, le gouvernement avait fait don à la corporation épiscopale de Kingston, pour Huntley, d'un lot de deux cents arpents de terre. Mgr. Guigues, qui tenait absolument à l'érection d'une église plus décente, autorisa, fin de 1861, les syndics, à aliéner la moitié de ce lot et à en appliquer la valeur à cet usage. Mais tous ses efforts échouèrent devant l'obtination des habitants, que ne cédèrent qu'en 1864, lorsque l'incendie eut dévoré leur chapelle.

Nous trouvons dans les papiers de Mgr. Guigues deux notes intéressantes sur cette mission : "Février 1852. Le canton de Huntley est tout protestant, du côté de Goulburn, et tout catholique du côté de Ramsay. Il y a 8 écoles, dont trois catholiques, mais malheureusement tenues par des jeunes gens, ce qui donne occasion de jaser. L'église possède deux cents arpents dont 15 sont défrichés. Cette église est tout-à-fait insuffisante, et n'a pas même de tabernacle ; 90 familles établiee, et 30 non établies ; égal nombre de protestants. Pays assez fertile."

"Février 1859. 120 familles, mais quinze ont déjà quitté le pays. Cette population catholique est une des plus considérables dans un seul canton. Les gens y sont pleins de foi, et les notables donnent le bon exemple. Néanmoins, malgré les plus grands efforts du Père Molloy, ils n'ont montré qu'un médiocre enthousiasme à renouveler leur tempérance."

COMTÉ DE LANARK, CANTON DE RAMSAY.—PAROISSE DE SAINTE-MARIE D'ALMONTE.*

Nous avons vu, dans le deuxième livre de cet ouvrage, que les catholiques irlandais du canton de Ramsay furent desservis d'abord par M. McDonald, de Perth, et que le premier baptême y fut fait en 1823. Il n'y avait point alors de chapelle, et le prêtre faisait la mission chez les habitants. Citons quelques familles qui eurent l'honneur de prêter ainsi leur maison à son ministère : celles de David Dowling, de Timothy O'Brien, de Patrick Corkery et de William Slattery.

Lorsque M. McDonald quitta Perth, (1838) son successeur, le Rév. J. H. McDonough, continua à visiter Ramsay. En 1852, voyant la population prendre de l'importance, il se fit donner un terrain par M. Daniel Shipman, dans le village de Shipman's Falls (aujourd'hui Almonte) et construisit une jolie chapelle en bois, de 60 pieds sur 40. Cette chapelle avait 35 bancs, dont la vente annuelle rapportait une centaine de piastres.

En 1845, la mission d'Almonte passa au Rév. Térence Smith qui la visita, ainsi que son suppléant, le Rév. père O'Connell, jusqu'en septembre 1848. A cette époque, le diocèse de Bytown était créé ; un prêtre de Kingston, le Rév. Edward Vaughan, y passa et fut nommé curé d'Almonte.† Deux ans plus tard (décembre 1850) le canton de Huntley lui fut donné.

---

* Nous extrayons ces notes de l'excellent *Sketch of the parish of Saint-Mary, Almonte, Ont.*, par le chanoine Foley, curé d'Almonte, travail que nous proposons à l'imitation de MM. les curés.

† Le Rév. John MacDonald, V.-G., naquit à Knoidart, Irlande, en 1782. Ordonné prêtre en 1814, il fut nommé curé de Perth en 1823, et de Saint-Raphaël en 1838 ; il se retira en 1864 et mourut plein d'années et de mérites à l'âge de 97 ans le 15 mars 1879.

Le Rév. J. H. McDonough naquit dans le comté de Mayo, Irlande, en 1812. Nommé à Perth (1838) il y mourut le 28 septembre 1866.

Le Rév. Edward Vaughan naquit le 8 juin 1813 en Irlande, et fut ordonné prêtre à Tuam. (1836) Arrivé en 1821 au diocèse de Kingston, il fut nommé missionnaire de Guananoque. En septembre 1848, Mgr. Guigues lui donna le poste d'Almonte, puis de Huntley, où il resta jusqu'en 1868. Fatigué, il se retira du ministère ; en essaya de nouveau pendant quelques mois à Osgoode ; puis se retira définitivement (fin de 1869) à la Trappe de Tracadie, où il mourut. (1882.)

M. Vaughan n'avait point de presbytère à Huntley, dans les premières années de son ministère. Il acheta donc à Almonte une pauvre maison dans laquelle il demeura jusqu'en 1853.

Nous trouvons dans les notes de Mgr. Guigues de février 1852, les observations suivantes : "Ramsay : peu de catholiques. Deux maisons seulement, de Huntley à Ramsay. M. Vaughan loge dans une maison qui tombe. Il faut qu'on lui bâtisse un presbytère. La chapelle est abandonnée, l'autel surtout, qui manque du plus nécessaire. Soixante familles catholiques, pauvres et dispersées. Toutes les terres sont prises et les protestants sont à l'aise. L'église est assez grande, et une fois mise en état, elle serait bien convenable." Il ajoutait : "Le presbytère sera à Almonte. Quant à Huntley, au lieu de chicaner à propos du presbytère, on ferait mieux de reconstruire l'église."

On sait que ce désir de l'évêque ne prévalut point, en que Huntley bâtit un presbytère en pierre, afin de posséder le curé qui, en effet, vint s'y établir (1853.)

En 1854, le désir de l'èvêque de Bytown fut satisfait, la chapelle fut restaurée, et pour la rendre plus chaude, on la recouvrit à l'extérieur d'un enduit ou crépissage qui coûta £60. Aussi, lorsque, en 1859, il fit la visite, écrivit-il cette réflexion : "L'église est bien convenable à l'extérieur. Toutefois, en dedans, les colonnes ne sont encore qu'en forme de poutres. Je voudrais pouvoir faire vivre un prêtre avec Huntley et Ramsay seuls. Il y a ici 76 familles, dans le rôle des répartitions, et 25 dans le village. A Huntley, on compte 120 familles."

CANTONS DE DARLING ET DE LAVANT.—MISSION DE SAINT-DECLAN.

Autant les comtés de Prescott, de Russell et de Carleton sont fertiles et bien cultivés, autant ceux de Renfrew et du Nipissing le sont peu, du moins quand on s'éloigne de la vallée de l'Ottawa. Ainsi Almonts et Pakenham sont des cantons unis et riches ; mais dans ceux de Darling et de Lavant plus au sud, commencent les hautes terres et les montagnes de l'ouest du Haut-Canada. Le sol est sec et rocheux. Les habitants attirés jadis dans ce pays par le commerce du bois, s'en éloignent à mesure que les forêts

disparaissent, et ceux qui ne peuvent se résoudre à quitter leurs chaumières y traînent une existence misérable. On peut dire de ces cantons, fait unique dans le diocèse, que les gens y sont plus pauvres et plus clairsemés aujourd'hui qu'ils n'étaient il y a trente ans.

Cette mission est desservie d'Almonte. Pour donner une preuve du génie pénétrant de Mgr. Guigues et de la sagacité de ses observations, nous allons reproduire ici une note écrite par lui en février 1859.

" Lavant et Darling.—J'ai visité ces malheureuses localités, où quelques catholiqes sont comme perdus à 24 milles d'Almonte, à 26 de Pakenham, à 19 de Perth et à 30 de Springtown. J'ai attaché 22 familles canadiennes et 12 irlandaises à Springtown, Les 5 familles qui se trouvent près de M. Murphy, à Almonte ; quant à celles qui sont dans la direction de Perth, M. le curé de Perth continuera à en avoir soin. Aucun avenir de ce côté. Le peu de terre passable qui s'y trouve est aux mains des protestants."

Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans cette mission, c'est de voir une vingtaine de familles canadiennes, perdues au milieu des populations anglaises et écossaises. Nous avons interrogé ces pauvres gens, et nous avons appris d'eux qu'ils étaient venus s'établir là à cause de l'exploitation des bois, considérables alors, et sur les suggestions d'un parent qui leur représentait que les terres s'y donnaient pour presque rien. A ce prix elles étaient encore trop chères.

SAINT-CELESTIN DE PAKENHAM.—COMTÉ DE LANARK.

Cette mission fut visitée successivement, ou plutôt, simultanément, par les RR. Térence Smith et McNulty. Ensuite elle fut, pendant quelque temps, desservie par M. Vaughan. On n'y a point conservé d'archives, et l'on sait peu de choses sur ses origines. Un M. André Dickson fit en 1844, don de deux lots de village n° 9 et 10 rue Victoria, à la corporation épiscopale de Kingston, et sur l'un de ces lots une petite chapelle en bois fut

construite en 1852. Comme la population était peu nombreuse, elle suffisait.

Dans le cours de sa visite pastorale de février 1852, Mgr. Guigues écrivit la note suivante ; " Pakenham, joli petit village qui a de l'avenir ; malheureusement tout protestant. J'ai dit la messe dans la boutique de M. Donahue, bon catholique. L'église est déjà élevée, elle sera probablement prête en juillet. Canton tout protestant. Une partie des catholiques du canton de Fitzroy viennent ici à la messe, et contribueront pour l'église. Il faut se hâter de faire une mission séparée de Pakenham et de Ramsay, que le prêtre de Huntley a trop de peine à desservir."

En effet cette division eut lieu, et Pakenham devint mission de Fitzroy sous l'administration de M. McFeely. Aujourd'hui les rôles sont intervertis ; Fitzroy est mission et Pakenham est devenue paroisse.

Dès 1859 cette révolution se préparait : " Le but de ma visite, écrit l'évêque de Bytown (février 1859) était de fixer le lieu du presbytère de ces missions. Beaucoup de gens du canton même de Fitzroy votent pour Pakenham comme plus central. J'ordonne qu'on allonge l'église de 20 pieds et qu'on fasse une double sacristie de chaque côté du sanctuaire, le tout au frais de Pakenham, car Fitzroy a sa propre chapelle à rebâtir. Quant au presbytère, les deux cantons y contribueront quoique Fitzroy ait moins à donner. Il y a dans Pakenham, 65 familles, et dans la partie de Fitzroy rattachée à Pakenham, le même nombre."

Comme Mgr. l'avait ordonné, l'église fut allongée de 20 pieds et terminée à l'intérieur, grâce au zèle du Père McFeely, dans le courant de cette année.

SAINT-MICHEL DE FITZROY HARBOUR OU DES CHATS.

Voici en quels termes l'évêque de Bytown fait part des impressions de sa première visite pastorale à Fitzroy (1849).

" Le 26 février je partis de Bytown avec le Père Molloy pour faire la visite des paroisses qui se trouvent sur le côté nord de l'Ottawa. Je traversai Aylmer sans m'y arrêter. J'eus occasion,

en route, de considérer de belles campagnes qui font partie de cette paroisse et qui sont malheureusement toutes entre les mains des protestants. De l'autre côté de la rivière se déploient les campagnes de March où les catholiques commencent à se fortifier en devenant propriétaires. Au-delà du lac d'Aylmer les forêts se montrent debout à droite et à gauche. Ces endroits sont encore peu habités et ne comptent que des protestants. A midi j'arrivai au village des Chats et reçus une honorable hospitalité de M. Angus Roy McDonnell, qui parlait français, ainsi que son fils. Ce village est dans un site que les grandes chûtes de l'Ottawa rendent infiniment pittoresque. De village est considérable et offrait de grandes espérances d'augmentation lorsque les steamboats y allaient. Malheureusement, les terres appartiennent à des protestants, et les catholiques ont eu de la peine à s'y établir. Ils en ont eu de plus grandes encore, quand il a fallu bâtir la chapelle qui n'a, autour d'elle, qu'un terrain resserré laissant à peine une place convenable pour bâtir un presbytère. Afin de trouver un emplacement pour le presbytère, il faudra probablement aller chercher bien loin."

" L'église qui a été bâtie, a 90 pieds de long. Elle n'est point finie ; une fois terminée, elle sera bien convenable pour la population. Le canton de Fitzroy compte 70 familles. Il serait à désirer que le prêtre fut fixée en cet endroit. L'allocation faite par le gouvernement, la souscription des fidèles et les offrandes des jeunes gens des cages qui s'arrêtent en grand nombre dans la baie que forme la chûte de l'Ottawa, fournirait une grande partie du secours nécessaire à ses besoins. Sa présence encouragerait les catholiques, et cela, dans une place qui doit avoir quelque importance. Il pourrait aussi desservir Onslow et Bristol plus aisément que le missionnaire du Calumet."

Le 3 décembre 1844, M. André Willie avait fait fait don à Mgr. Gaulin, évêque de Kingston, de deux lots de terre, en faveur de la mission de Fitzroy Harbour ou des Chats. Sur ces lots, le Rév. Térence Smith fit commencer une chapelle que termina M. McFeely.

Mgr. Guigues écrivait, le 13 septembre 1852, la note suivante sur cette mission : " Fitzroy Harbour demande à être érigé en

paroisse, en s'unissant à Torbolton, à Pakenham et à Onslow. Le Rév. McFeely qui s'est distingué dans la construction de leur église, les a enthousiasmés, et ils le demandent pour curé. Ils se font forts de le payer, et M. McDonnell s'engage à le garder chez lui pendant un an."

En effet, ce jeune prêtre irlandais, à peine ordonné, avait été envoyé à Fitzroy, et grâce à ses efforts, la chapelle, une des plus belle du diocèse, avait été terminée en peu de temps. Monseigneur accéda donc à la demande qu'on lui faisait ; Fitzroy fut détaché de Huntley et M. McFeely devint curé de ce canton, de Pakenham et d'Onslow (1852).

Malheureusement, le fanatisme des orangistes vint bientôt porter le deuil dans cette mission. Dans le courant de l'année 1854, ils brûlèrent les chapelles de Fitzroy et d'Onslow. Une circonstance providentielle rendit moins grand le mal qu'ils voulaient faire. Quelques mois, en effet, avant l'incendie, l'église avait été assurée pour la somme de 400 louis, et cette assurance permit de recommencer les premiers travaux de reconstruction.*

En février 1859, Mgr. Guigues écrivait ces lignes : "Il a été décidé : 1°—que la nouvelle église serait en pierre ; 2°—que sa longueur serait de 60 pieds et sa largeur de 30 ; 3°—qu'on la construirait, non sur l'ancien emplacement, mais dans le village même de Fitzroy ; 4°—que l'on donnera immédiatement le contrat afin d'éviter la hausse des prix que va occasionner le choix d'Ottawa pour capitale."

Enfin en 1861, l'évêque ajoutait cette dernière note : "L'église de Fitzroy, 76 pieds sur 50, est bâtie sur les 4 arpents achetés dans le village par M. McFeely. On y peut déjà dire la messe. Elle sera fort coquette, une fois terminé. Le terrain est tout clôturé."

Terminons ce chapitre par le tableau des recensements de 1851 et de 1861.

---

* Nous trouvons à la date de 1856 cette note curieuse de l'évêque de Bytown : " M. McFeely ne peut commencer la nouvelle église du fait de la mauvaise foi des agents d'assurance qui font des difficultés pour payer l'ancienne."

CARLETON.

	Canadiens.	Irlandais catholiques.	Total catholiques.	Protestants.	Population totale.
1851....	898	7,327	8,225	15,412	23,637
1861....	975	9,066	10,041	19,579	29,620

LANARK.

	Canadiens.	Irlandais catholiques.	Total catholiques.	Protestants.	Population totale.
1851....	378	1,509	1,887	8,676	10,563
1861....	389	2,061	2,450	10,030	12,460

Comme on le voit, les proportions se maintiennent. Nous en avons expliqué la cause : les terres étant toutes prises, la colonisation catholique était impossible.



CHAPITRE IX.

COMTÉ DE RENFREW ET DISTRICTS OCCIDENTAUX.

1848-1861.

NOUS avons peu de choses à dire, pendant cette décade, du comté de Renfrew et des districts avoisinants ; la colonisation ne faisait que d'y commencer, ainsi que le montre le recensement ci-dessous. Ce pays, bien moins fertile que les comtés de Prescott, de Russell et de Carleton, l'est pourtant beaucoup plus qu'on le croit généralement. Sans doute, la montagne y commence, le sol y est sablonneux et rocheux ; il semble que les immenses forêts qui le couvrent soient la seule végétation qui puisse y prospérer ; toutefois, on a constaté que la réalité est meilleure que l'apparence, et l'on voit aujourd'hui des cantons entiers, que l'on croyait incultivables, couverts de belles fermes, dues à l'industrieuse opiniâtreté des colons prussiens et polonais. Ces colons, en effet, habitués à une vie dure et pauvre réussissent sur des terres que les canadiens et les anglais abandonnent, sur les "brûlés" dont l'humus a été dévoré par les feux de forêts.

D'ailleurs, même au milieu de ces terrains de médiocre qualité, il en est d'autres excellents, et c'est sur ceux-ci que la colonisation s'est portée, tout d'abord. Citons la vallée de l'Ottawa proprement dite, la vallée inférieure de la Madawaska, la vallée de la Bonnechère, une bande de terre sur les bords du célèbre Opéongo Road, chemin de colonisation, ouvert alors de la Madawaska inférieure aux lacs Opéongo ; en sorte qu'aujourd'hui il n'y a guère que les cantons montagneux du sud qui soient en friche et sur

lesquels les colons renoncent à s'établir. Seulement, tandis que dans Prescott, chaque canton renferme plusieurs paroisses, dans Renfrew, au contraire, une paroisse s'étend sur plusieurs cantons. Il est vrai que les protestants y dominent et que leur majorité s'y maintient sans diminution.

Le premier recensement de ce pays date de 1851. Le voici :

COMTÉ DE RENFREW.

Canadiens.	Irlandais Catholiques.	Total Catholiques.	Protestants.	Population totale.
408.	2,703.	3,507.	5,908.	9,415.

Comme on le voit, les catholiques ne comptaient en 1851 que pour le tiers de la population totale. Ils n'ont point gagné de terrain depuis. La majorité de ces catholiques est irlandaise. Quelques centaines de familles polonaises se sont établies, depuis, à Renfrew et dans le canton de Hagarty ; quant aux canadiens ils habitent les villes des bords de l'Ottawa. Nous les verrons plus tard reprendre, dans le district de Nipissing et sur les deux côtes du Pacifique Canadien, leurs progrès interrompus.

Le premier missionnaire du comté de Renfrew fut M. McNulty. Il y resta seul pendant près de dix ans (de 1843 à 1852) et quand on songe à l'état du pays alors, une forêt vierge d'immense étendue, à peine entamée, sur certains points, par quelques centaines de colons, on ne peut s'empêcher d'admirer son courage.

C'est au Rév. McNulty que l'on doit les premières chapelles de Saint-Patrick, de Renfrew, de Douglas, de Brudenell, d'Osceola et d'Eganville. Lui-même avait sa résidence à Mount Saint-Patrick.*

Sans doute M. McNulty ne fut point prophète, et la plupart de ses emplacements d'église, mal choisis, durent être abandonnés plus tard ; on dit même que, lorsque, en 1849, Mgr. Guigues vint

* M. McNulty naquit en 1807, au diocèse de Tuam, Irlande, et arriva au Canada en 1842. En 1843 il commença, dans le haut d'Ottawa, une vie de missionnaire qui dura jusqu'en 1852. A cette époque il passa au diocèse de Toronto. Plus tard, il fut nommé curé de Caledonia, diocèse d'Hamilton, où il mourut.

avec lui visiter la chapelle d'Eganville, ils eurent beaucoup de peine à la retrouver, au milieu des bois ; mais chacun sait combien il est difficile de prévoir l'avenir d'une ville ou d'un village, et combien ces premiers établissements sont nécessairement aléatoires et temporaires. Mgr. Guigues lui-même, malgré son flair et son admirable instinct, s'y est trompé maintes fois, comme il l'avoue ingénument dans ses notes.

M. McNulty eut deux successeurs, les RR. Strain et Bouvier, qui se partagèrent son vaste territoire. M. Strain établit sa résidence à Douglas, d'où il desservit les missions d'Osceola, d'Eganville et de Brudenell.†

M. Bouvier demeura à Renfrew et visita les missions de Mount Saint-Patrick de Springtown et des environs.

En 1859, M. Strain quitta le pays pour les Etats-Unis d'où il venait, et fut remplacé par M. Byrne, dont nous pleurons encore aujourd'hui la perte. Quant à M. Bouvier, il fut successivement, curé de Renfrew (1852) et de Portage-du-Fort (1854) jusqu'en 1861, époque de sa nomination à l'Orignal. Nous le verrons revenir, en 1863, dans le comté de Renfrew, pour ne plus le quitter jusqu'à sa mort. M. Byrne qui lui avait succédé à Renfrew (1854) s'établit en 1859 à Eganville, dans les missions de M. Strain, et fut remplacé lui-même à Renfrew, par M. Alméras, curé de Curran, de 1859 à 1863.

Plus à l'ouest, sur les bords de l'Ottawa, deux missions furent érigées en paroisses durant cette décade : la Passe, 1858, curé M. de Sauhac, et Pembroke, 1855, curé M. Gillie.

Après les notions générales dont la connaissance était nécessaire, il convient d'étudier maintenant en particulier chacune des premières missions du comté. Nous commencerons par la plus ancienne de toutes, Mount Saint-Patrick, et nous continuerons dans notre ordre ordinaire, c'est-à-dire en allant de l'est à l'ouest.

MOUNT SAINT-PATRICK.

Cette église, après avoir été le centre de toutes les autres, au temps de M. McNulty, 1843-1852, est descendue, après le départ

† Nous ne savons rien de M. Strain, si ce n'est qu'il vint des Etats-Unis au Canada, en 1853, et qu'il quitta ce dernier pays pour les Etats-Unis en 1859. Quant à M. Bouvier, nous aurons l'occasion d'en reparler.

de ce prêtre, au rang plus modeste de mission, desservie de Renfrew, successivement par les RR. MM. Bouvier, de 1852 à 1854, Byrne, de 1854 à octobre 1859, et Alméras, de 1859 à août 1863.

La première chapelle de Mount Saint-Patrick date de 1843 à 1844. M. McNulty acquit du gouvernement, pour la corporation épiscopable de Kingston, un lot de cent arpents de terre, n° 1, sur la 14e concession du canton de Brougham, et y construisit la chapelle et le presbytère dans lequel il résida.

Dans sa première visite pastorale, Mgr. Guigues constata l'état déplorable de l'église, du presbytère et de la congrégation. Ses observations de visite, en 1853, signalent un changement en mieux extraordinaire. Sous la direction de M. Bouvier tout s'était transformé ; la chapelle avait été mise en ordre, un sanctuaire et une sacristie y avaient été ajoutés, et lui donnaient une longueur de soixante pieds. Cette sacristie pourrait être aisément aménagée en presbytère. Les terres de la Madawaska étaient bonnes et se prenaient par des colons, en majorité catholiques irlandais. Ils étaient déjà au nombre de 100 familles au Mount, et de 50 à la Third Chute et au Long Rapid ; les nombreux chantiers qui couvraient le pays contribuaient aussi à faire vivre le prêtre ; bref, ce serait un bon poste et un poste où l'on ferait du bien.

M. Byrne qui succéda, en 1854, à M. M. Bouvier à Renfrew, entra dans les idées de l'évêque et, pour préparer les voies à un curé résidant, il fit commencer un presbytère en bois, dont il ne termina pourtant que l'extérieur. Il était réservé à M. McCormac (janvier 1867) de le finir et de l'occuper.

Voici en quels termes, dans sa visite du 27 janvier 1858, Mgr. Guigues s'exprime sur la mission de Mount Saint-Patrick : " La mission augmente tous les jours. Quelques réparations urgentes ont été faites. Il est nécessaire d'augmenter l'église de la sacristie, et d'ajouter de nouveaux bancs. Dès 1855, M. Byrne a commencé un beau presbytère, de 36 pieds sur 26, qui est presque terminé et qui sera un des plus beaux du diocèse. C'est de Saint-Patrick qu'un curé résidant desservira les colons de l'Opéongo Road, jusqu'à ce qu'ils deviennent assez forts pour se constituer en paroisse."

Ce vœu de l'évêque ne se réalisa point cependant. Comme nous l'avons dit, Mount Saint-Patrick resta mission jusqu'en 1867.

En octobre 1859, M. Strain ayant quitté le pays, M. Byrne lui succéda, non pas à Douglas, mais à Eganville, et M. Alméras, curé de Saint-Luc de Curran, fut nommé desservant de Renfrew (1659-1863) avec charge de la mission de Mount Saint-Patrick.

SAINT-FRANÇOIS-XAVIER DE RENFREW.

La petite ville de Renfrew, qui compte aujourd'hui trois mille âmes, date de l'année 1840, et a pour origine les scieries que l'on construisit à cette époque sur la rivière Bonne-Chère qui l'arrose. Les terres étaient bonnes aux environs, la colonisation s'y porta ; l'hôtel et la maison de forge, compagnons inséparables du moulin, formèrent le noyau du nouveau village.

Vers 1844, M. McNulty bâtit à Renfrew une petite chapelle en bois qui servit au culte, d'une façon telle quelle, pendant son administration.

En 1849, lors de la première visite de Mgr. Guigues, la chapelle était en si mauvais état qu'il fut obligé de dire la messe au village, dans la maison de M. Plante. Les notes des visites pastorales de 1852 et de 1853 sont significatives.

" 1852. 45 familles à l'église de Renfrew. Les habitants ont fait des efforts pour rendre cette chapelle convenable, depuis l'an dernier. C'est la seule où j'ai pu dire décemment la messe. Le village est déjà considérable. Ce serait une bonne place pour un missionnaire." M. Bouvier y fut nommé. Les fruits de cette nomination ne tardèrent point à paraître, comme en témoignent les notes de l'année suivante : " 1853. Grand changement à Renfrew. Presbytère terminé, clocher fini, église mise en bon état. Tout cela parle en faveur du peuple, et surtout de M. Bouvier, qui a dépensé £80 de ses économies, et £40 quêtés aux voyageurs sur les cages. Les catholiques sont ici plus pauvres qu'ailleurs, mais comme il ne fut pas laisser tous les villages aux protestants, nous y maintiendrons un prêtre."

En mars 1854, le Rév. M. Bouvier, nommé à la mission du Portage-du-Fort, fut remplacé à Renfrew par un jeune irlandais qui venait de Grenville, le Rév. M. Byrne, dont la vie toute entière s'est écoulée dans cette partie du diocèse. Le presbytère dont parlait Mgr. Guigues, n'était qu'un prolongement de l'église, destiné à l'agrandir plus tard. M. Byrne obtint de M. Plante un terrain d'un demi arpent en arrière du jardin du presbytère, et sur une petite élévation, dans l'intention de le réserver pour les besoins futurs.

Nous trouvons dans les notes de visite de janvier 1858, la remarque suivante : " Chapelle de 40 pieds sur 30, propre, mais trop petite. La sacristie et le presbytère devront être défoncés pour l'agrandir de 20 pieds. La cuisine actuelle servira de sacristie. Il y a 80 familles, dont plusieurs sont à l'aise. J'ai fortement exhorté les paroissiens à bâtir un presbytère en pierre ; et l'on va ouvrir des souscriptions. Le cimetière, à trois milles, n'est ni clôturé ni bénit."

Conformément aux vœux de l'évêque d'Ottawa, on se mit en mouvement pour commencer les travaux. M. Alméras, le nouveau curé (octobre 1859) obtint d'un généreux citoyen, M. McDougall, la donation de quatre arpents de terre situés dans le village, mais ce ne fut que son successeur, M. Bouvier de retour de l'Orignal, qui bâtit le nouveau presbytère.

Cependant, Renfrew croissait et prospérait. Dès l'hiver de 1861, Mgr. Guigues proclamait cette mission une des meilleures du diocèse. Les bancs s'y vendaient 112 piastres, et 195 familles avaient souscrit pour le support du prêtre.

MISSION DE SAINT-RAPHAEL DE SPRINGTOWN.

Cette mission est restée constamment, depuis son origine jusqu'à nos jours, attachée à la paroisse de Renfrew. Située sur les rapides de la Madawaska, elle doit sa naissance à M. Gerald McCrae, bourgeois de chantier, qui y avait de grands intérêts. Voici la note qu'écrivait à ce sujet Mgr. Guigues, en date de 1853 : " Springtown.—Ce village naissant est dû à M. McCrae, bourgeois. Il compte actuellement 10 familles dont 5 catholiques. M.

McCrae promet 2 arpents et 25 louis pour l'église. Les catholiques veulent commencer ce printemps une église en pierre de 40 pieds sur 30, à quelques arpents du village, sur une petite élévation d'où l'on domine la rivière et la campagne. On compte que les voyageurs aideront beaucoup. Cette chapelle desservira une cinquantaine de familles du canton de Bagot, et des autres environnants. Les gens sont pleins de zèle et tout le monde soupire après l'ouverture du chemin de fer."

Les choses arrivèrent comme l'avait annoncé l'évêque. M. McCrae tint ses promesses. D'un autre côté, les habitants, et surtout les voyageurs, qui s'arrêtent à Springtown pour défaire les cages avant de les passer dans les rapides, répondirent généreusement à l'appel de M. Bouvier. La bâtisse avança rapidement, et dès le 20 janvier 1854, elle était bénite par Mgr. Guigues, en même temps qu'une cloche.

M. Byrne, successeur de M. Bouvier, fit élever un petit clocher assez mesquin, enduire les murs et placer les bancs.

Voilà toute l'histoire de Springtown. Dans sa visite de février 1858, Mgr. Guigues fit une dernière observation :

" Lorsque je séparerai Mount Saint-Patrick d'avec Renfrew, je crois que je laisserai Springtown à Renfrew. Peut-être pourrai-je lui adjoindre les cantons de Lavant et Darling actuellement desservis de Perth, et en danger de perdition. Espérons que de nouveaux colons s'établiront sur les terres encore vacantes de la Madawaska."

SAINT-JEAN CHRYSOSTOME D'ARNPRIOR.

Le canton de MacNab, sur le bord de l'Ottawa, fondé vers 1825 par le laird écossais de ce nom, comprend la paroisse d'Arnprior et la mission de Sand-Point qui lui est attachée. La belle petite ville d'Arnprior, (5,000 âmes) admirablement située à l'embouchure de la Madawaska, doit son origine, comme tous les villages du pays, au commerce des bois, et, en particulier, aux scieries de M. McLaughlin, qui comptent parmi les les plus importantes du Canada.

M. McNulty visita ce canton, à de rares intervalles, jusqu'en 1852. Après lui M. Bouvier le desservit, d'abord de Renfrew, (1852-1854) puis du Portage-du-Fort, malgré la distance. Cette distance est en effet fort considérable. Le missionnaire disait la messe à Arnprior une fois par mois, le dimanche, et le lendemain, en s'en revenant, il s'arrêtait à Sand-Point où il offrait également le saint Sacrifice.

La ville d'Arnprior est relativement toute récente, et ne date, à proprement parler, que de ces dernières années. La première chapelle en bois y fut bâtie par M. Bouvier en 1857, et la bénédiction en fut faite par Mgr. Guigues le 27 janvier 1858, Ses dimensions étaient fort restreintes : 42 pieds sur 32. La congrégation catholique ne comptait alors que 40 familles, dont 10 canadiennes, et dont 22 habitaient au village. Il n'y avait point encore de cimetière particulier. Mgr. Guigues observe que ce village, si bien situé sur l'une des bouches de la Madawaska, a le droit de compter sur l'avenir, et qu'un prêtre résidant y sera promptement rendu nécessaire. La chapelle était construite sur un arpent de terre donné par M. MacClaren. Deux ans plus tard (1860) l'évêque d'Ottawa visita de nouveau Arnprior, et constata que, quoique depuis la bénédiction de la chapelle on en eut lambrissé l'intérieur, il lui manquait encore bien des choses : la table de la communion, le clocher et le revêtement extérieur. Le besoin d'un prêtre résidant se faisait sentir chaque jour davantage.

MISSION DE SAINT-ALEXANDRE DE SAND-POINT.

Parmi les noms les plus familiers aux oreilles des anciens colons et missionnaires du haut de l'Ottawa, il faut compter, au premier rang, celui de la famille MacDonnell, de Sand-Point, dont l'influence et les intérêts s'étendaient au loin des deux côtés de la rivière.* C'est chez les MacDonnell que, depuis M. de Bellefeuille et M. Brady, les missionnaires descendaient, assurés d'y recevoir la plus cordiale hospitalité. Toutefois, Sand-Point,

* Les McDonnell, originaires d'Ecosse, étaient quatre frères : Alexandre, à Sand-Point ; Samuel, au Portage-du-Fort ; Roderick, au Calumet : Callum, aux Allumettes. Ils appartenaient au même clan que Mgr. McDonnell premier évêque de Kingston.

qui semblait destiné grandir, trompa l'attente de tous, et se laissa distancer par sa jeune voisine et rivale Arnprior, dont il est devenu une simple annexe.

La mission de Sand-Point fut longtemps considérée comme mission personnelle de la famille McDonnell ; de fait, elle lui doit bien son existence, quoique non pas sans certaines difficultés, ainsi que nous verrons.

En février 1852, lors de sa seconde visite pastorale, Mgr. Guigues écrivit sur Sand-Point ces quelques mots un peu amers : "M. McDonnell m'a reçu avec beaucoup de politesse. Sa maison ne manque de rien, mais la chapelle manque de tout. M. McDonnell m'assure que le canton pourrait donner £40 au prêtre, s'il y venait dire la messe toutes les trois semaines."

En réalité il n'y avait pas même de chapelle à Sand-Point. En 1855, l'évêque d'Ottawa écrivait : "Il n'y a pas à proprement parler de chapelle à McNab. Le prêtre dit la messe dans la maison d'école, à laquelle on a pratiqué une petite séparation. M. McDonnell a promis 4 arpents de terre, et fait une souscription très généreuse pour une nouvelle église. Tout fait espérer qu'elle sera digne du donateur."

Malheureusement le donateur ne se pressa pas de donner, et, sur ces entrefaites, Arnprior grandit. On y construisit une chapelle, avec l'arrière-pensée d'abandonner Sand-Point. Voici en quels termes s'en exprimait Mgr. Guigues, dans sa visite du 27 janvier 1858 : "La maison d'école qui sert de chapelle n'est qu'à six milles d'Arnprior. M. McDonnell voudrait y bâtir une église. Je n'en vois guère l'utilité. M. Bouvier y va tous les mois, le lundi."

Nous verrons comment, plus tard, les choses finirent par s'arranger.

NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL DE LA PASSE, OU GOWER POINT.

La petite paroisse de la Passe, qui comprend le canton de Westmeath et une partie de celui de Ross, en Ontario, à laquelle sont rattachées les missions du Fort-Coulonge et des Bois-Francs, dans la province de Québec, est située en face de l'île du Calumet

dont elle a longtemps suivi la fortune. Son histoire remonte, qu'on nous pardonne l'expression, à la plus haute antiquité, c'est-à-dire au premier tiers de ce siècle. Nous avons eu maintes fois l'occasion d'en parler au cours de cet ouvrage, et non pas toujours dans les termes les plus flatteurs, sort qui lui est commun avec tous les anciens centres des voyageurs. Les longues stations annuelles de jeunes gens non surveillés engendraient nécessairement des désordres et des abus.†

Les premiers habitants de la Passe, canton envahi aujourd'hui par l'élément anglais et protestant, furent des voyageurs canadiens, qui s'y établirent avant 1840. Citons Frs. Bertrand, venu du Saint-Esprit ; Benoni Soucie et Etienne Lacasse, de Québec ; Simon Barbeau, Augustin Romain et Jules Romain, de Montréal ; J. Thayer, américain ; Becwitt, Cyrille Gervais, Julien Lavallée, L. Lamarche et Philippe Gervais. On rapporte que ces premiers habitants étaient obligés, pour avoir de la farine, de descendre en canot d'écorce leurs grains jusqu'aux moulins de Bytown.

On rapporte également que dans ces premières années, ne se sentant pas encore capables de construire une chapelle, sur l'avis de Mgr. Bourget, coadjuteur de Montréal, ils s'entendirent avec les gens du Calumet et élevèrent une croix sur "la pointe d'en haut de l'île." C'est là que, le dimanche, on se réunissait pour réciter ensemble le chapelet et chanter des cantiques à la bonne sainte Anne, dont la statuette était fixée au pied de la croix. Des guérisons furent opérées, paraît-il, à cette croix, et une dame Léveillée, subitement soulagée, y aurait laissé ses béquilles en *ex voto*. Bref, la Pointe d'en haut du Calumet devint pendant quelque temps le point de rendez-vous religieux et social de ces colons abandonnés.

Les premiers prêtres qui s'arrêtèrent à la Passe furent sans doute les missionnaires de la Rivière-Rouge. Après eux, et successivement MM. Cannon et Brunet, de Bellefeuille et Dupuis,

---

† La chapelle de la Passe est dans une très belle position et ce lieu promettait de devenir considérable, si les canadiens étaient plus économes et savaient conserver leurs terres. Malheureusement quelques-uns en ont déjà vendu aux protestants ; d'autres le feront probablement encore, car Dieu ne peut pas bénir une localité où règne tant d'indifférence religieuse (Première visite de Mgr. Guigues, en 1849).

Poiré et Moreau, puis bien d'autres y firent mission. Les sauvages qui abondaient alors dans les îles donnèrent même un nom aux deux plus célèbres de ces missionnaires. M. de Bellefeuille fut appelé Kouanotchnapich (feuille belle) et M. Moreau reçut le titre glorieux de Kouacinamagat (homme de lumières).

Les missions se tenaient soit chez Frs. Leclair, province de Québec, soit chez J.-B. Renaud, Ontario. C'est là qu'on enregistrait les baptêmes, les mariages, etc.... Plusieurs de ces actes datant de juillet 1836 à août 1842, et consignés dans trois registres, sont conservés dans les archives de Pembroke. Ils portent les signatures de MM. de Bellefeuille, Poiré, Dupuis, Brunet, McDonagh, Moreau, Bourassa, Payment et Morin.

Les actes faits à la Passe, au Calumet et aux Allumettes, en janvier 1836, sont inscrits au registre de l'évêché de Montréal.

La première chapelle en bois fut bâtie sur l'emplacement du du presbytère actuel, en 1841, du temps de M. Moreau, par l'entrepreneur J.-B. Larivière. C'était une construction à plusieurs fins. Destinée à devenir maison du prêtre, elle servait en attendant, d'école et d'église. Une cloison pratiquée dans l'intérieur l'adaptait à ce double emploi. Elle avait sa façade sur la rivière. J.-B. Gervais avait fait don du bois scié. Malheureusement, cette même année, avant d'être terminée, elle devint la proie des flammes.

Sans se laisser abattre par ce contre-temps, les catholiques recommencèrent dès l'année suivante (1842) une nouvelle chapelle. Ils furent aidés par M. Adams, propriétaire d'une scierie aux Allumettes, qui leur fit don de vingt piastres de bois scié. Trois ans plus tard, à côté de la chapelle, on dressa un échafaud qui devait servir de clocher ; et de fait, au temps de M. Ouellet (mars 1855) une cloche de $168 y fut suspendue. Ce clocher fit plusieurs voyages et fut enfin définitivement fixé sur le bord du chemin public. La chapelle avait à cette époque 67 pieds sur 30 et demi.

Nous avons dit que la Passe suivit longtemps le sort du Calumet. Ses missionnaires furent donc ceux de l'île. Après 1844, M. Jeannotte succéda à M. Moreau et fut lui-même remplacé

par M. Lynch. En 1846, M. Groulx devint curé du Calumet, desservant à la fois la Passe, le Portage-du-Fort et Bristol. En 1847, M. Saint-Aubin prit sa place avec les mêmes dessertes. En 1849, M. Bouvier, premier missionnaire envoyé dans ces régions par Mgr. Guigues, continua de visiter la Passe, soit par lui-même soit par son vicaire, M. Perret. Enfin, le 30 septembre 1851, M. Ouellet fut nommé curé de l'île du Calumet où il devait rester jusqu'à sa mort.

Le bon M. Ouellet, dont le goût pour la splendeur du culte est restée légendaire, se hâta, pendant les années de 1852 et de 1853, d'acquérir les ornements et les meubles nécessaires à la mission de la Passe qu'il visitait tous les mois. Avant lui, M. Bouvier avait arrangé l'intérieur de l'église, comme le prouve la note suivante de l'évêque de Bytown.

" 1855. La Passe.—Cette mission fut longtemps négligée et a souffert beaucoup de l'incendie de sa première chapelle. Lorsque M. Bouvier fut chargé du Calumet et de la Passe, les habitants furent excités à y travailler avec ardeur, et après quelques mois, le sanctuaire fut convenablement disposé, les enduits furent mis dans toute l'église et des bancs furent confectionnés. M. Ouellet a fait ajouter la sacristie. Cette église possède dix arpents de terre, dont quatre furent concédés par M. McDonnell, de Sand-Point, et six par M. Maloney. Cette dernière donation fut confirmée depuis, par M. Aumond, qui avait une hypothèque sur la propriété."

Les donations définitives datent : celle de Alex. McDonnell, du 18 avril 1853 ; celle de Jos. Aumond, d'Ottawa, du 23 mars 1854.

La même année (1854) M. Ouellet fit boiser l'extérieur de la chapelle. Il fit faire des travaux à la tour. En 1856, il entreprit la construction d'un presbytère en bois, de 36 pieds sur 31, lequel, toutefois, ne fut briqueté et mis en ordre parfait que trente-deux ans plus tard.

Dans sa visite de février 1858, Mgr. Guigues écrivait : " 95 familles fréquentent l'église. Les gens me supplient de leur envoyer un prêtre ; ils semblent prêt à se décourager. Ils donnent

60 louis à M. Ouellet qui les visite toutes les trois semaines. On va le chercher à tour de rôle. Un bon presbytère est commencé ; les bancs se vendent 24 louis, dont on pourrait prendre 15 pour le curé. Les ornements sont beaux. Les cérémonies se font mieux que dans bien des paroisses. Je tâcherai de leur donner un prêtre."

L'évêque tint parole, et cette même année, les habitants de la Passe eurent la joie de posséder enfin un curé résident. M. Antoine de Saunhac, jeune français récemment ordonné, y fut nommé et signa son premier acte le 3 octobre 1858.

Comme tous les jeunes curés, M. de Saunhac s'empressa de faire des réparations et des améliorations, d'ailleurs nécessaires. L'église fut peinturée en dedans et au dehors et mise en bon état. Derrière l'église on construisit une sacristie et une grande salle publique pour les fidèles. Enfin, le presbytère fut achevé et rendu habitable.

Dans sa visite de 1860, Mgr. Guigues fit les réflexions suivantes par lesquelles nous terminons : "La Passe avec missions, 124 familles, à savoir : Westmeath, 71, et Mansfield ou Calumet, 53. Les bancs se vendent 29 louis. Le prêtre en reçoit 125. Comme la dette de l'église s'élève encore à 100 louis, pour aider M. le curé à payer cette dette, nous lui donnons pour une année la desserte de la mission de Snake River (Osceola). Il s'y rendra toutes les trois semaines.

SAINT-PIE D'OSCEOLA.

La belle paroisse d'Osceola fut longtemps connue sous le nom de Snake River. On attribue à Mgr. Phelan, administrateur du diocèse de Kingston, alors en visite pastorale (1842) le choix de cette localité, comme futur centre religieux. M. McNulty y construisit deux chapelles, l'une à trois milles au nord du village, et l'autre sur l'emplacement même du cimetière actuel.

Osceola fut desservie, d'abord de Mount Saint-Patrick, par M. McNulty, ensuite de Douglas (1853-1859) par M. Strain, puis de la Passe (1859-1864) par M. de Saunhac ; enfin d'Eganville

(1864) par M. Byrne, jusqu'en 1876, époque où elle eut le Père Bouvier pour premier prêtre résidant.

Nous trouvons dans les papiers de Mgr. Guigues quelques notes intéressantes au sujet de cette mission.

" 1852.—La mission de Snake River compte 45 familles. La chapelle et la sacristie sont mal situés, dans un endroit trop retiré. Il est vrai que le terrain concédé par le gouvernement a une étendue de 200 arpents, mais la valeur en est nulle, ou à peu près. Il est fort regrettable que M. McNulty n'ait point accepté l'offre qu'on lui a faite de quelques arpents dans une position plus favorable. D'ailleurs la chapelle n'est point finie et la sacristie est inconvenante. J'ai dû refuser de donner la confirmation, à cause de l'ignorance des enfants.

" 1853.—Administration du nouveau missionnaire, M. Strain. La chapelle de Snake River est bien réparée. Un autel simple mais convenable a été placé ; le chemin de la croix est érigé et le contrat est donné pour la pose des bancs. Peuple excellent. Il est bien regrettable que cette église soit si mal située. L'immense territoire desservi par MM. Strain et Bouvier demanderait les soins de deux autres prêtres. Je me propose d'en retrancher les cantons de McNab, Arnprior, que je rattacherai avec Bristol, au Portage-du-Fort."

L'année suivante (24 février 1854) les habitants d'Osceola envoyèrent à Mgr. Guigues une pétition demandant d'être desservis par M. Bouvier du Portage-du-Fort, demande qui ne leur fut point accordée.

En 1858, l'évêque d'Ottawa constate de nouveau que tout va bien à Osceola. Le peuple y est pieux. Les travaux de l'église et de la sacristie sont terminés, et quelques bancs ont été placés.

En 1859, au départ de M. Strain, la desserte d'Osceola fut donnée à M. de Saunhac, curé de la Passe, pour l'aider à payer les arriérés de son église. L'intention de Mgr. Guigues était que cette desserte ne durât qu'une année ; elle se prolongea néanmoins, !usqu'en 1864. M. de Saunhac disait la messe à Osceola toutes les trois semaines, et les fidèles se montraient généreux envers lui.

SAINT-MICHEL DE DOUGLAS, SUR LA RIVIÈRE BONNECHÈRE CANTON DE BROMLEY.

Cette paroisse connue autrefois sous le nom de Third Chute, est fort ancienne. Vers 1854, le Père McNulty y bâtit une chapelle en bois, sur un lot de 200 arpents qu'il avait acquis du gouvernement. Mais la situation en était déplorable et la terre de peu de valeur, aussi Mgr. Guigues jugea-t-il nécessaire de changer la place de l'église.

En 1851 ou 1852, il faisait cette réflexion : "Douglas, 50 familles catholiques et 25 protestantes. Ces gens désirent avoir un prêtre et promettent 80 louis pour son support. Ils ont une chapelle, mais point de presbytère. La réception qui m'a été faite n'était guère chaleureuse. Je n'ai point donné la confirmation."

L'année suivante, un prêtre résidant, M. Strain, leur fut effectivement donné. L'influence de sa présence se fit immédiatement sentir. "L'accueil que l'on m'a fait, écrivait, en 1853, l'évêque de Bytown, contraste étrangement avec celui des années précédentes. La chapelle est on ne peut plus mal située ; mais où la placer ? Les habitants sont propriétaires de leurs terres. Dans quelque temps Douglas et Osceola seront capables de former une bonne paroisse."

M. Strain construisit à ses frais, dans le village même de Douglas, un petit presbytère, sur un arpent de terre qu'il avait acheté. C'était trop peu ; ses maigres ressources l'empêchèrent sans doute de faire davantage. Il était réservé à M. Byrne d'asseoir la mission sur de plus larges bases.

En 1855, Mgr. Guigues voulut mettre ordre aux affaires, et prit des mesures pour que les dépenses de M. Strain lui fussent remboursées. Désormais sa maison appartint à l'église et servit plus tard de pied-à-terre à tous les missionnaires qui la desservirent. Il eut désiré que l'on construisît immédiatement une nouvelle église dans le village, et il donna même la permission de vendre la terre que l'on possédait, pour en employer le prix à cet objet. La chose, toutefois, n'eut pas de suites.

Lorsque M. Strain, en 1859, quitta le diocèse, Douglas perdit, en même temps, la gloire d'être la résidence du prêtre, car M. Byrne, son successeur, s'établit à Eganville.

Ce serait une erreur, cependant, de croire que Douglas fut négligé par M. Byrne. Ce prêtre zélé, entrant dans les idées de son évêque, se hâta, au contraire, d'acquérir dans le village un terrain de 10 arpents sur lequel il entreprit de construire la nouvelle église. Mgr. Guigues, dans la visite de l'hiver 1861, exhorta fort les fidèles à seconder leur pasteur, les autorisa à disposer de la terre de la mission en faveur de la nouvelle construction, et partit enchanté de leurs excellentes dispositions.

SAINT-JACQUES D'EGANVILLE.

Le florissant village d'Eganville doit sa naissance, moins au grand bourgeois de chantiers John Egan, dont il porte le nom, qu'à son commis, Patrick Hickey, qui gérait, dans ces parages, les grands intérêts de la maison. C'est ce dernier, en effet, qui construisit, sur les rives de la Bonnechère, les moulins et les scieries d'Eganville.

Vers 1844, M. McNulty fit bâtir la première chapelle en troncs d'arbres. On en découvre encore aujourd'hui les restes dans les murailles d'une maison abandonnée, à droite du chemin de Brudenell, à deux milles environ d'Eganville

En 1852, M. Strain successeur de M. McNulty, quittant la résidence de Mount Saint-Patrick, s'établit à Douglas, d'où il continua d'administrer les missions d'Osceola, d'Eganville, de Sébastopol, de Brudenell et tout le pays environnant.

A peine installé, il obtint de M. Egan la concession d'un terrain de huit arpents près du village, sur une éminence surplombant la rive sud de la rivière. C'est là qu'il se hâta de construire une nouvelle chapelle bien supérieure à l'ancienne, comme en témoigne la note suivante de Mgr. Guigues :

"8 juin 1852. Eganville à 20 milles de Mount Saint-Patrick. La ferme, les moulins et les magasins de M. Egan ont donné de l'importance à cette mission. Une chapelle a été commencée par M. Strain qui a eu la bonne idée d'abandonner celle de M. McNulty, placée dans une localité mal choisie. Cette chapelle aura 65 pieds sur 40 ; la charpente est levée, les châssis et portes sont faits. Pas de dettes. C'est beaucoup de travail pour une

année dans une localité nouvelle. M. Strain voulait réserver 15 pieds pour un presbytère. Je m'y oppose pour deux raisons : parce qu'en ce cas la chapelle serait carrée, et parce qu'il n'y a rien de cher comme tous ces provisoires. Le terrain est très favorable, près du village qui va toujours se rapprochant. Cette église pourra être fréquentée : 1° par les 20 familles canadiennes du Perrault's Settlement ; 2° par autant d'irlandaises de Douglas ; 3° par celles du lac Clair, en même nombre ; 4° par 40 familles du village et des environs, soit un total d'une centaine de familles. Ce lieu semble bien choisi pour la résidence d'un prêtre, en qualité de place centrale et d'avenir. Osceola et Douglas, non loin de là, n'offrent pas les mêmes chances. J'ai donné à l'ancien commis d'Egan, Hickey, un billet pour qu'il puisse quêter dans les chantiers, en faveur de la chapelle et d'un presbytère."

La nouvelle chapelle d'Eganville fut bénite le 22 janvier 1854. Voici l'acte de bénédiction : "Le 22 janvier 1854, l'église catholique romaine d'Eganville, canton de Grattan, comté de Renfrew, Haut-Canada, a été ouverte au culte et bénite par Mgr. Joseph Eugène, évêque de Bytown, sous l'invocation de saint Jacques le Mineur, en présence du clergé soussigné et du peuple. Le terrain de la dite église a été donné par l'hon. John Egan, M.P.P., et les dépenses de construction se sont élevées à environ £220, inclus le terrain évalué à £30. Il reste maintenant une dette de pas au-delà de £50. En foi de quoi sont signé : Joseph Eugène, évêque de Bytown, James Strain, Francis McDonough, Bernard McFeely, Bouvier, Patrick Cassidy."

Contre le désir exprime plus haut par l'évêque, une partie du fonds de l'église avait été aménagée en presbytère. D'ailleurs, quoique bénite, cette église était loin d'être terminée, comme on verra.

Quelques temps après, Mgr. Guigues détacha le Perrault's Settlement, composé de canadiens, de la mission d'Eganvile, pour le donner à M. Byrne de Renfrew, qui parlait français. Cette séparation porta un coup sensible aux catholiques d'Eganville, qui s'en plaignirent dans la lettre suivante : "30 avril 1856. Depuis que Votre Grandeur nous a enlevé les gens du Perrault's Settle-

ment, nous ne sommes plus capables de suffre aux frais de M. Strain et de l'église. Les gens du lac Clair sont trop nouvellement établis pour pouvoir nous aider. D'ailleurs, tous les canadiens du Settlement, moins deux, parlent anglais. Au reste, voici l'arrangement que propose M. Strain. Il s'engagera avec votre permission, à faire venir M. Byrne à Eganville, trois ou quatre fois l'an. Les gens du Perrault's Settlement,* qui ne sont pas loin, pourront venir l'entendre, ainsi que nous ; et nous lui payerons la somme que vous déterminerez." Monseigneur leur répondit : "Les canadiens du Perrault's Settlement m'ont demandé, il y a deux ans, d'avoir M. Byrne, sous prétexte qu'ils ne savaient point l'anglais. Je ne puis croire qu'ils m'aient trompé. Quoiqu'il en soit, j'irai probablement vous voir l'hiver prochain, au sujet de l'Opéongo Road, et il peut se faire que je vous donne un curé résidant. Mais pour cela vous devrez faire quelques sacrifices."

Nous ignorons si l'évêque alla à Eganville dans l'hiver de 1857, comme il le désirait. Il y vint du moins en février 1858, et il constata avec chagrin que l'église était dans état misérable. Aucun travail n'y avait été fait depuis sa bénédiction et le vent y entrait partout.

L'année suivante (1859) M. Strain partit pour les Etats-Unis et M. Byrne, curé de Renfrew, fut nommé à sa place. Il s'installa non à Douglas mais à Eganville dont il devint le premier curé résidant. Le premier acte signé par lui date du 10 octobre 1859. Ce digne prêtre se hâta d'entreprendre les travaux intérieurs de l'église et du presbytère qui furent terminés l'année suivante, et qui coûtèrent 350 louis. Une cloche fut achetée et bénite dans l'hiver de 1860. Au mois de mai 1861, le chemin de la croix fut érigé à Eganville. Enfin, à la même époque, Mgr. Guigues écrivait cette remarque, par laquelle nous terminons : "L'église d'Eganville a 60 pieds sur 35, mais le presbytère malheureusement

---

* Nota.—La colonie ou settlement de Perrault, à 8 milles sud-est d'Eganville, appartient encore aujourd'hui à cette paroisse ; on y allait jadis dire la messe de temps en temps, dans une maison privée.

En revanche, la mission du lac Clair, aujourd'hui Sébastopol, a beaucoup prospérée. Elle est attachée à Brudenell, en attendant de devenir paroisse elle-même. Nous en parlerons, ainsi que de Brudenell, en étudiant la période de 1861 à 1871.

en prend 20. Cela ne peut durer longtemps, et l'on doit songer à construire un presbytère séparé. M. Byrne a déjà acquis un terrain ; je l'ai aidé de $35."

SAINT-COLOMBA DE PEMBROOKE.*

La ville de Pembroke, chef-lieu du vicariat apostolique de Pontiac, mérite que nous consacrions une notice détaillée.

Cette florissante petite ville de cinq mille âmes occupe un site extraordinairement remarquable, même en une région où, pourtant, les beaux paysages abondent. Etalée, toute en longueur, sur le penchant du côteau qui longe l'Ottawa, lequel s'est élargi en un vaste lac, elle semble contempler la grande île des Allumettes qui émerge à peine des eaux, et qu'encadrent agréablemet les lignes sévères des Laurentides. On dirait que les arbres et les maisons de l'île surgissent du lac même qui les réflète. Deçà et delà, quelques légères embarcations déploient leurs voiles ; et des panaches de fumée signalent le passage d'un steamboat qui remorque péniblement des billots.

Pembroke est coupé par un ruisseau, décharge de ce fameux lac du Rat-Musqué que suivaient jadis les voyageurs désireux d'éviter les détours et les rapides de la Grande-Rivière. Sur le Musk-Rat river et sur l'Ottawa, des moulins et des manufactures sont en pleine activité.†

---

* Nous avons puisé nos renseignements sur Pembroke dans un article de la *Revue Canadienne*, dont la date nous échappe, et surtout aux archives de Pembroke et d'Ottawa.

† Citons ici une note intéressante de M. l'abbé Proulx, sur le lac du Rat-Musqué :

" On prenait ce lac pour raccourcir et surtout pour éviter les nombreux rapides, du Portage-du-Fort aux Allumettes. Du lac, on suivait la rivière du Rat-Musqué, qui se jette à Pembroke. Ce fut la route des missionnaires jésuites, des voyageurs des grands canots, des travailleurs dans les chantiers, et en ces derniers temps, de l'émigration et de la civilisation. Arrivés à deux milles de Portage-du-Fort, vous quittiez l'Ottawa traînés d'abord par des bœufs puis par des chevaux qui vous conduisaient au pied du lac des Rats, (aujourd'hui Cobden). Là, un chaland, puis un vapeur vous portaient à travers les eaux fougueuses du lac et de la rivière des Rats, que les anglais appellent Musk-Rat. A trois milles de Pembroke, à Jackson Grove, on quittait le vapeur pour reprendre la voiture jusqu'à la ville. Cela a duré jusqu'au Canada Central," 1870, aujourd'hui chemin de fer du Pacifique."

Enfin de longues rues ombragées, bordées de résidences encore dans toute leur fraîcheur, parmi lesquelles on admire le couvent, la cathédrale et l'évêché, véritables monuments, donnent à la capitale du comté de Renfrew un air de richesse et de prospérité qui fait bien augurer de son avenir.

Comme nous l'avons dit plus haut, les premiers habitants de Pembroke furent quelques émigrants, qui, après l'incendie de leur patrie, vinrent chercher fortune dans cette partie du Canada, en 1825. Peter White, leur chef, se lança dans le commerce du bois et s'établit à 2 milles en bas de la ville actuelle, dans la Lower Town qu'il appela Miramichi, en souvenir de sa patrie (1828.) Après lui, de 1835 à 1841, des hommes entreprenants : D. O'Meara, Alex. Moffat, Sam. et Jos McKay installèrent des moulins et des industries dans ce village qui fut connu successivement sous les noms de Campbeltown, Sydenham, Moffat et Pembroke. Pembroke ou Uppertown, de l'autre côté du Musk-Rat River, finit enfin par l'emporter.

L'origine religieuse de la ville est plus récente. Elle ne date que de l'arrivée de MM. Jeannotte et Lynch à l'île des Allumettes, (1845-1846) quoique déjà avant eux les missionnaires l'eussent visitée. On disait la messe chez M. McNeil bourgeois de chantiers. En 1846, Pembroke comptait 20 familles catholiques. Dès cette époque la population commençait à délaisser la Lowertown pour la Haute-Ville, et, lorsqu'il fut décidé que l'on bâtirait une chapelle, la question de l'emplacement de cette chapelle amena de grosses difficultés. Mg. Phelan, administrateur de Kingston, prit un moyen terme, et donna ordre de construire au lieu où l'on sait, sur un arpent de terre donné par un protestant généreux, Daniel Fraser. La chapelle fut commencée en 1847. Elle eut 45 pieds de long sur 35, et fut bénite, l'année suivante, par le Père Durocher.

En 1851, un comité de trois citoyens chargés du temporel de la mission acheta trois autres arpents tout près du premier, mais de l'autre côté de la rue. C'est sur ce terrain que M. Gillie bâtit plus tard le presbytère.

La chapelle était dans un tel état, en 1849, lors de la première visite pastorale de Mgr. Guigues, que l'évêque fut obligé de

dire la messe dans une maison privée.* Néanmoins, deux ans plus tard, en 1851, grâce aux travaux qu'y avait fait faire M. Lynch, il l'approuva et y donna les exercices de la mission.

L'année 1852 faillit être témoin de sanglants combats à Pembroke. Les orangistes qui venaient d'obtenir de la législature le droit de parader publiquement le 12 juillet, fête de leur roi Guillaume, ayant manifesté l'intention d'user de ce droit nouveau, les catholiques irlandais résolurent de s'opposer par la force à leur manifestation.

Heureusement l'évêque de Bytown eut connaissance à temps du conflit qui se préparait. Il lança (8 juin 1852) un mandement aux catholiques, leur disant que puisque les anciennes interdictions, autrefois en vigueur, avaient été enlevées, il ne leur restait plus, à eux catholiques, amis des lois, qu'à supporter avec calme ce qui n'était plus un délit. Les catholiques eurent la vertu d'obéir à l'ordre de leur évêque et un grand malheur fut ainsi évité.

Cependant Pembroke grandissait et prenait de l'importance. Il se fit alors de l'agitation pour avoir un prêtre résidant. Mgr. Guigues voulant satisfaire à une demande si légitime, nomma M. Michael Lynch qui venait d'être ordonné (18 mars 1855) vicaire de son frère aux Allumettes, avec la charge spéciale de Pembroke, mais cette demi satisfaction ne fit qu'augmenter les désirs des

---

* Voici en quel termes Mgr. Guigues s'exprimait dans sa première visite pastorale, 1849. "Je n'ai fait que peu de séjour à Pembroke et j'en ai eu du regret, lorsque le matin, à la messe, j'ai vue l'église pleine, et, parmi les irlandais, bon nombre de canadiens qui auraient eu besoin de se confesser. Je me suis proposé de faire, l'année prochaine, en cet endroit une bonne station. La situation de Pembroke est admirable. Cette place est dans ses commencements mais elle deviendra probablement bientôt très considérable. Heureusement la religion catholique a pu y dresser son drapeau, et je dois des éloges à M. Lynch pour le zèle qu'il a déployé en choisissant un bel emplacement pour l'église et en l'élevant sur un plan convenable. Cette place forme deux villages : celui du côté nord compte 10 familles catholiques et 15 protestantes. L'église possède 4 arpents dont un fut donné et les 3 autres furent achetés 50 louis. M. Egan avait offert 4 arpents gratis. On ne profita pas de son offre, et, peu de temps après, on fut obligé d'acheter. L'église a 42 pieds sur 36, 3 fenêtres gothiques de chaque côté qui sont trop grandes. Sous peu, il sera nécessaire de l'agrandir. Heureusement il sera facile de l'allonger de 25 à 30 pieds sans difficultés. Comme cette localité preudra bientôt de l'importance, il sera avantageux de finir l'église et de batir un presbytère pour y fixer un prêtre."

habitants. En novembre de la même année une pétition rédigée par Dan. O'Meara, le principal catholique du village, et signée d'une foule de chefs de familles fut envoyée à Ottawa. On y exposait respectuensement à Monseigneur que la messe n'était dite au village que tous les quinze jours. Quant à traverser la rivière pour aller aux Allumettes, ce n'était pas toujours facile ni prudent. Les petits enfants grandissaient dans l'ignorance. Mgr. leur avait promis, l'hiver d'avant, de leur donner un prêtre, s'ils se chargeaient de le nourrir. Eh bien, ils s'en chargeaient volontiers.

L'évêque leur répondit (19 novembre 1855) qu'ils l'avaient mal compris, qu'il avait promis de donner à leur intention à M. Lynch un vicaire pendant un an, et que ensuite s'ils persistaient dans leur demande, il se ferait un plaisir d'y donner suite. Ils les engageaient donc à commencer une souscription qui lui serait présentée au mois de février suivant, lors de son passage aux Allumettes.

Cette lettre comble de joie les catholiques de Pembroke qui chargèrent M. O'Meara (3 décembre 1855) de remercier leur évêque et de lui faire savoir qu'ils tenaient à la disposition de leur futur curé une maison convenable et une souscription annuelle de £120.

Le 12 mars de l'année suivante, le Rév. John Gillie, jeune prêtre, professeur au collège, faisait donc son entrée triomphale dans la nouvelle paroisse (1856).

M. Gillie a laissé un excellent souvenir à Pembroke. Il eut à réformer bien des abus et à ramener aux devoirs bien des négligents, il réussit dans cette tâche ingrate sans blesser personne. En 1868, il construisit un presbytère et prolongea l'église de 25 pieds. Tels furent les commencements de ses nombreux travaux, dont nous trouvons la constatation dans les trois notes euivantes de Mgr, Guigues.

" Février 1858.—139 familles. Cette congrégation est petite, mais grâce au zèle de M. Daniel O'Meara, elle soutient honorablement son curé. Une cinquantaine d'hommes négligent leur devoir pascal, ce sont les prétendus bourgeois, les amis des protestants. Il m'a fallu tonner. J'ai eu la satisfaction de trouver des enfants

de chœur en bon nombre et bien dressés et d'entendre les chants d'un excellent chœur de dames et de demoiselles.

" 1860.—140 familles, dont 40 dans le village. Vente des bancs 33 louis. Le presbytère est maintenant peinturé. On parle de l'exhausser. Le bon M. Daniel O'Meara nous a laissé, en mourant, 500 louis pour la future église. Je veux que cette église soit belle et en rapport avec l'avenir de ce beau village ; c'est pourquoi il faut attendre. Le prêtre est aimé, les hommes reviennent au devoir, les cérémonies se font selon les rubriques.

Hiver de 1861 à 1862.—" L'église de Pembroke a été bénite. Elle est maintenant assez grande pour attendre avant de construire l'église en pierre à laquelle seront consacrés les 500 louis de M. O'Meara."

LES MISSIONS SAUVAGES.—TÉMISCAMINGUE ET BAIE D'HUDSON.

Avant de commencer l'histoire du comté de Pontiac, province de Québec, il convient de résumer en quelques mots celle des missions sauvages de la baie d'Hudson et du Témiscamingue.

Nous n'avons, en effet, que quelques mots à dire, la fondation des résidences du Témiscamgue et de Mattawa étant postérieures à l'époque qui nous occupe.

Nous avions laissé dans le deuxième livre de cet ouvrage, le père Laverlochère chargé en 1848 avec le père Clément, de la visite annuelle des sauvages du Nord. Le vaillant missionnaire continua ses lointains et difficiles voyages accompagné successivement des PP. Garin, Arnaud et Pallier, jusqu'en 1851. Il eut bien voulu fonder un poste permanent sur la baie d'Hudson, mais la compagnie qui porte ce nom, propriétaire souveraine alors de ce territoire, s'y opposa constamment, dans la crainte qu'il ne nuisît à la mission anglicane établie par elle en 1840 à Moose Factory. C'est ainsi que beaucoup de sauvages sur la baie James sont devenus protestants.

Toutefois, pour être juste, il faut ajouter que non seulement la compagnie ne s'opposa point aux visites annuelles des missionnaires catholiques, mais que ses agents les accueillirent toujours dans leurs forts avec de grands égards, et qu'ils les défrayèrent

même plus d'une fois de leurs dépenses de voyages qui étaient considérables.*

L'année 1851 vit la fin des missions du père Laverlochère. Cet homme intrépide, épuisé avant l'âge par ses fatigues, eut une attaque de paralysie au Grand-Portage et fut ramené demi-mort, par le père Pallier, son compagnon (mai 1851) ; ce qui ne l'empêcha pas d'ailleurs de prolonger pendant bien des années une vie de souffrances et ee prières.† Il mourut en 1884, sur le bord de ce lac Témiscamingue, témoin de ces triomphes, au milieu de ces sauvages qu'il avait tant aimés. On lui doit la fondation de la florissante chrétienté d'Albany (1848-1861).

Le Père Laverlochère eut de digne successeurs. Chaque été, deux oblats vinrent visiter les sauvages des rives de l'Ottawa, des lacs du Nord, et de la baie d'Hudson, ranimant leur foi, administrant les sacrements, et convertissant tout ce qui restait d'infidèles. Voici la liste de ces intrépides missionnaires :

En 1852, Pères Garin et Pallier.

En 1853, Pères Garin et Clément.

En 1854, Pères Garin et Reboul.

En 1855, Pères Garin et Déléage.

En 1856, Père Garin.

En 1857, Père Garin.

En 1858, Pères Déléage et Clément.

En 1859, Pères Déléage et Pian.

En 1860, Pères Déléage et Pian.

En 1861, Pères Pian et Lebut.

Un incident important marque la visite du Père Déléage au Témiscamingue, en 1859. Il était accompagné, cette fois, du

* Voici l'itinéraire de la mission annuelle des sauvages : Fort William, Mattawan, Témiscamingue, Abbitibi, Moose Factory et Albany, ces deux derniers postes sur la baie d'Hudson. Les sauvages, prévenus d'avance de la date du passage des missionnaires, venaient les attendre à ces divers forts.

† J. Nicolas Laverlochère, oblat français, ordonné à Montréal le 7 mai 1844 ; missionnaire des sauvages ; mort le 1er octobre 1884 à la mission Sainte-Claude de Témiscamingue.

jeune Père Pian, récemment arrivé de France. Les sauvages, réunis au fort pour les recevoir, lui remirent $80 qu'ils avaient réservées du produit de leur chasse, et le chargèrent d'une pétition auprès de l'évêque d'Ottawa, à l'effet d'obtenir une mission permanente en ce lieu. Cette demande officielle fut prise en considération, et quatre ans plus tard (11 mai 1863) le Père Pian fut chargé de la fondation, dont nous ferons l'histoire en son temps.

Terminons ce chapitre par la comparaison des recensements de 1851 et de 1861.

	Canadiens.	Irlandais catholiques.	Total catholiques.	Protestants.	Population totale.
1851....	804	2,703	3,507	5,908	9,415
1861.....	1,139	7,430	8,569	11,756	20,325

Comme on le voit les proportions de la population sont restées les mêmes. Elles continueront à ne point changer.



CHAPITRE X.

COMTÉ DE PONTIAC, PROVINCE DE QUÉBEC.

1848–1861.

NOUS ne possédons aucun recensement du comté de Pontiac avant 1861, car cet immense district faisait jusqu'alors partie du comté d'Ottawa.

Le comté de Pontiac est peut-être la portion la plus pittoresque et à la fois la plus pauvre de toute la province de Québec. Les montagnes des Laurentides tout-à-fait impropres à la culture, le couvrent complètement, laissant à peine entre elles et la rivière, une étroite bande de terre fertile qui va se rétrécissant jusqu'aux Allumettes pour disparaître un peu plus haut. Les bords seuls du lac Témiscamingue, au nord, sont unis et fertiles, mais la colonisatioe n'a commencé à s'y porter que dans ces dernières années.

La population de Pontiac est donc toute groupée sur la rive gauche de l'Ottawa, et quoiqu'elle semble insignifiante en comparaison de la superficie du district, elle n'a en réalité aucune chance d'accroissement considérable, à moins qu'un canal fluvial ne vienne ranimer le commerce de la région et créer des centres industriels.

Cependant, là comme partout ailleurs, l'avenir est aux catholiques, qui luttent péniblement, mais avec succès, contre une population protestante riche et nombreuse.

Si les montagnes de Pontiac sont impropres à la culture, elles sont heureusement d'une grande richesse forestière, richesse que soixante années d'exploitation incessante n'ont point encore tarie, quoiqu'elles l'aient bien diminuée. Chaque hiver des milliers d'hommes travaillent dans les chantiers, et chaque printemps, les

rivières Coulonge, Noire, du Moyne et de la Kippewa se couvrent d'énormes quantités de billots qui s'en vont à la dérive jusqu'à Ottawa, pour alimenter les puissantes scieries de nos Chaudières.

Sur les chemins des chantiers, on trouve un peu partout, épars ça et là, à de grandes distances l'une de l'autre, des fermes agréablement situées dans le creux des vallons, entourés de frais pâturages où paissent de nombreux animaux. Ce sont les hôtelleries des gens de chantiers. Mais si l'on peut trouver en abondance des coins fertiles, capables de nourrir une famille ou deux, on ne rencontre nulle part des plaines ou des vallées assez vastes pour qu'une paroisse se constitue ; les colons renoncent sagement à s'établir dans ces déserts, loin de la civilisation et de tout secours religieux. Ces fermes espacées sont une cause de soucis pour les missionnaires qui perdent parfois une semaine à la visite d'un malade, tout en ayant souvent la douleur d'arriver trop tard pour entendre sa confession.

Dans cette étude de la province de Québec que nous allons commencer, nous procéderons, comme il est naturel, de l'ouest à l'est, c'est-à-dire d'en face de Pembroke, à Sheenboro, jusqu'à Grenville, en face du comté de Prescott.

SAINT-PAUL-ERMITE DE SHEENBORO.

Sur la rive gauche de l'Ottawa, au-dessus de l'île des Allumettes, s'élève le fort William, ancien poste de la compagnie de la baie d'Hudson, et aujourd'hui propriété de M. McCool. A quatre milles de ce fort, au milieu d'une plaine fertile mais malheureusement trop peu étendue, a été construit le petit village de Sheenboro, chef-lieu du canton de Sheen. Parmi les premiers habitants du lieu on compte MM. Michael Hayes, John Dewney, Andrew Keon.... C'est dans la maison de ce dernier que M. Lynch avait coutume de dire la messe et d'administrer les sacrements. M. Lynch, toutefois, n'est point le premier missionnaire qui vint en cet endroit, car, bien longtemps avant lui, les missionnaire faisaient halte au fort William et distribuaient les secours de la religion aux sauvages et aux blancs qu'ils y trouvaient

réunis. M. de Bellefeuille érigea lui-même la première croix qui fut plantée sur ces bords.

En 1855, Mgr. Guigues, voyant que les colons catholiques commençaient à affluer dans ce canton, acquit, au prix de quinze louis, les droits de M. Donald MacDonald sur les lots 40 et 41 de la deuxième concession, et les habitants se hâtèrent de construire sur ce terrain une petite maison ou chapelle en bois, de bien modeste apparence. Cette chapelle leur valut un service plus régulier, car à partir de cette époque, M. Lynch, à qui l'évêque venait de donner un vicaire, vint les visiter souvent lui-même, ou leur envoya son assistant.

En 1859, la compagnie de la baie d'Hudson, voulant satisfaire aux besoins religieux de ses sauvages, fit construire à ses frais une petite chapelle qu'elle munit d'une belle cloche, au bord de l'eau, dans une situation magnifique, d'où l'on domine le lac et l'île des Allumettes.

En février 1860, lors de sa visite, Mgr. Guigues écrivait sur la mission de Sheen, la note suivante : "Il n'y a ici que 60 familles, mais comme chacune des terres est de deux cents arpents, on pourra les dédoubler et faire de cette mission une paroisse. La chapelle est misérable, et il est urgent d'en construire une nouvelle."

Cette même année, 28 septembre 1860, les habitants qui commençaient à prospérer se sentirent pris d'un beau zèle, et envoyèrent à l'évêque une pétition pour avoir un prêtre résidant parmi eux. Ils se faisaient forts de lui assurer un traitement de 125 louis. Mgr. Guigues leur répondit prudemment de ne point aller trop vite. "Vous êtes encore trop nouvellement établis, disait-il, ayez patience, et ne chargez pas vos épaules de deux fardeaux à la fois. Commencez d'abord par bâtir une église, et puis nous verrons à vous envoyer un prêtre."

L'évêque avait raison : la belle ardeur des habitants de Sheen n'était qu'un feu de paille ; ils prirent plus de dix années pour construire leur église.

CHAPEAU OU SAINT-ALPHONSE DE LIGUORI DE L'ÎLE DES ALLUMETTES.

Cette paroisse, la plus ancienne de l'Ottawa supérieur, est restée jusqu'à nos jours la plus importante du comté. On connait la célébrité de l'île des Allumettes, dont le nom est historique depuis le voyage de Champlain. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons raconté dans les livres précédents ; il suffit de rappeler que, depuis le fort William jusqu'à l'île du Calumet, la rive nord de l'Ottawa et les îles étaient peuplées de blancs et de sauvages mêlés, que les missionnaires de Bellefeuille, Poiré, Moreau, évangélisèrent régulièrement chaque année, dès 1836. Le premier prêtre résidant aux Allumettes fut précisément M. Moreau, qui, de fait, n'y résida guère, comme nous avons vu.

La première chapelle fut commencée par MM. Poupore et Bélanger, en 1840. Elle était située au bout de l'île, près du rapide de Paquet, dans un site ravissant, mais malheureusement peu central.

Pendant l'été de 1844, M. Jeannotte vint aux Allumettes en qualité d'assistant de M. Moreau, auquel il succéda peu après. Il fit terminer l'intérieur de la chapelle et construire quelques chambres adossées à l'église, qui lui servirent de presbytère. Les registres paroissiaux remontent à cette époque, et le premier acte que nous y trouvons est le baptême de l'enfant François Madore, signé de M. Jeannotte (6 janvier 1846).

Le Rév. James Lynch fut nommé, en 1845, vicaire des Allumettes, et, au mois d'octobre 1846, il en devint le curé par le départ de son prédécesseur.

Ce vénérable missionnaire devait y passer sa vie dans l'exercice du saint ministère. Il mourut, comme on sait, plein de jours et de bonnes œuvres, le 16 mai 1886.

La première visite de l'évêque de Bytown aux Allumettes, hiver de 1849, nous a valu de ce grand observateur, les précieuses notes suivantes :

" De la Passe aux Allumettes on compte environ 15 milles que nous fîmes rapidement. Cette île a 41,000 acres de terre, et 14 milles de long sur 4½ de large. Elle compte environ 150

familles catholiques et 25 protestantes. Les écossais et les irlandais forment les deux tiers de la population, du moins d'après les calculs de M. Lynch qui, en bon irlandais, se figurent aisément que ses compatriotes occupent sur la terre le même rang qu'ils ont dans son cœur.

" L'église y est dans un pauvre état, sans clocher, sans jubé, point plâtrée, et d'une grande saleté. Il faut donc la réparer. On espère obtenir du gouvernement une forte indemnité pour le terrain qu'il nous a pris afin de construire un village. La moitié des revenus des terres pourra aussi être employée à cet objet.

" Des difficultés s'étaient élevées entre les *trustees* et M. Poupore, qui dans les commencements avait mis tout en œuvre pour faire la chapelle et loger le missionnaire. Il réclame une centaine de louis que M. le curé et les marguillers ne croient pas devoir lui accorder. Je l'ai fait consentir à laisser estimer le travail par trois arbitres et à en passer par ce qu'ils décideraient.

" Généralement parlant, les habitants sont pauvres, parce qu'ayant négligé leurs terres, ils sentent tout le poids des mauvaises années. Le nombre des familles, des baptêmes et des mariages est à peu près celui du Calumet."

La mission de M. Lynch à cette époque s'étendait sur un vaste territoire ; il visitait tout le haut de la rivière, à plus de cinquante milles depuis Pembroke jusqu'à Sheen, à Point Alexander et à Rockliffe ; il fallait à ce prêtre courageux une santé à toute épreuve pour résister aux fatigues d'un tel ministère.

Dans sa visite de février 1850, Mgr. Guigues adressa aux fidèles des Allumettes un mandement tout rempli des plus sages et des plus paternels conseils : " J'ai rougi, disait-il, en pensant à la nombreuse population de cette mission, de voir l'état de délabrement dans lequel se trouve votre chapelle. Mettez-vous donc vaillamment à l'œuvre, suivez l'exemple des courageux fidèles de Pembroke, du Calumet et du Portage-du-Fort. Afin de faciliter les confessions dans les deux langues, je désire que les curés du Calumet et des Allumettes viennent quatre fois l'an s'offrir réciproquement au choix des canadiens et des irlandais. Qu'il n'y ait point parmi vous de contentions ni de rivalités de races. N'êtes-

vous pas tous catholiques ? J'apprends que plusieurs se découragent et veulent abandonner leurs terres. Gardez-vous de succomber à cette dangereuse tentation. Vous aurez partout des peines, mais vous ne serez nulle part aussi bien qu'ici, sur la rivière, à la porte des chantiers. Rien n'est désastreux comme le manque de constance et de stabilité."

Nous avons vu dans l'histoire de Pembroke que Mgr l'évêque avait été obligé, pour prévenir des troubles, à propos des processions des orangistes, de commander aux fidèles la paix et l'obéissance aux lois. Ce mandement (8 juin 1852) s'adressait également aux catholiques des Allumettes, et ceux-ci se montrèrent, comme leurs frères du Haut-Canada, dociles aux recommandations de leur premier pasteur.

Le 16 mai 1853, un effroyable incendie ravagea l'île entière, détruisit les bois et un grand nombre de granges et de maisons d'habitation. La chapelle n'échappa point au désastre général. Que faire dans cette calamité ? Avoir recours aux habitans était impossible, puisqu'ils étaient plongés dans la misère. M. Lynch prit une grande résolution, il quitta sa demeure et s'en vint tendre la main à Montréal, à Québec et aux Etats-Unis. Des cœurs charitables en grand nombre se laissèrent attendrir par le bon missionnaire qui revint dans sa paroisse avec une ample récolte de dollars. Malheureusement, l'excellent homme manquait des talents d'un administrateur.

On profita de l'incendie pour reconstruire l'église dans un endroit plus central, au village de Chapeau, où Mgr. Guigues acquit une terre de 130 arpents, achetée pour la somme de 80 louis à un M. Kennedy qui la tenait du gouvernement. Pendant les travaux de construction, le service divin fut célébré dans un pauvre petit local où la foule des fidèles ne pouvait point tenir. Au commencement de 1857 (5 février) la nouvelle église des Allumettes fut bénite et livrée au culte. C'était un monument d'une grande simplicité, de 80 pieds sur 40, sans compter la petite sacristie, servant de presbytère, de 24 pieds sur 18. La construction n'en était point très soignée et les sommes qu'avaient rapportées M. Lynch auraient dû suffire et au-delà, à payer tous les frais.

Par défaut d'administration, au contraire, une assez lourde dette pesa longtemps sur la paroisse. Quoiqu'il en soit, cette église suffit telle quelle jusqu'en 1888. Voici en quels termes Mgr. Guigues raconta cet événement : "Allumettes, 5 février 1857 :—Comme le local qui depuis quatre ans sert de chapelle est extrêmement petit, j'ai voulu consoler ce peuple et lui donner une compensation religieuse. C'est pourquoi j'ai transformé ma visite en une retraite que j'ai assez prolongée pour que 500 personnes aient pu s'approcher des sacrements. J'ai béni la nouvelle église en présence des curés du Portage-du-Fort, d'Aylmer et de Pembroke et d'un immense concours de peuple accouru de toutes parts. Le chœur des jeunes chanteurs et chanteuses de Pembroke étaient présents. Cette nouvelle et jolie église fait la joie de l'île qui depuis quatre ans était plongée dans le deuil.

"Depuis l'incendie il avait été impossible de faire les élections ordinaires des marguilliers, et M. Lynch avait seul dirigé les travaux. Aujourd'hui que l'église et le presbytère sont construits, quoique non terminés, et que les grosses dépenses sont faites, tout doit rentrer dans l'ordre. J'ai donc convoqué les marguilliers anciens et nouveaux, et M. Lynch leur a présenté ses comptes qui ont été approuvés. Les dépenses se sont élevées à quatorze cent quatre louis, et les recettes, quêtes ou souscriptions, à sept cent six. Il reste donc une dette de près de 700 louis."

Le chemin de la croix fut érigé à la même date : 3 février 1857.

Comme on le voit, Pembroke n'était plus mission des Allumettes. Dès l'année précédente (1856) M. Gillie en avait été nommé curé. Avant cette époque (1855) M. Lynch avait eu un premier vicaire, son frère le Rév. Michael Lynch, du 6 janvier au 9 juin, lequel partit de là pour Aylmer.

Ici finit l'histoire des Allumettes pendant cette décade de 1851 à 1861. La seule note que nous trouvions encore dans les papiers de l'évêque d'Ottawa sur cette paroisse, a rapport au recensement. En février 1860 on comptait dans l'île 180 familles catholiques, 140 dans le canton de Chichester, et 25 dans celui de Waltham : total 245. L'évêque se proposait d'envoyer un nouveau vicaire à M. Lynch.

FORT COULONGE.

Quoique la fondation de la chapelle et du village de Coulonge soit postérieure à l'époque qui nous occupe, nous pensons intéresser le lecteur en lui racontant l'histoire de l'antique fort Coulonge, d'après les documents que nous devons à l'amabilité de M. LeMoyne, curé de la Passe et de Coulonge.

Extrait résumé des "Documents relative to the colonial History of the State of New York, by Brodhead, 1855." Récit des événements les plus remarquables arrivés au Canada, du mois de septembre 1694 au départ des vaisseaux, 1695.

"Vers la fin de septembre, le comte de Frontenac congédia les Outaouais qui s'en retournèrent avec une troupe de traitants français. Le convoi était commandé par le capitaine de la Motte-Cadillac, homme de mérite qui allait à Michillimakinac remplacer dans ce poste M. de Louvigny. Mais le mauvais temps, fréquent à cette saison avancée, ayant empêché de continuer le voyage, la plupart durent rentrer à Montréal, tandis qu'une trentaine d'entre eux sous les ordres du sieur de Coulonge, se mirent dans l'idée de camper près de l'île des Allumettes, entre la Bonnechère et la rivière Creuse, pour y passer l'hiver, non seulement à l'abri de l'ennemi, mais avec l'espoir de se procurer des vivres et des pelleteries en abondance, par le moyen des sauvages algonquins, leurs amis.

"Quant à M. de la Mothe, qui était décidé à tout sacrifier, ses intérêts, sa peine et même sa vie, pour le service du roi, il prit avec lui un parti des plus déterminés, et fit tant de diligence que, malgré les difficultés presque insurmontables, il parvint sain et sauf à Michilimakinac.

"La rigueur du climat n'empêcha pas neuf des gens de M. de Coulonge de descendre jusqu'à Montréal, en raquettes, sous prétexte d'y chercher des provisions. Mais lorsqu'ils repartirent, le gouverner M. de Callière, fit courir après eux l'adjudant de Clérin et quelques soldats qui leur enlevèrent l'eau-de-vie qu'ils emportaient en contebande, pour la vendre aux sauvages, contre la défense du roi. M. de Coulonge et ses gens que l'amour du gain avait fait s'établir à la bouche de la rivière de ce nom, près des

Allumettes, eurent plus de chance qu'ils ne méritaient, car les iroquois les ayant bloqués tout l'hiver et une partie du printemps dans leur fort, n'osèrent jamais les y attaquer ni escalader leurs palissades ; et les français qui avaient fait la folie de se jeter, pour ainsi dire, dans la gueule du lion, eurent, du moins, la sagesse de s'en tirer, si bien qu'au printemps ils purent continuer leur route au pays des Outaouais, à l'exception de cinq d'entre eux qui descendirent à Montréal avec les paquets de fourrures achetées pendant l'hiver. Ils arrivèrent en compagnie de 80 canots de nipissiriniens et d'autres indiens du voisinage de leur fort, et leur venue réjouit tout Montréal."

Depuis ce temps le fort Coulonge, occupé ou non occupé, n'a jamais cessé d'être un lieu de troque avec les sauvages, jusqu'en ces dernières années, quand les progrès de la civilisation ont fait complètement disparaître ce commerce.

La rivière qui coule à ses piede avait été appelée par M. de Bellefeuille " la petite rivière du fort Coulonge ". Elle est maintenant large, relativement, ayant été rongée chaque année par la dérive des billots. A la chûte de la rivière, le gouvernement a construit une glissoire pour le bois, qui a coûté $62,000, et qui lui rapporte un énorme revenu.

Mais revenons à l'histoire du fort. En 1784, la compagnie du Nord-Ouest construisit le fort proprement dit, qui passa, en 1821, à la nouvelle compagnie fusionnée de la baie d'Hudson. Voici la description des divers bâtiments dont il se composait : 1° la maison des canots, 24 pieds sur 46, démolie en 1873 ; 2° le magasin, 31 pieds sur 27, qui est encore debout ; 3° le logement du bourgeois, avec son énorme cheminée en pierre, 21 pieds sur 26 ; 4° le logement des commis, ayant aussi une haute cheminée, 15 pieds sur 26 ; ces trois dernières bâtisses étaient contigües, et avaient en commun une vaste cuisine ; 5° la glacière, 16 pieds sur 16 ; 6°, la maison de forge, 15 pieds sur 15 ; 7° l'hôtellerie, 27 pieds sur 26, démolie en 1873 ; 8° la maison des serviteurs, démolie en 1873. Dans un coin du cimetière, le Rév. M. Lemoyne a vu les traces d'une construction triangulaire. Entre le magasin et la maison du bourgeois se trouvait le mât officiel. Toutes ces

constructions étaient faites en bois équarri et lambrissées, avec couvertures en bardeaux à deux versants à pic. Les fenêtres étaient étroites et les portes étaient peintes en rouges. Ce qui restait du fort fut détruit par le feu en 1892.

Le cimetière, tel qu'il est aujourd'hui, est enclos et conservé, grâce à la générosité de M. Connolly, propriétaire actuel. Nombre de sauvages et de blancs y furent enterrés. Si l'on en croit la tradition il remonterait au Père Labroquerie qui le fit clôturer et le le bénit. On n'y trouve plus que des ruines, un reste de palissade, quatre croix renversées et quelques pierres tombales, éparses aux alentours. *Sic transit gloria mundi.*

Les premiers colons du fort Coulonge furent presque tous des canadiens : Léon Roussel, John Romain, Joseph Lacasse, Charles Lepage, agent de la compagnie marié en 1836, Antoine et Augustin Lepage, Louis Romain, Joseph Bruyère, Moïse Francœur, J.-B. Larivière, J.-B. Diell (Doyle) Etienne Lapointe, Jos. Wilson, Hubert Neveu et Glisson.

La première scierie du pays fut bâtie en 1843 par G. Bryson, aîné.

En 1859, le village de Coulonge ne comptait encore que l'unique chantier de Jacob Romain. C'est aujourd'hui un bourg actif et florissant.

SAINTE-ANNE DE L'ÎLE DU GRAND CALUMET

L'île du Calumet est peut-être la plus pittoresque de l'Ottawa. Longue de 16 milles et large de 6 en moyenne, elle est montagneuse en aval, unie et fertile en amont. Malheureusement, un violent incendie en a transformé une partie (6 milles sur 3) en un brûlé stérile. On trouve dans l'île des mines d'argent où travaillent encore aujourd'hui une quarantaine d'ouvriers. Un beau pont de fer unit le Calumet au village de Bryson, chef-lieu du comté ; c'est au bas de ce village, sur l'île que M. Joseph Bourque, entrepreneur du presbytère du Calumet et de l'hôtel-de-ville de Bryson, érigea à la mémoire de Cadieux, le voyageur poète, un monument en marbre blanc, pour remplacer la vieille croix de bois plantée sur sa tombe. C'est à Bryson que commencent les fameux rapides

des Sept Chutes si célèbres dans les récits des voyageurs. L'autre chenal de l'Ottawa sur la rive d'Ontario, est peu navigable, mais d'une merveilleuse beauté ; le rapide du Rocher-Fendu et les îles nombreuses dont il est semé ravissent d'admiration des rares touristes qui s'égarent dans ces parages reculés.

Des anciens sauvages, maîtres du pays, il ne reste plus que 16 familles de métis. La population du Calumet est de deux cents familles donnant, chose invraisemblable, même au Canada, un chiffre total de quatorze cents âmes.

Nous n'avons point à répéter ici ce que nous avons dit plus haut au livre deuxième de cet ouvrage, sur l'histoire primitive de cette île. M. l'abbé Moreau fut le premier missionnaire résidant, si tant est qu'il mérite ce nom, de cette partie du pays. Il visitait le Calumet une fois par mois. La première chapelle en bois y fut commencée en 1843, grâce à la générosité d'un bourgeois de chantier, M. Brizard, sur un terrain de cinq arpents qu'il donna. Elle avait 70 pieds de long sur 35 de large à l'extérieur, mais à l'intérieur elle n'en comptait que cinquante, car le reste servait au missionnaire de presbytère et de sacristie.

A M. Moreau succéda M. Jeannotte (1845) et à celui-ci M. Groulx, qui s'installa au Calumet, tandis que le Rév. James Lynch s'établissait dans l'île des Allumettes. C'est avec M. Groulx que commencent les registres de la paroisse. Le premier acte qu'il signa fut le baptême d'un enfant de la Passe, Délina Marion, 16 octobre 1846. Il s'intitulait missionnaire de Sainte-Anne du Calumet et de Saint-Alexandre des Chenaux.

On doit à M. Groulx le lambrissage intérieur de l'église, la pose des bancs et l'acquisition d'une cloche. Il avait établi sa demeure dans les appartements de la sacristie. Après son départ, (15 septembre 1847) Mgr. Bourget envoya au Calumet un autre jeune prêtre, M. Saint-Aubin (7 octobre 1847) qui y demeura jusqu'au 10 septembre 1849 et desservit simultanément la Passe, le Portage et Bristol.

Lors de la fondation du nouveau diocèse de Bytown, Mr. Saint-Aubin demanda son rappel à Montréal, et fut remplacé par un jeune français nouvellement ordonné, M. Joseph Bouvier (19

septembre 1849.) En novembre 1850, M. Bouvier eut un vicaire, français également, M. Perret qui ne fit que passer car l'année suivante (avril 1851) il rentra à Bytown pour y mourir de consomption. M. Bouvier est un des prêtre qui a le plus fait pour le diocèse. Dans toutes les paroisses où il passa, et elles sont nombreuses, il laissa des preuves de son zéle et de ses talents. Mgr. Guigues dans ses écrits ne parle jamais de lui qu'en termes les plus flatteurs. Au Calumet, il termina l'intérieur de l'église, érigea le chemin de la croix (3 février 1850) et bâtit un joli presbytère, lequel, malheureusement, à peine terminé, devint la proie des flammes. M. Bouvier n'eut point le temps de le reconstruire, car en septembre 1851 il fut nommé à Aylmer, et un jeune prêtre, vicaire d'Aylmer depuis cinq mois et demi, M. Ouellet, vint prendre sa place à l'île du Calumet.

Ce fut la première et unique paroisse de ce prêtre vénérable qui mourut après 40 ans de ministère, 27 avril 1891.

Dans la première visite que fit Mgr. Guigues sur le haut de l'Ottawa, hiver 1849, il écrivit ses observations sur chacune des missions qu'il visita. Voici celles qui regardent la paroisse du Calumet :

"Nous nous sommes rendus de là au Portage-du-Fort, où une vingtaine de voitures du Grand-Calumet nous attendaient pour former l'escorte de l'évêque. Depuis ce moment, tous les lieux que j'ai parcourus l'ont été à peu près avec une escorte aussi nombreuse. C'était là un témoignage de la foi du peuple, mais ce témoignage devenait plus touchant encore lorsque nous rencontrions des maisons sur notre route, et que nous voyions, à une distance de plus d'un mille, en sortir ceux qui les habitaient attendant à genoux la bénédiction de l'évêque qu'ils pouvaient à peine voir à une si grande distance. Le soir j'arrivai au Calumet. Voici les notes qui regardent cette mission. Quelles sont les missions desservies par M. le curé. 1° La Passe qui, avec le fort Coulonge, compte de 40 à 50 habitants canadiens ; 2° le Portage-du-Fort, 18 familles ; Litchfield, 20 familles ; Bristol, 40 à 50 familles ; Onslow, de 60 à 80 familles. Le nombre des catholiques du Calumet est de 140 à 150 familles. Il y a environ une tentaine

de familles protestantes au Calumet. A la Passe ainsi qu'à Onslow il y en a très peu. Dans toutes les autres localités on en compte un grand nombre.

" Les revenus de l'église du Calumet consistent dans la vente des bancs et dans le casuel qui rapportent environ 50 louis. Il reste 25 louis de dette. M. Brizard a donné par écrit, 4 arpents de terre à l'église, mais l'acte n'en est pas encore passé devant notaire. J'ai dit à M. le curé de régler cette affaire.

" M. Daly avait promis a M. Lynch 25 arpents de terre pour le curé dans le canton de Litchfield (Vinton), et dans un lieu peu éloigné et, dès lors, très convenable. J'ai chargé M. Saint-Aubin de faire mesurer ce terrain et d'en envoyer le plan à M. Lynch, pour qu'il demande a M. Daly le contrat en règle.

" La chapelle à 75 pieds de long sur 35 de large. Elle est située dans une belle position. Les appartements du missionnaire sont pris derrière l'autel. La voûte n'est point faite, mais le bois en est préparé. Il est impossible de le faire d'une manière convenable parce qu'elle sera trop basse. Le clocher qui domine l'église a été fait par M. Groulx. La population lui en garde de la reconnaissance.

" J'ai passé trois jours au Calumet. La population a montré du zèle, et la plus grande partie a pris la tempérance. L'île du Calumet a environ 16 milles de long et 5 de large. Elle formera, à elle seule une paroisse par la suite, si les canadiens, selon leur usage, ne vendent pas leurs terres après s'être épuisés à les faire. Il y a beaucoup de terres excellentes. Les meilleures sont prises, il est vrai, mais il en reste encore beaucoup de bonnes à défricher ou à prendre. Le nombre des irlandais y dépasse celui des Canadiens. Il y a une seule école au Calumet qui est dirigée par un instituteur catholique, mais elle n'est suivie que par une trentaine d'élèves. Le prêtre n'y reçoit pas un nombre suffisant de messes. Il n'y a pas de désordre saillant au Calumet. Les protestants y vivent en bon accord avec les catholiques."

M. Bouvier, comme nous l'avons dit, fit au Calumet, pendant le peu de temps qu'il y resta, de grands travaux d'amélioration. Aussi dans son mandement de visite du 24 février 1850, l'évêque

de Bytown félicita-t-il les paroissiens de leur zèle pour l'église. La voûte, le lambrissage et l'autel étaient achevés ; un beau chemin de croix avait été acheté et érigé, le tout, dans l'espace de quelques mois. Mais la sacristie qui avait jusqu'alors servi de presbytère, ne convenait plus à cet usage, et il était temps de construire une maison de 36 pieds sur 25. "Vous avez bâti une école, ajoutait le prélat, c'est bien, mais il faut un maître. Enfin vous devez nommer également des marguilliers qui se chargeront de faire rentrer le support du curé car, pour lui, il ne peut absolument point s'en occuper. Ses nombreuses missions et sa dignité personnelle l'en empêchent."

Nous savons que, dociles à la voix de leur évêque, les fidèles du Calumet se hâtèrent de construire un presbytère, lequel brûla presque aussitôt.

M. Ouellet successeur de M. Bouvier fut le vrai type du missionnaire de cette époque. D'une taille et d'une force plus qu'ordinaires, familier avec tout le monde, simple et naïf comme un enfant, aucune fatigue n'était capable de refroidir son zèle ou d'altérer sa bonne humeur. Il avait un goût si prononcé pour les ornements et la pompe du culte que l'évêque dut maintes fois modérer son extrême ardeur. Ce prêtre passa son existence dans des exercices corporels vraiment incroyables. Non content d'aller chaque hiver, visiter les chantiers à plus de 60 milles dans les montagnes, il montait, au printemps, sur les cages et les radeaux qui s'arrêtaient devant son île ; et pendant toute l'année, il desservait à cheval ou en canot, un grand nombre de missions. C'est ainsi que chaque mois il disait la messe à la Passe, à 16 milles et au Portage-du-Fort, à 11 milles. Quant aux missions de Bristol et de Thorne, il les visitait tous les deux et trois mois. Lorsque, après trois ans de desserte, le Portage-du-Fort lui fut enlevé, il se hâta de créer la mission nouvelle de Francktown ou Vinton, en face de son île, dans le canton de Litchfield, à 6 milles du Calumet, qu'il conserva pendant 26 années.

Lorsque, en 1858, un curé résidant fut envoyée à la Passe, M. Ouellet fonda, à 15 milles dans la montagne, la mission de Leslie qu'il desservit 16 ans. Il y alla d'abord quatre fois par

année, puis quand des chemins furent ouverts, il visita cette mission régulièrement tous les mois. On lui doit les chapelles de Bristol, de Vinton, de Leslie, comme nous verrons, et la nouvelle église du Calumet.

Son premier soin, en arrivant, fut de bâtir, en bois, un presbytère à la place de celui qui venait de disparaître (1853-1854). Cette maison était située sur le penchant de la colline, non loin de l'église, dans une position qui dominait la rivière et offrait aux regards l'admirable paysage des Laurentides qui ferment, non loin de là, l'horizon. Mais elle avait l'inconvénient, comme la chapelle d'ailleurs, d'être d'un difficile accès. C'est pourquoi Mgr. décida que lorsque l'on construirait une nouvelle église, il faudrait la placer au pied de la côte sur le bord du chemin public, à quelques pas de la rivière. Il fut fait comme l'évêque le désirait, et l'église fut bâtie dans le bas, mais le presbytère récemment construit est placé, comme l'ancien, sur le penchant du côteau.

Cette construction de la nouvelle église prit plus de dix ans. Dès le 20 février 1856, l'évêque de Bytown donnait ordre de faire des économies pour la commencer le plus tôt possible. Il avait à cela deux raisons : l'état de délabrement de l'ancienne et la crainte d'un schisme de la part d'un certain nombre d'habitants qui, mécontents du site actuel, construisirent une petite chapelle à cinq milles plus loin, mais qui n'obtinrent jamais qu'un prêtre y mît les pieds. Enfin, en 1858, les travaux commencèrent et marchèrent avec une mortelle lenteur.

En 1860, l'évêque d'Ottawa écrivait sur la paroisse du Calumet l'observation suivante : "La nouvelle église que l'on construit a 92 pieds sur 45 avec une sacristie de 42 sur 24. Il faudra faire souscrire les paroissiens et quêter sur les cages ; la plus riche moitié des habitants est irlandaise."

SAINTE-ELISABETH DE VINTON.

La paroisse de Francktown, aujourd'hui Vinton, exclusivement composée d'irlandais date, comme mission, de 1856.

Au mois de février de cette année, les habitants du lieu envoyèrent à l'évêque une pétition à l'effet de construire une petite

chapelle. Mgr. Guigues leur répondit qu'il y consentirait volontiers à condition que l'on fit bien les choses. "Votre pays est fertile, écrivait-il, et plein d'avenir, ce qui me donne l'espoir de pouvoir vous envoyer un jour un prêtre. Mais pour cela il faut préparer les voies d'avance. Procurez-vous donc un terrain convenable que M. Ouellet ira visiter et choisir. Alors vous aurez la permission de construire." Ainsi fit-on. M. Delisle, de Montréal, et M. Kavanagh, de la mission, offrirent généreusement chacun quatre arpents, et une chapelle de 40 pieds sur 30 fut bâtie à un mille et demi de la rivière. M. Ouellet la pourvut abondamment d'ornements et de tous les objets nécessaires au culte, et le 15 février 1858 eut lieu la bénédiction solennelle, faite par monseigneur.

Cette chapelle était destinée à devenir presbytère. En 1860, Mgr. Guigues constata que M. Ouellet l'avait fort agrandie, 72 pieds sur 36, lambrissée en dedans, garnie de bancs et pourvue d'une petite sacristie. Malheureusement, comme elle était destinée à devenir une maison, elle ouvrait sur le flanc, ce qui était incommode et disgracieux. A cette époque, le curé du Calumet y disait la messe toutes les trois semaines et recevait un traitement de cinquante louis.

SAINT-JACQUES DU PORTAGE-DU-FORT.

Cette paroisse a suivi la fortune des Allumettes et du Calumet, et fut visitée par les mêmes missionnaires : MM. Moreau, Jeannotte, Groulx et Saint-Aubin. Voici ce qu'en disait Mgr. Guigues, dans sa visite pastorale de 1849 :

" A une heure, j'étais en route pour me rendre au Portage, chez M. Samuel McDonnell. M. McDonnell a depuis longtemps commencé sur sa terre une chapelle qui est déjà bien avancée, mais dont le travail a été discontinué, parce que le missionnaire ne la considérait pas comme placée dans un endroit favorable. Il est certain que s'il était question de l'élever en ce moment, je ne donnerais point l'ordre de la bâtir en ce lieu, car elle est loin de toute habitation, et à plus d'un mille du Portage-du-Fort, où elle devrait naturellement être placée. Mais comme en ce moment ici,

les gens du Portage ne sont point en état d'en élever un autre, et que, d'autre part, celle-ci réclame peu de travaux pour être terminée, que d'ailleurs 8 arpents y sont attachés par M. McDonnell, j'ai cru nécessaire d'engager à la terminer, et l'ai désignée comme le lieu où le prêtre peut donner la mission, sans vouloir cependant préjuger sur l'avenir. Car lorsque les habitants du Portage pourront en faire une, il sera préférable de l'y placer. De 20 à 25 familles fréquentent cette localité." Cette première chapelle fut érigée sous le patronage de sainte Mélanie. Nous supposons même que c'est la mission qui fut érigée en 1840, par Mgr. Bourget, sous le nom de Saint-Alexandre de Clarendon.

En 1850, M. Bouvier, curé du Calumet, entreprit de bâtir une belle église en pierre, dans le village qui commençait à prendre de l'importance. Il y réussit, non pas sans peine, et le 6 octobre 1851, l'évêque de Bytown fit la bénédiction solennelle du monument, sous la double invocation de saint Jacques et sainte Rosalie. M. Bouvier n'assistait pas à la cérémonie, car depuis un mois il était parti pour Aylmer, laissant sa succession à M. Ouellet. Il ne tarda point, du reste, à revenir. Appelé successivement à Aylmer (1851) puis à Renfrew (1852) il fut nommé (mars 1854) premier curé du Portage-du-Fort.* Dès son arrivée, les travaux recommencèrent. Il avait obtenu de son ami, M. Atkinson (13 février 1851) un don de deux lots de village, rue Church, sur lesquels l'église avait été élevée. Il y construisit également un presbytère en pierre. Mais comme le terrain devenait insuffisant, il acheta en 1854, de G. Usborne, les trois lots voisins Nos. 94, 95, 96, au prix de cent quatre-vingt piastres, dont l'intérêt fut payé jusqu'en 1882, époque où le capital fut remboursé par souscription publique.

L'église, le presbytère et les servitudes furent complètement terminées en 1857, et la paroisse du Portage-du-Fort devint une des plus agréables du diocèse et une des plus commodes à desservir. C'était ce qu'on appelle une place de tout repos et une retraite pour un prêtre âgé. Le cimetière fut bénit au mois de mai de cette même année.

---

* L'année précédente (mai 1853) le Père O'Boyle avait été nommé au Portage mais, après avoir visité la mission, il n'avait pas voulu y rester,

L'intervention des voyageurs dans la construction de l'église mérite une mention spéciale. Ces jeunes gens turbulents qui s'arrêtaient chaque année au Portage, pour la drave de leurs radeaux, y causaient bien des désordres et donnaient de l'inquiétude au curé, mais ils le consolaient grandement par la vivacité de leur foi et par leur générosité. Mgr. Guigues dans un mandement de visite, 15 février 1856, s'exprime en substance comme suit : " Nous venons d'approuver les comptes. Les dépenses de l'église, du presbytère et du cimetière se sont élevées jusqu'à ce jour à seize cents louis, et pourtant il ne reste qu'une dette de 290 louis. Le reste a été payé par les paroissiens et par les jeunes gens des chantiers qui, à eux seuls, ont donné cinq cents louis. C'est vraiment admirable, et nous voulons que leur conduite soit consignée dans notre acte de visite, *ad perpetuam rei memoriam.*"

L'évêque ne se contenta pas de ce témoignage public de reconnaissance, il décida que le jubé de l'église serait attribué à perpétuité et exclusivement aux voyageurs.

En octobre 1861, M. Bouvier fut nommé curé de l'Orignal à la place de M. O'Malley, qui vint lui succéder au Portage.

MISSION DE SAINT-EDOUARD DE BRISTOL.

L'histoire de cette mission est fort courte. Voici en quels terms Mgr. Guigues en parlait, dans sa visite de 1849.

" En me rendant, de chez M. MacDonnell à Bristol, j'ai eu la douleur de voir 5 ou 6 maisons de canadiens mariés à des protestantes et qui ont eu le malheur d'abandonner, à peu près, la religion. Qu'il serait à désirer qu'on pût donner une bonne mission en cet endroit pour ramener ces brebis égarées et raffermir celles qui chancellent ! J'ai été reçu a Bristol chez un bon canadien qui se trouve au centre du canton. Un charpentier nommé Roy offre, dit-on, un emplacement pour bâtir une chapelle. Cette offre nous paraît devoir être acceptée, car cette chapelle se trouverait dans le centre du canton, à 3 milles de la rivière, sur le chemin du roi qui se rend au Calumet, et sur une petite élévation. Louis Roy se chargerait lui-même de faire une partie du travail. J'aurais bien voulu le voir et l'entretenir, mais malheureusement il n'était point

sur les lieux. Une trentaine de familles pourraient se rendre à cette chapelle."

Les choses se passèrent comme cette note le faisait prévoir. M. Roy donna trois arpents de terre, dont un pour le cimetière, et le Père Bouvier, qui desservait la mission, y construisit une petite chapelle. Cette église ne fut toutefois terminée que bien des années plus tard.*

QUYON.—SAINTE-BRIGITTE D'ONSLOW ET PONTIAC.

Les cantons d'Onslow et de Bristol furent longtemps visités par les premiers missionnaires de l'Ottawa et, plus tard, par MM. Saint-Aubin, Lynch, McNulty et Molloy. Enfin, en 1852, le Rév. M. McFeely fut nommé curé de Fitzroy et d'Onslow. Ce pays appartenait en grande partie à l'honorable John Egan, M.P. bourgeois de chantier, célèbre à l'époque, qui cherchait à placer des colons sur ses terres. Là, comme partout, les protestants, plus avisés ou plus heureux, s'emparèrent des bonnes places du bord de la rivière, et les catholiques se contentèrent des sables de l'intérieur.

Le 22 avril 1846, M. Egan fit don à la corporation épiscopale, d'un lot de cens arpents sur lequel on commença à bâtir une chapelle. Voici en quels termes Monseigneur Guigues s'exprimait sur Onslow, dans sa première visite pastorale 1849 :

" Les deux grands chevaux de M. McDonell nous ont conduits le soir à Onslow. La famille qui nous a reçus habite à trois mllles de la chapelle et à sept milles de la rivière. Environ 70 familles irlandaises sont établies dans ce canton qui se peuple rapidement. La terre n'est point de première qualité, mais elle est unie, et j'espère que ce canton pourra former à lui seul une mission. M. Egan nous a fait un don de cent arpents de terre et de vingt louis pour la chapelle. Celle-ci n'est point encore terminée, pour deux motifs : parce que les gens n'en ont guère les moyens, et surtout parce qu'ils la trouvent mal située. Je leur ai dit de ne point pen-

* Cette donation fut, dans la suite, partiellement révoquée, car dans l'acte qui s'en fit, longtemps après, il n'est plus fait mention que d'un arpent. En 1882, le Rév. M. Brunet dut acheter pour le cimetière un autre arpent, d'un certain Thomas Elliot, à deux milles en dessous de la chapelle.

ser maintenant à en élever ailleurs, ce qui leur serait impossible, mais d'achever celle qui existe ponr s'assurer la donation de M. Egan. Plus tard, lorsqu'ils seront plus nombreux et plus forts, ils pourront en bâtir une autre au centre du canton. Après un temps trop court passé à Onslow, je me suis dirigé à Bytown ou l'on m'attendait pour la Saint-Patrice."

M. McFeely, à peine nommé curé de Fitzroz et d'Onslow, se hâta de terminer la chapelle dont nous venons de parler. Malheureusement, cette église eut le même sort que celle de Fitzroz, elle fut incendiée le 9 août 1854, par une bande d'orangistes qui, pendant un mois, terrorisèrent le pays.

M. McFeely ne se découragea point. Il entreprit la construction d'une nouvelle chapelle, laquelle fut bénite en 1858. Seulement, cédant au vœu de la population, il fit choix d'un emplacement plus central et plus convenable à tous égards et obtint d'un M. McDonagh, en échange de la moitié des cent arpents de M. Egan, la concession d'un bon lopin de terre, sur lequel furent bâtis la chapelle et plus tard le presbytère.

M. McFeely n'eut point le temps d'achever son ouvrage. L'extérieur seul était construit lorsqu'il transporta sa demeure à Pakenham. Dans ces circonstanccs les gens d'Onslow supplièrent l'évêque de leur permettre d'élever un presbytère pour avoir un curé résidant, se faisant tort de l'entretenir. Mgr. y consentit avec peine, car il connaissait leur pauvreté. Le presbytère fut commencé et le R. M. McDonagh vint à Onslow (1860.) Cette paroisse comprenait les cantons d'Onslow 3 familles, Aldfield 12 et Bristol 37. Une partie de Bristol, 40 familles, restait attachée au Portage-du-Fort. Le presbytère fut terminé en 1863 ; mais l'église resta dans un si grand état d'abandon, que le précieux sang y gelait pendant la messe, et que l'évêque fut obligé, en 1863, de retirer le missionnaire, dont le successeur s'établit à Pontiac.

Le petit village de Pontiac ou des Chats était une mission d'Onslow. Lorsque, en 1856, un certain nombre de journaliers irlandais étaient occupés au percement du canal des Chats, M. Wright fit don de l'emplacement d'une chapelle. Grâce au zèle de ces ouvriers, M. McFeely commença une grande église de 80 pieds

sur 40, qui devait suffire longtemps aux besoins de cette localité. Malheureusement, les travaux du canal ayant été interrompus, la plupart des catholiques s'en allèrent, et la chapelle demeura inachevée jusqu'en 1867.

M. Egan avait également fait don (2 novembre 1852) de deux arpents de terre, dans une magnifique situation, au village naissant de Quyon. Or il arriva que par suite d'une erreur involontaire, les protestants s'emparèrent d'une partie de ce terrain, pour leur église et leur cimetière. Les catholiques, toutefois, n'y perdirent rien, car les héritiers de M. Egan. voulant les consoler, leur donnèrent en compensation un autre terrain dans un site au moins aussi beau que le premier.

Ce village, admirablement placé sur l'Ottawa, a grandi et est devenu dans le cours des années, la résidence du prêtre catholique qui se trouve ainsi à la portée de Pontiac, de la rivière et du chemin de fer.

En 1861, le comté de Pontiac, étant crée, parut pour la première fois dans le recensement que nous donnons ci-dessous :

Canadiens.	Irlandais catholiques.	Total catholiques.	Protestants.	Population. totale.
2,422	5,328	7,750	6,375	14,125



CHAPITRE XI.

COMTÉ D'OTTAWA.

1848--1861.

NOUS n'entreprendrons point de faire ici une description de l'immense comté d'Ottawa ; nous préférons noter, en passant, dans la suite de cette histoire, les choses qui nous paraîtront dignes de remarque, car un tableau local a toujours plus d'intérêt que des observations générales qui manquent nécessairement de précision.

Commençons ce chapitre en donnant les principaux recensements du comté d'Ottawa, depuis son origine, jusqu'en 1851 :

Années.	Habitants.
1827	2,488
1831	5,573
1842	7,369
1851	22,903

Voici maintenant les détails de ce dernier recensement :

Canadiens-français.	Irlandais catholiques.	Total catholiques.	Protestant.	Population totale.
6,984	7,122	14,106	8,797	22,903

Comme on le voit, les protestants, quoique inférieurs en nombre aux catholiques, dépassaient néanmoins le chiffre des canadiens ou des irlandais, pris séparément ; nous verrons avec quelle rapidité ces proportions seront renversées.

SAINT-PAUL D'AYLMER.

Les origines de la paroisse d'Aylmer nous sont connues. La première église, qui était en pierre, fut bénite le 2 octobre 1840, par Mgr. Bourget, et le premier missionnaire résidant, M. Désautels, s'y établit à la même date. Ce prêtre eut deux vicaires : M. J. A. Boisvert (17 janvier 1841) et M. J. J. Leclaire (9 janvier 1843).

A l'époque de la création du diocèse de Bytown, M. Désautels demanda à rester dans le diocèse de Montréal et fut nommé curé de Rigaud. Mgr. Guigues, à court de prêtres, chargea M. Hughes, curé de Chelsea, de desservir les deux paroisses (21 octobre 1848). Ce missionnaire vint donc s'établir à Aylmer, qu'il édifia grandement par la régularité et la dignité de sa conduite. M. Hughes eut deux vicaires on assistants temporaires : le Rév. Arthur Ouellet qui chanta sa première messe à Aylmer, du 14 avril à la fin du mois de septembre suivant ; et le Rév. Joseph Bouvier, ancien curé du Calumet, qui permuta avec M. Ouellet, et qui fut nommé, dans le courant de 1852, curé de Renfrew.

Le 2 septembre 1855, M. Hugues fut déchargé d'Aylmer et rentra à Chelsea. Son successeur à Aylmer .fut un jeune prêtre, M. Michael Lynch, frère du Rév. James Lynch, des Allumettes, sous la direction duquel il avait administré pendant quelques mois la mission de Pembrooke. Le Rév. Michael Lynch ne réussit point et dut partir pour les Etats-Unis. Après lui (5 septembre 1857) un jeune irlandais qui avait desservi Plantagenet pendant l'absence de M. Alméras, M. Farrell Hand, fut nommé à Aylmer. Ce prêtre zélé ayant pris du froid dans une mission qu'il fit à la chapelle d'Onslow, mourut à la fleur de l'âge, emportant l'estime de ses paroissiens (1858). Nous trouvons, à cette époque, dans les archives de la paroisse, les noms de divers prêtres qui visitèrent Aylmer, soit pendant la maladie de M. Hand, soit après sa mort. Ce sont les PP. Trudeau, Reboul, Tabaret, Pallier, Burtin, oblats, M. Jouvent, jeune prêtre récemment arrivé de France, et le docteur Madden. Ce dernier qui appartenait au diocèse de Kingston et était neveu de M. McDonagh, de Perth, fut même nommé curé d'Aylmer (23 mars 1858), mais il n'y resta que quelques semaines et partit pour les Etats-Unis.

Enfin, le 12 septembre 1858, M. Michel, ancien vicaire de Buckingham, puis missionnaire de Cumberland, signa son premier acte en qualité de curé d'Aylmer. Il devait y rester quinze ans.

A peine installé, M. Michel se hâta de montrer qu'il était digne de la confiance que Mgr. Guigues avait mise en lui.

Nous avons dit qu'il y avait à Aylmer une église en pierre. La sacristie avait servi d'abord de presbytère, puis M. Désautels en avait élevé un fort convenable pour le temps. En 1854 M. Hughes voyant le village grandir et prendre de l'importance, entreprit la construction d'une nouvelle église en pierre qui pût suffire à la population. Les premiers travaux commencèrent au mois de mai, et Mgr. Guigues bénit solennellement la première pierre à la fin d'août de cette année. On choisit un emplacement immédiatement derrière l'ancienne église qui devait servir au culte jusqu'à l'achèvement de la nouvelle. Malheureusement l'argent fit défaut ; à peine avait-on changé de place le presbytère et élevé les murs de l'église à la hauteur du soubassement, qu'il fallut suspendre indéfiniment les travaux. M. Michel les reprit avec vigueur et succès et, au commencement de 1862, l'église fut bénite par l'évêque d'Ottawa. Cet édifice en pierre, simple mais vaste et convenable, a suffi jusqu'à nos jours sans que l'intérieur en ait jamais été complètement terminé.

MISSION DE SAINT-DOMINIQUE D'EARDLEY.

Entre Aylmer et Onslow s'étendent les fertiles campagnes de la Black Bay qui comptent parmi les plus belles de la vallée de l'Ottawa. Par un de ces hasards bizarres qu'on ne peut expliquer les premiers colons les négligèrent et vinrent s'établir de préférence dans les sables du canton d'Onslow. Ce n'est que dix ans plus tard que l'on s'aperçut de la valeur d'Eardley.

En février 1858, Mgr. Guigues écrivit dans ces notes la phrase suivante sur ce canton : " Des gens d'Eardley sont venus me demander de bâtir une chapelle. M. Périer offre 4 arpents de terre à quinze milles d'Aylmer, c'est-à-dire à mi-chemin entre ce village et celui d'Onslow. Comme il y a déjà là quelques catholiques, afin d'en attirer d'autres, j'ai bien envie de leur accorder

leur demande. J'ai chargé M. Hand de visiter les lieux et d'y donner une mission ; il m'enverra ensuite un rapport sur cette affaire."

On comptait à Eardley, en 1857, huit familles catholiques. Ce fut M. Michel qui bâtit la première chapelle de cette mission. Elle fut bénite en 1862.

SAINT-FRANÇOIS DE SALES DE LA POINTE-GATINEAU.

Aux notions que nous possédons déjà sur les origines de la belle paroisse de la Gatineau, il convient d'ajouter ici quelques détails supplémentaires. Copions d'abord l'extrait suivant d'un article de M. Alphonse Lusignan sur ce village : "La première personne qui s'établit à la Pointe-Gatineau se nommait Pierre Papin. C'était un mécanicien ; il avait servi tour à tour sur le "Coco" et le "Wm. King," deux bateaux qui faisaient le service entre le Long-Saut et Bytown. Il dressa sa tente à l'endroit où se trouve actuellement Martin Cullin, forgeron sur la Gatineau. Ceci se passait au commencement de mai, année 1830. Ainsi le village fut fondé.

"Je dis fondé, car entre le commencement de ami et la fin de juillet de la même année, plusieurs colons vinrent s'établir ici. C'étaient : un boulanger de Sorel, qui se nommait Ouimet, et qui se fixa à la place où demeure Joseph Moreau, F.-X. Moreau, son domestique, à qui il dut céder sa terre après trois années de service ; Joseph Arcouette, qui prit la terre que possède aujourd'hui Dosithée Galipeau ; Antoine Devaux-Sanscartier, qui occupa la deuxième terre ; François Lorrain, de Saint-Martin ; Joseph Lafontaine, de la même paroisse ; Cabana, un vieux voyageur dont l'épouse se nommait Esther Trudeau ; Amable Cousineau, venant de Saint-Martin ; François Cyr, qui se plaça où l'on voit aujourd'hui la maison de Pierre Charrette ; un nommé Cochrane, où se trouvait plus tard Thomas McGoey.

"En ce temps-là, la rivière était bordée d'érables immenses. On les a abattus ou bien l'eau les a arrachés, je l'ignore ; mais il n'y en a plus, je le sais.

"Les gens que j'ai nommés étaient établis sur la Gatineau ; mais sur l'Ottawa, sur la grand'rivière, comme on disait encore, il y avait : Laurent Saint-Pierre, Languette Ouellet—je ne sais pas son nom de baptême, seulement ce sobriquet ; F.-X. Blais, un américain du nom de McGuffy ; Paul Lamothe ; Olivier Goyer ; Séraphin Goyer ; un nommé Hurd, François Homier, puis Joseph Ménard, père de Gabriel Ménard qui vit au milieu de nous.

"Tels sont les noms des pionniers de notre paroisse.

"La première chapelle fut construite sur l'emplacement où demeure M. Adolphe Villeneuve, en 1838-39, par le R. M. Brady, qui fut le premier missionnaire de la Pointe et y séjourna deux ou ans. Il fut remplacé par M. Joseph Désautels, qui devint monsignor Désautels. Il venait d'Aylmer tous les trois dimanches pour desservir la paroisse. Il arriva ici en 1840, aussitôt que l'église fut bénite, et y resta six ans."

Nous relèverons dans ces notes, une inexacitude. Le séjour de M. Brady à la Pointe-Gatineau fut fort court. Il demeura, au contraire, quelques temps au village des Chaudières, près du pont de Hull.

M. Désautels, d'Aylmer, desservit la Gatineau de 1840 à 1846. A cette époque, le P. Durocher qui avait fondé, à Hull, la chapelle dite des chantiers, le remplaça pour quelques mois. Enfin, le R. Joseph-Gaspard-Suzanne Ginguet fut nommé premier curé résidant de la Gatineau, le 10 février 1847.

Le 24 mai 1848, Mgr. Bourget à la demande de M. Ginguet, institua dans cette mission, la dévotion de la neuvaine de saint Antoine-de-Padoue.

"Le premier soin du nouveau curé, lisons-nous dans une note des archives, en arrivant dans sa paroisse, fut de transformer le misérable hangar qui servait de chapelle en une église convenable. Puis il bâtit un presbytère. Grâce à ses efforts et à son bon goût, l'église et le presbytère ont été terminés, et l'on peut dire qu'il eût été difficile d'obtenir davantage d'une congrégation pauvre et d'assez mauvaise réputation." La réputation des gens de la Gatineau était alors, en effet, peu enviable. Population de voyageurs et de draveurs, elle était d'humeur batailleuse et fort

indisciplinée. Ceux qui les connaissent affirment, néanmoins, que sous leur écorce un peu rude, les hommes de la Pointe ont un cœur généreux et plein de foi.

Une des premières visites de Mgr. Guigues, après son sacre, fut pour la Gatineau. Voici en quels termes il s'exprime sur cette mission : " L'établissement de la Gatineau a été érigé en paroisse, le 8 octobre 1840, par Mgr. Bourget, de Montréal. En 1848, cette paroisse comprenait cinq établissements : 1° la mission de la Gatineau, où se trouve le prêtre résidant : 140 familles catholiques et 50 familles protestantes ; le terrain est plan et très fertile ; 2° la Pêche ou Masham : 60 familles catholiques et 40 protestantes ; 3° la rivière la Blanche : 60 familles catholiques, 15 protestantes ; cet établissement n'a pas de chapelle ; 4° le lac Sainte-Marie : 18 familles catholiques, et une chapelle ; 5° la Visitation : 58 familles catholiques, 5 protestantes, une chapelle. Ces trois derniers établissements ne reçoivent que deux fois l'an la visite du prêtre. Partout le prêtre est payé, excepté au lac Sainte-Marie et à la Visitation. Le terrain quoique montagneux est bon. Il y a trois écoles protestantes et pas une seule catholique. Catholiques et protestants sont dans le même état de fortune. J'ai fait la visite de la Gatineau, le 20 septembre 1848. Le Père Chevalier m'avait précédé de quelques jours pour préparer le peuple à cette grâce. Celui-ci a montré le plus grand empressement. Presque tous les fidèles se sont approchés des sacrements. J'ai fait renouveler la souscription pour le support du prêtre. Comme M. Wright n'a pas encore signé l'acte de donation du terrain de l'église, j'ai recommandé qu'on lui en fit, au plutôt, la demande. (Cet acte ne fut signé qu'en 1855.) J'ai enrôlé presque toute la population sous les bannières de la tempérance. Une congrégation de l'Immaculée Conception a été fondée, dans laquelle toutes les jeunes filles ont demandé à être admises. Enfin, j'ai donné ordre d'engager promptement des maîtres d'écoles, et d'en choisir un pour chanter à l'église."

Le 4 novembre 1853, Mgr. Guigues bénit une nouvelle cloche et le 28 juillet de l'année suivante, il érigea solennellement un nouveau chemin de croix. Nous ignorons la cause de cette seconde érection, après la première de 1840. Peut-être avait-on

acheté d'autres tableaux ; peut-être les grands travaux qui avaient renouvelé l'église, avaient-ils rendu cette bénédiction nécessaire.

On dit généralement qu'avec le temps les populations se calment et s'améliorent : ce fut le contraire qui arriva à la Gatineau. Un esprit d'insubordination s'empara de cette paroisse. La boisson, les disputes, et d'autres causes, sans doute, y produisirent les plus désastreux effets. Le 3 juillet 1859, Mgr. Guigues constatait avec douleur les désordes qui y régnaient. La moitié des fidèles n'allaient plus à la messe. Nous verrons, plus tard, à quels scandales un tel état de choses devait nécessairement aboutir.

SAINT-ETIENNE DE CHELSEA.

Comme nous l'avons dit, la première église de Chelsea fut bénite en 1840, par Mgr. Bourget, évêque de Montréal. Pendant cinq ans, cette mission fut administrée, d'Aylmer, par M. Désautels jusqu'à ce que, enfin, M. Hughes y fut nommé premier curé résidant.

C'est M. Hughes qui ouvrit les registres paroissiaux. Son premier acte, le baptême d'Anne Blake, porte la date du 14 décembre 1845.

Lorsque M. Désautels quitta le nouveau diocèse de Bytown, M. Hughes, qui souffrait de la faim à Chelsea, fut transféré à Aylmer, sans perdre toutefois Chelsea, qu'il conserva comme simple mission. Mgr. Guigues nous a laissé des notes précieuses sur sa première visite à Chelsea, à la fin de 1848 :

" Chelsea, dit-il, n'est éloigné de Bytown que de 8 milles Les chemins pour s'y rendre sont bons en été, mais il n'en est pas de même pendant l'automne et le printemps. Je n'y ai demeuré qu'un jour, pour donner la confirmation ; mais le Rév. Père Molloy m'y avait précédé, et avait prêché une retraite de deux jours. Cette congrégation est toute irlandaises, car l'on n'y compte que quelques familles canadiennes. M. Hughes dessert non seulement le canton de Hull, mais encore ceux de Wakefield, de Low et d'Aylwin. Voici le nombre de familles catholiques que renferment ces divers cantons : dans Chelsea on en compte 130 ; dans

Wakefield, 70 ; dans Low et Aylwin, 60. Le nombre des protestants s'élève dans Chelsea à 80 ; dans Wakefield à 40 ; dans Low et Aylwin à 10. Celui qui a pénétré le premier dans Chelsea est un bon et excellent catholique du nom de Corrigan, c'est lui que Mgr. de Montréal appelait le curé de Chelsea, titre qu'il méritait à plusieurs égards par son zèle à promouvoir les intérêts de la religion. M. Brady a été le premier missionnaire de cette localité et y a bâti la première chapelle.

" L'église est en bois. Elle n'est point grande, mais elle est suffisante pour la population actuelle. L'extérieur est assez coquet, et son clocher, qui s'élève dans cette solitude, toute bordée de montagnes, offre un joli coup d'œil. M. Hughes se propose de prochainement, quelques travaux, pour terminer l'intérieur de l'église. J'ai promis de lui donner, pendant une semaine, deux ouvriers menuisiers : ils seront à sa disposition quand il les réclamera. Trois arpents de terre, seulement, ont été donnés à l'église par M. Brigham. Le contrat a été passé définitivement. Le presbytère est encore la propriété de ce monsieur. Il avait, d'abord, été élevé pour un ministre, mais quelques difficultés s'étant élevées, il fut mis à la disposition du prêtre catholique. Quoique on puisse compter sur les dispositions libérales de M. Brigham, la position du prêtre est néanmoins désagréable, puisque elle est précaire.

" D'autres difficultés viennent s'ajouter à celle-ci. Le pays est pauvre, et malgré la bonne volonté des habitants à laquelle on aime à rendre justice, ils n'ont pu donner cette année que dix-sept louis. Ceux de Wakefield ont fourni seulement huit louis. Cette année, il est vrai, est une année exceptionnelle, mais il faut avouer que si les habitants de Chelsea sont excusables, on ne peut en dire autant de ceux de Wakefield, qui ont été, sur ce point, d'une négligence intolérable. Heureusement la mission d'Aylmer et les moulins de MM. Wright et Gilmour, qui lui ont fourni en tout 50 louis, ont aidé au soutien du missionnaire.

" L'église de Chelsea se trouve à huit milles de Bytown, à huit milles d'Aylmer, à trois milles de la Gatineau, et à quinze milles de la Pêche.

" La distance de l'église de Wakefield, que M. Hughes dessert, qui est de 24 milles, rend d'une grande difficulté le service de cette mission. Les mauvais chemins l'augmentent encore, car ils sont impraticables une partie de l'année. J'ajoute qu'une partie de la paroisse de M. Hughes se trouve à l'est de la rivière Gatineau, et qu'il y a, dans certaines saisons, un vrai danger à traverser cette rivière. Toutes ces considérations imposent à l'évêque l'obligation de pourvoir à la desserte de ces missions par d'autres moyens. Un prêtre résidant à Aylmer pourrait aisément administrer Chelsea ; en même temps, un autre prêtre, résidant à la Pêche, desservirait la partie de Wakefield à l'ouest de la rivière, ainsi que les cantons de Low et d'Aylwin qui comptent encore peu de catholiques. Un troisième missionnaire pourra aussi, je j'espère, être établi prochainement sur la rivière Blanche avec la charge de la partie est des cantons de Wakefield et de Hull. Les dettes que l'église a contractées pourront être payées cette année, quoique les revenus soient peu considérables, puisque celui des bancs n'est que de dix louis, et que les quêtes et collectes du dimanche ne montent qu'à deux ou trois schellings.

" Si cette mission était capable de fournir à l'entretien d'un prêtre, elle offrirait de grandes consolations au missionnaire, car la population, en général, est excellente. Il n'y a aucun scandale ; une ou deux personnes seulement ont rompu leur tempérance. Tous, à part 4 ou 5 personnes, ont rempli leur devoir pascal. Les confréries du scapulaire, l'archiconfrérie de la tempérance qui compte à peu près tous les habitants de Chelsea, sont établis sur un bon pied. Le peuple est docile et attaché à sa religion. Malheureusement, il est extrêmement pauvre. Toutes les terres sont à peu près prises, mais on en compte bien peu qui soient bonnes. Le commerce des chantiers, qui est tombé entièrement, a achevé d'appauvrir cette population et l'a empêché d'augmenter, du moins dans la partie qui offrirait le plus de ressources : Wakefield, Low et Aylwin. On a compté une soixantaine de baptêmes l'année dernière, une douzaine de mariages, dix enterrements, dont cinq d'enfants en bas âges.

"J'ai donné la confirmation à 80 enfants. Mgr. Bourget a déjà fait une visite à Chelsea."

La chapelle de Chelsea n'était point finie à l'intérieur. En 1854, M. Hughes la fit plâtrer et mettre en bon état. Elle était en bois, longue de 73 pieds, large de 50, et bien pauvre en ornements. Lorsque le 2 décembre 1855, il quitta Aylmer pour revenir à Chelsea, ce missionnaire ne voulut pas demeurer dans la maison de M. Brigham, mais il se fit construire un presbytère dans lequel il s'installa l'année suivante. C'était une maison de très modeste apparence, mais enfin suffisante et convenable pour l'époque. Le cimetière fut béni par l'évêque le 17 juin 1857.

Les revenus de Chelsea avaient pris de l'accroissement. Ils s'élevaient, en 1857, à 160 louis. Mgr. Guigues avait la plus grande confiance dans M. Hughes, si nous en croyons certaines notes que nous avons retrouvées ; et lorsque le 3 mars 1857, ce saint prêtre mourut à l'âge de 39 ans, il le regretta profondément En ce temps-là, la paix de la paroisse était troublée et un vif sentiment d'animosité existait entre catholiques et protestants. Le successeur de M. Hughes à Chelsea fut M. McGoey, qui venait de Farrelton (avril 1859). L'année suivante (9 octobre 1860) la paroisse acheta de M. Brigham le magnifique lot n° 13 qui se trouve sur la côte derrière l'église, et qui renfermait 200 arpents de beaux bois. On commit plus tard la folie d'en aliéner la moitié pour acheter un petit orgue. Il n'y avait à cette époque aucune dette, et l'excellent esprit des habitants se maintenait.

SAINTE-CÉCILE DE MASHAM—(AUTREFOIS LA PÊCHE).

Comme nous avons vu, la Pêche fut desservie tout d'abord par M. Désautels d'Aylmer. La première chapelle de cette mission date de 1845. Lorsque M. Ginguet fut nommé curé de la Gatineau (janvier 1847) il fut chargé en même temps de la desserte de la Pêche. Cette mission était destinée à faire éprouver à l'évêque de Bytown de cruels chagrins, et les troubles qui aboutirent, en 1870, à l'apostasie de quelques familles, commencèrent, on peut le dire, à la première heure de sa fondation. Le rapport suivant de Mgr. Guigues expose clairement l'état de la question en 1849 :

" L'église de la Pêche est située dans le canton de Masham, à environ 10 lieues de Bytown. Cent familles, toutes canadiennes,

forment cette nouvelle mission dont je viens de faire la visite, (24 mai 1849). Pour y arriver je me suis dirigé du côté de Chelsea et de là sur les lacs, car les chemins de terre ne sont pas encore praticables. A notre arrivée au lac nous fûmes désappointés de n'y rencontrer aucun canot qui fût venu nous prendre. Heureusement une petite bonne* se trouvait au rivage et nous prîmes gaiement la résolution de nous en servir pour teuter fortune. La Providence vint à notre secours, car nous découvrîmes chez le bonhomme La Charité un canot avec trois hommes qui venaient à Bytown. Nous prîmes le canot, gardâmes les trois hommes et arrivâmes le soir à la Pêche, lorsque personne ne nous attendait. Le lendemain nous nous mîmes à l'œuvre.

"Cette localité m'a paru moins désagréable qu'on me l'avait d'abord représentée. Les montagnes ne sont point très élevées, et la terre paraît assez bonne. La petite rivière la Pêche coupe ce canton par le milieu. Des maisons qui y sont établies à quelque distance forment déjà et formeront mieux dans la suite un coup d'œil pittoresque. La plus grande partie des terres est déjà prise. Il en reste cependant un certain nombre, à l'est, qui sont vacantes, mais qui paraissent être d'une qualité fort médiocre. Le meilleur se trouve à l'ouest du canton. C'est là que les colons se sont portés plus particulièrement depuis un an.

"Cette mission, qui s'est accrue d'un tiers depuis l'année dernière, formera donc, un jour, une mission intéressante. Malheureusement, une troupe de familles protestantes se sont établies déjà au nord et séparent les catholiques de Wakefield de ceux de la Pêche, ce qui limitera nécessairement le progrès de cette dernière mission. L'église est en bois et non encore terminée. Elle a 34 pieds de long sur 30 de large. Elle est élevée, parce que ceux qui l'ont faite avaient l'intention de loger le prêtre au-dessus de la chapelle. Le démon de la discorde s'est glissé dans cette localité à propos de l'emplacement de la chapelle, et menace de paralyser les efforts du zèle. M. Bélanger qui, le premier, est venu se fixer dans ce canton, avait donné huit arpents de terre à

* Espèce de barque.

l'église. M. Désautels, curé d'Aylmer, a fait réserver 13 arpents de terre lorsque le canton a été mesuré, afin d'obtenir du gouvernement cet emplacement, dans le centre du canton et dans le village projeté. M. Trempe, possesseur d'un moulin à farine, offre, de son côté, un emplacement et une terre pour l'église et pour le prêtre, à un mille et demi du village. Chacun des partis est venu armé de toutes pièces, afin d'assurer la victoire et d'obtenir l'emplacement de l'église dans le lieu qui lui convient. En voyant les esprits aussi aigris, et les forces se balançant à peu près, j'ai cru qu'il était prudent de ne porter aucune décision. Je me suis borné à la faire pressentir, en pesant les raisons qui m'étaient présentées de part et d'autre, et je les ai tous loués pour les richesses qu'ils m'offraient, lesquelles, seules, causaient un embarras que je suis bien loin d'éprouver dans d'autres missions, où il est impossible de trouver un local convenable. J'ai fait faire aussi un recensement, pour connaître le nombre exact des habitants, ainsi que la force des divers partis qui se disputent l'église.

" Ce qui me paraît, en ce moment-ci, le plus naturel, est d'accepter la place offerte par le gouvernement. Elle est dans une position remarquable, au centre du canton et dans le village projeté. Mettre l'église chez M. Trempe, serait irriter un grand nombre de catholiques et, en particulier, M. Bélanger qui, le premier, avait offert sa terre et qui, par ses quêtes, parmi les jeunes gens des chantiers, avait fait élever la première chapelle. Il sera donc nécessaire de faire des démarches pour obtenir du gouvernement le contrat des 13 arpents qui nous avaient été réservés dans l'arpentage des terres. Il faudra aussi trouver de l'argent pour compenser les premiers propriétaires qui ont travaillé sur ce terrain. Ces préliminaires terminés, faire transporter la chapelle actuelle sur le terrain et ménager quelques logements dans l'étage supérieur ne sera point coûteux. De cette façon, lorsque, par la suite, il sera possible de construire une église, le prêtre se trouvera posséder, *ipso facto*, un beau presbytère.

" En unissant à la Pêche Wakefield ou Onslow, un missionnaire aura le nécessaire, et même le convenable pour vivre. Les chemins se feront bientôt. Dès lors, les communications devien-

dront faciles avec Bytown. Dès lors, aussi, le nombre des habitants augmentera, et la mission deviendra une des plus agréables du diocèse."

" 56 habitants demandent l'église sur le terrain du gouvernement ; 45 sur le terrain de M. Trempe. "

Fort de ce plébiscite qui consacrait le choix du sage prélat, Mgr. Guigues lança aux catholiques de Masham un mandement dont nous donnons ici le texte :

" Dans la visite que nous avons faite, N. T. C. F., au printemps de la présente année, nous avons fait nos efforts pour nous assurer du vœu de la majorité des habitants sur le changement de la chapelle et sur la place où il devait s'opérer. Elle s'est prononcée en faveur de l'emplacement donné par le gouvernement pour cet objet. Je me suis empressé d'obtempérer à cette demande. Il restait encore à traiter une seconde question importante, celle de s'entendre avec la personne qui était en possession du terrain pour lui offrir les dédommagements qu'elle avait droit de réclamer pour son travail. Heureusement, ces conditions ne sont point onéreuses, car la seule demande faite par M. Leblanc est qu'on lui fasse sur la partie de la terre qui lui reste le même travail qu'il a déjà fait lui-même sur le terrain de la chapelle. Que tous les habitants se fassent donc un devoir de mettre de suite la main à l'œuvre pour exécuter ce travail qui leur est demandé et pour transporter la chapelle sur son nouvel emplacement. Vous désirez tous avoir un prêtre parmi vous, nous le désirons autant que vous, mais le changement de la chapelle et l'aménagement d'un local convenable pour recevoir le prêtre sont une préparation indispensable pour cet objet. Afin de diriger l'entreprise et de distribuer équitablement le travail d'un chacun, je nomme une commission spéciale compo-de M. Ginguet, curé de la Gatineau et missionnaire de la Pêche, président, et de MM. Michel Cousineau et Ovide Bélanger. Ils évalueront le travail fait sur le terrain, feront en votre nom l'acte de dédommagement en faveur de M. Leblanc, indiqueront le jour où tous ensemble vous devrez opérer le transport de la chapelle et travailler sur le terrain.

" Un autre point reste encore à régler : celui de l'honoraire que vous devrez offrir au prêtre qui dessert la mission, car l'acte que vous avez passé avec lui expire en ce moment."

Fait à Bytown le 26 septembre 1849."

Cette décision fit taire les mécontents et étouffa, pour un temps, le germe des discordes qui devaient malheureusement renaître.

La chapelle et le cimetière furent effectivement transportés, en 1851, sur le lot 31 du troisième rang du canton.

A partir du premier janvier 1851, le père O'Boyle, curé de Wakefield, fut chargé de la desserte de la Pêche. Il s'y rendait une fois par mois, le dimanche, et il devait y prolonger son séjour jusqu'au mercredi. On lui faisait un traitement de trente louis. Le 6 juin 1853 un jeune prêtre français, M. Antoine Lauzier fut nommé premier curé de Masham. Il finit l'intérieur de la chapelle et la mit en état de servir décemment au culte (1854). En plus de sa paroisse, il avait la charge de faire chaque mois, nne mission à Aylmer, pour venir au secours de M. Hughes qui parlait mal le français et contre lequel les canadiens murmuraient.

Cependant la population du canton augmenta régulièrement, et il semble qu'il se fit un déplacement dans ce qui devait être le point central. Au mois de juin 1857, l'évêque d'Ottawa, dans une note sur la Pêche, s'exprimait en ces termes : " La population a monté de 100 familles en 1851 à 160 familles aujourd'hui. L'église est en bois, beaucoup trop petite et moins centrale qu'autrefois, mais comment perdre une église, un presbytère et 13 arpents de terre ? Le plus sage serait peut-être de construire dans le nord du canton d'Onslow et dans celui d'Aldfield. Qu'on en ait soin."

Comme on le voit, M. Lauzier avait construit, en 1854, un presbytère de 31 pieds sur 25 ; il était alors suffisant. C'est le même qui subsiste encore aujourd'hui. Ce prêtre était épuisé par la rude vie de missionnaire qu'il menait. En 1858, il prit un congé de trois mois qu'il passa en France, laissant sa paroisse entre les mains de M. Paul Bertrand. Le 5 août 1860, il se retira

définitivement et vint mourir dans une maison qu'il possédait à la Gatineau. Son successeur à Masham fut un jeune prêtre français nouvellement ordonné, M. Antoine Brunet (26 octobre 1860).

SAINT-CAMILLE DE FARRELTON—(AUTREFOIS SAINT-JOSEPH DE WAKEFIELD).

Cette paroisse est relativement ancienne. Ses habitants, tous irlandais, s'établirent au pays, à l'époque, ou immédiatement après l'époque de la grande famine. Attirés sur les bords de la Gatineau par la facilité qu'ils avaient de trouver de l'ouvrage dans les chantiers, et d'y vendre à bon prix, leurs denrés, ils commirent la faute de mal choisir leurs terres et de laisser aux protestants les plus fertiles du pays. Ce n'est donc qu'à force de travail et de privations qu'ils parvinrent à sortir de leur misère. La population irlandaise des deux cantons de Wakefield et de Low a la même origine, et provient de la même émigration.

Plusieurs années auparavant, néanmoins, quelques colons étaient déjà établis à Wakefield. Lorsque les prêtres, MM. Brady, Désautels, Hughes, venaient y faire mission, c'était chez M. Farrell qu'ils disaient la messe et qu'ils tenaient les assemblées. Le 4 juillet 1844, un protestant converti, M. Samuel Lord, avait fait don à la mission, de 8 arpents de terre pour l'église ; mais les catholiques désirant avoir un curé, achetèrent, sur le conseil de Mgr. Guigues, le lot entier n° 5, 9e concession, sur lequel se trouvaient les huit arpents, et y construisirent une pauvre chapelle en bois.

Le Père O'Boyle, oblat, fut le premier curé résidant de Farrelton. Le premier acte des registres paroissiaux où nous voyons son nom est celui du baptême de Patrick Cahill (30 mars 1850). Le Père O'Boyle, trouvant, sans doute, la population trop pauvre, ne fit aucune amélioration à la chapelle et se contenta, pour lui-même, d'une demeure très provisoire. En septembre 1853, il fut nommé curé de Plantagenet, permutant avec M. McGoey, lequel signa son premier acte, le 1er janvier 1854.

M. McGoey fut un peu plus heureux ; il entreprit la construction d'un presbytère et d'une église. Pour réussir, il eut recours

à plusieurs moyens : quêtes dans les chantiers, souscriptions des habitants, et vente du lot de terre de l'église, dont on ne se réserva que trente arpents. Le succès couronna ses efforts. En 1857, le presbytère était achevé et payé ; c'était un édifice assez modeste, mais convenable, qui devait suffire jusqu'en 1894. Il reussit encore à bâtir l'église. Pour y parvenir sans trop charger les habitants, Mgr. Guigues nomma M. McGoey à la cure de Chelsea (avril 1859) avec la condition d'aller, une fois par mois, faire mission, gratis à Wakefield, de façon à ce que les paroissiens pussent consacrer leurs ressources à la chapelle. Ce moyen réussit et, au commencement de 1860, l'évêque d'Ottawa pouvait constater " qu'une jolie église, en pierre, de 60 pieds sur 36, couverte en ferblanc, avait été élevée dans le cours de l'année précédente et que, quoique non terminée, elle faisait grand honneur au pasteur."

Ce n'était point sans difficultés, en effet, que ces travaux avaient été menés à bonne fin. Dans une note de juin 1857, Mgr. Guigues faisait un tableau désespérant du pays. " Cette mission ancienne, disait-il, qui depuis sept ans, possède un prêtre résidant, ne fait aucun progrès. On compte 300 âmes à Wakefield, et 500 à Low. Le revenu du curé ne s'élève qu'à soixante louis, ce qui est insuffisant. Tout est en désordre, les enfants sont mal instruits, l'église est insuffisante et le curé, découragé, demande son changement. Je serais tenté d'abandonner ces pauvres gens, mais ce serait risquer l'avenir de la colonisation sur cette rivière."

On comprend maintenant pourquoi M. McGoey fut envoyé à Chelsea. Ce changement était, à la fois, une punition pour les gens de Wakefield et une diminution de leurs charges.

En 1860, Mgr. Guigues visita Wakefield, et fit la réflexion suivante, sur l'état de choses qu'il y trouva. " Beau presbytère, un peu loin de l'église, à cause de l'eau. L'église est en pierre. Une fois terminée elle sera convenable. M. O'Farrel s'est chargé d'aller quêter dans les chantiers, pour cet objet. 60 familles à Wakefield, 100 à Low."

Le 27 mars 1861, M. Ebrard, curé de Saint-André-Avellin, fut envoyé de résidence à Wakefield. Mais, quelques mois après,

ayant commis l'imprudence de prendre un bain dans la Gatineau, il fut emporté par le courant de cette rivière qui est un long rapide, et se noya.

Son successeur fut le Rév. Camille Gay, jeune français, récemment ordonné. Le premier acte signé par M. Gay date du 13 octobre 1861.

LE HAUT DE LA GATINEAU ET LA LIÈVRE EN 1849.

Les paroisses de Cantley, de Martindale, du lac Sainte-Marie, de Gracefield et de Bouchette, sur la Gatineau ; de Notre-Dame du Laus, de la Garde et de la Sallette, sur la Lièvre, n'appartiennent pas, en tant que paroisses, à la décade de 1851-1861. Aussi, pour ne pas morceler notre récit, nous renvoyons l'histoire de leurs origines à plus tard. Néanmoins, comme la colonisation se portait déjà avec empressement vers le nord, et comme on y voyait sur divers points des commencements de chapelles et de villages, le lecteur nous saura gré de lui faire lire ici le récit du premier voyage de Mgr. Guigues en ces régions. L'évêque de Bytown fit tout en son pouvoir pour favoriser la colonisation de la Gatineau. Pendant que ses missionnaires, le Père Déléage surtout, publiaient des rapports détaillés sur l'état des terres et l'avenir agricole de cette vallée, il faisait lui-même, auprès du gouvernement, des démarches pour hâter l'arpentage du pays, et l'ouverture des cantons. S'installer sur une terre du gouvernement, au hasard, sans bornage, sans chemins, sans titre de propriété, est toujours une chose risquée et dangereuse. Aussi les colons se plaignaient-ils amèrement des retards et des lenteurs que l'on mettait à l'arpentage. Le gouvernement, de son côté, prétendait bien ne pas se charger des frais de mesurage, qui sont fort lourds, et qui incombent aux colons, comme le marque expressément leur titre de propriété. Il consentait, sans doute, à faire les avances aux arpenteurs, mais à condition d'être remboursé par les fermiers, et il exigeait de ceux-ci une caution. Telle était la difficulté. Dans cet embarras, les colons de la Gatineau se réunirent en assemblée, et, après avoir délibéré, ils ne trouvèrent point d'autre issue que de venir supplier Mgr. Guigues, leur père et le président de la

société de colonisation, de se présenter comme leur agent responsable auprès de l'Etat. Mgr. ne leur refusa pas son aide, et le gouvernement, de son côté, acceptant son intervention, donna des ordres pour qu'on procédât promptement aux délimitations officielles demandées (10 août 1849).

Voici maintenant le récit du voyage dont il s'agit ; nous le recommandons au lecteur, comme un chef-d'œuvre du genre.

RELATION DE LA VISITE DE MGR. GUIGUES SUR LES RIVIÈRES GATINEAU ET DU LIÈVRE, AU COMMENCEMENT DE 1849.

" J'avais projeté depuis quelques mois de faire la visite des missions qui sont sur la rivière Gatineau et sur la rivière aux Lièvres, bien convaincu que, quelque soit l'exactitude des renseignements fournis par les missionnaires, je me formerais une idée encore plus juste de ces populations qui sont répandues dans mon immense diocèse. Au reste, il me tardait de voir cette portion pauvre et abandonnée de mon troupeau ; et, tout en remplissant mon devoir, de me livrer à des occupations qui s'allient si bien avec la fin que doit se proposer un évêque missionnaire.

" C'est accompagné du père Clément et de M. Ginguet, curé de la Gatineau, dont l'un partait pour la mission des chantiers et l'autre pour la mission ordinaire d'hiver au lac Ste-Marie et à la Visitation, que j'ai entrepris ma course apostolique. Je passai â la Pêche et à Wakefield sans m'arrêter, résolu de le faire plus tard, et j'appris que de nouveaux habitants, à peu près tous irlandais, s'établissaient dans ce canton dont le terrain est moins avantageux qu'à Chelsea. Cependant, on croit que sous peu cette mission pourra soutenir un prêtre."

" Le canton que nous traversâmes ensuite, Low, jouit d'un meilleur terrain occupé en grande partie par des écossais, mais trop éloigné de Chelsea pour recevoir les secours de notre religion. Il est bien à craindre que si la présence du prêtre ne s'y fait pas sentir, les catholiques ne l'abandonnent aux protestants.

" Déjà nous avions passé outre quand la nuit vint nous surprendre et nous avertir de chercher un abri. Notre hôte fut un protestant qui nous parut fort tolérant. Il nous offrit ce qu'il

avait de meilleur : c'était un morceau de lard, du thé sans sucre et rien de plus. Après ce repas frugal, nous étendîmes sur le plancher les fourrures de nos carrioles, et malgré la dureté de notre couche et le vent qui pénétrait dans la chaumière, le sommeil ne se fit pas longtemps attendre.

" Le lendemain, à notre réveil, n'ayant point à nous occuper de notre toilette, nous nous mîmes immédiatement en route. Rochers, vallons, neige, glace et froid de 25 degrés réaumur, tout semblait ajouter à la rigueur de ce voyage, qu'une rencontre heureuse pour un missionnaire vint bientôt adoucir. Une femme irlandaise, privée de tout secours religieux, se mourait dans une pauvre cabane, et j'eus la consolation de la confesser, de la confirmer, de lui donner l'extrême-onction et de baptiser son enfant.

" Quelques heures après, nous arrivâmes au lac qui porte le doux nom de Marie ; ce fut notre première station. 14 familles canadiennes y sont établies, toutes très pauvres, excepté celle où se retire ordinairement le missionnaire. Malheureusemet, je ne puis choisir cette demeure. Nous nous retirâmes donc chez un autre habitant qui est tout près de l'église, et j'avoue que quand j'entrai dans sa maison composée d'un seul appartement de 20 pieds carrés et habité par deux ménages dont chacun de cinq enfants, et qu'à ce nombre il fallait ajouter l'évêque, deux missionnaires et deux hommes qui nous accompagnaient, j'éprouvai un mouvement de surprise et d'hésitation. Mais bientôt je m'aguerris, car c'est au combat que l'on devient brave. Nous commençames ensuite nos exercices dans une chapelle ouverte à tous les vents, et malgré un grand poële bien chauffé, le vin gelait ainsi que l'eau qu'on nous servait au lavabo, en tombant de nos mains. Il eut été facile de réparer cette chapelle si le démon de la discorde n'avait point exercé ses ravages au milieu de ces pauvres habitants. Un banc qui dominait les autres et quelques pieds de terre dans un pays où on les compte par milliers avaient suffi pour engendrer une funeste mésintelligence et leur faire oublier les pieuses pratiques que, à la recommandation du missionnaire, ils avaient jusque là fidèlement observées le dimanche en se réunissant tous ensemble

dans la chapelle. Notre arrivée ramena parmi eux le calme, et après leur avoir représenté la petitesse de leurs motifs de division, nous les confessâmes, confirmâmes et reçûmes dans la société de tempérance. Puis je nommai des syndics pour vendre les bancs et pour faire réparer la chapelle.

" M. Naud fit un don, sous seing privé, de deux arpents de terre à la chapelle et au missionnaire ; et ayant acheté de plus le travail qu'un homme avait fait sur une terre d'une centaine d'arpents, il la donna pareillement à l'évêque, sous seing privé, pour l'usage du prêtre catholique.

" Je laissai ces habitants pénétrés de sentiments de charité, d'union, du désir de bien faire, et résolus de venir tous les dimanches à la chapells accomplir leurs devoirs religieux.

" Après y avoir consacré deux jours aux exercices de la mission, nous partîmes pour la Visitation (Gracefield). Pendant notre trajet de six heures, nous nous aperçumes que le terrain devenait meilleur. Le bois est de bonne qualité, les chemins sont unis ; ce qui nous fit croire qu'il serait facile d'y établir un grand nombre de familles catholiques.

" La chapelle de la Visitation est placée sur la Gatineau, en haut d'une petite élévation. Après y avoir adoré le Dieu né à Bethléem, nous nous retirâmes chez M. Ethier qui, le premier, a eu le courage de s'établir dans ces lieux. Il a maintenant un propriété considérable, qu'il a achetée par beaucoup de peines. Il nous disait lui-même que, dans les commencements, il était resté trois jours sans manger. Aujourd'hui une soixantaine de familles, toutes placées à une distance plus ou moins considérable dépendent de cette mission. Nos Pères des chantiers y ont laissé des traces heureuses de leur passage. Presque tous étaient de la tempérance ; et l'esprit de foi et de simplicité qui anime cette population est dû, en partie, aux zélés ouvriers qui y ont travaillé.

" La chapelle y était encore en assez mauvais état, à la suite des divisions qui, comme à Sainte-Marie, avaient éclaté au milieu de ces pauvres habitants. Ah ! combien la présence d'un prêtre est nécessaire ! Car sans lui que deviennent les écoles, les cha-

pelles, et tout ce qui civilise ces peuples qui, perdus dans les bois, sont condamnés par là à une éternelle enfance ?

" Sur mes représentations, les habitants nommèrent trois syndics d'école, dans le but d'obtenir quelques secours du gouvernement pour restaurer la chapelle qui servirait en même temps de maison d'école. M. Ethier fit par écrit la promesse de donner quatre arpents de terre à la chapelle, et je chargeai les syndics de faire contribuer les habitants à sa réparation.

" Après trois jours passés à la Visitation, nous nous dirigeâmes vers la réserve aux Déserts. A deux heures de la Visitation, on me désigna une place très convenable pour une chapelle (Bouchette); et comme c'était un point bien central, j'engageai ceux qui m'en parlèrent à prendre possession d'un lot de terre de 200 arpents, ce qui, dès lors, serait pour l'évêque un motif d'approuver leur plan. Nous prîmes notre logement chez un bon habitant qui nous reçut avec toute la joie et l'empressement d'un catholique. Dieu le récompensa de l'hospitalité qu'il nous offrit. Il était malade à notre arrivée, et le lendemain il avait la force de nous accompagner dans nos excursions qui se prolongèrent pendant trois jours. Ce fut en sa compagnie que nous partîmes pour aller visiter le terrain que j'ai demandé au gouvernement pour former un établissement de sauvages. Nous fîmes neuf lieues sur la rivière Gatineau pour nous rendre au poste de la Compagnie. Cette terre est entièrement couverte de bois, mais d'un bois magnifique. Le terrain est presque partout uni. Des colons nombreux viendront un jour s'y établir et y formeront des habitations aussi belles et aussi riches que dans n'importe quelle autre partie de la province. Le poste est situé dans une position magnifique (Maniwaki). La rivière Gatineau se déploie devant lui puis prend son cours à droite. La rivière des Déserts vient la joindre près du poste et ajoute à la beauté de cette position. Les sauvages, qui avaient été prevenus nous reçurent avec tous les honneurs que nous pouvions attendre d'ex ; ce furent eux qui nous préparèrent la nourriture et qui nous servirent. Le bon chef sauvage nous exprima, de leur part, et plusieurs fois, le bonheur et la joie que notre visite leur faisait éprouver. Le père Clément entendit leurs confessions en sau-

vage. J'entendis celles de quelques canadiens et irlandais des chantiers qui s'y étaient rendus, distribuai, le lendemain, les cendres à tous, et donnai la confirmation à quelques-uns. Puis nous partîmes avec les mêmes honneurs qui nous avaient été rendus à notre arrivée.

" L'étendard était déployé, les coups de fusils se faisaient entendre, les cris de joie et les démonstrations extérieures des sauvages nous disaient leur bonheur et leur joie. J'emportai avec moi une pétition, écrite de leurs mains, et signée par eux sur de l'écorce de bouleau, pour la présenter à la législature, afin de demander encore plus fortement que le terrain qu'ils réclamaient leur fût accordé, et qu'il leur fût permis de coloniser et de cultiver une place que le manque de pêche et de chasse leur rend indispensable pour leur subsistance. Nous traversâmes, en revenant, d'un bout à l'autre, cette belle terre. Elle a environ 6 lieues d'étendue, sur la Gatineau, et trois ou quatre lieues dans les profondeurs. Elle est placée entre les rivières de la Gatineau, du Désert et de l'Aigle. Le terrain est généralement uni et de très bonne qualité. Si nous sommes assez heureux pour obtenir cette concession de la part du gouvernement, nous aurons une des plus belles positions imaginables pour réunir les sauvages, leur apprendre à travailler et défricher la terre ; et nos missionnaires y trouveront ample occasion d'exercer leur zèle apostolique. Une quinzaine de familles y était déjà réunie, et avait profité de tous les secours religieux que nous avons été heureux de leur distribuer. Le soir, nous étions de retour chez notre conducteur, où nous dîmes la messe, confessâmes et confirmâmes quelques personnes. Mon voyage sur la Gatineau était terminé.

" Je me dirigeai, le lendemain, vers la rivière aux Lièvres, par le grand lac des 31 milles, et nous prîmes notre logement au poste de la compagnie, qui est situé sur le lac des Sables. Nous eûmes à traverser, pour y aller, six lieues du plus mauvais terrain que nous eussions encore eu à parcourir. Je ne pense pas qu'il soit jamais possible de former, dans cet endroit, une mission qui soit tant soit peu considérable. Au poste, nous commençâmes à sentir le pays civilisé dont nous nous rapprochions. La bonne dame avait préparé dans sa maison une chapelle, les mets y étaient

un peu plus délicats ; mais notre bon frère Peter les trouvait trop spirituels.* Il y avait des délicatesses, il est vrai, mais comme quelque chose devait toujours manquer dans ce voyage, il n'y avait que très peu de substantiel, en sorte que le pauvre Pierre, pour apaiser sa faim, eut besoin de recourir à sa besace. Quant à nous, le travail nous faisait oublier le jeûne, et ce qu'il y avait de trop spirituel dans la nourriture. Cette place nous parut convenable pour une chapelle. Je dis aux habitants de prendre possession d'une terre de 200 arpents pour l'usage du missionnaire. Un des habitants nous fit don du travail qu'il avait fait dessus. Je fis nommer trois commissaires d'école pour obtenir, s'il était possible, quelques secours du gouvernement, pour bâtir la chapelle et l'école et pour encourager les habitants à continuer à dèfricher le terrain de l'église. (L'église a été construite à cinq milles plus bas. C'est Notre-Dame du Laus).

" Nous nous rendîmes, de là, chez M. Foubert, à six lieues endessous, sur la rivière aux Lièvres (Notre-Dame de la Garde) où nous donnâmes les exercices de la mission. Je les encourageai à prendre possession d'un terrain convenable, situé près de la maison de M. Foubert, pour bâtir une chapelle, et pour le prêtre catholique. Je nommai des commissaires, ainsi que je l'avais fait au poste, et me rendis, le lendemain, à Buckingham, chez M. le curé. (Il ne s'arrêta pas au village actuel de la Salette, qui est récent). J'y passai le dimanche matin. J'allai, le soir, commencer encore une petite mission sur la rivière Blanche, entre la Gatineau et Buckingham (Perkin's Mills).

"Rien ne paraissait, au commencement, devoir m'encourager à parler d'une chapelle dont je sentais, pourtant, la nécessité, car j'espère que, sous peu d'années, le nombre d'habitants y sera assez considérable pour y former une mission. Les exercices et la grâce de Dieu eurent bientôt applani les difficultés. Les fidèles acceptèrent le lendemain, avec empressement la proposition que je leur fis de bâtir une chapelle. Un catholique donna trois arpents de terre pour cet objet, un autre en a promis trois autres, et M.

---

* Peter Brady, frère convers oblat, compagnon de Monseigneur.

Perkins, propriétaire d'un moulin à scie et à farine, m'a offert une terre dont il avait déjà défriché une quinzaine d'arpents.

" Il m'a promis, de plus, de donner 25 à 50 louis de bois, pour la construction de la chapelle. Ces offres ont grandement encouragé la population, et ils m'ont promis de mettre de suite la main à l'œuvre. Tout semble donc offrir, tant à la rivière Blanche, que dans les autres localités où j'ai marqué des chapelles, l'espoir qu'elles arriveront à bon terme. Mais je ne dissimule point que la présence du prêtre pourrait seule en donner l'assurance ; car le peuple est enfant, et quand il n'a plus la main qui le pousse, il retombe dans sa faiblesse.

" Le lendemain, au soir, j'étais rentré à Bytown, après quinze jours d'absence.

" J'ai pu remarquer, dans ce voyage, que tous les territoires situés sur la rivière aux Lièvres et sur la Gatineau, offrent sous tous les rapports, de grandes difficultés à la colonisation. Le terrain est montagneux, beaucoup de terres sont arides, les communications sont bien difficiles ; il n'y a encore que peu de moulins, et le prêtre y apparaît très rarement. Mais j'ai pu remarquer, d'autre part, que sous bien des rapport, il était à désirer et possible de coloniser ces lieux, plus aisément que beaucoup d'autres, les chantiers qui y sont établis donnant la facilité de vendre l'avoine et les légumes à un très haut prix. Les habitants peuvent faire des billots pendant l'hiver, et les vendre. Les catholiques y sont dans une position heureuse pour leur foi, car ils sont éloignés du contact des villes et des protestants ; ils y vivent indépendants sur la rivière et sur leurs terres. Déjà des centres de populations y sont formés, des chapelles vont bientôt s'y trouver érigées, et le prêtre ranimera tout, par sa parole, ses exemples et l'influence extraordinaire qu'il exerce.

" Mais ce que j'ai pu remarquer mieux encore, c'est le bien immense que l'on peut faire au milieu de ces populations. Ma visite a été vraiment une visite de missionnaire, ou, si l'on aime mieux, d'évêque missionnaire. Visiter les malades sur la route et leur donner les consolatious de la religion ; baptiser un grand nombre d'enfants ; prêcher souvent, quatre ou cinq fois dans la

journée ; confesser des personnes qui presque toutes venaient de loin, et un grand nombre de très loin ; bénir des populations toujours heureuses de voir un prêtre, mais mille fois plus heureuses de voir l'évêque qui les visite : tels sont quelques-uns des biens que cette apparition a dû produire. J'ai, par là, acquis une connaissance entière de ces localités, confirmé 160 personnes ; fait communier plus de 600 ; reçu dans la société de tempérance 250 ; marqué la place de cinq chapelles. Ce peuple que l'éloignement du prêtre rendait étranger à bien des pratiques religieuses, a senti sa foi renaître, et s'est résolu à embrasser ces pratiques, dont on lui ont a fait sentir toute l'importance. Un juste sentiment de confiance a pénétré dans son cœur, car il ne se croit plus abandonné comme auparavant ; il bannit le découragement, prend espoir dans son appui naturel, l'évêque, et s'attache à la terre.

"Quant à l'évêque, il fait reprendre à la religion son rôle légitime, qui est de tracer la voie et de diriger le mouvement, poussant les peuples au bonheur éternel, tout en leur procurant les avantages naturels attachés à une vie chrétienne, laborieuse et frugale.

"Mais on ne peut se le dissimuler, l'œuvre n'est encore qu'ébauchée. Pour la faire avancer il faut nécessairement la présence d'un prêtre afin de fortifier les catholiques déjà établis sur ces terres, et surtout afin d'en attirer d'autres, car le canadien ne se résigne à quitter sa terre et sa famille que lorsqu'il peut s'abriter au pied de la croix et de la chapelle : heureux sentiment qu'il convient d'entretenir."

MISSIONS SAUVAGES.—NOTRE-DAME DU DÉSERT DE MANIWAKI.

Dans le récit précédent, Mgr. Guigues faisait allusion à une pétition adressée par les sauvages au gouvernement afin d'obtenir la création d'une réserve à leur usage. C'est l'histoire de la réserve et de la mission de Maniwaki que nous allons raconter.

Depuis 1845, les missionnaires oblats allaient chaque été, faire mission chez les sauvages du haut de la Gatineau et en général chez tous les sauvages de cette partie du pays. Emus de pitié à la vue de leur misère qui croissait chaque année en propor-

tion du progrès de la colonisation, ils conçurent le projet de leur faire obtenir du gouvernement un territoire inaliénable sur lequel ils pourraient vivre, apprendre à cultiver la terre et s'initier à la vie civilisée. Telle fut l'origine de la réserve de Maniwaki. Depuis cette époque, d'autres réserves, en grand nombre, ont été créées dans l'Ontario, le Manitoba et surtout le Nord-Ouest. Ce système de réserves est fort ancien au Canada comme aux Etats-Unis, et l'on peut dire que s'il ne réalise pas toutes les espérances qu'il avait fait naître, puisque les sauvages restent encore réfractaires à la vraie civilisation, c'est-à-dire au vrai travail des champs ou de l'industrie, du moins il les a préservés jusqu'à notre époque d'une destruction complète et inévitable.

Les documents que nous allons offrir au lecteur et qui n'ont pas besoin de commentaires, en même temps qu'ils lui feront connaître l'histoire de Maniwaki, l'éclaireront sur une querelle qui fit grand bruit dans le temps. Nous avons un instant hésité à les publier ici à cause de leur longueur, mais comme le silence de notre part pourrait être interprété par la malveillance dans un sens fâcheux, nous nous décidons à les donner intégralement. On y verra, luttant face à face, la droiture d'un cœur d'apôtre, peut-être imprudent, à force de candeur et de bonnes intentions, et l'esprit soupçonneux et étroit d'un fanatisme que la haine inspire et qui attribue aux autres les bassesses dont il se sent capable.

Première supplique des sauvages algonquins de la Gatineau à Lord Elgin, gouverneur-général, à l'effet d'obtenir une réserve à l'embouchure de la rivière du Désert.

" Ce document fut envoyé pour la première fois en 1845, au gouvernement. Il fut adressé de nouveau en 1848 à lord Elgin, par les soins du Rév. père Clément, oblat, missionnaires des sauvages, et appuyé par Mgr. de Bytown, comme nous allons voir.

MILORD ET MESSIEURS DU CONSEIL LÉGISLATIF.

Quand vous nous voyez voyager de côté et d'autres sur les fleuves, les rivières et les lacs dans nos faibles canots, vous nous trouvez bien misérables. C'est bien la vérité, nous l'avouons. Nous sommes dans la misère parce qu'on nous dépouille tous les

jours de ce que nous possédons. Nos terres passent rapidement entre les mains des blancs. Depuis longtemps vous nous conseillez de cultiver ; bien longtemps nous n'avons pas écouté un conseil si salutaire. Cela est-il étonnant ? Nous étions riches autrefois, rien ne nous manquait ; les forêts étaient peuplées d'animaux de toute espèce dont nous vendions les dépouilles bien cher à l'avide marchand ; cela nous donnait le moyen de suffire à nos besoins et à ceux de nos enfants. Mais il n'en est plus ainsi maintenant. Les blancs s'établissent de tous côté sur nos terres ; et où l'on ne cultive pas, les gens des chantiers sont là pour détruire et faire fuir les animaux qui restent dans le petit espace de terre que l'on ne nous a pas encore ravi. Nos familles sont sans moyens de subsistance et nous ne savons où chercher de quoi vivre. Nous sommes réduits à la plus grande détresse. Nous voulons imiter les blancs. C'est pourquoi nous demandons un terrain pour cultiver. Lorsque nous nous rappelons les actes de générosité de notre gouvernement métropolitain et colonial, nous entretenons le ferme espoir de voir nos demandes exaucées. C'est une partie de nos terres de chasse que nous voulons cultiver si vous nous accordez ce que nous vous demandons."

" Ce terrain que nous vous demandons est situé sur la Gatineau, à environ 27 lieues de Bytown. Il est borné à l'est par la Gatineau, au nord, par la rivière du Désert, à l'ouest, par la rivière de l'Aigle, la petite rivière Kindwisipi et le lac Chibsabavek ; au sud, par une ligne droite, partant de l'extrémité la plus méridionale de ce petit lac et allant toucher la pointe sud de l'île située à l'embouchure de la décharge du lac Rond, dans la Gatineau. Vous savez peut-être que plusieurs d'entre nous cultivent déjà des champs plus ou moins étendus. Nous réussirons certainement mieux si nous nous réunissons et si nous apprenons que vous nous accordez l'objet de nos demandes : un terrain dont nous soyons absolument maîtres. Nous avons une autre demande à vous faire, c'est en faveur de nos missionnaires. Nous voulons des prêtres pour nous enseigner la religion et aussi pour nous aider de leurs conseils dans la culture des champs. Nous vous demandons, en conséquence, d'accorder aux prêtres que Mgr. l'évêque de Bytown nous enverra une étendue de 600 arpents de terre à prendre sur notre

territoire dans le lieu que Mgr. l'évêque de Bytown jugera le plus convenable. Nous voulons pouvoir choisir parmi nous cinq hommes d'expérience pour le gouvernement de notre petite colonie. Nous les remplacerons tous les cinq ans. Ces cinq seront élus par la majorité des cultivateurs ayant au moins un arpent de terre en culture dans notre territoire. A ces cinq chefs seront dévolues les affaires du gouvernement de la colonie. Cependant, dans les affaires difficiles, ces chefs consulteront le désir de toute la peuplade. Voici, milord, les demandes que nous voulions vous faire. Nous ferons des vœux ardents pour que vous les exauciez. Nous espérons fermement que vous ne serez pas moins généreux pour nous que pour tous les autres qui ont recours à votre générosité. Soyez assuré que si vous nous exaucez, le souvenir de votre bienfait ne s'effacera jamais de notre mémoire. Voici les noms de vos pétitionnaires, sauvages de la Gatineau et du Grand-Lac." (Suivent soixante noms).

" Ces noms ont été souscrits à une requête présentée au gouvernement colonial il y a trois ans pour obtenir un terrain, précisément au même endroit que celui où nous en demandons un maintenant. J'ai vu plusieurs sauvages de la Gatineau, j'ai vu les sauvages du Grand-Lac cet été, et tous m'ont spécialement exprimé le désir que le terrain qu'ils ont demandé leur fût accordé. Ce que je puis assurer et certifier."

(Signé) H. TH. CLÉMENT,
Ptre-missionnaire."

Cette pétition était appuyée de la lettre suivante de l'évêque de Bytown :

MONTRÉAL, le 10 octobre 1848.

" Mylord, je crois de mon devoir d'appuyer auprès de Votre Excellence cette humble requête des sauvages qui habitent la partie nord des possessions britanniques de l'Amérique. Ce sont eux qui ont eu l'heureuse pensée de se fixer enfin et de se livrer à la culture de la terre pour éviter la famine qui les décime chaque

année. Le terrain qu'ils demandent paraît suffisant pour satisfaire à leurs besoins, et il est assez éloigné de la civilisation pour ne pas retarder l'œuvre de la colonisation. L'exposé qu'ils font de leurs besoins dans la requête qu'ils présentent à Votre Excellence suffira, j'en suis persuadé, pour attirer sa sollicitude sur des enfants déshérités des terres de leurs pères."

"Je suis, etc."

Deuxième pétition des sauvages algonquins au gouverneur-général (20 février 1849).

" O chef, nous t'écrivons encore une lettre. Nous te ferons la même demande que nous avons faite il y a quatre mois. Nous avons appris que tu as lu et considéré nos paroles ; nous sommes bien contents de cette nouvelle. Nous sommes bien misérables, n'ayant nul part du terrain dont nous soyons maîtres pour nous y livrer à l'agriculture. Nous demeurons ici bien loin de notre village. Nous ne pourrions pas aller cultiver au lac des Deux-Montagnes ; voilà pourquoi nous te demandons de nous donner de la terre pour cultiver. Si tu veux nous en donner, voici que nous sommes prêts à commencer à cultiver, nous, ainsi que nos frères du Grand-Lac et du lac à la Truite. Eux aussi veulent travailler avec nous si tu veux nous donner de la terre. Est-ce qu'il reste encore de la chasse sur nos terres qui étaient autrefois notre soutien ? Non. C'est pourquoi nous sommes résolus absolument à cultiver, si notre père le grand chef veut nous donner de la terre. Nous, habitants de la rivière au Désert, nous ne pouvons quitter et renoncer aux avantages des défrichements que nous avons déjà ici où nous demeurons. Nous te saluons, O grand chef notre père ! Daigne écouter favorablement nos paroles. Fais-nous connaître au plus vite ta pensée et ta parole pour que nous sachions tes sentiments à notre égard. Voilà ce que nous te demandons."

Le nombre des hommes qui ont signé cette pétition est de soixante. La requête des sauvages fut appuyée par la lettre suivante de Mgr. Guigues :

" Milord,

Je viens de faire une visite au haut de la rivière Gatineau, où j'ai rencontré un grand nombre de sauvages qui m'ont demandé avec instance d'appuyer la demande qu'ils avaient faite pour obtenir un terrain en haut de la rivière Gatineau. Je leur ai répondu que Votre Excellence avait déjà pris leur demande en considération, ce qui les a grandement réjouis. Ils m'ont fait remettre une deuxième requête pour appuyer la première et pour la remercier de ce qu'elle a bien voulu faire pour eux. Je me plais à la transmettre à Votre Excellence. Elle est écrite sur de l'écorce de bouleau. La misère où ils se trouvent leur fait une nécessité de se livrer à la culture. Une partie d'entre eux a déjà commencé à défricher le terrain qu'ils demandent. Il se trouve dans leurs terres de chasse, et éloigné pour longtemps, des endroits habités, et il paraît leur convenir beaucoup, à raison des lacs qui s'y trouvent et des trois rivières qui le bornent. Je craindrais dès lors, si le choix du gouvernement tombait sur un autre point, qu'ils n'en fussent extrêmement contrariés, et comme c'est un peuple enfant, qu'ils n'en voulussent pas profiter.

" Je leur ai promis de faire connaître à Votre Excellence leurs désirs, en leur assurant qu'ils étaient déjà l'objet de sa sollicitude et de sa bienveillance, et que, dès lors, ils pouvaient espérer tout ce qui serait convenable de leur accorder.

J'ai l'honneur d'être, etc."

Les sauvages écrivirent encore au gouverneur une troisième lettre moins importante, au sujet des troubles de Montréal ; ils l'assuraient de leur reconnaissance et de leur fidélité. Nous craindrions, en la citant, de fatiguer nos lecteurs.

A cette double pétition des sauvages et de l'évêque le gouvernement fit la réponse suivante :

Bureau des terres de la Couronne, Montréal, le 17 août 1849.

" Monseigneur,

" J'ai l'honneur d'informer Votre Grandeur que par un ordre en conseil, du 7 de ce mois, le commissaire des terres est autorisé à réserver pour leur usage le canton que les sauvages ont demandé,

sur la rivière Gatineau, pourvu, néanmoins, que ce canton ne renferme aucun lot occupé par des " Squatters ", ainsi qu'un autre terrain d'environ cent mille acres, à la tête du lac Témiscamingue. Ces octrois devront, nécessairement, être confirmés par une loi, avant d'avoir leur entier effet, mais, en attendant, des mesures sont prises pour faire borner ces terrains. M. Newman qui se trouve maintenant ici, sera probablement chargé de cette opération, pour le canton sur la Gatineau. Je lui enjoindrai de vous voir lorsqu'il aura reçu vos instructions, et de se consulter avec vous pour le choix d'un local qui évitera toute difficulté.

" Le canton Notowese, tel que marqué sur l'esquisse ci-incluse ; au moins la partie de ce canton qui se trouve bornée par la rivière à l'Aigle et la rivière au Désert, me paraît rencontrer vos désirs ainsi que ceux des sauvages.

J'ai l'honneur d'être,

J. Bouthilier.

Par lettre de juin 1850, Mgr. Guigues, écrivant au bureau des terres, s'exprimait dans les termes suivants :

" Vous m'avez, dans le temps, fait connaître, que les sauvages, étant regardés comme mineurs, ne pourraient point posséder. Je vous ai exprimé alors le désir de faire accorder les patentes à la corporation épiscopale de Bytown. Il me paraît naturel, puisque la législation l'a investie du droit de posséder les fonds appartenant à diverses localités qui ne sont point érigées en paroisses légalement, que ce terrain fut placé dans ce cas ; car les sauvages étant tous catholiques, l'évêque pourra, mieux que personne, veiller à leur intérêt même temporel. Mais je dois, en même temps, vous faire connaître que je n'entends nullement, par là, qu'il soit libre à l'évêque de détourner ces propriétés de la destination fixée par le gouvernement, et que les sauvages, eux-mêmes, aient la liberté de vendre et d'acheter des propriétés sur lesquelles ils n'ont qu'un domaine limité."

Cette lettre de Mgr. Guigues était, comme chacun peut s'en convaincre, écrite dans l'intérêt des sauvages. Néanmoins nous allons voir comment elle prêta le flanc à la critique et à la calomnie.

L'évêque partit en effet, à la même époque, pour son voyage *ad limina Apostolorum*, et pendant son absence s'ouvrit la session de la législature, à l'approbation de laquelle furent soumis tous les documents relatifs à l'affaire de la réserve des sauvages de Maniwaki.

Or, à la Chambre se trouvait un M. Thomas MacKay, député justement de Bytown, riche marchand de bois, et propriétaire de la résidence qui fut, depuis, achetée pour servir de demeure au gouverneur général. Ce fanatique ne craignit pas d'attaquer violemment l'évêque, et de l'accuser de vouloir tromper le gouvernement et les sauvages, dans le but de s'emparer, pour lui-même, d'un immense terrain.

Cette accusation qui n'étonnera personne de ceux qui connaissent le fanatisme de quelques protestants, n'empêcha point la ratification de la mesure créant une réserve à Maniwaki ; mais elle prévint naturellement, et heureusement, disons-le, l'attribution â la corporation épiscopale d'une propriété qui eut été pour elle une source de calomnies et de tracas.

A son retour de Rome, Mgr. Guigues ayant appris tout ce qui s'était passé, crut de sa dignité de relever vertement le malotru : la correspondance suivante qui parut dans les journaux de l'époque, nous montre avec quelle vigueur il châtia M. Thomas MacKay.

BYTOWN, 29 Novembre 1850.

"HONORABLE MONSIEUR,—J'ai appris, à mon retour d'Europe, que j'ai été l'objet de vos attaques devant le conseil législatif, et l'objet de vos plus amères censures ; que vous ne vous étiez pas contenté de juger mes actes mais que vous aviez scruté mes intentions. Les paroles d'un homme de votre rang ont toujours une certaine gravité, et si je gardais le silence, le public pourrait ajouter foi à vos accusations. C'est donc de mon devoir de vous répondre. Je ne nie point votre droit de discuter devant la Chambre tout ce qui, dans votre opinion, affecte les intérêts de la Province, puisque c'est dans ce but que vous avez été nommé au conseil législatif, mais le droit que je vous refuse, c'est celui de fausser les faits, et d'attirer sur moi des soupçons mensongers.

C'est ce que vous avez fait, monsieur, dans un lieu où je ne pouvais pas vous répondre, et à une époque où je me trouvais à deux mille lieues du Canada. Fut-ce de votre part une action généreuse ?

" Et maintenant permettez-moi d'examiner de plus près vos assertions déshonorantes. Vous avez dit qu'on trouvait à peine sur toute la Gatineau une demi-douzaine d'indiens. Vous avez trompé la chambre. J'ai en ma possession les noms de cent chefs de familles, appartenant à la tribu des algonquins ou à celle des Têtes de Boule, qui me conjurent de leur envoyer un prêtre pour vivre avec eux sur le terrain que le gouvernement leur a promis. Leur pétition m'a été présentée par plus de quarante indiens réunis et certainement elle ne contient pas les noms de tous les indiens intéressés dans l'affaire.

" Comment se fait-il donc que cette affaire des sauvages ainsi dénaturée par vous puisse vous donner sujet de lancer le cri contre les jésuites, contre le manteau du jésuitisme et contre une troupe d'étrangers qui n'ont qu'un désir, s'enrichir aux dépens du public ? Quoique vous ne m'ayez point désigné par mon nom, le voile dont vous m'avez recouvert est assez transparent pour que tout le monde ait compris ce que vous vouliez dire.

" Le langage dont vous vous êtes servi est si bas et si indigne de vous et de votre rang que je m'étonne que vous l'ayez tenu. Un homme dans ma position ne peut être en aucune façon sali par des insinuations injurieuses qui ne semblent pouvoir être inspirées que par l'étroitesse d'esprit et le fanatisme. Peut-être qu'un petit nombre de fanatiques se trouveront satisfaits de semblables procédures, mais non pas, certes, les observateurs attentifs qui cherchent les preuves de ce que vous affirmez et qui n'en trouvent aucune.

" Je soumets à votre enquête ma conduite depuis six années que je demeure au Canada et je vous défie d'y découvrir de quoi apporter une ombre de justice ou de vérité aux accusations que vous avez lancées contre moi. Auriez-vous le cœur de vous offrir à la même enquête ?

" Quant j'ai appuyé la requête des indiens demandant une réserve, je n'ai point eu d'autre chose en vue que l'intérêt de ces

pauvres sauvages qui ne trouvent plus, dans les bois et dans les lacs, leurs moyens de subsistance, puisque chaque année il en meurt un grand nombre de faim. Mon grand désir était et est encore de les faire participer aux bénéfices de la civilisation, auxquels ils ont autant de droits que le reste des hommes ; et si un secours prompt et opportun ne leur est point donné, ils disparaîtront promptement de la surface de cette terre du Canada dont ils furent les premiers maîtres. Comme ils sont catholiques et mes diocésains, j'ai cru et je crois encore que leur évêque doit être leur gardien pour le temporel aussi bien que pour le spirituel, que leur intérêt réclame une telle mesure et que si on les consultait, ils appuieraient cordialement mon assertion.

" De plus, j'avais bien droit d'exprimer mon opinion sur cette grave question puisqu'elle m'était demandée. Le plan que le gouvernement adoptera, pour le règlement de cette affaire, peut être autre que le mien, mais quelque soit sa décision, je la respecterai comme celle d'un juge et je l'adopterai avec une joie et une bonne volonté proportionnées au bien qu'il procurera aux indiens.

" Maintenant, laissez-moi vous faire savoir, honorable monsieur, que j'ai l'intention de livrer cette lettre à la publicité des journaux.

Je suis, etc."

RÉPONSE DE M. MACKAY.

" Rideau Hall, 5 décembre 1850.

" Monseigneur l'évêque,

" Je vous accuse réception de la lettre de Votre Seigneurie du 29 novembre dernier par laquelle je remarque que vous êtes très indigné du rôle que j'ai joué dans le débat public au sujet du vaste terrain réclamé par vous sur la rivière Gatineau. Je laisse de côté les expressions discourtoises et sans dignité usées par Votre Seigneurie, car elles n'apportent ni preuve ni réfutation à la question pendante ; au contraire, elles ne font que prouver votre embarras et témoignent que pour adoucir votre ressentiment, vous le déchargez sur mon humble personne.

"Je sais, monseigneur, que c'est une chose grave que d'encourir la disgrâce d'un dignitaire de votre église, comme vous l'êtes, mais vous vous méprenez bien sur l'idée que j'ai de mon honneur, si vous vous imaginez que vos menaces pourront me détourner d'accomplir mon devoir envers le public, selon le jugement de ma conscience.

"La question sur les terres dont il s'agit, s'est présentée devant le public, comme affaire publique ; et, c'est comme telle, que je l'ai traitée et que j'ai trouvé votre nom au fond de l'affaire. Etait-ce parce que vous vous trouviez alors à six mille milles du Canada, que j'eusse dû rester tranquille sur mon siège à la législature de mon pays, et laisser se consommer un pareil acte de spoliation nationale, sans protester? C'eût été vraiment une étrange raison, monseigneur.

"Je suis aussi désireux que votre seigneurie d'aider aux pauvres indiens. Mais c'est dans les moyens à prendre que nous différons grandement. Vous n'ignorez pas qu'il y a un bureau chèrement entretenu par le pays pour l'administration temporelle des affaires des sauvages, le département des indiens. Dans mon opinion ce bureau est le gardien légitime des indiens, dans les affaires temporelles, et non pas vous.

"Votre seigneurie m'accuse de porter contre elle, des accusations sans les prouver ; cela n'est point vrai. Je n'ai point besoin d'autres preuves, de ce que j'ai dit en parlement, que vos propres écrits. Permettez-moi une citation de votre lettre à M. Bouchette, du département des terres, en date du 6 mai dernier. Vous écrivez : "les indiens, étant considérés comme mineurs, ne pourraient pas obtenir des patentes, en leur propre nom. Je vous ai exprimé le désir de représenter la corporation épiscopale de Bytown. La législature l'a investie du droit de posséder des terres appartenant à certaines localités non encore érigées en paroisses. Il semblerait donc naturel que la terre en question fut placée dans cette catégorie, car les indiens, étant tous catholiques l'évêque devient le tuteur naturel de leurs intérêts temporels."

"Eh bien, monseigneur, voilà vos vœux assez clairement exprimés. Quant à vos intentions, vous seul les connaissez sans doute.

" Mes accusations déshonorantes, comme vous les appelez, sont précisément celles-ci : je vous accuse de vouloir, subrepticement, vous emparer de 160,000 acres de terre vierge, en votre nom, comme le tuteur des sauvages. Je n'ai point besoin de preuves pour soutenir mon assertion. Votre écrit la prouve assez. Le public serait bien mieux convaincu, monseigneur, par votre lettre, si, au lieu de vous abandonner à des récriminations cléricales sans objet, elle eût réfuté quelque partie de mes affirmations.

" Vous m'accusez de "bigotry." Je ne comprend pas le mot par le sens que vous lui donnez, mais vous, sans doute, vous entendez ce sens mieux que moi. Si c'est être fanatique que de s'opposer à ce que vous deveniez gros propriétaire foncier, aux dépens du public, j'avoue que je plaide coupable de ce crime. Sur cette question comme sur toutes les autres, lorsqu'il s'agit d'affaires publiques j'agirai toujours sans crainte et sans fanatisme. De plus, j'avertis votre seigneurie que je m'opposerai, par tous les moyens en mon pouvoir, en dehors comme en dedans du parlement, à toute concession de terre à un corps religieux, quel qu'il soit, sous le fallacieux prétexte de la lui faire tenir en fidéi-commis pour les indiens. Trop de concessions de cette sorte ont été déjà faites, que le pays déplorera un jour."

RÉPONSE DE L'ÉVÊQUE A M. MCKAY.

" HONORABLE MONSIEUR,—Votre lettre m'oblige à une réponse. Quand vous ai-je refusé le droit de traiter les questions qui intéressent le bien public ?

" La seule affaire en question était les faussetés émises par vous, devant le conseil législatif. J'en ai donné pour preuves que, pendant que vous affirmiez qu'il n'y avait pas, sur la rivière Gatineau, une demi-douzaine d'indiens, vous aviez devant vous la pétition présentée par M. Egan, portant plus de cent signatures d'indiens.

" Au lieu d'avouer franchement votre tort, ce qui eût été honorable, vous avez gardé le silence.... Dans votre lettre vous vous exposez encore à un semblable reproche. Vous m'accusez de vouloir obtenir pour les indiens, 160,000 arpents, tandis que j'ai

demandé le seul canton de Maniwaki, contenant 60,000 arpents. Mais passons à des choses plus graves.

" Vous m'accusez d'employer des moyens, même les moins honorables, pour m'emparer d'une vaste portion de terre publique, sous le couvert fallacieux du nom des indiens. Et pour fortifier votre assertion vous citez une partie de ma lettre.

" Mais cette lettre est datée du 6 mai 1850, à une époque où le gouvernement avait déjà accordé la concession, et où les terres étaient arpentées. Mon intervention n'avait d'autre objet que de faire avancer plus rapidement les formalités de la dite concession.

" De plus, vous vous gardiez bien de citer la suite de ma lettre qui réduisait à néant votre propre accusation. Voici les lignes que vous avez jugé prudent d'omettre : " Qu'il soit bien entendu que je ne veux point que l'évêque ait le droit de s'approprier ces biens ou de les appliquer à aucun autre objet que celui visé par le gouvernement, c'est-à-dire, les intérêts des indiens." Cette déclaration aurait dû suffire pour calmer vos craintes d'envahissements cléricaux, etc., etc.

" Pour terminer, j'ajouterai que c'est une grande surprise pour moi, monsieur, de voir que vous, qui, par vos différentes industries, avez fait progresser ce pays et donné du pain à tant d'ouvriers, vous vous montriez si injuste pour des personnes qui consacrent toutes leurs forces au bien public. Nous n'ignorez point que ceux que vous désignez si souvent par l'épithète d'étrangers, ont travaillé, depuis de nombreuses années, dans cette même localité, à détruire les vices et l'ivrognerie, à apaiser les luttes et les rivalités, en prodiguant les services de leur ministère aux ouvriers abandonnés et démoralisés de la forêt, et ont par conséquent un titre à réclamer, à leur part, dans l'œuvre du progrès et de l'éducation ?

" Ne craignez-vous pas de renouveler, par votre langage offensant, les haines de religion et de parti ?

" Vous feriez mieux d'employer vos talents au bien du pays."

M. McKay ne répondit point à cette seconde lettre, mais supportant mal la volée de bois vert qui lui avait été si magistralement administrée, il résolut de se venger.

En effet, à la session de la législature qui suivit (17 juin 1851) après la séance publique, il réclama une séance à huis-clos, pour une question de privilège, et il porta son cas devant la chambre, se plaignant qu'on eût violé, en sa personne, les droits et immunités parlementaires. Malheureusement pour lui, ses collègues n'épousèrent point sa querelle, et l'orateur lui infligea, dit-on, une réprimande sévère, pour l'incorrection de ses procédés.

Si la gloire d'avoir fondé la mission du Désert* revient en premier lieu, à l'évêque de Bytown, il serait injuste cependant, de ne pas lui associer le Père Clément, dans le mérite de cette œuvre.

Depuis quelques années déjà, ce missionnaire visitait, chaque printemps, le poste de la compagnie de la baie d'Hudson, où se réunissaient les sauvages. Il y vint deux fois en 1849 : la première, avec l'évêque, comme nous l'avons vu ; la seconde, seul, au mois d'août. Les registres paroissiaux remontent à cette même année. Le premier acte que nous voyons enregistré est le baptême d'une petite sauvagesse, Catherine Kokikapaw (21 février 1849).

L'année suivante, nous le retrouvons à Maniwaki, dès le 18 janvier, non pas seul mais en compagnie d'un frère convers, le fr. Brady. Nos deux religieux s'installèrent dans le chantier du sauvage Passanjewa, non loin de la Pointe qui devint, plus tard, la "prairie des pères." Le fr. Brady bâtit, pendant l'été, une allonge au chantier qui l'embellit fort et lui fit donner le nom de la "maison longue" de Passanjewa. Les missionnaires s'établirent dans la partie neuve et l'édifice tout entier servit de chapelle.

Enfin, le 15 avril 1851 fut fondée définitivement la résidence

---

* Désert en Canada, signifie terre défrichée, clairière pratiquée dans la forêt, par les colons. Maniwaki est un mot sauvage qui veut dire terre de Marie. Ce nom fut donné à la mission par les oblats. Les détails qui suivent sont tirés du cahier du Père Mauroist, O.M.I.

de Notre-Dame du Désert.* On la dédia à l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie, patronne des oblats (8 juin). Le père Andrieux fut adjoint comme compagnon au père Clément, et les deux missionnaires se construisirent une petite maison de 20 pieds sur 18. Cette maison, avec sa galerie peinturée en bleu et sa toiture double, parut la merveille du pays. Elle subsista jusqu'en 1881. On y disait la messe tous les jours, excepté le dimanche. A la même époque fut bénit l'ancien cimetière. Il était placé sur la Gatineau, en face du magasin de M. Charles Logue.

Le territoire confié aux pères de Maniwaki était immense. Ils visitaient alternativement les missions suivantes : le lac Sainte-Marie, Gracefield, Bouchette, le lac des Sables, Notre-Dame de la Garde, Perkins' mill et l'Ange-Gardien, sans compter les missions sauvages du Grand-Lac, de Wassanip, de la Barrière et de West Montaching, dans le haut Saint-Maurice, qu'ils desservirent jusqu'en 1864. Ils furent même chargés, de 1855 à 1863, de la mission de la baie d'Hudson. A partir de 1865, les oblats s'étant établis au Témiscamingue, reçurent la charge de cette dernière mission qu'ils gardèrent jusqu'en 1892, date de la fondation de la résidence d'Albany. De 1865 à 1887, les missions du haut Saint-Maurice furent remises également aux soins des pères du Témiscamingue, mais depuis 1887, elles ont été rattachées à Maniwaki.

Revenons à l'année 1851.

C'était au mois de juillet et les pères étaient tous deux partis pour un de leurs longs voyages au Saint-Maurice, lorsque une épidemie de rougeole éclata chez les sauvages avec une violence inouïe. Dans cette occurrence, Pakinawntik, leur chef, voyant ses gens près de mourir sans secours religieux, se jeta en canot avec quelques-uns des siens et descendit à Bytown supplier Mgr. de leur donner un prêtre en toute hâte. L'évêque se trouvait seul en ce moment, sans hésiter il se dévoua et monta dans le canot

---

* Les pères oblats reçurent du gouvernement sur la demande des sauvages telle qu'indiquée dans leur pétition, la concession d'une terre de six cents arpents pris dans la réserve. L'exploitation de cette terre a fourni pendant longtemps leur unique ou principale ressource.

des indiens. A son arrivée, les sauvages accoururent se jeter à ses pieds. Mgr. s'abandonnant aux inspirations de son cœur d'apôtre, alla les visiter dans leurs tentes, prenant dans ses bras ces pauvres enfants de la forêt dont les chairs comme celles des lépreux, tombaient en lambeaux, et qui expiraient sous ses yeux. Il leur rendait les services les plus humiliants au milieu d'une atmosphère empestée, sur un sol couvert de vermine. Cinquante personnes moururent, disent des témoins oculaires, de cette maladie si bénigne chez les blancs, mais mortelle pour les sauvages. Ce fut alors que sur l'ordre de l'évêque on clôtura le cimetière au milieu duquel une grande croix fut dressée. Après une semaine passée dans ces douloureux exercices, Mgr. Guigues redescendit en canot à Bytown.

En 1852, les pères comencèrent un presbytère plus vaste que le premier, 30 pieds sur 50 avec une cuisine de 24 × 16. Il fut terminé l'année suivante. L'étage supérieur servit désormais de chapelle à la place de la "maison longue" qui fut abandonnée. Le 3 avril 1853, le père Thomas Clément quitta sa chère mission de Maniwaki et fut remplacé par le père F. Régis Déléage en qualité de supérieur. Voici d'ailleurs, la liste des missionnaires depuis l'origine jusqu'en 1861.

Rév. Père Thomas Clément, du 15 avril 1851 au 3 avril 1853.

Rév. Père Paul Andrieux, septembre 1851 à septembre 1860.

Rév. Père Alexandre Pallier, janvier 1852 à février 1852.

Rév. Père François-Régis Déléage, 4 avril 1853 au 25 septembre 1879.

Rév. Père Louis Reboul, avril 1855 à décembre 1856.

Rév. Père Jean Laverlochère, août 1856 à 20 février 1858.

Rév. Père Alexandre Pallier, 5 avril 1858 à septembre 1858.

Rév. Père Jean-Marie Pian, septembre 1860 à 22 décembre 1862.

Rév. Père Louis Lebret, mars 1861 à décembre 1861.

Rév. Père William Corbett, 1er septembre 1861 au 4 juillet 1864.

Le 15 août 1853, fête patronale de l'Assomption, le Père Pierre Aubert, qui était monté, exprès de Bytown, bénit solennellement la première cloche de la chapelle. Cette cloche se trouve actuellement dans l'église de Sainte-Philomène de Moncerf.

Voici les noms des missionnaires du haut Saint-Maurice :

Rév. Père Clément..................	1850–1852.
Rév. Père Andrieux..................	1851–1860.
Rév. Père Déléage..................	1860–1864.

Voici le nom de ceux qui allaient à la baie d'Hudson :

Rév. Père Déléage..................	1855–1860.
Rév. Père J. M. Pian................	1860–1863.
Rév. Père Louis Lebret..............	1861–1863.

La première maîtresse d'école de la mission fut madame Small (1850-1855). Elle fit la classe dans un vieux chantier, en face de la maison du chef, de l'autre côté de la rivière du Désert. Après elle, l'école resta fermée jusqu'à l'arrivée de M. John White, (1857.)

M. John White, qui devint maître de poste et agent des sauvages, fit l'école pendant deux ans, dans l'ancienne maison des pères. Il prenait ses vacances, de novembre à février, époque où les sauvages vont au bois, pour la chasse.

En 1859, Mlle Mary White remplaça son père pendant un an. Elle eut, pour lui succéder, une demoiselle Osborne, qui ne resta, non plus, qu'un an (1860). Après ce temps, les maîtresses faisant défaut, l'école resta fermée jusqu'en 1865.

Telle est l'histoire de Maniwaki, pendant cette première décade. Mgr. affectionnait cette mission et venait souvent la visiter ; il devinait qu'elle était destinée à prendre de l'importance et à devenir, peut-être, un jour, une ville considérable, et la capitale du nord.

Nous continuerons l'histoire du comté d'Ottawa dans le prochain chapitre.

CHAPITRE XII.

COMTÉ D'OTTAWA.—1849–1861.—(*Suite*).

SAINT-ANTOINE DE PADOUE DE PERKINS' MILLS.—(AUTREFOIS LA BLANCHE).

NOUS avons vu que le voyage de Mgr. Guigues dans cette mission, en 1849, avait eu pour résultat de décider les catholiques à construire immédiatement une chapelle. Les travaux, néanmoins, ne furent pas sitôt commencés. Deux ans plus tard (6 février 1851) l'évêque de Bytown, sur l'invitation de M. Perkins, se rendit de nouveau à la Blanche et présida une assemblée dans laquelle furent adoptées les résolutions suivantes :

1° Il sera construit une chapelle en bois de 48 pieds de long sur 30 de large et 18 de haut.

2° Cette chapelle sera élevée sur le terrain de M. Smart, au détour du chemin du roi.

3° M. Collins promet cinq arpents de terre et M. Smart trois, à la corporation épiscopale.

4° Les travaux de construction de la chapelle ayant été estimés, d'après un devis, à 150 louis, M. Perkins en prend généreusement la charge sans réclamer des habitants plus de 30 louis qu'ils lui paieraient, soit en argent, soit en grain, soit en travail.

5° MM. Joseph Trudelle, Bernard Brady et François Charron se portent caution pour cette somme à la satisfaction de M. Perkins qui va se mettre à l'œuvre sans plus tarder.

Fait à la Blanche le 5 février 1851.

Signé :—ÉVÊQUE DE BYTOWN.

Comme on le voit, M. Perkins avait fait des promesses fort généreuses. Il estima sans doute qu'on ne pouvait pas raisonnablement lui demander davantage et l'engagement qu'il avait prit devint, à ses yeux, lettre morte. Il commença à bâtir, ou à faire bâtir, sur un terrain qui appartenait à l'évêque, mais il prétendit ensuite exiger le prix de son travail. C'est, du moins, ce que nous inférons des notes suivantes de Mgr. Guigues ;—" La Blanche, 1855.—La chapelle de cette mission a été commencée, en principe, en 1849, sur la demande de M. Perkins. Ce monsieur s'était engagé à l'élever et à la rendre digne du culte si les habitants souscrivaient pour la somme de 30 louis. Il espérait quêter le reste dans les chantiers. Les habitants ont tenu leur promesse, mais M. Perkins n'a pas tenu la sienne. Cette chapelle n'est point encore ouverte au public. Le demi lot (100 arpents) sur lequel elle est construite a été acheté au gouvernement. Les deux premiers paiements ont été faits au nom de la corporation épiscopale. Lorsque le troisième et dernier paiement sera effectué, je consulterai un avocat pour savoir s'il reste quelques droits à M. Perkins sur cette chapelle."

Le 2 mars 1857, l'évêque d'Ottawa, accompagné de M. Ginguet, curé de la Gatineau, fit enfin la bénédiction solennelle de l'église de Perkins qu'il dédia sous le vocable de Saint-Antoine de Padoue. La cérémonie eut lieu dans l'après-midi, et le lendemain l'évêque célébra la première messe dans le nouveau temple, encore rudimentaire, distribua la communion à une cinquantaine de fidèles et administra la communion à quelques-uns. Voici en quels termes il rendait compte de l'état des affaires à cette époque :

" J'ai béni la petite chapelle élevée sur le demi lot que j'ai acquis du gouvernement. Les habitants ont payé M. Hurtubise qui en avait fait le travail. M. Perkins réclame le remboursement des sommes qu'il prétend avoir avancées, mais comme les catholiques ont rempli les engagements qu'ils avaient contractés devant moi, et qu'ils ont payé leurs trente louis, j'ai cru ne pas devoir céder à ces réclamations, et j'ai appelé son agent à l'ordre."

L'évêque ajoutait : " Toutes les terres ici, appartiennent aux bourgeois de chantiers qui les vendent fort cher, malgré les grosses

pertes occasionnés par les montagnes. La colonisation n'y sera point facile. Cette mission devra être attachée à l'Ange-Gardien."

A partir de cette époque, cette partie du pays qui avait jusqu'alors été visitée par les PP. oblats de Maniwaki, passa sous la juridiction du curé de la Gatineau, M. Ginguet.

Lorsque, en 1861, M. Chaine fut nommé premier curé de Saint-Joseph d'Orléans, il fut chargé en même temps des deux missions de l'Ange-Gardien et de Perkin's Mills. C'est lui qui, en 1862, construisit un petit presbytère à côte de la chapelle.

L'ANGE-GARDIEN D'ANGERS.

Dès 1851, M. Brady commença à visiter cette partie du canton de Buckingham, qui forme actuellement la paroisse de l'Auge-Gardien, et à dire la messe dans des fermes isolées, au milieu de la forêt. Le pays était alors ravagé par un certain bourgeois de chantier, suisse* du nom de Sicard, qui avait entraîné dans son apostasie un petit nombre de familles ignorantes, que la misère mettait à sa merci. En 1854, M. Michel, vicaire de Buckingham, vint prêcher contre l'hérésie, et n'eut point de peine à arrêter les progrès de la contagion, sans parvenir, toutefois, à ramener au bercail les pauvres égarés, qui restent, encore aujourd'hui, obstinés dans leurs erreurs, au milieu d'une population fidèle et excellente, sous tous les rapports.

M. Michel construisit deux chapelles à l'Ange-Gardien. La première était située sur une terre occupée actuellement par M. Samuel Kilby. Elle n'eut point l'heur de plaire à tout le monde, car il arriva là, comme en beaucoup d'autres missions, qu'une partie de la population se prétendit iujustement traitée, et refusa de se rendre dans une église qui lui paraissait peu centrale. Ce mauvais vouloir de certains catholiques entraîna des querelles et des contestations sans fin. Trois ans plus tard (16 février 1857) Mgr. Guigues fut appelé pour faire le règlement définitif de cette

* On donne le nom de Suisses aux canadiens qui se font protestants. Il parait qu'aux premiers jours de la conquête, les anglais firent venir quelques calvinistes de Genève pour leur servir d'interprètes auprès des populations françaises. De là le nom de suisses donné aux protestants de langue française.

question, et pour choisir lui-même un nouvel emplacement que chacun devait accepter sans arrière-pensée.

Or, il arriva que, au coin du chemin de Bytown et de la rivière de la petite Blanche, deux citoyens, MM. Moujon, offrirent de donner 8 arpents de terre, et de construire une chapelle de 36 pieds sur 24. Mgr. accepta leur proposition qui paraissait fort avantageuse, et donna ordre à M. Michel, alors curé de Cumberland, de faire procéder immédiatement aux travaux. La nouvelle chapelle fut donc bâtie, mais pas plus que la première, elle ne rallia l'unanimité des suffrages ; les murmures recommencèrent, et les esprits se trouvèrent plus divisés que jamais.

Nous verrons comment il était réservé à M. Chaine d'établir la concorde et de jeter les fondements des édifices paroissiaux, au village même de l'Ange-Gardien (1860). Il y avait alors, dans la mission, 125 familles catholiques.

SAINT-GRÉGOIRE DE NAZIANCE DE BUCKINGHAM.

Nous n'avons point à recommencer ici ce que nous avons dit ailleurs de Buckingham. C'est pourquoi nous plaçons immédiatement, sous les yeux du lecteur, un extrait du rapport de Mgr. Guigues, écrit en octobre 1848, à l'occasion de sa première visite pastorale, rapport qui nous a déjà fourni, maintes fois, l'occasion d'admirer son bon sens et la clarté de ses vues :

" Buckingham est un petit village situé à trois milles du côté nord de l'Ottawa sur la rivière du Lièvre et à cinq lieues de Bytown. Il est pauvre mais la situation en est pittoresque. Si le terrain était plus riche et si les terres n'étaient pas tombées, d'après la malheureuse politique adoptée, lorsque les terrains furent vendus, entre les mains de quelques individus, le village aurait pu devenir considérable. MM. Bigelow et Bowman, par leur commerce de bois, ont donné naissance à ce village. Ils étaient agents des terres de la couronne et selon la bonne habitude se sont réservé la meilleure portion. L'église est en bois et insuffisante pour la population. De plus, située (à côté de l'ancien cimetière, près de la voie ferrée) à un demi-mille du village, elle ne

satisfait nullement aux besoins des fidèles qui ont de la peine à s'y rendre.

" M. Bigelow, bourgeois protestant mais bienveillant, offre un emplacement dans le village pour la rebâtir. Cet emplacement n'est pas suffisant, mais il vaudra encore mieux y placer l'église, quand on la reconstruira, que de la laisser où elle est. Les ornements sont pauvres, mal tenus, l'autel est mesquin et le tableau qui est derrière, inconvenant. Il n'y a point de bedeau, en sorte que le curé est obligé d'allumer lui-même les cierges, de sonner la messe, de la dire sans servant. C'est M. Brady, le curé, qui a fait construire le presbytère ; une partie de l'argent lui est encore dû en ce moment. Huit arpents de terre appartiennent à l'église. Les paroissiens sont, en général, pauvres, parce que le sol est rocailleux et sablonneux. Cependant, chaque année la paroisse s'améliore. Les habitants sont pour la plupart des irlandais. Un grand nombre de canadiens sont employés au service de MM Bigelow et Bowman. Dans l'été les jeunes gens y sont nombreux, mais l'automne un grand nombre d'entre eux prend le chemin des chantiers.

" La chapelle de Buckingham a été bâtie en 1836 par M. Brunet.

" Une autre chapelle est en construction à Cumberland, mais les travaux sont arrêtés faute de fonds. J'ai invité les habitants à ouvrir une nouvelle souscription pour la terminer, et une autre également pour le support du prêtre. Dieu veuille qu'ils réussissent. J'ai chargé M. Galipeau de Lochaber (Thurso) de faire des démarches auprès de M. Fraser dans le but d'obtenir une terre pour bâtir une église et pour le service du curé. S'il réussit, je le chargerai de faire une souscription pour la chapelle et le support du curé.

" On compte dans toute la mission environ 1000 communiants.

" Buckingham a 80 familles catholiques ; Cumberland, 50 ; le haut de la rivière aux Lièvres, 30 ou 40 ; Lochaber, 30 ou 40 ; les concessions, 70.

" De Buckingham au haut de la rivière il y a 30 à 80 milles ; de Buckingham à Cumberland, 8 ; à Lochaber, de 5 à 15 milles.

" Dans le haut de la rivière on ne trouve point de protestants ; rien que des canadiens. Dans les concessions les protestants sont peu nombreux. A Cumberland ils forment les deux tiers. A Lochaber les catholiques dominent.

NATURE DU SOL.

" A Buckingham, le sol est généralement mauvais. Tout le front de la rivière appartient à MM. Bigelow et Bowman. Les concessions sont aux habitants. Presque tous les terrains sont pris. Les cantons de Derry et de Portland sont encore inhabités. A Cumberland, la terre est bonne et presque partout concédée. Une savane qui traverse presque tout le canton rend les communications très difficiles. A Lochaber, il y a de bons morceaux et tout n'y est pas concédé.

MOYENS DE SUPPORT POUR LE PRÊTRE.

" Buckingham pourrait, dans les bonnes années, soutenir un prêtre en comprenant les riverains de la Lièvre. Cumberland n'a rien donné. Je les ai engagés à fournir 25 louis pour avoir une messe chaque mois. Lochaber pourra faire quelque chose si le projet de bâtir une chapelle se réalise.

" M. Brady fait chaque année la visite dans les chantiers. Les jeunes gens donneront quelque chose. Les habitants du haut de la rivière aussi. M. Brady a sa famille qui ne lui est point à charge, il a lui-même quelque bien.

" La majorité dans ces régions est catholique. Il s'opère chaque année trois ou quatre conversions. Les protestants sont en général plus riches que les catholiques, la majorité des conseillers et des magistrats sont protestants. Ces protestants sont tolérants à Buckingham, fanatiques à Lochaber. Les canadiens se plaignent un peu de n'avoir pas d'instructions en français. Les jeunes gens des chantiers occasionnent des désordres. Il n'y a

qu'une école catholique à Buckingham et une autre à Cumberland. Le curé va une fois par an sur le haut de la rivière. Il avait coutume d'aller à Cumberland et à Lochaber, l'indifférence des gens l'a fait discontinuer. Des PP. Molloy et Chevalier m'avaient précédé. J'ai grondé les gens de leur négligence."

Nous possédons des documents précieux pour l'histoire de Buckingham, mais comme nous avons l'intention de consacrer un chapitre spécial à l'étude de la rivière du Lièvre, nous nous réservons de les utiliser alors. Nous nous contenterons donc aujourd'hui de raconter brièvement les évènements religieux qui se sont passés dans ce village de 1849 à 1861.

Le bon M. Brady dont nous avons raconté les glorieuses missions en 1838-39-40, n'était déjà plus le même homme qu'autrefois : boiteux, atteint d'une myopie qui touchait presque à la cécité, brisé avant l'âge, il n'avait plus ni la force ni l'énergie nécessaires pour administrer une paroisse qui s'étendait sur toute la Lièvre, et comprenait Sainte-Malachie, Thurso et presque tout le comté de Russell, dans le Haut-Canada. Aussi Mgr. Guigues fut-il obligé (15 juillet 1854) de lui donner un vicaire dans la personne de M. Michel, jeune prêtre français récemment ordonné, et plus tard (1er septembre 1855) de lui enlever Cumberland, pour en faire une mission séparée dont M. Michel devint premier prêtre résidant.

De grands abus s'implantaient dans ce village de Buckingham, la jeunesse des chantiers y était dissolue, et le curé qui demeurait à près d'un mille dans la campagne, était dans l'impossibilité d'y porter remède. Pour comble de malheur, un incendie ayant détruit, en 1849, le presbytère, M. Brady au lieu de profiter de l'occasion pour venir s'installer dans le village, eut la malencontreuse idée de construire sa maison sur une terre à lui, d'un mille encore plus éloignée. Les paroissiens mécontents murmurèrent et commencèrent à faire entendre des récriminations qui ne finirent plus et qui remplirent d'amertumes les derniers jours de M. Brady.

Cependant le besoin de construire une nouvelle église devenait chaque jour plus pressant, et Mgr. Guigues, d'accord avec les habitants, exigeait qu'elle fut bâtie dans le village. D'un autre côté, l'arpent de terre donné par M. Bigelow était bien insuffisant. Heureusement, sur ces entrefaites, M. Newman, exécuteur des volontés d'une pieuse chrétienne, madame Burke, fit don d'un autre terrain plus considérable, ce qui leva toutes les difficultés. Le creusement des fondations fut commencé en 1855.

Les citoyens de Buckingham, par négligence et par mauvaise volonté, affectèrent de se désintéresser de l'entreprise dont tout le poids retomba sur les épaules peu solides de M. Brady. Celui-ci qui n'entendait rien aux affaires financières, parvint à élever, à ses frais, un édifice en bois, vaste, et qui pouvait devenir convenable, une fois terminé, mais dans la construction duquel des sommes considérables furent gaspillées, pour ne pas employer d'expressions plus sévères. Ce fut une grosse perte pour M. Brady qui ne fut jamais remboursé totalement des fonds que son inexpérience lui avait fait perdre.

Lorsque, en juillet 1857, Mgr. Guigues vint visiter le nouveau temple, la vue des maux dont souffrait Buckingham le frappa si fort, qu'il exigea la construction immédiate d'un presbytère à côté de l'église, sous peine de retirer le prêtre et d'abandonner les habitants.

On obéit sans enthousiasme. La nouvelle bâtisse avança lentement et lorsqu'elle fut terminée (en 1859) l'évêque constata avec chagrin qu'elle ne faisait honneur ni aux pasteurs ni aux fidèles.

Dans ces tristes conjectures, les dissensions croissant sans cesse au lieu de s'apaiser, M. Brady crut de son devoir de se retirer du ministère (mars 1862). Il fut remplacé par M. Jouvent, curé de Saint-Philippe.

Ce vieillard vénérable vécut longtemps encore, et lorsque en 1880, il termina saintement sa carrière, il fut unanimement pleuré de ce même peuple qui l'avait autrefois tant fait souffrir.

SAINT-JEAN L'ÉVANGÉLISTE DE THURSO.—(ANCIENNEMENT LOCHABER DU NOM DU CANTON).

La paroisse de Saint-Jean l'Evangéliste de Thurso passa longtemps pour un des boulevards du protestantisme dans la province de Québec, mais grâce à Dieu, depuis quelques années l'influence des catholiques y grandit et semble destinée à devenir prédominante.

La première fois que nous ayons eu l'occasion d'entendre parler de Thurso c'est en 1848, à l'occasion de la visite de Mgr. Guigues à Buckingham.

Thurso comptait alors de 30 à 40 familles catholiques ; les terres y étaient bonnes mais les protestants, quoique en minorité, régnaient en maîtres dans tout le pays.

Monseigneur forma donc le projet de construire une chapelle dans cette mission. Il fallait auparavant s'assurer d'un lopin de terre assez considérable pour satisfaire à tous les besoins futurs d'une paroisse. Dans ce but, il chargea un excellent catholique, M. Galipeau, de communiquer son projet à l'hon. M. Fraser, M.P. qui possédait de grandes terres à Thurso, et de lui demander son concours.

Ce concours ne fit point défaut. M. Fraser, aussi habile négociant que catholique généreux, s'empressa d'envoyer à Mgr. Guigues, qui se trouvait encore à Buckingham, la lettre suivante :

"(THURSO) LOCHABER, 13 octobre 1848.

" MONSEIGNEUR,

" Lorsque j'eus le plaisir de vous entendre et ensuite le plaisir de vous voir à Terrebonne et ensuite à Sainte-Thérèse, je ne pensais pas pouvoir un jour vous aidei dans votre diocèse futur. Je me trouve cependant en ce moment placé de manière à favoriser votre troupeau et à vous être personnellement agréable. Je possède un lot de terre qui est au centre des catholiques, qui commande une vue avantageuse de la localité et réunit toutes les qualités nécessaires pour ériger une chapelle et y établir un cimetière dans un endroit élevé et sablonneux, très sûr. Je viens vous

faire les offres les plus libérales qui soient en mon pouvoir et j'ose me flatter que vous les agréerez.

" Je donnerai deux arpents de largeur depuis le chemin du roi, au trait carré, à prendre à un arpent et demi de ma ligne est, ce qui fera près de quatre arpents. Et ensuite, deux arpents de largeur sur dix de profondeur à prendre à trois arpents nord du chemin du roi, avec un chemin de 50 pieds pour y communiquer. Ce terrain ne sera pas immédiatement vis-à-vis de l'église afin de me procurer l'avantage de concèder des emplacements.

" Je m'obligerai aussi, Monseigneur, à vous donner 26 louis soit en argent, soit par l'ouvrage de mes débiteurs, pour vous aider à bâtir. Si, plus tard, la Providence me le permet, j'aurai beaucoup de plaisir à vous aider à orner votre chapelle.

" Cette lettre vous sera donnée par M. Galipeau chez qui j'écris. Il vous dira mieux que moi les avantages que vous aurez à accepter ces offres qui sont faites de tout cœur.

J'ai l'honneur d'être,

JOHN FRASER."

L'offre de ce généreux catholique fut acceptée avec reconnaissance. C'est ainsi que la paroisse de Thurso est devenue propriétaire d'un vaste terrain de vingt-quatre arpents. Malheureusement quand on en prit possession, il se commit des erreurs dans le bornage, si bien que la chapelle fut construite en dehors du terrain concédé, erreur qui, d'ailleurs, fut réparée plus tard à l'amiable, par quelques ardents. La chapelle fut bâtie en 1854 et 1855. Voici en quels termes Mgr. Guigues parlait de cette mission : " 1855, Thurso.—M. Fraser a donné, par acte authentique vingt-quatre arpents, dont quatre au village de Fraserville (ce nom n'a point prévalu) et vingt, en bois debout, pour l'usage de l'église et du curé. Une église en bois, bien décente, a été élevée, grâce aux soins de M. Galipeau qui y a fait des dépenses, et grâce à M. Michel qui fait terminer actuellement cet ouvrage.

Nous avons parlé de l'influence des protestants. Ils étaient fort fanatiques. Un nommé Tucker, à Papineauville, et un M. Cameron, propriétaire d'une scierie à Thurso, cherchaient à per-

vertir les pauvres canadiens. Les suisses venaient y faire des assemblées auxquelles ceux-ci étaient invités. Cet état de choses inquiétaient fort le vigilant évêque. Lorsque M. Michel fut parti, le curé de Saint-André-Avellin fut chargé de le remplacer, ce qui était peu commode. " Le curé de Saint-André-Avellin, écrivait en juillet 1857 Mgr. Guigues, vient ici une fois par mois. Ce n'est point assez. Il faudrait un curé. M. Galipeau s'offre de le nourrir pendant un an. Beau terrain, chapelle convenable, 80 familles, tant à Thurso qu'à Saint-Sixte ; beaucoup de gens négligents à leurs devoirs. Un curé résidant ferait du bien et aurait tôt fait de payer la dette et de bâtir un presbytère."

L'année suivante (juin 1859) il ajoutait cette note : " Il faut un prêtre à Thurso, d'ici à deux ans, pour contrebalancer l'influence protestante. Depuis que M. David visite la mission, l'état de chose s'améliore un peu."

En 1861, les habitants pétitionnèrent pour avoir un prêtre. Mgr. se décida à leur donner le curé de Saint-Philippe, M. Jouvent, qui devait desservir en même temps Sainte-Malachie. Toutefois cette nomination fut suspendue comme prématuré. M. Jouvent fut envoyé, peu après (1862) à Buckingham, et ce ne fut qu'en 1864 que Thurso devint définitivement une paroisse.

SAINTE-MALACHIE DE MAYO.

Le nord du canton de Lochaber faisait partie de ces concessions montagneuses de l'intérieur dont parle Mgr. Guigues, dans son rapport sur Buckingham. Les premiers colons qui s'établirent sur ces terres arrivèrent d'Irlande en 1827. Leur nombre s'accrut lentement, jusqu'à ce qu'enfin, une vingtaine de familles allemandes fussent venues s'adjoindre à eux. Quoique, pendant de longues années, insuffisamment desservies, ces familles ont parfaitement conservé l'intégrité de leur foi, jusqu'à nos jours. Leur première chapelle date, paraît-il, de 1854. Ce n'était sans doute qu'un hangar, puisque, dès le 3 mai 1855, ils envoyaient à Mgr. Guigues la pétition suivante : " Nous sommes cent familles—ils exagéraient—dont la moitié ne parlent que l'irlandais (le gaélique). Le P. Brady ne vient chez nous qu'une fois l'an ; notre chapelle ne

vaut rien, nous demandons à en construire une nouvelle et à recevoir la visite du missionnaire tous les mois. Nous sommes prêts à supporter les frais nécessaires."

Une telle demande ne pouvait qu'être agrée. Le 30 juin 1857, eut lieu la bénédiction solennelle de la nouvelle chapelle par Mgr. Guigues accompagné des MM. Brady et Michel, et du secrétaire, M. O'Connor. Le patron de la mission fut l'irlandais saint Malachie, si cher à ses compatriotes. L'église était longue de 60 pieds sur 36, et n'avait coûté que 130 louis, payés comptants. L'évêque ordonna de marquer et de clôturer un cimetière, et se retira en formant des vœux pour le prompt peuplement du canton voisin de Derry. Les fermiers (85 familles) se formaient d'année en année, mais ils n'etaient encore desservis que trois ou quatre fois par an.

Ce ne fut que lorsque Thurso eut un curé résidant, que leur sort s'améliora. Mgr. fait la judicieuse remarque qu'un curé eut été mieux à tous les points de vue à Saint-Malachie qu'à Thurso ; mais le bien des âmes, qui exigeait dans ce dernier village la présence du prêtre l'emporta sur toute autre considération. Ajoutons que la résidence de Saint-Malachie, trop solitaire, ressemble à une Chartreuse.

NOTRE-DAME DE BONSECOURS DE MONTEBELLO.

La seigneurie de la Petite-Nation forme actuellement trois paroisses : Montebello, Saint-André-Avellin et Papineauville. Comme ces deux dernières ne sont que deux démembrements de Montebello, c'est par l'histoire de celle-ci qu'il convient de commencer.

L'antique et vénérable mission de Notre-Dame de Bonsecours de la Petite-Nation a toujours été considérée comme un poste de dévouement et de sacrifice, bien qu'en 1851 la population s'y élevât à 2,835 âmes.

" Le Rév. J. Sterkendries, dont le premier acte comme curé de Bonsecours date du 2 octobre 1841, n'a pas laissé derrière lui la renommé d'un grand administrateur. C'était un homme pieux mais d'un caractère bizarre et fantasque, caractère qui lui venait sans doute du mal dont il souffrait (l'épilepsie). On ne lui doit

guère, en fait d'œuvres, que l'érection de la confrérie du scapulaire (23 janvier 1842). D'un autre côté, les gens de Bonsecours étaient pauvres et turbulents comme tous les voyageurs de l'époque. Faut-il l'attribuer à leur mauvaise volonté ou simplement au manque de savoir faire de M. Sterkendries ? Nous l'ignorons, mais il est avéré que celui-ci mourait presque de faim et de froid dans son misérable presbytère.

Or, sur ces entrefaites, le mouvement de colonisation s'étant accentué dans l'intérieur de la seigneurie, les nouveaux fermiers de la paroisse actuelle de Saint-André-Avellin construisirent une petite chapelle que M. Sterkendries vint bénir le 10 novembre 1849. Non contents de ce premier succès, nos rusés compères qui connaissaient les ennuis et les misères du curé de Montebello, le sollicitèrent instamment de venir s'installer avec eux, lui promettant pour le séduire monts et merveilles. Le trop crédule M. Sterkendries ajouta foi à leurs alléchantes propositions et le jour de Noël suivant, après avoir célébré les saints mystères dans la chapelle de Bonsecours, il secoua la poussière de ses pieds, quitta cette paroisse inhospitalière et partit pour Saint-André-Avellin, grave détermination dont il eut bientôt à se repentir.

Le départ de leur curé dut porter un coup sensible à l'amour-propre des paroissiens de Montebello, d'autant plus qu'ils perdirent en même temps leur titre de métropole de la seigneurie pour se trouver réduits au rôle insignifiant de mission.

Mgr. Guigues, en effet, soit qu'il n'eut pas de prêtres à leur donner, soit qu'il voulût les punir de leur conduite envers M. Sterkendries, les fit desservir de Saint-André pendant un an puis les confia aux soins du Père M. Bourassa, oblat, qui était à la tête de la mission de l'Orignal (6 janvier 1851).

Le Père Bourassa fut donc chargé à la fois de l'Orignal et de Saint-Eugène, de Grenville et de Montebello. Toutefois, tandis que ses assistants allaient à Grenville, il s'occupait d'une façon toute spéciale de Montebello, préludant ainsi au fructueux ministère qu'il devait y exercer plus tard.

D'ailleurs, un autre évènement importait allait encore modifier l'état des choses.

A cinq milles ouest de Montebello, sur le bord de l'Ottawa, commençait alors à grandir un joli village qui fut appelé Papineauville, du nom des propriétaires de la seigneurie. Dès lors, les gens de cette partie de la mission, enflammés par l'exemple de ceux de Saint-André, commencèrent une agitation dans le but de s'ériger en paroisse séparée.

Le 18 janvier 1851, ils envoyèrent à Mgr. Guigues une requête, dont voici le sens : " La paroisse de Bonsecours grandit rapidement, et voilà que la chapelle est devenue trop petite. Permettez donc aux habitants de Papineauville de se séparer et accordez-leur trois ans pour se bâtir. Alors Montebello n'aura plus besoin de construire une autre église. De simples réparations suffiront."

Cette demande entrait trop dans les vues de l'évêque de Bytown pour qu'il ne s'empressât plus d'y acquiescer ; il se hâta de leur faire une réponse favorable.

Lorsque les citoyens de Montebello apprirent la grande nouvelle, ils éclatèrent en cris d'indignation. Ce n'était pas assez de leur avoir enlevé Saint-André, on voulait leur ôter maintenant Papineauville. Avait-on pour but de les réduire à la misère, de les priver définitivement de prêtre, et de les tenir à jamais dans l'état de mission ? Leurs plaintes, de fait, n'étaient point sans fondement, puisque nous voyons la population de cette paroisse, qui, en 1851, s'élevait à 2,835 âmes, tomber, au recensement de 1861, au chiffre de 969 âmes, seulement.

Mgr. Guigues, avec son grand tact et sa finesse habituelle, parvint cependant à les calmer : " Ne craignez rien, leur écrit-il, dans un mandement sur ce sujet ; Bonsecours n'aura aucun motif de se plaindre ; c'est l'église-mère ; elle ne sera point délaissée ; le curé lui sera rendu."

Consolés par le langage paternel de leur évêque, et par l'espoir de posséder bientôt, de nouveau, un prêtre résidant, les gens de Montebello se mirent donc résolument à la double œuvre qui s'imposait : le presbytère et l'église. Au fond, il s'agissait moins d'une réparation que d'une reconstruction. L'ancienne chapelle, petite et misérable, devint, grâce au zèle intelligent du

Père Bourassa, une des plus belles églises du diocèse, et mérita d'être de nouveau bénite, 9 février 1854. Mgr. Guigues fut assisté, pour cette cérémonie, d'un nombreux clergé. Dans l'acte qui nous a été conservé nous relevons les noms des Révérends M. M. Poulin, de la paroisse de Saint-Hermas, Huot, de Sainte-Anne du bout de l'Ile ; Bruneau, de Verchères ; Charland, de Beauharnois ; Bourassa, Maloney, David de l'Orignal et enfin de M. Arthur Mignault, curé de Bonsecours. Parmi les laïques présents, on remarquait l'hon. Louis-Joseph Papineau, seigneur du lieu, son parent Benjamin Papineau, et le notaire MacKay, de Papineauville.

Le presbytère subit les mêmes transformations, et fut mis en excellent état.

Comme nous venons de le voir, le Père Bourassa, sa tâche achevée, avait été déchargé de Montebello. Mgr. Guigues, voulant récompenser la paroisse de sa soumission et des sacrifices qu'elle s'était imposés, venait de nommer un jeune prêtre, M. Arthur Mignault, curé résident de Bonsecours et de Papineauville, 14 janvier 1854.

Ce jeune prêtre, d'ailleurs, n'occupa point longtemps le poste qu'on venait de créer pour lui. Sa conduite étant devenue l'objet de malignes interprétations, de la part de certaines personnes, il demanda son changement, et partit pour Grenville (août 1856.) Depuis le mois de mai précédent il avait un vicaire, M. Ebrard, prêtre français. Le successeur de M. Mignault fut M. David, curé de Saint-André-Avellin, 18 août 1856. M. David administra simultanément Montebello, Papineauville, et Saint-André, jusqu'au commencement de l'année suivante. En janvier 1857, le vicaire, M. Ebrard, devint curé de Saint-André. A la fin de cette mêmc année, monseigneur voyant la prospérité toujours croissante de Papineauville, crut le temps venu de lui donner un prêtre résidant. M. David y fut nommé et s'y installa, à la grande joie des habitants. Quant à Montebello, l'évêque d'Ottawa pensa ne pouvoir mieux faire que d'y envoyer celui qui était l'objet de touter les regrets, le Rév. P. M. Bourassa.

Quoique le premier acte signé du Père Bourassa porte la date du 15 mai 1858, nous savons qu'il commença à faire les

annonces dès le 30 octobre 1857. D'octobre 1857 à octobre 1887, époque de sa retraite, il faut donc lui compter trente années révolues de ministère à Montebello. Avec l'arrivée du Père Bourassa s'ouvrit une ère de prospérité spirituelle et matérielle pour cette belle paroisse. Son frére, artiste distingué, épousa une fille du *grand* Papineau, laquelle transmit à ses enfants les vertus de cet homme célèbre, laissant à d'autres un moins glorieux héritage.

Nous possédons un peu de notes sur Montebello jusqu'en 1861. Le 15 avril 1856, M. J. L. Papineau, dont la famille avait donné jadis le terrain paroissial, demanda et obtint de faire un échange de quelques arpents qui étaient à sa convenance, et pour récompenser la fabrique il se chargea de bâtir la maison du bedeau et le charnier où l'on dépose les corps des morts pendant la rude saison de l'hiver.*

Pendant sa visite de juillet 1857, Mgr. Guigues fit quelques injonctions. La terre manquait au cimetière, il fallait l'exhausser. On fit mieux, on le changea de place en 1861. Les servitudes du presbytère étaient devenues la proie des flammes, il fallait en bâtir de nouvelles et creuser en même temps un puits. Montebello comptait alors 120 familles. Tout allait bien, les colons commençaient à se placer sur les côtes ou concessions, les gens étaient las de partager les services du prêtre avec Papineauville et voulaient se réserver tous pour eux. Le temps était venu de diviser absolument les deux paroisses. C'est ce qui eut lieu en effet quelques mois plus tard.

La note de juin 1859 est encore plus brève et plus satisfaite. Montebello est une paroisse encore pauvre, mais le prêtre est zélé et tout va bien.

Enfin, pendant l'été de 1861, monseigneur constate que grâce à la générosité de M. Papineau, un nouveau et beau cimetière a

---

* "Je souhaite, écrivait le 29 mars 1851, M. Papineau à l'évêque d'Ottawa, commencer un village près de l'église de Notre-Dame de Bonsecours, et je désire le distribuer régulièrement en rues larges et ornées d'arbres en front de l'église, au bas de la côte et de la place publique et sur un terrain indépendant. Je vais faire un marché avec la fabrique. En échange d'un terrain qui ne lui sert pas, je vais lui en donner un autre sur lequel je bâtirais la maison du bedeau et un charnier."

été ouvert et que la paroisse est à tous les points de vue excellente.

SAINT-ANDRÉ-AVELLIN.

Les premiers colons de Saint-André-Avellin s'établirent en 1845 dans la côte Saint-Joseph. C'étaient Hyacinthe Laplante, J.-B. Léger, Augustin Birabin dit Saint-Denys, Hubert Sabourin, J. Racine, J.-B. Lepage, Elzéar, Joseph et Prosper Frappier. Les côtes Saint-Louis, Saint-André, Saint-Denys, Sainte-Julie et les Quatorze s'établirent à partir de 1841 ; la côte Saint-Pierre fut ouverte en 1852 et celle de Sainte-Madeleine vers 1872.

Le curé de Bonsecours venait de temps en temps dire la messe à Saint-André, mais on devait, pour les baptêmes, mariages et sépultures, se rendre à l'église paroissiale. La première fut bénite par M. Sterkendries, le 10 novembre 1849, et, à partir de cette époque, jusqu'en 1865, date de la nomination de M. Boucher à la cure de Ripon elle resta le centre religieux de tous les établissements de l'intérieur.

Cette chapelle était située en haut de la rue Saint-André, sur la propriété d'un M. François Bourgeois, qui donna deux arpents de terrain.

Nous avons raconté plus haut comment les gens de Saint-André persuadèrent à M. Sterkendries de venir s'établir parmi eux.

Ce fut le jour de Noël 1849 que le bon missionnaire fit ce pas désisif et abandonna ses ouailles indociles.

Non contents de ce premier succès qui pouvait n'être point définitif, les habitants de la mission se hâtèrent d'envoyer au Père Allard, administrateur du diocèse en l'absence de Mgr. Guigues, (3 juin 1850) une requête à l'effet d'obtenir leur séparation de Bonsecours et leur érection canoniques en paroisse. M. Allard envoya le Père Dandurand sur les lieux pour examiner l'affaire (septembre 1850). Après le rapport favorable de celui-ci, un décret d'érection fut lancé (26 janvier 1851).* Il y avait alors dans la nouvelle paroisse 150 familles toutes canadiennes.

* Les limites de la paroisse furent modifiées par trois décrets : 26 janvier 1851, 13 juillet 1859, 12 mars 1872. La proclamation civile date du 24 août 1872.

Le premier juin 1850, M. Sterkendries avait béni une croix qui existe encore sur la terre d'Emery Villeneuve, n° 17, côte Saint-André. Le 21 du même mois, il en bénit une autre sur la terre de Chs. Chabot, n° 15, qui fut plus tard transportée sur le n° 16.

La chapelle en bois équarri mesurait d'abord 50 pieds sur 30, et fut, dans la suite, allongée d'une vingtaine de pieds. Une sacristie à deux étages de 24 pieds sur 20, servait de presbytère. Sous le chœur de la chapelle, le soubassement était aménagé en chambres à coucher tandis que l'étage supérieur fut distribué entre les divers offices nécessaires à une maison d'habitation. C'est là que logèrent les trois premiers curés. L'érection du chemin de la croix à Saint-André date du 16 mars 1851, deuxième dimanche. A trois mois plus tard (6 juin) Mgr. Guigues fit sa première visite pastorale dans la nouvelle paroisse. Il se montra d'une extraordinaire bienveillance pour ces pauvres habitants qui semblaient prêts aux plus grands sacrifices et les exhorta à couronner leur œuvre en pourvoyant généreusement aux besoins du culte et aux nécessités de leur curé.

La cloche de la chapelle fut bénite le 1er juillet suivant. Elle pesait 303 livres et fut suspendue dans une charpente en bois au coin droit de l'église.

Tout semblait donc marcher à merveille à Saint-André. Malheureusement, le bonheur n'est pas de ce monde. Bientôt les gens se lassèrent de charges qui parurent trop lourdes à l'indigence des uns et à la mauvaise volonté des autres. M. Sterkendries commença à se plaindre et la division se mit dans la paroisse. Les choses en vinrent à un tel point que le 27 janvier 1855, l'évêque d'Ottawa reçut deux requêtes : l'une signée de 80 noms demandant le départ du curé, la seconde portant 70 signatures qui réclamait son maintien. Le Père Aubert, vicaire-général, dut venir faire une enquête (2 août 1855) qui aboutit au rappel de M. Sterkendries, sacrifice jugé nécessaire au rétablissement de la paix.

M. Sterkendries s'en alla passer quelques mois à Plantagenet, mais sa santé s'étant affaiblie, il fut transporté à l'hôpital d'Ottawa où il mourut le 17 février 1857.

Les sacrifices imposés par les révolutions portent rarement d'heureux fruits. A la révolte ouverte succède souvent la révolte organisée qu'on appelle le gouvernement constitutionnel ou l'anarchie pure. Tel fut le cas à Saint-André.

Le nouveau curé, M. J. David, venu de Grenville, ouvrit les registres paroissiaux : le premier acte qu'il signa fut la sépulture d'Alphonse Villeneuve (13 septembre 1855). Son administration fut, comme la précédente, en butte aux contradictions. Aussi, s'empressa-t-il, dès les premiers jours de janvier 1857, de quitter Saint-André pour s'installer à Montebello.

Il eut pour successeur, son vicaire, M. Ebrard (1er février 1857). Sous l'administration de ce dernier, le régime parlementaire, triomphant, s'épanouit dans toute sa beauté. Le conseil des marguillers, institué le 16 janvier 1851, tenait ses séances sous la présidence d'un laïque et écoutait gravement les suppliques du curé qui devait signer les résolutions adoptées par ce sénat. On alla plus loin, on eut recours, comme en Suisse, au referendum populaire. Un jour, M. Ebrard convoqua une assemblée générale de paroisse à l'effet d'engager un servant de messe, un bedeau et des chantres. L'histoire ne dit pas, cependant, si la ménagère du curé fut l'objet des délibérations de cette nouvelle assemblée nationale. Quoiqu'il en soit, on comprend que la position du débonnaire, M. Ebrard, ne tarda pas à devenir impossible et qu'il dut demander son changement (26 septembre 1855). Il fut envoyé à Cumberland puis à Farrelton où il termina sa vie en se noyant dans les rapides de la Gatineau.

Mgr. Guigues, dans les deux visites qu'il fit, juillet 1857, et juin 1859, constata avec douleur l'état déplorable des affaires. Tout était en désordre, point de comptes, point de livres, encore moins d'obéissance. On avait acheté une terre de 40 arpents ; il ordonna qu'on en payât régulièrement les annuités, l'église était devenue trop petite ; il voulut qu'on la prolongeât, et commanda de bâtir un presbytère de 36 pieds sur 24, ordre qui ne fut exécuté qu'en 1860.

Cependant, malgré ces ennuis et ces déboires, la paroisse continuait à prospérer ; les colons, affluaient, sur ses terres, bien

plus fertiles que la nature accidentée du sol ne l'avait fait supposer. En 1857, on comptait déjà 64 familles dans le canton de Ripon ; et une trentaine, à Hartwell. Le 13 juillet 1859, Mgr. annexa à la paroisse, la côte Saint-Pierre nouvellement fondée, et il engagea les marguilliers à obtenir l'érection civile de la paroisse, pour avoir les moyens de mener à bonne fin les travaux qu'il avait commandés.

Le 29 août 1859, M. Ebrard, avant de quitter Saint-André, consacra la paroisse aux sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, sous le vocable de Notre-Dame des Victoires.

Son successeur fut un autre français, M. Guillaume, qui devait demeurer là quatorze ans.

Le premier soin de M. Guillaume fut de réagir contre les envahissements des marguilliers ; le second fut de construire un presbytère. Nous ignorons quand il fut commencé, mais ce que nous savons c'est que pendant l'été de 1861, lors de sa visite pastorale, Mgr. Guigues s'indigna de voir qu'il n'était point encore fini.

Dès cette époque, Saint-André était devenu une grande et belle paroisse et possédait tous les éléments qui devaient en faire, plus tard, l'une des plus importantes du diocèse.

SAINTE-ANGÉLIQUE DE PAPINEAUVILLE.

L'emplacement de l'église et du presbytère de Sainte-Angélique est un don de l'hon. Benjamin Papineau.

Les habitants de cette partie de la seigneurie de la Petite-Nation, jaloux du succès de ceux de Saint-André, résolurent de marcher sur leurs traces. Le 18 janvier 1851, ils envoyaient à Mgr. Guigues, une requête, dans laquelle ils lui exposaient que, vu les accroissements de la paroisse, la chapelle de Bonsecours était devenue trop petite. Ils demandaient donc la permission de se constituer en paroisse séparée, ce qui aurait un double avantage pour eux d'abord, et ensuite pour Montebello, dont la chapelle, une fois réparée, serait suffisante pour longtemps. Quant à eux, ils ne voulaient qu'un délai de trois ans pour bâtir toutes leurs constructions paroissiales.

Mgr. leur envoya immédiatement, comme ils le désiraient, l'autorisation de faire une chapelle, un presbytère et un cimetière, dans le délai voulu, après quoi il les constituerait volontiers, disait-il, en paroisse.

Les travaux commencèrent immédiatement, mais malgré toute la diligence qu'ils mettaient à les poursuivre, leur impatience était si vive qu'elle leur rendait tout retard insupportable.

En novembre 1852, ils envoyèrent à l'évêque de Bytown une seconde pétition : "Nous avons choisi un terrain, dans une magnifique situation, dominant la rivière. Nous avons construit un presbytère, dont le bas servira de chapelle, jusqu'à ce que nos moyens nous permettent d'élever une église en pierre ou en brique. Dans votre visite du 15 juin 1851, vous avez examiné et approuvé tous mes travaux. Tous les ornements et objets nécessaires au culte ont été approuvés ; le Père Bourassa a commencé à venir dire la messe chez nous, tous les quinze jours, et se propose de continuer à le faire. C'est pourquoi, monseigneur, nous vous supplions de ne pas attendre les trois ans convenus, mais d'ériger immédiatement la mission de Sainte-Angélique en paroisse canonique. Aussitôt que vous pourrez nous envoyer un curé résidant, nous lui constituerons un traitement de 100 louis. Nous en donnons, d'ores et déjà, cinquante au Père Bourassa, dont nous n'avons qu'à nous louer. Ce système de traitement fixe nous est plus agréable que la dîme."

Monseigneur chargea le Père Bourassa de faire une enquête sur le bien fondé de cette pétition. Le Père Bourassa se trouvait empêché, ce fut le Père Aubert, supérieur des oblats et vicaire-général qui descendit à Papineauville (6 février 1851) et qui constata que tout était conforme à la teneur de la requête- Il fit donc un rapport favorable, et le 15 février 1853, le décret d'érection de la paroisse de Sainte-Angélique de Papineauville fut signé à la grande joie des habitants.

La première chapelle de Papineauville n'était point, semble-t-il, une merveille. En effet, dans une note écrite par Mgr. Guigues, ou sous son inspiration, on fait remarquer que M. Benjamin, l'âme de l'entreprise, n'y réussit guère. "Cet honorable monsieur, dont

l'esprit et le goût était distingués sous bien des rapports, en avait un bien médiocre pour les constructions. Il prit beaucoup de peine, fit de grandes dépenses, qui ont dû être acquittées par les paroissiens, et éleva une chapelle qu'il fallut détruire bientôt après." Elle avait 48 pieds sur 32, elle fut démolie en 1863 après l'achèvement de la nouvelle église.

Le premier acte écrit aux registres paroissiaux est le baptême de Sophie Dupuis, fait le 4 avril 1853 et signé du Père Bourassa. Le 31 juillet de la même année, fut bénite une belle cloche de 605 livres.

Après le Père Bourassa, M. Arthur Mignault de Montebello, desservit Papineauville, du 22 janvier 1854 au 11 août 1856. Il érigea le chemin de croix (juillet 1854). Le Rév. M. Ebrard desservit ensuite la paroisse comme prêtre délégué, jusqu'au 9 février 1857. Ce même jour M. Joseph David signa son premier acte, en qualité de curé de Bonsecours.

L'année suivante, ce prêtre céda Montebello au Père Bourassa, pour s'établir définitivement à Papineauville, dont il devint le premier curé résidant. Voici en quels termes les paroissiens de Papineauville manifestèrent à l'évêque d'Ottawa les sentiments que ce changement leur faisait éprouver. " 1er mai 1858.—Nous avons entendu dire que M. David et le Père Bourassa veulent faire un arrangement. Celui-ci resterait à Montebello, et le premier s'installerait chez nous, d'où il desservirait le canton de Lochaber-Cette nouvelle nous comble de joie. Nous aimons M. David. Nous lui donnons actuellement 250 piastres, quoiqu'il ne vienne que tous les quinze jours. S'il s'établit parmi nous, nous construi-une véritable église et un presbytère."

M. David s'établit effectivement à Papineauville, probablement dans ce même mois de mai 1858. De leur côté, les habitants se disposèrent à tenir leur promesse.

M. David, tout à l'entreprise de la nouvelle église, s'empressa de faire les démarches nécessaires pour obtenir l'érection civile de Sainte-Angélique, chose indispensable, quand on veut prélever une taxe légale sur les propriétés, puis il se mit hardiment à l'œuvre (19 août 1859).

Déjà le presbytère était construit. Il était petit mais agréable et dans une magnifique position (1859).

L'érection civile une fois obtenue, Mgr. donna (avril 1860) la permission de bâtir l'église. Ce grand travail se fit sous la direction de M. Napoléon Bourassa comme nous verrons, et la bénédiction eut lieu le 23 octobre 1862.

Nous terminerons ces deux chapitres consacrés au comté d'Ottawa par la comparaison des recensements de 1851 et de 1861. Le lecteur verra les grands progrès que fit la colonisation dans cette courte période de dix années.

	Canadiens.	Irlandais catholiques.	Total catholiques.	Protestants.	Population totale.
1851....	6,984	7,122	14,106	8,797	22,903
1861....	14,357	5,536	19,893	7,864	27,757

Ces chiffres ont besoin d'être expliqués. Le comté de Pontiac ayant été créé dans cette décade, c'est, en réalité un accroissement de 14,125 habitants de plus qu'il faudrait enregistrer. Ainsi, de 1851 à 1861, la population de cette région est passée, du chiffre de 22,903 à celui de 41,882. Si les protestants et les irlandais ont diminué dans le comté d'Ottawa, c'est qu'ils habitaient dans la partie absorbée par le comté de Pontiac. Quant aux canadiens, ils ont augmenté partout.



CHAPITRE XIII.

COMTÉ D'ARGENTEUIL.

1848–1861.

NOUS avons vu comment, aux dernières années du XVIIIe siècle, des colons écossais vinrent s'établir dans la seigneurie d'Argenteuil et y formèrent un des rares districts protestants de la province de Québec. Le comté d'Argenteuil, d'origine récente, s'étend bien au-delà des limites de l'ancienne seigneurie. Tandis que la seigneurie appartient encore aujourd'hui au diocèse de Montréal, les cantons de Chatham et de Grenville ainsi que ceux situés au nord sous la même longitude, font partie du diocèse d'Ottawa. Nous n'avons à nous occuper ici que de ces derniers.

De 1848 à 1861, le comté d'Argenteuil n'existait pas encore, ce qui nous empêche d'en donner ici le recensement. Il n'y avait d'ailleurs, alors que deux paroisses en formation : Grenville et Saint-Philippe sur le bord de l'Ottawa. L'intérieur des terres, en grande partie montueux et stérile, n'était pas ouvert à la colonisation.

NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS DE GRENVILLE.

L'origine de Grenville remonte au commencement du siècle, à l'ouverture du canal du Long-Saut. Tous les missionnaires ont passé par Grenville. Dans le deuxième livre de cet ouvrage, nous avons donné la liste des prêtres qui, soit de Montebello, soit d'Argenteuil, ont desservi cette mission jusqu'à la création du diocèse d'Ottawa.

Il y avait à Grenville, non pas dans le village, mais à un mille environ plus bas, sur le bord de la rivière, une petite chapelle en bois, un presbytère et un cimetière établis sur un terrain de quatre arpents donné à la paroisse. Le choix de cette localité si peu centrale fut déplorable et Mgr. Guigues le donne maintes fois dans ses notes, comme la cause ou l'occasion des malheurs qui, dans la suite, désolèrent cette mission. Il faut ajouter que les désordres et la corruption introduits dans ce lieu, par les voyageurs des cages qui s'y arrêtaient chaque printemps pour faire franchir à leurs radeaux les rapides du Long-Saut, ont contribué grandement à rendre ces malheurs possibles.

Voici en quels termes Mgr. Guigues s'exprimait sur Grenville dans sa visite pastorale de novembre 1848.

" Le jour de la Toussaint, le Père Bourassa s'était rendu à Grenville pour préparer ma visite. Quelques avances avaient été faites par M. Puibusque et j'avais nourri l'espérance qu'en me rencontrant avec lui, j'obtiendrais du secours pour soutenir le prêtre et bâtir une nouvelle église. Mais j'ai été déçu. Les grandes terres qu'il possède ne lui donnent qu'un petit revenu et je crains que malgré ses bonnes intentions, son secours soit peu efficace. La grande majorité des habitants est pauvre. Il en est peu, parmi eux, qui aient obtenu un contrat pour leurs terres et ils sont obligés de payer annuellement douze piastres par 50 arpents, somme énorme qui augmente la misère de ce peuple.

" La belle-sœur de M. Puibusque demande une somme aussi forte et M. McMullen, à qui le terrain du village appartient, se montre aussi exigeant. Dans cet état de chose, il m'était impossible de songer à bâtir une église. Le local où se trouve celle qui existe maintenant est trop isolé pour être convenable. Si l'ordonnance voulait se dessaisir d'un morceau de terrain qu'elle possède au village à la tête des rapides, il conviendrait de l'y bâtir, à moins que la baie ou le lieu auquel devrait aboutir le chemin de fer projeté ne me parussent plus favorables.

" J'ai été bien consolé par l'attitude des fidèles accourus en foule, malgré une pluie battante. Il y a eu 300 communiants, 54 confirmations, 150 engagements dans la tempérance. J'ai fait renouveler la souscription du clergé.

" La mission de Grenville compte environ 600 communiants. Baptêmes, l'année dernière 66, mariages 13, sépultures 24.

" Indépendemment de Grenville, M. Huberdeau, curé de Saint-André d'Argenteuil, dessert la Pointe-Fortune et Chatham, qui est presque entièrement protestant, à part une concession en arrière habitée par 30 familles canadiennes, lesquelles augmentent beaucoup, en raison de la fertilité des terres.

" Les diverses concessions sont : 1° Chatham (Saint-Philippe.) 2° la Baie, à un mille du village de Grenville, une trentaine de familles canadiennes. 3° L'Augmentation, à 15 milles et Connaught à 9 milles. Ces deux dernières concessions sont toutes irlandaises.

" On ne peut aller à l'augmentation qu'à cheval, et le chemin, pour y arriver, serait plus court et moins mauvais, de la Petite-Nation. Partout ailleurs on peut aller en charette, mais les chemins sont mauvais. Les terres de quelque valeur sont à peu près toutes prises. Un grand nombre d'habitants, surtout les irlandais, sont déjà établis sur des terres absolument mauvaises.

"Il n'y a guère de différence entre les catholiques et les protestants qui s'égalisent en nombre et en richesses, à part quelques protestants du village qui ont su s'enrichir aux dépens de M. Puibusque et des habitants qui achètent chez eux.

" Les magistrats sont deux protestants. Point d'école. Conversions annuelles 3 ou 4.

" Revenus du prêtre, dîme ou support, payés assez exactement, mais encore trop faibles pour entretenir à Grenville un prêtre résidant.

" Revenus de l'église, bancs et quêtes, en tout 25 louis. Une terre de 6 arpents, de médiocre qualité.

" Les paroissiens sont généralement bons, sauf ceux de la baie qui ont été gâtés par les gens des cages. Les irlandais sont très bons. Une harmonie parfaite règne entre les deux races. "

Comme on le voit, les missions réunies de Grenville et Saint-Philippe étaient desservies en 1848, par M. Huberdeau, curé de Saint-André d'Argenteuil. Le nouveau diocèse de Bytown étant

créé, il fallut remédier à cet état de choses, et trouver des missionnaires diocésains. Les PP. MacDonnell et Bourassa furent donc, désormais, chargés de l'administration spirituelle de cette région. Après le départ de M. MacDonnell, 1851, le jeune Père Tabaret, vicaire du Père Bourassa, eut pour district spécial la mission de Grenville. Cet homme supérieur s'acquitta parfaitement de sa nouvelle fonction, et gagna les cœurs de ses paroissiens, qui gardèrent longtemps son souvenir. Il fut remplacé par un jeune irlandais, M. Byrne. Ce prêtre, ordonné le 10 juin 1852, vint passer quelques mois à l'Orignal, en qualité de vicaire du Père Bourassa, puis il s'installa définitivement dans le presbytère de la mission, dont il fut le premier curé résidant (octobre 1852). Le séjour de M. Byrne à Grenville fut de courte durée, car dès le commencement de 1854, il était nommé à la paroisse de Renfrew. Il eut pour successeur un jeune français, M. David, vicaire de l'Orignal depuis quelques semaines. M. David desservit Grenville et Saint-Philippe jusqu'au 13 septembre 1855, date de sa nomination à Saint-André-Avellin.

C'était un poste peu enviable que Grenville, à cette époque, l'ivrognerie et tous les désordres qui en sont la conséquence naturelle y régnaiens, l'église et le presbytére tombaient littéralement en ruine, et le missionnaire mourait de faim. Le 3 août 1854, M. David n'avait reçu, en tout, de ses ouailles, que 40 louis, 20 des 180 familles canadiennes, et 20 des 75 familles irlandaises.

Monseigneur, justement indigné, ne remplaça pas M. David, et menaça même de mettre la pauvre chapelle en interdit. Pendant un an les deux missions furent donc desservies de nouveau, de l'Orignal, et reçurent les visites des RR. O'Malley et Ebrard, son vicaire, des RR. Gillie et Trudeau.

Désolés de cet état de choses, les catholiques de Grenville et de Saint-Philippe envoyèrent, 19 avril 1856, à l'évêque d'Ottawa la supplique suivante : "Nous sommes 250 familles à Grenville et 150 à Saint-Philippe (ils exagéraient) et c'est encore de l'Orignal qu'on nous dessert. Il est vrai que nous n'avons pas pu faire vivre le prêtre, quand nous l'avions ; nous étions trop pauvres alors. Aujourd'hui, en nous unissant, nous nous en sentons la force.

Envoyez-nous donc un missionnaire et dictez-nous les conditions qu'il vous plaira."

Monseigneur leur envoya M. Arthur Mignault-de Montebello (août 1856).

Cependant l'église devenait de plus en plus hors de service. Sur la demande des habitants, Mgr. délégua le Père Trudeau, oblat, pour faire le choix d'un emplacement plus central et plus favorable que l'ancien. Rien n'est plus délicat que ces changements d'église qui lèsent tant d'intérêt spirituels et temporels. Le Père Trudeau eut la malencontreuse idée de choisir un emplacement dans une concession de l'intérieur, sur la terre d'un canadien nommé Beauchamp. Mgr. en fut désolé, car le seul endroit favorable était dans le village situé sur le bord de l'eau, à la tête du canal, et à proximité du tracé du futur chemin de fer. Ce mécontement de l'évêque fut partagé par la majorité de la population qui demanda le maintien de l'ancien site de la chapelle, pour faire opposition à la décision du Père Trudeau. C'était pendant la visite pastorale (7 juillet 1857). Monseigneur ne pouvait se dédire et condamner son délégué, il autorisa donc Beauchamp et ceux de son parti à bâtir une chapelle, ce qu'ils se hâtèrent de faire pour avoir droit de possession. Les esprits s'aigrirent à partir de ce jour, et tout fit prévoir une prochaine catastrophe. Voici en quels termes amers l'évêque découragé exprimait ses sentiments : "Un curé suffit pour Grenville et Saint-Philippe. L'église et le presbytère sont dans un affreux état. Il faut que le curé émigre à Saint-Philippe. Il y a ici 130 familles. Ivrognerie, immoralité. On se dispute la place de l'église. Il y avait à choisir trois emplacements. Mon délégué a choisi le terrain de Beauchamp à tort, j'eusse préféré le village."

Conformément à l'ordre de Mgr., M. Mignault quitta donc Grenville et vint s'installer à Saint-Philippe (octobre 1857). Il ne resta pas longtemps d'ailleurs, dans ce dernier poste car, en mai 1858, il partit pour les Etats-Unis.

Quelques jours après, un prêtre français, récemment arrivé de Gap, M. Laurent Jouvent, fut nommé au poste vacant, et s'établit à Saint-Philippe (juin 1858).

Sur ces entrefaites (10 avril 1859) le feu détruisit la vieille ruine qui servait d'église à Grenville. Mgr. profita de cet accident pour supprimer l'un des trois lieux en litige, et déclara qu'on ne rebâtirait plus sur l'ancien emplacement.

Dans sa visite du 8 juin 1859, l'évêque de Bytown indique où en sont rendues les affaires : " Pas de mission à Grenville, à cause du feu de l'église, et des divisions qui désolent cette paroisse. J'ai cependant tenu une assemblée, mais il a été impossibla de s'entendre. Pour conclure, j'ai dû commander de dresser des listes de souscriptions, promettant de donner la préféreace à la plus forte. Je suis toujours pour le village. On a fait au gouvernement la demande d'une concession de neuf arpents, dans une position magnifique, en plein village. Il les promet, moyennant la somme de $100, payables en dix annuités."

Comme on le voit, la querelle s'envenimait ; la construction d'une église au village s'imposait évidemment, mais le parti de Beauchamp s'entêtait à garder sa chapelle. La messe se dit, dès lors, en deux endroits : dans l'église de Beauchamp et dans une salle du village.

En juillet 1861, l'évêque d'Ottawa écrivit cette note : " Le prêtre reçoit trente louis de Saint-Philippe, et trente-cinq de Grenville. C'est trop peu. Il dit la messe à Saint-Philippe tous les quinze jours, une fois par mois au village, et une autre fois dans la chapelle de Beauchamp.

" Lorsque les deux églises et les deux presbytères seront payés, il sera temps de donner un prêtre à chaque mission."

Cependant, M. Jouvent fut nommé (fin de 1861 ou commencement de 1862) curé de Thurso d'où il passa immédiatement à Buckingham, et le 30 mars 1862, M. Mancip lui succéda à Saint-Philippe.

C'est à lui qu'étaient réservés à la fois la joie de bâtir l'église de Grenville et le chagrin d'assister à la malheureuse apostasie de Beauchamp suivi de certains hommes de son parti.

SAINT-PHILIPPE D'ARGENTEUIL.

Cette paroisse qu'on appela Chatham du nom du canton, ou la Muddy Branch, du nom d'un affluent de la rivière du Nord,

comprend une plaine vaste et fertile au pied des Laurentides et à l'extrémité orientale du diocèse d'Ottawa. C'est dans son territoire qu'eut lieu le fameux combat du Long-Saut. Les catholiques, tous canadiens, sauf une vingtaine de familles irlandaises et écossaises sont établis pêle-mêle au milieu des protestants.

Les premiers colons de Saint-Philippe émigrèrent vers 1834 dans le canton de Chatham. Ce sont les Trudeau, les Sarrazin, les Leclair, les Saintonge, les Byrne, les Brearton, les Cameron et beaucoup d'autres dont il serait fastidieux d'énumérer ici les noms.

Longtemps ces premiers habitants se considérèrent comme paroissiens de Saint-André d'Argenteuil. On croit que la première messe dite dans le canton fut célébrée par M. Charland dans la maison de Joseph Larose, du rang de la Branche, maison aujourd'hui rebâti par Charles-Simon Labrosse.

En 1848, Mgr. Guigues, se trouvant à Grenville, considérait le canton de Chatham comme exclusivement protestant, à l'exception d'une seule concession habitée par une trentaine de catholiques, mais il notait avec satisfaction les progrès rapides de la colonisation canadienne qui venait de commencer.

Lorsque Grenville fut enlevé à Saint-André pour être attaché à l'Orignal, Saint-Philippe demeura encore pendant quelque temps sous la houlette de M. Huberdeau. Au mois de novembre 1852, les catholiques de Chatham écrivaient à Mgr. Guigues : " Nous apprenons que vous avez l'intention de nous unir à Grenville, sous l'administration de M. Byrne. Grenville est trop éloigné pour nous. Nous vous supplions de nous laisser aller à Saint-André, jusqu'à ce que nous soyons capables de nous bâtir et de nous ériger en mission indépendante."

Cette pétition leur avait, paraît-il, été inspirée de Saint-André et Mgr. ne crut pas devoir en tenir compte. M. David, successeur de M. Byrne, allait une fois par mois à Saint-Philippe.

Cependant la population croissait, et il fallait penser à la construction d'une église. Un catholique, M. Charles Leclair, chez qui l'évêque et les missionnaires avaient coutume de descendre, fit don d'un arpent de terrain que Mgr. Guigues accepta,

probablement en 1853. Sur ce terrain, l'entrepreneur Renaldo Fuller, cultivateur de la localité, bâtit une jolie église en brique, de 45 pieds de longueur, sur 32 de largeur, qui a servi au culte jusqu'au 6 janvier 1889, et qui a été, depuis, convertie en magasin par M. P. Carrière. Dès le 19 décembre 1854, M. David, de Grenville, annonçait à l'évêque de Bytown que les travaux extérieurs de l'église étaient tous terminés. Elle fut probablement bénite l'année suivante.

Ce premier point acquis, les gens de Saint-Philippe demandèrent à être érigés en paroisse canonique indépendante. Monseigneur envoya donc le Père Bourassa faire une enquête (20 décembre 1855) et, sur son rapport favorable, il leur accorda l'érection canonique demandée le 24 janvier 1856. Il n'y avait plus alors de missionnaire à Grenville, et les deux missions étaient desservies une seconde fois de l'Orignal.

En avril 1856, elles s'entendirent pour supplier Monseigneur de leur rendre un curé. Monseigneur se laissa fléchir, et M. Arthur Mignault fut nommé à Grenville (août 1856).

Mais les gens de Saint-Philippe, qui étaient remplis d'ambition, et qui suivaient d'un œil attentif le mauvais état des affaires à Grenville, méditaient d'attirer chez eux le curé. A peine érigés en paroisse, ils avaient demandé à construire un presbytère. Le Rév. M. O'Malley, de l'Orignal, délégué par Mgr. (10 mai 1856) vint inspecter l'église dont on terminait l'intérieur, et fixer la place et les dimensions de la sacristie et du presbytère. C'était son vicaire, M. Ebraid, qui desservait d'ordinaire Saint-Philippe. Séduit par les habitants de cette mission qui désiraient l'avoir pour curé, il écrivit une lettre enthousiaste à Monseigneur, par laquelle nous apprenons que l'église avait coûté 250 louis, que les habitants allaient encore porter leurs morts au cimetière de Saint-André d'Argenteuil, et qu'un prêtre aurait été parfaitement heureux au milieu de cette chrétienne population.

Le 7 juillet 1857, l'évêque d'Ottawa visita Saint-Philippe. Il constata avec joie les progrès de la mission, qui comptait déjà 148 familles, tandis que les protestants vendaient leurs terres, et il conclut à l'urgence qu'il y avait de la faire ériger civilement, afin de payer les lourdes dettes de l'église et du futur presbytère.

En octobre de la même année, M. Arthur Mignault quitta Grenville et vint s'installer définitivement à Saint-Philippe. Les habitants, au comble de la joie, se décidèrent alors à bâtir le presbytère. Il ne fut cependant jamais construit. Une lettre du Père Arthur Mignault (17 décembre 1857) jette le jour sur cette affaire ;

" On estime, écrit-il à monseigneur, à mille louis, le prix du presbytère à bâtir. C'est trop pour nos moyens. Permettez-nous plutôt d'acheter, en face, un terrain de 40 arpents, avec une belle maison en briques. Le tout coûtera 500 louis. La bâtisse que nous ferions ne vaudrait pas celle-ci"

Mgr. approuva la proposition, et M. Mignault fit en son nom l'acquisition de cette propriété, qu'il revendit à la fabrique après son départ (3 février 1859).

Ce prêtre partit, en effet, pour les Etats-Unis, en mai 1858, et, au commencement de juin, il fut remplacé par M. Jouvent. L'année suivante, Mgr. constatait l'excellent état de de la paroisse, et conseillait de demander de nouveau l'érection civile, pour amortir promptement la lourde dette qui pesait sur elle. Cette érection fut accordée le 6 août 1861, par l'entremise du juge Lafontaine. A la fin de cette même année, ou au mois d'avril 1862, car les documents sont contradictoires, M. Jouvent fut nommé curé de Thurso et de Buckingham. Il eut pour successeur à Saint-Philippe, M. Mancip (mars ou avril 1862).

Depuis 1856, le curé de Saint-Philippe visitait de temps en temps la petite colonie de Wentworth.

Nous terminons ce chapitre par le recensement de la partie d'Argenteuil appartenant au diocèse d'Ottawa.

COMTÉ D'ARGENTEUIL EN 1861.

Canadiens.	Irlandais catholiques.	Total catholiques.	Protestants.	Population. totale.
2,300	500	2,800	4,800	7,600

RECENSEMENTS OFFICIELS DU DIOCÈSE EN 1851 ET 1861.

	Canadiens.	Irlandais Catholiques.	Total Catholiques.	Protestants.	Population totale.
1851....	15,246	23,690	38,936	48,699	87,635
1861....	34,673	38,236	72,909	75,990	148,899

CHAPITRE XIV.

MONSEIGNEUR GUIGUES.—OTTAWA.—1861-1874.

ADMINISTRATION.—LA VILLE.—LES PAROISSES.—LES INSTITUTIONS.—LES ŒUVRES.

IL est temps de reprendre l'histoire générale du diocèse là où nous l'avons laissée, c'est-à-dire en 1861, et de la poursuivre jusqu'à la mort de Mgr. Guigues, en 1874.

L'évêque d'Ottawa avait rapporté de son dernier voyage à Rome un vif sentiment des douleurs du Père commun des fidèles alors assailli par tant d'ennemis et dépouillé d'une partie de ses Etats. Aussi lorsque, en août 1862, il eut fait à ses prêtres réunis autour de lui pour les exercices de la retraite, la peinture des malheurs de Rome, l'émotion qu'il éprouvait se communiqua aux assistants et tous s'empressèrent de signer une adresse au Souverain Pontife en témoignage de leur inébranlable attachement.

Mais si les paroles ont leur éloquence, les actions parlent bien autrement encore. Privé de ses plus riches provinces, le pape se trouvait sans ressources financières pour reconstituer une armée qui lui devenait plus nécessaire que jamais.

Le denier de saint Pierre fut créé. Le 24 septembre de la même année, Mgr. Guigues l'institua par mandement dans toute l'étendue de son diocèse, sans excepter les plus pauvres de ses missions, et les peuples répondirent généreusement à son appel.

Cependant le diocèse prospérait d'une façon merveilleuse. Le pays de mission se transformait graduellement en province organisée. Le temps était venu de mettre de l'ordre et de la clarté dans les affaires. Par mandement du 18 novembre 1864, l'évêque établit des règlements d'administration, relatifs à la gestion temporelle des paroisses, aux acquisitions de terrains, aux constructions d'église et de presbytère, à la vente des bancs et à la tenue des comptes de fabrique. Il défendit absolument qu'aucune dépense de quelque importance se fît à son insu et sans son autorisation.

L'année 1865 fut une année de jubilé. Ouvert le 29 août 1865, dans le diocèse, il fut clôturé le dernier dimanche de septembre suivant. Le 12 octobre de la même année, l'évêque d'Ottawa compléta l'organisation commencée en 1864. Il s'occupa, cette fois, de la splendeur du culte. On trouvait désormais des églises ou des chapelles un peu partout. Plus n'était besoin, de dire la messe dans des maisons privées, chose indécente et fâcheuse. Il était temps d'organiser les sacristies, les chœurs de chantres, d'avoir dans chaque église un bedeau et des enfants de chœur, en un mot de donner au culte la pompe et le cérémonial qui lui conviennent. L'évêque insistait sur la prédication, surtout dans les paroisses mixtes où il faisait un devoir aux misssionnaires de prêcher également dans les deux langues.

En 1866, un douloureux événement qui eut un profond retentissement dans le pays, le terrible incendie de Québec, vint faire éclater la charité du peuple canadien. La vieille capitale était éprouvée de toutes manières. Le gouvernement s'était établi à Ottawa, la privant ainsi de son prestige et des revenus considérables qu'il lui apportait. De plus, le commerce des bois et des chantiers de construction de navires, jadis si florissant, était tombé dans un marasme dont il ne devait plus se relever· Voilà maintenant que le feu détruisait une grande partie de l'antique cité. Deux mille maisons, paraît-il, devinrent la proie des flammes, laissant dix-huit mille personnes sans asile et causant une perte de trois millions de piastres.

La charité publique fut à la hauteur des circonstances. Des aumônes de toute sorte affluèrent en abondance à Québec. Les

fidèles du diocèse d'Ottawa, en particulier, répondirent généreusement à l'appel de leur premier pasteur, 18 octobre 1866.

Au mois de mai 1867 Mgr. Guigues fit son quatrième voyage *ad limina apostolorum.* Pendant sa courte absence, le Père Dandurand, vicaire général et curé de la cathédrale, fut chargé de l'administration du diocèse. C'était l'époque où les zouaves pontificaux réorganisés, luttaient vaillament contre les hordes garibaldiennes, et remportaient, avec le secours des troupes françaises, les victoires de Montana et Monte-Rotondo. Le pieux évêque, à son retour de Rome, fit célébrer un *triduum* solennel d'actions de grâces, aux intentions du grand Pie IX, qui dans ces critiques circonstances, donnait au monde le spectacle du plus sublime héroïsme.

L'année 1868 est une date importante dans l'histoire du diocèse. On peut dire qu'elle marque la fin des temps primitifs et le commencement d'une ère nouvelle. A partir du 1er mai 1868, il fut interdit à tout prêtre de célébrer la messe dans des maisons privées qui se trouveraient à moins de six milles d'une chapelle.

Cependant le monde catholique était tout ému à la pensée de la prochaine ouverture d'un concile universel. Pie IX voulait couronner son pontificat par ce grand évènement. Le concile, dix-neuvième œcuménique, devait se tenir dans l'église même du Vatican. Le 24 septembre 1869 le vénérable évêque d'Ottawa fit ses adieux à son peuple, et annonça son départ pour le douze octobre suivant. Il emmena, avec lui, un jeune prêtre, M. Duhamel, curé de Saint-Eugène, qu'il aimait et sur lequel il fondait de secrètes espérances.*

On connaît assez l'histoire du concile du Vatican pour que nous n'ayons point à en parler ici. Le 18 juillet 1870, le dogme de l'Infaillibilité Pontificale fut solennellement proclamé. Quelques jours plus tard, le concile s'ajournait à des temps meilleurs. On

* Dans son mandement d'adieux, Mgr. Guigues déclare que le voyage qu'il va entreprendre sera sa quatrième visite à la Ville Eternelle. Il est certain, cependant, qu'il traversa cinq fois l'Atlantique : en 1850, en 1856, en 1862, en 1867 et en 1869. Nous savons, d'autre part, que le but de son voyage de 1856 fut d'assister au chapitre général de sa congrégation à Marseille ; peut-être n'eut-il pas le temps de pousser jusqu'en Italie.

UNIVERSITÉ D'OTTAWA.

sait le reste : la terrible guerre franco-prussienne commençait ; Rome était envahie par les Piémontais et le Souverain Pontife, dépouillé violemment de sa couronne temporelle, n'était plus qu'un prisonnier dans son palais.

Mgr. Guigues revint en octobre au Canada. Il était rentré seul, car son jeune compagnon appelé par un deuil subit—la mort de sa mère—avait dû le quitter précipitamment.

Ce grand voyage de 1870 fut le dernier que fit notre prélat. Accablé par la fatigue plutôt que par l'âge, il commençait déjà à s'affaiblir. En bas de ses notes de l'année 1873, nous trouvons écrite en grosses lettres une courte phrase : " Grâce à Dieu, les dettes de la corporation épiscopale sont à peu près insignifiantes !" Cette phrase est un cri de triomphe et le lecteur attentif qui aura suivi notre récit et qui aura observé avec quels éléments l'œuvre prodigieuse de Mgr. Guigues avait été accomplie, en comprendra seul la portée. Il avait su faire fructifier au centuple le talent que son Maître lui avait confié et il était mûr pour la récompense. Le saint et admirable évêque mourut d'épuisement le 8 février 1874. Nous donnerons les détails de ses derniers moments dans un chapitre particulier. Passons maintenant à l'histoire des paroisses de la ville d'Ottawa.

LA CATHÉDRALE.

La cathédrale d'Ottawa n'était point encore terminée que déjà elle devenait trop petite, tant la population de la basse-ville augmentait chaque année. Le Père Dandurand, grand architecte, pressait monseigneur de lui laisser toute liberté d'agrandir et d'embellir l'édifice, mais celui-ci qui avait horreur des dettes et qui savait l'église déjà fort grevée, remettait toujours à plus tard la reprise des travaux. Enfin, dans l'automne de 1861 ou au printemps de 1862, le Père Dandurand profitant de l'absence de Mgr. Guigues qui se trouvait alors en Europe, fit abattre la grande muraille du fond de l'église et traça le plan du magnifique chœur et du sanctuaire que nous admirons aujourd'hui. Les travaux marchèrent lentement et ne furent achevés, à l'extérieur, que l'an-

née suivante (1863). Les entrepreneurs Rocque et Fink commencèrent alors la décoration intérieure qui fut terminée en 1864.

En même temps que l'église, le soubassement était agrandi et mis dans sa forme actuelle. Il ne fut point toutefois complètement terminé, et ne reçut qu'une première couche d'enduits. Une brève note de l'évêque d'Ottawa, en date du 8 mai 1865, nous montre dans ce fait le résultat de l'intervention personnel de Mgr. Guigues. " Comme la dette de la cathédrale augmente sans cesse et que les paroissiens ne font pas mine de vouloir venir à notre aide j'ai décidé d'arrêter radicalement tous les travaux." Il tint parole, et les travaux furent interrompus jusqu'à sa mort. C'est à cette heureuse résolution que nous devons les merveilles actuelles de la basilique d'Ottawa, fruit du génie de M. le chanoine Bouillon, et qu'aucun autre que lui n'aurait su peut-être accomplir.

L'évêché fut également l'objet des sollicitudes du Père Dandurand. Il fut alors allongé de 17 pieds et couvert d'une nouvelle toiture en ferblanc (1862-1863). On n'y a point touché depuis, et il est resté un des palais épiscopaux les plus modestes du Canada. L'année 1865, une statue en bois, dorée, œuvre du sculpteur italien Cardona, fut placée entre les tours, au sommet du frontispice de la cathédrale.

En face de la cathédrale, sur le terrain qui appartient à la corporation épiscopale, on bâtit à la même époque, une pauvre maison en bois qui servit longtemps de salle de réunion aux sociétés de Saint-Vincent de Paul, aux dames de charité et aux jeunes gens du cercle catholique. Cette maison a disparu.

La paroisse Notre-Dame a toujours été renommée pour sa dévotion. Il faut cependant lui reconnaître un grand défaut : son manque de générosité envers son clergé. On trouvera rarement des prêtres plus dévoués que ceux qui l'ont administrée ; mais on trouvera rarement aussi, des prêtres qui aient été plus mal rétribués. Dans sa circulaire du 25 avril 1854 à son clergé, Mgr. Guigues se proclamait le plus pauvre curé de son diocèse, relativement au chiffre de la population paroissiale. En mai 1865, nous l'avons vu, il se plaignait d'être peu aidé par les fidèles de la cathédrale. Enfin, le 24 mai 1871, il se vit dans la nécessité de

leur rappeler, dans un mandement solennel, l'obligation où ils étaient de payer leur support. Nous ne savons s'ils furent dociles à cet appel de leur évêque, mais il est certain qu'encore aujourd'hui, ils méritent les mêmes reproches que le bon Mgr. Guigues leur fit alors.

En 1871, on songea à ouvrir un nouveau cimetière, en dehors de l'enceinte de la ville. Le vieux cimetière établi sur la Côte-de-Sable non loin de la rivière Rideau, à côté des divers cimetières protestants, sur un terrain de l'ordonnance militaire, d'une superficie de deux arpents, était devenu absolument insuffisant. De plus, la ville commençait à l'envelopper de toutes parts, et le jour approchait où il allait être nécessairement condamné. Monseigneur acquit donc (septembre 1871) d'un M. Bradley, une magnifique propriété de 50 arpents, sur le chemin de Montréal, à peu de distance de la ville et la fit clôturer et aménager pour l'usage auquel il la destinait.

Le 16 mai 1872, il annonça par mandement aux catholiques, l'ouverture du nouveau cimetière : "Nous gémissions, disait-il, en substance, sur l'état de l'ancien cimetière, si précaire et si insuffisant. Enfin, grâce à Dieu, nous avons trouvé un terrain propice, à proximité de la ville, et assez grand pour durer toujours. L'achat et l'appropriation de ce terrain nous reviendront à douze ou treize mille piastres. Nous offrons aux paroisses de Saint-Joseph et Saint-Patrice de se charger chacune d'un quart de cette dette. Si elles s'y refusent, la cathédrale en prendra seule la responsabilité, mais elle percevra seule les revenus. Hâtez-vous donc, nos très chers frères, d'acheter des lots et d'y faire transporter les restes de vos chers défunts.

La bénédiction du cimetière eut lieu peu après, le dimanche de la Fête-Dieu. Une foule immense de catholiques et de protestants y assista.

Ce cimetière est tenu dans un ordre parfait. Dessiné avec goût par le chanoine Bouillon, il a été encore agrandi dans ces derniers temps, et donne un revenu régulier et considérable à la cathédrale qui n'a point eu à regretter d'en avoir accepté la charge.

Le 4 septembre 1872, la cathédrale d'Ottawa reçut de Rome le privilège de la fameuse indulgence franciscaine de la Portioncule.

Un grand nombre de prêtres habitèrent l'évêché pendant cette période de quatorze années. On trouve leurs noms dans les registres paroissiaux, au bas des actes qu'ils signèrent. Nous ne donnerons ici que ceux qui furent, pour plus ou moins de temps, attachés à la cathédrale. Ce sont d'abord les Pères Dandurand, et Molloy, compagnons inséparables de leur évêque jusqu'à sa mort. Nous voyons ensuite le nom du jeune Père Donovan, appelé à la cathédrale en 1862, mais dont nous perdons bientôt la trace.

En novembre 1864, le Père Pallier, qui avait été chapelain des sœurs-grises (d'août 1860 à septembre 1863) et qui avait été ensuite envoyé à Plattsburg (Etats-Unis) revint à son ancienne résidence de l'évêché d'Ottawa et y demeura jusqu'en août 1865, date de son départ pour Buffalo. Il était chargé, avec le Père Molloy, de la congrégation irlandaise.

Après lui, le Père Reboul passe à la cathédrale le temps qui lui reste entre ses missions des chantiers, de 1865 à 1868.

Le docteur O'Connor succède au Père Reboul. Depuis longtemps cet ecclésiastique demeurait à l'évêché en qualité de secrétaire, mais il n'osait avancer à la prêtrise. Il fut enfin ordonné à Rome en 1868, et vint exercer le ministère à la cathédrale depuis 1869 jusqu'en 1872.

Le Père Royer, missionnaire distingué, remplit pendant trois années à l'évêché d'Ottawa, la charge de supérieur de la communauté des oblats (1867-68-69).

Plusieurs jeunes prêtres passèrent à la cathédrale en 1871 et 1872 : MM. Guay, Francœur, Foley, Sheehy, Porcile. Ce dernier fonda la congrégation des hommes et des jeunes gens de la rue Murray et devint le premier curé de la paroisse Saint-Jean-Baptiste. En 1872, M. Isidore Champagne fut nommé vicaire de la cathédrale ; il devint, deux ans après, curé de la Pointe-Gatineau.

En 1874, M. Bouillon fut nommé à son tour à la cathédrale. Il y demeure encore aujourd'hui.

Enfin, le 15 août 1874, un jeune prêtre, M. André, vicaire à Arnprior, fut appelé à l'évêché par le Père Dandurand, administrateur, mais il ne fit qu'y passer.

ÉGLISE SAINT-PATRICE.

Lorsque après la retraite de M. Dawson (11 août 1861) les oblats furent chargés de la paroisse de la haute-ville, cette desserte fut confiée au Père McGrath, alors professeur au collège.* Ce prêtre distingué mit de l'ordre dans les affaires qai étaient fort embrouillées. Non content d'éclaircir les comptes et de liquider la dette, il agrandit la galerie de l'église, fit une seconde sacristie et acquit à proximité une maison de bois qu'il aménagea au presbytère (1865). Ces améliorations ne l'empêchaient point de songer déjà à la construction d'un vaste monument qui fut digne de la haute-ville et de sa florissante congrégation. Dans ce but, il avait acquis, en 1864, des héritiers du colonel By, un magnifique emplacement de la grandeur de sept lots, rue Kent, entre Nepean et Gloucester, sur lequel est aujourd'hui construite effectivement cette église de Saint-Patrice qu'il rêvait. Toutefois, la gloire de l'élever était réservée à son successeur.

Le Père Collins, prêtre séculier, ancien curé de Saint-Eugène et de Pakenham fut, en effet nommé curé de Saint-Patrice en 1867. Dès le mois de mai 1869, les travaux de la nouvelle église commencèrent. Malheureusement, les fonds manquaient, et bientôt, faute d'argent, il fallut suspendre l'entreprise. En 1872, on parvint à faire à Toronto, un emprunt de dix mille piastres, avec lesquels on se remit aussitôt à l'ouvrage. L'entrepreneur était M. Goodwin qui mena rondement les travaux. L'église Saint-Patrice, quoique non terminée, fut bénite solennellement le 14 mars 1875. C'était alors un des plus beaux édifices de la ville.

---

* Avant le Père McGrath, nous trouvons plusieurs actes signés d'un autre oblat, le Père Cook (octobre 1861).

Elle a coûté fort cher, et une dette écrasante a longtemps pesé sur la paroisse, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé, dans son pasteur actuel, un excellent administrateur.

M. Collins fut secondé par deux vicaires : M. Sheehy (1871) et M. Stenson (1873).

ÉGLISE SAINT-JOSEPH

Le Père Coopman, curé de l'église Saint-Joseph (1860) eut pour successeur le P. J. M. Guillard, qui signa son premier acte le 8 septembre 1862.

Mgr. Guigues avait voulu faire, à sa chère église Saint-Joseph, un cadeau qui fut, en même temps, un précieux souvenir. Il lui avait donné en 1858, la cloche de la cathédrale, qu'on allait remplacer par d'autres plus considérables. C'était la première cloche de la ville, et, peut-être aussi, la première du diocèse. En 1866, l'église étant devenue trop étroite pour le nombre croissant des fidèles, il fallut l'agrandir, ce que l'on fit par l'addition d'un transept. Mgr. crut convenable de la bénir de nouveau, comme en témoigne l'acte suivant :

" Le jour de la Toussaint, avant la messe pontificale que nous avons célébrée dans l'église Saint-Joseph d'Ottawa, nous avons fait la bénédiction solennelle de l'église. L'augmentation considérable qui y a été faite pendant le courant de l'été, nous a paru devoir réclamer cette bénédiction, que nous avons faite en présence des directeurs et des élèves du collège, ainsi que d'une nombreuse population.

† JOSEPH EUGÈNE, Ev. d'Ottawa.

" OTTAWA, le 1er novembre 1866."

Cette addition devait porter malheur à l'église. Des crevasss se formèrent qui obligèrent, vingt-cinq ans plus tard à la démolir.

Le Père Guillard quitta Saint-Joseph dans les premiers jours de septembre 1868. Il fut remplacé par le Rév. A. Pallier. Ce dernier devait demeurer vingt-six ans à la tête de cette belle paroisse, et s'attirer l'amour des citoyens de langue anglaise de la

ville, catholiques et protestants. Il fut même l'instrument dont Dieu se servit pour opérer un grand nombre de conversions.*

L'année 1866 vit la fondation à Saint-Joseph des sociétés du Rosaire vivant, des Enfants de Marie et de Saint-Vincent de Paul ; l'année 1868, celle du Scapulaire du Mont-Carmel ; enfin, en 1870, une mission y fut prêchée par les RR. PP. Mangin et McGrath.

ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE.

Quoique le gros de la population canadienne-française se soit toujours tenu groupé dans la basse-ville, néanmoins un certain nombre de familles commençait déjà à s'établir dans la haute-ville et surtout dans les nouveaux quartiers de LeBreton Flats et de Rochesterville. Ces catholiques étaient desservis de Hull et ne voyaient guère le prêtre qu'en cas de maladie. Le 28 juillet 1872, Mgr. Guigues reçut une requête signée par trente-sept des principaux citoyens de cette partie de la cité à l'effet d'obtenir l'autorisation de construire une chapelle et d'avoir un prêtre résidant. Monseigneur agréa bien volontiers cette demande et chargea un jeune prêtre français de l'évêché, M. Henri Porcile, de la fondation de la nouvelle paroisse.

---

* La longue résidence du Père Pallier à Saint-Joseph avait été chèrement achetée ; le lecteur nous saura gré de trouver ici la liste des déplacements de cet excellent religieux :

1851,	27 avril	Arrivé en Canada
1851,	mai	Voyage à la baie d'Hudson.
1851,	octobre	Vicariat et mission de Gloucester.
1854,	septembre	Professorat à Buffalo.
1855,	juillet	Résidence à Caughnawaga, pour apprendre l'iroquois.
1855,	octobre	Missions au diocèse de Montréal.
1855,	juin	Missions sauvages du Labrador.
1858,	mars	Missions à Buffalo.
1858,	novembre	Résidence à Maniwaki.
1860,	mai	Missions à Québec.
1860,	août	Aumônerie des sœurs-grises à Ottawa.
1862,	mars	Supériorat des oblats à l'évêché d'Ottawa.
1863,	septembre	Missions à Plattsburg.
1864,	novembre	Cathédrale d'Ottawa.
1865,	août	Supériorat à Buffalo.
1868,	septembre	Paroisse de Saint-Joseph d'Ottawa.
1874,	"	Supériorat du collège.
1877,	"	Paroisse de Saint-Joseph exclusivement.
1894,	"	Aumônerie des sœurs-grises d'Ottawa.

M. Porcile ouvrit donc immédiatement une liste de souscriptions, et lorsqu'il se fut assuré d'une somme de mille piastres, il fit l'achat au nom de la corporation épiscopale, du lot 11, bloc g., situé dans les Flats, rue Queen-West, sur lequel se trouvait une vieille maison en bois qu'il résolut de transformer tant bien que mal en chapelle jusqu'à ce que l'accroissement de la population permît d'élever un édifice plus convenable.

Les travaux commencèrent le 31 août 1872 et se poursuivirent avec la plus grande activité. Deux mois plus tard (3 novembre) monseigneur bénissait solennellement la première église de Saint-Jean-Baptiste. Cette modeste construction mesurait cent pieds sur cinquante et comptait cent-cinquante bancs. La nouvelle paroisse de Saint-Jean-Baptiste, dont M. Porcile fut nommé curé, comprit toute la haute-ville à l'ouest de la rue Bank, les quartiers des Flats, de Rochesterville, les villages de Mechanicsville, de Manchesterville, de Hintonburg et généralement tous les canadiens-français de la ville et de la campagne, c'est-à-dire le même territoire que la paroisse irlandaise de Saint-Patrice, moins la bande de terrain située entre la rue Bank et le canal. Les dépenses s'étaient élevées à trois mille piastres, somme considérable pour une population pauvre et clairsemée, mais l'enthousiasme dont tout le monde était animée et l'espoir fondé de voir la paroisse grandir rapidement firent accepter cette dette avec joie.

Le 28 février 1873, le père Dandurand, vicaire-général, érigea dans l'église Saint-Jean-Baptiste, les stations du chemin de la Croix. Le 25 décembre de la même année, une chapelle auxiliaire fut ouverte à Rochesterville. Voici l'acte de son érection : "Le 25 decembre 1873, nous soussigné, curé de la paroisse Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa, avons, par permission de Mgr. l'évêque d'Ottawa, ouvert au culte public la chapelle située dans le bas de la maison d'école des sœurs-grises sur la rue Rochester, à Rochesterville. Cet immeuble appartient à la corporation épiscopale. Nous avons donné la bénédiction simple à cette chapelle sous le titre de Saint-Roch et nous y avons célébré la sainte messe pour la première fois. Signé : H. PORCILE, curé."

Le premier baptême de la paroisse Saint-Jean-Baptiste, celui

de Hector-Jean-Baptiste Dupuis, date du jour même de la bénédiction de l'église (3 novembre 1872).

Le 13 janvier 1873, les sœurs-grises de la Croix ouvrirent aux Flats, l'école dite de la sainte famille. Dans le même quartier, un un professeur laïque tenait une école pour les garçons et une jeune fille avait la direction d'une école de son sexe.

Le 23 janvier 1873, les sœurs-grises ouvrirent une seconde école dans Rochesterville pour les filles et les garçons. Cette école eut jusqu'à cinq classes. C'est au premier étage de ce bâtiment que se trouvait la chapelle Saint-Roch.

EGLISE SAINTE-ANNE.

Pendant que Mgr. pourvoyait ainsi aux besoins spirituels des fidèles de la haute-ville, il constatait que dans la basse-ville, la cathédrale, malgré ses vastes proportions, était devenue insuffisante. Il se résolut à faire bâtir dans la rue Saint-Patrice, en face du couvent du Bon-Pasteur et non loin de la rivière Rideau, une nouvelle église qui serait dédiée à la bonne sainte Anne, patronne du Canada. Il acheta donc au nom de la corporation épiscopale, les lots Nos. 20, 21 et moitié de 22 sur la rue Saint-Patrice et les lots 2 et 3 sur le parc Anglesea et chargea l'entrepreneur Rocque de cette construction. La bénédiction de la première pierre eut lieu le 4 mai 1873, jour de la fête du patronage de saint Joseph, et les travaux furent poussés avec tant d'activité qu'au mois de décembre de la même année l'église fut en état d'être bénite. Monseigneur Guigues, déjà fort affaibli par la maladie qui devait l'emporter, demanda à Mgr. Fabre, évêque de Gratianapolis et coadjuteur de Montréal, de venir bénir le nouveau temple (30 novembre 1873). C'était une lourde construction en pierre, sans valeur artistique mais spacieuse. Elle avait coûté quinze mille piastres auxquelles il faut ajouter dix mille piastres, prix d'une annexe construite en 1888, lourde dette qui pèse encore aujourd'hui sur la populeuse mais pauvre paroisse de Sainte-Anne. Un prêtre français, récemment arrivé au pays, M. Alleau, fut premier curé de Sainte-Anne. Il construisit le presbytère et la salle Sainte-Anne sur le terrain de l'église.

LE CLERGÉ.

Nous allons donner ici la liste des prêtres ordonnés par Mgr. Guigues depuis 1862 jusqu'à 1874. Comme nous l'avons annoncé ailleurs, nous ne parlerons que de ceux qui ont exercé le ministère dans le diocèse. Nous donnerons ensuite les noms des prêtres non ordonnés dans le diocèse mais qui y ont été admis.

19 décembre 1863.....M. Joseph-Thomas Duhamel (futur archevêque d'Ottawa.)

1er mai 1864........Rév. Père Derbuel, oblat, français, né à Valence le 10 janvier 1838, parti en 1868 pour les Etats-Unis.

3 juillet 1864........M. Olivier Boucher, canadien, né à Lotbinière le 20 novembre 1836, retiré aux Etats-Unis.

18 juin 1865.... ...M. Paul Rougier, français, né à Lus, Drôme, le 25 novembre 1836, mort curé de Renfrew.

26 mai 1866.........M. François Lombard, français, né à Ancelles, Hautes-Alpes, le 18 juin 1840, actuellement curé de Saint-Victor d'Alfred.

26 mai 1866........ M. James McGowan, irlandais, né le 28 octobre 1836. parti en 1873 pour les Etats-Unis.

15 août 1866....... .M. Séraphin Philip, français, né à Rochebrune, Hautes-Alpes, le 11 octobre 1840, curé de Hawkesbury et chanoine de la cathédrale.

6 avril 1867.........M. Paul Agnel, français, né à Mont Dauphin, Hautes-Alpes, le 2 février 1843, mort en 1888, curé de Lefaivre.

6 avril 1867.... ...M. Ovide Charbonnier, français, né à Saint-Martin, Hautes-Alpes, le 12 avril 1840, mort à l'hôpital d'Ottawa en 1888.

17 novembre 1867....Rév. Père Pros. Chaborel, oblat, français, né à Villegenon, Cher, le 11 janvier 1828, demeure au collège d'Ottawa.

6 juin 1868..........M. Thomas Caron, canadien, né à Saint-Roch des Aulnaies le 21 décembre 1841, curé de Clarence Creek.

11 octobre 1868......Rév. Père J. Urgel Poitras, oblat, canadien, né à l'Assomption le 25 juin 1843, actuellement à l'archevêché de Saint-Boniface.

11 octobre 1868......Rév. Père Ludger Lauzon, oblat, canadien, né à Sainte-Anne des Plaines le 6 janvier 1844, curé de l'église de Hull, procureur-provincial en 1896.

18 octobre 1868......M. J. Léandre Leclerc Francœur, né à Saint-Roch des Aulnaies le 3 janvier 1839.

29 mai 1870.........M. Fabien Towner, canadien, né à Saint-Jean d'Iberville le 5 février 1842, curé de Saint-Eugène.

29 mai 1870... .....M. Jacob Guay, canadien, né à Saint-Romuald le 20 août 1843, curé de Ripon.

29 mai 1870..........Rév. Père Louis Gladu, oblat, canadien, né le 26 septembre 1840, missionnaire.

3 juin 1871..........Rév. Père Phidime Lecompte, oblat, canadien, né le 24 mai 1845, missionnaire à Montréal, curé de Hull en 1896.

3 juin 1871.... .. ..M. Guillaume Sheehy, canadien, né à la Malbaie le 20 juin 1845, parti aux Etats-Unis chez les Pères de la Miséricorde.

3 juin 1871..........M. Deodat Foley, né à Chicago le 10 novembre 1847, curé d'Almonte et chanoine de la cathédrale.

3 juin 1871..........M. Elisée Marcellin, français, né le 12 février 1848 à Saint-Laurent du Cros, a quitté le diocèse.

3 juin 1871..........M. Eugène Trinquier, français, né à Chorges, dans les Hautes-Alpes le 9 octobre 1847, curé de Notre-Dame du Laus.

13 août 1871. ......M. Eugène-Henri Porcile, français, né le 17 mars 1839, actuellement supérieur des Pères de la Miséricorde aux Etats-Unis.

13 août 1871....... Rév. Père Georges Marion, oblat, né le 4 février 1847.

30 novembre 1871....M. Rémi Faure, français, né dans les Hautes-Alpes le 17 janvier 1849, mort à Buffalo le 6 octobre 1886.

2 juin 1872.......... M. Isidore Champagne, canadien, né à Saint-Martin, Ile Jésus. le 25 août 1847, curé de la Pointe-Gatineau.

2 juin 1872..........M. Patrick Meehan, irlandais, né en 1841, mort à Chicago.

1er décembre 1872...Rév. Père Ephrem Harnois, oblat, canadien, né à Saint-Antoine de la Rivière-du-Loup le 17 novembre 1844, directeur du Juniorat à Ottawa.

27 avril 1873.........M. Michel Shalloe, irlandais, mort à Sheenboro en 1895.

27 avril 1873.........Rév. Père Zacharie Lacasse, oblat, canadien, né à Saint-Jacques de l'Achigan le 9 mars 1845, missionnaire.

11 mai 1873... .....Rév. Père Médéric Prévost, oblat, canadien, né à Saint-Jacques de l'Achigan le 1er février 1845, actuellement à Hull.

25 janvier 1874.......M. Ambroise André, français, curé de Thurso, parti pour les Etats-Unis, curé de Notre-Dame de Lourdes, Minnéapolis.

Voici maintenant les noms des prêtres, ordonnés ailleurs, qui ont appartenu au diocèse, dans la même période de 1861 à 1874.

Rév. M. Louis-Etienne Frémont, français, né en 1829 au diocèse de Meaux, ordonné en 1854, arrivé à Ottawa en 1861, mort curé de Masham le 21 juin 1866.

M. Patrick Cody, irlandais, arrivé en septembre 1862, parti pour les Etats-Unis.

M. André-Barthelemy Casey, irlandais, ordonné en 1862, curé d'Onslow, retiré en 1878, mort chapelain de l'orphelinat de Westchester, New-York (1896).

M. Stanislas Rivet, canadien, né à Saint-Paul (26 mai 1827) entré dans la congrégation des viateurs, ordonné à Montréal, le 5 novembre 1856, directeur du collège de Joliette, entré dans le diocèse en 1864, mort à l'hôpital d'Ottawa le 19 septembre 1875.

M. Dominique Lavin, irlandais, né le 3 août 1842, ordonné à Montréal le 10 juin 1866, curé de Pakenham.

M. Dusserre Telmon, français, né à Saint-Julien en Champsaur, Hautes-Alpes, le 22 mars 1832, ordonné à Gap (22 décembre 1856) arrivé à Ottawa le 2 août 1866, curé de Vankleek Hill.

M. John McCormac, irlandais, né le 8 novembre 1841, ordonné à Limerick le 29 juin 1865, arrivé le 6 septembre 1865, mort à Mount Saint-Patrick en 1874.

M. James McCormac, son frère, né le 4 octobre 1843, ordonné le 27 juin 1867, arrivé en septembre de la même année, mort curé de Brudenell en 1896.

M. Eusèbe Faure, français, né à Montbrand, Hautes-Alpes, le 27 juin 1827, ordonné à Dignes le 24 décembre 1855, arrivé le 21 octobre 1867, mort curé de Masham (18 juillet 1889).

M. John Lalor O'Connor, né à Ottawa (18 juin 1833) ordonné à Rome (1868) mort curé de Saint-Patrice en 1881.

M. Louis-Amable Lavoie, canadien, né à Kamouraska (15 mai 1839) ordonné à Montréal (21 décembre 1867) entré dans le diocèse en 1871, curé de Saint-Joseph d'Orléans.

M. Thomas-Aubert de Gaspé, né à Québec le 28 juillet 1820, ordonné à Québec le 10 octobre 1847, passé dans le diocèse en 1870, mort à Lévis en 1889.

M. J. Stenson, né à Templemore, Tipperary, Irlande, le 4 décembre 1848, ordonné le 24 juin 1872, entré dans le diocèse aussitôt, mort curé de Fallowfield en 1881.

M. Guillaume Comminges, français, né en 1832, arrivé à Ottawa en 1873, mort au Manitoba (27 septembre 1884).

M. Georges Bouillon, canadien, né à Rimouski (10 février 1840) ordonné à Montréal le 25 janvier 1874, chanoine primicier de la cathédrale d'Ottawa.

M. Alleau, français, curé de Sainte-Anne d'Ottawa, en 1874, retourné dans son pays en 1876.

M. G. J. Motte, français, né à Saint-Julien, Hautes-Alpes le 15 août 1844, ordonné le 24 décembre 1867, entré dans le diocèse en 1874, parti pour les Etats-Unis.

Rév. M. Chemin, français, curé de l'Ange-Gardien en 1874, rentré en France.

M. James Foley, prêtre de Kingston, curé de Chelsea (1874-1880).

Enfin, MM. Maurel, de Marseilles, France, et MM. Rigby, Killeran et Shea, irlandais, qui n'ont pas laissé beaucoup de traces dans le diocèse.

Parmi les PP. oblats, il faut citer :

Rév. P. Ryan, oblat, irlandais, ordonné en 1863, arrivé le 25 décembre de la même année, supérieur du collège, retourné dans son pays en 1867.

Rév. Père J.-Pierre Guéguen, oblat, français, né à Ploudalmezeau, Finistère (18 septembre 1838) ordonné le 6 juillet 1863, arrivé le 26 septembre 1864, missionnaire des sauvages depuis cette époque.

Le Père Nédelec, oblat, français, missionnaire des sauvages, depuis son arrivée, mort à Mattawa le 24 février 1896.

Rév. Père Royer, oblat, français, né à Marolles, Sarthe, le 20 avril 1825, ordonné au Mans le 25 mai 1850, arrivé au Canada le 24 mai 1853, missionnaire résidant successivement à Montréal, à Québec 1855, à Ottawa 1867, et Québec 1892.

Rév. Père H. Auguste Charpeney, oblat, français, né à Grand-Serre, Drôme, le 13 mars 1826, ordonné à Marseilles, le 24 juin 1849, arrivé au Canada le 1er février 1859, curé de Hull en 1871, décédé.

Rév. Père Mourier, oblat, français, né à Romans, Drôme, le 26 août 1835, ordonné le 17 décembre 1859, arrivé au pays le 23 mars 1863, missionnaire.

Rév. Père Boisramé, oblat, français, longtemps maître des novices, actuellement chapelain du Bon-Pasteur.

Rév. Père Froc, français, depuis longtemps professeur au séminaire.

Rév. Père François Lepers, oblat, français, né à Louveau, Nord, le 16 janvier 1832, ordonné le 29 juin 1858, arrivé à Ottawa le 2 novembre 1865; décédé à Montréal en 1878.

Rév. Père Thérien, oblat, canadien, né à Sainte-Anne des Plaines, le 14 février 1838, ordonné à Montréal le 15 septembre 1861, missionnaire au Témiscamingue.

RR. PP. Bennet, Barrett et Durocher, professeurs au collége.

RR. PP. Frain, Phaneuf et Amyot, qui ont travaillé à Hull.

Voici d'ailleurs, la liste des prêtres du diocèse d'Ottawa à l'époque de la mort de Mgr. Guigues, février 1874 :

Evêché et cathédrale :—Père Dandurand, administrateur ; Père Molloy, MM. O'Connor, Champagne, Bouillon, André.

Collège et séminaire :—Père Tabaret, supérieur ; PP. Boisramé, Froc, Lepers, Mauroist, Bennet, Barrett, Chaborel, Gladu, Durocher, Harnois, Pallier.

Eglise Saint-Joseph :—Père Pallier.

Eglise Saint-Patrice :—PP. Collins et Stenson.

Eglise Saint-Jean-Baptiste :—Père Porcile.

Sainte-Anne :—Père Alleau.

Hull :—Père Charpeney, supérieur ; PP. Reboul, Mourier, Marion, Amyot.

Témiscamingue :—PP. Pian, Guéguen, Laverlochère, Nédelec, missionnaires.

Mattawa :—Père Poitras.
Maniwaki :—PP. Déléage et Thérien.
Curran :—M. Chaine.
Clarence Creek :—M. Ones. Boucher.
Pembroke :—M. Jouvent.
Cyrville :—M. Guillaume.
Arnprior :—M. Bouvier.
L'Orignal :—MM. Mancip et Charbonnier.
Eganville :—M. Byrne.
Saint-Joseph-d'Orléans :—M. Sheehy.
Saint-Eugène :—M. J. Duhamel.
Gloucester :—M. Francœur.
Embrun :—M. J. Guay.
La Passe :—M. Ginguet.
Pakenham :—M. Lavin.
Mount Saint-Patrick :—M. John McCormac.
Brudenell :—M. James McCormac.
Onslow :—M. Casey.
Aylmer :—M. Brunet.
La Gatineau :—M. Dusserre.
Masham :—M. Bertrand.
Farrelton :—M. C. Guay.
Gracefield :—MM. P. E. Faure et Motte.
Bouchette :—M. Marcellin.
Cantley :—M. McGoey.
L'Ange-Gardien :—M. Chenin.
Buckingham :—MM. Michel et Brady.
Notre-Dame du Laus :—M. Trinquier.
Thurso :—M. Towner.
Papineauville :—M. Lombard.
Ripon :—M. Caron.
Montebello :—M. Bourassa.

Richmond :—M. O'Connell.
Huntley :—M. O'Malley.
Fournierville :—M. Philip.
Dawson :—M. Dawson.
Almonte :—M. H. Faure.
Les Allumettes :—M. J. Lynch.
Sheenboro :—M. Meehan.
Grenville :—M. Fooley.
Saint-Philippe :—M. Comminges.
Renfrew :—M. Rougier.
Saint-Victor d'Alfred :—M. Lavoie.
Portage-du-Fort :—M. Agnel.
Le Calumet :—M. Ouellet.

Soit un total de 80 prêtres, dont 54 prêtres séculiers et 26 pères oblats.

LE COLLÈGE.

Nous reprenons l'histoire du collège d'Ottawa à la date de 1862. Le père Tabaret était alors le supérieur de cet établissement. Il fut nommé en 1864 provincial des oblats et dut remettre pour trois ans sa charge de supérieur du collège au père Ryan, lequel s'adjoignit le père Lavoie, en qualité de préfet des études. L'administration du père Ryan fut féconde en heureux évènements. C'était l'époque du transfert du gouvernement fédéral à Ottawa ; tout faisait présager pour cette ville un glorieux avenir ; le collège voulut participer à ses hautes destinées. Au nom des PP. Ryan, Lavoie et du docteur John O'Connor, des honorables D'Arcy McGee et R. W. Scott, le parlement fut saisi d'une demande de charte d'érection du collège en université avec pouvoir de conférer des grades, et malgré une violente opposition, la charte fut octroyée (4 août 1866.)

L'année suivante, le père Ryan reprit le chemin de l'Irlande et le père Tabaret rentra dans son cher collège. Ce fut en 1868

que le gouvernement retira définitivement à cette maison l'allocation annuelle qu'il lui faisait. Elle n'avait jamais dépassé deux mille cent piastres et le collège, tout en regrettant cette ressource, eut du moins, la consolation d'être débarrassé d'un contrôle et d'une tutelle qui n'étaient pas sans inconvénients.

L'essor de la nouvelle université n'en fut point enrayé. L'aile déjà existante fut prolongée, puis une nouvelle aile, celle qui forme actuellement le centre de l'édifice, fut bâtie. Une ferme fut achetée sur le bord du Rideau ; les élèves y allaient en promenade. On y a construit depuis le magnifique scholasticat des Pères Oblats.

Nous trouvons en 1867, dans la liste des professeurs du collège, les noms des PP. Lemoyne, Kavanagh, Mourier, Génin, O'Riordan et Chaborel. Ce dernier est le seul qui y soit resté jusqu'à nos jours.

En 1868, deux nouveaux venus, les PP. Lepers et Froc sont inscrits dans les registres du personnel enseignant. Le père Froc n'a plus depuis quitté le collège.

En 1869 les PP. Pallier, Lecomte, Poitras, Dazé, Durocher et Balland y font leur apparition. Un peu plus tard, les PP. Bennett, Paquin et Nolin leur sont adjoints.

A partir de 1874, l'enseignement au collège d'Ottawa subit une complète transformation et le plan anglais y fut adopté. Le français, toutefois, n'y est point négligé et l'on peut dire que ce régime du dualisme des langues y est pratiqué largemement comme dans le gouvernement du pays. Ce changement était imposé par des nécessités locales qu'on ne pouvait plus longtemps méconnaître sans mettre en question l'existence même de l'œuvre. Les élèves américains commencèrent dès lors à affluer à Ottawa.

Le père Tabaret sentit, en 1874, le besoin d'un peu de repos. Il demanda à ne garder, pendant un triennat, que la charge de directeur des élèves, et la direction générale de la maison fut donnée au Rév. Père Pallier. Sous le supériorat de celui-ci, le collège s'enrichit de nouveaux professeurs : Les PP. Smith, Saint-Laurent, Harnois et Paradis.

Au commencement de cette même année 1874, le collège perdait dans la personne de Mgr. Guigues son fondateur et un cons-

tant protecteur. Il eut du moins la consolation de voir un de ses anciens élèves (Mgr. Duhamel) lui succéder sur le siège épiscopal d'Ottawa, et chacun sait quelle paternelle bienveillance le nouvel évêque témoigne à son université.

LES ÉCOLES.—LES FRÈRES.

Les frères des écoles chrétiennes, dont nous n'avons point ici à faire l'éloge parce que leur renommée est répandue dans tout l'univers, arrivèrent au Canada le 7 novembre 1837. Dès 1846, le Père Dandurand, curé de la cathédrale, écrivait à Montréal pour avoir des frères, mais sa requête renouvelée ensuite presque chaque année, restait toujours sans effet, faute de sujets, tant était grande la demande de ces religieux dans la province de Québec.

Enfin, en 1864, Mgr. Guigues et le Rév. John O'Connor, alors président des commissaires d'école, obtinrent qu'on leur envoyât sept frères pour prendre la direction de l'école de la rue Murray (5 novembre 1864). Le supérieur de la petite communauté était le frère André qui continua à la diriger jusqu'en 1880. L'évêque avait fait bâtir sur la rue Saint-Patrice, à l'extrémité du jardin de l'évêché, un petit logement en pierre pour ces religieux.

En 1870, l'ancien édifice du collège, coin des rues Sussex et de l'Eglise, que Mgr. avait loué à la garnison, fut organisé en école, sous le nom d'école de la Salle, et les frères vinrent y établir leur résidence. L'école de la Salle fut achetée en 1890, par les commissaires, pour la somme de huit mille piastres.

En 1873, fut fondée l'académie, école supérieure et payante, qui était destinée à réunir les meilleurs élèves des autres écoles de la ville Le cours d'études commerciales donné dans cet établissement était très estimé. En 1878, cette académie fut transférée de l'école la Salle, dans une maison de la rue Queen. Il est grandement à regretter qu'elle ait été abolie en 1882.

Le 10 septembre 1877, fut fondée l'école Sainte-Anne. Le 17 septembre de la même année, fut établie l'école de la paroisse Saint-Patrice. On ne saurait exprimer les services que les bons frères ont rendu à la jeunesse d'Ottawa. Nous raconterons plus tard par quelle ingratitude leur dévouement a été récompensé.

Pendant que les écoles de garçons s'organisaient et prospéraient ainsi sous la direction des frères, les sœurs-grises poursuivaient, parallèlement et avec le même succès, la tâche difficile de l'éducation des filles, et se chargeaient successivement des écoles, chaque année plus nombreuses, que l'accroissement de la population obligeait à fonder. Elles en ont onze actuellement sous leur conduite.

LES SŒURS-GRISES DE LA CROIX.

Ces religieuses continuaient, en effet, à marcher dans la voie de la prospérité, tant au point de vue de leur noviciat qu'à celui de leurs l'œuvres en général. Le 15 septembre 1865, s'ouvrit leur grand pensionnat de la rue Rideau. Le 26 décembre de la même année, l'embryon d'orphelinat dont nous avons raconté l'origine, devint une œuvre distincte et pleine de vie. Commencée pauvrement, dans une maison louée, il ne tarda point à s'agrandir, et, dès l'année 1868, on put l'installer dans un vaste et bel édifice en pierre, qui fut encore augmenté en 1872.

Le nouvel hôpital général qui est encore aujourd'hui un des monuments de la capitale, fut commencé le 3 mai 1861, par l'entrepreneur Davies, et bénit solennellement le 19 mars 1866, fête de saint Joseph. Pendant trois ans il fut loué comme caserne à l'armée, et, en 1870, il fut définitivement ouvert et mis en exercice. Monseigneur y fonda un lit à perpétuité, pour la somme de trois cent louis, espérant qu'un grand nombre de riches catholiques suivraient son exemple, espoir qui fut malheureusement déçu.

Au commencement de l'année 1866 les catholiques irlandais acquirent un vaste terrain, près de l'église Saint-Patrice, sur lequel ils élevèrent une magnifique construction en pierre qui devait servir, à la fois, et d'orphelinat et d'hospice pour les vieillards. Cette maison fut confiée aux sœurs-grises, mais la gestion des affaires temporelles resta aux mains d'un comité de citoyens. L'abbé O'Connor qui en demeura, pendant quelques années, le chapelain et l'administrateur, la fit prospérer, et elle est restée encore aujourd'hui, pour les irlandais, un sujet de légitime orgueil.

La fondation de l'hospice Saint-Charles, pour les vieillards, rue Water, remonte à l'année 1871. Les vieillards furent recueillis

dans l'ancien hôpital en bois, à côté du nouvel hôpital ; plus tard on leur affecta la construction qui existe encore aujourd'hui. Enfin le petit hôpital Sainte-Anne, réservé aux maladies contagieuses, date de la même année.

Ce n'est toutefois qu'en 1879, que l'asile de Bethléem, pour les enfants trouvés, fut créé, non loin de l'église Saint-Anne, au coin du square Anglesea.

Pendant ce temps les sœurs-grises établissaient des couvents un peu partout, en dehors de la ville ; au Témiscamingue, 1866 ; à Aylmer, 1867 ; à Montebello, 1867 ; à Pembroke, 1868 ; à Buckingham, 1869 ; à Hull, 1869 ; à Maniwaki, 1870 ; à la Pointe-Gatineau, 1872 ; à Eganville, 1873 ; à Ogdensburg, Etats-Unis, 1873.

LES SŒURS DE LA CONGRÉGATION.

L'établissement à Ottawa des religieuses de la Congrégation de Montréal, date de la même époque. Le Père Guillard, curé de l'église Saint-Joseph et M. Collins, curé de Saint-Patrice, désireux d'avoir, dans la haute-ville, un pensionnat dirigé par cette célèbre communauté, firent, dans ce sens, les démarches qui aboutirent heureusement en 1868. Le premier octobre de cette année les nouvelles religieuses arrivèrent à Ottawa. Le 27 du même mois elles louèrent une maison, au coin des rues O'Connor et Maria, mais dès le 1er mai 1869, elles durent quitter ce logement insuffisant pour s'installer dans la vaste bâtisse de l'ancien hôtel Victoria, sur la rue Wellington, en face du Parlement.

Cette seconde installation n'était encore que provisoire, Il fallait songer à construire un véritable couvent qui convînt parfaitement au but qu'on se proposait, et qui satisfît à toutes les exigences du confort moderne. Les sœurs achetèrent donc, rue Gloucester, nos 34 à 38, un terrain sur lequel elles élevèrent le magnifique établissement que tout le monde connaît. Il fut bénit par Mgr. Guigues le 1er septembre 1872. Le couvent des dames de la Congrégation rue Gloucester, et celui des sœurs-grises, rue Rideau, jouissent également d'une haute réputation, et sont l'objet, pour les catholiques d'Ottawa d'un légitime orgueil.

MONASTÈRE DE NOTRE-DAME DE CHARITÉ DU REFUGE.

Les religieuses de cette congrégation appelée vulgairement le Bon-Pasteur, ont pour but de ramener à la vertu les femmes pécheresses et de préserver du mal les jeunes filles orphelines ou exposées au danger de perdre l'innocence. Cette admirable institution fut fondée à Caen en Normandie (1641) par le vénérable Père Eudes, à qui l'église est encore redevable des congrégations de sœurs de Jésus-et-Marie et des missionnaires Eudistes. Le bien qu'opérait le nouvel institut fit qu'il s'étendit promptement dans plusieurs villes de France.

En 1855, Mgr. Jean Timon, évêque de Buffalo. établit la première maison des sœurs du Bon-Pasteur en Amérique. Cinq ans plus tard, Mgr. Guigues, passant par Buffalo, visita cette maison et fut si émerveillé à la vue de tout le bien qui s'y faisait, qu'il se résolut dès lors, à fonder un refuge semblable à Ottawa. Le 3 avril 1866, quatre religieuses, ayant à leur tête la mère Marie de Saint-Jérôme Tourneux, arrivèrent donc dans la ville et furent logées dans une vieille masure, où elles résidèrent jusqu'au 30 septembre suivant, époque de leur installation définitive près de la rivière Rideau rue Saint-André, dans l'ancienne bâtisse en bois du collège, qu'on avait transportée là. Monseigneur donna au nouveau monastère la somme de $800 en argent, et un terrain considérable ; les prêtres du collège lui prodiguèrent leurs secours spirituels ; les pénitentes affluèrent, et les bienfaiteurs ne manquèrent pas non plus. Telle est l'origine de cette institution de charité, qui a pris, depuis, de si grands développements.

Elle possède aujourd'hui un magnifique monastère en pierre, dont la première partie fut construite du 11 juillet 1875 au 1er mai 1877, et dont la seconde, à peine terminée, fut commencée le 15 avril 1895. A cette même date on comptait au Bon-Pasteur d'Ottawa, soixante religieuses, quarante madeleines, liées par des vœux ; soixante-six filles repenties et quarante-deux enfants qu'on y élevait dans le travail et la piété, soit un total de deux cent dix personnes.

ŒUVRES DIVERSES.

Il ne nous reste plus, pour terminer ce chapitre relatif à la ville d'Ottawa, qu'à dire quelques mots sur les œuvres diverses que cette décade y vit naître.

Citons tout d'abord la congrégation des clercs Doctrinaires. fondée par le curé de Saint-Jean-Baptiste, M. Porcile, et approuvée par Mgr. Guigues, le 4 février 1874, quelques jours avant sa mort. Ces religieux, qui avaient pour but l'enseignement de la jeunesse et le soin des églises, s'établirent sur le chemin de Richmond, dans une grande maison que Mgr. Duhamel bénit et qui est occupée actuellement par les sœurs de la Miséricorde. La congrégation des clercs Doctrinaires n'eut qu'une existence éphémère, elle tomba dans des embarras financiers qui furent cause de sa ruine et du départ de son entreprenant fondateur (1875).

Nous avons déjà parlé de l'Institut-Canadien et de la société Saint-Jean-Baptiste ; citons dans le même ordre d'idées, l'Institut des jeunes irlandais et la société Saint-Patrice.

En 1862, quelques jeunes gens, MM. Demers, Dumouchel, Richer, Prud'homme, Saint-Jean, Pinard, etc., fondèrent le cercle littéraire catholique qui fut remplacé, en 1871, par la congrégation des Hommes et des Jeunes Gens de la rue Murray.

La première société de Saint-Vincent de Paul remonte à l'année 1860 et eut pour fondateur MM. La Rivière, Richer, Valiquette, Boucher et Gravelle. Le 2 août 1863, la conférence d'Ottawa fut agrégée au conseil supérieur du Canada. La conférence de Hull date du 14 novembre 1869, celle de Sainte-Anne du 22 novembre 1874. Celle de Saint-Jean-Baptiste fut fondée en 1879.

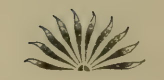
Jusqu'en 1878, les conférences anglaises et françaises restèrent unies, mais à partir de cette époque, le conseil général de Paris les divisa pour les rendre plus homogènes et plus efficaces.*

---

* Les deux premières sociétés de secours mutuel catholiques remontent également à la même décade. L'Union Saint-Joseph fut fondée le 22 mars 1862 par M. Cuthbert Bordeleau ; l'Union Saint-Pierre est d'origine un peu plus récente.

RECENSEMENTS DE LA VILLE D'OTTAWA EN 1861 ET 1871.

	Canadiens.	Irlandais catholiques.	Total catholiques.	Protestants.	Population totale.
1861....	3,644	4,623	8,267	6,402	14,669
1871....	7,214	5,521	12,735	8,810	21,545



CHAPITRE XV.

COMTÉ DE PRESCOTT.—1861-1874.

PAROISSE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE L'ORIGNAL.

NOUS avons laissé en 1860, la paroisse de l'Orignal sous l'administration de M. O'Malley. Le 26 octobre 1861, ce prêtre permuta avec M. Bouvier, curé du Portage-du-Fort. M. Bouvier signala son bref séjour à l'Orignal (26 octobre 1861--7, septembre 1862) par de grands travaux dans l'intérieur de l'église, laquelle fut complètement terminée et passa, alors, pour être une des plus belles du diocèse, quoiqu'elle nous semble aujourd'hui assez modeste. M. Brunet, jeune prêtre français, succéda à M. Bouvier, le 14 septembre 1862. On lui doit le beau presbytère en brique actuel, dans lequel il entra en 1868. Il nettoya et transforma en un vaste jardin le cimetière primitif dont les décombres déshonoraient les alentours de l'église, et ouvrit un troisième cimetière, mieux placé que le second, et destiné à être définitif.

M. Brunet partit le 17 novembre 1873 pour la paroisse d'Aylmer, et fut remplacé, à l'Orignal, par M. Mancip curé de Saint-Philippe d'Argenteuil, le 26 novembre 1873.

Le curé de l'Orignal desservait alors les deux missions de la Côte ou Vankleek-Hill, et des Chenaux ou Hawkesbury, dont nous allons maintenant parler.

SAINT-GREGOIRE DE VANKLEEK-HILL.

Les catholiques de cette localité, désirant avoir la messe une fois par mois, comme on le leur avait promis, achetèrent en 1862,

trois quarts d'arpents entre deux rues et y bâtirent une maison. "Cette maison, disait Mgr. Guigues est jolie, tout en pierres, même en pierres de taille sur la façade ; malheureusement elle a coûté fort cher et est peu solide. Les habitants de Vankleek-Hill ont l'intention de construire prochainement une église afin d'avoir un prêtre résidant. Le pourront-ils ? En attendant c'est dans la maison qu'on dit la messe."

On comptait, en 1863, soixante-dix familles à la Côte.* L'évêque d'Ottawa considérait ce village comme une place d'avenir. Aussi ordonna-t-il que l'église qu'on y ferait eût quatre-vingts pieds de longueur sur une largeur de quarante. Pour donner une idée de la générosité de certains catholiques de cette mission il suffit de rapporter que les huit cent soixante-quatorze piastres que coûta le presbytère furent payées par vingt-quatre citoyens.

M. Brunet y allait régulièrement une fois par mois, Malheureusement les protestants y dominaient, ce qui était pour les catholiques une cause de grands dangers, et ce qui rendait nécessaire la présence d'un prêtre résidant. Mgr. Guigues constatait déjà d'heureux changements dans l'esprit public, produits par les visites mensuelles du missionnaire.

La note de la visite pastorale du 20 juin 1873 est significative : " La population de cette mission, une fois organisée, sera de deux cents familles. La vente des bancs a produit cent quatre-vingt piastres. Tout prospère et s'améliore. Il est grandement temps de donner un prêtre à ces bonnes gens. Ils sont à neuf milles de la plus proche des trois paroisses environnantes. Ils possèdent en caisse sept cent vingt piastres, la souscription s'élève à neuf cent-quarante-six piastres. Je leur promets qu'aussitôt l'église construite, ils auront un prêtre."

SAINT-ALPHONSE DE HAWKESBURY.

Dans sa visite de juillet 1860, Mgr. Guigues écrivait la note suivante : "J'ai visité Hawkesbury. Ce village a de l'avenir. On possède déjà deux lots. J'en ai fait acheter deux autres. J'ai

---

* La Côte est le nom français de Vankleek-Hill.

dit aux syndics de bâtir un presbytère et non une chapelle, car il faut réserver l'avenir de cette mission grandissante. Il y a peu de fermiers."

Le 19 juin 1873, note dans le même sens. Puis l'évêque ajoute : "Je voudrais bien placer ici un curé, car l'Orignal avec ses deux missions est trop négligé ; mais d'un autre côté, ce village est bien pauvre, à lui tout seul, pour faire subsister un prêtre."

L'année précédente, M. Hamilton, député du comté et propriétaire du moulin, avait, sur les instances du Rév. M. Brunet, fait don à la corporation épiscopale d'un terrain dans le village pour y élever une chapelle. On disait depuis deux ans la messe dans une sorte de hangar assez convenablement aménagé. Une collecte avait été faite pour pousser les travaux de la chapelle qui avançait rapidement et qui devait être bénite dans le courant de 1873.

SAINT-EUGÈNE.

Nous avons laissé la paroisse de Saint-Eugène aux prises avec les difficultés d'une construction d'église dans des circonstances assez douloureuses. Une partie de l'argent recueilli à cet effet fut perdue par la mauvaise administration d'une personne, d'ailleurs fort honnête, à qui on l'avait confiée, ce qui souleva la discorde dans la congrégation. L'église fut bâtie en partie sur le cimetière, en partie sur un terrain donné par M. Pierre Labrosse. D'après le contrat, elle devait être terminée et livrée dans le courant de 1861. Les embarras financiers contre lesquels on se débattait, prolongèrent indéfinitivement ce terme, et lorsqu'en 1864, M. Collins, découragé, quitta Saint-Eugène pour la paroisse de Pakenham, l'église n'était pas encore couverte (août 1864).

Son successeur fut un jeune prêtre récemment ordonné et vicaire depuis quelque temps à Buckingham, M. Joseph Thomas Duhamel, le futur évêque d'Ottawa (10 novembre 1864).

La première sollicitude du nouveau curé fut de rétablir la concorde dans la paroisse. Il y réussit. Une partie de la dette fut payée. M. Mongenais fit un prêt important à des conditions

satisfaisantes. Les travaux furent alors poussés avec ardeur, et bientôt (9 novembre 1865) l'église, bénite solennellement par Mgr. Guigues, fut livrée au culte. L'ancienne chapelle fut convertie en presbytère (1867). La nouvelle église de Saint-Eugène, une des plus belles assurément du diocèse, faisait l'orgueil des paroissiens, et la première vente des bans (6 janvier 1866) témoigna de leur enthousiasme puisqu'elle rapporta treize cent quatre-vingt-dix-huit piastres, somme considérable pour le temps.

Le clocher fut élevé, en 1867, par souscriptions, sans que la dette en fut accrue. Enfin, en 1872, on donna le contrat pour terminer complètement tout l'intérieur de l'église qui fut ainsi parachevée non sans de fortes dépenses.

En 1870, M. Duhamel qui, comme son prédécesseur, était chargé de la desserte de Saint-Joachim, se trouvant absorbé par un actif ministère dans sa grande et belle paroisse, obtint de Mgr. Guigues la permission de céder cette mission à M. Mancip, curé de Saint-Philippe, sur l'autre bord de la rivière.

Par une singulière coïncidence, on remarque à Saint-Eugène que le premier acte signé dans les registres par M. Duhamel fut la sépulture de Domitille Lavigne (12 novembre 1864) et que le dernier acte signé : "Jos. Thos., évêque élu d'Ottawa," fut le mariage de Félix Perrier et d'Aurélie Lavigne, fille de la défunte Domitille Lavigne (12 octobre 1874). Mgr. Duhamel fit ses adieux à sa chère paroisse le dimanche 26 octobre 1874 et fut remplacé par M. Towner.

SAINT-JOACHIM DE LA CHUTE-A-BLONDEAU.

La mission de Saint-Joachim resta jusqu'en 1870, attachée à la paroisse de Saint-Eugène. A cette époque elle passa à la paroisse de Saint-Philippe d'Argenteuil qui se trouvait non loin de là, à cinq milles de l'autre côté de l'Ottawa. M. Mancip, dont la santé déclinait, accepta cette desserte avec plaisir dans l'espérance d'être déchargé de la mission de Grenville, trop fatigante pour lui. Il fut nommé, en 1873, curé de l'Orignal, et son successeur, M. Comminges, continua à desservir Saint-Joachim.

SAINT-LUC DE CURRAN.

M. P. Bertrand, nouveau curé de Saint-Luc de Curran, demeura dans cette paroisse du 25 septembre 1859 au 15 septembre 1873. Il fut alors envoyé à Masham, et fut remplacé à Saint-Luc par M. A. Chaine (du 22 novembre 1873 au 31 mai 1875) lequel eut à son tour pour successeur, M. Camille Gay, qui resta à Curran jusqu'en 1880.

L'église de Curran, commencée après la visite pastorale de 1860, était assez avancée au commencement de 1864 pour que Mgr. Guigues pût la bénir, sous le titre de saint Luc-Evangéliste (19 janvier). Un certain nombre de prêtres : MM. McGrath, O. Boucher, Collins, C. Gay, Brunet, Bourassa, Lombard, Mancip, Chaine, David et Bertrand, assistaient à la cérémonie.

L'intérieur du temple, cependant, était loin d'être terminé. En 1867, Mgr. Guigues constate que les travaux sont avancés et que l'on a signé un nouveau contrat pour les parachever. En 1873 (8 juin) il recommande encore une fois de finir l'ouvrage, et donne son autorisation pour la construction d'un clocher. Ce clocher, comme nous verrons, ne fut bâti qu'en 1875.

En 1866, M. Bertrand eut temporairement un vicaire dans la personne de M. John McCormac, jeune prêtre récemment arrivé d'Irlande. Il prit, cette même année, ou au commencement de l'année suivante, possession du nouveau presbytère qu'on venait d'achever.

Quoiqu'il n'y eut point encore d'église dans la mission de Saint-Paul de Plantagenet, le curé de Curran y allait cependant quelquefois dire la messe ; une salle de la mairie de ce village servit pendant quelque temps à cet usage. Même, M. Bertrand résida à Saint-Paul, en 1867, dans une maison en face de la mairie, où se trouve actuellement l'hôtel Wilson.

La population de Curran et de ses missions s'élevait, en 1868, à trois cent familles.

SAINT-BERNARD DE FOURNIER.

Nous avons raconté, dans un chapitre précédent, les généreux efforts d'un citoyen de cette mission, M. Lemieux. Son zèle ne se

ralentit point avec le temps. En 1864, il construisit un presbytère, fort pauvre d'ailleurs, et fit lui-même toutes les avances nécessaires, jusqu'à ce que la mission fût en moyens de lui rembourser ses frais. Quatre ans plus tard, son ami, M. Paxton, étant sur son lit de mort, M. Lemieux lui persuada de léguer vingt-cinq arpents de terre à l'église, ce qui devait fournir des revenus considérables au curé. Dès cette époque commença à s'agiter la question de bâtir une grande église en pierre, mais les difficultés de pouvoir s'entendre sur le local à choisir fit remettre à plus tard cette entreprise importante. La colonisation faisait de grands progrès dans cette partie du comté. En juillet 1868, Mgr. Guigues constatait la présence de trente nouvelles familles. Le 8 juillet 1873, il constatait encore l'établissement d'autant de nouveaux colons.

La mission de Saint-Bernard de Fournier fut détachée de Curran, pour devenir une paroisse séparée, en août 1866.

C'est sans doute pour la desservir que M. McCormac fut envoyé à Curran en qualité de vicaire de M. Bertrand. Il signa les premiers actes que nous ne possédons point et érigea (15 octobre 1866) la confrérie du saint Rosaire. L'année suivante, un curé résidant, M. Séraphin Philip, jeune prêtre français, fut donné à Saint-Bernard de Fournier. Il resta jusqu'en 1875 dans cette paroisse et fut chargé en même temps de la mission de Saint-Isidore qui commençait dès lors à prendre de l'importance, et de celle de Saint-Victor d'Alfred qui grandissait plus rapidement encore. Le premier acte signé par lui dans les registres fut le baptême de James McCulloch (13 avril 1867).

Dans sa visite pastorale de 1873, Mgr. Guigues constata que la chapelle en bois tombait en ruines et qu'il devenait urgent de construire une église en pierre.

SAINT-VICTOR D'ALFRED.

La belle mission de Saint-Victor d'Alfred croissait tous les jours. Dans sa visite de 1867, Mgr. l'évêque d'Ottawa trouva la chapelle agrandie et mise en un état convenable. En juillet de l'année suivante, il constata l'existence de deux cent cinquante familles et encouragea fortement les habitants à entreprendre la

construction d'une église en pierre de cent pieds de long sur cinquante de large.

M. Philip, curé de Saint-Bernard de Fournier, allait, depuis 1867, dire la messe tous les quinze jours à Saint-Victor. On se mit (septembre 1868) à recueillir une souscription de douze cents piastres pour entreprendre les travaux d'un presbytère et de l'église. Le presbytère fut commencé le premier (1870) et terminé l'année suivante, mais on ne le lambrissa que plus tard.

Le ministère de M. Philip à Saint-Victor prit fin en septembre 1871. A cette époque, en effet, un jeune prêtre du diocèse de Montréal, M. Lavoie, fut nommé curé résidant de la nouvelle paroisse. Son premier acte inscrit dans les registres fut le baptême de Sophie-Louise Saint-Amour, signé le 24 septembre 1871.

M. Lavoie se hâta de terminer son presbytère et se mit résolument à l'œuvre pour la construction d'une église en pierre qui devait être une des plus belles du diocèse. En attendant, le 12 juin 1872, il faisait bénir par Mgr. Guigues une belle cloche pour la vieille chapelle.

SAINT-THOMAS DE LEFAIBVRE ET SAINT-BENOIT-LABRE DE WENDOVER.

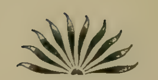
Si la colonisation faisait des progrès dans l'intérieur du comté de Prescott, elle n'en faisait pas de moins grands sur le bord de l'Ottawa. Les habitants de la future paroisse de Saint-Thomas traversaient alors la rivière pour aller entendre la messe à Montebello. Quant à ceux de Wendover, ils se trouvèrent plus tôt favorisés d'un service religieux dans leur district. Nous trouvons, en effet, à la date de 1873, une note de l'évêque d'Ottawa qui nous apprend qu'un don de huit arpents de terre venait d'être fait à la mission et qu'une petite chapelle en bois se construisait sur le bord de l'Ottawa. Il espérait qu'elle serait achevée dans le courant de la même année.

Terminons ce court chapitre par le tableau des recensements de 1861 et de 1871.

RECENSEMENTS DE 1861 ET DE 1871.

	Canadiens.	Irlandais catholiques.	Total catholiques.	Protestants.	Population totale.
1861....	6,558	3,063	9,621	5,878	15,499
1871....	9,623	2,151	11,774	5,873	17,647

Ces chiffres sont instructifs ; pendant que la population protestante ou irlandaise accuse une forte diminution, la population canadienne-française témoigne d'un accroissement de trois mille âmes. Le comté de Prescott semble désormais acquis aux catholiques.



CHAPITRE XVI.

COMTÉ DE RUSSELL.—1861-1871.

ANCIENNE MISSION DE CUMBERLAND.

DANS une note de juillet 1861, Mgr. Guigues constatait à la fois, le progrès de Clarence-Creek et de Bear-Brook et la décadence de Cumberland. Il y avait à cette époque dans les deux comtés de Cumberland et de Clarence, deux cent cinquante familles catholiques.

Enfin, en 1866, un incendie, allumé intentionnellement, paraît-il, par des fanatiques orangistes, détruisit la chapelle et le presbytère de Cumberland. Ce fut le dernier coup pour ce malheureux village. M. Boucher secouant la poussière de ses pieds, l'abandonna et vint se fixer définitivement à Clarence-Creek. Depuis lors, la mission de Cumberland ne s'est jamais relevée.

SAINTE-FÉLICITÉ DE CLARENCE-CREEK.

Clarence-Creek voyait sa population augmenter rapidement. En 1865, Mgr. Guigues comptait déjà dans cette mission deux cents familles, toutes canadiennes, et lui prédisait un brillant avenir. La chapelle était devenue beaucoup trop petite, et les fidèles étaient unanimes à demander la construction d'une belle église en pierre de cent pieds de longueur. Malheureusement, on se disputait comme toujours sur le choix du site. Mgr. tint donc

une assemblée, et après avoir exposé au peuple les raisons qui militaient pour le maintien de l'emplacement actuel, à savoir : 1° la propriété d'un terrain de huit arpents ; 2° la situation du cimetière ; 3° le réseau déjà ouvert des chemins aboutissant à ce point ; 4° le titre de possession antérieure ; 5° l'avantage de bâtir sur un rocher élevé qui fournissait des fondations naturelles et des matériaux en abondance ; enfin 6° la facilité de pouvoir transformer en presbytère la chapelle actuelle, il régla définitivement que la nouvelle église serait élevée à la place même de l'ancienne. " Et maintenant, écrivait le prélat, avec une mélancolique philosophie, l'église peut être finie dans deux ans, si tous sont d'accord. Mais le seront-ils ?"

C'est sur ces entrefaites que M. Boucher, à la suite de l'incendie de Cumberland, s'établit à Clarence-Creek qui devint ainsi le centre de la mission. Il s'occupa dès lors activement à faire un presbytère et à préparer les voies à la construction de l'église.

Dans sa visite du 29 juin 1868, Mgr. constata que le presbytère et ses dépendances étaient achevés et avaient coûté la somme de huit cent quatre-vingt-onze piastres, et que les premiers travaux de l'église étaient assez avancés. Il voulut même profiter de son assage pour bénir la première pierre de cet édifice, le 28 juin.

Les travaux se poursuivirent avec une telle rapidité que, le 15 décembre de la même année, l'évêque d'Ottawa revenait faire la bénédiction du nouveau temple, et donnait dans l'acte même de la bénédiction, un témoignage de sa satisfaction aux fidèles et au pasteur dont le zèle avait accompli cette merveille. L'église avait quatre-vingt pieds de long et quarante-cinq de large. La paroisse comptait deux cent cinquante familles. L'acte est signé d'un certain nombre de prêtres dont voici les noms : A. Pallier, A. Brunet, Joseph-Thomas Duhamel, H. X. Chouinard, Séraphin Philip, J. L. Francœur, O. J. Boucher, Père Bertrand.

Le 15 janvier 1871, eut lieu la bénédiction d'une belle cloche achetée par souscriptions.

Enfin, dans sa dernière visite (juin 1873) Mgr. Guigues faisait les observations suivantes : "Cette belle paroisse compte trois cent cinquante familles, il serait bien temps d'agrandir l'église et de terminer les travaux intérieurs."

Pour donner une idée des travaux des missionnaires de cette époque, il suffit de dire que M. Boucher, intrépide marcheur, avait la coutume de célébrer la fête de Noël dans toutes ses missions. L'absence de routes rendant impossible l'usage de voitures il partait, en raquettes, à travers bois, de Clarence, après la messe de minuit et allait dire la messe du jour à Sarsfield, à neuf milles de distance.

SAINT-HUGUES DE SARSFIELD.—(ANCIENNEMENT BEAR-BROOK).

Dans ses notes de visite de juin de 1863, Mgr. Guigues écrivait ces lignes : " Les gens du Brook ont pétitionné pour avoir une chapelle. L'éloignement où ils se trouvent de Cumberland leur donne droit à cette faveur. Je la leur accorderai aux conditions suivantes : 1° de se pourvoir d'un terrain convenable, dans une position centrale ; 2° de bâtir la chapelle à leurs frais ; 3° de souscrire quarante louis pour le support du prêtre. Les billets souscrits pour l'ancienne chapelle seront applicables à la nouvelle, les limites entre les deux missions sont fixées, par la nature même, à la grande savane qui les sépare.

" La mission du Brook et le territoire du Lac resteront attachés à Cumberland, mais à cause de la difficulté des communications avec Cumberland, par l'obstacle de la savane, il a été convenu entre MM. Boucher et Bertrand, que ce dernier, moyennant le tiers du support, visiterait les malades qui l'enverraient chercher."

Les choses en restèrent là jusqu'en 1866, époque de l'incendie de Cumberland. La chapelle du Brook était alors située sur le numéro dix de la cinquième concession. L'année suivante, 1867, cette chapelle fut démolie et transportée au village de Sarsfield qui donna son nom à la mission, dans un site qu'elle occupe encore aujourd'hui, sur un terrain donné par un de ses principaux catholiques.

A partir de cette époque, la mission de Sarsfield fut enlevée à M. Boucher et donnée à M. Chaine, curé de Saint-Joseph d'Orléans, qui y disait la messe une fois toutes les deux semaines. La chapelle, quoique petite, était suffisante pour la population.

Le 26 juin 1868, Mgr. Guigues visita Sarsfield ; il évalua la population à quatre-vingt-cinq familles, et donna l'ordre de terminer l'intérieur de l'église, de clôturer le cimetière et d'élever le support du prêtre à soixante louis.

Dans ses visites successives de 1871 et de 1873, Mgr. Guigues constata l'excellence des terres de la mission, l'accroissement lent mais constant de la population, et son bon esprit religieux.

Le 19 novembre 1873, M. Chaine fut remplacé à la cure de Saint-Joseph par M. Sheehy.

SAINT-JACQUES D'EMBRUN.

Le premier prêtre résidant à Embrun fut M. Maurel (octobre 1864). Ce prêtre, arrivé de France l'année précédente et nommé temporairèment vicaire à Fitzroy et aux Allumettes, fut averti, pendant la retraite ecclésiastique de 1864, d'avoir à se rendre à Embrun. On lui doit un presbytère, malheureusement construit dans de mauvaises conditions, et le cimetière qui fut bénit par l'évêque le 5 juin 1865. M. Maurel quitta le diocèse le 18 mai 1866.

A la date de 1865, Mgr. constatait que la population d'Embrun était déjà nombreuse. " Malheureusement, ajoutait-il, ces braves gens s'abandonnent à la boisson et se font exploiter par des marchands protestants."

En 1868, il constate que sans avoir beaucoup augmenté en nombre, la population s'est considérablement fortifiée au point de vue de la culture et qu'elle commence à prospérer. Il déplore aussi l'état de délabrement de l'église et du presbytère. Ce dernier est restauré, mais il juge qu'au lieu de dépenser de l'argent à réparer l'église il vaut mieux songer à en construire une autre en en pierre dans un avenir non éloigné. Cette construction d'une église en pierre le préoccupa jusqu'à la fin. Il en reparle souvent et demande (16 juin 1871) que lorsqu'on la bâtira, elle n'ait pas moins de cent pieds sur cinquante. A cette époque, Saint-Jacques d'Embrun comptait deux cent treize familles.

Après le départ de M. Maurel, la mission resta un an et demi sans curé. Elle fut desservie pendant ce temps par MM. O. J.

Boucher, Dandurand et Lombard. Enfin, M. Agnel y fut nommé (1er décembre 1867–1er octobre 1868). Pendant son court séjour à Embrun, ce prêtre restaura le presbytère. Son successeur, M. L. Francœur (6 novembre 1868–mars 1871) fit les galeries de l'église. M. Jacob Guay, qui vint après (4 mars 1871–septembre 1873) s'employa à faire signer des billets pour commencer prochainement la construction d'un nouveau temple en pierre. Il eut pour remplaçant M. C. Guillaume (1875-1885. .

SAINT-JOSEPH D'ORLÉANS.

Le premier prêtre résidant de Saint-Joseph d'Orléans fut un jeune français, M. Chaine. Vicaire desservant de ce poste qu'il s'agissait de fonder, à partir du 17 juin 1860, date de son ordination, il en fut nommé définitivement curé le 1er octobre de la même année. Il visitait en même temps l'Ange-Gardien et Perkins' Mills de l'autre côté de l'Ottawa. Mais comme à certaines époques de l'année la traverse de la rivière est fort dangereuse, dès que le départ de M. Boucher de Cumberland pour Clarence Creek l'eut éloigné de Sarsfield, Mgr. déchargea M. Chaine de ses missions du nord de la rivière et lui donna, en compensation, Sarsfield qui resta désormais attaché à Saint-Joseph (1867).

Nous trouvons dans les papiers de l'évêque d'Ottawa, la note suivante sur Saint-Joseph à la date de 1871 : "Il y a cent-dix familles dans cette mission. On y a commencé une église en pierre de cent-quatre pieds de longueur sur quarante-quatre pieds de largeur. Les fondations sont achevées et les dépenses s'élèvent à onze cents piastres.

Les travaux se poursuivirent lentement, la population n'augmentant guère.

Le 19 novembre 1873, M. Chaine fut nommé curé de Curran et fut remplacé à Saint-Joseph par M. Sheehy. Il laissait l'église assez avancée : les murailles étaient achevées depuis le mois de mai et la charpente devait être posée dans le courant de l'année.

La vente des bancs avait produit six cents piastres, somme énorme, quand on pense que la messe ne se disait à Saint-Joseph, qu'un dimanche sur deux. Les dépenses de l'église s'élevaient déjà à deux mille sept cent soixante-huit piastres. La population de la paroisse était de cent quarante familles, sans compter la mission de Sarsfield.

NOTRE-DAME-DE-LOURDES DE CYRVILLE.

A deux ou trois milles d'Ottawa se trouve le village de Cyrville du nom de M. Cyr, l'un de ses principaux citoyens. Un catholique entreprenant et plein de zèle, M. Triole, conçut le projet d'élever un sanctuaire dédié à Notre-Dame-de-Lourdes qui servît de lieu de pélérinage aux catholiques de la ville et des environs. M. Triole sut rallier à sa cause les notables de la localité, et entre autres, MM. Joseph et Michel Cyr. Ce dernier fit même donation de deux arpents de terre, à condition d'avoir droit à un banc gratuit dans l'église et à quatre sépultures. Les travaux commencèrent donc vers la fin de 1871. La bénédiction solennelle du nouveau temple fut faite par monseigneur, en septembre 1872. L'installation de la statue de Notre-Dame-de-Lourdes à Cyrville donna lieu à une grande manifestation du peuple d'Ottawa qui l'accompagna processionnellement jusqu'à son sanctuaire et lui fit une ovation. Ce pélérinage s'est déplacé depuis, en faveur de l'église construite sous le même vocable, sur le chemin de Montréal, près du cimetière catholique.

Le premier curé de Cyrville fut M. Guillaume qui signa son premier acte, le baptême de Marie-Bernadette Laviolette, à la date du 3 août 1873. M. Guillaume commença un presbytère qui n'était pas encore terminé en septembre 1875, époque de son départ pour Embrun et de son remplacement à Cyrville par M. Lévêque.

LA VISITATION DE GLOUCESTER-SUD.

L'histoire de Gloucester-sud présente peu d'événements remarquables. M. O'Brien était curé de cette paroisse importante (1861). En 1865, Mgr. Guigues dans ses notes de visite,

constate avec chagrin l'esprit d'indifférence qui règne toujours à Gloucester, et le mouvement d'émigration qui entraîne la jeunesse aux Etats-Unis.

En 1869, un incendie dévora le presbytère de Gloucester et tout le mobilier du curé. Cette même année, M. O'Brien mourut. Il fut enterré dans la cathédrale.

Le Rév. Patrick Killeran succéda à M. O'Brien le 20 mars 1870, mais il ne resta qu'une année à Gloucester, et, le 3 septembre 1871, M. J. Francœur qui était passé d'Embrun à la cathédrale, fut nomme à ce poste important. M. Francœur, homme actif, recueillit des souscriptions volontaires et parvint à construire le presbytère tel qu'il existe aujourd'hui.

SAINTE-CATHERINE DE METCALF.

Nous n'avons rien a signaler dans l'histoire de Metcalf pendant cette décade, si ce n'est qu'en 1860, à l'époque de la bénédiction de l'église, M. O'Brien fit l'acquisition d'un terrain de dix arpents, vis-à-vis l'église, qui pourrait être très utile pour un curé, si jamais Metcalf devait en posséder un, et, qu'en 1868, on vendit l'ancienne chapelle d'Osgoode pour achever de payer les dettes de la mission.

SAINT-JEAN L'ÉVANGÉLISTE DE DAWSON.

M. O'Boyle était toujours curé de Dawson. Là, comme à Gloucester, Mgr. Guigues constatait avec douleur dans ses visites, le dépeuplement graduel du pays et le courant d'émigration de la jeunesse irlandaise aux Etats-Unis.

En 1868, l'évêque bénit une cloche et prescrivit de réparer et de repeindre la toiture de l'église.

M. O'Boyle, étant mort, fu remplacé à Dawson par le Rév. James McGowan, 25 novembre 1866. Celui-ci eut à son tour, pour successeur, M. Vaughan, ancien curé de Huntley, 1er janvier 1869. Mais ce vieillard ne tarda pas à quitter définitivement le ministère pour aller s'ensevelir dans la Trappe de Tracadie, Nouvelle-Ecosse, où il finit pieusement ses jours.

Après M. Vaughan, M. Aeneas MacDonnell Dawson, ancien curé de Saint-Patrice, fut nommé à cette paroisse qui prit, depuis son nom, comme on sait, 17 juillet 1870, et où il resta neuf années.

SAINTE-BRIGITTE DE MANOTIC.

Nous n'avons rien à dire de cette mission, sinon que l'émigration aux Etats-Unis s'y faisait aussi trop malheureusement sentir.

Terminons ce chapitre par le tableau comparatif des recensements de 1861 et de 1871.

	Canadiens-français.	Irlandais Catholiques.	Total Catholiques.	Protestants.	Population totale.
1861....	2,889	629	3,518	3,306	6,824
1871 ...	5,600	3,231	8,831	9,513	18,344

Ces chiffres ont besoin d'explication. En 1871, les cantons anglais de Gloucester et d'Osgoode furent détachés du comté de Carleton et réunis au comté de Russell. C'est ce qui explique l'augmentation soudaine de la population de langue anglaise. En réalité, la population canadienne seule continua de s'accroître.



CHAPITRE XVII.

COMTÉS DE CARLETON ET DE LANARK.—1861–1874.

SAINT-PIERRE DE RICHMOND.

LA paroisse de Richmond continua, de 1861 à 1874 à jouir de la tranquilité sous l'administration patriarcale du Rév. Peter O'Connell. Le seul événement à noter est l'accident arrivé à l'église en 1865. La toiture, lourde et mal faite, pesant trop fort sur les murailles, celles-ci commencèrent à se disjoindre et il fallut les lier par d'horribles barres de fer qui défigurent l'intérieur de l'église.

La mission de Goulburn suivit le sort de Richmond et continua à se distinguer par l'esprit de foi des fidèles.

SAINT-PATRICE DE FALLOWFIELD.

Nous avons laissé, dans un chapitre précédent, la mission de Fallowfield décidée, sous la pression de Mgr. Guigues, à bâtir une nouvelle église. Pour être juste, il faut dire qu'elle était plutôt décidée à ne rien faire du tout. Ses bonnes intentions étaient de celles qui ne se réalisent jamais.

A l'occasion de sa visite de 1861, l'évêque d'Ottawa écrivait : " Rien de changé à Fallowfield ; l'église est de plus en plus délabrée. J'ai menacé de l'interdire, d'empêcher en même temps que le prêtre dise la messe dans les maisons privées et de ne plus mettre les pieds dans cette mission. Cet état de choses est réellement honteux."

Sous le coup de cette menace, les gens de Fallowfield donnèrent en 1862, le contrat de construction, mais ils se gardèrent bien

de commencer les travaux, pensant que l'évêque se contenterait peut-être de cette apparence de bonne volonté. Mal leur en prit, car dans sa visite à Richmond (hiver de 1864) Mgr. Guigues leur manifesta son vif mécontentement et refusa d'aller chez eux. Cette fois, ils cédèrent tout de bon et le travail de la bâtisse fut entrepris sous la direction d'un comité de citoyens. L'église fut bénite solennellement le 21 octobre 1866 en présence d'un grand concours de peuple. C'était un édifice en pierre simple et peu vaste, mais suffisant. D'ailleurs, on mit longtemps à l'achever.

Dans sa visite de 1868, Mgr. Guigues écrivait : "Nous avons approuvé les livres du comité de construction qui est composé des principaux citoyens. Cent quarante-trois familles, généralement à l'aise, ont souscrit pour l'église. Elle a coûté jusqu'ici neuf cent soixante-douze louis, mais l'intérieur est encore loin d'être achevé et il faut clôturer le cimetière. Cette population est très morale."

La note de la visite de 1871 est très satisfaisante : "Nepean —Population, cent soixante-quatre familles. L'église est en pierre et bien finie à l'intérieur. Soixante-treize pieds de long sur quarante de large. Coût : quatre mille six cent vingt-sept piastres. On se propose d'y ajouter vingt pieds de plus et de faire un sanctuaire et une sacristie. Cette œuvre, une fois terminée, un prêtre vivra aisément dans cette mission, mais il faudrait acheter un emplacement convenable pour le presbytère et ses dépendances. On pourra l'avoir à de bonnes conditions de M. James Sterny."

SAINT-ISIDORE DE MARCH.

Le Père Molloy, de la cathédrale d'Ottawa, continua à desservir cette mission jusqu'en 1876.

Nous ne possédons sur l'histoire de March que les deux notes suivantes de Mgr. Guigues : "March, 8 février 1868. La mission comprend soixante familles. Il faut changer le cimetière qui n'a d'épaisseur que deux pieds de terre."

"Mars, hiver de 1871. Six familles ont quitté la mission. Ce pays s'appauvrit. Depuis le grand feu de l'an dernier qui a

ravagé tout le pays, les gens sont dans la misère. Ils demandent à être dispensés du paiement des bancs et d'un semestre du support du Père Molloy. Je leur accorde la première chose ; quant à la seconde, on en référera aux supérieurs de ce religieux."

SAINT-MICHEL DE HUNTLEY.

M. Vaughan continuait d'administrer la paroisse de Huntley. A la fin de 1863, probablement le jour de Noël, le feu prit à l'église qui périt avec tout son contenu. Cette calamité fut sans doute permise par la Providence pour réveiller le zèle endormi des habitants, qui se mirent immédiatement à faire des souscriptions et qui donnèrent à un entrepreneur d'Osgoode, M. Brennan, le contrat pour une jolie petite église en pierre, du prix de deux mille six cent soixante-douze piastres. En attendant, M. Vaughan dit la messe, d'abord, dans des maisons privées, puis, quand vint la belle saison, dans la grange d'un homme vénérable, John Kennedy, le patriarche des catholiques du pays. Voici l'acte de bénédiction du nouveau temple :

"Le 26 février 1865, la nouvelle église de pierre récemment érigée dans la huitième concession de Huntley, a été solennellement bénite et dédiée, sous le patronage de l'archange saint Michel, au Dieu Tout-Puissant, par Mgr. Guigues évêque de ce diocèse, en présence des soussignés :

EDWARD VAUGHAN, Prêtre.
TIMOTHÉE RYAN, O.M.I.
JOHN O'CONNOR, Secr. D. D.
J. J. COLLINS, Prêtre.

En 1866, Mgr. Guigues constate l'existene, à Huntley, de 147 familles. Il constate également, mais avec regret, que la faute commise à Richmond s'est répétée ici, et que les murs, écrasés sous le poids disproportionné de la toiture, doivent être reliés par des barres de fer.

M. Ed. Vaughan, quitta Huntley, le premier juillet 1868, et fut remplacé par M. O'Malley, 1er novembre de la même année. Dans l'intervalle, M. O'Connell de Richmond, avait été chargé de la visite des malades.

Au mois d'août 1870, la mission de Huntley fut éprouvée par un désastreux incendie qui dévasta tout le pays d'alentour jusqu'aux portes de la ville d'Ottawa. Quatre maisons d'habitation seulement devinrent la proie des flammes, mais les forêts furent anéanties, une foule de granges furent consumées avec ce qu'elles contenaient, et beaucoup de bétail périt. Les servitudes du presbytère partagèrent le sort commun ; on employa quatre cents piastre, l'année suivante, à les remplacer.

SAINTE-MARIE D'ALMONTE.

Comme nous avons vu, la desserte d'Almonte appartenait, en 1861, à M. Vaughan, curé de Huntley.

Dans sa visite de 1864, Mgr. Guigues constate l'état de délabrement dans lequel tombe la chapelle, et autorise une dépense de cent louis pour réparer la toiture et une partie des enduits.

Au commencement de 1868, il visita de nouveau Almonte et observa avec joie que ce village, grâce aux manufactures qui s'y établissaient, était en passe de devenir une ville prospère. Il conçut dès lors le projet de bâtir là une église qui fut digne de l'avenir qu'il prévoyait. Un accident l'aida puissamment dans ses projets.

Pendant la nuit de Noël de cette même année 1868, le feu prit dans l'église qui fut réduite en cendres. La perte n'était point irréparable ; d'ailleurs une assurance de quinze cent quatorze piastres qu'on reçut adoucit considérablement les regrets.

M. O'Malley, depuis quelques mois déjà, avait succédé au Rév. M. Vaughan.*

C'est à lui qu'échut la lourde charge de réparer les ruines. En attendant qu'on put bâtir un nouveau temple, les exercices religieux se tinrent chaque dimanche pendant près d'une année, dans la grande salle appelée Reilley's Hall. Quelques jours après l'incendie, le 6 janvier 1869, les catholiques se réunirent en assemblée,

* Le Rév. Antoine O'Malley naquit le 17 avril 1816 à Balynrobe, Mayo, Irlande. Ordonné le 8 mai 1847, il arriva au Canada le 24 juin suivant. Il fut successivement vicaire de Notre-Dame de Montréal, curé de Sherrington (1849) de l'Orignal (1854) de Portage-du-Fort (1861) et de Huntley (1868). Il se retira dans son pays en octobre 1884.

pour former un comité qui se chargeât de recueillir des fonds et de présider aux travaux de reconstruction. Ce comité fut composé de neuf membres, hommes actifs et dévoués : MM. Isaiah McKean, E. Dowling, John Vaughan, Michael Foley, Wm. Reardon, H. Stafford, Robt. O'Brien, J. O'Reilley, P. Reilley, qui se mirent aussitôt à l'œuvre. Le plus grand enthousiasme régnait dans la population ; les listes de souscription se remplirent avec rapidité, les protestants donnèrent eux-mêmes leur obole, bref une somme considérable fut recueillie, et, dès le 29 juin 1869, M. O'Malley, en l'absence de Mgr. Guigues, alors au concile du Vatican, put bénir la première pierre du magnifique édifice qu'on préparait. Ce ne fut que plus tard, toutefois (1875) que l'église a été bénite, à cause des retards qu'occasionnèrent les travaux intérieurs ; mais depuis longtemps déjà on y disait la messe.

En juillet 1872, Mgr. Guigues considérant l'importance toujours croissante d'Almonte, se décida à y envoyer un curé résidant. Il choisi pour cette charge le docteur Rémi Faure, alors vicaire à Saint-Patrice.† Ce prêtre ouvrit les registres paroissiaux dont le premier acte date du 21 juillet. Comme on n'avait point encore de presbptère, M. Faure s'installa provisoirement dans une une maison proche de l'église, jusqu'à ce qu'il prît possession de la demeure qu'on lui préparait (15 décembre 1873). Le presbytère est en pierre bosselée, entouré d'une belle plantation d'arbres verts, et digne en tout de l'église et de la ville d'Almonte.

On doit à M. Faure la fondation d'une belle école catholique séparée. Toutes ces constructions sont élevées sur un terrain de quatre arpents donné à la paroisse, à l'époque de la construction de l'église.

On comptait en 1873, à Almonte' cent vingt familles catholiques dont quatre-vingts dans la ville et quarante à la campagne. Ce nombre s'est considérablement accru dans la suite.

SAINT-DECLAN DE LAVANT ET DE DARLING.

Dans sa visite de 1872, Mgr. constatait l'existence à Lavant, d'une chapelle convenable et d'une propriété de trente arpents à

---

† M. Rémi Faure fut nommé en 1875, curé de Pembroke ; il passa, en 1882, au diocèse de Buffalo où il mourut (6 octobre 1886).

l'usage du missionnaire. Malgré nos recherches, nous ignorons ce qve cette chapelle est devenue. La chapelle actuelle se trouve dans le canton de Darling et ne date que de 1889.

SAINT-CÉLESTIN DE PAKENHAM.

M. McFeely, curé de Pakenham, partit pour les Etats-Unis en 1864 et fut remplacé au mois d'août par M. Collins, ancien curé de Saint-Eugène. Il n'y avait pas encore de presbytère à Pakenham. On en acheta un l'année suivante, en même temps que deux doubles lots de village. Dans sa visite de 1866, Mgr. Guigues constata l'existence de quatre-vingt-dix familles catholiques dans le canton de Pakenham et de cinquante-trois dans la partie de Fitzroy adjointe à Pakenham. L'église était finie mais mal chauffée.

Au commencement de l'année 1867, M. Collins fut nommé curé de Saint-Patrice d'Ottawa et un jeune prêtre irlandais, M. Lavin, vicaire aux Allumettes, lui succéda à Pakenham. Il y est encore aujourd'hui. Dès son arrivée, il s'occupa avec zèle de son église et de sa paroisse. Nous trouvons dans les papiers de l'évêque d'Ottawa à la date du 8 février 1871 la note suivante sur Packenham : " Beaucoup de petits travaux accomplis, une statue de la sainte Vierge, une cloche achetées. Enfants instruits, sacrements fréquentés, pasteur aimé."

Plus tard, dans l'hiver de 1875, Mgr. Duhamel ajouta ces quelques mots : " Quinze familles ont quitté le pays. M. Lavin se prépare de loin à bâtir une église."

C'est tout ce que nous savons de l'excellente paroisse de Pakenham. Les peuples heureux n'ont pas d'histoire.

SAINT-MICHEL DE FITZROY.

Entre le départ de M. McFeely et la nomination du Rév. M. Collins, il y eut un intervalle de quelques mois pendant lesquels un prêtre français nouvellement arrivé, M. Maurel, fut envoyé comme desservant à Fitzroy (1864.) Il partit de là pour la paroisse d'Embrun. L'année suivante (1866) Mgr. Guigues visita Fitzroy,

devenu mission de Pakenham, et constata l'existence de quatre-vingt-dix familles catholiques. Comme on le voit, les deux missions se valaient et étaient l'objet d'une égale sollicitude de la part de leur pasteur. En 1867, Mgr. Guigues visita de nouveau l'église de Fitzroy qu'il trouva terminée à l'intérieur et en excellent état. Le 8 février 1871, l'évêque écrivait la note suivante : "Tout va bien dans cette excellente petite mission. La dette s'amortit, les bancs sont posés, une statue de la sainte Vierge et une cloche ont été achetées. On va clôturer et bénir le nouveau ; on fait une souscription pour construire un clocher."

Terminons par un dernier mot, daté de l'hiver de 1873 : "Le clocher, la sacristie, le hangar sont terminés. Tout est en excellent état."

TABLEAU COMPARATIF DES RECENSEMENTS DE 1861 ET DE 1871.

	Canadiens-français.	Irlandais Catholiques.	Total Catholiques.	Protestants.	Population totale.
			CARLETON.		
1861....	975	9,066	10,041	19,579	29,620
1871....	797	5,231	6.028	15,711	21,739
			NORD LANARK.		
1861....	389	2,061	2,450	10,030	12,480
1871....	309	1,694	2,003	6,522	8,525

Pour bien comprendre ce tableau, il ne faut pas perdre de vue que la diminution de la population que l'on constate dans le comté de Carleton provient de la perte des deux cantons de Gloucester et d'Osgoode qui furent attachés, en 1871, au comté de Russell.

Quant au comté de Lanard-nord, la cause de la décroissance de la population marquée ici provient de ce que, en 1870, pour la première fois, il nous a été possibles de compter par cantons et d'exclure de notre calcul ceux qui n'appartiennent pas au diocèse : Lanark, Dalhousie, etc.

CHAPITRE XVIII.

COMTÉ DE RENFREW ET DISTRICTS OCCIDENTAUX.
1861--1874.

MOUNT SAINT-PATRICK.

LA mission de Mount Saint-Patrick resta attachée à Renfrew jusqu'en 1866, et fut desservie par les divers curés qui se succédèrent dans ce village, à savoir : MM. Alméras, 1859-1862 ; Bouvier, 1862-1865 et Rougier.

Dans sa visite de l'hiver de 1861, Mgr. Guigues écrivit, sur Mount Saint-Patrick, la note suivante : "Cette mission, avec les cantons de Bromley et de Bagot, compte plus de deux cents familles. L'église se trouve dans un déplorable état d'abandon. Le presbytère sera convenable, et j'ai promis de donner un prêtre aussitôt qu'on l'aura terminé. Le peuple est rude mais plein de foi, et le prêtre y sera heureux."

Trois ans plus tard, hiver de 1864, l'évêque d'Ottawa écrivait encore : "Cette mission, à vingt milles de Renfrew, a besoin, évidemment d'un curé résidant. Le presbytère est en voie de délabrement ; un prêtre mettrait tout en ordre."

Enfin, le jour tant souhaité par les catholiques de Mount Saint-Patrick arriva ; M. John McCormac, vicaire de Saint-Luc de Curran, puis d'Eganville, fut nommé, 18 janvier 1867, premier curé de cette mission. Ce jeune homme, actif et plein de zèle, commença par restaurer le presbytère et l'aménager convenablement, 1867, puis il se lança de tout cœur dans la difficile entreprise d'une bâtisse d'église.

Dans sa visite de 1868, Mgr. Guigues fit les constations et les remarques suivantes : "Le Mount Saint-Patrick est moins riche qu'on pensait. Les terres sont médiocres, et, par conséquent, il n'y a guère d'accroissements à espérer. Mais les fermiers sont irlandais, et assez groupés, et lorsque l'église sera bâtie, ils soutiendront aisément le prêtre. Le presbytère est achevé, on s'est procuré une cloche et des ornements. Il faut que l'église que l'on va commencer soit belle, qu'elle ait une longueur de quatre-vingt-dix pieds sur une largeur de trente-six, avec une sacristie de vingt pieds."

M. John McCormac ne perdit point de temps. Aussitôt après cette visite, il fit commencer les constructions et se mit à recueillir des aumônes. Son frère, M. James McCormac, qui résida chez lui quelque temps avant d'être nommé curé de Brudenell, l'aida de tout son pouvoir. Le Père John ne se contenta pas d'avoir recours à la générosité de ses paroissiens, il alla quêter dans les chantiers des environs, et jusqu'aux Etats-Unis. Les ressources considérables qu'il trouva lui permirent de mener à bonne fin son œuvre. L'église et la sacristie furent terminées complètement, à l'intérieur comme à l'extérieur et bénites, en l'absence de Mgr. Guigues, au mois de mars 1870. Voici en quels termes s'en exprima l'évêque d'Ottawa dans sa visite pastorale de février 1871 : "Cette paroisse compte cent cinquante-quatre familles. Depuis mon dernier passage une église en pierre a été construite ; soixante-quinze pieds sur trente-six, à l'intérieur, avec une sacristie de seize pieds. Tout est bien, sauf les murs qui sont un peu trop bas. Trois autels, une statut de la sainte Vierge, et une autre de saint Patrice. Prix : totale cinq mille huit cent trente-neuf piastres que M. McCormac a eu le mérite de quêter, en grande partie, dans les chantiers et aux Etats-Unis. Il ne reste que deux cents piastres de dettes. Qu'on fasse des galeries." Du 19 janvier au 1er mai 1872, le Rév. M. Rémi Faure fut envoyé au Mount en qualité de vicaire pour apprendre l'anglais.

Le 4 juin 1874, la paroisse de Mount Saint-Patrick eut la douleur de perdre son curé qui se noya accidentellement. Le diocèse d'Ottawa était alors administré, *sede* vacante, par le Père

Dandurand. M. Stenson, vicaire à la haute-ville, fut chargé de l'intérim du Mount Saint-Patrick, jusqu'à ce que le Pére Dandurand eut trouvé quelqu'un pour prendre la charge de cette paroisse éloignée. M. Dusserre-Telmon, curé de la Pointe-Gatineau, s'offrit alors. La nomination date du 26 juillet, mais il prit réellement possession de son poste que le 9 septembre 1874.

La paroisse de Mount Saint-Patrick s'étendait jusque dans les cantons de Matawatchan et de Griffith qui commençaient alors à peine à se peupler.

SAINT-FRANÇOIS-XAVIER DE RENFREW

Le curé de Renfrew, M. Alméras, étant parti pour l'île de Cuba (août 1862) M. Bouvier, curé de l'Orignal, lui succéda (septembre 1862) et vint pour la seconde fois consacrer à cette mission son zèle et ses talents. Il y demeura jusqu'en 1866, date d'un voyage qu'il fit en Europe, et au retour duquel on lui confia la fondation de la paroisse d'Arnprior. En 1865 (1er juillet) Mgr. lui envoya à Renfrew un vicaire dans la personne de M. Rougier jeune prêtre français récemment ordonné, qui devait le remplacer dans ce poste, et y passer toute sa vie.

A peine installé, M. Bouvier conçut le double plan de se construire un presbytère et d'agrandir l'église. L'ancien presbytère était dans le prolongement de la chapelle, et destiné à lui être uni, tôt ou tard. On n'eut donc qu'à défoncer la cloison du sanctuaire et qu'à faire les travaux intérieurs d'aménagement. La chapelle, dès lors, devenait assez vaste pour la population jusqu'à ce qu'on fut à même de bâtir une église en pierre et définitive.

Le nouveau presbytère fut élevé près de l'ancien, dans des proportions assez vastes ; il était bien fini à l'intérieur et fort convenable pour l'époque. Tous ces travaux furent terminés dans une année (1863).

Le successseur de M. Bouvier (1er avril 1866) M. Rougier, comprit qu'il ne devait plus être question de réparations ou d'agrandissement de la vieille chapelle, mais que tous ses efforts devaient avoir pour but la construction d'un temple digne de

l'avenir de Renfrew. Renfrew, en effet, commençait déjà à prendre les allures d'une petite ville. Pour cela, en conformité d'idées avec l'évêque, il crut bon de prendre son temps, et de voir, comme on dit, venir les événements.

Le 12 février 1871, Mgr. Guigues, en tournée pastorale dans cette paroisse, écrivait ces lignes : " Il y a ici cent dix familles. La vente des bancs s'élève à quatre cent cinq piastres. On a acheté un cimetière, un autel et un harmonium. Il s'agit maintenant de construire une église. Qu'on ne se presse point cependant ; la chapelle actuelle suffit encore. Mais quand on se décidera à bâtir, qu'on fasse des plans en vue de l'avenir de ce beau village. Il faut une église de cent pieds sur cinquante. On peut ouvrir dès maintenant les listes de souscriptions."

Le 17 février 1853, l'évêque d'Ottawa ajoutait : " La vente des bancs est montée à six cents piastres. Ce village s'est accru de quinze familles, sans compter les polonais. Nous calculons que l'église coûtera treize mille piastres, dont dix mille pour la bâtisse et trois mille pour l'intérieur. Nos ressources sont les suivante : souscriptions, trois mille piastres ; chantiers, mille piastres ; bazars, trois mille six cents piastres ; revenus de l'église jusqu'en 1875, deux mille piastres. Bref, grâce à l'habileté de M. Rougier, on peut compter que l'église sera presque toute payée argent comptant."

Cette même année 1873, le contrat fut donné et les travaux menés avec tant de vigueur qu'ils furent promptement terminés. L'église de Renfrew, lorsqu'elle fut construite, était certainement une des plus belles du diocèse, et faisait grand honneur à M. Rougier.

SAINT-RAPHAEL DE SPRINGTOWN.

Springtown n'a point d'histoire. A peine si, dans toute la décade de 1861-1871, son nom est prononcé trois fois. Il est vrai que l'évêque d'Ottawa en parle toujours avec éloge : " Hiver de 1861. Il y a quarante-cinq familles à Springtown. Tout est fini dans l'église. Le clocher est terminé et une cloche y est placée."

" Hiver de 1864. Bien des paroisses envieraient le bon ordre et l'excellent esprit de cette mission."

" Hiver de 1869. Tout va bien à Springtown."

SAINT-JEAN-CHRYSOSTÔME D'ARNPRIOR.

La mission d'Arnprior était desservie, en 1860, par le curé du Portage-du-Fort, M. Bouvier. Le 26 octobre 1861, celui-ci ayant été envoyé à l'Orignal, fut remplacé au Portage-du-Fort par M. O'Malley qui continua de visiter Arnprior une fois par mois jusqu'en 1867. A cette époque (3 décembre 1867) M. Bouvier, de retour d'un voyage d'Europe avec Mgr. Guigues, fut nommé premier curé d'Arnprior avec mission de fonder sur des bases solides cette belle paroisse. Il y demeura jusqu'en 1876 et réussit pleinement dans son entreprise.

Nous avons recueilli, dans les archives de l'archevêché, des notes fort précises sur Arnprior. Le 9 février 1865, Mgr. Guigues visita cette mission et trouva la chapelle finie et en fort bon état mais beaucoup trop petite, puisqu'elle n'avait que quarante pieds de longueur sur trente de largeur.

" Aussitôt que M. Bouvier fut arrivé à Arnprior, dit le document auquel nous faisons allusion, il comprit mieux que personne que l'état de la nouvelle paroisse avec sa petite chapelle et son unique arpent de terre ne pouvait plus désormais satisfaire aux nécessités du culte. Sa sollicitude se porta d'abord sur l'acquisition d'un terrain plus considérable. Usant des moyens dont il avait seul le secret, il obtint de M. McLaughlin un emplacement suffisant pour les desseins qu'il nourrissait. Déjà, en arrivant dans la paroisse et dans le courant de 1869, il avait allongé la chapelle à laquelle il avait adjoint une sacristie et des chambres qui servissent de presbytère temporaire. Voyant que tout allait bien, il se lança décidément dans la construction d'une grande et belle église en bois de quatre à cinq mille piastres. Commencée en 1871, elle fut complètement terminée en 1873, quoique la bénédiction en fut remise à plus tard.

" Dès qu'il se vit en possession du nouveau temple, M. Bou-

vier se hâta de transformer l'ancienne chapelle en un presbytère qu'il trouva moyen de rendre convenable."

Ces travaux successifs et ces transformations de constructions plus ou moins provisoires nous semblent aujourd'hui d'une habileté et d'une économie douteuses. Sans doute, quand une paroisse est riche, il est plus sage et même moins dispendieux de bâtir des églises et des maisons qui aient un caractère définitif, mais pour être juste il faut se mettre à la place de nos prédécesseurs et ne pas oublier que ces missions naissantes n'avaient point de ressources et qu'il était à peu près impossible de prévoir jusqu'à quel chiffre devait s'élever la population dans l'avenir. Dans ces conditions le provisoire s'imposait, et ce que nous appelons aujourd'hui de la mesquinerie était qualifié alors d'audace.

SAINT-ALEXANDRE DE SAND-POINT.

Le même document que nous venons de citer, après avoir parlé d'Arnprior nous donne des détails intéressants sur Sand-Point : " La famille McDonnell parlait toujours de bâtir une chapelle à Sand-Point, mais elle ne se hâtait guère de mettre ses promesses à exécution. L'école qui servait de chapelle était peu convenable, les ornements moins encore. Lorsque M. Bouvier, fut nommé curé d'Arnprior il se lassa d'un provisoire qui menaçait de s'éterniser. Désireux, d'ailleurs, d'attirer à Arnprior les quelques familles catholiques de Sand-Point, il signifia à la famille McDonnell que, vu l'état inconvenant de la chapelle, il allait discontinuer d'y dire la messe. Cette mesure blessa vivement M. McDonnell, qui cessa, pendant quelque temps, tous rapports avec M. Bouvier. Bientôt, cependant, la foi l'emporta sur la rancune, il comprit qu'il avait tort, et se résolut à tenir loyalement ses promesses. La construction de la chapelle fut donc commencée (1870) et poursuivie avec un esprit de dévouement et de sacrifice qui a acquis à cette famille la reconnaissance des catholiques du pays et de la religion. L'église a soixante-dix pieds de long sur trente-cinq de large, avec une galerie de vingt pieds. M. Fink en fut le constructeur. Il est bien à regretter qu'au lieu d'avoir été construits en madriers superposés, les murs n'aient été faits en maçonnerie,

rien alors n'eût manqué. L'intérieur est de bon goût ; les autels, les ·quarante bancs, la sacristie sont très convenables ; le clocher est terminé et une cloche de huit cents livres y doit être suspendue ; les dépenses ont été supportées presque exclusivement par la famille McDonnell, moins quelques petites sommes données par des amis. Ce n'est pas tout, M. McDonnell a fait don de cinq lots de terre pour l'église et de deux arpents pour le futur cimetière.* La bénédiction solennelle du monument eu lieu le 17 août 1871, et Mgr. Guigues pour témoigner sa reconnaissance au généreux bienfaiteur de la mission, lui a accordé la jouissance gratuite *in perpetuum* de deux bancs. Jusqu'à nouvel ordre M. Bouvier y viendra dire la messe régulièrement une fois toutes les trois semaines, et recevra pour ce ministère un support annuel de cinquante louis."†

NOTRE-DAME DU MONT CARMEL DE LA PASSE OU GOWER POINT.

M. de Saunhac, premier curé de La Passe, demeura dans cette mission, du 3 octobre 1858 jusqu'au 17 octobre 1864, époque de son transfert dans la nouvelle paroisse de Thurso. M. Boucher, curé de Pembroke, fut alors chargé provisoirement d'aller visiter les malades de la Passe. Mais les habitants inquiets et craignant d'avoir mécontenté l'évêque, à causes de certaines difficultés qu'ils avaient eues avec leur pasteur, lui envoyèrent, 19 novembre, une requête, le suppliant de leur donner un nouveau curé résidant, et se faisant forts de lui assurer une souscription de cent six louis. Mgr. Guigues leur répondit qu'il manquait de prêtres pour le moment, mais qu'il tenait bonne note de leur demande.

Quelques mois plus tard, en effet, 3 mai 1665, M. Ginguet curé de la Pointe-Gatineau, fut nommé curé de la Passe.

---

* Les deux arpents du cimetière ayant, par oubli sans doute, été omis dans le testament de M. MacDonnell, ne furent point livrés : on dut les acheter.

† Nous tenons à avertir encore une fois le lecteur que nos citations des notes que nous trouvons dans les archives ne sont pas textuelles. Dans le cas actuel nous avons abrégé un document assez diffus et nous l'avons complété avec une seconde note qui, autrement, eut fait double emploi ; c'était le seul moyen d'utiliser des papiers écrits à la hâte et sans arrière-pensée littéraire.

M. Ginguet agrandit la chapelle et en tourna la façade sur le chemin, ce qui lui donna un bien meilleur aspect, puis il finit complètement le presbytère et cultiva les dix arpents de l'église de façon à les mettre en bon rapport. Bref, en 1869, Monseigneur put écrire cette note satisfaisante : " La mission de La Passe est enfin, grâce à Dieu, sortie des peines des commencements et peut soutenir son curé."

En 1872 (21 février) nous trouvons une dernière observation de l'évêque sur la Passe et ses missions. " La Passe augmente. Qu'on économise pour y construire une grande et belle église. Comme le fort Coulonge et tout le pays de l'autre côté de l'Ottawa augmentent aussi, nous leur accordons deux missions : l'une à deux milles (Coulonge) et l'autre à vingt (Bois-Francs). M. Ginguet s'y rendra tous les deux mois et y passera huit jours chaque fois.

SAINT-PIE D'OSCEOLA.

Après le départ de M. de Saunhac, curé de la Passe (1864) la desserte d'Osceola passa à M. Byrne, missionnaire d'Eganville, qui la garda jusqu'en 1876.

Osceola était estimée par l'évêque d'Ottawa, en 1863, une mission excellente ; elle comptait déjà quatre-vingt-quinze familles. Comme un bourgeois de chantiers, M. McLaren, promettait deux arpents de terre et cinquante louis en argent si l'on voulait bâtir une nouvelle chapelle près du village, Mgr. Guigues, dont c'était depuis longtemps le désir, exhorta à cette occasion les paroissiens à former sans plus tarder des listes de souscriptions. Ce fut M. Byrne qui exécuta l'entreprise.

Il obtint, en 1867, que M. McLaren effectuât la donation promise. Le nouveau terrain était parfaitement situé, sur le grand chemin et à portée de toute la paroisse. L'église fut construite dans le courant des années 1868 et 1869 et bénite en 1870 par Monseigneur à son retour du concile. Elle était fort coquette quoique de petite dimensions (cinquante pieds sur trente) sans compter la sacristie) bien lambrissée à l'intérieur et complètement

finie. Elle avait coûté quatorze cents piastres. Mgr. Guigues estimait que cette bonne mission unie à celle de Douglas, était dès lors en état de soutenir un prêtre.

SAINT-MICHEL DE DOUGLAS.

M. Byrne, curé d'Eganville depuis le départ de M. Strain (1859) desservit la mission de Douglas jusqu'en 1878.

Dès 1862, après la vente de l'ancienne terre paroissiale qu rapporta cent piastres, ce prêtre zélé se mit à construire sur les dix arpents du village, une nouvelle église en pierre. Cette église n'avait point de vastes dimensions (quarante-neuf pieds sur trente-quatre) ni de belles proportions, les fenêtres étaient trop larges, mais elle était suffisante, solide, et en tout fort convenable. Elle fut bénite en 1863 par Mgr. Guigues quand il n'y avait, pour ainsi dire, que l'ouvrage extérieur d'achevé. Le reste, le clocher, enduits, bancs et mobilier, se fit peu à peu, dans les années suivantes, à la satisfaction universelle et à la grande joie de l'évêque d'Ottawa qui nourrissait toujours la pensée d'unir Douglas à Osceola pour en faire une des meilleures paroisses du diocèse. Douglas comptait, au 1er mars 1869, soixante-dix familles catholiques.

SAINT-JACQUES D'EGANVILLE.

M. Byrne, curé d'Eganville depuis 1859, se préparait à construire une maison, car les chambres qu'il occupait dans le fonds de l'église devaient être démolis pour l'agrandir et fournir de la place à la population toujours croissante. Dans le courant de 1867, il réussit enfin à bâtir un grand presbytère en brique, trés convenable et dont l'unique défaut était de se trouver un peu éloigné de la chapelle. La chapelle, devenue plus vaste, fut garnie de nouveaux bancs et put suffire encore pour quelques années (1869).

Toutefois, en 1874, elle se trouva de nouveau trop petite et l'on dut lui ajouter une aile de soixante pieds sur trente-six qui en doubla la capacité. Ce ne fut point le dernier agrandissement qu'on lui fit, comme nous verrons.

Cependant, M. Byrne, depuis longtemps nourrissait un rêve, celui d'avoir à Eganville une institution religieuse qui servît en même temps de couvent et d'hôpital. Déjà, il avait établi une école séparée, mais il voulait compléter son œuvre. En 1871, il commença à faire signer ses listes de souscription. Le premier qui signa, M. James Bonfield, souscrivit pour quatre cents piastres ; les autres, chacun selon ses moyens, montrèreut une égale générosité. Au comble de ses vœux le bon prêtre donna ordre d'entreprendre les travaux, et l'édifice commencé le 25 août 1872, se trouva complété dans l'automne de l'année suivante. Il était en pierres, à trois étages, et d'une longueur de soixante pieds.

Ce magnifique couvent, une fois terminé, fut donné en propriété aux sœurs-grises d'Ottawa, qui en ont fait un établissement modèle.

M. Byrne a eu plusieurs vicaires : MM. Codey en 1863, Dusserre en 1865, Agnel en 1867, Rivet en 1873, André en 1874 et plusieurs autres dont nous aurons occasion de parler.

Au mois de mai 1861, avait eu lieu à Eganville l'érection du premier chemin de la croix. Le cimetière catholique date du mois de février 1865.

MISSION DE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE GOLDEN LAKE.

La mission de Golden Lake, qui est composée de sauvages et de blancs est desservie à la fois par le curé d'Eganville, et par les RR. PP. oblats qui s'occupent des sauvages. Voici en quels termes le Rév. père Nedelec, dont nous pleurons la perte, raconte l'origine de cette mission : "Jadis les sauvages du Golden Lake, de la Bonne-Chère et de la Madawaska, se rendaient pour leurs devoirs religieux et pour la traite, au lac des Deux-Montagnes, puis au fort William.

"Plus tard, soit négligence soit difficulté de naviguer librement dans des rivières emcombrées de billots, ils s'abstinrent, et on dût monter à eux.

"Nous connaissons les voyages des premiers sulpiciens, les PP. Roupe et Bellefeuille, puis ceux des prêtres séculiers. En 1845, on donna les missions sauvages aux oblats, dont le premier,

le Père Laverlochère, du fort William, Témiscamingue, Abbitibi, Grand-Lac, etc., etc.

" Avant la construction eut lieu en 1872, il y avait deux ans que le service se faisait régulièrement aux indiens dans leur réserve. Le service se tenait dans la maison du vieux capitaine Pizindawate. Le dimanche, on disait la messe dehors à cause des blancs qui venaient y assister. Les RR. PP. Lebret et Poitras les visitèrent deux ou trois fois, dans ces conditions. En 1870, le Père J. N. Nedelec prit en mains la mission. De concert avec M. Byrne d'Eganville et avec l'aide des irlandais, canadiens et sauvages on parvint péniblement à bâtir une chapelle qui est commune à tous les catholiques. Elle est bâtie sur la réserve des sauvages, et malgré les promesses formelles du gouvernement on n'a point encore d'autres titres de propriété.

" Mgr. Duhamel y fit une première visite en automne 1874. Mgr. Lorrain une seconde l'automne de 1883."

SAINTE-MARIE DE BRUDENELL.

La paroisse de Brudenell dépendit d'abord d'Eganville. En 1860 M. Byrne y commença la construction d'une petite chapelle en bois fort convenable, pour les colons qui s'établissaient en grand nombre sur l'Opéongo Road. Mgr. Guigues tout en la trouvant belle, regrettait qu'elle ne fût pas plus grande, elle n'avait que quarante pieds sur trente, car il augurait bien de cette nouvelle mission qui comptait déjà cent dix-neuf familles. Un terrain de cinquante arpents y était attaché.

Vers la fin de 1862, un prêtre irlandais, M. Patrick Codey, récemment arrivé de son pays, fut envoyé à Eganville en double qualité de vicaire de M. Byrne et de desservant de Brudenell et des pays environnants. Il partit pour les Etats-Unis en 1867. M. Byrne avait commencé à bâtir sur la route de Sébastopol nn presbytère qui ne fut néanmoins terminé que plus tard.

Après le départ de M. Codey, M. James McCormac, récemment arrivé d'Irlande et demeurant chez son frère, M. John McCormac, curé du Mount Saint-Patrick, fut nommé (1er novembre 1867) curé résidant de Brudenell avec mission d'établir cette

paroisse sur des bases solides. Son premier soin fut de terminer et d'aménager le presbytêre, puis il s'occupa de pourvoir au culte d'une façon digne de l'avenir auquel ce canton semblait avoir le droit de prétendre. L'ancienne chapelle était mal située, trop petite et ne valait pas la peine d'être agrandie. M. McCormac en fit donc résolument le sacrifice. Il acheta, de l'autre côté du chemin, un arpent de terre et c'est là qu'il se résolut à bâtir une grande et belle église en pierre. Le travail commença en 1868 et l'édifice fut bénit solennellement par Mgr. Guigues au cours de sa visite pastorale de 1871. Il avait quatre-vingt-cinq pieds de long sur quarante de large et était flanqué de deux petites sacristies. Le prix de cette construction (quatre mille deux cent douze piastres) était bien un peu fort pour ces missions commençantes, mais le vaillant M. McCormac obtint la permission de quêter dans les chantiers, lesquels répondirent généreusement à son appel. Ils lui avaient déjà donné, en février 1871, la somme considérable de neuf cent vingt-huit piastres. Brudenell, Sébastopol et les environs progressaient rapidement. On y comptait, en 1871, deux cent-trente familles, dont cent soixante-cinq pour Brudenell et soixante-cinq pour Sébastopol.

A huit milles environ de Brudenell, l'agent des terres de l'Opéongo Road, M. T. P. French, avait élevé pour les catholiques auxquels il concédait des lots, une petite chapelle en bois. Il paraît que, à cause de certaines disputes qui furent soulevées à son sujet, elle ne fut jamais livrée au culte.

En revanche, non loin de là, au Clontarf's settlement, la messe fut dite pendant quelque temps dans une auberge (1864). Le gouvernement avait bien concédé un terrain, on avait même commencé une petite chapelle, mais la pauvreté et le petit nombre de colons avaient empêché de la terminer. Le Clontarf's settlement fait partie de la mission de Sébastopol.

M. James McCormac plaça successivement deux cloches dans son église.

MISSION DE SÉBASTOPOL.

Au sud d'Eganville, sur l'Opéongo Road, entre Mount Saint-Patrick et Brudenell se trouve le lac Clair dans le canton de Sébas-

topol. Tout ce pays fut ouvert à la colonisation à l'époque de la création du fameux chemin de l'Opéongo. Dès 1859, M. Strain jeta, non loin des bords du lac, un peu en arrière, à l'est, les fondations d'une chapelle qui fut ouverte au culte en avril 1860 par M. Byrne d'Eganville. Le curé de Brudenell en fut chargé dans la suite. Cette première chapelle de Sébastopol a subsisté jusqu'en 1891, quand M. McCormac en a rebâti une neuve en bois et fort belle de l'autre côté du lac sur la rive occidentale. La mission de Sébastopol a progressé jusqu'à nos jours lentement mais sûrement, et le temps n'est pas loin, sans doute, où elle deviendra à son tour une paroisse. Elle compte aujourd'hui une centaine de familles.

SAINT-STANISLAS D'EMMET.—(CANTON DE HAGARTY).

Aux environs de 1870, le flot de l'émigration apporta dans cette partie du pays quelques familles polonaises qui se sont divisées en colonies séparées, celle du canton de Leslie, comté de Pontiac, celle de Renfrew et celle plus considérable du canton de Hagarty, à dix et vingt milles de Brudenell. Ces pauvres gens, à force d'économie et de travail, ont fini par prospérer. Nous en reparlerons plus tard. Mgr. Guigues en comptait, en 1871, une vingtaine de familles dans le canton de Hagarty desservies par M. McCormac de Brudennell.

SAINT-IGNACE DE MAYNOOTH.

A l'extrémité sud du diocèse, dans le canton de McClure, comté de Hastings, s'est établie au milieu des bois, la colonie irlandaise de Maynooth, connue autrefois sous le nom de Doyle settlement. Ces pauvres colons, séparés par trente ou quarante milles de tout prêtre catholique, ont vécu longtemps, on peut dire, sous l'unique protection de la Providence.

Il paraît que le premier missionnaire qui les visita fut le Père Lawlor, du diocèse de Kingston. Il alla à Maynooth trois fois de suite dans les hivers de 1861, de 1862 et de 1863. M. Byrne visita également ce pays une fois à la même époque. Le 4 novembre 1863, son vicaire, M. Codey, vint à Maynooth, y dit la messe et fit

le mariage de John Lynch avec Julian Ryan. M. Codey desservit Maynooth et le Kavanagh settlement, près de Bancroft, pendant deux ans et demi, c'est-à-dire qu'il y fit la visite annuelle. C'est lui qui commença la chapelle de Maynooth.

A partir du mois de février 1865, M. James McCormac prit la charge des missions de Maynooth, de Cumberbere et de Bancroft qu'il visita régulièrement deux fois chaque année pendant quinze ans, sans compter les visites extraordinaires qu'il faisait lorsqu'il était appelé aux malades. C'était un voyage plein de fatigues et parfois même de dangers que d'aller à cheval à travers la montagne et la forêt par des sentiers à peine tracés, à de si longues distances.

Depuis 1881, les habitants de cette mission ont eu enfin le bonheur de posséder un prêtre résidant.

On comptait, en 1871, soixante familles dans la mission de Maynooth.

SAINT COLOMBA DE PEMBROKE.

Nous avons laissé, en 1860, la paroisse de Pembroke sous la direction du Rév. M. Gillie, marchant paisiblement à un brillant avenir. Pendant l'hiver de 1865, Mgr. Guigues visita de nouveau cette paroisse et constata avec une joyeuse surprise que c'était déjà une ville naissante. Tout y prospérait, le presbytère était complètement achevé. Deux ans plus tard, (février 1865) le village de Pembroke comptait déjà à lui seul soixante-quinze familles catholiques. En 1867, Pembroke est qualifié ville par Mgr. Guigues qui autorise l'achat d'un terrain pour un nouveau cimetière.

Cependant, M. Gillie méditait le projet de fonder un couvent dans sa paroisse. Sur ses instances, les sœurs-grises d'Ottawa lui envoyèrent (3 mai 1868) trois religieuses de mérite, les SS. Kirby, Whelan et Louise. M. William O'Meara avait acheté en leur nom l'ancienne résidence d'un ministre anglican qui se trouvait en face de l'église catholique où elles s'installèrent. Elles commencèrent aussitôt à faire la classe dans l'école séparée qui

avait été bâtie en 1864 sur un terrain de trois arpents acheté à cet effet, et ne tardèrent point à s'attirer les sympathies de toute al population catholique.

L'œuvre prospérant, trois autres sœurs vinrent s'adjoindre aux premières et le pensionnat de Pembroke fut ouvert.

Sur ces entrefaites, M. Gillie mourut (15 juillet 1868) Le corps de ce premier pasteur repose maintenant dans la cathédrale et une inscription témoigne du profond souvenir qu'il laissa.

Après sa mort, un jeune prêtre, M. Thomas Caron, fut envoyé temporairement à Pembroke (28 juillet--22 septembre) jusqu'à la nomination de M. Olivier Boucher, ancien curé de Ripon (1er octobre 1868).

A cette époque, un grand changement se faisait à Pembroke. La population affluait mais elle se portait toute de l'autre côté du Musk-Rat River, dans la haute-ville ou upper-town, si bien que sur un total de six cent soixante-dix catholiques on n'en comptait plus que soixante-cinq dans le vieux quartier. D'un autre côté, le temps était venu de construire la grande église de pierre si longtemps projetée. Dans ces conjectures, on se détermina sagement à suivre le mouvement général et à abandonner l'emplacement de la vieille chapelle. Un vaste terrain dans la plus belle partie de la haute-ville fut donc acheté et dès l'automne de 1872 on jeta les fondements du nouveau temple.

Ce ne fut point M. Boucher qui présida à cette grande entreprise, il n'en vit que les commencements. Parti pour les Etats-Unis, il fut remplacé, le 21 septembre 1872, par M. Jouvent, curé de Buckingham. L'église fut livrée au culte au mois de mai 1874, mais en 1876 seulement on put faire les enduits de ce bel édifice.

Un jeune prêtre irlandais, M. Stenson fut envoyé pendant quelque temps (1872) vicaire à Pembroke.

Les religieuses comme c'est naturel, avaient suivi l'entraînement général. Un généreux citoyen leur donna, à côté de l'église future, deux lots de ville. Elles en achetèrent 4 autres (12 avril 1871) et dès 1872, elles purent s'installer dans un

couvent magnifique qui leur a coûté dix-sept mille piastres et qui est certainement un des plus beaux de leur communauté.

Nous verrons plus tard comment leur ancienne résidence fut transformée en hôpital.

C'est ainsi qu'à Pembroke la paroisse et la ville marchaient de pair dans la voie du progrès.

Il y avait, en février 1872, à Pembroke deux cent quatre-vingts familles catholiques sans compter la petite mission des Joachims fondée à 30 milles en haut de la rivière qui en possédait déjà cinquante-huit. Les zélés catholiques de la paroisse voulant contribuer de tout leur pouvoir à la construction du nouvel édifice avaient fait monter la vente des bancs, cette année, à la somme considérable de douze cent trente-neuf piastres.

Pendant l'administration de M. Boucher, M. Ryan, propriétaire de la grande ferme de Rockliffe sur le haut de l'Ottawa, avait construit une petite chapelle fort convenable pour l'usage de quelques familles catholiques de cette localité. Lorsque M. Ryan vendit sa propriété il eut soin de bien spécifier que sa chapelle resterait réservée au culte catholique. Le prêtre y est toujours bien reçu, mais on a regretté longtemps, néanmoins le départ de cette excellente famille.

Les deux missions de Rockliffe et des Joachims sont desservies depuis longtemps par les RR. PP. Oblats de Mattawa.

SAINTE-ANNE DE MATTAWA.*

Cette florissante petite ville de deux mille âmes, établie au confluent de la Mattawan et de l'Ottawa, date d'hier à peine et semble appelée à un brillant avenir.

Il y a un demi-siècle, on ne connaissait ce lieu que par son important poste de la compagnie de la baie d'Hudson, établie tout d'abord sur la pointe McCraken pour le commerce des fourrures et par le séjours qu'y faisaient nécessairement tous les voyageurs des grands lacs et des pays d'en haut. C'est là qu'ils quittaient

---

* *Histoire de Mattawa*, par le Père Simonet, O. M. I., publiée dans le journal *La Sentinelle* de Mattawa, 1895.

l'Ottawa pour remonter par la Mattawan jusqu'au lac Nipissing d'où ils descendaient la rivière Française jusqu'à la baie Georgienne.*

Dès 1859, les premiers chantiers atteignirent la Mattawan et le lac Kippewa suivis de près et visités par les PP. Déléage et Pian qui faisaient alors mission chez les sauvages du Témiscamingue et de la baie d'Hudson. Désormais, Mattawa et ses chantiers furent l'objet d'une visite annuelle. En 1860, le Père Déléage y passa ; en 1861 ce fut le tour du Père Pian ; le Père Lebret visita régulièrement ces parages de 1862 à 1865 ; l'année suivante, le Père Guéguen fut chargé de ces chantiers ; en 1867, il y revint accompagné du Père Lebret. Leur résidence était au Témiscamingue sous le supériorat du Père Pian.

L'année 1868 arriva à Mattawa un missionnaire destiné à devenir célèbre chez les sauvages, le Père Nédelec, venu du Labrador.

En 1869, ce religieux entreprit son premier voyage à la baie d'Hudson, tandis que le Père Poitras, qu'on peut appeler à juste titre le fondateur de Mattawa, fit son apparition. C'était l'heure choisie par la Providence pour la naissance de la ville.

Dès 1863, le Père Lebret avait jeté les fondements d'une chapelle. Il avait choisi sur la rive nord de la Mattawan et non loin du fort de la compagnie, un site admirable connu aujourd'hui sous le nom de Rosemount d'où l'on domine l'Ottawa et tout le pays d'alentour. C'est sur cette colline que fut élevée la première chapelle catholique et que se trouvent aujourd'hui les magnifiques

---

* LETTRE DE M. DUPUY EN 1836, SUR MATTAWA.

......" Nous nous mîmes en frais de gagner Mattawa. En chemin, nous fûmes reconnus par deux familles du lac des Deux-Montagnes hébergées dans une maison de chantier. Rien ne saurait égaler la joie de ces pauvres gens à la vue de leur ancien Père, M. Bellefeuille. Ils tombaient à genoux pour lui demander sa bénédiction. Apprenant que nous devions coucher à Mattawa, ils voulurent nous y suivre. Il n'y avait dans ce poste qu'une chaumière et qu'un petit hangar appartenant à la compagnie, et à un demi-arpent de là, une maison de chantier assez bonne. En y arrivant, M. Bellefeuille se mit à instruire les sauvages et M. Dupuy remonta jusqu'à la fourche de la petite rivière qui vient du côté du lac Nipissing. Il y trouva des gens en chantiers à qui il annonça que le lendemain ils pourraient entendre la messe à Mattawa. Ils s'y rendirent au nombre de douze à quinze. M. Dupuy célébra la messe à laquelle assistèrent trente à quarante personnes."

monuments religieux qui font l'orgueil de Mattawa. Quatre arpents de terre y furent concédés par le gouvernement à la mission. A côté de l'ancienne chapelle se trouvaient jadis le cimetière catholique et le cimetière protestant. Ces cimetières, comme la chapelle elle-même, ont disparu pour faire place aux nouvelles constructions.

La chapelle, commencée au printemps, fut bénite le 6 août 1864 par Mgr. Guigues en personne qui donna trois jours de mission aux voyageurs.

Personne n'habitait alors à Mattawa, mais à l'occasion du voyage de l'évêque, trois représentants de races diverses vinrent s'y établir : un canadien, M. Noé Timmins, y construisit une hôtellerie, un anglais, M. John Bangs, ne tarda point à le suivre, et enfin, l'ancien seigneur de ces contrées, le sauvage Amable Dufond bâtit définitivement sa hutte sur la pointe du rivage.

Le 26 octobre 1869, le Père Nédelec descendit du Témiscamingue à Mattawa pour fonder une résidence dans ce poste qui ne comptait encore que quatre habitants. Il passa l'hiver dans une maisonnette que lui prêtait M. Timmins, à côté de son hôtel. Pendant trois ans, ce généreux chrétien fournit gratuitement leur nourriture aux missionnaires. Le sauvage Amable Dufond, de son côté, prêtait la meilleure chambre de sa maison pour qu'on y dît la messe tous les jours, excepté le dimanche. Ce jour-là, on traversait la rivière en bateau et l'on montait à la chapelle.

En février 1870, le Père Guéguen, l'émule du Père Nédelec et l'apôtre des sauvages des sources de l'Ottawa et du Saint-Maurice descendit à son tour à Mattawa et vint s'installer auprès de son confrère qu'il aida à terminer la chapelle.

On comptait, à la fin de cette année dans le vaste territoire qui s'étend de Bisset's creek au lac Nipissing, quatre-vingts familles dont cinquante-cinq catholiques et près de deux mille hommes de chantiers.

Le Père Nédelec passa seul l'hiver qui suivit, mais au printemps de 1871, pendant qu'il faisait sa tournée chez les sauvages,

les PP. Guéguen et Poitras descendirent du Témiscamingue et visitèrent les chantiers.

L'année 1871 fut pour Mattawa le commencement d'une ère de progrès. En été, un système de bateaux à vapeur fut établi sur chacun des lacs de la rivière, et l'hiver un service de diligences fut organisé.

Deux écoles furent ouvertes à cette époque. Celle des anglais ne comptait que cinq enfants, celle des catholiques, plus prospère, en avait trente. Le Père Nédelec (septembre 1871) en fut le premier instituteur. Il cumulait les fonctions de maître d'école, de missionnaire et de curé. Une vieille cuisine lui servait de presbytère, de chapelle pour la semaine, de salle de classe et de dortoir, dortoir qu'il partageait d'ailleurs avec deux hommes engagés de M. Timmins. C'est ainsi qu'il passa l'hiver de 1871-1872, tandis que ses deux confrères visitaient les chantiers.

L'année 1872 vit la région du Nipissing érigée en district et organisée judiciairement : un juge, M. Doran, fut nommé et Mattawa eut deux magistrats, MM. McDonald et Timmins. Ce même été, une résidence pour les Pères fut enfin construite. Elle était placée en bas, sur la pointe, au pied du pont actuel du chemin de fer du Témiscamingue. Le site choisi avait l'inconvénient de se trouver en deça de la Mattawan de l'autre côté de la chapelle où l'on ne pouvait encore dire la messe que le dimanche. La bâtisse avait 40 pieds sur 22. Elle servit d'abord de presbytère, ensuite d'école, enfin d'hôpital jusqu'à ce qu'elle devint la proie des flammes.

En 1873, les PP. Poitras et Guéguen continuèrent à visiter les chantiers. Quant au Père Nédelec, il renonça au métier d'instituteur et fonda une école publique ou 40 enfants, catholiques et protestants, se réunirent sous la houlette d'une maîtresse catholique, Mlle Gun (11 octobre 1873). La classe se faisait dans une salle du presbytère, lequel fut complètement achevé ce même été.

Les deux années 1874 et 1875 furent une époque de crise pour les chantiers. Cependant la population s'accrut quelque peu. Le

district de Mattawa comptait en 1875 six cents habitants dont cinq cents catholiques, sans compter la population flottante qui était de trois mille voyageurs.

Nous terminerons ce chapitre, comme tous les autres, par le tableau comparatif des recensements de 1861-1871.

RENFREW-NORD ET SUD.

	Canadiens-français.	Irlandais catholiques.	Total catholiques.	Protestants.	Population totale.
1861....	1,139	7,430	8,569	11,756	20,325
1871....	2,882	8,177	11,059	16,918	27,977



CHAPITRE XIX.

COMTÉ DE PONTIAC.—1861–1874.

MISSION SAINT-CLAUDE DU TÉMISCAMINGUE.*

NOUS avons raconté dans des chapitres précédents, l'histoire des premières missions chez les sauvages du nord et la fondation des deux chapelles du Témiscamingue et d'Abbitibi que les missionnaires oblats visitaient régulièrement tous les ans.

En 1862, le Père Pian obtint du supérieur-général de sa congrégation, le T. R. P. Fabre, à Paris, la permission d'établir enfin au Témiscamingue une résidence permanente d'où les missionnaires pourraient plus facilement surveiller leurs sauvages néophytes et les amener par degrés à la civilisation. Cette permission accordée combla de joie non seulement les missionnaires, mais aussi les évêques de la province de Québec qui bénirent l'entreprise du Père Pian et lui promirent leur protection.

Le Père Pian s'établit dans l'Ontario sur un détroit qui n'a en cet endroit qu'un quart de mille de largeur, en face du fort de la compagnie de la baie d'Hudson lequel se trouve, avec l'ancienne chapelle de M. de Bellefeuille et le cimetière, dans la province de Québec. C'était le 11 mai 1863. "Avec l'aide des sauvages, écrit ce bon Père, et quelques fois des commis du poste de la compagnie, une petite résidence, mesurant huit mètres sur six, se

* Nous avons tiré tout ce qui regarde le Témiscamingue de deux ouvrages : *A la Baie d'Hudson*, par M. l'abbé Proulx et *L'Histoire du Témiscamingue*, par un Père oblat, en cours de publication dans le journal *La Sentinelle*, de Mattawa.

trouva terminée et en état de recevoir les Pères Lebret et Mourier le 12 octobre 1863, jour où nous sommes entrés dans cette nouvelle demeure. Pour tout meuble nous n'avions qu'un banc ; nous couchions sur le plancher, les pieds tournés vers la cheminée, sans crainte de faire une chute. Si sainte Thérèse avait visité notre maison, elle n'y aurait certainement rien trouvé de contraire à la pauvreté."—Lettre du Rév. Père Pian, 1er mars 1864.

" En 1864, au mois d'août, Sa Grandeur Mgr. Guigues, évêque d'Ottawa, voulut bien venir bénir cette nouvelle résidence et en même temps donner la confirmation aux sauvages qu'évangélisaient les Pères.

" Après le départ de Sa Grandeur, le Père Pian ne resta pas les bras croisés. Avec un petit sauvage et le vieux l'Ecrevisse qu'il avait engagé cet automne, il réussit à faire des billots, à scier de la planche et à travailler si bien la nouvelle allonge que, le 25 mars 1865, il y avait une autre chapelle dans le haut de la nouvelle pièce. L'autel et le tabernacle étaient prêts. Le dimanche (28 mars) les Pères célébrèrent pour la première fois le saint sacrifice de la messe dans la nouvelle chapelle.

" Mais les Pères ne se bornaient pas à améliorer le côté matériel de leur mission. Ils savaient qu'ils avaient des âmes ignorantes à instruire, des orphelins à recueillir, des malades à soigner. Pour cela ils leur fallait des coadjutrices, des sœurs de charité, Dans ces conjectures, le Père Pian s'adressa à Mgr. Guigues. Le bon Dieu couronna ses efforts et en 1866, le 17 octobre, il eut la consolation en revenant d'Ottawa, de ramener avec lui les deux bonnes sœurs-grises, sœurs Raisenne et Vincent. Dès leur arrivée il fallut s'occuper de construire une nouvelle demeure. Le Père Pian se mit aussitôt à l'œuvre pour préparer le bois de la maison neuve qu'il fit élever dans le courant de l'été.

" Cette maison mesurant trente pieds sur ving-neuf, une fois achevée devint la résidence des Pères qui laissèrent à la disposition des Sœurs celle qu'ils occupaient auparavant.

" Le Père Mourier rentra à Ottawa en 1865. Deux ans plus tard (1867) le Père Lebret fut changé, et à sa place, le Père Laverlochère fut envoyé à ce poste du Témiscamingue, témoin de ses

premiers exploits, et qui devait être maintenant témoin de ses souffrances patiemment supportées et de sa pieuse mort. Avec lui arrivèrent du Labrador et du Saint-Maurice, les PP. Nédelec et Guéguen qu'on peut nommer, à juste titre, les apôtres des Sauvages dans le diocèse."

Au mois de mars 1869, le Père Poitras, futur supérieur de Mattawa, arriva à son tour au Témiscamingue ; le Père M. Prévost l'y suivit, le 21 mai 1873.

Tels furent les commencements de la grande mission du Témiscamingue dont l'importance future comme centre d'un mouvement de colonisation ne saurait trop être appréciée.

SAINT-PAUL-ERMITE DE SHEENBORO.

Nous avons vu qu'en 1860, les habitants de Sheen, dans l'espoir d'avoir un prêtre résident, s'offraient à bâtir immédiatement une église à la place de leur vieille chapelle. Leur zèle tomba vite. Commencée en 1861, dans un site malheureusement mal choisi et trop bas, la nouvelle église n'avança point. Dans sa visite de 1863, Mgr. Guigues constata que les travaux étaient suspendus et menaça les catholiques de les priver de sa présence jusqu'à l'achèvement de l'édifice. En même temps, pour les encourager, il leur offrit de vendre cent arpents de la terre qui lui appartenait et d'en affecter le prix à l'entreprise. Les choses en restèrent là, les travaux furent abandonnés, et il semble que Mgr. tint sa promesse, car pendant plusieurs années nous ne trouvons aucune note de lui sur cette mission.

Enfin, l'ardent désir d'avoir un prêtre triompha de l'apathie des citoyens de Sheen. En 1870 et 1871, l'église depuis si longtemps commencée, fut reprise et terminée. Elle était peu considérable, soixante pieds sur trente-quatre, mais bien finie à l'intérieur, et suffisante pour la population. Des quinze cents louis qu'elle coûta, Mgr. Guigues en fournit cent pour sa part, qu'il eut de la vente de son lot de terre, et le reste fut payé par souscriptions, de sorte que la mission se trouva, dès l'abord, libre de dettes. On comptait alors cent familles à Sheen.

Les gens s'engagèrent à construire immédiatement une sacristie et un beau presbytère si l'évêque voulait leur envoyer un prêtre. Monseigneur accepta leur engagement ; le Rév. M. Meehan, irlandais, récemment ordonné à Ottawa, fut nommé premier curé résidant de Sheenboro, septembre 1872 ; et il n'eut point de difficulté à faire tenir aux habitants leur promesse. La sacristie fut bâtie en 1872 et le presbytère, dans le courant de l'année suivante. M. Meehan, d'ailleurs n'occupa point longtemps ce poste ; le 1er août 1874, M. Shalloe, curé de Chelsea, lui succèda dans la petite mais excellente paroisse de Sheenboro où il devait rester jusqu'à sa mort, 1896.

SAINT-ALPHONSE DE LIGORI DES ALLUMETTES.

Sous la paisible administration de M. Lynch, la vieille et belle paroisse des Allumettes vit s'écouler les années sans qu'aucun incident marquant fut consigné dans son histoire.

Voici la liste des vicaires qui se succédèrent aux Allumettes :

M. Barth. Casey, 5 mai 1862, septembre 1863.

M. Phil. Maurel, 22 septembre 1863, 1er mai 1864.

M. Olivier Boucher, 14 juillet 1864, 18 août 1865.

M. D. J. Lavin, 1er septembre 1865, 4 novembre 1866.

M. J. Towner 26 juin 1870-14 mai 1871.

M. O. Marcellin 21 mai 1871-7 juillet 1872.

A partir de cette époque M. Lynch se trouvant déchargé de la plus grande partie de ses missions, Sheenboro et le haut de la rivière, déclara n'avoir plus besoin de vicaire.

Mgr. Guigues constatait dans ses différentes visites que l'église se dégradait rapidement, mais la dette était encore considérable, quinze cent quatre-vingt-cinq piastres, en 1869, il recommandait la plus stricte économie et ne donnait son consentement qu'aux réparations les plus urgentes.

MISSIONS DU FORT COULONGE ET DES BOIS-FRANCS.

* " Le terrain de l'église du fort Coulonge est dû à la générosité de Patrick Davis, hôtelier de Coulonge ; il mesure un

---

* Extrait textuellement du rapport de M. LeMoyne, curé de la Passe.

arpent de front sur un arpent et un quart de profondeur. Tel qu'enclos aujourd'hui, ce terrain est loin d'avoir la largeur donnée." Patrick Davis contribua également un demi-arpent pour le cimetière.

Dans sa visite à la Passe (21 février 1872) Mgr. consentit à la construction de deux chapelles pour deux missions, dont une à la distance de deux milles de la Passe (Coulonge) et l'autre, à la distance de vingt milles (Bois-Francs) mais il mit pour condition que les catholiques viendraient prendre le curé à la Passe et le ramèneraient ensuite.

" Après avis public, il se tint une assemblée publique des habitants de Mansfield et de Pontefract unis, car ces deux cantons sont unis pour fins municipales et scolaires ; cette assemblée tenue chez Pat. Davis, le 8 février 1873, nomma un comité de construction pour bâtir l'église de Coulonge. Les membres du comité s'obligèrent, sous la pénalité de cent dollars, individuellement, à faire tout leur possible pour conduire l'œuvre à bonne fin. Il fut convenu que chacun devrait signer, selon sa générosité, un billet payable en trois ans, à partir du 30 avril 1874. Plusieurs n'ont guère fait honneur à leur signature."

L'église, toutefois, ne fut construite qu'en 1876. Nous n'avons donc pas à en parler davantage ici.

Comme on le voit, Coulonge et les pays environnants étaient desservis par le curé de la Passe.

SAINTE-ANNE DU GRAND CALUMET.

Nous avons laissé en 1860, le Rév. M. Ouellet aux prises avec les difficultés de la construction d'une grande église. Pendant sept ans il se débattit inutilement contre l'obstacle invincible de l'indifférence de ses paroissiens. Dans chaque visite pastorale Mgr. Guigues ne manquait pas de témoigner le chagrin que lui faisait éprouver l'attitude d'une mission si ancienne et déjà florissante. En 1862 les travaux avaient été interrompus. En 1864 et en 1865 les temps étaient trop durs pour qu'on pût rien faire. En 1867, l'ancienne église s'écroulait et l'on se croyait incapable d'en faire une nouvelle.

Dans ces conjectures désespérées, M. Ouellet prit un grand parti (février 1869). Il offrit à la paroisse de lui prêter huit cent louis sans intérêts. Cette générosité vint à bout de tous les obstacles. Les travaux recommencèrent au printemps, et, le 23 septembre 1869, Mgr. Guigues fit enfin la bénédiction solennelle de cette église, qui fut considérée longtemps comme une des plus belles du diocèse.

Ce ne fut toutefois que deux ans plus tard (en 1871) qu'elle fut complètement terminée à l'intérieur. Elle avait coûté cinq mille six cent cinquante-cinq piastres. Mgr. Guignes décida que chaque année trois cents piastres seraient prélevés sur la vente des bancs pour rembourser par amortissement le dévoué M. Ouellet.

SAINTE-ÉLISABETH DE VINTON.

Nous savons peu de choses sur l'histoire de Vinton qui était toujours desservie du Calumet. En 1863, Mgr. Guigues constate un accroissement lent mais régulier dans la population. En 1865, il signale les travaux considérables effectués dans la chapelle et l'achat d'une cloche. Le 19 février 1869, il compte quatre-vingt-dix familles à Vinton. Comme les habitants demandaient instamment un curé résidant, Mgr. leur en promet un pour l'année suivante à la condition que dès maintenant ils fassent des fondations en pierre à la chapelle et l'allongent de trente pieds, et que l'année suivante ils construisent un presbytère. Il leur promet lui-même deux cents piastres. Il pense que cette petite mission, unie avec Leslie et aidée par la quête des chantiers, sera de force à entretenir un prêtre. Il avait songé autrefois à transformer la chapelle en presbytère. Il croit maintenant qu'il est d'une économie mieux entendue d'en construire un de toute pièce. La chapelle, agrandie et réparée, sera bonne encore pour vingt ans.

Le presbytère, toutefois, ne se bâtit point si vite que Mgr. espérait, car nous voyons qu'en 1871 il accorde de nouveau l'autorisation de le construire et que lors de la première visite de Mgr. Duhamel en 1875, il n'était point fait encore. On attendait naturellement pour leur envoyer un prêtre que les habitants eussent donné des preuves effectives de leur bonne volonté.

MISSIONS DE LESLIE ET DE THORN.

Rattachées à Vinton et au Calumet avec lesquels elles communiquent que par d'âpres sentiers de montagnes et de forêts, s'étendent vers le nord les deux pauvres missions de Leslie et de Thorn. Leslie est tout canadien, sauf une vingtaine de familles polonaises qui sont remarquable par la vivacité de leur foi. Cette mission qui renfermait, en 1869, soixante familles catholiques, était déjà malheureusement troublée par huit familles d'apostats ou suisse qui y entretenaient le mauvais esprit. Mgr. Guigues craignant le danger de perversion pour les autres dans une région si éloignée et si abandonnée, acheta un lot de terre sur lequel il bâtit, en 1871, une chapelle qu'il bénit l'année suivante quoiqu'elle ne fut terminée qu'à l'extérieur.

Thorn commençait à peine à se peupler de colons irlandais. Dès 1869, Mgr Guigues pensait à leur donner une chapelle. Ces cantons étaient desservis régulièrement par M. Ouellet.

SAINT-JACQUES DU PORTAGE-DU-FORT.

L'histoire du Portage-du-Fort est courte et peu consolante. Ce village devait sa vie à la navigation de la rivière. La construction des deux lignes de chemin de fer du Pacifique et du Pontiac et la diminution du commerce du bois carré que l'on descendait en cages et qui entretenait tant de navigateurs au Portage, ont éte pour lui une cause de décadence irrémédiable. Lorsque, en 1861, M. O'Malley succéda à M. Bouvier dans cette paroisse, le nombre des catholiques canadiens et irlandais se balançait. Depuis, dans chacune de ses visites, Mgr. Guigues se bornait à constater tristement le départ de quelques familles et la décadence graduelle de ce pays.

Au mois d'octobre 1868, M. O'Malley fut nommé curé de Huntley, et fut remplacé au Portage par un jeune français, M. Agnel, qui desservait alors la mission d'Embrun. M. Agnel résida au Portage jusqu'en 1877, on lui doit quelques embellissements à l'intérieur de l'église.

SAINT-EDOUARD DE BRISTOL.

Deux notes de visite de Mgr. Guigues, voilà les uniques documents que nous possédions sur cette petite mission que desservait le curé du Portage.

La première est datée de 1863. Elle donne les dimensions de la chapelle, quarante-deux pieds sur trente-six. La chapelle était finie à l'extérieur, et pourvue à l'intérieur d'une petite galerie ; on était à construire une sacristie. L'esprit des catholiques était bon, mais malheureusement, il n'y avait aucun espoir d'agrandissement possible, les terres étant toutes occupées.

La seconde note, de l'hiver de 1872, nous apprend que la chapelle est complètement terminée, mais que la mission, au lieu d'augmenter, diminue. On constate un courant prononcé d'émigration, non seulement des catholiques mais encore des protestants.

QUYON AUTREFOIS SAINTE-BRIGITTE D'ONSLOW ET DE PONTIAC.

Nous avons vu en quel état d'abandon se trouvait l'église d'Onslow, lorsque Mgr. Guigues, ne voulant plus qu'on y offrît le saint sacrifice, en retira le curé résidant (1863). M. McDonagh profita de ces changements pour quitter le diocèse, et l'évêque envoya à sa place, M. Casey, vicaire des Allumettes (septembre 1863) avec ordre de s'installer dans le village de Pontiac. Quant à Onslow, le père Molloy, de la cathédrale, en fut chargé temporairement, avec mission de faire payer par les habitants les dépenses considérables que M. McDonagh avait faites pour la paroisse. Ce Père réussit si bien, que dès l'année suivante, l'église était enfin terminée, du moins à l'extérieur, et qu'il en pouvait remettre la desserte à M. Casey.

En 1867 seulement, furent posés les bancs dans l'église d'Onslow. A cette même époque, le presbytère fut remis en bon état. Ce canton avait subi une crise grave ; beaucoup d'habitants avaient abandonné leurs terres, mais dès lors, la plupart étaient revenus. Une ère de bien-être relatif commençait pour ces pauvres catholiques.

En février 1872, Mgr. Guigues eut enfin la satisfaction de constater que la mission d'Onslow était sorti d'embarras et faisait vivre honorablement son curé.

Nous avons dit que M. Casey s'était installé dans le village de Pontiac. Il habitait une maison dont on ignorait le propriétaire, car le chemin de fer de Pontiac et les héritiers de M. Egan prétendaient également à ce titre. Comme la chapelle commencée jadis par M. McFeely n'était pas terminée, M. Casey dit la messe dans sa maison, l'hiver, jusqu'en 1868, époque où il parvint enfin à la mettre en état de servir au culte. Cette chapelle avait quatre-vingts pieds de longueur sur une largeur de quarante.

Cependant le village de Quyon grandissait, et s'embellissait de plus en plus, et tout faisait prévoir qu'il serait choisi, tôt ou tard, pour la résidence du prêtre. On se préparait, en 1872, à bâtir une petite chapelle sur un terrain de deux arpents donné par M. Lyons.

Nous terminerons ce chapitre par le tableau comparatif des recensements de 1861 et de 1871 :

	Canadiens.	Irlandais catholiques.	Total catholiques.	Protestants.	Population totale.
1861....	2,422	5,328	7,750	6,375	14,125
1871....	3,455	5,307	8,762	7,048	15,810

Comme on le voit, l'augmentation de la population pendant cette décade, quique lente, s'est effectuée en faveur des canadiens-français.



CHAPITRE XX.

COMTÉ D'OTTAWA. 1861-1874.

SAINT-PAUL D'AYLMER.

MONSIEUR Michel avait à peine terminé l'église d'Aylmer en 1862, qu'il se mit à construire une grande sacristie (1863-1864). Cette sacristie fut beaucoup plus belle que l'église. Dans sa visite de la même année, Mgr. Guigues témoignait sa satisfaction de l'heureux achèvement des travaux et de l'état de prospérité de la paroisse. La population canadienne augmentait visiblement, et la dette en janvier 1865, ne s'élevait qu'à seize cents piastres.

M. Michel résolut alors de bâtir un grand couvent de religieuses pour l'instruction des jeunes filles. Après bien des efforts des déboires et de grosses dépenses personnelles, il réussit à élever un établissement digne d'une grande ville par ses vastes dimensions et la beauté de sa structure. Cette immense bâtisse était à peine terminée, qu'elle devint la proie des flammes, sans qu'on ait pu jamais découvrir la cause de l'incendie (1867). Heureusement les murailles restèrent debout. M. Michel criblé de dettes et abreuvé d'amertumes, n'eut peut-être jamais été capable, à lui seul, de reconstruire l'édifice, mais la Providence l'aida. Il céda le couvent ou plutôt les murailles du couvent, pour un prix raisonnable, aux sœurs-grises d'Ottawa (1868) qui s'empressèrent de relever l'édifice en quelques mois, tandis que lui satisfaisait ses créanciers. Ce couvent qui est fort bien tenu, a rendu à la petite

ville d'Aylmer des services dont on n'a point de peine à se rendre compte, pour peu que l'on connaisse cette paroisse. Les jeunes filles et les mères de familles y font preuve, en effet, d'une éducation et d'une piété tout-à-fait au-dessus de l'ordinaire et qu'on ne trouve pas à un égal degré dans beaucoup de villes plus considérables. Les sœurs restèrent logées pendant deux ans dans une maison de location, près de l'église, jusqu'à ce qu'elles pussent entrer, en 1870, dans leur couvent, lequel, d'ailleurs, ne fut terminé qu'en 1872.

M. Michel aurait voulu doter sa paroisse d'une institution aussi avantageuse pour les jeunes gens que l'était le couvent pour les jeunes filles. Il appela donc à Aylmer trois frères de la congrégation de saint Viateur (1867) pour l'installation desquels de fortes sommes furent dépensées. Ces bons frères commencèrent leurs classes avec cent quarante élèves, et s'acquirent promptement l'estime de toute la population. Malheureusement, au bout de quelques années, ils eurent des difficultés avec certains commissaires d'écoles d'autant plus tracassiers qu'ils étaient moins capables, et, pour couper court à leur opposition, ils prirent le parti de s'en aller. Ceci fut une grande perte pour Aylmer qui regrette encore aujourd'hui ces excellents éducateurs de la jeunesse.

Dans le courant de 1867, il fut fait des travaux à l'intérieur de l'église et une cloche magnifique, la même qui existe encore aujourd'hui, fut bénite. En 1872, fut acheté le nouveau cimetière sur le chemin d'Aylmer, pour remplacer l'ancien devenu trop petit. A cette époque, la paroisse était enfin libre de toutes dettes, et Mgr. Guigues déclara qu'il était temps enfin de songer à construire un presbytère et une maison pour le bedeau. M. Michel n'eut point l'honneur de ce dernier travail qui était réservé à son successeur. En effet M. Jouvent, curé de Buckingham, ayant été envoyé à Pembroke, il fut lui-même nommé à Buckingham, 21 décembre 1873, et M. Brunet, curé de l'Orignal, lui succéda à Aylmer.

SAINT-DOMINIQUE D'EARDLEY.

Quoique, depuis 1862, la mission d'Eardley fut dotée d'une petite chapelle, néanmoins, M. Michel, qui était chargé d'une

grande paroisse et parfois même de Chelsea, n'y faisait que de rares apparitions. Ce ne fut qu'en 1872, qu'à raison de la présence d'un vicaire à Aylmer, M. Rivet, un service mensuel et régulier y fut organisé.

Mgr. Guigues ne nous a laissé, pendant cette période de dix années, qu'une note sur Eardley, elle date de l'hiver de 1863 : "Il y a à Eardley une petite chapelle, en bois, de trente-six pieds sur trente, non encore terminée, mais assez propre pour qu'on y dise la messe. J'aiderai ces pauvres gens pour les ornements. Le patron est saint François-Régis. Notre but est d'arrêter les progrès des protestants. Nous avons déjà ici trente-cinq familles canadiennes et sept irlandaises, tandis qu'il y a six ans, on n'y comptait que huit catholiques."

Deux ans plus tard, l'évêque constatait que les progrès d'Eardley s'étaient arrêtés.

NOTRE-DAME DE GRACE DE HULL.

Nous avons parlé, dans un chapitre précédent, de la petite chapelle des chantiers de Hull, qui s'élevait seule au milieu des bois, sur la grève de l'Ottawa, en face du parlement. Il convient de raconter maintenant l'origine de la paroisse et de la ville de Hull.*

Chacun sait que la mort de Philemon Wright et l'ouverture du canal Rideau portèrent un coup funeste à l'œuvre de cet homme extraordinaire. Tandis que Bytown croissait, il ne resta plus de l'autre côté de l'Ottawa, qu'une petite agglomération connue alors sous le nom de village des Chaudières. C'était là que demeuraient les ouvriers de M. Ruggles Wright, l'un des fils de Philemon, qui possédait une scierie sur l'emplacement des manufactures actuelles de M. Eddy.

En 1846, le Père Durocher, qui connaissait les offres généreuses faites, maintes fois, par M. Wright à M. Brady, et qui

---

* Nos sources pour ce travail sont : 1° un document trouvé dans les archives de l'archevêché ; 2° quelques notes de Mgr. Guigues ; 3° un article du *Spectateur*, 1er octobre 1892, intitulé : "Une page de l'histoire de Hull," avec quelques annotations du Rév. Père Lauzon supérieur de la maison des Oblats de Hull. Les archives paroissiales ont disparu dans le grand incendie de Hull, 1888.

avait résolu de construire une chapelle pour les jeunes gens des chantiers, vint demander à cet industriel le terrain nécessaire à cette œuvre. Celui-ci le lui accorda volontiers, à la condition que la chapelle servirait, en même temps aux gens du village et des environs. Le Père Durocher, montant alors sur les cages, fit souscrire par les voyageurs, la somme de mille piastres, grâce auxquelles il put construire, cette année même, l'édifice projeté.

Nous n'avons point à revenir ici sur la description, faite ailleurs, de l'église des chantiers.

Chaque année les PP. Durocher et Brunet venaient de Montréal visiter les bûcherons dans la forêt, chaque printemps ils accueillaient les voyageurs dans leur chapelle. A partir de 1855, croyons-nous, une messe fut dite régulièrement, chaque dimanche, à la chapelle de Hull, soit par les missionnaires des chantiers, soit par des prêtres de l'évêché, soit par des Pères du collège. Vers l'année 1860, un village considérable commença à se former dans ce que nous appelons aujourd'hui la ville de Hull. Ottawa, devenue capitale, employait aux constructions monumentales de son parlement, une foule d'ouvriers qui cherchaient, dans les faubourgs, des logements peu dispendieux ; les florissantes manufactures d'Eddy occupaient aussi un bon nombre de catholiques ; les pouvoirs d'eau des Chaudières étaient utilisés par l'industrie et beaucoup de ceux qui travaillaient dans ces nouveaux moulins étaient des canadiens qui tenaient à demeurer dans leur chère province de Québec. Le Père Frain, * puis le Père Reboul furent chargés de desservir de l'évêché, tous ces catholiques qui affluaient, chaque jour plus nombreux, à la petite chapelle.

En 1868, le Père Reboul voyant s'affirmer de plus en plus les brillantes destinées de Hull, commença, sur les plans de l'architecte Lecours, la construction d'une vaste église en pierre. La forêt s'étendait encore alors tout au nord et au nord-ouest du palais du justice ; elle ne tarda pas a être remplacée par des rues populeuses. L'année suivante (1869) le soubassement du nouveau temple fut livrée au culte, et vers la fin de 1870, Mgr. Guigues, de

---

* Le Père Frain ne résida qu'un an à Ottawa, 1861-1862.

retour du concile, eut la joie de procéder à la bénédiction solennelle de l'église.

Le Père Reboûl n'habitait plus à l'évêché. Depuis quelques mois, il s'était installé avec un compagnon auprès de sa nouvelle église où l'appelait un actif ministère. Le temps était venu pour Hull d'être érigé en paroisse séparée. On lui donna pour limites au sud l'Ottawa, au nord la paroisse de Chelsea, à l'est le ruisseau Leamy, à l'ouest le onzième lot du canton de Hull, en ligne droite depuis l'Ottawa jusqu'aux limites de Chelsea. Quels seraient les desservants de la nouvelle paroisse? Dès le 10 avril 1870, une pétition de deux cent quatre-vingts catholiques avait fait connaître les vœux de la population qui demandaient le maintien de ses fidèles missionnaires.† En conséquence, par décret du 14 novembre 1870, Mgr. Guigues chargea la communauté des Pères Oblats de la desserte de Notre-Dame de Grâce de Hull et lui transmit la propriété des terrains paroissiaux en même temps que la charge des dettes de l'église qui étaient fort élevées. Telle est l'origine de la paroisse de Hull.

Deux ans plus tard, la population augmentant sans cesse et le revenu des bans s'accroissant également, on songea à compléter l'église. Le mur du fond fut renversé, l'église mise à sa longueur normale et les travaux de l'intérieur furent finis.

Les Pères Oblats avaient acquis la partie du terrain vacant à côté de l'église, entre les quatres rues, de manière à posséder tout le carré. C'est là qu'ils bâtirent un vaste presbytère en pierre qui formait avec l'église même un monument d'un magnifique aspect. Ils y entrèrent dans l'été de 1872 après avoir habité pendant deux ans une maison rue Inkerman, sur le lot occupé aujourd'hui par la résidence de M. Simon. Ils avaient acheté également à une certaine distance de la ville, dans la direction de la Gatineau, une vaste propriété de cent arpents, dont une partie fut consacrée à l'érection du grand cimetière. Les Pères oblats de Hull étaient chargés à cette époque de la partie de la ville d'Ottawa

---

† Cette pétition fut faite à la suite d'une mission de jubilé prêchée par le Rév. Père Royer, alors supérieur des oblats à l'évêché. Nous tenons ce détail du vénérable religieux lui-même.

connue sous le nom de Flats, mais la création de la paroisse de Saint-Jean-Baptiste les soulagea bientôt de ce pénible ministère.

La communauté de Hull se composait dès lors (1871) de trois religieux : le Père Sharpeney, supérieur, les PP. Reboul et Phaneuf, auxquels deux autres prêtres furent adjoints, les PP. Marion et Amyot.

C'est de Hull que le Père Reboul, chaque hiver, partait pour aller, avec un compagnon, visiter ses chers jeunes gens des chantiers. Il mourut à la fleur de l'âge, en 1877, à Mattawa, et ses dépouilles mortelles furent transportées dans l'église de Hull.

Les sœurs-grises s'établirent également à Hull dès 1870. Elles ouvrirent dans l'ancienne chapelle, une école où les enfants ne tardèrent pas à affluer. En 1874, le Père Reboul leur fit construire sur la rue Division une résidence qu'elles occupèrent l'année suivante. A peine en possession de leur église, les religieux oblats s'empressèrent de créer toutes les œuvres de piété qui s'imposent dans une paroisse bien tenue : congrégations de Sainte-Anne, de l'Immaculée-Conception, société Saint-Joseph, etc.

SAINT-FRANÇOIS DE SALES DE LA POINTE-GATINEAU.

La paroisse de la Pointe-Gatineau était tombée, vers 1860, dans un déplorable état. Les années suivantes, l'anarchie ne fit qu'augmenter. Tout le monde gouvernait dans l'église, excepté le curé. Les choses en vinrent au point que, le 20 janvier 1864, époque de la vente des bancs, deux individus poussèrent l'audace jusqu'à procéder, de leur propre autorité, à la dite vente, et lorsque M. Ginguet voulut s'interposer, sa voix fut étouffé sous les huées de la populace. En face d'un tel scandale qui rappelait les scènes dont l'église de Bytown avait donné jadis le honteux spectacle, Mgr. Guigues se crut obligé de faire un grand exemple en se réservant à lui seul le droit d'absoudre en confession les coupables.

L'élection des marguillers donna occasion (14 février 1865) à la répétition des scènes aussi déshonorantes pour l'autorité ecclésiastique, et Mgr. Guigues intervenant une seconde fois, se crut obligé de casser le conseil de Fabrique et de remettre l'administration de la paroisse exclusivement entre les mains du curé.

Un tel état de choses était devenu intolérable. M. Ginguet se sacrifia pour le bien des âmes, et remit entre les mains de Mgr. sa démission (24 février 1864). Le 3 mars suivant, il était nommé curé de la Passe.

La Gatineau n'était plus digne de posséder un prêtre résidant. L'évêque d'Ottawa en fit une mission dont il confia la desserte à M. Chaine, curé de Saint-Joseph d'Orléans.

Cette punition dura un an (4 mars 1865-avril 1866) et tout nous donne à penser qu'elle produisit d'heureux effets. Aussi, lorsque, au mois d'avril 1866, M. Dusserre Telmon, prêtre français récemment arrivé, fut appelé à la cure de la Pointe-Gatineau, il fut accueilli avec un esprit bien différent de celui qu'on attribuait partout, dans le pays à ce village.

M. Dusserre demeura huit ans à la Gatineau, jusqu'au 25 août 1874, époque de sa nomination à la paroisse de Mount Saint-Patrick. Il fut alors remplacé par un jeune vicaire de la cathédrale, M. Isidore Champagne, qui occupe encore aujourd'hui ce poste.

On doit à M. Dusserre trois importantes mesures : l'achat d'un cimetière, l'établissement des sœurs-grises et l'agrandissement de la chapelle.

C'est au mois d'août 1872 que les religieuses prirent possession de l'école de la Gatineau. La maison, quoique en bois, est fort considérable, et les sœurs y font la classe à un grand nombre d'enfants.

La population augmentait sans cesse et s'améliorait en proportion de son accroissement. Dès 1869, Mgr. Guigues constatait la nécessité urgente de construire une nouvelle église ou d'agrandir considérablement la chapelle existante.

En mai 1872, on comptait à la Gatineau quatre cents familles, dont quarante irlandaises. Les bancs s'étaient vendus la somme

énorme de treize cent soixante-douze piastres. On se résolut donc à entreprendre les travaux. Seulement, comme la population était composée, en grande partie, de pauvres ouvriers vivant au jour le jour, ont eut peur d'obérer la paroisse, et, au lieu de construire une église de toutes pièces, on se contenta d'ajouter, au fond de la chapelle en bois, un transept et un vaste chœur en pierre, derrière lesquels fut placée l'ancienne sacristie (1873). On espérait que plus tard, la chapelle en bois serait remplacée, à son tour, par un avant à l'église construit dans le même style que le chevet. Nous verrons à quoi devaient aboutir ces calculs inspirés par une nécessité fâcheuse.

SAINT-ETIENNE DE CHELSEA.

M. McGoey était, en 1860, curé de Chelsea ; il y demeura jusqu'en 1869, époque de sa translation à Cantley, et fut remplacé par M. McGowan, qui venait de Dawson, 10 décembre 1869. M. McGowan étant parti au printemps de 1873, pour les Etats-Unis, M. Michel, d'Aylmer, administra alors temporairement Chelsea, par son vicaire M. Rivet, jusqu'à l'arrivée de M. Sholloe le 18 novembre 1873. Ce dernier fut nommé l'année suivante, 12 août, curé de Shenboro, et eut pour successeur à Chelsea, 29 septembre 1874, un prêtre de Kingston, M. James Foley, lequel y demeura jusqu'en 1880.

Cette petite et heureuse paroisse n'a point d'histoire. Dès l'année 1861, Mgr. Guigues pensait à lui enlever sa mission de Cantley, non pas certes à cause de la trop grande population, mais à cause des grandes difficultés que le cours torrentiel de la Gatineau opposait à un service efficace des deux missions par un seul prêtre.

Cette séparation s'effectua en 1869, et M. McGoey fut mis à la tête de la nouvelle paroisse. Chelsea restait avec quatre-vingt-cinq familles seulement. C'était bien peu pour faire vivre un prêtre. Heureusement les moulins de Gilmour, sur la Gatineau, en pleine activité, employaient un grand nombre d'ouvriers canadiens et quelques irlandais qui donnaient au prêtre cent piastres de support. C'est ainsi qu'il parvenait à subsister. Chelsea comptait alors plusieurs écoles.

La première école établie dans le pays date, parait-il, de 1840; elle était protestante. Cinq ans plus tard, les catholiques, devenus plus nombreux, obtinrent qu'elle fût transformée en école neutre. Bientôt, la bâtisse ayant été dévoré par les flammes, les catholiques se mirent immédiatement à en construire une autre qui fut exclusivement à eux. Cette seconde école était à peine achevée que le feu y fut mis pendant la nuit. Enfin grâce à la générosité d'un petit nombre de citoyens, un troisième bâtiment fut élevé ; et depuis, l'école n'a jamais cessé d'exister. Seulement, à la place de la vieille cabane en troncs d'arbres d'autrefois, on admire maintenant à Chelsea une belle maison parfaitement aménagé et digne, en tout, du titre d'école modèle.

Vers 1850, deux autres écoles furent établies, l'une à la tête du lac Meach, et l'autre dans le Hollow. Trois autres ont été fondées plus récemment.

SAINTE-ÉLIZABETH DE CANTLEY.

L'histoire de la mission de Cantley date, à proprement parler, de 1850, puisque, au commencement de cette année, une pétition fut envoyée à l'évêque d'Ottawa, au nom de cinquante-cinq chefs de familles, tous irlandais, résidant dans le canton de Hull, sur le côté est de la rivière Gatineau, à l'effet d'obtenir l'autorisation d'élever une petite chapelle dans cette partie du canton, et d'y avoir, de temps en temps, la visite du prêtre, particulièrement au printemps et à l'automne, époques où ils se trouvent dans l'impossibilité de traverser la rivière pour se rendre à Chelsea. Mgr. Guigues leur répondit qui leur accorderait volontiers ce qu'ils désiraient, à trois conditions : 1° qu'ils tomberaient tous d'accord pour le choix du site de la chapelle ; 2° qu'ils obtiendraient une donation de douze arpents de terre pour la dite chapelle ; 3° enfin qu'ils pourvoieraient, par souscription, à son érection.

Les choses en restèrent là jusqu'en 1857. A cette époque, les habitants de Cantley, devenus plus riches ou plus zélés, se mirent résolument à l'œuvre. Mgr. Guigues chargea, par la commission suivante, M. Hughes, curé de Cantley, de diriger les travaux : 16 juin 1857. " Nous autorisons le Rév. James Hughes à ouvrir

un cimetiére sur la partie du canton de Hull située à l'est de la rivière Gatineau, pour la commodité de ceux de ses paroissiens qui demeurent dans ces quartiers et qui se trouvent souvent dans l'impossibilité d'apporter à Chelsea les corps de leurs amis défunts. Nous l'autorisons également à choisir le site d'une chapelle qu'on éléveıait à côté du cimetière. Lorsque cette chapelle sera construite, M. Hughes pourra la visiter de temps en temps pour y donner ses services spirituels aux petits enfants et aux vieillards qui ne peuvent pas se rendre à Chelsea. De plus, nous attachons à cette chapelle un petit nombre de familles qui n'en sont point éloignées, et que l'obstacle des moyens empêche de se rendre à Wakefield."

La chapelle fut terminée l'année suivante et bénite dans l'été de 1861, lors de la visite pastorale de l'évêque. Voici les remarques que fit alors Mgr. Guigues sur la mission de Cantley : " Il faudra séparer Cantley de Chelsea à cause de l'obstacle de la rivière. On compte ici soixante-trois familles auxquelles on pourra en adjoindre quelques autres des cantons voisins de Wakefield et de Portland. L'église a coûté cent sept louis. Elle est située, paraît-il, au centre de la région, ce qui est certain c'est qu'elle se trouve à un demi mille de toute habitation. J'ai fait clôturer le cimetière et j'ai conseillé de bâtir une maisonnette pour le missionnaire. Le peuple, tout irlandais, se montre courageux et mérite d'être soutenu."

Trois ans plus tard, Mgr. signalait un don de quatre arpents de terre fait par M. Child.

La séparation définitive de Chelsea et de Cantley eut lieu comme nous savons, en 1868, et M. McGoey, curé de Chelsea, devint premier prêtre résidant de la nouvelle paroisse. Il ouvrit les registres et signa son premier acte, le baptême d'Etienne Kherney, le 26 décembre 1868. Cette division était une malheuse nécessité, car les deux paroisses devaient avoir bien de la peine à entretenir leurs curés.

Dans sa visite de mai 1872, l'évêque constate la bonne qualité des terres de Cantley qui l'emportent sur celles de Chelsea. Malheureusement, il n'y avait là que soixante-cinq familles. Avec trente de plus, dit-il, on en ferait une excellente mission.

M. McGoey, installé à Cantley non dans un presbytère mais dans une maison qui lui appartenait, entreprit de remplacer la vieille chapelle qui tombait en ruines par une autre plus vaste et plus convenable. Grâces aux sacrifices de ses paroissiens et aux largesses de deux bienfaiteurs, MM. Eddy et Alonzo Wright, il vint à bout de construire, argent comptant, l'église qui subsiste encore aujourd'hui et à la pourvoir des objets nécessaires au culte : harmonium, chemin de la croix, cloche, ornements. Cette église est fort modeste, en bois avec fondation en pierre, longue de soixante pieds, large de trente, et tout ce qu'on peut en dire c'est qu'elle suffit aux besoins de la population. Mgr. la bénit, ainsi que la cloche, au mois d'août 1872, lors de sa tournée pastorale.

Cantley compte plusieurs écoles : celle du Burk Settlement, fondée en 1840 : l'ancienne école volontaire du Cantley road et du Birt Settlement, fondée également en 1840 et remplacée, en 1864, par une nouvelle bâtisse ; l'école de Wilson's Corner(1870) ; l'école du Birt Settlement (1868). En 1875, on voulut séparer les enfants du Cantley road et du Birt Settlement et l'on bâtit, à l'intention de ces derniers, une nouvelle école. Cette maison ayant été transformée en presbytère (1877) un troisième édifice fut alors élevé.

Au nord de Cantley, dans les montagnes du canton de Wakefield, commençait alors à se former la mission connue sous le nom de Saint-Pierre de Wakefield, aujourd'hui Pélissier, dont nous aurons l'occasion de parler plus tard.

SAINTE-CÉCILE DE MASHAM.

M. Brunet, curé de Masham en 1860, resta peu de temps dans ce poste, puisque, le 1er septembre 1862, il était transféré à l'Orignal. Son successeur fut un prêtre français, récemment incorporé au diocèse, M. Louis Frémont. Ce prêtre mourut quatre ans plus tard (21 juin 1866) au presbytère de Masham, et son corps fut enseveli dans l'église.

A sa mort, Masham resta pendant près de deux ans, privé de prêtre résidant. M. Philippe, curé de Farrelton d'abord, puis M.

Camille Gay, curé de la même paroisse, enfin le père J. B. Baudin, oblat, furent successivement chargés de cette pénible desserte.

Au commencement de l'année 1868 (1er janvier) M. Charbonnier, qui avait desservi la paroisse de Saint-Joseph d'Orléans, pendant le voyage en Europe de M. Chaine, s'étant trouvé libre, fut nommé curé de Sainte-Cécile de Masham.

M. Charbonnier eut un vicaire ou plutôt un remplaçant dans la personne de M. Jacob Guay, pendant une partie de l'année 1870. En 1873 (19 septembre) il fut envoyé à l'Orignal aider M. Mancip, malade, et eut pour successeur l'ancien curé de Saint-Luc de Curran, M. Bertrand, qui demeura à Sainte-Cécile jusqu'en 1877.

C'est pendant l'administration de M. Charbonnier que s'accomplit la catastrophe redoutée depuis si longtemps, et que la prudence de Mgr. Guigues ne put, malgré tous ses efforts, retarder davantage, nous voulons parler du passage à l'hérésie d'un certain nombre de catholiques.

Nous avons raconté dans un chapitre précédent, quelles rancunes profondes avait soulevées la question de l'emplacement définitif de l'église. Mgr. se trouvant impuissant à résoudre pacifiquement cette question, l'avait ajournée, mais le temps était enfin venu où il fallait prendre un parti.

En 1870, l'ancienne chapelle tombant en ruines, et la population s'étant considérablement accrue, il fut décidé unanimement que l'on construirait une nouvelle église en bois, spacieuse et convenable. Deux parties se formèrent alors : les uns la voulaient à la place même de l'ancienne chapelle, les autres à quatre milles plus haut. Mgr. Guigues, consulté, opta pour l'ancien emplacement qui fut définitivement choisi. Lorsque, en 1871,* on voulut procéder à l'érection civile de la paroisse afin de pouvoir faire les répartitions légales et taxer les habitants, sept des opposants se révoltèrent, se proclamèrent protestants, et apostasièrent leur foi. Toutefois, grâces aux supplications de leurs femmes restées fidèles, trois de ces derniers reconnurent leur erreur et rentrèrent au giron

* Le décret d'érection de la paroisse de Masham est daté du 24 décembre 1868, mais la proclamation n'en fut faite que le 8 août 1871.

de l'église. Les quatre autres ont persisté dans leur fatale détermination. L'église fut construite par l'entrepreneur Rocque.† Elle était en bois, convenable et assez vaste pour le temps. Le jubé fut ajouté, après coup, par les soins de M. Bertrand. Masham comptait, en 1872, cent vingt familles.

SAINT-CAMILLE DE FARRELTON, AUTREFOIS SAINT-JOSEPH DE WAKEFIELD

M. Camille Gay resta curé de Farrelton, du 13 octobre 1861 au 9 juin 1875.

Nous avons raconté dans un chapitre précédent, l'histoire de la construction de l'église de cette mission. M. Gay en acheva l'intérieur. Elle fut bénite par l'évêque d'Ottawa pendant sa visite pastorale (14 janvier 1864) et dédiée à Saint-Camille de Lellis. A cette époque on comptait dans Farrelton soixante familles catholiques, plus quarante-deux familles voisines qui, sans y demeurer, lui étaient annexées.

La mission de Low dont nous allons maintenant faire l'histoire, avait suivi jusqu'alors la fortune de Farrelton dont elle ne fut détachée définitivement qu'en 1892.

SAINT-MARTIN DE MARTINDALE,—(AUTREFOIS LOW).

Martindale, dans le canton de Low, doit son origine à l'émigration irlandaise qui peupla le canton de Wakefield et l'histoire des deux missions se confond. Jusqu'en 1861, le missionnaire de Farrelton disait, de temps en temps, la messe à Low dans des maisons particulières. A partir de cette époque, on se servit d'une école pour chapelle. Enfin en 1869, la pauvre église actuelle fut érigée.

Voici les quelques notes que nous possédons sur Martindale :

" 1858. Les colons affluent dans cette localité. Un lot a été acheté pour bâtir une chapelle."

" 1860. La population de Low s'élève à cent familles catholiques. Les gens, toujours divisés sur la question du site de

† Le nombre des Suisses de la paroisse de Masham s'est accru depuis ce ce temps d'un certain nombre de familles.

l'église qu'ils désirent construire, demandent pour la troisième fois à Monseigneur, de leur fixer un emplacement définitif."

Quatre ans plus tard (1864) la misssion comptait cent cinq familles. Les travaux de l'église n'étaient point encore commencés, mais en revanche, Mgr. constatait avec chagrin que les divisions étaient plus profonde que jamais.

Enfin, vers 1869, les gens se montrèrent plus raisonnables : le terrain fut définitivement choisi, trente arpents furent attribués à l'église et les travaux commencèrent immédiatement. L'église, qui a soixante-huit pieds de largeur sur une largeur de trente-cinq coûte deux mille huit cent quarante-cinq piastres, payés presque totalement au comptant. Elle fut bénite le 12 août 1872 sous le titre de Saint-Martin et Mgr. Guigues promit même aux habitants de Low que s'ils voulaient construire un presbytère, il enverrait M. Gay, curé de Farrelton, habiter parmi eux.

La tentation était forte et ils devaient y succomber vingt ans plus tard. Cette fois, l'amour de l'économie modéra leurs désirs et ils laissèrent à Farrelton le curé qu'on leur offrait.

LE LAC SAINTE-MARIE.*

Nous avons raconté dans un chapitre précédent, la première visite de Mgr. Guigues au lac Sainte-Marie (1849). Un autre évêque, Mgr. Bourget, était déjà monté, en 1841, dans cette mission, alors extrême limite de la civilisation, et en avait fait le centre des catholiques qui travaillaient dans les bois environnants. M. Désautels, curé d'Aylmer et de toute la rivière Gatineau l'avait pourvue de tous les terrains nécessaires, à savoir : dix acres pour l'église, un acre pour l'école et deux acres pour le cimetière. Cette terre était une donation du gouvernement à l'évêque de Montréal, donation sanctionnée le 9 mai 1845 par le gouverneur-général. Plus tard, M. Nault, le principal habitant du pays, fit don à Mgr. Guigues d'un lot de cent arpents pour l'église. Lors de la visite de Mgr. Bourget, la petite chapelle ouverte à tous les

---

* Nous avons pris une grande partie de nos documents pour les paroisses du lac Sainte-Marie, de la Visitation et de Bouchette dans les annales des Pères oblats de Maniwaki.

vents dont parlait Mgr. Guigues existait déjà. Elle était pittoresquement située sur les bords du lac Sainte-Marie et avait été construite par M. Désautels. Le Père Durocher et les autres missionnaires des chantiers la visitaient deux ou trois fois chaque année, et lorsque la résidence de Maniwaki fut établie, ils en prirent officiellement la desserte.

Les missionnaires du lac Sainte-Marie furent :

Le Rév. Père Clément, de 1849 à 1853.

Le Rév. Père Andrieux, de 1853 à 1860.

A partir de 1860, le lac Sainte-Marie devint mission de Farrelton, et M. Camille Gay y dit la messe régulièrement tous les mois. Sept ans plus tard le lac fut rattaché à la Visitation de Gracefield et placé sous la houlette de M. Eusèbe Faure, lequel y construisit, en 1873, l'humble chapelle en bois, de quarante pieds sur trente, qui subsiste encore aujourd'hui, et acheta une cloche de cinq cents livres. Cette mission comptait alors une cinquantaine de familles.

La population de ce canton est irlandaise et canadienne ; le ministère s'y fait donc dans les deux langues. Elle est d'une foi et d'une docilité vraiment exemplaires. Les terres y sont très bonnes, mais les chemins y étaient mauvais alors, et en faisaient un territoire d'un difficile accès. Les habitants, tous bûcherons, méprisaient la terre et ne savaient point tirer profit des richesses qu'elle leur offrait. Ils n'ont point encore changé sur ce point, ce qui retarde considérablement leur progrès.

LA VISITATION DE GRACEFIELD, CANTON DE WRIGHT.

Lorsque, en 1849, Mgr. Guigues visita pour la première fois la Visitation, il y avait déjà dans cette mission, soixante familles canadiennes et une petite chapelle en mauvais état. Cette mission éloignée avait été visitée d'abord par M. Désautels, curé d'Aylmer, puis par le père Durocher, dans ses visites annuelles aux chantiers. Les pauvres colons qui avaient besoin du ministère d'un prêtre pour les baptêmes, mariages, etc., étaient obligés de descendre à la Pointe-Gatineau en canot d'écorce, à l'énorme distance de soi-

xante milles. Lorsque les PP. oblats se furent établis définitivement à Maniwaki, la desserte de la Visitation leur fut confiée, et cette mission marcha, dès lors, dans la voie du progrès matériel et spirituel.

Voici les noms des pères qui desservirent successivement cette paroisse :

Rév. Père Thomas Clément, 1849-1853.

Rév. Père Paul Andrieux, 1853-1860.

Rév. Père Régis Déléage, 1860-1er janvier 1868.

La mission se donnait d'abord, à l'est de la rivière Gatineau, dans une petite chapelle construite, paraît-il, en 1841, ou chez M. Augustin Ethier, homme excellent qui prêtait avec une générosité sans réserve, ses services et sa maison aux missionnaires. Plus tard, lorsque le chemin public fut ouvert de l'autre côté de la rivière, les habitants supplièrent Mgr. de changer le site de la chapelle, et de la placer sur la rive droite, devenue plus accessible. Il obtempéra donc à leurs vœux, et choisit un terrain vis-à-vis de l'ancienne chapelle, qui appartenait à MM. Johnson et Lafrance. Ces citoyens firent don chacun de quatre arpents de terre (1856) et l'année suivante, Mgr. acheta le lot entier de M. Johnson. C'est sur ce lot que fut élevée, par le Père Andrieux (1857) la chapelle qui subsiste encore aujourd'hui. Elle a 70 pieds de long sur 40 de large, et ne fut terminée qu'en 1864. Le village de Gracefield coquettement bâti sur les bords de la Gatineau, comptait, en 1855, quinze habitants, il en compte soixante-quinze aujourd'hui.

Mgr. avait l'intention de mettre à la Visitation un prêtre résidant, qui desservît le lac Sainte-Marie et tout le pays d'alentour. En 1864, il comptait cent quarante familles dans cette pieuse et jolie mission ; on parlait d'y construire un presbytère, et il espérait bien y envoyer dès l'année suivante un curé. Ce ne fut, toutefois, que quatre ans plus tard que l'affaire fut définitivement conclue.

Le 24 décembre 1867, veille de Noël, un prêtre récemment arrivé de France, M. Eusèbe Faure, vint s'établir à la Visitation, dont il resta le curé jusqu'en 1880. Il eut plusieurs vicaires : M.

G. Motte (14 mars-5 juillet 1874) ; MM. Corkery et Terreri, qui ne demeurèrent dans cette paroisse, chacun, que quelques mois.

A peine installé, M. Faure se hâta de faire construire un presbytère et une sacristie. Puis, il s'occupa de l'intérieur de l'église qui fut plâtrée et mise en bon état. Le clocher manquait ; il en éleva un et y plaça une cloche qui fut bénite par Mgr. Guigues (août 1871) lors de sa visite pastorale. Comme nous l'avons vu depuis son arrivée (1868) en même temps que la Visitation, M. Faure desservait le lac Sainte-Marie. Il visitait également les nombreux chantiers qui couvraient alors le pays.

SAINT-GABRIEL DE BOUCHETTE.

Lors de la visite de Mgr. Guigues en 1849, la mission de Bouchette n'existait pas, mais il fut tellement frappé de la beauté du site qu'il désigna dès lors cet endroit pour l'emplacement d'une chapelle.

Les colons des cantons de Bouchette et de Cameron furent longtemps desservis par les Pères oblats de Maniwaki. Voici les noms des missionnaires qui eurent successivement la charge de cette localité :

Rév. Père Thomas Clément, de 1849 à 1853.

Rév. Père Paul Andrieux, de 1853 à 1860.

Rév. Père Régis Déléage, de 1860 à 1866.

Rév. Père J.-B. Baudin, de 1866 à 1870.

Rév. Père F.-X. Thérien, de 1870 à 1872.

Comme il n'y avait pas de chapelle à Saint-Gabriel, les Pères, faisaient la mission dans des maisons particulières. Ainsi, le Père Clément dit la messe au lac Rond dans la maison de Pierre Paul, en 1851, où il baptisa l'enfant Léon Richard. Plus tard, on fit les offices chez Augustin Richard, non loin de la ferme des Six. Ensuite, plus haut sur la rivière, chez Laurent Lafresnière. Enfin chez Francis Nault. C'est dans cette dernière maison que Mgr. Guigues fit la visite pastorale en 1857, le jour de la fête de l'archange saint Gabriel qui fut choisi, pour ce motif, comme le titulaire de la misssion.

En 1863, une petite chapelle (quarante pieds sur trente) fut élevée à Bouchette à l'occasion de la visite pastorale. L'évêque, voulant venir en aide à la mission, lui fit cadeau de vingt-cinq piastres, ce qui permit de se procurer quelques objets indispensables au culte. En 1871, le Père Richer, chargé provisoirement de la mission, décida les paroissiens à se procurer une cloche de cent livres qui fut bénite le 21 octobre par le Père Déléage, mais comme la chapelle n'était en réalité qu'une maison, les gens jugèrent plus sage de ne pas faire de clocher et ils suspendirent la cloche sur trois poteaux devant la porte.

L'année suivante (1872) on bâtit un presbytère pour recevoir le premier curé résidant de Bouchette. Lorsque le 21 août, Mgr y arriva, ce presbytère était assez avancé pour qu'il put s'y loger. Il amenait avec lui un jeune prêtre français, M. E. Marcellin, vicaire des Allumettes, qui fut installé le jour suivant dans la nouvelle paroisse où il devait rester jusqu'en 1882. Bouchette comptait alors cent cinquante familles. Mgr. Guigues avait acheté au nom de la corporation épiscopale le lot de terre No. 16. Comme on manquait d'espace autour de la chapelle, il fit un échange avec un voisin auquel il donna pour quatre arpents dont il avait besoin près de l'église, un lopin de huit arpents pris dans l'arrière de son lot.

M. Marcellin se hâta, en arrivant, de terminer son presbytère. Ce presbytère subsiste encore aujourd'hui mais mis en meilleur état. La chapelle, pauvre et modeste bâtisse, fut remplacée en 1879.

Voici la liste des religieux qui se sont succédé à Maniwaki de 1860 à 1874, sous le supériorat du Père Déléage :

RR. PP. Louis Babel, mai 1862-22 mars 1866.
Camille Mourier, juillet 1862-20 août 1862.
Louis Lebret, septembre 1862-16 janvier 1863.
Auguste Brunet, 26 avril 1863-12 septembre 1863.
Camille Mourier, 1er mars 1863-28 septembre 1863.
J. P. Guéguen, 14 octobre 1864-16 février 1865.
Christophe Tissier, 14 octobre 1864-2 janvier 1865.

RR. PP. Louis Lebret, 21 octobre 1865-4 décembre 1865.
Joseph Mangin, 25 février 1866-21 août 1866.
J. B. Baudin, 26 septembre 1866-31 août 1870.
J. M. Nédelec, 15 octobre 1867-6 janvier 1868.
Ludger Lauzon, 27 décembre 1868-11 mai 1869.
F. X. Thérien (1) 10 juillet 1869-19 octobre 1869.
F. X. Thérien (2) 16 novembre 1870-8 mai 1876.
J. B. Richer, 7 septembre 1870-20 juin 1872.
Hector Mauroist, 14 mars 1874-10 mars 1891.

La mission de Maniwaki sous la direction du Rév. Père Déléage faisait chaque jour des progrès. Les Pères, occupés à leurs nombreux travaux et toujours en voyages, avaient peine à suffire à la tâche.

Depuis longtemps on songeait à bâtir une église qui fût convenable et définitive. Enfin le 19 juin 1866, le Père Tabaret étant monté à Maniwaki, fit choix de l'emplacement du nouveau temple, et l'année suivante, jour de l'Assomption, à l'appel du Père Déléage, la construction fut décidée du consentement unanime de la population.

Les travaux ne commencèrent, toutefois, que le 29 mai 1868, sous la direction de l'architecte Bourgeault et de l'entrepreneur Brennan, d'Osgoode. La première pierre fut posée le 5 juillet 1868, et le 16 août de l'année suivante (1879) la nouvelle et superbe église en pierre de Maniwaki fut solennellement bénite, ainsi qu'une statue monumentale de la Vierge-Marie, par Mgr. l'évêque d'Ottawa. L'église était pourtant bien loin d'être achevée. L'année suivante (1870) le clocher fut terminé. En 1871, un vaste presbytère en pierre, pour les religieux, fut à son tour construit, et, cette même année, jour de la fête de sainte Anne, la statue monumental de Marie, patronne du pays, bénite depuis deux ans, fut placée sur le clocher de l'église.

Le 18 août 1872, Mgr. bénit une cloche de mille livres. A cette époque Maniwaki comptait déjà cent dix familles. Au mois d'août 1873, les PP. oblats cédèrent leur grande maison de bois aux sœurs-grises et s'établirent dans le nouveau presbytère, alors

complétement aménagé. Les sœurs-grises étaient établies à Maniwaki dès 1870 et y avaient pris la direction des écoles. Elles avaient habitées pendant deux ans la bâtisse qui avait servi jadis de presbytère et elles faisaient la classe dans l'ancienne chapelle.

Les oblats perdirent successivement les missions du lac Sainte-Marie (1860) de la Visitation (1868) de Saint-Garbriel de Bouchette (1872) qu'ils cédèrent à des prêtres séculiers, mais leur travaux n'en furent point diminués, car ils fondèrent sur ces entrefaites les nouvelles missions de la Sainte-Famille, de Saint-Cajétan, de Sainte-Philomène et de Saint-Boniface dont nous raconterons plus tard l'histoire.



CHAPITRE XXI.

COMTÉ D'OTTAWA—(*suite*)—ET COMTÉ D'ARGENTEUIL.
1861--1874.

SAINT-ANTOINE DE PERKINS' MILLS.



ONSIEUR Chaine, curé de Saint-Joseph d'Orléans, desservit la misssion de Perkins' Mills jusqu'en 1867, malgré les dangers que faisaient courir, à certaines époques de l'année, les débordements de la rivière.

Il parvint à terminer l'intérieur de la chapelle et à la mettre en bon état. Après lui, Perkins passa successivement sous la houlette des curés de l'Ange-Gardien et de la Gatineau. Les prêtres qui desservirent cette église furent : M. Ovide Charbonnier, de l'Ange-Gardien, du 5 mai au 7 juillet 1867 ; M. Dusserre-Telmon, de la Pointe-Gatineau, du 8 juillet 1867 au 23 juillet 1871 ; M. Eugène Trinquier, de l'Ange-Gardien, du 24 juillet 1871 au 2 décembre 1873 ; enfin, M. L. G. Chemin, de l'Ange-Gardien, du 7 décembre 1873 au 4 novembre 1874.

L'ANGE-GARDIEN D'ANGERS.

M. Chaine, curé de Saint-Joseph d'Orléans, fut chargé (17 juin 1860) de la desserte des deux missions de Perkins Mills et de l'Ange-Gardien où il allait une fois tous les mois.

Son premier soin fut de faire procéder à l'érection canonique et civile de l'Ange-Gardien (6 et 30 octobre 1861)* afin d'être à

* On lit ailleurs 28 novembre pour la proclamation civile.

même de taxer les fidèles et de construire une église. Il y avait alors cent vingt-cinq familles dans cette misssion et Mgr. parlait d'y placer un prêtre résidant. En 1863, M. Chaine réussit heureusement à bâtir, à la place du village actuel, une chapelle temporaire destinée à devenir plus tard presbytère. Mgr. Guigues, dans sa visite du 12 octobre 1864, rend aussi hommage à la dextérité de ce missionnaire : "Grâce à l'intelligence de M. Chaine, les dissensions occasionnées par la question de l'emplacement de l'église se sont enfin apaisées. Le service divin se fait dans une maison destinée à devenir presbytère. Quatre arpents de terre ont été donnés par M. Maisonneuve et quatre autres par M. Monet. Cette mission compte actuellement cent cinquante familles."†

Deux ans plus tard, l'évêque constatait que la population n'augmentait plus ou que les terres étaient toutes prises, mais que les fermiers se fortifiaient et devenaient plus à l'aise.

Le 5 mai 1867, M. Ovide Charbonnier, prêtre français, remplaça temporairement M. Chaine, parti pour un voyage en Europe et desservit l'Ange-Gardien jusqu'au 7 juillet suivant. Il résida, croyons-nous, dans cette mission et constata qu'elle n'était pas prête encore à soutenir un prêtre. Après son départ, l'Ange-Gardien n'eut plus de missionnaire attitré. M. Chaine qui était chargé maintenant de la desserte de Sarsfield, s'arrangeait avec M. Jouvent, de Buckingham, pour visiter, de temps en temps, l'Ange-Gardien. Bientôt l'un et l'autre discontinuèrent leurs visites et cette mission fut comme annexée à Buckingham.

Un tel état de choses ne pouvait durer longtemps sans danger pour la religion. Le 24 juillet 1871, un jeune prêtre français, M. Eugène Trinquier, fut nommé premier curé de l'Ange-Gardien. Le 2 décembre 1873, ce prêtre ayant été envoyé sur le haut de la Lièvre fonder la paroisse de Notre-Dame du Laus, fut remplacé à Angers par M. L. G. Chemin (7 décembre 1873--4 novembre 1874).

Au mois de juin 1872, Mgr. Guigues, lors de sa visite pastorale, écrivit sur cette paroisse les remarques suivantes : "La

---

† Sans doute avec Perkins. On ne dit la messe que très peu de temps dans la chapelle de M. Mongeon.

maison actuelle est trop petite pour une église. M. Trinquier en commence une nouvelle en pierre. Elle aura quatre vingt-dix pieds de long sur quarante-six de large et coûtera quatre mille piastres. On espère qu'elle sera terminée à la Saint-Michel. L'intérieur se fera ensuite peu à peu. Les protestants vendent leurs terres."

L'espoir de Mgr. de voir se terminer promptement l'église fut déçu. L'entrepreneur avait demandé un prix trop bas pour son travail, on ne jugea point à propos de le presser et les travaux traînèrent en longueur. Ce ne fut que le 5 avril 1874 que M. Chemin, délégué par le Père Dandurand, administrateur du diocèse, put bénir solennellement cette église. Elle était en pierre et belle pour le temps. Les catholiques, sans être nombreux, étaient à l'aise.

L'année précédente, M. Trinquier avait acheté et bénit une cloche (25 septembre 1873).

SAINT-GRÉGOIRE DE BUCKINGHAM.

Nous avons vu que le Rév. M. Brady s'était retiré du ministère en mars 1862. Sous la vigoureuse administration de M. Jouvent, son successeur, les choses changèrent de face à Buckingham et l'ordre se rétablit pour toujours dans cette grande paroisse si éprouvée.

Tout d'abord, M. Jouvent se demanda ce qu'il valait mieux faire : construire une église nouvelle ou réparer l'ancienne qui, à peine finie, menaçait déjà ruine ? Après mûre réflexion, il se décida à procéder à un agrandissement et à des réparations (1863-1864). L'église fut donc transformée et devint sinon belle du moins convenable et suffisante pour un certain nombre d'années. L'érection du chemin de la croix dans cette église date du 21 avril 1868.

En 1868, M. Jouvent entreprit d'établir un couvent à Buckingham. Il acquit un terrain et une maison en briques qu'il aménagea à cet effet, et il demanda aux sœurs-grises d'Ottawa de vouloir bien prendre possession du nouvel établissement scolaire. La maison fut ouverte le 1er septembre 1869 sous la direction de la sœur Saint-Augustin.

Cependant, Buckingham n'avait point de presbytère, car la maison qu'habitait le curé était tout à fait indigne de ce nom. On résolut donc, en 1871, d'en bâtir un qui fît honneur au village. A côté de l'église, sur le terrain paroissial, se trouvait une école. Cette école fut enlevée et transportée dans une position plus centrale et à sa place on éleva un magnifique presbytère en briques dans lequel le prêtre s'installa le 6 juin 1872.

M. Jouvent ayant été nommé l'année suivante curé de Pembroke, fut remplacé à Buckingham (21 décembre 1873) par le curé d'Aylmer, M. Michel, qui y réside encore aujourd'hui.

M. Jouvent avait à desservir les missions de Thurso, de Saint-Malachie, de l'Ange-Gardien et tout le haut de la rivière la Lièvre. Mgr. Guigues lui envoya comme vicaire pendant près d'une année (de janvier à novembre 1864) un jeune prêtre récemment ordonné qui avait la charge spéciale de Thurso, M. l'abbé Thomas Duhamel, futur évêque d'Ottawa.*

NOTRE-DAME DE LA GARDE ET NOTRE-DAME DU LAUS.

A trente-cinq milles environ au nord de Buckingham, sur la Lièvre, se trouve la petite mission de Notre-Dame de la Garde, canton de Villeneuve, desservie autrefois de Buckingham, puis de Notre-Dame du Laus et actuellement de Notre-Dame de la Salette.

" Les premiers colons qui vinrent se fixer en ce lieu de (1835 à 1840) étaient originaires de Rigaud et du saut Saint-Louis, près de Montréal, entre autres les familles Lépine, Villeneuve, Morin, David et Larocque. La plupart d'entre eux étaient des voyageurs ou coureurs des bois employés au service soit de la compagnie de la baie d'Hudson, qui avait alors un poste au pied du lac des Sables et un autre à l'endroit même occupé aujourd'hui par la ville de Buckingham, soit des compagnies engagées dans le commerce des bois.

" La maison d'un de ces colons fut convertie en chapelle, vers 1855. Elle était située à peu de distance de la rivière du

* M. Jouvent fit ériger Buckingham en paroisse. Décret canonique, 7 juin 1865 ; proclamation civile seulement le 9 mai 1885.

Lièvre, sur le lot n° 5, dans le troisième rang du canton de Villeneuve. Les fondements seuls de cette petite construction subsistent aujourd'hui. Mais là encore, tout près, dans le vieux cimetière toujours soigneusement enclos, reposent les ossements de plus d'un pionnier de cette colonie.*"

Cette mission fut desservie successivement par MM, Brady et Jouvent qui y montaient plusieurs fois par année. Lorsque, en 1873, M. Trinquier fut nommé curé de Notre-Dame du Laus, elle fut attachée à la nouvelle paroisse. Nous verrons qu'en 1878, M. Trinquier construisit la chapelle actuelle.

NOTRE-DAME DU LAUS.

Quinze milles environ au-dessus de Notre-Dame de la Garde, se trouve dans le canton de Wells, le petit village de Notre-Dame du Laus. Mgr. Guigues voyant que les bûcherons dispersés çà et là sur les bords de la rivière étaient presque abandonnés et privés de tout secours religieux, résolut d'y envoyer un prêtre résidant, en vue de réaliser enfin le rêve qu'il avait formé depuis son fameux voyage de 1849. M. Trinquier, curé de l'Ange-Gardien, fut donc l'homme choisi pour la tâche ingrate autant que généreuse de vivre dans ces déserts éloignés du monde, dont, depuis vingt-deux ans, il a su faire une chartreuse. Il se fixa, non au lac des Sables, où Mgr. Guigues avait eu jadis l'intention de fonder une chapelle, mais cinq milles plus bas, au lieu connu sous le nom de Notre-Dame du Laus. Tous ses paroissiens sont établis sur le bord de la rivière qui est le grand chemin du pays et sur laquelle le canot d'écorce est encore le véhicule en honneur. Ces gens ne prospèrent guère, car, au lieu de se livrer à la culture des champs, ils préfèrent les hasards de l'exploitation forestière qui n'enrichit guère que les gros bourgeois de Buckingham pour lesquels ils travaillent à l'entreprise.

M. Trinquier nommé, le 2 décembre 1873 curé de Notre-Dame du Laus, s'empressa de construire un presbytère et une chapelle qu'il a remplacée depuis, par une charmante petite

† Extrait du rapport de M. Richer, curé de la Salette.

église en bois, chef-d'œuvre de menuiserie locale. Nous raconterons plus tard comment sa mission s'est étendue sur les bords de la rivière jusqu'aux solitudes du grand Nord.

SAINT-JEAN L'ÉVANGÉLISTE DE THURSO.

Thurso fut, comme nous avons vu, desservi de Buskingham jusqu'en 1864. A cette époque (17 octobre 1864) M. de Saunhac, curé de la Passe, y vint en qualité de premier curé résidant. Ce prêtre trouva une petite chapelle bien modeste, et un petit presbytère plus modeste encore, si c'est possible, qu'on venait de terminer, cette année même. Il acheta une cloche et surmonta la chapelle, non pas d'un clocher, comme le disent les archives, mais d'une pauvre petite coupole en cuivre dont les rayons ternis étaient devenus la risée des fiers habitants de Buckingham et de Papineauville.

M. de Saunhac ayant quitté le diocèse pour passer dans celui de Kingston (8 juin 1867) fut remplacé temporairement, par M. Olivier Boucher, curé de Clarence. Le 17 novembre suivant, un prêtre nouvellement arrivé dans le diocèse, M. George Rigby, fut envoyé à Thurso.

Au commencement de janvier 1870, M. Rigby partit à son tour, et eut pour successeur, M. Aubert de Gaspé, de Québec, qui ne demeura pas longtemps non plus dans le diocèse.

Le premier mai 1871, un jeune prêtre, M. Towner, le remplaça. M. Towner fut nommé en novembre 1874 curé de Saint-Eugène et M. André, vicaire à la cathédrale d'Ottawa, vint lui succéder dans la petite paroisse de Thurso. Le premier acte de ce dernier est signé du 21 novembre 1874.

Pendant toute cette période, la population de la mission n'augmenta guère parce que toutes les bonnes terres étaient prises, mais l'esprit chrétien s'améliora, les protestants perdirent de l'influence et la misère des premiers temps commença à faire place à une aisance relative.

SAINT-MALACHIE DE MAYO.

Saint-Malachie a suivi, jusqu'en ces dernières années, la fortune de Thurso. Mgr. Guigues avait une affection particulière

pour cette bonne population dont nous savons d'ailleurs, fort peu de chose. Le chemin de la croix fut placé dans la chapelle le 22 décembre 1864. C'est du moins la date de la permission donnée par l'évêque. En 1866, Mgr. constatait l'arrivée de vingt nouvelles familles. La chapelle avait été lambrissée mais il fallait encore réparer la toiture, acheter une cloche et construire un clocher.

Enfin, en juin 1872, toutes les terres étant prises, la mission acquit ses dimensions définitives.

MISSION DE SAINT-SIXTE.

Entre les paroisses de Thurso, de Saint-Malachie, de Ripon et de Saint-André-Avellin, se trouve, cachée au milieu des montagnes, la pauvre petite mission de Saint-Sixte. Les premiers habitants qui montèrent là, il y a près d'un demi siècle, vivaient surtout du produit de la chasse et de la vente des fourrures. Leur unique voie de communication était la rivière Saint-Sixte, par laquelle après un long portage de six milles, ils descendaient dans l'Ottawa. Citons parmi les pionniers de ce pays, Xavier Villeneuve, Louis et J.-B. Robillard, S. Laviolette, W. Campbell, Dent, A. Laviolette, J. Boivin et F. Dumouchel.

Ils sont aujourd'hui quatre-vingts familles environ, mais dans certains quartiers ils n'ont point encore dépassé la première et douloureuse période de la colonisation.

Desservis successivement, mais à de rares intervalles, par les missionnaires du voisinage, MM. Ebrard, David, Duhamel, de Saunhac, Rigby, Towner, etc., ils devaient à la fin devenir une mission régulière de Thurso et plus tard de Saint-André-Avellin, comme nous verrons.

Leur chapelle ne date que d'une dizaine d'années.

SAINTE-ANGÉLIQUE DE PAPINEAUVILLE.

Maintenant que nous avons raconté l'origine des trois paroisses de la seigneurie de la Petite-Nation, nous allons étudier leurs progrès, non plus par ordre historique mais en suivant, comme

pour toutes les autres paroisses, la situation géographique. Nous commencerons donc par Sainte-Angélique de Papineauville.

Nous avons laissé M. David, tout absorbé par l'œuvre de la construction de son église. C'était un vaste édifice en briques bâti sur le plan de Sainte-Marie-Majeure, par l'architecte M. Napoléon Bourassa. Nous reproduirons l'acte de bénédiction du monument à cause des détails intéressants qu'il renferme.

" Aujourd'hui, le 23e jour d'octobre 1862, a eu lieu la bénédiction solennelle par Sa Grandeur Mgr. Jos.-Eugène-Bruno Guigues, évêque d'Ottawa, assisté des RR. PP. A. Pallier et L. Reboul, oblats, des Révérends A. Médard Bourassa, curé de la paroisse de Notre-Dame de Bonsecours, L. Jouvent, curé de Buckingham, J. Michel, curé d'Aylmer, Bertrand, curé de Plantagenet, C. Guillaume, curé de Saint-André-Avellin, J. David, curé de cette paroisse et du diacre John O'Connor, secrétaire de Sa Grandeur, de l'église catholique de la dite paroisse de Sainte-Angélique, érigée en briques au village de Papineauville, laquelle est de cinquante pieds de largeur sur cent de longueur, mesure anglaise, avec une sacristie de vingt-quatre pieds sur vingt-quatre. A laquelle bénédiction était présent un grand nombre de personnes de cette paroisse et des paroisses voisines, et ont signé les personnes suivantes." Suivent les signatures de tous les prêtres sus-nommés puis celles des laïques dont voici les noms : J. B. W. Papineau, Vve D. B. Papineau, Ed. Saint-Julien, Venance Gauthier, Thos. Gareau, F. T. McKay, H. Hillman, Jos. Joubert.

L'église, toutefois, était loin d'être terminée. On donna le contrat pour l'intérieur, ausssitôt après la bénédiction.

En 1864, elle était sans doute complètement finie, car on estima alors les dépenses à dix mille piastres, dont la moitié était déjà payée ; en 1872 la dette était réduite à trois mille piastres seulement.

La bénédiction de la cloche de Papineauville date du 31 juillet 1853. La première école date également de cette époque.

M. David quitta le diocèse d'Ottawa, le 6 mai 1866, pour retourner dans son pays, et fut remplacé à Papineauville, le 29 novembre de la même année, par un jeune prêtre français, récem-

ment ordonné, M. Lombard, qui devait y demeurer jusqu'en 1880. Pendant les six mois que dura la vacance de ce poste, il fut desservi par MM. Guillaume, curé de Saint-André-Avellin, et McGowan, jeune prêtre qu'on y envoya, avant de le nommer à la cure de Dawson.

NOTRE-DAME DE BONSECOURS DE MONTEBELLO.

L'histoire de Montebello, de 1860 à 1874 a peu d'événements intéressants à signaler. En 1861, M. Bourassa fit ouvrir un nouveau cimetière, sur un terrain donné par M. Papineau. Mgr. Guigues constatait en 1864, les progrès de la paroisse, non en population, mais en aisance et en esprit chrétien. Un peu plus tard, M. le curé de Montebello entreprit un projet qui aurait dû rallier l'adhésion de tout le monde, et qui, néanmoins, rencontra une vive opposition d'une partie des habitants, celui de construire un couvent de religieuses. M. Bourassa surmonta tous les obstacles, et parvint à élever, presque entièrement à ses frais, un vaste bâtiment qui fut ouvert le 6 septembre 1867, et mis sous la direction des sœurs-grises. Il devait être détruit en 1880, par l'incendie, et être rebâti immédiatement, comme nous verrons. Les religieuses dès le jour de l'ouverture, y reçurent cent trente enfants. Cette même année, deux autres écoles furent ouvertes, une dans le rang du front, l'autre dans une concession.

En 1869 on construisit un jubé, et un harmonium y fut placé.

Tels sont les seuls événements que nous ayons à relever dans cette paroisse la plus ancienne et l'une des meilleures du diocèse.

SAINT-ANDRÉ-AVELLIN.

M. Guillaume, curé de Saint-André, après bien de démarches et des efforts, parvint enfin (1863) à terminer son presbytère, commencé depuis si longtemps. C'était une maison en bois, assez vaste et convenable qui subsiste encore aujourd'hui quoique elle ait changé d'usage.

Dans sa visite du 11 juin 1864, Mgr. Guigues ordonna d'agrandir la chapelle en y ajoutant la sacristie, et de se servir de l'étage supérieur de celle-ci comme sacristie.

En 1866 (12 juin) Mgr. recommande d'économiser afin de se préparer à construire une nouvelle église dont le besoin se fait de plus en plus sentir.

Comme la terre de la paroisse ne rapportait presque rien et était devenue une charge plutôt qu'une source de revenu, Mgr. permit qu'on la vendît, ce qui fut fait, en 1871, pour la somme de deux cent cinquante piastres. A cette même époque la discorde qui, depuis quelques années, se fomentait en secret, à propos de l'emplacement de la nouvelle église, éclata ouvertement. Une partie de la paroisse désirait que l'église fût bâtie de l'autre côté de la rivière, tandis que d'autres voulaient qu'elle fût construite à la place de l'ancienne, sur le site qu'elle occupe effectivement aujourd'hui. Mgr. Guigues recula devant le règlement de cette question épineuse, et renvoya l'affaire au Père Tabaret qu'il délégua à ce sujet. Celui-ci étant venu sur les lieux décida en faveur de l'ancien emplacement. Sa décision, qui prévalut finalement, resta, pour le moment lettre morte. M. Guillaume voyant que les esprits étaient de plus en plus excités et qu'il était impossible de rien entreprendre, demanda son changement et fut nommé curé d'Embrun (15 juillet 1873). L'année précédente (12 mars 1872) avait eu lieu la troisième érection canonique de la paroisse, suivie, cette fois de l'érection civile.

M. Guillaume eut pour successeur un prêtre récemment arrivé de France, M. Alleau. Ce monsieur ne resta que quelques jours dans cette paroisse dont l'indiscipline lui déplut ; le 15 août 1873 il quitta Saint-André-Avellin pour Ottawa où il ne tarda pas à être nommé curé de l'église Sainte-Anne.

M. Alleau fut remplacé (1er septembre 1873) par un ancien religieux de la congrégation des clercs de saint Viateur, M. Rivet, qui depuis quelque mois, résidait à Aylmer en qualité d'assistant de M. Michel.

M. Rivet ne fit, comme son prédécesseur, que passer à Saint-André. Le 12 octobre 1874, il fut nommé curé de l'Ange-Gardien. Un jeune prêtre de Montréal, M. Bélanger, vicaire à Laprairie, fut alors appelé dans le diocèse par Mgr. Duhamel et mis à la tête de l'importante et difficile paroisse de Saint-André.

SAINT-CASIMIR DE RIPON.

En arrière de la seigneurie de la Petite-Nation, s'étend un pays montagneux et en apparence peu fertile, mais en réalité renfermant dans le creux de ses vallons un sol excellent. C'est là que se trouvent les cantons de Ripon et d'Hartwell dont nous allons raconter la fondation.

Le premier colon de Ripon fut un nommé David Grosleau, de Montebello qui vint planter sa tente (septembre 1846) sur le bord de la Petite-Nation non loin du lac qui porte aujourd'hui son nom. L'année suivante, d'autres colons arrivèrent. C'étaient Pierre Marcoux, Joachim Cyr, Hubert Séguin, Louis Brazeau. Bientôt le mouvement s'accentua tellement que dès 1851 le gouvernement jugea nécessaire de faire arpenter le canton. L'arpenteur choisi par le ministre des terres de la couronne fut M. Edouard Leduc, de Saint-André-Avellin, qui leva la carte et dressa le cadastre du canton. Il n'y avait point alors de chemins et les habitants descendaient en canot d'écorce la rivière de la Petite-Nation jusqu'à Papineauville et à l'Ottawa pour toutes les nécessités de la vie et du commerce. Cette histoire de la colonisation des paroisses est toujours la même histoire de misères, de résignation et d'indomptable énergie. Dans quelques années on aura peine à croire qu'il ait été possible à des hommes de se choisir de leur plein gré une existence faite de tant de souffrances et de tant de privations.

En 1856, M. Hyacinthe Proulx arriva au pays et fonda le moulin qui existe encore aujourd'hui et qui dispensa, dès lors, les colons d'aller chercher la farine à Papineauville. On comptait dans le canton de Ripon, en 1857, soixante-quatre familles. Le curé de Saint-André-Avellin, M. Guillaume, y faisait mission tous les deux mois et célébrait la messe dans des maisons privées, surtout dans la maison d'Hubert Séguin.

En 1859, les habitants de Ripon demandèrent la permission de construire une chapelle, ce qui leur fut accordé. L'année suivante, M. Bourassa, curé de Montebello, délégué pour choisir l'emplacement de la dite chapelle, le marqua auprès de la résidence de Hubert Séguin. En 1861 Mgr., dans sa visite à Saint-André,

monta jusqu'à Ripon et confirma le choix fait par M. Bourassa. On bâtit donc en cet endroit (1862) une petite chapelle avec un appartement pour le prêtre, et M. Guillaume y vint dire la messe une fois tous les deux mois Cette même année 1862, deux écoles furent fondées.

En 1864, Mgr. Guigues visita de nouveau Ripon, auquel il donna pour patron saint Casimir, du nom du curé de Saint-André, et félicita les colons de leur prospérité croissante et du courage avec lequel ils construisaient des écoles. Ripon comptait alors cent soixante-dix familles : Hartwell en avait cent et la mission lointaine de Suffolk, déjà trente. Il était bien temps de pourvoir d'une manière efficace aux besoins spirituels de ces pauvres gens et Mgr. se résolut à leur donner un curé résidant. L'année suivante (24 septembre 1865) M. Olivier Boucher, vicaire aux Allumettes, fut nommé curé de Ripon, avec charge pe desservir les missions d'alentour. A cette époque seulement, on s'aperçut que le site de l'églisc avait été trop tôt fixé et n'était plus central. Aussi, lorsque Mgr. vint, dans l'été de 1866, visiter Ripon, M. Boucher demanda et obtint toute liberté pour en choisir un autre. Il parvint alors à se faire donner par M. Landriau dix arpents de terre pour la paroisse, et il construisit en 1867, une nouvelle chapelle au lieu qu'elle occupe aujourd'hui. L'ancienne fut transformée en un presbytère dont le vieil appartement du prêtre devint la cuisine. Ces travaux du presbytère et de la chapelle furent exécutès, en grande partie, par corvées, si bien qu'iis coûtèrent peu d'argent : $1,480 pour l'église, et $1,119 pour la maison. Tout était prêt dans l'automne de 1867. Pour être juste, il faut ajouter que si tout était prêt, c'est que l'on se contentait de peu ; rien était fini, et l'on souffrait du froid dans les deux bâtisses, à peu près comme en plein air.

En septembre 1868, M. Boucher fut nommé curé de Pembroke, et, à sa place, M. Thomas Caron, qui depuis quelques mois desservait cette paroisse, fut envoyé à Ripon (23 septembre 1868). M. Caron commmença par payer les dettes qui pesaient sur la mission. Le besoin en était urgent, car les usuriers exploitaient jusqu'au sang cette pauvre église et lui faisaient payer douze pour cent d'intérêts.

Le chemin de croix fut érigé le 2 octobre 1868.

En 1871, M. Caron construisit une allonge au chœur et une sacristie, et fit lambrisser en planches brutes l'église toute entière, ce qui la garantit désormais contre le froid. En 1872, deux nouvelles écoles furent fondées, au grand avantage de l'éducation. Ripon, quoique encore pauvre, était, dès lors, devenu une belle et grande paroisse et comptait deux cent soixante familles, tandis que Hartwell en comptait cent trente, et Suffolk cinquante.

L'année suivante (1873) M. Caron termina l'étage supérieur du presbytère et entoura d'une belle et solide clôture tous les terrains paroissiaux. Lorsque, en septembre 1875, il fut appelé à Clarence-Creek, cet excellent prêtre laissait la paroisse de Ripon en bon état et libre de dettes. Il fut remplacé par M. Jacob Gay, curé d'Embrun.

SAINT-FELIX DE VALOIS DE CHENEVILLE OU D'HARTWELL.

Cette paroisse comprend la plus grande partie du canton d'Hartwell et des portions de ceux de Ripon et de Suffolk.

Les premiers colons d'Hartwell furent : Pierre Sigoin, Antoine Chartrand, Maurice Pilon, Félix Forget, François et Joseph Pilon et Augustin Sigoin, qui vinrent en 1852, 1853, 1854, se fixer sur les bords du lac Cimon ou Grand-Lac. Avant eux, il n'y avait dans le pays que quelques familles sauvages de la tribu "Petite-Nation," entre autres les familles Cimon et Canard Blanc.

Le mouvement de colonisation s'accentua rapidement, quoique les obstacles au commerce fussent encore plus grands à Hartwell qu'à Ripon, et les communications plus difficiles. Ils portaient à Montebello, à vingt milles, leur potasse, et en rapportaient, en canot ou sur leur dos, de la farine et du lard.

Dès 1855, le curé de Saint-André-Avellin, M. Ebrard, commença à visiter ces pauvres gens, c'est dans la maison de Joseph Vaizeau que l'on se réunissait pour la mission. Les années suivantes la messe fut dite chez Bélonie Proulx, Pierre Sigoin, Olivier Chartrand et Eustache Turpin.

En juillet 1857, on comptait trente familles à Hartwell. La

colonisation marcha, dès lors, rapidement, et dans le recensement de 1860, il s'en trouva déjà une centaine.

En 1862, MM. Guillaume et Bourassa vinrent fixer l'emplacement de la chapelle à construire dans cette mission. M. Bourassa décida qu'elle serait bâtie près du Grand-Lac, sur le n° 19 du deuxième rang d'Harwell, ce qui eut lieu. Cette petite bâtisse, en bois, de trente-six pieds sur vingt-quatre, fut levée par corvées, et ne coûta en argent que soixante piastres. La nouvelle mission reçut alors le titre de Saint-Marcellin, nom de la paroisse natale de M. Guillaume. En 1864, une première école fut fondée. Deux ans plus tard, on en érigea une seconde. Enfin, en 1870, la première fut transportée au village.

Pendant que les colons catholiques organisaient régulièrement leur mission, quelques suisses de Grenville vinrent s'établir dans le paps et y portèrent la zizanie. Pendant quelque temps, la région fut infestée de prétendus ministres de l'Evangile, qui allaient de porte en porte pervertir les âmes, et susciter dans les cœurs des simples, des doutes contre notre sainta religion. Heureusement qu'ils eurent affaire à un prêtre zélé et instruit, M. Guillaume, curé de Saint-André-Avellin, qui les poursuivit partout, les força à accepter des discussions publiques, dans lesquelles ils n'eurent point le beau rôle, et les chassa finalement du pays. Ces conférences ont été publiées en un volume, intitulé : *Le Protestantisme jugé et condamné par les protestants eux-mêmes*, qui témoigne de l'érudition de l'auteur, et qui est le premier ouvrage écrit par un prêtre du diocèse d'Ottawa.

Lorsque, en 1865, M. Boucher fut nommé premier curé de Ripon, la mission d'Hartwell fut détachée de Saint-André et lui fut donnée à desservir. Son successeur, M. Caron, en fut également chargé pendant quelques années. An juin 1872, Hartwell comptait cent trente familles et Suffolk, cinquante. Les gens de ces deux missions, se croyant alors assez forts pour soutenir un prêtre résidant, supplièrent l'évêque d'Ottawa de leur donner un missionnaire. Ce ne fut qu'en 1874, le 10 août, que le Père Dandurand, administrateur, leur envoya, à titre d'essai, un jeune prêtre, vicaire à l'Orignal, M. Motte, qui signa son premier acte dans la nouvelle paroisse du 18 octobre 1874.

Le besoin d'une église nouvelle et définitive se faisait depuis longtemps sentir.

M. Motte fut donc chargé des deux missions d'Hartwell et de Suffolk. Cette dernière ne faisait que de commencer et son histoire appartient à la décade suivante. Nous n'en parlerons donc point aujourd'hui.

Terminons ce chapitre par le tableau comparatif des recensements de 1861 et de 1871 :

	Canadiens-français.	Irlandais Catholiques.	Total Catholiques.	Protestants.	Population totale.
1861....	14,357	5,536	19,893	7,864	27,757
1871....	22,676	8,245	30,921	10,596	41,517

Comme on le voit, l'accroissement de la population canadienne dépasse de beaucoup celui des autres races.

COMTÉ D'ARGENTEUIL.

NOTRE-DAME-DES-SEPT-DOULEURS DE GRENVILLE.

La mission de Grenvilļe se trouvait, en 1861, dans la plus fâcheuse situation. Il fallait y bâtir une église, et le bon sens exigeait qu'elle fût placée dans le village, à portée de la rivière, du canal et du futur chemin de fer dont on commençait déjà à parler. D'un autre côté, on avait tout à craindre du ressentiment de Beauchamp et des gens qui s'étaient attachés à son parti. Ce qu'on craignait depuis longtemps, arriva en en effet. Le gouvernement céda les deux lots de village qu'on lui avait demandés. Le contrat pour une église en pierre fut donné (1862) et grâce à l'énergie de M. Mancip, qui profita de la présence d'un grand nombre d'ouvriers travaillant au canal, pour faire des quêtes fructueuses, tout fut si bien poussé, qu'en novembre 1862, Mgr. Guigues put venir faire la bénédiction solennelle də l'édifice. L'intérieur, cependant, était loin d'être terminé, et ne le fut que plus tard.

Dans ces conjonctures, Beauchamp et ses amis, ne voulant pas se soumettre au nouvel ordre de choses, prirent un parti désespéré, apostasièrent et se firent protestants ou suisses, comme on les appelle, à la grande désolation de tous les bons catholiques de la paroisse. C'est ainsi que l'orgueil et l'entêtement aboutissent toujours aux dernières catastrophes.

La note de Mgr. Guigues sur Grenville (juin 1864) respire la douleur que lui avait couté ce triste événement. Celle de juillet 1866, au contraire, est plus consolante. Elle constate une réaction dans la paroisse dans le sens de la piété, et la diminution de la dètte de l'église. Mgr. recommande qu'on termine les travaux de l'intérieur, et manifeste le désir d'envoyer à Grenville un prêtre résidant qui puisse moraliser la paroisse et faire cesser les scandales causés par les jeunee gens des cages et l'abus des boissons.

Enfin, en 1871, un jeune prêtre qui venait d'être ordonné à Ottawa, le 3 juin, M. Foley fut nommé curé résidant à Grenville. Sous son administration un presbytère fut construit, dans lequel il entra dans le courant de l'été suivant (1872). L'église fut terminée à l'intérieur, et le bon ordre fut rétabli partout. En juin de cette même année, Mgr. constata l'accroissement de la paroisse et surtout du village.

A la fin de 1874, M. Foley fut appelé à l'évêché et remplacé à Grenville par M. Chemin, curé de l'Ange-Gardien (12 novembre).

SAINT-PHILIPPE D'ARGENTEUIL.

L'histoire de Saint-Philippe dans cette décade se résume en peu de mots. M. Mancip était chargé des deux missions, et disait la messe tous les quinze jours successivement à Grenville et à Saint-Philippe.

En juin 1864, Mgr. Guigues se plaignit de l'importance de la dette et du manque de générosité des paroissiens à l'égard de leur curé. En 1866, au contraire, il constate une grande diminution dans la dette de l'église. Enfin, en juin 1872, il a la satisfaction de voir que toutes les dettes sont éteintes, et il recommande de faire des économies dans la prévision de l'érection d'une nouvelle église à une date qui ne saurait désormais, être très éloignée.

Depuis 1870, M. Mancip était chargé de la mission de Saint-Joachim, de l'autre côté de la rivière. Ce prêtre, dont la santé était déjà chancelante, avait accepté cette desserte que lui offrait le curé de Saint-Eugène, dans l'espoir d'être déchargé de la pénible mission de Grenville, ce qui eut lieu, en effet, car presque aussitôt, Mgr. Guigues envoya M. Foley dans ce dernier poste, en qualité de curé résidant.

Le novembre 1873, M. Mancip fut nommé curé de l'Orignal où il décéda peu de temps après. Son successeur à Saint-Philippe fut un autre français, M. Comminges (1873-1877).

TABLEAU COMPARATIF DES RECENSEMENTS DU COMTÉ D'ARGENTEUIL EN 1861 ET EN 1871.

	Canadiens-français.	Irlandais catholiques.	Total catholiques.	Protestants.	Population totale.
1861....	2,300	500	2,800	4,800	7,600
1871....	2,470	517	2,987	4,631	7,618

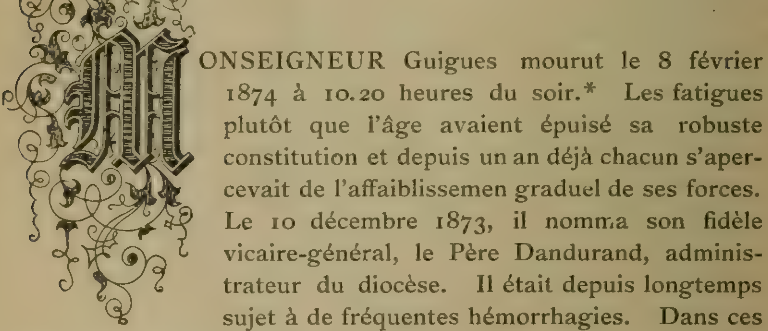
Nous parlerons une autre fois du comté de Terrebonne. La population dans les limites du diocèse s'y élevait déjà à 1449 âmes toutes catholiques moins une.



CHAPITRE XXII.

MORT DE MONSEIGNEUR GUIGUES.

ADMINISTRATION DU RÉV. PÈRE DANDURAND.



ONSEIGNEUR Guigues mourut le 8 février 1874 à 10.20 heures du soir.* Les fatigues plutôt que l'âge avaient épuisé sa robuste constitution et depuis un an déjà chacun s'apercevait de l'affaiblissemen graduel de ses forces. Le 10 décembre 1873, il nomma son fidèle vicaire-général, le Père Dandurand, administrateur du diocèse. Il était depuis longtemps sujet à de fréquentes hémorrhagies. Dans ces dernières semaines, elles se renouvelèrent avec tant de violence qu'on vit bien qu'elles défiraient toutes les ressources de l'art et que l'auguste patient succomberait dans une syncope occasionnée par la faiblesse, ce qui eut lieu.

Sa mort fut pieuse et douce comme sa vie ; le calme et la résignation avec lesquels il reçut les derniers sacrements, édifièrent et consolèrent tous les membres de sa maison épiscopale qui avaient pour lui les sentiments de la plus filiale affection.

La mort de Monseigneur Guigues, à laquelle tout le monde s'attendait, n'en causa pas moins une émotion profonde dans la

* Nous avons puisé tous les détails de ce chapitre dans la brochure intitulée : *Mgr. J.-E.B. Guigues, 1er évêque d'Ottawa*, qui fut publiée quelques jours après sa mort.

ville et dans le diocèse. Pour tous les catholiques, et nous pouvons ajouter sans exagération pour un grand nombre de protestants, cet évènement fut comme un deuil personnel tant la figure du premier évêque d'Ottawa était familière à tous et révérée. Une foule immense vint contempler pour la dernière fois sa dépouille mortelle exposée dans la chapelle de l'évêché.

Les funérailles, qui eurent lieu le 12 février, donnèrent occasion à la plus imposante manifestation dont la ville d'Ottawa eut jamais jusqu'alors été témoin. Sept évêques, une centaine de prêtres, les ministres fédéraux, une foule de sénateurs et de députés se firent un devoir d'assister aux obsèques. Le funèbre cortège partit de l'évêché, descendit la rue Saint-Patrice et revint par les rues Dalhousie, Rideau et Sussex à la cathédrale. On calcule que quinze mille personnes environ assistèrent au défilé. L'archevêque de Québec, Mgr. Taschereau, chanta le service ; Mgr. Fabre, coadjuteur de Montréal, fit en français l'éloge funèbre du défunt, tandis que Mgr. Wadhams, évêque d'Ogdensburg, se chargea en anglais du même pieux office.

Le corps fut ensuite inhumé dans le soubassement de la cathédrale où une inscription gravée sur le marbre témoigne de la filiale affection de celui qui, après avoir été l'enfant de prédilection de Mgr. Guigues, devait être le digne héritier de ses dignités et de ses œuvres.

Nous reproduisons ici l'acte de sépulture du premier évêque d'Ottawa, avec les noms des prélats présents à ses funérailles.

" Le 12 février 1874.—Nous, soussigné archevêque de Québec, avons inhumé dans la voute réservé aux évêques défunts, sous la cathédrale, dans la tour sud, le corps de Sa Grandeur Monseigneur Eugène Bruno Guigues, décédé en son palais épiscopal, le huit du présent mois, dimanche, solennité de la Chandeleur, muni des sacrements de notre mère la sainte Eglise, entouré de son clergé affligé et de nombreux fidèles.

" Sa Grandeur est né le 28 août 1808, à Gap, France, du sieur Bruno Guigues, capitaine de cavalerie, sous le premier empereur français, et de dame . Fait prêtre le 26 mai 1828, élu évêque de Bytown le 9 juillet 1847, sacré évêque de

Bytown dans la cathédrale de Bytown, plus tard Ottawa, le 30 juillet 1848, par Sa Grandeur Mgr. Gaulin, évêque de Kingston, assisté de Leurs Grandeurs Messeigneurs J. Bourget, évêque de Montréal et Patrick Phelan, évêque coadjuteur de Kingston.

" Etaient témoins de la sépulture : Mgr. Chs. Larocque, évêque de Trois-Rivières, Mgr. Langevin, évêque de Rimouski, Mgr. Fabre, évêque de Gratianopolis, Mgr. Horan, évêque de Kingston, Mgr. Wadhams, évêque d'Ogdensburgh. Suivent les signatures parmi lesquelles il faut signaler celles de MM. Conway et Heenan, administrateurs, *sede vacante,* des diocèses de Toronto et d'Hamilton."*

Le Père Dandurand, curé de la cathédrale et vicaire-général du diocèse, présenta à Mgr. Taschereau, archevêque de Québec et métropolitain de la province ecclésiastique, ses lettres d'administration datées et signées, le 10 décembre 1873, par le défunt évêque d'Ottawa. Ces lettres furent approuvées le 12 février 1874, par l'archevêque, alors présent dans la ville à l'occasion des funérailles, et à partir de ce jour, par privilège spécial du Souverain Pontife, la juridiction épiscopale lui fut dévolue dans le diocèse d'Ottawa, durant la vacance du siège.

Cette vacance ne dura pas longtemps, car le 1er septembre 1874, M. l'abbé Joseph-Thomas Duhamel, curé de Saint-Eugène, était élu évêque d'Ottawa.

Il convient, en terminant ce troisième livre de notre ouvrage, de jeter un coup d'œil sur l'œuvre accomplie dans le diocèse, pendant l'épiscopat de Mgr. Guigues, c'est-à-dire depuis 1848 à 1874. Cette œuvre est tellement merveilleuse que nous n'osons point en faire honneur à un homme. Les hommes peuvent être les instru-

---

* Mgr. Guigues était tertiaire. Voici l'acte de sa prise d'habit.

Congrégation du Tiers-Ordre de saint François d'Assise, Rome.

Pour la plus grande gloire de Dieu et le salut de son âme, Mgr. Guigues, Eugène, évêque d'Ottawa, Haut-Canada, né le 28 août 1808, à Gap, Hautes-Alpes, a pris le saint habit de la pénitence de saint François d'Assise, sous le nom de frère François d'Assise, le 9 janvier 1870, au couvent des RR, PP. capucins, à Rome.

En foi de quoi j'ai signé le présent avec le frère recteur et l'ai revêtu du sceau de cette Fraternité. Le Rév. Père directeur, frère Adrien de Viterbe, lecteur capucin, le frère recteur, frère Camille de Lellis.

ments de la Providence, mais c'est toujours la Providence qui dirige : *Soli Deo honor et gloria.*

Mgr. Guigues, en arrivant dans son diocèse, trouva sept missionnaires oblats et huit prêtres séculiers. Il y laissait, en 1874, vingt-six pères de sa congrégation et cinquante-quatre prêtres séculiers.

En 1848, on ne comptait dans le diocèse, que trois églises en pierre et trente chapelles en bois. En 1874, il y avait cinquante-cinq églises et trente-trois chapelles, construites ou en construction.

Enfin, la population catholique qui, d'après le recensement de 1851, s'élevait à trente-neuf mille âmes, était déjà monté en 1871, au chiffre énorme de quatre-vingt-seize mille habitants.

TABLEAU COMPARATIF DE LA POPULATION DU DIOCÈSE D'OTTAWA EN 1851 ET EN 1871.

	Canadiens.	Irlandais catholiques.	Total catholiques.	Protestants.	Population totale.
1851....	15,246	23,690	38,936	48,699	87,635
1871....	56,474	40,074	96,548	85,623	182,171

Ce tableau est très significatif, il témoigne en faveur de la population catholique, dont les progrès sont bien supérieurs à ceux de la population protestante. En effet, pendant que, dans ces vingt ans, le nombre des protestants n'a pas doublé, celui des catholiques, au contraire, a presque triplé. Mais si le chiffre des catholiques en général est satisfaisant, celui des canadiens-français, en particulier, est plus consolant encore, puisque, en si peu d'années, il se trouve presque quadruplé.

Nous verrons dans le quatrième et dernier livre de notre travail, que ces étonnants progrès, loin de se ralentir, vont se poursuivre avec la même rapidité.

TABLE DES MATIERES.

LIVRE

LES ORIGINES. INTRODUCTION. NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

CHAPITRE. PAGE

I—Champlain et l'Ottawa. Les Récollets. 1603-1629. 1

II—La Vallée de l'Ottawa. Les Jésuites, lesIroquois et les Hurons. 1632-1651.... 12

III—La Vallée de l'Ottawa. Les Outaouais. Le Combat de Carillon. Les Explorations des Grands Lacs. 1651-1684...... 34

IV—La Vallée de l'Ottawa. La Baie d'Hudson. Dernières Guerres avec les Iroquois. 1684-1700.... 50

V—La Vallée de l'Ottawa au XVIII siècle............ 63

VI—Les Compagnies de Traite et les Voyageurs Canadiens. Légende de Cadieux.................... 74

LIVRE II.

LA COLONISATION.

I—Les Loyalistes dans l'Ontario..................... 95

II—Les Golons de l'Ottawa. Colonisation Militaire.... 106

III—Le Canal Rideau-Bytown. Itinéraire de Bouchette 114

IV—Les Missions sur l'Ottawa au XIX Siècle. Mgr. McDonnell, Premier Evêque de Kingston. Perth, Richmond, L'Orignal...... 125

V—Les Missions sur l'Ottawa. Bonsecours et Bytown 140

VI—Le Commerce des Bois. La Colonisation. Les Chêneurs. 155

VII—Les Missions en Ontario. 1839-1844. Mgr. Phelan. 170

VIII—Les Missions de Québec. MM. de Bellefeuille et Dupuis, Moreau et Poiré, Brady et Bourassa. 1836-1844............................... 184

IX—Les Oblats et les Sœurs-Grises à Bytown. Le Typhus. 1843-1848. 221

LIVRE III.

EPISCOPAT DE MGR. GUIGUES.—1848-1874.

CHAPIPRE. —— PAGE.

I—Création du Diocèse de Bytown. Plans de Mgr. Bourget. Mgr. Guigues....... 243
II—Etat du Diocèse en 1848.................... 252
III—Administration générale. 1848-1861......... 261
IV—Missions des Chantiers. Les Défrichements.. 275
V—Bytown-Ottawa. Les Paroisses. Le Séminaire. Le Clergé. Les Ccoles. Les Sœurs-Grises. L'Hôpital. L'Institut-Canadien.—1848-1861 291
VI—Comté de Prescott......................... 324
VII—Comté de Russell.......................... 342
VIII—Comtés de Carleton et de Lanark............ 356
IX—Comté de Renfrew et Districts Occidentaux.... 371
X—Comté de Pontiac.......................... 396
XI—Comté d'Ottawa........................... 417
XII—Comté d'Ottawa (suite)...................... 458
XIII—Comté d'Argenteuil....... 481
XIV—Administration. La Ville, les Paroisses, les Institutions, les Œuvres, de 1861 à 1874........ 490
XV—Comté de Prescott.......................... 517
XVI—Comté de Russell........................... 525
XVII—Comtés de Carleton et de Lanark............. 533
XVIII—Comté de Renfrew et Districts Occidentaux.... 540
XIX—Comté de Pontiac.......................... 560
XX—Comté d'Ottawa.. 569
XXI—Comté d'Ottawa (suite)...................... 589
XXII—Mort de Monseigneur Guigues............... 606

(Episcopat de Monseigneur Duhamel.—Vicariat Apostolique de Pontiac—1874-1896.)

ERRATA.

Nous ne marquons ici que les fautes que l'intelligent lecteur ne pourrait corriger lui-même.

TOME I.

Page 43, ligne 11, lisez :—" M. de Crasy qui s'était montré injuste envers M. de Maisonneuve fut mieux inspiré."

Page 54, ligne 14, au lieu " d'Hosta, lisez " d'Horta."

Page 57, ligne 12, au lieu de " partageait ", lisez " portageait."

Page 70, ligne 8, au lieu de " dix-septième ", lisez " dix-huitième."

Page 109, NOTE, au lieu de " Carleton country ", lisez " county."

Page 114, ligne 23, au lieu de " aujourd'hui ", lisez " d'aujourd'hui."

Page 118, ligne 14, au lieu de " rude trajet ", lisez " de Bytown."

Page 120, ligne 11, au lieu de " en même temps ", lisez " en peu de temps."

Page 122, ligne 14, au lieu de " Thorbolton ", lisez " Torbolton."

Page 127, ligne 6, au lieu de " les gens ", lisez " ses gens."

Page 135, NOTE, au lieu de " ce journal ", lisez " le journal."

Page 149, ligne 8, la phrase :—" Le louis colonial " n'est qu'une note de la page 147.

Page 152, ligne 15, au lieu de " 1846 ", lisez " 1848."

Page 161, ligne 19, au lieu de " il fait ainsi fait ", lisez " il était ainsi fait."

Page 166, ligne 23, au lieu de intéressent ", lisez " intéresseront.

Page 166, ligne 27, au lieu de "de la Pigeonnière", lisez "de l'auberge de la Pigeonnière."

Page 178, ligne 7, au lieu de "peu ou moins", lisez "peu ou point."

Page 179, ligne 5, au lieu de "Donald", lisez "Dolan."

Page 179, NOTE, ajoutez :—Il mourut plein de mérites, le 20 septembre 1873."

Page 182, ligne 7, au lieu de "en date", lisez "est daté."

Page 182, ligne 20, au lieu de "Nouveau-Brunswick", lisez "Nouvelle-Angleterre."

Page 182, ligne 22, au lieu de "Peter Wilk", lisez "White."

Page 185, ligne 15, au lieu de "987", lisez "983."

Page 189, NOTE, ligne 2, au lieu de "entra à Saint-Maurice", lisez "Saint-Sulpice."

Page 195, ligne 17, au lieu de "c'est", lisez "c'est-à-dire."

Page 199, ligne 24, au lieu de "étant", lisez "ait été."

Page 204, ligne 8, ajoutez :—des missionnaires, ou, du moins, de quoi établir quelques écoles."

Page 204, ligne 12, au lieu de "tous préoccupés", lisez "tous si préoccupés."

Page 221, ligne 2, au lieu de "dans ce diocèse", lisez "dans diocèse."

Page 223, ligne 5, au lieu de "poursuivit", lisez "poursuivait."

Page 230, ligne 24, au lieu de "la vérité chrétienne", lisez "la charité."

Page 245, ligne 19, au lieu de "diocèse à forme", lisez "à former."

Page 246 :—Le texte latin est une note intercalée par erreur dans le récit

Page 249, ligne 9, au lieu de "le 1805", lisez "le 28 août 1805."

Page 261, ligne 21, au lieu de "contre dont", lisez "contre l'injustice dont."

Page 264, ligne 12, au lieu de "un ordre du diocèse", lisez "un ordo."

Page 265, ligne 22, au lieu de "direct", lisez "discret."

Page 271, ligne 27, au lieu de "pour les formes", lisez "les former."

Page 279, ligne 2, au lieu de "de la visitation", lisez "Visitation."

Page 287, ligne 5, au lieu de "rien de plus pur", lisez "plus dur."

Page 290, ligne 5, au lieu de "dans la chambre", lisez "dans la plus vaste chambre."

Page 306, ligne 28, au lieu de "du plus grand intérêt" lisez "grand mérite."

Page 311, ligne 34, au lieu de "donnaient naissance" lisez donnèrent."

Page 318, ligne 4, au lieu de "maîtres chantiers" lisez "maîtres des."

Page 328, ligne 30, ajoutez :—M. David, vinrent accompagner le père Bourassa qui.

Page 336, ligne 16, au lieu de "ils se remirent" lisez "se rendirent."

Page 338, ligne 18, au lieu de "l'achever là de leur propre" lisez "achever là leur propre."

Page 339, ligne 15, au lieu de "et missionnaire" lisez "et le missionnaire.

Page 339, ligne 19, au lieu de "idée de la colonisation" lisez "des progrès de la."

Page 340, ligne 16, au lieu de "la visite" lisez "visita."

Page 360, ligne 11, au lieu de "qu'un jour par semaine" lisez "de semaine."

Page 361, ligne 1, au lieu de "février 1829" lisez "1859."

Page 364, ligne 12, au lieu de "1852" lisez "1842."

Page 389, ligne 8, au lieu de "nous consacrions" lisez "nous lui."

Page 392, ligne 17, au lieu de "cette lettre comble" lisez "combla."

Page 415, ligne 26, au lieu de "Onslow 3 familles" lisez "111 familles."

Page 420, ligne 19, au lieu de "commencement de ami" lisez "de mai."

Page 424, ligne 19, au lieu de " de prochainement " lisez "de faire prochainement."

Page 459, ligne 34, au lieu de "j'ai appelé son argent " lisez " rappelé."

Page 464, ligne 4, au lieu de " Des PP." lisez "Les PP."

Page 467, ligne 27, au lieu de "par quelques arpents" lisez " par un échange de quelques."

Page 469, ligne 12, au lieu de " se formaient " lisez " se fortifiaient."

Page 473, ligne 9, au lieu de " un peu " lisez "peu."

Page 474, ligne 13, au lieu de " La première fut bénite ", lisez " La première chapelle."

Page 475, ligne 13, au lieu de " deuxième dimanche " lisez " dimanche de carême."

Page 475, ligne 13, au lieu de " A trois mois " lisez " Trois mois."

Page 476, ligne 9, au lieu de "janvier 1857 " lisez "1859."

Page 478, ligne 14, au lieu de " mes travaux " lisez " nos."

Page " ligne 15, au lieu de "ont été approuvés" lisez " procurés."

Page 478, ligne 26, au lieu de " se trouvait empêché " lisez " se trouvant."

Page 497, ligne 13, au lieu de " aménagea au presbytère " lisez " en."

Page 529, ligne 5, au lieu de " septembre 1873 " lisez "1875."

Page 539, ligne 8, au lieu de " le nouveau " lisez " le nouveau cimetière."

Page 550, ligne 1, au lieu de " Laverlochère du fort William" lisez " visita le fort."

Page 550, ligne 3, Ajouter :—la construction de la chapelle de Golden Lake qui eut lieu.

Page 576, ligne 9, au lieu de " avant à l'église " lisez " avant d'église."

Page 578, ligne 11, au lieu de " l'obstacle des moyens " lisez " des montages."

Page 585, ligne 1, au lieu de "Terreri" lisez "Ferreri."

Page 586, ligne 26, ajouter le titre suivant :—Notre-Dame de Maniwaki.

Page 598, ligne 20, au lieu de "curé d'Embrun" lisez "de Cyrville."

Page 604, ligne 8, au lieu de "que lui a coûté" lisez "causé."

Enfin, au lieu de "conjectures" lisez "conjonctures."

Au lieu de "Mgr. ou monseigneur" lisez "Monseigneur."

Au lieu de "Les oblats et sœurs grises" lisez "Oblats, Sœurs Grises.



